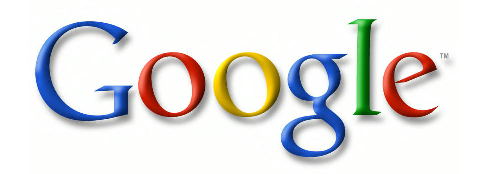
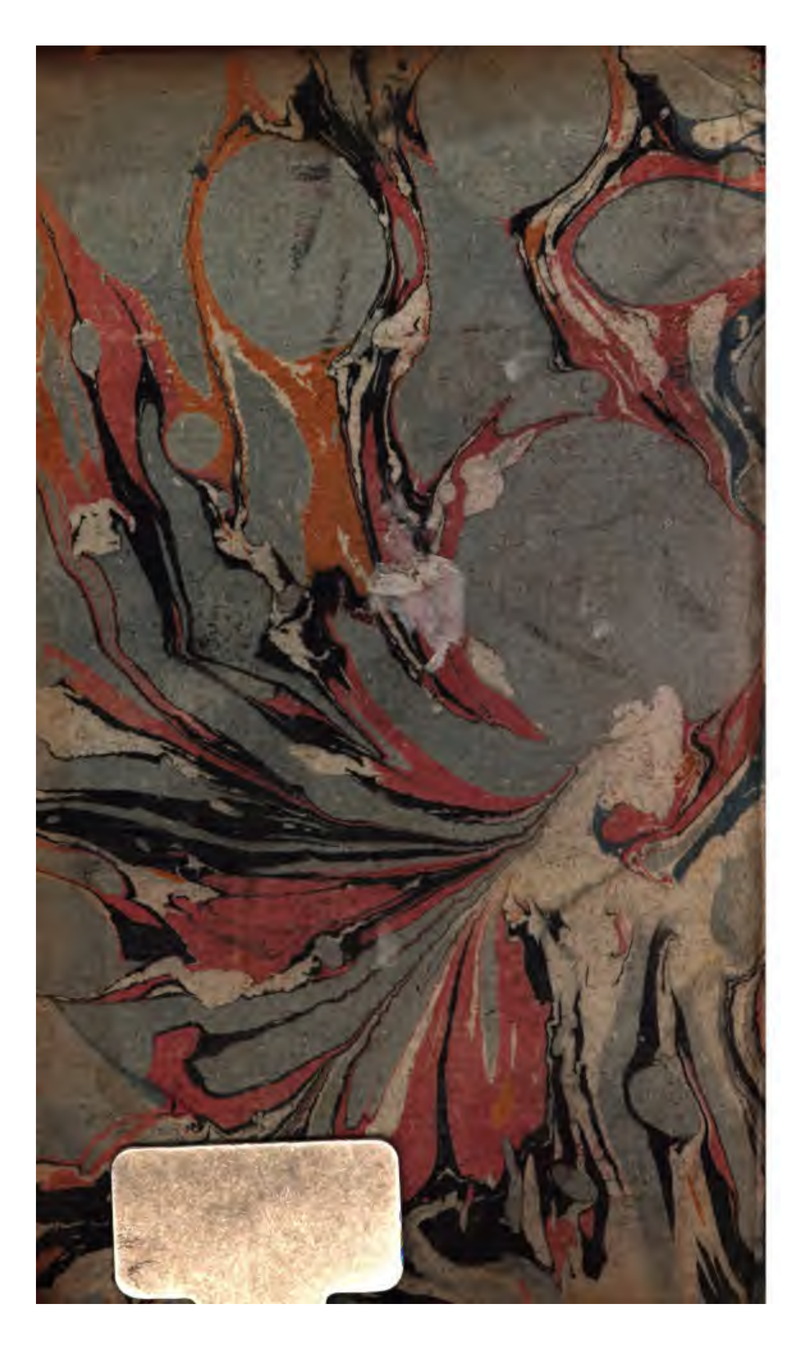






ANECDOTES AMÉRICAINES,

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE

DES

PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS

Arrivés dans le Nouveau Monde, depuis sa découverte jusqu'à l'époque présente.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

M DCC LXXVI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

AVANT-PROPOS.

UNE des plus intéressantes histoires qu'on puisse offrir à la curiosité des Lecteurs, est sans doute celle de l'Amérique. Peu d'événements doivent plus intéresser le philosophe, que la découverte d'un nouvel hémisphere d'un globe dont la moitié nous étoit connue de toute antiquité ; tandis qu'on ne soupçonnoit aucunement l'existence de celle dont l'inquiete curiosité de Colomb nous a donné la connoissance & nous a fait jouir.

L'histoire de la découverte & de la conquête du Nouveau-Monde, est sans contredit celle de toutes dont les faits sont en même temps les plus invraisemblables & les plus certains. Les annales du monde n'offriront probablement jamais une pareille époque, ni un concours de circonstances aussi singulieres, que celles qui firent passer sous le

joug des Européens des millions de Sauvages foibles & ignorants, & dès-lors faciles à ſubjuguer par des peuples formés, qui avoient pour eux l'induſtrie & la force. Cette conquête, auſſi célebre par la ſingularité des circonſtances qui l'accompagnerent, qu'elle fut injuſte de la part des conquérants, eſt peut-être un des plus grands malheurs qui pût arriver à l'humanité en général.

Les vaincus y furent exterminés par millions, & pour ainſi-dire en un inſtant. Les vainqueurs y trouverent le plus puiſſant des levains de toutes les paſſions, l'or; mais ils en rapporterent dans un ſeul mal le germe d'une infinité de maladies. Les tréſors que cette conquête leur procura, ſont un bien foible dédommagement des pertes qu'ils y firent, de celles qu'on y a faites depuis, qu'on continue d'y faire, & qu'on prépare encore pour l'avenir.

Preſque tous les hommes ont un

penchant décidé pour le merveilleux : c'eſt pourquoi ils recherchent, liſent & ſaiſiſſent avec avidité tout ce qu'on leur raconte des pays qu'ils n'ont pas vus ; & cette avidité croît en raiſon de l'éloignement où ils ſont des pays & des peuples dont on parle. La plupart des relateurs profitent & abuſent de cette diſpoſition pour faire paſſer leurs menſonges. Nous nous ſommes bornés, dans ce que nous rapportons de l'Amérique, aux choſes authentiquement prouvées, & ſur la vérité deſquelles tout le monde eſt aujourd'hui d'accord.

Nous nous ſommes preſque toujours renfermés dans l'hiſtoire des événements remarquables, qui ont influé ſur la révolution générale qui s'eſt faite dans les deux continents qui compoſent cet hémiſphere encore nouveau pour nous, & nous nous ſommes bornés à recueillir des faits intéreſſants par eux-mêmes, ou qui peuvent donner des lumieres

ſur les mœurs & le caractere des diverſes nations dont nous avons eu à parler.

Nous aurions excédé de beaucoup les bornes que nous nous ſommes preſcrites, ſi nous nous fuſſions étendus ſur le phyſique des climats ſans nombre qui ſont dans une étendue ſi conſidérable, ſur les variétés infinies qui s'y rencontrent, ſur la comparaiſon des divers climats de l'Ancien & du Nouveau Monde, ſur les différences innombrables qui ſe trouvent & qui auroient réſulté de cette comparaiſon ſuivant les mêmes latitudes. Nous aurions pu nous étendre beaucoup auſſi ſur l'hiſtoire naturelle de ce pays. L'homme naturel dans l'Amérique, n'eût peut-être pas été le moins intéreſſant des phénomenes qu'offre cette vaſte contrée ; mais les *Recherches Philoſophiques ſur les Américains*, & l'*Hiſtoire Philoſophique & Politique des Etabliſſements & du Commerce des Européens dans les deux Indes*, laiſſent

ſi peu de choſes à dire, ſoit ſur l'hiſtoire naturelle de cet hémiſphere, ſoit ſur les divers gouvernements qui y ſont établis, que nous nous ſommes cru diſpenſés de droit de traiter de ces objets : nous nous ſommes donc bornés à donner une une hiſtoire abrégée de cette moitié du globe que nous habitons, de l'époque même de ſa découverte, au temps actuel.

L'attention que la Nation Françoiſe donne depuis quelque temps aux matieres de commerce, a fait croire qu'on verroit avec plaiſir l'hiſtoire d'un pays qui, depuis ſa découverte, a mis dans le commerce une infinité de matieres inconnues juſques-là, & qui par-là même a ouvert à toutes les nations de l'Europe des débouchés ſans nombre pour les productions de leur induſtrie.

C'eſt par ſes colonies, par les productions qu'elle en tire, par les nombreux armements que là né-

ceſſité de les approviſionner force d'expédier, que l'Angleterre voit la balance du commerce pencher tout en ſa faveur. Auſſi toute l'Europe fixe les yeux ſur elle, pour comprendre par quelle magie un royaume auſſi borné que l'eſt en lui-même celui de la Grande-Bretagne, a pu parvenir à une puiſſance que les Etats les plus vaſtes & les plus peuplés de l'Europe ſont dans le cas d'envier.

Aujourd'hui maîtres de preſque tout le continent de l'Amérique ſeptentrionale, que de reſſources les Anglois ne pouvoient-ils pas s'en promettre, s'ils euſſent été aſſez ſages pour ne pas précipiter, par leur opiniâtreté à ſoutenir un ſyſtême de domination trop exigeante, une ſciſſion que l'on avoit prévu devoir arriver tôt ou tard, mais que chaque jour paroît rendre plus prochaine? Si cette nation, qui nous appelle, nous autres François, *Unthinking People*, ou *Peuple non-penſant*, s'en

toit rappellé une maxime d'un de leurs plus profonds penſeurs, il y a lieu de croire qu'elle n'eût point point donné lieu à la guerre ruineuſe qu'elle fait aujourd'hui à ſes colonies. Cette maxime vaut bien qu'on la rapporte toute entiere : la voici.

« Tant que nous aurons l'œil ſur » conduite de nos colonies, & ſur-» tout que nous ſerons attentifs à ce » qu'elles ne ſe fortifient pas trop » en vaiſſeaux de guerre & dans ce » qui a rapport au militaire ; quelque » autre ſorte d'accroiſſement qu'el-» les prennent, ſoit en richeſſes, » ſoit en nombre d'habitants, il ne » peut tourner contre nous, ni ja-» mais être préjudiciable à cette » nation (*a*). » L'avis étoit bon. Cependant cette nation, ſi éclairée ſur ſes véritables intérêts, ce peuple de penſeurs profonds, s'eſt conduit, on peut le dire, un peu plus mal à tous égards, que celui dont il dit qu'il

(*a*) Davenant's, *Diſcurſe on the Plantation trade.*

ne penſe pas. C'eſt par une ſuite de cette ſinguliere tenacité à ſes opinions, que cette nation ſi penſante lutte en vain à la Jamaïque contre une poignée de Noirs, qui, en défendant un droit impreſcriptible, celui de la liberté, ne ſe borne pas à braver du haut de ſes rochers les vains efforts qu'elle fait pour les abattre, mais qu'elle porte de temps à autre le ravage & la déſolation dans les plus riches habitations de cette iſle.

De toutes les nations de l'Europe, les Anglois ont été les plus ardents à étendre au loin leur domination par le commerce & les colonies: ils n'ont ceſſé de jetter les yeux ſur les terres vacantes pour les occuper; ils y ont fait des établiſſements à grands frais; ils y ont jalouſé toutes les nations Européennes qui en ont fait quelques-uns, même celles qui, par le peu d'étendue ou d'importance de leurs poſſeſſions & de leur culture, ne pouvoient pas

soutenir avec eux la concurrence. Ils ont chassé les Suédois & les Hollandois du continent de l'Amérique septentrionale; &, quoique les François ne tirassent point des grandes possessions qu'ils avoient au nord de ce vaste pays, le parti qu'ils eussent pu en tirer, ils n'ont pu souffrir des concurrents que leur instabilité naturelle & leur ignorance des grands, des vrais principes du commerce devoient leur rendre peu dangereux; ils ont mieux aimé provoquer leurs rivaux, & leur faire une guerre injuste, que de les souffrir à côté d'eux. Enorgueillis du succès de leur injustice, ils ne se sont pas contenté d'avoir molesté les étrangers, ils ont voulu exercer leur despotisme sur leurs propres colonies, & les ont mises dans la dure nécessité de repousser la tyrannie de la métropole, qui, semblable à ce vieux hibou qui rassembloit & engraissoit des souris mutilées, pour les dévorer plus commodément les unes

après les autres, a cru que les colons Américains ne devoient être pour elle que des troupeaux qu'elle engraiſſoit au loin, pour en prendre à volonté la laine & les cuirs.

L'Angleterre commence à s'appercevoir aujourd'hui que ſes colonies connoiſſent l'étendue de ſes droits ſur elles & les leurs propres; & l'expérience qu'elle leur a fait faire du degré de réſiſtance qu'elles peuvent oppoſer à un miniſtere toujours compoſé d'ambitieux, qui ne veulent étendre le pouvoir du gouvernement que pour augmenter le leur, lui coûte aſſez cher depuis trois ans, pour qu'elle ne perde point de temps à revenir ſur ſes pas s'il en eſt temps encore; & à prévenir une ſciſſion infiniment plus funeſte pour elle que pour ſes colonies, qui trouveront bien, par la variété & l'abondance de leurs productions, les moyens de ſe dédommager de ce qu'il pourra leur en coûter de plus pour ſe procurer les eſpeces de

jouiſſances que leur pays ne peut pas leur fournir. Les colonies Angloiſes de l'Amérique, par l'étendue de pays qu'elles embraſſent, par leur population, leur commerce, leur légiſlation, nous ayant paru les plus intéreſſantes, nous nous ſommes plus appliqués à en donner l'idée qu'on en doit avoir. Les Eſpagnols, à proprement parler, ne font point le commerce dans ce pays. L'extraction de l'or & de l'argent étant l'objet qui les occupe preſque uniquement, il ne faut pas parler de leur culture. Sans le commerce d'Interlope, qui leur fournit une grande partie des objets de néceſſité ou de luxe, la condition de cette nation dans le Nouveau Monde, ne ſeroit guere préférable à celle des Indiens qu'ils dédaignent, & dont les travaux leur ſont ſi néceſſaires.

Les variétés infinies que l'on rencontre dans les gouvernements des nations Européennes qui ſe ſont

établies dans le Nouveau Monde, méritent également l'attention des politiques & des philosophes, soit qu'elles soient l'effet du caractere de chacune d'elles ou de leur différentes manieres de penser en fait de religion. La seule réflexion que nous nous permettrons, c'est que des Européens, placés pour ainsi dire chacun par le hasard dans les pays qu'ils occupent, semblent, par une disposition particuliere, avoir été mis chacun dans ceux qui convenoient le mieux à leur façon d'être & de penser.

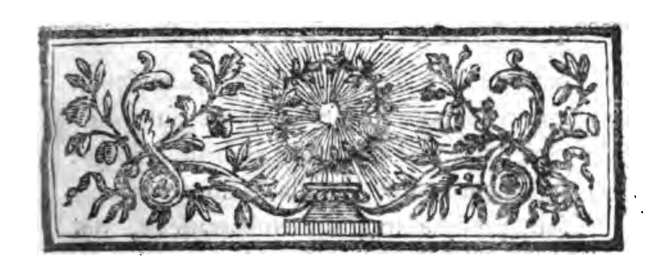
Les Espagnols & les Portugais, ignorants, superstitieux, ennemis du travail, sectateurs ardents de la volupté, se trouvent placés dans les pays qui fournissent le plus aux délices de la vie, & dont les peuples avoient le moins d'énergie : tandis que les Anglois, plus actifs, plus industrieux, moins sensibles aux attraits de la mollesse & de la volupté, occupent les pays les

plus âpres, mais dont les productions ont plus d'analogie avec leur maniere d'être & de ſentir.

Les poſſeſſions des autres nations de l'Europe, ſoit dans les iſles ou dans le Continent, ne ſont pas d'une étendue & d'une importance aſſez conſidérables, pour devoir entrer pour quelque choſe dans ce que cette réflexion peut préſenter de ſingulier.

Nous avons réduit en abrégé tout ce qui a été dit de vrai ou de plus vraiſemblable ſur ce vaſte Continent. Nous avons aſſigné chaque fait ou chaque découverte à ſon époque; & nous avons lieu de croire que le Public verra avec intérêt un ouvrage où l'on a pris ſoin de ne donner que les choſes les plus importantes & le plus généralement avouées: ç'a été du moins notre intention; & nous ſerons très-flattés, s'il trouve que nous ayons rempli cette tâche.

ANECDOTES



ANECDOTES AMÉRICAINES.

INTRODUCTION.

LE vaste continent qu'on appelle Amérique ou Nouveau Monde, a environ cent degrés de largeur de l'est à l'ouest, mais de maniere inégale ; & cent vingt de longueur du nord au sud. On le croit tout environné de l'Océan. Il est constant du moins qu'il est borné à l'est par la mer du Nord & par l'océan Atlantique ; à l'ouest par l'océan Pacifique, ou la grande mer du sud ; au sud par le Détroit de Magellan, qui le sépare de la Terre de Feu.

On sçait que de ce côté il ne tient au-

cunement à l'ancien monde; mais on ignore encore s'il ne tient pas au continent Arctique par quelque endroit. L'âpreté du climat boréal, les glaces dont ces mers sont presque toujours embarrassées, ont empêché jusqu'ici les navigateurs de vérifier les conjectures qu'on a faites sur la possibilité de découvrir un passage par le nord, pour aller à la Chine, sans tourner le continent de l'Afrique.

Ce pays si vaste est formé par deux presqu'îles unies par l'isthme de Panama, qui partage ce grand continent en Amérique méridionale, & en Amérique septentrionale. La partie du nord paroît avoir plus d'étendue que l'autre; mais celle du midi est infiniment plus riche & plus fertile.

On ignore comment ce vaste continent s'est peuplé. L'opinion la plus probable est que les habitants de l'ancien monde ont pénétré dans le nouveau par le continent Arctique; mais c'est une question qu'il importe moins de discuter ici, que de dire comment ce vaste continent fut découvert.

On ſçait que des bas-Bretons, pouſſés par la tempête fort avant dans l'océan Atlantique, ayant abordé en Portugal, exciterent le zele de don Henri, cinquieme des fils de Jean I, à faire en géographie de nouvelles découvertes.

Ils ſçavoient que ce prince s'étoit fait une retraite dans le royaume des Algarves, pour s'y livrer à l'étude des mathématiques & de la géographie, & faire ſervir ces ſciences au projet qu'il avoit formé de faire reconnoître les côtes du continent d'Afrique, & tout ce qui pourroit être reconnu par occaſion dans les expéditions qu'il projettoit.

Le récit des Bretons ne fit qu'encourager ce prince à ſuivre l'objet dont il étoit rempli; auſſi n'épargna-t-il ni ſoins ni dépenſe pour faire de bons armements, & pour en donner la conduite aux navigateurs de ſon temps les plus expérimentés.

Dix années ſe paſſerent ſans qu'il en réſultât aucune découverte importante; ſoit défaut de hardieſſe ou de capacité de la part de ceux qui furent chargés des

ordres de Henri. Le hasard fit enfin plus que tous les encouragements de ce prince.

Gonzales Zarco & Tristan Vaz, poussés en haute mer par la tempête, découvrirent, en 1418, l'île de Porto-Santo. L'année suivante on découvrit Madere; & Henri, toujours occupé de son objet, continua d'encourager les navigateurs à pousser les découvertes, jusqu'à sa mort, qui arriva, selon quelques auteurs, l'an 1460, & selon d'autres en 1463.

Don Juan, second fils, & depuis successeur d'Alphonse cinquieme, eut le même goût & la même ardeur pour les découvertes que le prince Henri, son grand-oncle; & sous son regne, elles furent poussées jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Il ne tint qu'à ce prince que l'Europe lui dût la découverte d'un nouveau monde, comme elle lui devoit celle de la route aux Indes orientales.

Christophe Colomb, né à Gènes, de Dominique Colomb, que les troubles de Plaisance, sa patrie, l'avoient forcé d'abandonner; plein d'ardeur pour la navigation & les voyages, après avoir par-

couru toute la Méditerranée, s'étoit attaché, avec Barthélemy son frere, à l'étude de l'astronomie. Ces deux freres, profitant des découvertes déja faites, dresserent des cartes marines, & firent des spheres fort estimées de leur temps.

Colomb fut le premier qui conçut l'usage qu'on pouvoit faire de l'astrolabe sur mer pour perfectionner la navigation, qui l'essaya & s'en servit avec succès. La boussole étoit d'un usage assez commun à cette époque. L'étude de l'astronomie avoit fait découvrir ses variations, & les calculer avec assez de précision pour le temps. Colomb, pour assurer ses conjectures par l'expérience, fit quelques voyages à Porto-Santo & à Madere.

Personne encore n'avoit, jusqu'à lui, soupçonné l'existence d'un nouveau continent. Colomb ne s'en doutoit point encore lui-même, & donnoit, avec tous les géographes ses prédécesseurs, à l'ancien monde, beaucoup plus d'étendue qu'il n'en a réellement. L'opinion commune étoit alors qu'il n'y avoit entre le couchant & le levant qu'un mer immense;

& c'étoit cette mer que cet aventurier, depuis si célebre, se proposoit de traverser, croyant aller par-là aux Indes, par une route plus courte & moins périlleuse que celle que cherchoient les Portugais par le sud.

Pendant qu'il s'occupoit à Madere de cette idée, des bois étrangers, des cadavres même qu'il avoit observé venir de l'ouest, des vents réglés qu'il avoit remarqué souffler de ce côté, lui firent enfin soupçonner des terres au couchant de l'ancien hémisphere, & lui firent prendre la résolution de tenter le passage de cette mer, qu'il s'étoit d'abord figurée entre le Portugal & les Indes orientales, presque sûr de trouver des terres dans le trajet. Mais sa fortune ne répondant point à l'étendue de ses projets, il les proposa aux Génois, ses compatriotes, qui les regarderent comme le produit d'une imagination exaltée par l'étude, & les rejetterent avec mépris.

Rebuté de ce côté, il s'adressa à don Juan, roi de Portugal. Les commissaires qui lui furent donnés pour examiner son

projet & les mémoires qu'il avoit faits en conséquence, résolurent de lui enlever l'honneur de cette idée ; &, pendant qu'ils l'amusoient, ils firent partir une caravelle, dont le pilote eut ordre de suivre la route marquée par les mémoires de Colomb : mais le courage ayant manqué à cet homme, il revint sur ses pas, assurant que l'entreprise étoit impossible.

Colomb, indigné de la basse supercherie qui lui avoit été faite, quitte le Portugal, passe en Espagne, où il propose ses vues à Ferdinand V & à Isabelle. Tout le monde, excepté le grand-trésorier de Castille, le traita de visionnaire ; mais la protection déclarée que lui accorda ce seigneur, fit insensiblement revenir les esprits prévenus. Enfin, après huit ans de sollicitations, de dégoûts, de rebuts, Colomb au désespoir, & sur le point de passer en France, se vit, contre toute attente, recherché, accueilli par la cour d'Espagne, qui, après l'avoir si long-temps dédaigné, lui fit des honneurs bien capables de lui faire oublier tout ce qu'il en avoit souffert jusqu'alors.

Ferdinand & Isabelle firent avec lui un traité par lequel on lui conféra la dignité d'amiral, & on lui donna la vice-royauté de tout le pays qu'il pourroit découvrir & conquérir. On lui accorda par le même traité le dixieme des droits du prince, à l'entrée de l'Espagne, sur toutes les richesses, denrées ou marchandises qui viendroient des pays découverts, tous frais prélevés.

Par la même commission, il fut établi juge de tous les différends qui naîtroient dans sa jurisdiction, qui s'étendoit à tous les pays à découvrir. Il eut par le même traité la faculté de s'intéresser pour un huitieme dans tous les armements qui se feroient pour les pays qu'il pourroit découvrir; & les Patentes qui lui furent expédiées, furent signées de Ferdinand & d'Isabelle.



[An de J. C. 1492.]

LE premier armement se fit à Palos, au mois de Mai de cette année. Trois freres négociants & habiles navigateurs, nommés Pinçons, consentirent à risquer dans cette entreprise une partie de leur fortune, & à suivre celle de Colomb.

Cet amiral, qui n'eut, pour commencer la conquête d'un nouveau monde, que deux caravelles, avec un petit navire nommé la Sainte-Marie, & cent vingt hommes d'équipage, fit voile du port de Palos en 1492, le 3 Août de cette année, & mouilla le 21 du même mois à la grande Canarie. Colomb gagna de-là Gomette, où il prit des nouvelles provisions.

Sur l'avis qu'il reçut là que les Portugais étoient en mer avec trois caravelles, avec le dessein de l'enlever, il remit en mer le 6 Septembre suivant, portant au sud-ouest. Sa navigation fut heureuse jusqu'au 1er Octobre, que les Castillans, se croyant engagés dans une mer sans fond, se mutinerent, & formerent le complot de jetter leur amiral à la mer.

Colomb vint cependant à bout de calmer cette sédition; mais les murmures

n'ayant pas tardé à recommencer, ce hardi aventurier, sur des indices pour lui certains de la proximité de quelques terres, n'hésita point à leur donner les assurances les plus positives qu'avant trois jours ils verroient la terre; & sa confiance calma cette seconde émeute.

En effet, sur les dix heures du soir du 11 Octobre, Colomb, qui veilloit à tout ce qui pouvoit arriver, fut le premier qui découvrit la terre. Il fit d'abord part de cette grande nouvelle aux principaux officiers de sa petite escadre, & le lendemain on se trouva en effet à deux lieues de la terre.

Les trois vaisseaux chanterent alors le *Te Deum*, en actions de graces d'une découverte si importante; & l'équipage, se jettant aux pieds de son général, le supplia de lui pardonner tous les désagréments qu'il lui avoit fait essuyer. Ensuite de quoi l'on prit terre à Guanahami, une des îles Lucayes, que Colomb nomma San-Salvador, nom qu'elle n'a cependant pas conservé.

L'amiral sauta le premier à terre, tenant d'une main son épée, & de l'autre l'étendard royal. Il prit possession du pays au nom de Ferdinand & d'Isabelle, en arborant, sur une croix qu'il fit planter sur le rivage, les armes de Castille, à la

vue d'une multitude d'Indiens accourus pour voir les vaisseaux Espagnols, dont ils n'avoient nulle idée.

Ce peuple paisible, ayant remarqué que les Castillans paroissoient faire cas du coton & des perroquets, leur apporta de l'un la charge d'un navire, & de ces oiseaux autant qu'il en put donner. Colomb fit donner de son côté, à ces bons insulaires, quelques verroteries, dont ils parurent très-satisfaits.

Les Espagnols ayant apperçu aux oreilles & aux narines de ces Sauvages quelques plaques d'or, ils leur demanderent par signe d'où leur venoit ce métal. Les insulaires répondirent en leur montrant le midi; ce qui détermina Colomb à faire voile de ce côté.

Il découvrit dans sa route beaucoup d'îles, auxquelles il donna divers noms. Quelques insulaires de celle de Saomoto consentirent à lui servir de guides. L'amiral accepta leurs offres avec d'autant plus de plaisir, qu'il se flatta qu'en leur apprenant la langue Espagnole, il en tireroit par la suite la plus grande utilité pour les vastes desseins que sa découverte lui faisoit concevoir.

La caravelle que montoit Alphonse Pinçon, s'étoit séparée de l'amiral; le commandant de ce navire s'étoit flatté de

prévenir son général dans les pays d'où on leur avoit dit que se tiroit l'or, afin d'y travailler à son profit particulier avant que Colomb y pût arriver. L'amiral, qui avoit ignoré son motif, fut pendant quelque temps dans les inquiétudes les plus vives sur le sort de ce vaisseau.

Le mauvais temps l'ayant forcé de séjourner plus long-temps qu'il ne s'étoit proposé au port qu'il avoit nommé la Conception, dans l'île qu'il nomma Hispaniola, & qu'on appelle aujourd'hui Saint-Domingue, il profita de son séjour pour faire reconnoître cette île par six de ses Castillans, & parvint à engager les insulaires, qui, effrayés d'abord à la vue de ses vaisseaux, s'étoient retirés dans leurs forêts, à traiter avec lui.

Dans ces circonstances, le navire la Sainte-Marie ayant touché sur un banc de sable, aux environs de l'endroit qu'on appelle aujourd'hui le Cap François, le Cacique de Marien, souverain d'une partie de l'île, fit sauver par ses sujets tout ce qu'on put retirer de ce naufrage; & Colomb, des débris de ce vaisseau, fit construire une sorte de Fort à Puerta-Réal, où il laissa trente-huit hommes.

Ayant retrouvé, le 6 Décembre suivant, la caravelle la Pinta, que commandoit Pinçon, il feignit de prendre pour bonnes

les raiſons que lui donna ce commandant pour colorer ſa ſéparation d'avec ſon général ; quoique celui-ci en eût appris les véritables motifs avant leur réunion, & qu'il n'ignorât pas que Pinçon, dans ſa courſe, avoit recueilli tout l'or qu'il avoit pu ſe procurer par des échanges, dont il s'étoit approprié moitié, & dont il avoit partagé l'autre à ſon équipage. Colomb, diſſimulant ſon mécontentement, l'accueillit avec amitié ; ſe croyant encore trop heureux que cet infidele compagnon, après avoir fait un profit conſidérable, n'eût point ſongé à retourner en Eſpagne, pour y recueillir les honneurs d'une découverte qui n'étoit due qu'à ſon génie, à ſon courage, à ſa ſageſſe.

Les deux caravelles reſtantes continuerent donc enſemble leurs courſes, & firent encore de nouvelles découvertes juſqu'au 16 Janvier de l'année ſuivante, que, portant le cap au nord-oueſt, elles firent route pour revenir en Eſpagne.

[1493.]

Le 14 Février de cette année, une tempête horrible faillit à faire périr les deux caravelles : elles eurent cependant le bonheur de toucher à Sainte-Marie, l'une des îles Açores, le 18 du même mois. Le

gouverneur général de ces îles avoit des ordres de sa cour d'arrêter Colomb au retour, s'il prenoit sa route par-là ; mais Colomb, sur l'avis qu'il avoit reçu en allant, du dessein des Portugais de l'enlever pendant qu'il étoit à Gomette, prit toutes les précautions possibles pour n'être pas surpris, & partit de cette île le 24 du même mois.

La caravelle la Pinta s'étoit séparée de lui dès la premiere tempête ; une seconde, dont il fut accueilli à cent lieues environ des côtes d'Espagne, le jetta sur celles de Portugal, & le força d'entrer dans la riviere de Lisbonne. Il dépêcha de-là un exprès à la cour d'Espagne, pour lui donner avis de son arrivée, & fit demander au roi de Portugal la permission de mouiller au port de sa capitale ; ce qui lui fut accordé.

On voulut exiger dans ce pays sa déclaration, ce qu'il refusa de faire, produisant sa patente d'amiral d'Espagne. En conséquence de quoi il fut reçu conformément à sa dignité, & eut avec le monarque Portugais une entrevue qui pensa lui coûter la vie.

Colomb, pour faire repentir ce monarque du peu de cas qu'on avoit fait de ses offres, & de la trahison qu'on avoit

voulu lui faire, affecta d'exagérer l'importance de sa découverte, la beauté & les richesses des pays qu'il avoit découverts. Quelques officiers de don Juan, piqués du ton avantageux avec lequel s'expliquoit cet amiral sur l'importance & les avantages de son expédition, offrirent à ce prince de l'assassiner, & de lui enlever ses papiers. Don Juan eut horreur d'une proposition aussi atroce, & se hâta de renvoyer Colomb, comblé d'honneurs, qui, de Lisbonne, se rendit à Palos en deux jours, & après sept mois & demi d'absence de l'Espagne.

Quelques auteurs rapportent que Pinçon avoit abordé quelque temps auparavant sur les côtes de Galice, d'où il s'étoit rendu à Barcelonne, où étoient alors Ferdinand & Isabelle, qui refuserent de lui donner audience. Ils ajoutent que le chagrin qu'en conçut cet ambitieux lui fit une telle révolution, qu'il en mourut peu de jours après, & au moment, pour ainsi dire, où Colomb arrivoit à Palos, où on lui rendit les mêmes honneurs qu'au roi. Il se rendit de-là à Barcelonne, où il fut reçu de Ferdinand & de sa cour avec les distinctions les plus flatteuses. Ce monarque lui accorda le titre de Don, pour lui & les siens à perpétuité, & lui permit d'ajouter aux armes

de ſa maiſon, celles de Caſtille & de Léon, avec cette deviſe eſpagnole :

Por Caſtilla y por Léon,
Nuevo mondo hallo Colon.

On croyoit encore alors, ou l'on feignoit de croire en Eſpagne, que le ſaint ſiége avoit le droit de diſpoſer des pays qui n'appartenoient à perſonne, en faveur de quelque puiſſance que ce fût. Le roi & la reine demanderent en conſéquence à Alexandre VI, la propriété des pays que Chriſtophe Colomb avoit découverts, & qu'il pourroit découvrir par la ſuite.

Ce pontife, pour ménager les cours d'Eſpagne & de Portugal, & cette derniere ſur-tout, qui prétendoit avoir ſeule droit aux nouvelles découvertes, ordonna qu'il fût tracé ſur un globe terreſtre une ligne d'un pôle à l'autre, qui fût appellée *ligne de marcation*, & qu'on fixa à trente-ſix degrés à l'oueſt de Lisbonne, pour borner les prétentions des deux puiſſances contendantes. Par la ſuite, cette fixation parut ſujette à tant d'inconvénients, qu'on fut obligé d'y faire des changements; & ce nouvel arrangement fut appellé *démarcation*. A peine aujourd'hui en a-t-on l'idée.

Le 25 Septembre de cette même année

née 1494, Colomb partit de la baie de Cadix, pour sa seconde expédition au Nouveau-Monde. Il eut alors dix-sept vaisseaux. Sa traversée fut heureuse, & il arriva le 3 Novembre à la vue d'une île qu'il appella la Dominique, du nom de Dominique Colomb, son pere. On dit que dans sa course il avoit apperçu la Desirade; ce qui est d'autant plus vraisemblable, que ces deux îles sont à peu de distance l'une de l'autre. Il découvrit aussi Porto-Rico, où l'on ne fit d'établissement qu'en 1509. L'amiral séjourna jusqu'au 27 du même mois à la Dominique, & il prit de-là la route de l'île Hispaniola, & vint mouiller à Puerto-Réal.

Des trente-huit Espagnols qu'il avoit laissés dans le Fort qu'il fit construire des débris du vaisseau la Sainte-Marie, il n'en retrouva pas un seul à son retour. Le Cacique de Marien lui fit entendre, que les Castillans en se dispersant dans le pays s'étoient portés à de tels excès, que les insulaires indignés les avoient tous exterminés.

L'amiral ne jugea pas à propos de les aigrir davantage en les punissant, comme il l'eût pu faire facilement avec quinze cents hommes de débarquement, sans compter les équipages de ses vaisseaux. Il vouloit s'approcher des mines de Cibao;

& se concilier ces sauvages dont il avoit le plus grand besoin pour l'entreprise qu'il méditoit.

Il fit reconnoître ces mines, & en prit possession, en même temps qu'il jettoit les fondements d'une ville, qu'il appella *Isabella*, du nom de la reine. Il en donna le gouvernement à don Diegue Colomb, son frere; après quoi il partit avec deux caravelles & un navire, pour faire de nouvelles découvertes.

Barthelemi Colomb, autre frere de l'amiral, vint dans ces circonstances prendre part à la gloire qu'acquéroit son ainé dans un nouveau monde, & lui apporta de nouvelles provisions pour sa colonie. Avec ce secours, l'amiral Colomb passa dans ces climats toute l'année 1494, à donner de la consistance à son établissement, & à découvrir de nouvelles terres.

[1495.]

Il repassa l'année suivante en Espagne, où l'accueil qu'il reçut du roi & de la reine lui fit négliger assez mal-adroitement les moyens d'intéresser les ministres à seconder ses projets. L'évêque de Burgos, Fonseca, ayant le département des armements maritimes, y fut le plus sensible, & s'en vengea en retardant celui qu'il lui avoit promis. Colomb ne tarda pas à s'apper-

cevoir combien il importe, dans les entreprises d'éclat, de ne pas négliger les plus simples mobiles, & à plus forte raison les gens qui tiennent le timon de l'Etat. Fonseca ne borna pas même là les effets de son ressentiment; il porta la vengeance au point qu'il parvint à ruiner Colomb dans l'esprit du roi, & à lui faire perdre la confiance d'Isabelle.

[1496.]

En cette année Sébastien Cabot, Anglois, découvrit Terre-Neuve; mais l'Angleterre, trop agitée alors, n'étant pas en état de profiter de cette découverte, Cabot s'engagea depuis au service d'Espagne, & s'y signala par plus d'un exploit utile à cette couronne.

[1497.]

Dans son troisieme voyage, Colomb découvrit la Trinité, & parvint à s'assurer que c'étoit une île. Il apperçut le continent sans le reconnoître pour tel. A son retour à Hispaniola, il trouva la ville qu'il avoit fondée transportée à Saint-Domingue, & sa colonie affligée par les intrigues de Roldan Ximénès, qui, de sa créature étant devenu son plus cruel ennemi, avoit prévenu la cour contre lui.

Le prélat Fonseca appuya les accusations & la révolte de Ximenès; & Ojéda,

l'un de ceux que Colomb avoit envoyés à la découverte des mines de Cibao, sûr de l'appui de l'évêque de Burgos, fit un armement sur lequel Améric Vespuce, Florentin, navigateur habile & sçavant astronome, passa dans le Nouveau-monde.

[1499.]

Ce nouvel aventurier s'attribua tout l'honneur de la découverte du nouveau continent, que Colomb avoit certainement apperçu avant lui, & il eut celui de lui donner son nom. Il découvrit, entre la riviere de la Magdeleine & le fleuve Orenoque, une longue suite de côtes. Cet espace fut appellé la province de Vénézuéla, où l'on bâtit depuis Cumana, Caraque, Verine, Coro, Maracaïbo & Sainte-Marthe. On y trouva des mines d'or, qui furent exploitées d'abord; mais qui ne donnerent qu'un produit passager, & qu'il fallut bientôt abandonner. Ojéda, à son retour en Espagne, soutenu par l'évêque de Burgos, n'eut pas de peine à se faire pardonner une expédition entreprise au mépris de l'autorité de Colomb; Colomb lui-même, accusé & absent, fut condamné sans être entendu; & la cour eut l'injustice de lui ôter le titre & les pouvoirs de vice-roi, qui furent conférés à Bodavilla. Ce même Ojéda dé-

couvrit & parcourut une partie de la Guyane en cette même année.

A peine arrivé à Hiſpaniola, Bodavilla fit arrêter les Colombs, les fit mettre aux fers, & les renvoya en Eſpagne. Iſabelle reconnut leur innocence ; mais tout ce qu'ils obtinrent alors, ſe réduiſit à la liberté qu'on leur rendit. Améric Veſpuce eut tous les honneurs de la découverte : on porta l'injuſtice à l'égard de l'amiral Colomb, au point de vouloir lui ôter juſqu'au mérite d'en avoir conçu l'idée, & prouvé la poſſibilité.

Cependant les excès de Roldan Ximénès & de Bodavilla les ayant fait déteſter l'un & l'autre dans ce nouveau monde, des Sauvages & des Caſtillans, la cour fit enfin juſtice aux uns & aux autres, en dépouillant ces chefs injuſtes de l'autorité qu'elle leur avoit confiée.

[1501.]

En cette année Chriſtophe Colomb vint pour la quatrieme fois en Amérique, & y fit encore de nouvelles découvertes ; mais il ne put regagner ſon ancien crédit. Il languit un an à la Jamaïque, au bout duquel, Ovando, gouverneur d'Hiſpaniola, l'en tira, & le fit repaſſer en Eſpagne.

En cette même année, Gaſpard Corté de la Réal, gentilhomme Portugais, s'embarqua pour faire des découvertes au nord de l'Amérique. Il reconnut Terre-neuve, ainſi que les îles qui ſont à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, remonta au nord juſqu'au pays des Eſquimaux, & revint en Portugal la même année.

[1502.]

L'année ſuivante, le même Corté reprit la même route; mais il périt vraiſemblablement dans cette ſeconde expédition, ou par naufrage, ou pour être tombé entre les mains des ſauvages Américains du nord. Michel Corté Réal, ſon frere, inquiet du ſort de Gaſpard, courut ſur ſes traces, & n'en revint point. On ne put même en avoir la moindre nouvelle, ni d'aucun de ceux qui s'étoient engagés dans cette double expédition.

Jean-Vaſquez Corté, leur aîné, eût bien voulu apprendre par lui-même ce qu'étoient devenus ſes deux freres; mais l'attachement d'Emmanuel, pour ce gentilhomme s'oppoſant à ſon deſir, il ſe contenta d'envoyer ſur leurs traces deux vaiſſeaux qui, après les perquiſitions les plus exactes, n'ayant rien pu découvrir de ce qu'ils cherchoient, revinrent ſur leurs pas, &, après de longues & inuti-

les courses dans le Nord, rentrerent en Portugal.

En cette même année, Colomb, qui avoit reconnu la Jamaïque en 1494, y fut jetté par la tempête, & y perdit ses vaisseaux. Obligé d'y séjourner, il implora les secours des insulaires, qui lui fournirent des vivres pour lui & ses gens; mais la crainte d'en manquer eux-mêmes les ayant éloignés, & les Espagnols murmurant contre l'indulgence de l'amiral, celui-ci profita de la circonstance d'une éclipse qu'il sçavoit devoir arriver le jour même, pour menacer ces peuples ignorants de la colere du Ciel. « Le Dieu que j'adore, dit-il d'un ton inspiré, » va éteindre » pour vous l'un des flambeaux des cieux, » si vous vous obstinez à me refuser. » La lune s'éclipse dans le moment: les Sauvages tremblants demanderent grace, & les Espagnols ne manquerent plus de vivres. En cette même année, Bastidas découvrit le lieu où fut fondée depuis la ville de Carthagene. Il y fut repoussé par les Sauvages. Plusieurs aventuriers de sa nation, qui tenterent successivement de s'y établir, éprouverent le même sort.

[1503.]

Un François, nommé Paulmier de Gonneville, fut le premier des navigateurs qui

fit des découvertes dans la mer du Sud. On ne dit ni d'où il partit, ni par où il pénétra dans cette vaste mer; on ignore de même où sont situées les terres qu'il visita. Il en ramena un habitant que le gouvernement ne renvoya point; mais Gonneville, se croyant personnellement engagé à cet homme, lui donna sa fille en mariage, & l'institua son héritier.

[1504.]

Colomb languit en Espagne jusque vers la fin de cette année, dans l'attente de quelque révolution favorable à sa fortune. Mais, ayant appris à Séville la mort d'Isabelle, il ne crut point devoir solliciter davantage auprès de Ferdinand, qu'il sçavoit extrêmement prévenu, la récompense de ses services, ou la faculté de les continuer; sçachant d'ailleurs que ce monarque sembloit prendre à tâche d'en diminuer le mérite.

A l'exemple du prince, comme il est d'usage, tout le monde parloit défavorablement de Christophe Colomb. On osa même lui dire un jour en face, que le hasard & quelque courage avoient fait tout le succès de son expédition. Colomb, sur ce propos, s'étant fait apporter un œuf, défia ses détracteurs de le faire tenir debout sur sa pointe. Défié lui-même

de faire ce qu'il proposoit, il frappe la table de la pointe de l'œuf, qui se casse, & reste debout.

Tout le monde alors se récrie sur la singularité du moyen, qui n'avoit rien de surprenant. « Cela est tout simple, re-
» prit l'amiral, mais aucun de vous n'a
» eu l'esprit de l'imaginer. C'est ainsi que
» j'ai découvert un nouveau monde, &
» que j'ai ouvert à l'Espagne une source
» intarissable de richesses. Personne avant
» moi n'en soupçonnoit l'existence, per-
» sonne n'en croyoit la possibilité. Une
» infinité de choses paroissent faciles après
» l'événement, qu'on croyoit auparavant
» impossibles. »

En effet, quand Christophe Colomb proposa son projet, on le traita de visionnaire, & ses idées de chimeres, de folie. Ceux qui tenterent de lui enlever l'honneur de l'avoir conçu, n'eurent pas la hardiesse d'achever l'entreprise ; ils la jugerent impraticable, & l'assurerent telle ; & lorsque le succès eut justifié le génie puissant qui avoit conçu ce hardi projet, on ne trouva rien de plus aisé.

[1505.]

La mort d'Isabelle mettoit l'archiduc Philippe en possession d'une couronne. Colomb, retenu par ses infirmités, envoya

Barthelemy ſon frere auprès de ce prince, qui le reçut avec toute la bonté imaginable, & promit de donner à l'amiral toute la ſatisfaction qu'il pouvoit attendre de la juſtice de ſa requête. Mais il n'eut que celle d'apprendre les bonnes intentions de ce monarque; car il mourut à Valladolid le 20 Mai de cette année, âgé de ſoixante-cinq ans.

Don Diegue Colomb, ſon fils & ſon ſucceſſeur, obtint par juſtice, & par le crédit du duc d'Albe, dont il avoit épouſé une niéce, une partie des récompenſes qu'on devoit à ſon illuſtre pere. Philippe lui conféra tous les titres & les gouvernements qu'avoit eus le défunt amiral, ſauf celui de vice-roi, dont il eut cependant toute l'autorité dans le principe; autorité qui fut infiniment bornée depuis par la création de l'audience royale des Indes occidentales; tribunal ſouverain, où l'on pouvoit appeller de tous les jugements rendus dans les divers pays de ce vaſte continent, ſujets à la domination Eſpagnole.

Ovando, gouverneur d'Hiſpaniola pendant la diſgrace de Colomb, ne fit rien de mémorable par lui-même; mais, ſous ſon gouvernement, Ponce de Léon, chef des milices de Saint-Domingue, aborda à l'île Saint-Jean, dont les habi-

tants lui offrirent tout l'or qu'ils possédoient. Les montres qu'il en rapporta parurent de bonne qualité. Diegue Colomb, ayant succédé à Ovando au gouvernement d'Hispaniola, nomma Christoval de Sotto-Major pour commander à l'île Saint-Jean.

Les mesures pacifiques qu'avoit prises Ponce de Léon, pour se concilier la bonne volonté de ces Sauvages, furent absolument derangées par celui qui lui succeda; mais ses pouvoirs ayant été révoqués, Ponce de Léon fut renvoyé à sa place. Les dispositions des insulaires ayant totalement changé par la révolution, Ponce de Léon ne put les ramener, & se vit obligé d'employer la force pour les réduire; on les contraignit à travailler aux mines, où ils périrent presque tous en peu de temps.

Don Diegue Colomb fit un établissement à Cubagna, petite île, disent les auteurs du temps, assez voisine de la Martinique, aux environs de laquelle on n'en connoît plus de ce nom. Ils disent que la pêche abondante de perles qu'on y fit, fut d'un produit immense, mais qu'une excessive cupidité en eut bientôt tari la source. Les habitants des îles Lucayes, qu'on employoit à cette pêche, étoient d'excellents plongeurs; mais on les ex-

céda tellement, qu'en peu de temps on les fit périr, & avec eux cette branche de commerce d'abord si utile.

La colonie qui subsistoit de ce commerce n'ayant plus les mêmes moyens, & le local n'ayant pas de quoi pourvoir à ses besoins, on fut obligé de la passer à la Marguerite, où sa postérité, dit-on, vit encore, & se soutient par le commerce de tabac qu'elle fait de cette denrée avec les Hollandois.

A partir de cette époque, on ne parle presque plus des Colomb, à qui l'Europe doit la plus grande découverte qu'il fut possible de faire sur ce globe. A-t-elle été plus utile que funeste, ou plus funeste qu'avantageuse à l'humanité ? C'est un grand problême que nous n'entreprenons point de résoudre ; mais les faits, qui décident mieux & plus sûrement que les réflexions, induisent à penser que tout ce qu'on en a tiré, & tout ce qu'on peut en tirer encore, ne peut jamais être un équivalent aux pertes qu'elle a coûtées & qu'elle cause chaque jour à l'humanité. Les fers de l'Europe ont été forgés de l'or du Nouveau-monde. Les générations s'y sont abymées ; & tant d'Indiens, victimes de la cruauté & de l'avarice des Espagnols, ont été bien vengés des maux que la nation conquérante leur a fait, par

l'affreuse dépopulation & la misere réelle qu'elle éprouve actuellement.

Nous ne terminerons point cette époque de l'histoire du Nouveau-monde, sans donner une idée succinte de la température des deux presqu'îles qui le composent, & des mœurs de ses habitants.

Ce vaste continent est situé, comme l'ancien hémisphere, sous trois zones différentes; une brûlante & deux tempérées. L'air est très-chaud dans le milieu de l'Amérique. Les extrémités boréales & australes sont très-froides. Le reste du pays, soit au nord, soit au sud, jouit comme l'Europe d'une température assez douce, proportionnellement au plus ou moins de proximité de l'un ou l'autre pôle, & aux différences locales, comme vastes forêts, lacs & marais considérables, hautes montagnes, &c. La fertilité ou la stérilité se mesurent aussi sur ces différences. L'espace compris entre les deux tropiques, n'est susceptible que de quelques genres de productions, & semble exclure toutes celles que la nature semble n'avoir pas faites pour un pareil degré de chaleur. Cependant, sous les mêmes latitudes, l'Amérique est plus fertile que l'ancien continent; soit que ce soit l'effet de sa nouveauté, ou de la nature de son sol.

On y trouve une infinité de plantes,

de fruits, de légumes, d'animaux, d'oiseaux, de poiſſons, inconnus dans notre hémiſphere ; & pluſieurs plantes, fruits & légumes de ce même hémiſphere, ſe ſont naturaliſés ſans peine dans le nouveau continent. Mais ce ne ſont pas ſes richeſſes naturelles qui y ont attiré les Européens ; ſans l'or & l'argent qu'ils y trouverent, il eſt plus que probable que le Nouveau-monde ſeroit redevenu pour les Européens preſque auſſi inconnu qu'il l'étoit avant ſa découverte.

On a cependant obſervé que le climat de l'Amérique, au-delà des tropiques, eſt plus froid que celui des parties correſpondantes de l'ancien continent ; qu'il n'eſt pas plus chaud à 18 degrés de latitude, que l'ancien continent à 30. Ces différences viennent de ce que la terre y eſt ou hériſſée de mornes ou montagnes en pic, ou couverte d'immenſes forêts, de lacs & de marécages dont les eaux n'ont point encore d'écoulement ; mais dans les pays habités, où la néceſſité de la culture, & celle de ſe faire un ſéjour plus ſain & plus agréable, a fait entreprendre aux colons les travaux néceſſaires pour deſſécher les marais, où l'on a beaucoup abattu de bois, l'air s'y eſt ſinguliérement épuré, & il s'épure & devient plus ſain de jour en jour, à meſure

que le pays ſe découvre, & que la terre s'y travaille & s'y deſſeche. Des reptiles ainſi que des végétaux venimeux dont ce vaſte pays étoit infeſté, les uns ont conſidérablement diminué en nombre, les autres ont beaucoup perdu de cet acide concentré & cauſtique, qui, pénétrant les fleches des Sauvages, donnoit, en effleurant ſeulement la peau, une mort auſſi prompte qu'inévitable.

On remarqua, dans le principe de la découverte du Nouveau-monde, que les quadrupedes y étoient de petite taille, & d'une forme peu élégante : ceux de l'ancien monde, qui ont été tranſportés dans ce vaſte continent, y ont dégénéré, tant du côté de la forme, que du côté de la force & de l'induſtrie ; les cochons ſeuls exceptés, qui, trouvant dans le ſol, les fruits & les reptiles du pays, une nourriture analogue à leur nature, s'y ſont perfectionnés, tant pour la taille que pour la qualité de leur chair, au point qu'elle eſt devenue une des meilleures nourritures dans les pays compris entre les deux tropiques.

En général, tous les indigenes qui vivoient ſous cette prodigieuſe zone du ciel dans le Nouveau-monde, étoient de couleur bronzée, avec une chevelure longue & liſſe ; ce fut un des étonnements de Co-

lomb, de trouver, à des mêmes latitudes, des hommes si différents de ceux d'Afrique, qui sont d'un noir luisant, à têtes lanugineuses, & aussi crépées que la laine des agneaux d'Astracan. On s'en étonnera moins, lorsqu'en comparant le continent d'Afrique, & les parties de l'Amérique correspondantes, on verra que le sol de l'Amérique est plus élevé ; que les eaux stagnantes & fluviatiles y sont en une quantité infiniment plus considérable que dans celui de l'Afrique ; qu'on n'y voit point de ces espaces considérables de pur sable, qu'on trouve en si grande quantité en Afrique ; qu'on y est rafraîchi par le vent d'est, qui souffle toute l'année dans cette direction ; qu'il y a des forêts d'une étendue immense, & tellement fourrées, non-seulement par la quantité des arbres qu'elles produisent, mais par les plantes parasites qui les entourent & les surmontent, que la clarté du soleil n'y sçauroit pénétrer ; que ces forêts attirent & fixent les nuages, & conservent l'humidité ; que les Andes & les Cordilieres, les plus hautes montagnes de la terre, y sont couvertes de neiges éternelles ; qu'enfin toutes ces causes réunies font que le nouveau continent est beaucoup moins chaud que les parties correspondantes de l'hémisphere oriental. Aussi voit-on dans nos Antilles

Françoifes que, depuis que les colons peu prévoyants ont dégarni les hauteurs des bois qui les couvroient, les eaux font infiniment moins abondantes qu'elles ne l'étoient; ce qui, en diminuant la fraîcheur des terres, leur caufe un préjudice confidérable.

Quant aux peuples qui habitent au-delà des tropiques dans le Nouveau-Monde, expofés à l'inclémence de l'air & à fes changements perpétuels, ils font fort hâlés. Les drogues dont ils s'oignent le corps, pour fe garantir de la piquure des légions innombrables d'infectes ailés qui les défoleroient fans ces précautions, ne contribuent pas peu à les rendre encore plus noirs qu'ils ne le feroient fans cela.

Un caractere qui diftingue particuliérement les Américains indigenes; c'eft que, dans toute l'étendue de ce vafte continent, l'efpece humaine y étoit imberbe lors de la découverte; ce qui la fuppofoit ou confidérablement altérée, ou non encore perfectionnée dans le Nouveau-Monde. Auffi cet attrait qui nous porte vers le fexe étoit-il bien foible chez ces peuples, en comparaifon de ce qu'il eft dans les trois autres parties de notre globe.

Nous indiquerons par ordre les productions des divers pays de l'Amérique, à

mesure que nous suivrons les diverses épo-ques des découvertes de ce pays : & comme nous en sommes aux isles de l'Archipel du golfe du Mexique, nous dirons qu'en général il n'y a aucun des fruits de l'Europe qui y ait réussi, sauf le raisin muscat; les autres especes de raisin, dont on a tenté la culture dans ce pays-là, n'y ont pas eu le même succès.

Je ne sçais si c'est la faute du climat ou des colons, mais nos fruits, sauf le figuier & les melons, n'y réussissent pas : on n'a dans ce pays ni cerises, ni fraises, ni framboises, ni abricots, ni poires, ni pommes, ni pêches, ni amandes, ni noix. Nos légumes y viennent assez bien, sauf l'asperge, qui ne vient aux Antilles qu'en filets. Il est vrai de dire qu'ils y dégénerent promptement, si l'on n'a le soin d'en renouveller les semences presqu'à chaque année.

Tous les fruits indigenes sont ou très-acides, ou très-doux, ou très-âpres, ou très-fades.

Ce qu'on appelle abricot dans ce pays, n'a de ce fruit que la couleur; la pâte qu'on en fait est agréable. Ce qu'on appelle cerises aux Antilles, n'a de même de ressemblance avec le fruit que nous connoissons en Europe sous ce nom, que le coloris; il est très-bon confit. La sa-

potille est un fruit qui a une couleur terreuse, & dont le goût est d'une douceur fade. La pomme d'acajou est un fruit très-coloré, très-rafraîchissant, mais âpre. La goyave, qui ressemble pour la figure à une nefle, est un fruit qui n'est bon que confit, comme sont presque tous les fruits de ce pays. Le citron y est très-petit, & d'un acide très-mordant. L'orange y est très-grosse, & d'une douceur presque fade : l'espece qu'on appelle citron doux est la meilleure de toutes. Le corosol est un fruit crêmeux & rafraîchissant, mais d'une saveur peu agréable.

Le poisson, soit d'eau douce, soit de mer, y est bien inférieur en qualité au poisson d'Europe : les crustacées y sont indigestes. Il n'y a dans ce pays aucune espece de gibier de terre, comme cerfs, daims, chevreuils, lievres & lapins, cailles, perdrix. Il y a des ramiers, des grives, & quelques especes d'oiseaux aquatiques, mais qui n'ont qu'une saison, & c'est celle des pluies, c'est-à-dire du 15 Juillet au 15 Octobre.

Les vaches y ont beaucoup dégénéré : leur lait y est très-séreux & peu gras. La chair du bœuf y est molle & filandreuse ; le mouton y est coriace & de mauvais goût, le veau mollasse & gluant. La volaille est assez bonne, le pigeon très-

bon. La plûpart des plantes usuelles de ce pays peuvent être du goût des Indigenes & des Créoles; mais un Européen ne s'y fait qu'avec le temps. On n'y voit de chevaux d'une forme passable que ceux qui nous viennent de la nouvelle Angleterre. Les bois du pays sont admirables pour l'ébénisterie ; on en fait des meubles de la plus grande beauté, & qui sont de nature presque incorruptible.

On vantera tant qu'on voudra les qualités des Créoles Américains ; à quelques exceptions près, l'espece Européenne y a considérablement dégénéré. Ils réussissent à un certain point dans les arts de pure imitation : on citeroit difficilement parmi ceux même qui ont été élevés en Europe, des génies d'un certain ordre.

Les nations Américaines soumises aux diverses Puissances de l'Europe qui ont des établissements, soit dans les isles, soit dans le continent de ce nouvel hémisphere, suivent la religion du pays dont elles ont reçu la loi ; les peuples non soumis sont tous idolâtres ou sans aucune religion, comme on a trouvé les Californiens.

Quelques-uns d'entr'eux ont une idée confuse d'un Etre créateur & conservateur ; mais en même temps ils croient un mauvais principe qui contrarie perpétuel-

lement les opérations du bon principe, & qui s'occupe sans cesse à leur nuire. Pour se le rendre favorable, ils lui sacrifient jusqu'à des victimes humaines. Cet usage abominable étoit celui des Mexicains lorsque Cortès fit la conquête de cet empire, comme nous le verrons ci-après.

Les premieres découvertes qui se firent dans cette quatrieme partie du monde, furent les îles Lucayes & les Bermudes, au sud ou à l'est de la Floride, proche ou à l'entrée du canal qui conduit au golfe de Mexique. Les Espagnols ont les premiers découvert & possédé ces îles; ils les ont ensuite abandonnées, & les Anglois s'y sont établis. Ils découvrirent ensuite les îles qu'on appelle Antilles, & qu'on divise en grandes & petites.

Les grandes Antilles, autrement dites îles sous le vent, sont Porto-Rico, Saint-Domingue, la Jamaïque & Cuba. Les petites Antilles forment un demi-cercle qui semble fermer l'entrée du golfe de Mexique, depuis Antigue & la Barboude au nord, jusqu'à Tabago au sud. Les Espagnols possedent Porto-Rico & Cuba en entier, Saint-Domingue avec les François; les Anglois sont maîtres de la Jamaïque.

Les petites Antilles sont partagées entre diverses Puissances. Les François pos-

ſedent la Martinique, la plus floriſſante des Antilles Françoiſes par ſon commerce; Sainte-Lucie, île encore neuve & mal-ſaine, mais qui ſe peuple, ſe découvre & devient plus ſaine de jour en jour; la Guadeloupe, île conſidérable & la plus fertile de toutes; les Saintes, Marie-Galante, la Déſiderate, Saint-Martin, Saint-Chriſtophe & Saint-Barthelemy. Les Hollandois & les Danois y ont quelques établiſſements, mais peu conſidérables. Les Anglois poſſedent Grenade & les Grénadins, Saint-Vincent, la Dominique, Montſara, Niéve, la Redonde, Antigue, la Barboude, &c.

La température de ces îles eſt fort chaude, & peu ſaine pour tous ceux que la naiſſance ou l'habitude n'a pas familiariſés avec ce climat.

[1500.]

La Caroline, qui, ſuivant les Chartes Angloiſes, s'étend depuis le 25e degré latitude nord, jusqu'au 36e 20 minutes même latitude, eſt au ſud de la Virginie, à laquelle elle confine: la mer Atlantique la borne à l'eſt; elle a au couchant la Louiſiane, & au midi la preſqu'île de la Floride. Elle avoit même le nom de Floride Françoiſe avant que les Anglois s'y fuſſent établis; car les Fran-

çois y avoient bâti Charles-fort, sous Charles IX. Quelques écrivains Anglois prétendent que ce pays fut découvert en 1500, par Sébastien Cabot, sous le regne de Henri VII; mais cette assertion de leur part n'est fondée sur aucun monument historique qui puisse faire foi. Comme ils sont dans l'usage d'en hasarder beaucoup de cette nature, nous croyons devoir, sur de meilleurs fondements, reculer d'environ douze ans l'époque de cette découverte.

Commencement des Etablissements dans le Continent de l'Amérique.

[1505.]

Jusqu'à cette époque on s'étoit peu occupé de faire des découvertes dans le Continent, & moins encore d'y faire des établissements; quoique les Mémoires de Christophe Colomb fussent bien capables d'en inspirer le desir.

Le roi Catholique & son Conseil jugerent enfin à propos de s'occuper de ce soin important. On fit choix pour cela d'Ojéda, l'un des protégés de Fonséca, évêque de Burgos, dont ce prélat vanta beaucoup à la cour d'Espagne le mérite & les talents. Le monarque, prévenu avantageusement sur le compte de cet homme,

lui fit expédier une commiſſion; mais il n'étoit point alors en Eſpagne. Le pilote Jean de la Caſa, qui avoit fait le voyage avec Ojéda, ainſi qu'Améric Veſpuce, ſçachant leur ami à Saint-Domingue dans une ſituation aſſez déplorable, s'offrirent de lui porter les ordres de la cour. Mais ce n'étoit encore rien faire pour l'objet que l'on ſe propoſoit; il falloit armer des vaiſſeaux, & la cour ne ſe prêtoit nullement à cette dépenſe.

Philippe II deſiroit fort qu'on fît des découvertes & des établiſſements dans le Continent; mais il ne vouloit point entrer dans les frais des armements néceſſaires pour de ſemblables expéditions; & la Caſa, non plus qu'Ojéda, le nouveau gouverneur, n'étoient pas en état de les faire.

Don Diegue Nicueſſa, qui ſe trouva alors à la cour d'Eſpagne, voulant partager la gloire & le fruit de cette expédition, offrit de faire la moitié des frais, aux conditions qu'il auroit une autorité égale à celle d'Ojéda. Le beſoin de fournir à la dépenſe de l'armement, fit paſſer la cour ſur les inconvénients qui devoient néceſſairement réſulter du partage de l'autorité, & elle délivra deux commiſſions pour les deux chefs de cette grande entrepriſe, en réglant toutefois les limites

de leurs jurifdictions dans les pays qu'ils pourroient découvrir & qu'ils jugeroient à propos d'occuper.

La cour donna à Ojéda le gouvernement des découvertes à faire depuis le Cap de la Vela jufqu'au golfe de Darien, & à Nicueffa celui des pays qu'on découvriroit depuis ce même golfe jufqu'au cap de *Gracias à Dios*. Jean de la Cafa fut fait lieutenant d'Ojéda. Ce pilote habile conduit Nicueffa à Saint-Domingue. Les deux chefs fe virent à peine, qu'ils eurent de violents démêlés fur les limites de leurs gouvernements refpectifs. C'étoit bien le cas de leur appliquer la moralité de la fable de l'ours & des deux compagnons. La prudence & le bon jugement de la Cafa parvinrent cependant à terminer ces démêlés, & à réconcilier les deux gouverneurs.

Ojéda s'embarque, & vient prendre terre au golfe de Carthagene. Ignorant les difpofitions où les excès de toute nature de las Baftidas, qui l'y avoit précédé, avoient mis les habitants de ce pays, il crut pouvoir y defcendre en sûreté ; mais, s'appercevant bientôt qu'on y recevoit affez mal fes avances, contre l'avis de fon ami Jean de la Cafa, il attaqua ces Sauvages avec plus de valeur que de prudence, leur tua beaucoup de monde, & fit foixante prifonniers. Pourfuivant ce premier avantage,

il entre dans une village abandonné, où il trouve des vivres; mais, dans le temps que lui-même & ses gens s'y croient le plus en sûreté; les Sauvages embusqués fondent sur lui, le surprennent, & massacrent presque toute sa troupe. Ojéda laisse sur la place soixante-dix Castillans, au nombre desquels étoit son ami la Casa. Le reste fuit & se disperse; & seul de son côté, obligé de fuir lui-même, il cherche un asyle dans les forêts.

L'équipage n'entendant parler ni de son général, ni d'aucun de ceux qui l'avoient suivi dans cette imprudente expédition, met à terre des gens qui, après de longues & pénibles recherches, trouvent ce malheureux gouverneur caché dans des broussailles, l'épée nue à la main, couvert d'un bouclier percé de plus de trois cents fleches, & presque expirant de fatigue & de faim.

Diegue Nicuessa paroît sur ces entrefaites avec sa flotte. Informé du désastre de son collegue, il lui offre de se joindre à lui pour le réparer, & venger les Castillans. Ojéda accepte son offre; &, avec quatre cents hommes qu'on tire des deux équipages, on attaque les Indiens, on met le feu à leur village où ils étoient rentrés, & l'on massacre sans pitié tout ce que la fuite ne put soustraire à la ven-

geance du vainqueur irrité ; on fit un butin immenſe, qu'Ojéda partagea avec ſon généreux vengeur.

Ojéda ſe ſépare enſuite de Nicueſſa, & jette à la pointe orientale du golfe d'Uraba les fondements d'une ville qu'il appelle Saint-Sébaſtien. Cet établiſſement commencé, il dépêche Enciſo, ſon lieutenant, au gouverneur de Saint-Domingue, pour lui demander des proviſions pour ſa colonie ; mais la diſette, qui vint bientôt l'affliger, obligeant ceux qui la compoſoient à aller chercher des vivres chez les Sauvages, il en périt un grand nombre. Le reſte, réduit à peu d'hommes, s'attendoit à périr d'un moment à l'autre, lorſqu'un forban, nommé Talavéra, lui céda toutes ſes proviſions, & s'engagea à la colonie. Ojéda, enchanté de ce ſecours ineſperé, accepta avec grand plaiſir les offres & les engagements de cet aventurier ; mais, voyant que ce n'étoit qu'une reſſource momentanée, il prit le parti de paſſer lui-même à Hiſpaniola, pour ſolliciter & hâter l'embarquement du ſecours dont ſon établiſſement avoit beſoin ; laiſſant à ſes gens la liberté de prendre en ſon abſence le parti qui leur conviendroit, s'il ne revenoit pas à eux au bout de cinquante jours.

François Pizarre fut nommé pour com-

mander en son absence. Talavéra & son équipage s'offrirent à conduire Ojéda à sa destination ; mais ce commandant, d'un naturel impétueux, s'étant brouillé avec Talavéra dans la traversée, celui-ci, non moins violent que l'autre, le fit mettre aux fers. Une tempête étant survenue dans ces circonstances, le besoin qu'on eut d'Ojéda, par rapport à la connoissance qu'il avoit de ces mers, le fit mettre en liberté ; mais toute son habileté ne put sauver le vaisseau du naufrage qu'il fit sur la côte de Cuba.

Ojéda gagna de-là la Jamaïque, dont le gouverneur, nommé Esquibel, eut la générosité d'oublier les injures & les menaces qu'il lui avoit faites en d'autres temps, & le fit conduire à Saint-Domingue, où celui-ci ne trouvant plus Enciso, se crut perdu. Le chagrin qu'il en conçut, le mit au tombeau en peu de jours.

Pizarre, au bout du terme fixé, n'entendant point parler d'Ojéda, résolut de quitter Saint-Sébastien. Un de ses vaisseaux périt à sa vue, sans en pouvoir sauver un seul homme. La tempête l'obligeant à regagner la terre qu'il venoit de quitter, il y trouva Enciso, qui y arrivoit avec deux navires & des provisions : mais le malheur continuoit de poursuivre les

Caſtillans ; les navires périrent au port, ſans qu'on en pût rien ſauver qu'un peu de farine, de biſcuit & de fromage.

Un Eſpagnol nommé Balboa, qui, fuyant ſes créanciers, s'étoit embarqué à l'inſçu d'Enciſo ſur ſon navire, & qui connoiſſoit beaucoup le pays, releva le courage abattu de ſes compatriotes, en leur propoſant de s'emparer d'une bourgade ſituée à la rive occidentale de la riviere de Darien. L'extrémité où l'on ſe trouvoit fit adopter ce projet, & l'on ſe rendit maître de cette bourgade. On y fit un riche butin en or & en coton, & l'on y traça l'enceinte d'une nouvelle ville, qu'on appella Sainte-Marie l'ancienne du Darien.

Enciſo, qui tenoit ſes pouvoirs d'Ojéda, ne fit pas réflexion, en occupant ce poſte, qu'il s'établiſſoit dans le département de Nicueſſa : premier inconvénient qui fut fatal à la colonie naiſſante.

D'autre côté Balboa prit un tel aſcendant ſur les colons, que ſon parti prévalut bientôt. Au milieu des diviſions qui déchiroient ce nouvel établiſſement, Colméranez, ami de Nicueſſa, ayant pris terre en cet endroit, détermina facilement les Caſtillans à n'obéir qu'à Nicueſſa ſon ami, dans le département duquel ils ſe trouvoient. Sûr de ce côté, il leur laiſſa

des provisions, & partit pour aller joindre son général.

Le malheureux Nicuessa, abandonné par Olano son lieutenant, ayant perdu sa caravelle, s'étoit sauvé avec son équipage, & tâchoit de gagner par terre la Véragua. La faim, la fatigue, les fleches des Sauvages, avoient déja fait périr la plus grande partie de son monde; lorsqu'Olano, informé du triste état où se trouvoit son général, crut que le service qu'il lui rendroit en l'en tirant, lui feroit pardonner son infidélité. Il y fut trompé. A peine Nicuessa eut remis le pied sur ses vaisseaux, qu'il fit mettre son infidele lieutenant aux fers; mais le malheur s'acharnant à le poursuivre, il perdit la plûpart de ses vaisseaux par la tempête.

Il étoit réduit aux plus fâcheuses extrémités avec soixante hommes, qui étoient tout ce qui lui restoit de ses forces précédentes, lorsque Colméranez, son ami, le rencontra, & lui apprit que la colonie du Darien l'attendoit pour reconnoître son autorité. Cet homme d'un caractere naturellement dur & violent, que les malheurs qu'il venoit d'éprouver avoient encore aigri, eut l'imprudence de dire qu'il sçauroit bien trouver les moyens de faire repentir ceux qui, sans son aveu, avoient eu l'audace de s'établir dans les limites

de la jurifdiction qui lui avoit été concédée.

La colonie ayant appris dans quelles difpofitions fon nouveau gouverneur venoit la trouver, refufa de le voir & de le reconnoître. Il mit cependant à terre, foit qu'il crût qu'on changeroit peut-être d'avis, foit qu'il voulût faire refpecter fon autorité, en employant la force; mais, au milieu de fes projets de vengeance, ayant été livré par des traîtres à l'alcade Zamudio, fon mortel ennemi, on le mit fur un brigantin, fur lequel on mit feulement dix-fept hommes d'équipage, & à peu près ce qu'il falloit de vivres; & on le fit partir pour l'Efpagne, avec ordre d'y aller en droiture, & défenfes fous peine de la vie de toucher à aucune des îles qui pourroient fe trouver fur la route. On prétend que, malgré cette défenfe, il alla débarquer à Cuba, où il mourut; & qu'on trouva cette infcription gravée fur un arbre, près du lieu où il fut inhumé: *Ici l'infortuné Nicueffa finit fes malheurs & fa vie.*

[1509.]

Les Efpagnols fe rendent maîtres de la Jamaïque & de Cubagna, qu'on appella depuis l'île des Perles. Cette efpece de richeffes ayant été bientôt épuifée, l'établiffement fut transféré, en 1524, à la

Marguerite. En cette même année, Ponce de Léon soumit Porto-Rico, & y établit des Espagnols. Le Cacique de ce pays s'étant convaincu, en faisant noyer Salcédo, que ces étrangers n'étoient pas immortels, comme on l'avoit cru, fait prendre les armes à ses Caraïbes, surprend les Espagnols, & leur tue cent hommes. Ponce de Léon venge leur mort par un massacre horrible de ces insulaires, & fait périr le reste dans les travaux des mines.

[1511.]

Diegue Vélasquez fit en cette année la conquête de Cuba. Quoiqu'on n'y eût point trouvé de mines d'or, on y rencontra tant de commodités, on en pouvoit tirer un si grand parti par la bonté & la sûreté de ses ports, qu'on regarda en Espagne l'acquisition de cette île, comme la plus importante découverte qu'on eût faite jusqu'à cette époque.

Vélasquez y aborda avec quatre vaisseaux par sa pointe orientale. Un Cacique, nommé Athucy, réfugié dans ce canton, où il commandoit à d'autres réfugiés de sa nation, échappés des massacres de Saint-Domingue, fait prendre les armes à ses gens à la vue des vaisseaux Espagnols. Il fait d'abord jetter à la mer tout l'or dont ils étoient en possession, & s'oppose à leur descente;

descente ; mais, foudroyé par le canon & la mousqueterie des Espagnols, il gagne les bois. Il y est pris, & condamné au feu. Attaché au poteau où il attendoit la mort, un prêtre vient lui proposer de se faire baptiser, & lui promet le ciel à cette condition. « Les Espagnols y vont-» ils, demande le Cacique ? --- Oui, dit » le missionnaire ; mais ceux qui sont » bons. --- Le meilleur n'en vaut rien, » reprend l'Américain : faites-moi mou-» rir ; je ne veux point aller où j'en » pourrois trouver un seul. » Il fut brûlé, & la conquête de cette île importante ne coûta pas un seul homme à la nation conquérante.

On rapporte à ce temps à-peu-près la découverte du Brésil, par Pierre Alvarez Cabral. Ce navigateur étant parti de Sofala avec une flotte de treize vaisseaux pour l'Inde orientale, il porta tellement à l'ouest, après avoir dépassé les îles du Cap-Verd, pour éviter les calmes assez ordinaires entre les tropiques, & sur-tout près des côtes d'Afrique, qu'il découvrit une terre inconnue. On prétend que cette découverte est de l'an 1500.

Le gros temps l'ayant obligé de ranger la côte, il courut jusqu'au 15e degré de latitude australe, où il trouva un port excellent, qu'il nomma pour cette raison

Porto-Seguro, & donna au pays, qui fut depuis appellé le Bréſil, le nom de Sainte-Croix, qu'il ne garda pas long-temps.

Sur le rapport des gens qu'il avoit envoyés à la découverte, il prit terre chez une nation Indienne de mœurs douces, & qu'il ſçut ſe concilier par ſes préſents. Charmé de la beauté du pays, de ſa fertilité, & de la douceur des habitants, il y laiſſa deux criminels, dont la peine avoit été commuée en un banniſſement perpétuel du Portugal. Il prit poſſeſſion du pays au nom de ſon maître, avec les cérémonies d'uſage en cas pareil, & donna avis de ſa découverte à la cour de Portugal, par un de ſes vaiſſeaux qu'il détacha à cet effet.

Sur cet avis la cour fit partir Gonzale Cohelo., avec commiſſion de faire le plus de découvertes qu'il ſe pourroit dans ce pays. Celui-ci employa un temps conſidérable à viſiter les ports, les baies & les rivieres d'une région charmante, qui lui parut auſſi fertile qu'elle étoit belle, mais où rien ne préſentoit des indices de ce qui pouvoit tenter le plus la cupidité des Européens, c'eſt-à-dire de mines d'or ou d'argent, & dont tous les habitants ne reſſembloient pas à ceux que Cabral avoit trouvés ſi honnêtes à ſon égard.

Les mémoires que Cohelo préſenta à

la cour de Portugal à son retour, ralentirent l'ardeur que les Portugais avoient d'abord montrée pour s'y établir, sans toutefois renoncer absolument à ce projet. Il s'y forma même successivement des établissements, peu considérables à la vérité, mais dont les colons tirerent bientôt des avantages assez grands pour déterminer le roi don Jean III à y envoyer un gouverneur, avec les officiers nécessaires pour y établir une administration réglée, qui fixât la constitution des établissements déja formés, & qui servît de regle à ceux qui s'y formeroient par la suite.

On a vu ci-dessus quel fut le sort des deux premiers chefs qui tenterent de faire des découvertes & des établissements dans le continent du Nouveau-monde. On sçait que celui de Saint-Sébastien avoit été transporté de la pointe orientale du golfe d'Oruba, à la rive occidentale de la riviere de Darien, par l'avis de Vasco Nugnez de Balboa. Ce Balboa, génie actif & plein de ressources, plut tellement aux colons de Sainte-Marie du Darien, qu'il acquit toute l'autorité.

En vain Enciso, lieutenant d'Ojéda, le premier fondateur de cette colonie, prétendit-il au commandement; le crédit de Balboa, & l'attachement qu'avoient pour lui les habitants de la nouvelle ville,

le lui conserverent. Enciso, outré de se trouver sans crédit où il croyoit avoir le droit de commander, & cabalant pour regagner l'autorité, Balboa le fit mettre aux fers, & confisqua ses biens.

Cependant, à la priere de quelques habitants du pays, il lui rendit la liberté, à condition de passer à Saint-Domingue, ou en Espagne; mais, pour empêcher l'effet des plaintes qu'Enciso pouvoit justement porter contre lui à l'amiral don Diegue Colomb, il fit passer à Passamonte, trésorier d'Hispaniola, un présent considérable, & envoya Zamudio, son collegue, en Espagne, pour prévenir la cour & les ministres en sa faveur, en leur faisant concevoir l'espérance prochaine de découvertes aussi glorieuses qu'utiles à la couronne d'Espagne. Seul maître alors dans la nouvelle colonie, il fit des courses dans l'intérieur du pays, avec cent trente hommes qu'il avoit formés à sa maniere, & il en remporta d'immenses richesses.

[1512.]

Une idée & une aventure aussi singuliere que bizarre, donnerent lieu à la découverte de la Floride & à celle du Pérou, qui se firent toutes deux en cette année; voici ce qui occasionna la premiere.

Ponce de Léon, en tâchant de découvrir dans les îles Lucayes une fontaine dont les eaux avoient, dit-on, la propriété de rajeunir ceux qui en buvoient, trouva ce qu'il ne cherchoit pas, en cherchant ce qu'il ne pouvoit trouver; & il arriva dans la Floride. Si une idée extravagante donna lieu à cette découverte, une extravagance plus grande encore la fit négliger. Ce même Ponce de Léon reconnut exactement le canal de Bahama; & ce fut, d'après la description exacte qu'il en fit que les vaisseaux prirent depuis leur route par ce canal, pour retourner en Europe. Il revint de-là à Porto-Rico, d'où il repassa en Espagne. Il en repartit deux ans après pour faire la guerre aux Caraïbes, qui désoloient les établissements des Espagnols; il les châtia, les contint, & les changea pour l'avenir.

La découverte du Pérou fut la suite d'une dispute de pure avarice, survenue entre les Castillans. Vasco Nugnez de Balboa, qui, comme nous l'avons vu précédemment, s'étoit rendu seul maître du gouvernement de la colonie de Sainte-Marie l'ancienne du Darien, faisoit des courses fréquentes dans les terres, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & désoloit les Indiens de son voisinage.

Un Cacique du pays, pour se le rendre

favorable, vint lui faire ses soumissions, & lui offrir des présents. Dans la répartition qui se fit entre les Castillans de l'or que ce chef Américain leur avoit apporté, il s'éleva des disputes très-vives. Ce Cacique, voyant avec une sorte d'horreur qu'un métal auquel il attachoit si peu d'importance & de valeur, excitoit dans le cœur avide des Espagnols de tels mouvements, renverse son or; &, s'adressant à Balboa & à ses gens: « Puisque si » peu de chose, leur dit-il, altere chez » vous l'union & la paix qui doit régner » entre les hommes, vous fait quitter vo» tre patrie & vous exposer à tant de » dangers pour l'acquérir, je vous indi» querai une contrée où vous trouverez » de quoi vous satisfaire, si votre avidité » n'est pas insatiable; mais il vous faut » des forces supérieures à celles que vous » avez.

» A six journées d'ici, vous trouverez » un pays très-vaste, & vous verrez une » mer immense, sur laquelle il y a des » vaisseaux peu inférieurs aux vôtres en » grandeur. En descendant au midi, vous » arriverez en un autre pays où ce métal, » objet de votre cupidité, est en telle » abondance, qu'on l'emploie aux usages » les plus communs. »

Cet avis diminua un peu l'impression

fâcheuse qu'avoit faite sur l'esprit orgueilleux des Castillans, le discours hardi du Cacique Indien. Sur ces entrefaites, Valdivia amene à Balboa un sécours d'hommes & de munitions. Ce général le dépêche sur le champ à Hispaniola, pour informer le gouverneur de cette île de l'avis qu'il venoit de recevoir, & lui faire part de l'espoir qu'il avoit lieu de concevoir, d'après le discours du Cacique, de faire bientôt des découvertes très-importantes; mais, comme il ne pouvoit rien entreprendre avec les foibles moyens qui lui restoient, il sollicitoit en même temps des secours assez puissants pour le mettre en état de vaincre les obstacles qu'on lui avoit annoncé devoir se rencontrer dans cette entreprise.

Valdivia eut le malheur de faire naufrage sur les côtes de l'Yucatan, & d'être massacré par les Sauvages de cette presqu'île, la majeure partie de son équipage eut le même sort. Balboa, inquiet de ce qui pouvoit être arrivé à son envoyé, dont il n'avoit aucune nouvelle, vouloit passer lui-même à Saint-Domingue, pour faire expédier le plutôt qu'il se pourroit les renforts dont il avoit besoin pour l'entreprise qu'il projettoit; mais la colonie du Darien s'y opposa si fortement, que cette marque d'attachement le décida à rester.

Il étoit ſur le point d'expédier un ſecond meſſage, lorſqu'il reçut de nouveaux ſecours de l'amiral, avec des proviſions de capitaine général, ſignées ſeulement de Paſſamonte, qui crut apparemment ne pas excéder ſes pouvoirs en les lui envoyant.

Zamudio, que Balboa avoit envoyé en Eſpagne, affligea la colonie en mandant à ſon collégue, qu'Enciſo avoit horriblement prévenu la cour contre lui, en le chargeant d'une infinité d'excès & de violences exercées tant contre Nicueſſa que contre lui-même. Balboa, inquiet des ſuites que pouvoient avoir ces accuſations très-fondées, du moins par rapport à Enciſo, ſentit qu'il n'y avoit que le ſuccès de ſa grande entrepriſe qui pût le juſtifier, ou lui mériter l'abolition du paſſé, & lui conſerver pour l'avenir une autorité qu'il avoit à la vérité uſurpée, mais dont il faiſoit un uſage auſſi utile à la couronne d'Eſpagne qu'à la colonie qu'il régiſſoit. Il ſe détermina donc, par des conſidérations ſi puiſſantes, à ne pas différer l'exécution de ſon projet.

[1513.]

Au commencement de Septembre de cette année, il arme un brigantin, s'embarque, & arrive ſur les terres du Cacique

Cureta, avec lequel il avoit fait alliance. Il dirige sa marche vers les montagnes avec les guides que lui donne son allié. Une armée nombreuse d'Indiens avoit occupé les passages, & les lui vouloit disputer; quelques coups d'arquebuse les fit bientôt abandonner à ces hordes sauvages. Le 25 de Septembre Balboa découvrit du haut des montagnes cette mer immense qu'on lui avoit annoncée. Il se borna pour cette fois à faire alliance avec les Caciques des environs, & à reconnoître lui-même plusieurs îles où l'on trouvoit des perles en abondance. Enfin, après avoir dompté quelques Caciques des plus obstinés, & gagné les autres, il revint à sa colonie du Darien, chargé d'or & de perles.

[1514.]

Son premier soin fut d'informer la cour d'Espagne de l'importance de sa découverte, & des suites qu'elle pouvoit avoir pour la communication avec l'orient. Il fit partir à cet effet Arbolanchos, avec ses dépêches, le quint du roi, & des présents très-riches en or & en perles pour les ministres, qu'il avoit intérêt de se concilier. La traversée de son envoyé fut prompte & heureuse; mais il arriva trop tard pour son ami. Fonseca, évêque de Burgos, & le secrétaire d'Etat Conchillos, chargés

du département des Indes, avoient prévenu le Roi Catholique, qui, voulant donner à la colonie du Darien un chef d'une naissance distinguée, avoit nommé pour la régir don Pedro Arias d'Avila.

Ce nouveau gouverneur partit d'Espagne le 12 Avril de cette année, avec une escadre de quinze vaisseaux, deux mille tant soldats qu'autres gens destinés à s'établir dans le pays, un évêque & deux religieux : il avoit pour lieutenant Agora, Espinosa pour alcaïde, & pour alguazil major ou grand-prévôt Enciso, l'ennemi mortel de Balboa.

Quelques soins que se fût donnés Arbolanchos pour rétablir les affaires de son ami ; quoique l'évêque Fonseca & Conchillos, gagnés par les riches présents qu'il leur avoit faits, se fussent beaucoup radoucis sur le compte de ce gouverneur du Darien ; comme la cour étoit trop engagée, tout ce qu'on put obtenir du roi, charmé de la découverte importante d'une nouvelle mer, & des avantages que promettoit à l'Espagne la conquête des pays soumis par Balboa, fut que Sa Majesté recommanda très-expressément aux nouveaux administrateurs d'avoir les plus grands égards pour les services que Balboa avoit rendus à l'Espagne, & de saisir toutes les occasions de l'en récompenser.

Don Pedro Arias d'Avila arriva, vers la fin de Juillet, au golfe d'Uraba, à une demi-lieue feulement de la colonie du Darien. Son premier foin fut de faire fignifier fon arrivée à Balboa. Le député chargé de cette commiffion trouva ce commandant, fi célebre & fi décrié à la cour d'Efpagne, avec une chemife de canevas, un caleçon affortiffant, & des fouliers de corde, occupé à faire couvrir fa cafe de ramée. Telle étoit la fimplicité de cet homme, adoré dans la colonie qu'il gouvernoit, & qui eût put réfifter à toutes les forces de fon fucceffeur, s'il eût été moins foumis aux ordres de fon fouverain.

Arias examina le lendemain fi tout ce qu'on avoit publié à la cour d'Efpagne des découvertes de Balboa, étoit réel. Il en trouva plus qu'on n'en avoit rapporté; & cet accroiffement de fuccès, loin de difpofer le nouveau gouverneur à traiter favorablement un homme également utile & chéri de la colonie qu'il avoit fondée, qui lui devoit toute fon aifance & fon éclat, fembla l'aigrir encore plus contre lui. Il fe hâta de publier l'ordre qu'il avoit de finir fon procès; &, fur les charges d'Encifo, il fe hâta pareillement de le décréter & de s'affurer de fa perfonne. Cependant le crédit que Balboa avoit au

Darien, ſuſpendit pour un temps l'effet de l'animoſité d'Enciſo, & de la jalouſie du gouverneur, qui ſe contenta pour cette fois de le condamner à une très-groſſe amende, & lui rendit la liberté.

[1515.]

Don Pedro Arias d'Avila affecta enſuite pendant quelque temps d'agir d'intelligence avec Balboa, & de ſe conduire d'après ſes conſeils; mais, pendant qu'il en agiſſoit extérieurement avec lui de cette ſorte au Darien, il le calomnioit ſourdement à la cour d'Eſpagne. Les lettres des anciens colons, & les plaintes qu'on faiſoit de toutes parts de pluſieurs officiers du nouveau gouverneur, étant abſolument contraires aux impreſſions qu'il vouloit donner de Balboa, & dont perſonne juſqu'alors, ſauf Enciſo, ne s'étoit plaint, éclairerent le roi, qui, démêlant enfin la vérité à travers les nuages dont on vouloit l'obſcurcir, réſolut de rendre juſtice à cet homme de mérite. Pour récompenſer ſes ſervices & ſon zele, il le nomma d'abord Adelantade major de la mer du ſud, déclarant qu'il regarderoit comme injure perſonnelle, ou comme ſervice rendu à ſa perſonne, tout ce qu'on feroit pour ou contre Balboa, qu'il croyoit un ſujet très-utile & très-méritant.

Une distinction si flatteuse & des bontés aussi marquées, de la part d'un monarque, pour un sujet qu'on avoit tâché de lui rendre odieux par toutes sortes de moyens, hâterent, dans l'esprit des administrateurs de la colonie du Darien, l'effet du parti qu'ils avoient pris de se défaire de cet homme qui pourroit un jour prendre sur eux un grand ascendant. D'Avila ordonna donc la revision du procès du malheureux Balboa; &, dans la nouvelle enquête qui fut faite contre lui, on produisit de nouvelles charges, sur lesquelles il fut condamné par ce tribunal inique à être décapité, comme il le fut en effet à l'âge de quarante-deux ans; & l'Espagne perdit en lui l'homme le plus précieux sans contredit qu'elle eût alors dans le nouveau monde.

L'Audience royale de Saint-Domingue fut extrêmement irritée contre d'Avila, de la barbarie qu'il avoit exercée envers Balboa. Ce gouverneur continuant ses excès, porta la désolation dans tous les environs de son établissement; &, pour se soustraire à l'autorité du tribunal des Indes, il transporta la colonie du Darien à Panama, dans l'isthme de ce nom, qui sépare l'océan Atlantique, de la grande mer du sud ou océan Pacifique. Ce transport se fit vers l'an 1518; & nous le rapportons ici,

pour ne point couper le récit de ce qui regarde la colonie du Darien, à laquelle nous n'aurons plus lieu de revenir.

[1516.]

En cette année Diaz de Solis, grand pilote de Castille, découvrit le fleuve Paraguay, qu'on nomme aujourd'hui *Rio della Plata*. Ayant débarqué sans précaution, il fut massacré avec plusieurs des siens par les Sauvages du pays. Les Portugais y furent traités de même quelques années après. L'effroi qu'inspira aux deux nations ce traitement, leur fit perdre de vue ce pays devenu si célebre depuis par le gouvernement des Jésuites. Le hasard y ramena les Espagnols dix ans après. Nous en parlerons à cette époque.

[1517.]

Diegue Vélasquez ayant fondé à Cuba une colonie florissante, forma le projet de faire de nouvelles découvertes & de nouveaux établissements. Un riche particulier de cette île, nommé Fernandez de Cordoue, offrit de faire une partie des frais de l'entreprise; en conséquence de quoi Vélasquez lui donna une commission pour découvrir & faire des établissements où il le jugeroit à propos. L'armement qui se fit à cet effet, partit de la Havane

le 28 Février de cette année, ayant pour chef ce nouvel aventurier.

Alaminos, son pilote, homme très-versé dans la connoissance de ces mers, lui conseilla, après avoir doublé le Cap Saint-Antoine, la pointe la plus occidentale de Cuba, de porter directement à l'ouest; ce qu'on fit; &, après trois semaines de navigation, on découvrit l'Yucatan, presqu'île considérable tenant au continent, & voisine du Mexique. Fernandez s'approcha des côtes, & découvrit à deux lieues dans les terres une bourgade très-peuplée. Il tenta de faire une descente dans ce pays; mais il y fut si vivement repoussé par une multitude incroyable d'Indiens qui bordoient le rivage, qu'il se vit obligé de prendre le large, & de renoncer à son projet.

Ce n'étoient plus des Sauvages simples, nus & sans armes; c'étoit un peuple nombreux, uni, civilisé, couvert d'armes défensives, qui en connoissoit d'offensives de plus d'une espece, qui sçavoit s'en servir, & qui se battoit avec une sorte d'ordre. On fit cependant quelques prisonniers, qu'on traita avec douceur: on les instruisit, on les baptisa; & ils devinrent par la suite, dans les diverses expéditions qu'on entreprit, des interpretes dont on se servit utilement, & qui ne

contribuerent pas peu aux succès des projets qu'on exécuta depuis.

Ferdinand de Cordoue aborda ensuite à Kimpesch ; mais, se défiant des avances qui lui furent faites, & ne voulant point se commettre à la discrétion d'un peuple innombrable qu'il ne connoissoit nullement, il fit retraite assez à propos pour n'être point accablé d'une nuée d'Indiens embusqués qui se préparoient à fondre sur lui. Six jours après, obligé de mettre quelque monde à terre pour faire de l'eau à la rade de Pontonchan, il essuya un combat furieux, où il perdit quarante des siens, & dont tous les autres, sauf un seul homme, se retirerent blessés.

Arrivant à la Floride, il eut un nouveau combat à soutenir, où il perdit encore beaucoup de monde : pour surcroît de malheurs, un de ses vaisseaux se brisa à l'une des îles des Martyrs. Rebuté du peu de succès de ses tentatives, il revint sur ses pas ; il aborda à la Havanne, d'où il se rendit à la ville du Saint-Esprit, & informa Vélasquez du mauvais succès de son expédition.

[1518.]

Les revers qu'avoit essuyés Fernandez de Curdoue, ne purent detourner Vélasquez du parti qu'il avoit pris de pousser

ſes projets de découvertes & de conquêtes auſſi loin qu'ils pourroient aller. Il fit donc un nouvel armement, dont il donna le commandement à Jean de Grijalva. Celui-ci parti de Cuba avec trois navires & un brigantin, deux cents cinquante Eſpagnols & quelques Inſulaires de Cuba, qui s'offrirent d'eux-mêmes à ſuivre la fortune de ce nouvel aventurier.

En quittant Cuba, le 8 Avril de cette année, ce nouveau chef porta le Cap droit ſur la rade de Pontonchan; &, pour réparer l'affront qui avoit été fait à ſon prédéceſſeur, en abordant il fit ſur le champ ſa deſcente, & remporta ſur les Indiens un avantage conſidérable qui ne lui coûta que trois hommes, & où il eut ſoixante bleſſés: mais il s'empara d'une grande bourgade. Il tenta enſuite d'entrer en accommodement avec ces peuples; mais, quelques avances qu'il leur fit faire, il ne put les amener à traiter avec lui.

En parcourant le pays, un ſoldat s'étant écrié qu'il croyoit être dans une nouvelle Eſpagne, ce mot proféré au haſard devint le nom de cette contrée, dont les Caſtillans ſe rendirent maîtres depuis.

Grijalva, en pouſſant ſes découvertes plus loin, trouve une riviere qui par deux embouchures ſe dechargeoit dans le golfe,

qu'on a depuis appellé golfe du Mexique. Il choisit des deux bras celui qui lui parut le plus navigable ; mais, comme il n'y trouva pas le fond qu'il avoit imaginé pour y faire remonter ses gros vaisseaux, il augmenta les équipages des plus légers, &, surmontant le courant du fleuve, il le remonte assez avant dans les terres. Bientôt une infinité de canots Indiens tentent de s'opposer à sa descente, & ce peuple barbare fait tout ce qu'il peut pour l'épouvanter par ses cris & des gestes menaçants.

Grijalva, sans marquer ni crainte ni colere, poursuit sa route jusqu'à un endroit qu'il juge propre à faire sa descente. Les Indiens étonnés de son intrépidité, cessent leurs cris, & ne menacent plus les Castillans. Grijalva fait avancer ses vaisseaux jusqu'à la portée du trait, saute à terre avec les siens, les range en bataille à mesure qu'ils descendent, &, déployant l'étendard royal, il prend possession du pays au nom du roi d'Espagne, avec les cérémonies d'usage en ces circonstances : il compte avoir donné par-là un titre à son maître ; comme si de vaines cérémonies pouvoient légitimer une usurpation, comme s'il étoit aussi permis de s'approprier un terrain, qu'il est facile de le parcourir de l'œil. Après quoi il députe vers

tes peuples ses deux interpretes Mexicains, pour leur expliquer ses intentions.

Trente Indiens viennent alors à lui : il parvient, à force de caresses & en leur faisant quelques présents, à calmer leurs défiances ; &, profitant des dispositions qu'il crut avoir fait naître dans les cœurs de ces barbares, il leur apprend qu'il est le lieutenant d'un monarque puissant qui étend au loin son empire, & les invite à le reconnoître, & à mériter par leur obéissance ses bontés & sa protection.

Ces Sauvages, indignés de voir qu'un étranger eût osé descendre dans leur pays pour leur proposer un nouveau maître, ne purent retenir le mouvement d'indignation qu'excitoit en eux une proposition aussi révoltante qu'elle étoit ridicule ; & ce mouvement peut-être eût eu des suites funestes, si l'ancien de la troupe n'eût eu assez de crédit & d'autorité sur ses compatriotes pour en empêcher l'effet.

Ce chef de la députation des Indiens répondit avec beaucoup de modération au général Espagnol, qu'il étoit contre toute raison de proposer à des gens qu'il ne connoissoit nullement, dans un pays où il ne pouvoit rien, de se soumettre à un nouveau souverain, sans sçavoir s'ils étoient mécontents de celui qui les gouvernoit ; & il finit sa réponse par lui dire

qu'il alloit instruire sa nation des prétentions singulieres qu'annonçoient les étrangers qui venoient de débarquer sous leurs yeux.

Il revint en effet peu de temps après; &, lui présentant des vivres du pays : » Accepte ceci, lui dit-il, c'est le gage » de la paix que nous voulons garder avec » toi. Tes armes & la guerre ne nous ef» frayent point ; mais nous préféreront » toujours la paix à la guerre la plus heu» reuse. »

Le Cacique du canton vint lui-même trouver Grijalva, & traiter avec lui & les Castillans. Il leur fit des présents assez considérables des raretés du pays, parmi lesquelles il y avoit beaucoup de choses travaillées en or avec un art qui n'annonçoit pas des barbares sans loix, sans police, sans industrie. Grijalva, touché de la douceur & de l'honnêteté de cette nation, promit de se rembarquer dans le jour même, & tint parole.

En continuant sa route par l'ouest, il reconnut une autre riviere, qu'il appella *Rio de Banderas*, à cause des banderoles que les peuples de ce canton avoient coutume de mettre au bout de leurs piques. Il traita encore avec ce peuple, & en recueillit beaucoup d'or. Il découvrit une isle qu'il appella isle des Sacrifices; parce

qu'étant descendu à terre, il vit avec horreur, en visitant une sorte de temple de ce pays, les cadavres de six hommes récemment sacrifiés à la divinité monstrueuse qui étoit adorée dans ce lieu de sang. Il en vit autant à l'isle de Culua, qu'il appella Saint-Jean d'Ulua, & dont il tira encore beaucoup d'or. Il eût bien voulu former un établissement dans quelques-uns des pays qu'il avoit découverts; mais les défenses de Vélasquez étant expresses sur cet article, il n'osa se mettre au-dessus, ignorant que ce gouverneur lui sçauroit mauvais gré, par la suite, de les avoir trop respectées.

Vélasquez en effet fut tellement irrité de l'excès de circonspection qu'avoit marquée en cette occasion Grijalva, qu'il le dépouilla du commandement, pour le donner à quelqu'autre qui, moins timide, sçût que les circonstances dispensent quelquefois d'une obéissance trop stricte. Ce ne fut même qu'en s'y soustrayant tout-à-fait, que le successeur de Grijalva acquit une gloire que les expéditions suivantes ne purent égaler, quelqu'utiles qu'elles fussent au monarque au nom duquel elles furent entreprises.

Ce qui arriva en cette circonstance à Grijalva, est ce que nous voyons arriver tous les jours. Un ministre arrange dans

ſon cabinet un plan d'opérations : il ne voit point les facilités ou les obſtacles qui peuvent favoriſer ou nuire à l'exécution ; ſon plan devient la regle du général, qui, près de la choſe, & par conſéquent en état de juger des unes & des autres, manque l'occaſion favorable, ou ſe commet avec déſavantage en ſuivant les ordres qui lui ont été donnés, parce qu'il ſe trouve gêné dans ſes vues particulieres par les entraves que lui donne la marche qu'on lui a preſcrite.

[1519.]

La découverte qu'avoit faite, en 1513, Balboa d'une nouvelle mer à l'oueſt du continent de l'Amérique, donna lieu à de nouvelles idées ; on préſuma avec raiſon que ce vaſte océan devoit joindre le nouvel hémiſphere à l'ancien par l'occident. Il s'agiſſoit donc de trouver une route qui menât les vaiſſeaux à cette nouvelle mer. Ferdinand Magalhens, Portugais, qu'on appelle communément Magellan, entreprit de trouver cette route.

Il propoſa ſes vues à l'empereur Charles-Quint, qui, voulant les favoriſer, lui donna une eſcadre de cinq vaiſſeaux, avec leſquels il partit de Séville le 10 Août de cette année. Ce ne fut que l'année ſuivante 1520, qu'après avoir eſſuyé les

plus grands dangers il parvint au Cap des Vierges, vers l'extrémité auſtrale du continent de l'Amérique, où il découvrit un large canal, qu'il jugea devoir traverſer le continent. Deux navires qu'il envoya d'abord à la découverte ne lui ayant rien appris de certain ſur les conjectures qu'il avoit formées, il en riſqua un troiſieme qui jugea ce canal navigable dans toute ſa longueur, même pour les plus grands vaiſſeaux.

Magellan ſur ſon rapport n'héſita point à y entrer; & en Novembre 1521 il ſe trouva de l'autre côté du détroit qui porte aujourd'hui ſon nom. Il entra dans l'océan Pacifique, le traverſa tout entier, & vint aborder aux iſles Mariannes, où il mourut. De cinq vaiſſeaux qu'il avoit en partant, il n'y eut que le navire la Victoire, monté par Jean-Sébaſtien Cano, qui revint en Eſpagne par le Cap de Bonne-Eſpérance, & qui rentra à Séville le 8 d'Octobre 1522. Il fut le premier qui fit le tour du monde, après un voyage de trois ans & près de deux mois. L'empereur à ſon retour donna à Sébaſtien Cano pour armes un globe d'or dans un champ d'azur, avec la deviſe : *Primus me circumdediſti.*

[1519.]

Nous voici arrivés à l'une des époques

les plus brillantes de l'hiſtoire du Nouveau-Monde, je veux dire à la conquête du Mexique par Fernand Cortès ; conquête auſſi célebre par ſon importance, que par les événements qui la préparerent, & qui la conduiſirent au plus heureux ſuccès.

Nous avons vu que Diegue Vélaſquez, gouverneur de Cuba, mécontent de la timidité de Grijalva, cherchoit un ſujet qui pût remplir les vues qu'il avoit toujours eues de former un ou pluſieurs établiſſements dans le continent du Nouveau-Monde. Duero ſon ſecrétaire, & le tréſorier Lariz, lui parlerent de Cortès, comme de l'homme le plus propre à faire réuſſir un projet de cette importance, & le déterminerent à lui en confier l'exécution.

Cet homme célebre, dont Herrera dit tant de mal, & Antonio de Solis tant de bien, étoit né avec les qualités du corps & de l'eſprit qui font ce que nous appellons les héros. Une figure noble, un air agréable, un tempérament foible dans ſa jeuneſſe, mais fortifié enſuite par l'exercice ; des manieres ſéduiſantes & polies ; une générofité ſans bornes, mais toujours employée avec un diſcernement infini ; un génie actif & élevé, prévoyant au-delà de ce qu'il eſt donné à la nature humaine ;

un courage à toute épreuve dans les occaſions périlleuſes, une fermeté que les plus grands revers ne pouvoient abattre, une éloquence douce & perſuaſive, une étonnante ſagacité à démêler dans ceux qu'il employoit les choſes à quoi ils étoient propres; telles étoient les qualités de l'homme qu'un concours ſingulier d'événements amena au commandement, pour faire avec une poignée de monde la conquête d'un riche & vaſte empire, qui ſembloit devoir réſiſter à des forces infiniment ſupérieures à toutes celles que les Eſpagnols pouvoient avoir dans le Nouveau-Monde, & qui ſûrement leur eût réſiſté, ſi elles euſſent été conduites par tout autre chef que Fernand Cortès.

Sa ſanté foible dans ſon enfance l'avoit d'abord fait deſtiner par ſes parents à un état ſédentaire & tranquille; en conſéquence ils l'avoient envoyé à l'univerſité de Salamanque, pour y étudier en droit. Son génie tout-militaire & ſon goût pour les armes le dégoûterent bientôt de l'étude des loix, & lui firent prendre la route de l'Italie, où il fit ſes premieres armes ſous le fameux général Gonſalve de Cordoue. En 1504 il demanda à paſſer aux Indes occidentales, où il fut recommandé à ſon parent Ovando, alors gouverneur d'Hiſpaniola, qui lui donna de l'emploi. Lorſ-

que Diegue Vélasquez fut nommé gouverneur de Cuba, il desira de se l'attacher, & il en fit son secrétaire.

Diegue Vélasquez étoit d'un caractere dur, impérieux; Cortès étoit poli, mais fier : il n'étoit guere possible qu'entre deux hommes si différents d'humeur & de façon de penser, il y eût une liaison durable. La dureté & les violences de Vélasquez ayant excité des mécontentements, on s'adressa à Cortès, qui de son côté avoit à se plaindre des procédés de ce gouverneur, pour dresser une requête en plaintes contre lui, & la faire parvenir à l'Audience royale de Saint-Domingue. Cortès se chargea de dresser la requête, & de la porter lui-même. Il passoit à Hispaniola dans un simple esquif, lorsque Vélasquez, informé de ce qui se tramoit contre lui, le fit arrêter & le condamna à la mort.

Des amis parvinrent non-seulement à obtenir sa grace, mais à le réconcilier avec le gouverneur: cela n'alla pas cependant jusqu'à le rétablir dans sa place; mais ses qualités personnelles lui ayant fait un grand nombre d'amis, Vélasquez en entendit dire tant de biens de toutes parts, qu'il le choisit pour le mettre à la tête de l'expédition dont nous allons rendre compte.

Sa nomination au commandement de l'escadre qui étoit destinée pour cette troisieme expédition, eut l'approbation la plus générale. Nombre de gens s'empresserent à s'enrôler sous ses drapeaux. Ceux qui connoissoient Cortès, trouverent Vélasquez bien imprudent de confier l'un des armements les plus considérables qui se fussent faits jusqu'alors dans l'Inde, à un homme comme celui-là, à un homme qui comme Cortès avoit tant de raisons de ne lui pardonner jamais les traitements qu'il avoit eus à en essuyer; mais personne ne le jugeoit au-dessous d'une pareille commission.

Cortès, qui de son côté sentoit bien que ses envieux pouvoient remplir l'esprit de Vélasquez, naturellement défiant, d'impressions défavorables, hâte son départ, & se rend à la Trinité pour achever d'y completter son armement. L'empressement que tout le monde marquoit à servir sous ses ordres, réveille la jalousie du gouverneur de Cuba: il envoie sur le champ à Verdugo son beau-frere, qui commandoit à la Trinité, l'ordre de révoquer juridiquement Cortès.

Verdugo, qui n'avoit pas de Cortès la même opinion que Vélasquez, qui n'épousoit pas ses ressentiments, qui ne voyoit enfin dans ce chef que les quali-

tés qui annoncent les ſuccès, ne crut pas devoir ſe prêter à la paſſion du gouverneur, ni faire un pareil affront à un homme du mérite de Cortès. Tous les officiers de ſa petite eſcadre écrivirent en même temps à Vélaſquez en faveur de leur général; & Cortès lui écrivit lui-même pour ſe plaindre de ſes défiances, mais avec nobleſſe, ſans amertume, & ſans ſortir des bornes du reſpect & de la ſubordination qu'il devoit à la place qu'occupoit Vélaſquez. Il trouve à la Havane un nouveau renfort, qui lui compoſe une petite armée, mais leſte & bien équipée. Un ſecond ordre de l'arrêter arrive en même temps que lui à San-Yago. Ce ſecond affront fut encore plus mal pris que le premier de la part des officiers de l'eſcadre; &, ſur l'avis qu'on donne à Cortès que Vélaſquez vient en perſonne pour ſe faire obéir, Cortès met à la voile le 10 Février de cette année 1519.

Il diviſe ſes troupes en onze compagnies, qu'il diſtribue également ſur les onze vaiſſeaux qui compoſoient ſon eſcadre. De ſorte que chaque capitaine devoit avoir une égale portion d'autorité, tant ſur terre que ſur mer.

Oreſco fut chargé du commandement de l'artillerie; & Alaminos, qui avoit conduit Fernandez de Cordoue & Grijalva

dans les deux expéditions précédentes, fut fait pilote-major. Tel fut l'armement dont Cortès parvint à conserver le commandement malgré Vélasquez duquel il le tenoit, & sans qu'il parût avoir fait autre chose, pour se soustraire à une autorité supérieure, que de céder à une espece de violence : tant il sçut ménager avec art les esprits & les dispositions des officiers à le réduire lui-même au point de ne pouvoir se refuser à leurs instances !

L'escadre étant arrivée sans accidents à Cozumel, où l'on avoit indiqué le rendez-vous général, l'armée de Cortès se trouva composée de cinq cents huit soldats, dix-sept chevaux, & cent neuf tant pilotes que matelots ; deux chapelains, & le nombre d'officiers nécessaires pour la conduite des divisions & les détails indispensables du service.

Le bonheur qui accompagnoit toutes les démarches de cet homme extraordinaire, lui ménage à son arrivée, dans la personne de Jérôme d'Aguilar, Espagnol de nation, esclave dans l'Yucatan depuis le naufrage de Valdivia, dont nous avons parlé à l'an 1512, un interprete intelligent & fidele, & qui lui fut de la plus grande utilité dans la conquête du Mexique.

La flotte partant de Cozumel, prit la

route de la riviere de Tabasco, dont les habitants, depuis le départ de Grijalva, avoient bien changé de dispositions. Il fallut essuyer, en mettant pied à terre, un grand combat, dont Cortès sortit pleinement victorieux. Ce général voulant regagner ces peuples autant ou plus indignés qu'effrayés de leur défaite, renvoya tous les prisonniers qu'il fit en cette occasion, comblés de caresses & de présents.

La noblesse de ce procédé, la générosité & sur-tout la douceur du général à l'égard des prisonniers, changerent tout-à-coup les dispositions de ces Indiens, & les lui concilierent tellement, qu'ils se hâterent de lui donner toutes sortes de provisions, & de faire alliance avec lui. Le Cacique, satisfait lui-même des présents du général Espagnol, lui fit donner vingt femmes Indiennes, pour le service de sa personne, & spécialement pour celui de sa table. Mais Cortès, qui avoit un génie trop vaste pour ne pas employer au succès de ses vues tous les instruments qu'il y jugeroit propres, s'en servit plus utilement : en effet les femmes ne contribuerent pas peu, dans tous les pays de ce vaste continent où les Espagnols porterent leurs armes, à leur en faciliter la conquête.

Dans le nombre de ces vingt femmes que le Cacique de l'Yucatan avoit

données à Cortès, ce général sçut bientôt démêler le génie supérieur de l'une d'entr'elles, qu'il fit instruire, & baptiser sous le nom de Marine. Il semble que les génies d'un ordre supérieur se pénetrent. Le général Cortès & Marine se plurent réciproquement, & s'attacherent l'un à l'autre des liens du plus tendre amour. Cortès, qui connut bientôt l'étendue d'esprit & la fermeté du caractere de son amante, en fit plus son conseil que son interprete, & retira de ses liaisons avec cette femme, à ce double égard, les avantages les plus considérables.

Cette Marine, fille d'un Cacique assez puissant, par des événements malheureux, mais ordinaires, avoit été dès sa tendre enfance esclave des Mexicains; &, se trouvant à Tabasco lors de l'arrivée des Espagnols, elle fut donnée à Cortès. Sa figure & ses graces lui attirerent les attentions de ce général, son esprit le captiva encore plus; &, comme le goût du plaisir peut fort bien s'allier dans une ame héroïque avec le courage & les plus grandes vues, ils s'aimerent, & de leur union vint un fils naturel qui fut nommé Martin Cortès, qui par la suite devint chevalier de saint Jacques.

Cortès, après avoir engagé le Cacique de Tabasco à se mettre sous la protection

du roi d'Espagne, prit la route de Saint-Jean d'Ulua. Il y touchoit à peine, qu'il se vit aborder par deux pirogues, envoyées l'une par Teutilé, capitaine général de Montézume, empereur du Mexique; l'autre par Pilpatoé, gouverneur de la province où il abordoit.

Marine, qui entendoit la langue des Mexicains, chez lesquels elle avoit été élevée, expliqua à Cortès l'objet de cette double députation, & lui dit qu'elle lui venoit de la part de l'empereur du Mexique, qui lui faisoit offrir tous les vivres ou autres choses dont il pourroit avoir besoin pour continuer sa route. Le général prit soin de bien traiter ces députés: il les régala avec magnificence; &, après avoir tiré d'eux, sans qu'ils s'apperçussent de ses vues, tous les éclaircissements dont il crut avoir besoin, il les renvoya, en les assurant qu'il venoit en ami traiter de choses très-importantes pour Montézume: il ajouta qu'il iroit voir chez eux le capitaine général Teutilé, & le gouverneur Pilpatoé, & pria les députés de leur dire qu'il s'attendoit de leur part au même accueil qu'ils avoient bien voulu faire, l'année précédente, à ses compatriotes & au général qui les commandoit.

Dès le lendemain il débarqua avec tout son monde & son artillerie, sans éprouver

ver le moindre obſtacle à ſa deſcente. Son premier ſoin fut de ſe retrancher à l'endroit où il avoit pris terre. Les Indiens, qui ne voyoient rien du deſſein de Cortès, l'y aiderent eux-mêmes ; & bientôt tous les Caſtillans ſe trouverent établis, fortifiés & baraqués.

Le Gouverneur de la province & le Capitaine général vinrent eux-mêmes trouver Cortès, & lui firent des préſents magnifiques, dans le deſſein de voir de près des étrangers ſi extraordinaires, de juger d'eux, de leurs mœurs, de leur nombre, de leurs forces, de leurs armes, pour pouvoir en rendre un compte exact & détaillé à leur empereur.

Cortès leur apprit qu'il venoit d'un pays très-éloigné du leur ; que le monarque puiſſant dont il étoit le ſujet, le général & l'ambaſſadeur, l'envoyoit à l'empereur Montézume, pour traiter de choſes très-importantes pour la gloire & l'intérêt des deux ſouverains ; qu'il comptoit conférer en perſonne avec l'empereur des objets de ſa miſſion ; & que ſon projet étoit de ſe rendre de ce lieu, avec toute ſa ſuite, à la cour de Mexico pour y traiter directement avec lui.

Sur les repréſentations que lui firent ces ſeigneurs Indiens pour le détourner d'une pareille réſolution, & ſur ce qu'ils allé-

guerent que Montézume ne consentiroit jamais à recevoir des étrangers de sa sorte, Cortès répondit fiérement qu'on ne refuseroit point impunément audience à l'ambassadeur d'un monarque tel que celui des ordres duquel il étoit chargé.

Ces Indiens, étonnés du ton ferme & fier de Cortès, le prierent de ne rien entreprendre contre le pays, qu'ils n'eussent informé Montézume de ses prétentions, & qu'ils ne lui eussent fait part des réponses qu'ils recevroient de la cour de Mexico. Le général Espagnol le leur promit, & tint parole.

Sept jours après l'entrevue des deux chefs Indiens & de Cortès, arriva la réponse de Montézume; &, comme elle ne se trouva pas conforme aux desirs du général, il insista sur ses prétentions, & déclara hautement qu'il ne pouvoit, sans compromettre l'honneur de son prince & sa dignité, sortir du pays sans avoir vu Montézume: il ajouta qu'il espéroit que le conseil de ce prince seroit trop prudent pour l'obliger à prendre des mesures désagréables pour soutenir le caractere dont il étoit revêtu & pour l'empereur lui-même; &, en chargeant les députés de nouveaux présents pour ce prince, il les pria de renouveller leurs instances pour lui obtenir l'entrevue & l'audience qu'il

demandoit; mais en déclarant toujours, du ton le plus ferme & le plus décidé, qu'il iroit la solliciter en personne si l'on différoit à lui répondre, ou si l'on persistoit à la lui refuser.

La situation des Espagnols dans un climat aride & brûlant, commença à exciter quelques murmures qui vinrent à la connoissance de Cortès. Ce général, à qui il importoit infiniment de cacher aux Mexicains l'ombre la plus légere de mésintelligence, & qui d'ailleurs étoit trop habile pour la laisser subsister, connoissant les plus échauffés, les choisit, sans paroître s'appercevoir de leur mécontentement, pour les envoyer, sous les ordres de Montéjo, reconnoître la route qu'avoit tenue Grijalva, avec ordre de revenir au camp sous six ou huit jours.

Dans cet intervalle arriva la seconde réponse de Montézume, qui fut un ordre précis aux Espagnols de sortir des terres de son empire, & à ses sujets la défense la plus expresse de communiquer avec ces étrangers, & de leur fournir aucuns vivres. Alors les sujets de Montézume cesserent de voir les Espagnols & de leur donner des vivres. Les provisions s'épuisant donc, les murmures recommencerent.

Diego d'Ordas se chargea de représenter au général que l'armée manquant de

tout, & ſe trouvant dans un danger imminent de périr dans un pays brûlant, vouloit abſolument retourner à Cuba. Cortès feignit de ſe rendre à des repréſentations ſi raiſonnables; mais ſes amis ayant ſecrettement gagné la majeure partie de l'armée, il n'y eut bientôt qu'un cri pour ſuivre le projet de conquérir le Mexique. Dans ces circonſtances, Montéjo arrive avec ſon détachement; & le rapport qu'il fit à Cortès augmenta encore la joie qu'eut ce général du retour inopiné de l'affection de ſes troupes.

Montéjo avoit découvert, à douze lieues de-là, un port commode dans un lieu fertile & bien cultivé. On ſe détermina ſur le champ à s'y porter, & à y faire un établiſſement; ce qui fut exécuté ſans autre délai. Comme le lieu ſe trouva tel que Montéjo l'avoit annoncé, on ſe mit toutde ſuite à la beſogne; & l'on commençoit à peine à travailler à la nouvelle ville, que le Cacique de Zempaola, mécontent de Montézume, vint ſe mettre ſous la protection de Cortès.

On appella la nouvelle ville la Vera-Cruz, & Cortès nomma un conſeil pour le gouvernement de la colonie qu'il ſe propoſoit d'établir en ce lieu. Dès que cet établiſſement eut commencé à prendre une forme réguliere, le général demanda

à y être admis, pour se démettre entre ses mains de la commission qui lui avoit été donnée par Vélasquez, avec priere aux officiers qui le composoient d'user du droit qu'ils avoient de nommer au commandement de l'armée qui bon leur sembleroit, puisque, les pouvoirs qu'il tenoit du gouverneur de Cuba ayant été révoqués, ou du moins étant censés l'être, il n'avoit continué d'exercer sa commission qu'aux instances & sous le bon plaisir des officiers de l'armée, qui avoient consenti de le suivre & de lui obéir en cette qualité; & sur le champ l'ayant remise sur le bureau, il se retira.

Le conseil ayant déliberé sur cette démission, arrêta d'une voix unanime qu'il l'acceptoit sous la condition expresse qu'il en prendroit une nouvelle de lui. Les ennemis de Cortès, au nombre desquels on comptoit Diégo d'Ordas & Pedro Escudero, créatures de Vélasquez, & Jean Vélasquez d'Ellon, son parent, ne se méprirent point sur le but où tendoit Cortès par cette démission simulée, qui étoit de se soustraire à la dépendance du gouverneur de Cuba, de qui il tenoit ses premiers pouvoirs. Ils cabalerent en conséquence. Leurs intrigues ayant excité de nouveaux murmures, Cortès les fit arrêter & mettre aux fers; &, pour effrayer

ceux qui pourroient ſuivre leur exemple, il eut ſoin de faire répandre dans toute l'armée le bruit qu'il alloit faire procéder contre eux, comme contre des perturbateurs du repos public & des ennemis de l'Etat; mais, ſatisfait d'en avoir inſpiré la crainte aux uns & aux autres, il leur rendit de bonne foi ſon amitié; & eux de leur côté juſtifierent la pureté de leurs intentions, la ſincérité de leur réconciliation & la confiance de leur général, en ſe prêtant avec zele & avec affection aux choſes où il les employa, pour le bien du ſervice de l'Etat & celui de l'armée.

Sûr de ſon autorité & de ſon crédit, Cortès prit avec ſes gens la route de Zempaola, où il conſomma ſon traité avec le Cacique du pays, & en fit d'autres avec pluſieurs Caciques voiſins de celui-ci, qui avoient comme lui des ſujets de mécontentements de l'abus criant que Montézume faiſoit de ſon pouvoir.

Plein de confiance dans la fidélité de ſes alliés, Cortès quitte Zempaola pour ſe rendre à Quiabiſlan, où il réuſſit de même à ſe concilier le Cacique de ce département; &, ſur la connoiſſance qu'il prit des forces que lui pouvoient fournir ſes nouveaux alliés, il jugea que la conquête du Mexique lui ſeroit infiniment

plus facile qu'il ne l'avoit d'abord imaginé.

Dans le temps qu'il étoit à délibérer avec les Caciques, ſes alliés, ſur les meſures qu'eux & lui avoient à prendre pour le ſuccès du vaſte projet qu'il ſe propoſoit, on annonce à l'aſſemblée ſix commiſſaires de l'empereur du Mexique, porteurs des ordres de leur ſouverain pour arrêter & faire punir les Caciques d'avoir reçu chez eux les Eſpagnols, & d'être entrés en traitement avec eux contre lui & l'Etat.

Il s'en fallut peu qu'à la vue des commiſſaires de Montézume, ces Indiens, naturellement timides, ne rompiſſent leurs engagements. Cortès s'apperçut de l'impreſſion que cette apparition imprévue faiſoit ſur leurs eſprits; mais en politique habile il ſçut en profiter pour les rendre, par une démarche d'éclat, irréconciliables avec Montézume; &, malgré les craintes qu'ils lui marquerent des ſuites de la vengeance de la cour de Mexico, il s'y prit d'une façon ſi adroite pour leur faire ſentir qu'il n'en feroit ni plus ni moins pour eux, & les aſſura ſi poſitivement de ſa protection, que les commiſſaires de Montézume furent arrêtés.

D'autre côté, pour ſe concilier la bienveillance de cet empereur, Cortès ſe fit

amener dans le plus grand ſecret deux des commiſſaires ; & , paroiſſant compatir au traitement qu'on leur avoit fait éprouver, il rompt leurs fers, & les renvoie à Mexico, en leur promettant de faire tous ſes efforts pour que leurs collegues les ſuiviſſent à la capitale de l'empire le plutôt qu'il ſeroit poſſible.

L'évaſion de deux des commiſſaires alarma les Caciques. Cortès, feignant de blâmer la négligence de ceux qu'on avoit commis à leur garde, demanda à ſes alliés que les quatre autres lui fuſſent remis pour être gardés ſur ſes vaiſſeaux, alléguant que leur évaſion ſeroit plus difficile ſur mer que ſur terre, où la pitié de ceux d'une même nation, & les intrigues qu'ils pourroient ménager, la faciliteroient plutôt que parmi des étrangers dont ils ignoroient la langue, & qui n'entendoient point la leur. Ce diſcours très-plauſible décida les alliés à les lui confier : ils lui furent remis ; & de cette maniere Cortès remplit ſon double objet, ſans que ſes alliés en euſſent le moindre ſoupçon.

Sur le rapport des deux commiſſaires à qui Cortès avoit procuré la liberté, Montézume adreſſa à ce général une nouvelle députation, avec des préſents, dont l'objet étoit de l'engager à renoncer à ſes premieres réſolutions. Ces députés arriverent

à la Vera-Cruz, précisément au temps où l'on achevoit de bâtir cette ville. Cortès les y reçut avec tous les honneurs imaginables, & leur remit les quatre prisonniers confiés à sa garde; mais sans répondre aucunement sur le fond de la députation. Voyant croître chaque jour le nombre de ses alliés, & les terreurs de Montézume s'augmentant aussi dans la même proportion, il n'en devint que plus ardent à pousser sa fortune jusqu'où elle pourroit aller.

Il arriva dans ces circonstances à la Vera-Cruz un petit vaisseau Espagnol, qui portoit Louis Muriz, dix soldats, un cheval & une jument. Cortès, pour qui rien n'étoit à négliger, fut fort aise de ce léger surcroît de bonne fortune; mais sa joie fut un peu tempérée par le récit que lui fit Salado, qui commandoit ce navire, des mesures que prenoit Vélasquez pour le perdre.

En conséquence de cet avis, dont Cortès fit part au conseil de la nouvelle ville, il fut arrêté qu'on dépêcheroit sans délai à la cour d'Espagne, Fernandez de Porto-Caréro & Montéjo, avec les présents des Caciques, pour instruire la cour de la situation des affaires dans le Mexique, des vastes espérances qu'on avoit lieu d'en concevoir, & en représentant la nécessité

de nommer Cortès capitaine général de cette expédition, ſans dépendre à aucun égard de Vélaſquez, ni d'aucun autre. Le pilote Alaminos fut chargé de conduire en Eſpagne cette députation. Malgré les précautions que prit Vélaſquez pour intercepter tout ce qui viendroit du Mexique, Alaminos eut le bonheur d'éviter tous les pieges qu'on lui tendit ſur ſa route, & celui de ſe rendre à Séville au mois d'Octobre ſuivant.

Quelques ſoldats de Cortès formerent cependant le projet d'informer le gouverneur de Cuba du départ de la députation. Le bonheur du général lui fit découvrir le complot. Deux des traîtres furent pendus, deux autres furent condamnés au fouet; le pilote qui devoit les paſſer à Cuba eut le pied coupé. Mais, pour prévenir de pareilles trahiſons, Cortès ayant gagné par ſes préſents les équipages de ſes navires & leurs pilotes, il fit publier que tout ce qui compoſoit ſa flotte ayant été ſcrupuleuſement examiné, ſes vaiſſeaux s'étoient trouvés vermoulus & entr'ouverts, & par conſéquent ſans remede. Il ordonna en conſéquence qu'on en tirât tous les agrêts, les ferrements, & tout ce qui pourroit être de quelque utilité à la colonie; il les fit enſuite ou dépecer ou échouer, & ne conſerva que les chalou-

pes. Par ce coup ſagement frappé, Cortès remplit le double objet de fermer toute voie au retour de ſon armée, & d'ôter à ceux que Vélaſquez pouvoit envoyer contre lui ce moyen de plus de lui nuire & de contrarier ſes projets; après quoi il ſe mit en marche avec ſon armée pour pénétrer dans l'intérieur du Mexique.

Ce général partoit à peine de la Vera-Cruz, qu'Eſcalante qui y commandoit, lui fit ſçavoir qu'il paroiſſoit quelques vaiſſeaux à la côte. Cortès revint ſans perdre de temps ſur ſes pas, pour ſçavoir ce que prétendoient ces nouveaux venus. Le commandant de cette flotte, Alphonſe de Pinéda, fit mettre alors quatre hommes à terre pour ſignifier à Cortès, de la part de François Garray, gouverneur de la Jamaïque, de ne point étendre ſes conquêtes à l'oueſt de la Vera-Cruz. Celui-ci ſe contenta de répondre ſimplement que ſi Pinéda vouloit le venir trouver, il entreroit volontiers en accommodement avec lui. Cet aventurier commandoit deux cents ſoixante Eſpagnols que Cortès eût bien voulu attirer à terre & lui enlever, dans l'occurrence préſente, pour renforcer ſon armée. Mais le greffier de cette députation, qui ignoroit ſans doute que Cortès ne s'effrayoit pas aiſément, voulut procéder avec tant de hauteur, que ce général,

indigné de ſon inſolence, l'en punit en le faiſant arrêter lui & les autres députés, & pourſuivit tranquillement ſa marche.

Le Cacique de Zocotlan, dans la province duquel Cortès mena d'abord ſon armée en quittant ſa colonie, diſſimulant le chagrin qu'il avoit de l'arrivée des Caſtillans, conſeilla à leur général de prendre ſa route par Cholula pour ſe rendre à Mexico, comme la plus vaſte & la plus facile, en lui exagérant le dangers de celle de Tlaſcala. Cortès, inſtruit par les Indiens qu'il avoit à ſa ſuite, des pieges qu'on lui tendoit ſur la route que lui conſeilloit de prendre le Cacique de Zocotlan, prit celle de Tlaſcala, province qui ſe gouvernoit alors en république, indépendante de Montézume, & dont l'alliance lui pouvoit être infiniment utile.

En conſéquence de ce parti pris, il fit demander au ſénat de Tlaſcala le paſſage par cette ville; & l'avis général fut de l'y recevoir. Mais Xicotencal, jeune homme ardent, & capitaine général des troupes de cette république, ſoit par haine pour ces étrangers, ſoit par un deſir de gloire mal entendu, prit, malgré la réſolution du ſénat, le parti dangereux de s'oppoſer au paſſage des Eſpagnols par les terres de ſa république. Il marcha contre Cortès, qui,

après l'avoir vigoureusement battu en deux occasions différentes, & défait à plate couture à la troisieme, entra triomphant dans Tlascala.

La république, pénétrée de la modération de ce général au sein de la victoire, quoique l'impétueux Xicotencal lui eût donné les plus justes sujets de ressentiment, s'empressa d'acquérir l'amitié d'un vainqueur si généreux : elle traita avec lui ; & jamais alliance ne fut si religieusement gardée des deux parts. En vain Montézume employa tous les moyens possibles pour traverser cette négociation ; elle s'acheva au grand contentement des intéressés ; & Cortès, malgré les présents & les soumissions de l'empereur du Mexique, n'en fut que plus animé à poursuivre ses desseins sur ce vaste empire.

Enfin l'empereur voyant Cortès obstiné à venir à Mexico, se vit forcé lui-même à lui en accorder la permission par une députation nouvelle, qui fut chargée d'annoncer de sa part au général Espagnol, qu'on avoit préparé à Cholula son logement & celui de ses troupes. Les alliés de Cortès, bien assurés qu'on lui dressoit des embûches en ce lieu, l'en avertirent, & assemblerent des troupes pour le secourir au besoin. Les Tlascalteques au nombre de six mille hommes, ainsi que plu-

ſieurs Zempoales qui ne le quittoient plus, lui firent eſcorte juſqu'à Cholula.

Cortès, bien prévenu des pieges qu'on lui avoit dreſſés, entra dans cette ville ſans marquer la moindre défiance ; &, pour donner encore plus beau jeu à la trahiſon, il exigea de ſes amis les Tlaſcalteques qu'ils campaſſent hors de la ville, & ſe contenta de prendre ſans affectation, dans ſon quartier, toutes les précautions qui le pouvoient garantir d'une ſurpriſe. En effet, Montézume avoit fait raſſembler aux environs de Cholula vingt mille Mexicains, chargés d'exterminer Cortès & ſon armée. Celui-ci, bien informé du moment qu'on avoit choiſi pour l'exécution de ce noir complot, fit entrer ſecrettement ſes Tlaſcalteques dans la ville ; &, avec leur ſecours, il fit un carnage horrible des Mexicains, n'épargnant que ceux qui implorerent ſa clémence.

Montézume, feignant de n'avoir aucune part à cette horrible conſpiration, députa à Cortès pour approuver ſa conduite. Ce général feignit de ſon côté d'être ſenſible à l'intérêt que l'empereur prenoit au danger qu'il avoit couru en cette occaſion. Il ſentit parfaitement que la crainte ſeule du monarque lui arrachoit un pareil déſaveu ; mais il ne ſoupçonnoit pas encore que cette approbation de ſa conduite à l'égard

des traîtres qui vouloient l'écraser, cachât une nouvelle perfidie : il en fut heureusement averti par le Cacique de Guaconingo, dans la province duquel il alloit entrer, qui lui fit dire secrettement, que l'empereur lui préparoit de nouvelles embûches à la descente des montagnes.

En partant de Cholula, Cortès pouvoit prendre de deux routes l'une pour se rendre à Mexico. La premiere, que l'empereur avoit fait applanir, étoit très-belle & très-facile ; mais Cortès n'ignoroit pas que vingt mille Indiens embusqués l'y attendoient. L'autre route étoit extrêmement embarrassée ; & le général n'eut pas de peine à voir que cela avoit été fait à dessein pour la fermer aux Espagnols.

Arrivé au sommet des montagnes, Cortès découvrit le piege aux indications qui lui avoient été données par le Cacique de Guaconingo ; &, cachant toute l'indignation que lui inspiroit la perfidie des Mexicains, il demanda aux députés qui l'accompagnoient, pourquoi, des deux chemins qu'il voyoit, & qu'il sçavoit conduire l'un & l'autre à la capitale, l'un étoit si beau, & l'autre embarrassé. Ces députés répondirent que le second étant naturellement presque impraticable, on avoit cru devoir le fermer pour s'en tenir à l'autre. « Vous connoissez bien peu les Espa-

» gnols, dit fiérement Cortès; leur inclination les porte toujours à ce qu'il y a de plus difficile. Aucun danger ne sçauroit les effrayer. » Il fait aussi-tôt debarrasser l'autre chemin, & descend sans risque dans la plaine.

Arrivé de l'autre côté des montagnes, il trouva une bourgade dans laquelle il se logea avec son armée, & où il passa tranquillement la nuit, au moyen des précautions qu'il prit pour sa sûreté; précautions dont il ne se départit jamais, éloigné comme proche de l'ennemi. Montézume, au désespoir que rien de ce qu'il tramoit contre les Espagnols ne lui réussît, eut recours à ses magiciens, ressource des lâches. Mais la superstition ne le servit pas mieux que la violence & la perfidie qu'il avoit employées jusqu'alors.

Cortès arrive dans la province de Chalco, dont le Cacique, ainsi que ceux des provinces voisines, mécontents du gouvernement, se mirent sous sa protection, & lui firent de riches présents. Enfin il arrive à Maméla, gros bourg, situé à peu de distance des rives du lac au milieu duquel étoit bâtie la capitale de l'empire.

En vain le Cacique de Tezcuco, neveu de l'empereur, vint faire une nouvelle tentative pour détourner Cortès d'entrer à Mexico, en prétextant une grande disette

disette qui avoit affligé tous les environs de cette capitale, & qui mettoit l'empereur son oncle dans l'impossibilité de l'y recevoir comme il l'eût desiré, & de fournir aux besoins de son armée. Cortès le remercia des marques d'attention qu'il lui donnoit; mais n'en persista pas moins dans son projet. Il s'avance sans perdre de temps à Tezcuco, où le Cacique, malgré l'embarras de sa situation, se vit forcé de lui faire une réception magnifique. Delà, prenant sa route par Quitlavaca & Istacpalapa, Cortès se rendit à la capitale de Mexique, où il fit une entrée vraiment triomphante avec toute son armée, le 8 Octobre de cette année 1519.

Il y fut reçu par l'empereur lui-même, & les princes ses neveux, avec toute la pompe & les démonstrations d'amitié les plus sinceres en apparence. Il y fut logé dans un palais aussi vaste que magnifique, où toute son armée trouva aussi à se loger commodément. Montézume lui donna audience dès le même jour, & l'alla visiter le lendemain à son quartier: les jours suivants se passerent en fêtes magnifiques que cet empereur donna aux Castillans & à Cortès.

L'objet du politique empereur, qui cachoit sous les dehors de l'amitié & de la confiance la plus entiere, la haine la plus

cruelle & la plus envenimée contre les Espagnols, étoit d'endormir leur vigilance, & de les amener par degrés à un point de confiance qui les fît se relâcher des précautions dont ils ne se départoient pas; & toutes les caresses qu'il leur faisoit cachoient les mesures qu'il prenoit pour les accabler au moment où ils s'y attendroient le moins.

Sur ces entrefaites, deux Tlascalteques, deguisés en Mexicains, trouvent le moyen de pénétrer jusqu'à Cortès, & lui donnent avis que le général Qualpopoca avoit surpris les Totonaques, alliés des Espagnols, & ravagé leurs terres. Ils l'informent de plus qu'Escalante, gouverneur de la Vera-Cruz, ayant marché au secours des alliés, avoit remporté sur les Mexicains la plus grande victoire, mais qu'il y avoit été blessé; que cette victoire avoit coûté la vie à sept Espagnols, & que l'ennemi avoit fait prisonnier Jean d'Arguello. Cet avis reçu si à propos, mit Cortès à portée de pénétrer l'air mystérieux & réservé qu'il remarquoit depuis quelques jours à l'empereur & aux seigneurs de sa cour. Il ne douta point alors que l'objet des conférences secrettes qui se tenoient fréquemment au palais depuis quelque temps, n'eût été l'attente de l'événement dont il venoit d'être informé,

événement qui n'avoit pu être lui-même que l'effet des ordres secrets de Montézume.

Sur cette présomption très-bien fondée de la part de Cortès, ce général assemble ces principaux officiers, & leur fait part de la résolution la plus audacieuse que pût prendre un homme dans sa position; celle d'enlever Montézume au milieu de sa cour. Ce parti, quelque hardi qu'il parût, eut leur approbation. En conséquence Cortès se rend au palais impérial en armes; il en fait occuper toutes les avenues, & entre accompagné de ses principaux capitaines & de trente soldats, & demande d'un ton si fier à Montézume raison du procédé de son général Qualpopoca, que ce monarque effrayé perd la tête. Cortès profite de son effroi pour le faire consentir à se remettre en ôtage entre ses mains. Ce lâche empereur dans sa consternation ne peut qu'obéir, suit Cortès au quartier des Espagnols, en déclarant qu'il va pour quelques jours partager leurs plaisirs, & se réjouir avec ses amis.

Quand le général Espagnol eut Montézume en sa puissance, il exigea de lui l'ordre de lui livrer Qualpopoca. Ce malheureux, trahi par son prince, avoua qu'il n'avoit agi que par ses ordres. Cortès, sûr alors que toutes les caresses de l'empereur n'étoient

que le masque de la perfidie, fait exécuter publiquement le général Mexicain. Montézume épouvanté de la hardiesse de Cortès, qui sous ses yeux, au milieu de ses peuples, se faisoit ainsi justice, & croyant avoir tout à craindre d'un génie tel que le sien, qui sçavoit tout prévoir, & qui pouvoit tout prévenir ou punir, prit soin de l'informer lui-même d'une nouvelle conspiration tramée contre les Espagnols par son neveu le Cacique de Tezcuco. Cortès, comme s'il eût été le maître de l'empire, l'en fit punir par la privation de toutes ses dignités, en forçant l'empereur lui-même d'être l'instrument de sa vengeance. C'est à cette année qu'on rapporte la découverte du tabac, qui fut trouvé, dit-on, par les Espagnols dans l'Yucatan.

[1520.]

Le général Espagnol ayant amené Montézume à ce point d'avilissement, de lui révéler lui-même ce qui se tramoit dans le Mexique de contraire aux intérêts des Espagnols, exigea de ce prince de faire hommage de ses Etats à la couronne d'Espagne. Montézume, à la discrétion d'un homme au-dessus de toute crainte, en fait dresser l'acte dans la meilleure forme possible, & le souscrit. Croyant que

cet excès de complaisance ou de bassesse pourroit enfin le délivrer du joug de ses tyrans, & le mettre dans le cas de révoquer un acte forcé, il ordonne qu'on prépare les présents qu'il destinoit au roi d'Espagne & à Cortès lui-même, & le presse de retourner dans les Etats du roi son maître.

Cortès, dont les projets étoient bien plus vastes, & qui vouloit avoir des titres plus sûrs que ceux d'un hommage forcé, sur l'empire où il étoit déja plus maître que le souverain lui-même, feignit pourtant de se rendre aux instances de Montézume, & ne s'excusa d'y déférer sur le champ, que par l'impossibilité où il se trouvoit actuellement de le faire, faute de vaisseaux. Montézume, pour lui ôter tout prétexte de reculer, lui offre les bois & les ouvriers nécessaires. Cortès accepte l'offre; il ordonne publiquement à son maître charpentier de veiller aux travaux de la construction, & d'y mettre toute la diligence possible; tandis qu'il lui recommande en particulier de prolonger autant qu'il le pourra, sans affecter toutefois trop de lenteur.

Vélasquez, nommé par la cour d'Espagne Adelantade de Cuba, avec des pouvoirs très-amples, arme la plus belle flotte qui fût sortie jusqu'alors d'aucun

port des Indes, à dessein d'arrêter les progrès de Cortès, & de poursuivre pour lui-même la conquête du Mexique. Il eut d'abord le dessein de commander en personne cet armement; mais il changea ensuite d'avis, par des motifs dont les historiens contemporains n'ont pas rendu compte, & qu'ils ont sans doute ignorés. Il en donna le commandement à Pamphile Narvaez, sur l'attachement & la fidélité duquel il avoit lieu de comptet. En vain l'Audience royale de Cuba voulut s'opposer à cette nouvelle injustice; Vélasquez, malgré ses représentations, fait partir Narvaez, avec ordre d'arrêter Cortès, & de l'envoyer à Cuba sous bonne & sûre garde.

L'escadre commandée par ce nouveau général, met à la voile au mois d'Avril de cette année 1520, & vient mouiller à Saint-Jean d'Ulua. Montézume, plutôt informé que Cortès de l'arrivée de ces nouveaux hôtes, lui en donne avis, & saisit cette occasion de le presser de nouveau de profiter des vaisseaux de ses compatriotes pour quitter le Mexique.

Dans ces circonstances Cortès reçoit un exprès dépêché par Sandoval, qui l'instruit de l'objet de Narvaez, qui arrivoit au Mexique avec dix-huit vaisseaux & huit cents hommes de troupes réglées. Cortès se trouva fort embarrassé d'abord,

pour cacher à Montézume les raisons qui amenoient au Mexique ce nouveau général ; mais son génie fertile en expédients, lui fournit bientôt de quoi se tirer de ce pas critique.

Il dit à l'empereur, qu'il venoit d'apprendre ainsi que lui l'arrivée des nouveaux ambassadeurs, chargés d'appuyer auprès de Sa Majesté les propositions qu'il étoit venu lui faire le premier ; mais il se garda bien de lui laisser entrevoir la vérité des détails particuliers dont ses dépêches l'informoit.

Sandoval lui envoyoit le compte le plus détaillé des prétentions de Narvaez, & des ordres dont il étoit chargé de la part du gouverneur de Cuba. Il lui marquoit que trois Espagnols de la colonie, ayant été arrêtés par des soldats de la nouvelle flotte, avoient été conduits au général, qui, après les avoir questionnés sur la situation des affaires au Mexique, avoit député à la Vera-Cruz Jean Ruiz de Guévéra, prêtre, pour engager le commandant à se soumettre à lui.

Sandoval ajoutoit que, cachant à peine l'indignation qu'excitoit en lui une pareille proposition, il s'étoit contenté de répondre à l'envoyé de Narvaez, que si ce nouveau général vouloit s'unir à Cortès pour faire la conquête du Mexique,

il ne feroit aucune difficulté de le reconnoître, de lui obéir, & de lui donner toutes les satisfactions qu'il feroit en son pouvoir de lui procurer; que dans la supposition contraire, lui & tous les Espagnols de la Vera-Cruz s'enseveliroient plutôt sous les ruines de la colonie, que de manquer à ce qu'ils devoient à leur premier commandant.

Sandoval ajoutoit encore à ces détails, que d'après cette protestation par lui faite, le prêtre Guévéra, d'un caractere violent & emporté, s'étant répandu en injures atroces contre Cortès, & ayant ordonné au notaire qu'il amenoit avec lui de faire sa signification, il avoit fait arrêter le prêtre, le notaire, & les trois soldats qui les accompagnoient; que cet acte de vigueur en avoit tellement imposé à Narvaez, qu'il étoit demeuré persuadé qu'on étoit en état de se défendre de ses entreprises à la Vera-Cruz, puisqu'on avoit osé y arrêter ses députés; que sans doute les Espagnols arrêtés lui avoient exagéré les forces de la colonie; puisqu'ayant appris d'eux que Cortès avoit pour alliés les peuples de la province de Zempaola, au lieu de venir à la Vera-Cruz, il avoit fait prendre à ses troupes la route de ce pays, d'où il avoit appris qu'on étoit bien éloigné d'être aussi content de ce second général que du premier.

A la ſuite de ces détails, Sandoval lui marquoit encore qu'il lui envoyoit ſes priſonniers ſous bonne eſcorte; & ils arriverent en effet avec les dépêches. Cortès fut ravi de les avoir pour témoins de la maniere dont il étoit établi à Mexico, des honneurs qu'il y recevoit, du pouvoir même qu'il y exerçoit; &, par les careſſes & les préſents qu'il leur fit, il ſçut tellement ſe les concilier, que de ſes ennemis ils devinrent ſes partiſans les plus zélés. Cortès chargea de ſes dépêches le prêtre Quévéra, & le renvoya à Narvaez. Cet homme fit au nouveau général un récit ſi pompeux de la maniere diſtinguée avec laquelle Cortès étoit traité à la cour du Mexique, que Narvaez, outré d'un récit qui le bleſſoit, chaſſa ce prêtre de ſa préſence.

Celui-ci, indigné de ſon côté de la baſſe jalouſie de ſon général, & du traitement qui lui avoit été fait, réſolut de s'en venger; & il en trouva le moyen en pratiquant ſourdement, dans la nouvelle armée, des intelligences qui furent très-utiles à Cortès, comme nous l'allons voir par la ſuite.

Dans le deſſein où étoit ce dernier de quitter la capitale de l'empire pour s'aboucher avec Narvaez, & unir leurs forces pour achever la conquête du Mexique,

il écrivit aux Caciques ses alliés de lui rassembler le plus de troupes qu'il se pourroit, pour une expédition qu'il avoit en vue. Cependant, pour amener Narvaez à quelque accommodement, il lui envoya le pere Olmédo, l'un des aumôniers de son armée : mais celui-ci ne fut pas mieux accueilli que le prêtre Quévéra ; au contraire, cet homme emporté se laissant aller à toute la fougue de son caractere, voulut dès-lors même faire publier une déclaration de guerre contre Cortès & son armée.

Vasquez, auditeur de Cuba, s'étant opposé à cet acte d'un furieux, Narvaez le fit arrêter & le fit conduire à Cuba. Celui-ci, sentant tout le danger qu'il courroit s'il étoit remis au pouvoir du gouverneur de Cuba, sur-tout étant accusé de s'être opposé aux emportements de Narvaez contre Cortès, dont il étoit l'implacable ennemi, s'appliqua tellement à gagner l'esprit du capitaine qui étoit chargé de le remettre à Vélasquez, qu'il réussit à l'engager à le mener à Saint-Domingue, où il fut conduit en effet, & où il porta ses plaintes contre les excès de Narvaez, qui pouvoient devenir funestes aux intérêts & à la gloire de l'Espagne. Il s'y plaignit des outrages qu'il en avoit personnellement reçus, & raconta d'une façon si plausi-

ble & si vive combien l'acharnement de Vélasquez contre Cortès pouvoit nuire aux succès de ce dernier, qu'il fut écouté, & qu'on résolut de prendre des mesures pour en empêcher l'effet.

Cortès, informé de son côté des mesures que prenoient ses alliés, & de la fidélité avec laquelle ils remplissoient leurs engagements vis-à-vis de lui, sûr qu'il les trouveroit à point nommé au rendez-vous indiqué, fit part à Montézume de la résolution qu'il avoit prise de s'absenter pour quelque temps de Mexico ; mais il fut dans le dernier étonnement de le trouver aussi-bien informé que lui-même des motifs du parti qu'il prenoit.

Cet empereur lui demanda même s'il comptoit l'emporter sur son compétiteur par la force des armes ? Cortès lui répondit que, chargé des pouvoirs de son maître, & ne pouvant imaginer quel étoit l'objet de l'arrivée de ces nouveaux venus, il alloit leur signifier, ce qu'ils ignoroient sans doute, que l'empire du Mexique étoit alors sous la protection de la couronne d'Espagne, & qu'ils n'eussent rien à entreprendre à son préjudice. Montézume feignit de croire ce que lui disoit Cortès ; mais, bien instruit des excès de Narvaez, & desirant commettre ensemble ces deux généraux pour se délivrer de

l'un par l'autre, il offrit à Cortès de lui donner des troupes; ce que celui-ci n'eut garde d'accepter d'une main ennemie.

Ce général part de Mexico, laissant Alvarado dans cette capitale, à la garde de l'empereur avec quatre-vingts Espagnols, & prend avec le reste de son armée la route de la Vera-Cruz, mandant à Sandoval de laisser cette ville à la garde des Indiens, & de venir au-devant de lui avec tout ce qu'il avoit d'Espagnols. Ce commandant, conformément aux ordres de son général, vint le joindre aux environs de Zempaola, où le rendez-vous général avoit été indiqué. Cortès se trouvant dans le voisinage de son concurrent, après avoir inutilement tenté de l'amener à un accommodement utile aux deux armées autant qu'à leur commun maître, prit le parti de l'y contraindre soit en lui débauchant son armée, soit à force ouverte, s'il s'y trouvoit réduit.

Il n'eut pas de peine à démêler qu'il avoit à faire à un rival peu redoutable par lui-même; mais il ne vouloit point répandre le sang Espagnol, si précieux dans les circonstances où il se trouvoit. Il se fixa donc au parti de le surprendre & de l'enlever au milieu même de son armée; &, contre toute apparence de possibilité, à l'aide de quelques intelligences, il y réussit,

Il attaque brusquement Narvaez, à la faveur d'une nuit extrêmement obscure & orageuse; &, quoiqu'il fût dans un poste très-avantageux, il l'enleve & le fait prisonnier, & voit bientôt l'armée de son rival se ranger d'elle-même sous ses drapeaux. Assuré de son ennemi, il l'envoie, sous bonne garde, à la Vera-Cruz, fait tirer les provisions de guerre & de bouche de la flotte, & la fait désagréer. Ensuite, faisant des présents aux Caciques ses alliés, qui lui avoient donné des marques si expresses de leur attachement dans cette circonstance importante, il les congédia enchantés de se voir délivrés d'un homme tel que Narvaez, qui, dans sa conduite avec eux, avoit affecté de prendre tout le contre-pied de celle que le premier général avoit tenue avec tous ses alliés.

En l'absence de Cortès, les seigneurs de la cour du Mexique, indignés de la confiance que Montézume témoignoit à Alvarado, formerent le projet d'exterminer le peu d'Espagnols qui se trouvoient à Mexico. Les armes étoient déja rassemblées, & la conspiration tout près d'éclater, lorsqu'Alvarado en ayant été informé dans le plus grand détail, résolut de prévenir les Mexicains par une exécution d'éclat qui, en détournant le péril présent, intimidât pour l'avenir quicon-

que oseroit conspirer contre les Espagnols.

Mais ce projet trop peu réfléchi de la part d'Alvarado, & mené au-delà des bornes dans l'exécution, fit un effet tout contraire à celui qu'il avoit imaginé. Au lieu de mettre la forme de son côté, comme il l'eût pu & dû faire, en en arrêtant quelques-uns, & en tirant d'eux l'aveu de leur crime & les détails de la conspiration; en leur produisant cet amas immense d'armes cachées, en preuve de la réalité de ce noir complot; en remettant enfin à Montézume la punition des coupables; ce commandant aveuglé par son ressentiment résolut de profiter de la confusion d'une fête dans laquelle les conjurés s'étoient proposé de le surprendre & de l'écraser, pour mettre à exécution son projet, & faire tomber ses ennemis dans le piege qu'ils lui tendoient.

Une faute plus grande encore que fit alors Alvarado, & qui mit tout le tort du côté des Espagnols, fut de n'avoir pas contenu ses soldats qui, avides de butin, après un massacre horrible de la noblesse Mexicaine, dépouillerent les morts de ce qu'ils avoient de plus précieux; ce qui donna lieu de les accuser, avec toutes les apparences de la justice & de la vérité, de ne s'être portés à cet horrible excès que

par des motifs d'une avarice exécrable, & qui eût été telle en effet, si celui que leur prêtoit la calomnie, dit Antonio de Solis, eût été le leur.

On imagine bien que ce fut celui là que firent valoir ceux qui échapperent à la fureur des Espagnols dans cette sanglante exécution, pour exciter contre eux le ressentiment de la noblesse du Mexique. Montézume au désespoir de voir qu'un affreux incendie s'allumoit, & qu'on ne pourroit probablement l'éteindre que dans des flots de sang, fit tout ce qu'il put pour en prévenir les suites funestes; mais la noblesse Mexicaine, prévenue par les clameurs des victimes échappées au carnage ordonné par Alvarado, méprisa les représentations & les ordres d'un empereur réellement esclave des étrangers qu'elle détestoit. Montézume, voyant l'inutilité des efforts qu'il faisoit pour calmer un peuple irrité, qui le méprisoit parce qu'il ne le craignoit plus, pressa Cortès de revenir à Mexico pour prévenir les suites de ce soulevement, ou couper le mal dans sa racine.

Ce général, dont les forces étoient accrues de plus du double de ce qu'elles étoient au commencement de son expédition, vole sur les ailes de la victoire, & se rend à Mexico avec une célérité in-

croyable ; & il y rentra le 24 Juin de cette année. Il employa d'abord tous ses soins & toutes les ressources de son génie pour pacifier les troubles dont il prévoyoit les suites les plus funestes ; mais, voyant que ses dispositions pacifiques, loin de faire impression sur un peuple ulcéré, ne faisoient que l'enhardir, & que le nombre de ses ennemis croissoit de jour en jour, il prit le parti de se défendre contre leurs assauts multipliés.

Il périt, dans les diverses attaques que les Mexicains firent à son quartier, un nombre infini d'Indiens ; mais cette hydre continuellement renaissante menaçoit de le dévorer à la fin. Montézume ayant voulu faire un dernier effort de son autorité sur les séditieux, n'en fut point écouté. Blessé lui-même d'une pierre qui l'atteignit à la tête dans une attaque que ses sujets faisoient au quartier des Espagnols, il mourut de cette blessure au bout de trois jours, dans des accès de rage inexprimables.

Cortès chargea six des principaux officiers de ce prince, au nombre desquels étoient deux sacrificateurs, de reporter aux Mexicains le cadavre de leur empereur massacré par leurs mains, en leur ordonnant de dire qu'ils ne devoient pas douter que l'énormité de leur crime ne donnât

un nouveau droit à la justice de ses armes, & n'attirât sur eux la colere du Ciel. Que l'empereur l'avoit chargé en mourant de la vengeance d'un attentat aussi horrible. Il les chargea de plus de dire aux Mexicains, que naturellement porté à la clémence, & voulant bien regarder la mort de Montézume comme un accident ordinaire, dans la crise malheureuse où se trouvoit l'Etat, il leur offroit la paix; mais que si l'on différoit à convenir des articles du traité, il poursuivroit la vengeance de la mort de leur empereur jusqu'où elle pourroit aller, parce qu'il la regarderoit alors comme un attentat prémédité de leur part.

Il y a lieu de croire que, se croyant bien supérieurs aux Espagnols, ils mépriserent les menaces de leur général. Après avoir reçu le corps de Montézume, ils se tinrent tranquilles jusqu'après ses funérailles. Ils procéderent ensuite à l'élection d'un nouvel empereur, & leur choix tomba sur Quetlavaca, qui rejetta les offres & dédaigna les menaces de Cortès. Le nouvel empereur ne jouit que peu de jours de sa dignité; mais il fut incontinent remplacé par Guatimozin, prince ardent, qui ne respiroit que la guerre & la vengeance.

Le nouvel empereur ne fut pas plutôt

élevé sur le trône du Mexique, qu'il fit occuper, près du quartier des Espagnols, un temple fort élevé qui le commandoit, & d'où il pouvoit les incommoder infiniment. Il plaça sur la terrasse de ce temple l'élite de ses troupes, & fit occuper toutes les avenues qui pouvoient conduire au quartier des Espagnols. Cortès, qui sentoit tout le danger de laisser l'ennemi établi si près de lui, prit sans balancer le parti de l'en déloger sur le champ, & l'exécuta avec une vigueur incroyable. Il en tira pour la circonstance un avantage singulier, en ce qu'il y trouva beaucoup de vivres, dont il commençoit à avoir besoin.

Cependant, envisageant que ce ne pouvoit être qu'une ressource momentanée, sçachant d'ailleurs que les Mexicains entreprenoient de lui fermer toutes les issues, & qu'il lui seroit peut-être impossible, en différant, de se tirer du mauvais pas où il se trouvoit engagé, il sentit que sa perte étoit inévitable s'il s'obstinoit à rester plus long-temps, & il s'occupa sérieusement des moyens de faire promptement sa retraite.

Sçachant que les Mexicains avoient rompu en plusieurs endroits les chaussées qui, traversant le lac, conduisoient à Mexico, il fit travailler sans délai à une ma-

chine propre à faire passer l'artillerie sur les coupures qui avoient été faites aux chaussées; &, après avoir fait toutes ses dispositions pour sa retraite, il prit avec lui le quint des trésors qu'il avoit, & qui appartenoient à la couronne d'Espagne, permettant à ses troupes d'emporter tout ce qu'elles pourroient enlever sans se surcharger & sans nuire au besoin qu'on avoit de se retirer promptement, & surtout à la nécessité de faire usage de ses armes, si le cas le requéroit.

Cette condescendance du général faillit à perdre toute l'armée. Les troupes de Narvaez n'avoient pas eu le temps de se former à la discipline qu'il avoit établie dans les siennes. L'avidité les fit s'attacher au butin, & leur fit négliger par avarice le soin de leur propre sûreté, & le salut public.

Cortès, après avoir tout arrangé pour sa retraite, choisit pour l'effectuer le temps de la nuit. L'obscurité la plus profonde & une pluie horrible sembloient la favoriser; mais l'ennemi, qui l'épioit en affectant la plus grande tranquillité, multiplioit les obstacles sur ses pas. Le premier accident qui arriva, fut que le pont volant s'étant embarrassé dans les coupures de la chaussée, n'en put être dégagé; il fallut jetter l'artillerie dans le lac. L'ar-

riere-garde fut coupée ; & les Eſpagnols, ſuccombant ſous le poids de l'or dont ils s'étoient chargés autant que ſous les coups de l'ennemi, furent maſſacrés.

Il périt en cette occaſion deux cents Caſtillans, & mille Tlaſcalteques, avec quarante-ſix chevaux ; & preſque tous les priſonniers Mexicains qu'emmenoit Cortès, qui, ne pouvant dans cette obſcurité profonde être reconnus de leurs compatriotes, furent preſque tous maſſacrés : les fils de Montézume furent de ce nombre.

Le ſoin des funérailles, ſoin ſacré chez le peuple dont nous parlons, fut le ſalut des Eſpagnols ; & pendant qu'on s'en occupoit, Cortès eut le loiſir de gagner du terrain, & de ſe tirer de la poſition difficile où il ſe trouvoit ſur les chauſſées. Mais à peine les Mexicains ſe furent acquittés du devoir des funérailles, qu'ils ſe remirent plus vigoureuſement que jamais à la pourſuite des Eſpagnols. Ils ne ceſſerent de les harceler dans leur marche, juſqu'à ce qu'ils fuſſent arrivés à la vallée d'Otumba, où il ſe trouva une armée ſi formidable d'Indiens, qu'elle ſembloit devoir anéantir les reſtes de l'armée Eſpagnole.

Cortès ne paroiſſoit jamais avec plus d'avantage que dans les cas extrêmes. Il ſçavoit que ces peuples barbares & ſuper-

ftitieux attachoient le succès de leurs armes & le salut de leurs armées à la conservation de l'étendard impérial. Partant de cette connoissance, il dirigea tous ses efforts de ce côté, assuré que s'il parvenoit à s'en saisir, la victoire étoit à lui. Il s'y porta avec une ardeur incroyable, & le moment où il s'en rendit maître fut celui de la déroute des Indiens, qui firent une perte immense. Après cette victoire il se retira à Tlascala, où il fut reçu par le sénat comme le libérateur de leur république, & le vengeur des opprimés.

Tous les Caciques des provinces voisines, en venant le féliciter de ses succès, s'engagerent à lui fournir tout le monde dont il pourroit avoir besoin pour achever de détruire la tyrannie que les empereurs du Mexique exerçoient sur eux; s'estimant trop heureux de conduire leurs troupes sous ses ordres, & d'apprendre d'un tel vainqueur le grand art de combattre leurs ennemis & les siens. Ils ne sçavoient pas, aveugles qu'ils étoient, qu'ils se préparoient des fers plus pesants que ceux qu'ils vouloient rompre; que les Espagnols, cruels autant qu'avares, n'auroient pas toujours pour général un homme aussi désintéressé, aussi fidele à remplir ses engagements que l'étoit Cortès.

Quand son armée fut rassemblée, il se

porta dans la province de Tapéaca qu'il soumit, & où il fit bâtir une forteresse qu'il appella *Segura de la Frontera*, Sureté de la frontiere. Ensuite il se rendit maître de Guacachula en peu de temps.

Le bonheur qui accompagnoit toutes les démarches de Cortès, lui procura de nouveaux secours par l'arrivée de deux navires Espagnols, l'un monté par Barba, l'autre par Moréion. Ces deux navires venoient apporter à Narvaez des munitions. On attira facilement les deux commandants à la Vera-Cruz, en leur disant que Narvaez, vainqueur de Cortès, étoit maître de la majeure partie du Mexique, & que ce dernier fuyoit avec les restes méprisables de sa petite armée... Détrompés à leur arrivée, ils prirent de bonnes graces parti avec Cortès, lorsqu'ils sçurent que ce qui avoit été dit faussement de Narvaez, étoit pour Cortès de la plus exacte vérité.

Avec le renfort de troupes & les munitions nouvelles que le hasard & son bonheur lui avoient procurés, Cortès qui ne perdoit pas un instant de vue son objet qui étoit de se rendre maître de la capitale du Mexique, fit construire douze brigantins, qu'il fit transporter par pieces, par les Tamenes ou porteurs Indiens, jusqu'aux bords du lac de Mexico; &

ayant fait une ample provision de soufre au volcan de Popocatepa, qu'il avoit fait reconnoître, dès son arrivée au Mexique, par Diégo d'Ordaz, il disposa tout pour mener ses troupes vers la capitale, dont il avoit résolu de se rendre maître, pour l'être enfin du reste de l'empire.

Dans le temps où il se disposoit à se mettre en marche, cent dix hommes de la flotte de Garray, avec leurs chefs Camargo & Michel Diaz, vinrent s'engager sous lui. Ce nouveau renfort ne fit que le confirmer dans l'espoir qu'il avoit conçu du plus entier succès de ses vastes projets. Il part sur la fin de l'été pour se rendre à Mexico. Son armée se trouva, au départ, composée de cinq cents quarante-cinq fantassins Espagnols, quarante chevaux & neuf pieces de canons. Il ne prit de troupes Indiennes que dix mille Tlascalteques, avec le nombre suffisant de Tamenes ou porteurs, pour transporter les provisions, les bagages de l'armée, & les pieces désassemblées des brigantins qu'il vouloit faire construire à son arrivée sur les bords du lac qui environnoit la capitale du Mexique.

La marche se fit sans obstacle & sans le moindre accident, jusqu'au bord du lac de Tezcuco. Cacumatzin, Cacique de cette province, fit inutilement tout ce

qu'il put pour attirer Cortès dans ses pieges, & l'y faire succomber; mais il avoit à faire au général le plus vigilant, qui sçut les découvrir & les éviter. Cortès fit plus; il le chassa de son gouvernement, & lui donna pour successeur le fils de celui qui l'avoit précédé. Ce jeune prince, plein de reconnoissance pour son bienfaiteur, embrassa la religion Chrétienne, & unit les forces de son gouvernement à celles du général Espagnol.

Cortès, tant pour assurer le succès de son projet, que pour bloquer la capitale, commença son opération par soumettre toutes les villes qui se trouvoient sur les bords du lac dont Mexico étoit environné. Il lui vint sur ces entrefaites un nouveau renfort de Saint-Domingue, qui lui fut d'un merveilleux secours; & le hasard, qui le servoit toujours à souhait, lui fit découvrir aussi dans ces circonstances un complot formé contre sa vie. Il ne voulut point en suivre la vengeance jusqu'où il l'auroit pu; il se contenta de la mort d'un soldat qui en avoit été le premier mobile, & fit grace à ses complices.

[1521.]

Mexico étant bloquée, & six brigantins se trouvant en état de manœuvrer, il resserra davantage la place. Il eut divers combats

à soutenir contre une multitude effroyable de pirogues Indiennes, sur lesquelles il eut toujours l'avantage. Enfin, après quatre-vingt-treize jours d'un siege où les Mexicains firent tout ce que l'amour de la patrie, leur attachement pour leur souverain, & l'intérêt de leur propre conservation, purent leur inspirer pour éviter ou retarder la ruine de leur empire, ils furent obligés de céder à la supériorité du génie de leur vainqueur.

Guatimozin contraint d'abandonner sa capitale, tomba entre les mains des Espagnols avec toute sa famille. Pénétré du sort qui attendoit ses sujets, s'ils s'obstenoient à lutter contre les ordres du destin fatal qui avoit résolu leur perte, il ordonna lui-même à ses troupes de mettre bas les armes. Tout céda alors à la valeur & au génie puissant de Cortès, qui, par cette victoire décisive devenu le maître absolu de l'empire, ne voulut point, en prenant trop précipitamment possession de la capitale, commettre le salut de son armée. Il la fit d'abord nettoyer de l'immense quantité de cadavres qui en jonchoient tous les quartiers; &, après s'être assuré contre la contagion qui n'eût pas manqué d'infecter son armée, il s'établit avec ses troupes dans cette capitale.

Cortès tranquille à Mexico, & à l'abri

de toute crainte d'une révolution de la part d'un peuple consterné, fit sa premiere affaire de partager entre les Castillans les trésors de l'empire, qui étoient la juste récompense de leur valeur, & des travaux qu'ils avoient endurés pour consommer cette vaste & importante conquête; il abandonna ensuite aux alliés les dépouilles des Mexicains, dont ils s'enrichirent beaucoup, & dont ils se trouverent même récompensés au-delà de leur espoir. Outre cet immense butin, Cortès, en les congédiant, leur donna les assurances les plus positives de son attachement & de sa protection contre tous leurs ennemis. Aussi ne pouvoit-il trop reconnoître les marques de fidélité & d'affection qu'ils lui avoient données dans tout le cours de cette glorieuse expédition.

Aldérete, comme trésorier du roi Catholique, outre le quint des sommes partagées, vouloit qu'on le mît en possession des trésors de Montézume. On les chercha en vain, on ne put rien découvrir. Comme sa charge le mettoit en droit de parler avec une certaine hauteur, puisqu'il s'agissoit de l'intérêt du prince, Cortès consentit qu'il employât les menaces pour tirer par la crainte, de Guatimozin & de ses ministres, le secret du lieu où ils avoient été cachés.

Cet homme avare & cruel, abusant de la permission que lui avoit donnée Cortès, se crut également autorisé à prendre toutes sortes de voies pour tirer du prince malheureux & de ses confidents les plus intimes, le secret de ce prétendu dépôt: sa barbarie le porta à cet excès affreux, de faire mettre ce monarque infortuné & son favori sur des charbons ardents, pour leur arracher cet aveu que souhaitoit son avarice insatiable. Le confident de Guatimozin, cédant à la douleur qui le pressoit, poussa quelques cris en regardant son maître, qui, le regardant à son tour, lui dit avec la fermeté la plus héroïque : « Et moi, » suis-je sur des roses ? » Ce malheureux, réprimant alors le cri de la douleur, marqua par son silence son respect pour son prince jusqu'au dernier moment de sa vie, qu'il finit dans ce supplice horrible.

Cortès, informé de la cruauté d'Aldérete, fit cesser les tourments que cet homme exécrable faisoit subir aux malheureuses victimes de sa cupidité. Toute l'armée blâma cet excès de barbarie; mais l'avarice de ce trésorier, dont l'intérêt du prince étoit le prétexte, lui faisoit blâmer de son côté la négligence du général à faire la recherche des trésors de Montézume, qu'on disoit avoir été immenses. Cortès, pour lui faire voir qu'il avoit au-

tant à cœur que lui les intérêts du monarque Espagnol, lui permit de faire fouiller par-tout. On fonda donc le lac de Mexico dans toutes ses parties, parce qu'on soupçonnoit que Guatimozin y avoit fait jetter les trésors accumulés de ses prédécesseurs; mais on n'y trouva rien. On ouvrit les tombeaux des empereurs; on n'y trouva non plus que peu de chose.

Cortès, maître absolu de la capitale, s'appliqua ensuite à connoître tout ce qui dépendoit de l'empire du Mexique. Dans le nombre des détachements qu'il envoya de côté & d'autre, le hasard conduisit un de ses soldats au royaume de Méchoacan. Sur le rapport qu'il fit de ce pays à son général, il envoya Montana avec peu de troupes, dans le dessein seulement de vérifier le rapport du soldat Castillan. Cazouzin, roi de ce pays, parut d'abord voir les Espagnols avec plaisir; mais cette apparence de satisfaction n'avoit pour objet que de les surprendre pour les sacrifier aux idoles de son pays. Un des Caciques de sa cour, qui avoit entendu parler des exploits inouis de ces étrangers dans le Mexique, représenta si fortement à ce prince combien il étoit dangereux d'exciter leur courroux, que ses remontrances eurent leur effet. Ce monarque renvoya les Espagnols à leur général, avec des pré-

sents magnifiques, & les fit accompagner par des ambassadeurs qu'il envoya à Cortès, pour rechercher son alliance. Peu après il fit partir son propre frere à leur suite; &, ne se tranquillisant point encore sur le succès de sa députation, il se détermina à y aller en personne. Cortès, charmé de se voir recherché par ce nouveau peuple, n'eut pas de peine à amener ce monarque à souffrir que les Espagnols s'établissent dans son pays, qui devint dans la suite & qui fait encore aujourd'hui partie de la Nouvelle Espagne.

Cette même année (1521) Magellan découvrit dans la mer du sud les isles connues d'abord sous le nom d'Isles des Larrons, & depuis sous celui d'Isles Mariannes. On les perdit de vue assez long-temps. Les galions d'Acapulco à Manille y chercherent depuis un port de relâche; mais on n'y forma d'établissement fixe qu'en 1678. L'air y est assez tempéré, & le sol en est fertile. Ce qui reste d'un peuple nombreux répandu dans une douzaine d'isles qui formoient cet archipel, est actuellement concentré dans la seule isle de Guam, qui peut avoir vingt-cinq à trente lieues de circonférence.

[1522.]

Le gouvernement Espagnol, qui avoit

fait, par le génie & la valeur de Cortès, une conquête si importante, rendit cette année une justice éclatante au fameux conquérant du Mexique, en le déclarant solemnellement bon & fidele ministre, ainsi que les capitaines qui avoient eu part à cette glorieuse expédition.

L'empereur le fit Capitaine & Gouverneur général de ce vaste empire, en le soustrayant totalement à la jurisdiction de Vélasquez, à qui il fit en outre défenses très-expresses d'inquiéter Cortès en aucune maniere, réservant toutefois ses prétentions sur l'armement qui avoit été fourni par lui à ce général; à la charge cependant qu'il seroit par lui justifié que cet armement avoit été fait de ses deniers, & non des fonds du trésor public. Garray eut de son côté des ordres exprès de ne rien entreprendre sur la jurisdiction que Sa Majesté Catholique attribuoit à Cortès. Les patentes qui lui furent expédiées sont du 22 Octobre de cette année. A partir de cette époque, les ennemis de ce célebre conquérant n'oserent plus rien entreprendre contre lui, & lui donnerent les moyens d'assurer la possession de sa conquête, à laquelle il ne cessa de veiller tant qu'il resta dans le Mexique.

Les relations qui nous ont été données en différents temps & par différents his-

toriens, des mœurs, des usages, de la figure, du caractere & du tempérament des Mexicains, présentent tant de variétés, qu'on seroit tenté de soupçonner la véracité de tous ceux qui ont écrit sur ce peuple, & de croire qu'au lieu de rapporter ce qu'ils ont vu, ils n'ont fait que défigurer les Mémoires qu'ils ont copiés.

Cependant, si l'on fait attention à ce que le commerce des Européens a pu avoir d'influence sur ces peuples depuis la conquête de ce vaste empire, on sentira qu'elle a pu altérer considérablement non-seulement le caractere & l'esprit de ces peuples, mais même leur figure & leur tempérament.

Lors de la découverte & de la conquête du Mexique, les peuples de ce pays nous sont représentés comme des hommes de stature médiocre, de couleur bazanée, ayant le front large, les yeux grands, les narines fort ouvertes, les cheveux longs & épais, sans barbe. Les femmes, sauf les différences que comporte celle des sexes, étoient assez ressemblantes aux hommes pour la taille & la figure. On sent que des peuples assujettis ont dû prendre beaucoup des usages & des mœurs de leurs vainqueurs, & que le mélange des nations a produit des différences très-considérables

dans la taille & la figure des générations qui se sont succédées depuis l'époque de la conquête : ainsi les Mexicains actuels doivent différer considérablement des anciens Mexicains, & en different beaucoup sans contredit. Le changement d'occupations, de régime, a changé beaucoup aussi la constitution du tempérament de ces peuples, qu'on ne peut plus regarder comme l'espece indigene ; tant les différents mélanges ont opéré d'altérations. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut concilier les différences ou plutôt les contradictions qu'on remarque dans les relations que nous avons eues à différentes époques du Mexique & des Mexicains.

Il est du moins bien certain que les relateurs Espagnols, pour donner plus d'importance, à la conquête du Mexique, ont infiniment exagéré la population de cet empire, qu'ils ont fait monter à trente millions d'habitants ; puisque, trois ans après la conquête de ce pays, il se trouva si dépeuplé, qu'on fut obligé d'y faire venir des habitants des isles Lucayes pour en augmenter la population. A peine douze cents Espagnols que pouvoit avoir Cortès, auroient suffi à égorger cette multitude, quand ils n'eussent fait autre chose que de se baigner dans le sang des victi-

mes,

mes de leur avarice & de leur cruauté. Actuellement ce pays a tout au plus un million d'habitants.

On ne peut guere plus s'en rapporter à eux sur l'époque de la fondation de cet empire, que sur ses fondateurs ; car il n'est guere croyable qu'un gouvernement, à qui l'on ne donnoit qu'un peu plus d'un siecle d'âge, fût policé comme on nous représente le Mexique à l'époque de sa conquête. Quoi qu'il en soit, la captivité du prince & la prise de la capitale entraînerent la soumission de tout l'Etat, comme cela devoit arriver sous un gouvernement despotique ; & cet Etat ne laissoit pas d'être considérable.

Cortès à son arrivée dans le Mexique, n'avoit pas eu grand'peine à remarquer combien les petites nations dependantes de l'empire du Mexique haïssoient des despotes dont le joug dur s'appesantissoit de jour en jour. Il en conclut que dans cette multitude de petits vassaux, il en trouveroit beaucoup qui, par haine, par le desir de la nouveauté, secoueroient volontiers le joug, & s'allieroient aux Espagnols. Il avoit remarqué, dans son premier voyage à Mexico, que plusieurs d'entre les nobles se trouvoient humiliés d'exercer auprès du despote les emplois les plus avilissants. Il sentit que ces nobles feroient peu d'efforts

pour conserver une puissance qui les tyrannisoit. Des peuples qui ne pouvoient avoir d'attachement pour une autorité qui les écrasoit, qui étoient accoutumés à ne connoître d'autres droits que la force, ne pouvoient manquer de se soumettre au plus fort. Telles étoient les dispositions des Mexicains, qui préparerent la révolution qui mit l'empire de Mexique sous le joug d'une poignée d'Espagnols.

Les vainqueurs, en donnant à ce pays le nom de Nouvelle Espagne, en reculerent encore les frontieres. Quoiqu'il eût, lors de la conquête, environ cinq cents lieues de long du nord au sud, & deux cents environ de l'est à l'ouest, les vainqueurs y ajouterent au sud tout cet espace qui s'étend depuis Guatimala jusqu'au golfe de Darien. Ils l'ont encore plus étendu du côté opposé, en y ajoutant cette vaste contrée qui se trouve au nord de la mer Vermeille, & qui sépare la Californie du continent; contrée qu'on a nommée depuis le Nouveau Mexique. Mais dans ce vaste espace, l'Espagne n'a d'établissement que *Santa-Fé;* & à proprement parler elle y regne sur des déserts.

Le climat de la Nouvelle-Espagne, qui est presque toute comprise dans la zone torride, est chaud & humide, & par conséquent très-mal sain, sur-tout dans la

partie orientale, qui, basse & submergée dans la saison des pluies, couverte de forêts impénétrables, ne peut qu'être très-mal saine. Le terrain de l'occident, plus élevé & plus cultivé, est aussi infiniment plus sain par cette raison.

Les malheureux Mexicains ne s'apperçurent que trop tôt qu'ils n'avoient secoué un joug qui leur paroissoit dur, que pour en prendre un infiniment plus pesant & plus odieux que le premier. Ils ne furent pas long-temps à en faire la triste expérience. Les Espagnols, qui se faisoient un scrupule de donner aux Indiens le titre d'hommes, sans doute pour justifier leur horrible cruauté à l'égard de ces peuples malheureux, ne furent pas plutôt possesseurs tranquilles du pays conquis, qu'ils dépouillerent les Mexicains de toute espece de propriété, même de celle de leurs personnes, puisqu'ils se crurent autorisés à en exiger toutes sortes de services, sans leur donner le moindre salaire. Mais, parmi ces farouches conquérants, il se trouva un cœur sensible, qui s'attendrit sur la profonde misere de ces malheureux Indiens, & qui entreprit de la soulager.

Barthelemi de las Casas, qui avoit accompagné son pere dans la premiere expédition de Colomb, touché de la douceur & de la simplicité de ces Indiens,

résolut d'embrasser l'état ecclésiastique, & de consacrer sa vie à leur conversion; mais, à la vue de la profonde misere où les avoit plongés l'avarice & la cruauté de ses compatriotes, il crut faire une œuvre plus digne d'un homme & d'un Chrétien, en prenant toutes les voies possibles pour adoucir leur sort, &, s'il se pouvoit, leurs tyrans eux-mêmes.

Dans ces vues, il accepta l'évêché de Chiappa dans le Mexique, croyant que l'autorité d'un caractere révéré en imposeroit aux Espagnols. Il ne fut pas long-temps à se convaincre que cette dignité étoit une foible barriere à leur opposer. Il l'abdiqua, & dénonça sa nation au tribunal de l'univers. Il eut le courage de les y accuser d'avoir fait périr quinze millions d'Indiens; & ses écrits imprimerent sur les avides & cruels Espagnols une flétrissure que la destruction de l'espece humaine pourra seule effacer.

La cour de Madrid, aux cris de cet homme vertueux, auroit eu trop à rougir si elle n'eût pas fait cesser une tyrannie aussi contraire à ses intérêts, qu'opposée aux principes de la religion qu'elle faisoit prêcher dans ces contrées désolées. Elle fit rendre toute liberté aux Mexicains, sauf celle de sortir du territoire où ils se trouvoient établis; réserve encore tyranni-

que, mais qui prévenoit l'entiere dépopulation d'un pays dont chaque jour les anciens propriétaire émigroient, pour se joindre aux Sauvages du nord & du midi de cet empire.

Mais la justice qu'on leur fit se borna là : on ne leur rendit rien des terres usurpées ; & ce peuple malheureux se vit obligé de travailler pour ses oppresseurs, qui furent tenus par la loi à les bien nourrir, & à leur donner annuellement pour gages une somme de cent vingt livres, sur laquelle le gouvernement retint encore un droit de capitation, & cinq livres par tête pour les Mexicains caduques ou malades, ou pour subvenir à leurs plus pressants besoins dans les temps de calamité. La perception de ce double droit fut confiée à des Caciques, non tels que les précédents, mais qui furent une espece de magistrats choisis entre les Mexicains les plus affectionnés au gouvernement actuel, qu'on chargea de veiller sur les peuples de leur district, & sur-tout d'empêcher qu'ils ne prissent des engagements contaires aux intérêts de la puissance qui les opprimoit.

Les tyrans du Mexique frémirent d'indignation d'être obligés de voir dans les Mexicains des hommes presque libres, & d'être contraints de payer des travaux qui jusqu'alors ne leur avoient rien coûté ;

mais tous leurs efforts ne purent rien contre ceux de las Casas, & des protecteurs qu'il sçut faire à ses chers Indiens. Ceux-ci, se sentant appuyés, citerent les infracteurs de la loi aux tribunaux, & les magistrats négligents ou corrompus à la cour d'Espagne: ils pousserent la fermeté jusqu'à refuser de travailler pour ceux qui se montrerent injustes envers quelques-uns de leurs concitoyens. Cette unanimité de sentiments, plus que tout le reste, donna de la consistance à la loi qui avoit été faite en leur faveur, & l'ordre s'établit tout-à-fait. S'il y eut des vexations particulieres, il n'y eut plus de systême suivi d'oppression; & ce peuple n'éprouva plus que les maux qu'un peuple vaincu ne peut éviter de la part de celui qui l'a subjugué.

Insensiblement les plus laborieux, les plus industrieux, parvinrent à racheter du produit de leurs épargnes quelques parcelles des terres du domaine, ou des grands possesseurs. La plupart furent redevables de leurs propriétés au bonheur qu'ils eurent d'avoir découvert quelques mines d'or qu'ils exploiterent à l'insçu de leurs tyrans, ou à quelques trésors cachés au temps de la conquête, & dont ils avoient connoissance. D'autres, & ce fut le plus grand nombre, en obtinrent par le crédit des moines ou des prêtres aux-

quels ils devoient le jour ; car rien n'étoit plus ſcandaleux que la conduite du clergé dans le Nouveau-Monde. Elle n'y eſt guere plus réguliere même de nos jours. Ceux que le ſort traita le moins favorablement, ſe procurerent par leur travail une infinité d'agréments qu'ils n'avoient point eus ſous leurs anciens maîtres, au deſpotiſme deſquels l'Etat entier étoit immolé.

Le gouvernement, ſous les empereurs du Mexique, tiroit un produit immenſe des mines qu'il faiſoit exploiter, & de celles qu'exploitoient les particuliers, ainſi que des ſalines. Il prenoit le tiers des récoltes de toutes eſpeces ; & l'artiſan rendoit au gouvernement en proportion des bénéfices de ſon induſtrie. Les pauvres mêmes étoient taxés ; & il falloit que les aumônes, au défaut de leur travail, acquittaſſent la contribution fixe à laquelle ils étoient aſſujettis.

Tous les auteurs s'accordent à dire qu'avant la conquête de cet empire, la majeure partie des Mexicains ne portoit preſque aucun vêtement, ſauf les ſoldats, qui ſe couvroient de la peau de quelque animal, dont ils ajuſtoient la tête ſur la leur. L'empereur & les grands de l'empire ne ſe couvroient que d'une piece quarrée de toile de coton, qu'ils attachoient

ſur leur épaule droite ; & ils n'avoient pour chauſſure qu'une eſpece de ſandales.

Les femmes ſe couvroient d'une chemiſe étroite de coton, ſans manches, & qui ne deſcendoit au plus qu'au genou. Leur coiffure conſiſtoit à arranger leurs cheveux avec plus ou moins d'art.

La couleur des Mexicains actuels eſt brune, leur taille varie ſelon que les provinces ſont plus au ſud ou au nord. Dans ces dernieres, les peuples ſont d'aſſez haute taille. Leur habillement actuel eſt un pourpoint court à l'eſpagnole, avec de larges manches, ſur lequel ils portent un manteau de diverſes couleurs. Les femmes ſe vêtiſſent auſſi à l'eſpagnole. Les Métives, eſpeces qu'on dédaigne par-tout où il y a mélange de races, n'oſant porter l'habit eſpagnol, s'en ſont fait un de leur goût, qui n'eſt ni celui des Eſpagnoles, ni celui des Indiennes qu'elles dédaignent à leur tour, & dont elles veulent ſe diſtinguer.

Les Mexicains avoient, dit-on, quelques notions obſcures d'un Etre ſuprême, qu'ils croyoient oiſif dans le ciel, abandonnant les détails du gouvernement de ce monde à des génies d'un ordre inférieur, qui préſidoient chacun ſur quelques parties de cet univers, & auxquels ils attribuoient les divers phénomenes de la nature. Ils croyoient auſſi à l'immortalité de

l'ame, & se figuroient divers séjours dans un autre monde, où les ames, après la mort, recevroient une récompense ou une punition proportionnée à leurs mérites ou démérites; & pour fixer leurs idées par des images sensibles, ils représentoient ces génies sous des figures bizarres, auxquelles ils sacrifioient des victimes humaines. Cortès, à son arrivée dans ce pays, fit cesser ces sacrifices abominables partout où il porta ses armes victorieuses, & l'on ne dit pas qu'ils aient été renouvellés depuis.

Leurs fêtes, dont la principale se faisoit au mois de Mai, en l'honneur de leur dieu ou génie Vitzliputzli, finissoient toujours par des sacrifices de prisonniers faits en guerre, ou, au défaut de prisonniers de guerre, par la mort d'esclaves achetés chez les peuples voisins. Il y en avoit une solemnelle, en l'honneur du même dieu, qui se célébroit aussi en Mai tous les quatre ans, mais avec beaucoup plus de solemnité que la fête annuelle. C'étoit une sorte de Jubilé, où l'on expioit, par neuf jours d'abstinence & d'austérités, les fautes dont on se reconnoissoit coupable.

A l'arrivée des Espagnols dans cet empire, il étoit divisé en plusieurs provinces, gouvernées chacune par un Cacique dépendant de l'empereur, comme seigneur

ſuzerain de l'empire ; mais jouiſſant, chacun dans ſon diſtrict, des prérogatives de la ſouveraineté, impoſant & levant des contributions, pouvant faire la paix & la guerre entr'eux & hors de l'empire ſans la participation du chef ſuprême ; à peu près comme fait en Europe le college des électeurs de l'empire d'Allemagne. Les Eſpagnols enfin furent étonnés de trouver, à leur arrivée dans ce pays, un grand peuple civiliſé à un certain point, qui avoit des villes, des troupes, des loix, des arts, des cours de juſtice, quelques notions, peu dévéloppées à la vérité, du droit public & particulier, une écriture hiéroglyphique, mais qui ſuffiſoit à des gens qui, n'ayant pas beaucoup d'idées, ſur-tout d'idées abſtraites, n'avoient pas un beſoin abſolu, comme nous, d'une maniere plus perfectionnée.

Quand les hiſtoriens de la conquête du Mexique nous racontent ſérieuſement qu'il y avoit différents degrés de juriſdiction, des juges ou prévôts, des ſentences deſquels on pouvoit appeller au conſeil ſuprême, & où le condamné en premiere inſtance payoit une groſſe amende ſi la condamnation étoit confirmée ; quand ils nous diſent que les dénis de juſtice, les prévarications des juges, étoient ſévérement punis ou réprimés, ils ſuppoſent la

raiſon de ces peuples plus développée qu'elle ne l'étoit effectivement à cette époque.

On ne peut guere les en croire davantage, quand ils nous diſent que, quoiqu'on ne connût point de loix écrites dans cet empire, l'uſage, fondé ſur la raiſon & le ſentiment de la juſtice imprimé dans tous les cœurs, en tenoit lieu, & que l'on ne pouvoit y déroger que lorſque le prince jugeoit à propos d'y faire des exceptions. Ils ajoutent que les ſujets qui compoſoient les cours de juſtice ou le conſeil de l'empereur, étoient choiſis dans les claſſes de citoyens les plus diſtingués par la naiſſance, le ſçavoir & la fortune. On exigeoit encore qu'ils ſe fuſſent diſtingués dans la guerre. On ſuppoſe donc ici, contre toute eſpece de vraiſemblance, que, juſtes appréciateurs du mérite, les Mexicains lui décernoient ſa récompenſe, & au crime ſa punition, avec un diſcernement & une équité qu'on ne trouve pas dans les peuples de la terre les plus policés; quoiqu'il ſoit démontré actuellement que ce peuple, auſſi nouveau que le reſte des Indigenes de l'Amérique, ne devoit la ſupériorité de ſon gouvernement ſur les autres, que parce qu'il s'étoit réuni en ſociété à une date plus ancienne. Nous verrons ci-après que les Péruviens

étoient dans un cas à peu près semblable, lorsque les Pizarres en firent la conquête.

Les électeurs de l'empire étoient au nombre de six, dont quatre étoient des princes du sang impérial; les deux autres étoient les Caciques de Tezcuco & de Tacubo, qui, par leurs dignités, étoient électeurs-nés de l'empire. Ces six électeurs, avec l'empereur régnant, composoient le conseil d'Etat. L'empereur élu n'étoit reconnu pour tel qu'après avoir remporté une grande victoire sur ses ennemis, ou reculé par quelque conquête importante les bornes de l'empire. Alors il rentroit triomphant dans la capitale, & il étoit porté nu dans le grand temple de Vitzliputzli, où, après des onctions & des prieres mystérieuses, on le revêtissoit des ornements de sa dignité. Après ces cérémonies, un des sacrificateurs, délégué à cet effet, lui faisoit un discours sur les devoirs de sa place, & lui faisoit prêter un serment d'espece singuliere.

L'empereur, après avoir juré de remplir en bon maître les devoirs du souverain à l'égard de ses peuples, juroit encore que sous son regne il n'arriveroit rien de funeste à son empire par famine, contagion, débordements de rivieres & autres accidents physiques. On lui faisoit passer ensuite quatre jours en retraite dans le

temple, après lesquels il étoit conduit dans son palais aux acclamations du peuple, où il étoit révéré au point qu'aucun de ses sujets, même des plus éminents en dignité, n'osoit le regarder en face.

La magnificence de la cour de Mexico étoit peu commune dans le Nouveau-Monde; cependant Montézume avoit encore ajouté à sa splendeur. La garde de son palais étoit de deux especes: l'extérieur étoit gardé par des soldats pris indistinctement de tous les ordres de l'empire, jusqu'à l'ordre mitoyen inclusivement; mais l'intérieur étoit gardé par deux cents nobles Mexicains, qui se relevoient chaque jour, & qui étoient remplacés par un nombre égal le jour suivant; & la noblesse de l'empire étoit obligée d'y fournir par brigades, qui servoient tour-à-tour. C'étoit le seul tribut d'obligation des nobles du pays. Mais, pour se concilier davantage la bienveillance du souverain, ils y ajoutoient des présents ou dons gratuits. Ces dons servoient à l'entretien de la maison impériale, & le surplus se portoit au trésor public pour être converti en especes.

Montézume avoit imaginé, pour exciter l'émulation dans tous les ordres de l'Etat, de conférer la noblesse aux sujets qui s'étoient distingués dans la profession &

l'exercice des armes. Il avoit, à ce que rapporte Antonio de Solis, inventé pour les nobles divers ordres de chevalerie, qui s'accordoient au mérite militaire sous les titres de l'aigle, du lion, du tigre. Ceux qui en étoient revêtus portoient, comme nos chevaliers d'Europe, la figure de ces animaux peinte sur leurs habits, & au cou la figure de l'animal de l'ordre dont ils avoient été décorés. Pour leur donner plus de considération, l'empereur les portoit lui-même. La longueur, la couleur de la ligature qui nouoit leurs cheveux, & le nombre des cordons dont leur tête étoit decorée, distinguoit les degrés du mérite des chevaliers. Mais, quoi que Solis dise de ces prétendues distinctions militaires, il est très-présumable qu'elles sont plutôt des fruits de son imagination que des choses réelles; cela paroît visiblement copié sur les ordres de chevalerie d'Espagne, qui en avoit dès-lors de plusieurs especes; & on voit qu'il a plus cherché à embellir sa narration, qu'à rapporter les choses telles qu'elles étoient en effet.

L'âge de vingt ans étoit celui du mariage pour les garçons, & celui de quinze pour les filles. Quand deux jeunes gens, fille & garçon, avoient le consentement de leurs parents & celui du commandant de leur quartier, ils étoient conduits au

temple, où le prêtre leur demandoit quelle étoit leur intention. Le garçon l'expliquoit nettement, la fille ne l'exprimoit que par un ſilence modeſte : alors le prêtre nouoit le bas de ſa robe au voile de la mariée, conduiſoit les époux à la maiſon qu'ils devoient habiter ; &, après leur avoir fait faire ſept fois le tour d'un fourneau, il les quittoit en les béniſſant. Si le garçon, en quittant ſon pere, le laiſſoit dans la pauvreté, il s'engageoit à partager avec lui le fruit de ſon travail : ſi le pere étoit riche ou aiſé, outre la dot qu'il donnoit à ſon fils en l'établiſſant, il promettoit de l'aſſiſter en tous ſes beſoins, & dans les circonſtances malheureuſes qui ne procéderoient pas d'un défaut de conduite.

La pluralité des femmes, ainſi que le divorce, étoient permis chez les Mexicains ; mais on ne pouvoit reprendre une femme qu'on avoit quittée, ni même avoir aucun commerce avec elle ſans encourir la peine de mort. Les devoirs des peres envers leurs enfants, des enfants à l'égard des peres & meres, des époux entr'eux, étoient écrits dans chaque maiſon en caractere d'uſage dans le pays ; & chaque garçon, en quittant la maiſon paternelle pour s'établir, en prenoit copie pour la tranſmettre à ſes enfants.

L'éducation phyſique & morale des

enfants, étoit l'un des points auxquels les législateurs de cet empire avoient donné la plus grande attention. Chaque college de prêtres du pays, avoit dans son enceinte un lieu destiné spécialement pour l'instruction gratuite des enfants du peuple; & les enfants, outre les exercices du corps qui peuvent contribuer à le fortifier & à le développer, y apprenoient encore les loix religieuses ou civiles du pays: ainsi ils étoient formés en tout ce qui pouvoit contribuer à leur bien propre & à celui de la patrie.

Quand ils étoient suffisamment instruits, on les employoit d'abord à porter des vivres aux soldats dans les armées, même en présence de l'ennemi; ce qui les familiarisoit avec les choses du service militaire, & les accoutumoit peu à peu à ne point s'effrayer des dangers & des fatigues de la guerre: mais on y employoit de préférence les enfants des nobles; & ceux de cet ordre étoient toujours élevés & formés par leurs Pairs, c'est-à-dire par des anciens chefs blanchis dans le métier des armes.

On n'avoit pas moins d'attention pour l'éducation des filles. Elles vivoient dans la plus grande retraite jusqu'à leur mariage. Elles étoient instruites des choses propres à leur sexe, & particuliérement dans les

détails

détails du gouvernement d'une maiſon. Elles ne pouvoient même ſortir de la maiſon paternelle pour aller au temple, à moins que ce ne fût pour acquitter des vœux faits par leurs parents, ou pour prier leurs idoles dans les maladies qui ſurvenoient à leurs peres & meres; encore y étoient-elles accompagnées de pluſieurs femmes, qui ne leur permettoient pas la moindre diſtraction. Elles avoient un temps déterminé pour chaque genre de travail, & elles ne pouvoient le quitter, ni même le changer, ſans ordre. On portoit la ſévérité pour le menſonge, au point qu'on fendoit les levres à celles qui s'en rendoient coupables, lorſqu'elles en étoient convaincues.

L'uſage des liqueurs fortes étoit abſolument proſcrit chez ce peuple, & on ne le permettoit qu'aux vieillards & aux malades. Celui qui s'enivroit & étoit découvert, étoit raſé en préſence du peuple; & l'on abattoit ſa maiſon, pour faire voir qu'il étoit indigne de vivre dans la ſociété des hommes.

La muſique & la danſe étoient les amuſements favoris des Mexicains. On peut bien penſer que leur muſique inſtrumentale n'étoit ni agréable ni ſçavante; mais leurs chanſons, qui avoient toujours pour ſujets les actions les plus mémorables de leurs empereurs & des hommes les plus illuſ-

tres de la nation, & quelques-unes qui rouloient sur des sujets légers, ne manquoient pas d'un certain agrément.

Les funérailles étoient réglées sur les dernieres volontés des mourants. Il n'y avoit que le cérémonial usité pour les obseques des empereurs, qui ne changeoit jamais. Quand le corps avoit été lavé, parfumé, & revêtu de ses plus beaux ornements, il étoit brûlé dans la cour de l'un des temples : les cendres étoient recueillies soigneusement, puis renfermées dans une urne précieuse, & portées ensuite à la montagne de Chapultépeque, où les empereurs avoient choisi leur sépulture. Ce qu'il y avoit d'abominable dans ces obseques des empereurs du Mexique, & même dans celles des Caciques, étoit le meurtre d'une infinité d'esclaves qu'on sacrifioit aux manes du défunt; car, à tout autre égard, ces cérémonies funebres n'avoient rien que d'ordinaire, & qui n'eût été pratiqué par une infinité d'autres nations: dans l'Asie, plusieurs puissances en usent encore de même. On parvient peu à peu, dans les pays où les Européens dominent, à abolir ces sacrifices sanguinaires aux manes des défunts.

L'ordre de la succession dans tout le Mexique, suivoit les degrés du sang, si toutefois l'héritier présomptif étoit jugé ca-

pable de gérer ſagement les biens qui lui avoient été laiſſés ; autrement on en déféroit l'adminiſtration au ſecond ou au troiſieme des enfants. Au défaut d'héritiers mâles, les neveux du défunt lui ſuccédoient ; & au défaut de ces derniers, c'étoient ſes freres qui héritoient.

Lorſqu'un ſeigneur revêtu d'emplois importants & de dignités, mouroit ſans enfants ou ſans proches parents qui dût en hériter, on lui éliſoit un ſucceſſeur qui n'acquéroit les titres du défunt qu'en ſe ſoumettant aux épreuves les plus rigoureuſes. On le mettoit en retraite dans un temple, & pendant tout le temps qu'elle duroit il ne pouvoit dormir. Si l'épuiſement des eſprits le forçoit au ſommeil, on l'éveilloit en le piquant, & en lui diſant : « Eveille-toi ; ſonge que tu ès dans l'obligation de veiller & de t'occuper ſans » ceſſe du bonheur des peuples commis à » tes ſoins. La charge que tu t'impoſes » ne te permet point de dormir, tandis » que le crime veille toujours. »

Lorſqu'un grand laiſſoit un héritier trop jeune pour gérer lui-même ſes biens, ou diſpoſer de lui-même & de ſes actions, on lui donnoit pour tuteur le plus ſage & le plus inſtruit de ſes parents ; &, à défaut de ceux-ci, celui des amis du mort, en qui l'on reconnoiſſoit le plus d'intelli-

gence & de probité. Les loix avoient fixé la majorité à trente ans.

De toutes les nations diverſes qui compoſoient l'empire du Mexique avant que Cortès en fît la conquête, les peuples de la province de Méchoacan étoient ceux qui avoient les idées les plus ſaines en fait de religion. Ils croyoient qu'il ne pouvoit y avoir qu'un ſeul Dieu; & ils plaçoient ſon trône dans le ciel. Ils croyoient à l'immortalité de l'ame, & avoient quelques idées d'un jugement dernier, des peines & des récompenſes d'une autre vie. Ils avoient auſſi des idées aſſez exactes de l'origine de l'homme, ainſi que du déluge univerſel; idée qu'on a trouvée aſſez généralement répandue dans tout le vaſte continent du Nouveau-Monde. Leurs prêtres portoient une couronne de cheveux, comme nos moines. Ils prêchoient la pénitence & la néceſſité des bonnes œuvres; cependant, par une contradiction aſſez ſinguliere, les ſacrifices de victimes humaines n'y étoient pas moins communs qu'à Mexico, dont ils avoient d'ailleurs emprunté tous les uſages de la vie civile.

En liſant ce que nous venons de rapporter, ſur la foi d'hiſtoriens Eſpagnols, des peuples de l'empire de Mexique, qui eſt-ce qui ne jugeroit pas que ce pays étoit l'un des plus policés & des plus heureux

de l'univers ? Mais cette admirable légiſlation n'eſt malheureuſement qu'un rêve ingénieux de ces auteurs. Il ne faut, pour s'en convaincre, que conſulter l'événement qui mit le Mexique ſous le joug d'une poignée d'aventuriers : événement qui fut occaſionné par l'ignorance, la lâcheté des peuples, l'abus de l'autorité, & les diviſions qui en naquirent ; ce qui n'auroit pu être dans un gouvernement où l'on ſuppoſe la morale & la légiſlation auſſi perfectionnées ; où les peuples n'euſſent pu, ſans être devenus ſubitement fous, renoncer aux douceurs d'une adminiſtration ſi parfaite, pour voler au-devant du joug d'une nation dont les vues avides & ſanguinaires n'auroient pu échapper à des gens auſſi éclairés qu'on ſuppoſe les Mexicains à l'époque où les Eſpagnols découvrirent leur pays.

On conçoit aiſément qu'un peuple accoutumé aux douceurs & aux commodités de la vie, aime mieux leur ſacrifier ſa liberté que de s'en priver ; mais on concevra difficilement que des peuples qui ont peu de beſoins ſe plient ſi facilement au joug de l'eſclavage, & encore plus difficilement qu'ils le ſupportent, lorſque chaque jour en aggrave le poids, & lorſqu'on a la facilité de s'y ſouſtraire, même quand on n'a pas la force de le ſecouer.

Aujourd'hui, façonnés à ce joug, les Mexicains sont, sinon heureux, du moins moins malheureux qu'ils n'étoient dans les premiers temps de la conquête de leur pays : nos fruits d'Europe, nos grains, les animaux que nous y avons naturalisés, ont rendu leur nourriture plus agréable & plus saine ; ils sont mieux vêtus, plus commodément logés. Ceux qui ont le malheur d'habiter près des mines, ou des villes de commerce où la tyrannie regne, sont les plus maltraités ; mais dans les lieux écartés des routes fréquentées, où les Espagnols ne se sont pas trop multipliés, & où ils sont devenus en quelque sorte Mexicains, le bonheur regne avec l'abondance & la paix.

Ceux de la province de Chiapa se distinguent entre tous les autres. L'aisance qui y regne y a amené les arts d'agrément. Ce pays n'est habité que par des indigenes. Chez eux, ainsi que chez les Tlascalteques, on fabrique des draps assez fins, des toiles de coton, quelques soieries, des chapeaux, même des galons, des broderies & des dentelles ; & comme Tlascala se trouve sur la route de la Vera-Cruz, ceux qui viennent s'y pourvoir des marchandises & des denrées d'Europe, y trouvent ce que la flotte ne peut leur fournir, ou leur veut survendre.

Dans les provinces qui n'ont ni mines ni manufactures, le soin des troupeaux fait vivre les habitants. Les porcs, les moutons, les chevaux, les bœufs sur-tout & les autres bêtes à cornes, qu'apporta Colomb dans le Nouveau-Monde, s'y sont prodigieusement multipliés. Les cuirs y sont devenus un objet considérable d'exportation. On a tenté dans ce pays la culture de la vigne & de l'olivier, mais elle n'y a pas réussi. Le coton, le sucre, le cacao, la soie, le tabac, y ont réussi plus ou moins, mais sont des objets de foible exportation. La vanille, l'indigo & la cochenille sont pour le Mexique des objets de commerce majeur. La culture & la préparation de la vanille sont le secret des Mexicains, qui ont contracté, dit-on, entr'eux l'engagement le plus fort de ne point en faire part aux Espagnols; mais il est plus vraisemblable que ceux-ci, accoutumés à une vie molle, méprisent la culture d'une plante dont ils jouissent par le travail d'autrui, sans se donner de peine.

[1522.]

A peine Cortès vit le Mexique soumis, que la passion de la gloire le fit songer à de nouvelles découvertes & à de nouvelles conquêtes. De fausses relations de navigateurs l'avoient fortement préoccupé de

l'idée qu'il devoit y avoir dans le golfe de Mexique une communication entre l'océan Atlantique & la mer du Sud. Ce passage imaginaire devoit singuliérement abréger la route des Espagnoles aux isles de l'Asie; & Cortès vouloit que sa nation pût partager le riche commerce des épices que les Portugais faisoient exclusivement.

Dans cette opinion, il fit faire divers voyages, tant dans le golfe que dans la mer du sud, pour faire cette découverte qui lui tenoit tellement à cœur, qu'au bout de deux ans de recherches infructueuses, il croyoit encore à l'existence de ce passage, & qu'il écrivit à l'empereur Charles V, le 15 Octobre 1524, au sujet d'un nouvel armement qu'il venoit de faire: « Je fonde de très-grandes espérances sur » ces vaisseaux; & je compte, avec l'aide » de Dieu, soumettre à Votre Majesté Im» périale plus de royaumes & de domai» nes qu'on n'en a jamais connu dans no» tre nation. » Cet espoir ayant été frivole, après cinq ans de courses & de dépenses inutiles, Cortès, toujours préoccuppé de l'existence d'un passage dans la mer du sud, résolut de le faire chercher plus au nord; il s'y engagea même par un traité exprès avec l'empereur, dans le voyage qu'il fit en Espagne en 1528, où Charles lui conféra les plus grands hon-

neurs, avec le titre de Marquis de la vallée de Guaxaca, & la dignité de Capitaine général de la nouvelle Eſpagne & des provinces ſituées ſur la côte de la mer du ſud, en lui aſſignant, pour lui & ſes héritiers, la douzieme partie de ce qu'il découvriroit & pourroit conquérir.

[1523.]

Jean de Verrazano, Florentin, parcourut, en cette année, environ ſept cents lieues de côtes de l'Amérique ſeptentrionale, par l'ordre de François I; mais il ne fit que les reconnoître, ſans pouvoir y faire aucun établiſſement, n'ayant que cinquante hommes d'équipage, & pour huit mois au plus de vivres. On a lieu de croire que dès l'an 1504, des Bretons & des Normands avoient découvert le Banc de Terre-Neuve, & que dès-lors même ils y pêchoient la morue. On verra dans le cours de cet ouvrage que cette découverte peut, avec beaucoup de vraiſemblance, remonter bien plus haut qu'à cette époque.

Cette même année délivra Cortès de deux concurrents redoutables, & de deux cruels ennemis: François Garray, qui mourut à Mexico, & Diego Vélaſquez, qui mourut à Cuba. Il lui en reſtoit un troiſieme, moins puiſſant, mais non moins dangereux pour lui que Vélaſquez, &

dont il étoit trop éloigné alors pour être instruit de tout ce qu'il faisoit jouer de ressorts pour le perdre. Il se livra donc tout entier à régler l'administration de l'empire de Mexique, & à y établir la foi Catholique, qu'il regardoit comme le plus fort & le plus sûr lien pour unir les peuples conquis au gouvernement Espagnol.

Ce général étoit alors au plus haut période de la gloire où puisse parvenir un homme, aimé comme un pere des Mexicains, respecté des Espagnols, & de ses ennemis mêmes, comme le plus puissant & le meilleur des souverains; mais c'est le sort des choses de ce monde de décheoir, lorsqu'elles sont arrivées à leur point de perfection. Narvaez ne cessoit de crier à la cour d'Espagne contre les prétendues violences de Cortès, qu'il s'étoit attirées à lui-même, en refusant, par la plus condamnable des jalousies, de devenir son coopérateur & le compagnon de sa gloire. Il eût succombé sous la calomnie, sans le duc de Béjar, son parent, qui eut le crédit de faire suspendre le jugement de la cour, jusqu'à ce qu'elle eût reçu des informations authentiques sur ce qui étoit imputé à Cortès par des personnes dont on pouvoit d'autant plus raisonnablement suspecter le témoignage, qu'on n'ignoroit pas la haine qu'elles lui portoient.

Cette même année encore fut achevée la ville de Panama, dans l'isthme de ce nom, sur la mer du sud, dont le gouverneur dom Pedro Arias d'Avila avoit jetté les fondements en 1518, en transportant en ce lieu la colonie établie par Balboa sur les rives du Darien. A peine cette colonie eut-elle pris quelque consistance, que le gouverneur songea à étendre la population du côté de Nicaragua. Herréra, l'un de ses principaux officiers, & l'un des historiens des conquêtes de la couronne d'Espagne dans le Nouveau-Monde, fut chargé d'aller solliciter des secours à Saint-Domingue pour l'entreprise projettée. Il trouva moyen d'intéresser au succès de ce projet un riche négociant d'Hispaniola, nommé Bazurto; mais, comme les préparatifs furent plus longs qu'il ne convenoit à l'impatience du gouverneur d'Avila, il donna la conduite de cette expédition à Fernand de Cordoue.

Herréra & Bazurto virent avec chagrin, à leur arrivée, les nouvelles dispositions du gouverneur de Panama. Celui-ci, pour les appaiser, leur permit de continuer les découvertes sur la mer du sud. Bazurto, ne trouvant pas à Panama ce qu'il lui falloit pour son armement, repassa à Hispaniola pour y rassembler tout ce qu'il

jugea nécessaire à l'expédition qu'il projettoit; mais la mort le prévint & mit fin à des projets qui furent bientôt repris par l'homme le plus capable, par son courage & sa constance, de les mener à leur entiere perfection.

Les nouvelles que la cour d'Espagne attendoit du Mexique, lui arriverent cette même année. Cortès, en politique habile, avoit eu l'adresse de soutenir le détail qu'il faisoit de son gouvernement, d'un présent de la valeur de soixante mille pistoles, avec un canon d'argent, piece qui parut aussi rare que précieuse. On imagine sans peine que le compte que rendoit Cortès, appuyé de présents aussi riches, indépendamment du quint du roi, ne pouvoit manquer d'être reçu favorablement; & toutes ses opérations furent jugées être telles qu'on pouvoit les attendre du sujet le plus capable, le plus fidele & le plus affectionné. Tant que la joie qu'excita la vue des grandes richesses qu'il faisoit passer en Espagne se soutint, on n'osa révoquer en doute sa fidélité & son zele; mais insensiblement la calomnie reprit le dessus, les services & les présents furent oubliés; & l'on fit en Espagne l'injure de nommer des commissaires au conquérant & au pere du Mexique, à un héros qui

venoit d'ajouter aux Etats de ſes maîtres, un empire infiniment plus riche & plus grand que le leur.

Le conſeil impérial nomma un juge ſouverain du Mexique, avec ordre d'inſpecter la conduite du général. Ce nouveau magiſtrat mourut peu de temps après ſon arrivée. Le bachelier Daguilar, nommé ſon aſſiſtant, prenoit déja des meſures fort propres à chagriner Cortès, ſi la mort n'eût délivré ce général des perſécutions que l'autre lui ſuſcitoit déja. Alonze d'Eſtrada, nommé par Daguilar pour lui ſuccéder, ſélon les pouvoirs qu'il en avoit reçus de l'empereur, prit tout-à-fait l'eſprit de ſon prédéceſſeur; & ſes procédés à l'égard de Cortès devinrent d'une violence ſi révoltante, que les Indiens & les Eſpagnols même lui offrirent de le défaire de ce nouveau préſident. Heureuſement pour Cortès & le préſident, la cour ayant nommé un évêque pour la ville de Tlaſcala, le prélat, conciliant & amateur de l'ordre & de la paix, vint à bout de calmer les violences du préſident, & de pacifier tout.

Ce fut encore dans le courant de cette même année (1528) que Pizarre & Almagro s'offrirent à d'Avila pour ſuccéder aux projets de Bazurto & d'Herrera: ce gouverneur accepta leurs offres, & leur donna commiſſion à cet effet.

Ces deux hommes proposerent à un troisieme, qui étoit un ecclésiastique fort riche, nommé Fernand de Luques, d'entrer dans le projet, ce qu'il accepta. Ces trois hommes firent un traité de société, dont les principaux articles furent, que Pizarre ayant beaucoup voyagé & combattu toute sa vie, étant par conséquent le plus propre à suivre l'expédition, auroit le commandement des forces : Almagro devoit être chargé de suivre les détails de l'armement, & des provisions de guerre & de bouche ; & Fernand de Luques ne pouvant, par état, contribuer en rien autre chose que de ses moyens dans ce projet devoit y employer ses fonds. La colonie de Panama fut extrêmement étonnée qu'une société de trois personnes seulement entreprît une expédition de cette nature, qui sembloit exiger les moyens les plus puissants : on regardoit ce projet comme une folie ; mais le courage, l'industrie & la constance de Pizarre triompherent enfin de tous les obstacles, & consommerent cette entreprise, la plus brillante de toutes, si la conquête du Mexique ne l'eût précédée, & n'eût montré la possibilité de l'exécution.

[1524.]

Ce nouveau conquérant, le rival de

gloire de Fernand Cortès, partit de Panama vers la mi-Novembre de cette année, avec deux vaisseaux seulement & deux canots. Nous avons vu ci-dessus, à l'an 1512, que la découverte du Pérou fut la suite d'une dispute d'avarice entre les Castillans conduits par Vasco Nunès de Balboa, pour le partage des présents que leur faisoit le Cacique Cureta; mais ce Balboa, avec tous les talents qui font les héros, n'eut ni le temps ni les moyens de suivre l'exécution des grandes idées que lui avoit fait concevoir la découverte de la mer du sud. Son successeur & son bourreau, qui n'avoit que la basse jalousie du commandement, sans aucune des vertus qu'il eût fallu avoir dans sa place, ne contribua à la découverte du Pérou, que de sa simple permission; & il étoit réservé à deux soldats d'une naissance équivoque & sans éducation, & à un prêtre avare, de faire cette importante conquête.

François Pizarre, le plus connu des trois, étoit fils naturel d'un gentilhomme de l'Estramadoure. Appliqué dès son enfance à la garde des troupeaux, il n'apprit pas même à lire. Son caractere ardent lui fit quitter de bonne heure une occupation si tranquille pour courir le monde; & il saisit avidement l'occasion de passer en Amérique. Il fut dès-lors de toutes les

expéditions, & se distingua par-tout. Son génie suppléant aux lumieres acquises, il prit des hommes & des affaires dès connoissances suffisantes pour s'élever à tout ce que les gens bien nés acquierent tout d'un coup par le seul titre de la naissance.

Diegue Almagro, d'une naissance aussi équivoque, mais d'un courage éprouvé, vieilli dans les camps, patient, infatigable; Fernand de Luques, prêtre avide & extraordinairement enrichi: tels furent ces trois associés qui jurerent de mettre en société tout ce qu'ils avoient de biens, de partager également le bénéfice de l'expédition, & de se garder une fidélité inviolable: traité qui fut scellé par le partage des especes eucharistiques consacrées par le prêtre, qui, après en avoir consommé une partie, partagea le reste à ses deux associés.

La petite escadre de Pizarre prend la route de Taboga, passe de-là aux isles des Perles pour y faire de l'eau, du bois & du fourrage pour ses chevaux; &, se portant à douze lieues plus avant, elle prit terre à une côte pour trouver le Cacique de la province: mais les habitants ayant fui à son approche, Pizarre ne trouva que quelques bourgades abandonnées, dont on avoit emporté les vivres. Craignant d'en manquer en s'avançant davantage dans le

le pays, il regagna ses vaisseaux ; &, portant au sud, il rangea la côte de plus près qu'il lui fut possible. Mais les vivres diminuant, malgré l'économie avec laquelle la distribution s'en faisoit, il fut obligé de prendre terre une seconde fois, & fut trop heureux de trouver quelque peu de poissons & des boutons de palmier, dont ses gens & lui-même furent obligés de vivre. Cette mauvaise nourriture exténuant l'équipage, Pizarre fit partir un de ses vaisseaux pour prendre de nouvelles provisions aux isles des Perles. Par un hasard heureux, on découvrit, à quelque distance du camp, des cocotiers qui devinrent une ressource bien précieuse pour lui, dans la circonstance critique où il se trouvoit.

On a vu ci-devant que François Ier, ayant envoyé le Florentin Verrazano à la découverte des terres dans l'Amérique, ce navigateur découvrit Terre-Neuve. Vers le même temps, Jean Cabot, chargé de pareille commission pat Henri VII, roi d'Angleterre, fit la même découverte. Mais si la premiere prise de possession fait titre, les François y ont un droit plus fondé que leurs rivaux ; car des pêcheurs Bretons & Normands y firent dès-lors des établissements. Les Anglois n'en conviennent point, s'autorisant d'une patente de

Henri VII, qui autorise Jean Cabot à aller, sous pavillon Anglois, chercher de nouvelles terres. Cette patente, à la date du 5 Mars 1496, est d'autant plus suspecte de fausseté, qu'à peine alors avoit-on en Europe des nouvelles certaines du Nouveau-Monde, ou plutôt, qu'à cette époque on ne sçavoit encore rien de l'existence d'un nouveau continent.

Sous le regne de Henri VIII, on ne sçait pas précisément en quelle année, Thorn & Elliot firent un voyage à Terre-Neuve dans des vues de commerce, & un Anglois nommé Hore entreprit d'y fondre une colonie; mais la disette de vivres y fit périr presque tout son monde.

Ces diverses tentatives n'avoient eu d'abord pour objet que de faire le commerce des pelleteries avec les naturels du pays; mais les difficultés qui accompagnoient le trafic, & le peu de profit qu'en tirerent les aventuriers dont on vient de parler, les y firent renoncer, & en dégoûterent leurs compatriotes, qui cesserent de fréquenter cette isle.

Les François & les Portugais, qui y avoient remarqué un objet de trafic bien plus lucratif que la traite des pelleteries, profiterent de la négligence & du défaut d'observations des Anglois; &, sans perdre de vue le commerce des fourrures, ils

s'adonnerent à la pêche, à laquelle l'abondance du poiſſon qui ſe trouvoit dans ces parages les invitoit puiſſamment; & ce ne fut que long-temps après, que le bénéfice qu'ils y faiſoient fut découvert par les Anglois, & devint pour eux un motif de ſe mettre en état de le partager au moins s'ils ne pouvoient ſe l'approprier.

Cette iſle, qui n'eſt ſéparée du continent que par un détroit de même largeur à peu près que celui appellé le Pas de Calais, c'eſt-à-dire d'environ ſept lieues, peut avoir trois cents lieues de tour. Elle gît entre les quarante-ſix & demi, & cinquante-un & demi degrés de latitude nord. On peut y paſſer de l'Angleterre, dont elle n'eſt éloignée que de ſix cents lieues, en vingt jours: on a même vu des traverſées beaucoup plus courtes. Le marquis de la Roche, lieutenant général du Canada pour le roi de France, cherchant un port commode ſur les côtes de l'Acadie pour y former un établiſſement, fut ſurpris, étant à l'iſle de Sable, par un vent ſi violent, qu'il fut porté malgré lui en France en moins de douze jours. Cette iſle a des havres ſûrs & commodes, où les vaiſſeaux qui vont à la Virginie, à la nouvelle Angleterre & aux Bermudes, peuvent relâcher en cas d'accidents.

Les relateurs ne ſont pas d'accord ſur

la qualité de son sol. Les uns le disent fertile; d'autres prétendent que cette isle n'est qu'un rocher stérile: les uns & les autres se trompent. Le ciel embrumé de cette isle est défavorable à la maturité de plusieurs especes de nos plantes usuelles; mais beaucoup y réussissent assez bien; & la preuve que le sol est bon, c'est que tout l'intérieur de l'isle est garni des bois les plus vigoureux. On y trouve d'ailleurs une multitude étonnante de daims, de lions, de renards, d'écureuils, de loups, d'ours, de loutres & de castors; & la stérilité qu'on reproche à l'isle de Terre-Neuve est plus l'effet de la négligence de ses habitants, que de toute autre cause physique. Les colons gagnant plus l'été à la pêche qu'à la culture des terres, négligent celle-ci pour l'autre, & préferent les endroits pierreux & les greves aux terres du meilleur rapport, comme plus propres pour faire sécher leur poisson.

Apeine le Mexique étoit soumis, qu'Alvarado, l'un des lieutenants de Cortès, fut chargé par lui d'aller soumettre la province de Guatimala, qui fait actuellement l'une des plus grandes de la Nouvelle-Espagne. Cet officier y bâtit plusieurs villes, & entr'autres Guatimala, qui prit le nom de la province, & qui en devint la capitale & le siege d'une Audience royale.

L'endroit où elle eſt ſituée eſt l'un des plus fertiles du Nouveau-Monde : l'air y eſt ſain, le climat tempéré ; il produit le meilleur indigo de l'Amérique. La valeur des productions de ce pays, jointe à celle des Honduras, fait une valeur de ſix millions. L'Yucatan, péninſule entre les golphes de Campêche & de Honduras, produit le bois de Campêche, dont tout le monde connoît les propriétés pour les teintures en noir & violet.

[1525.]

Cependant le vaiſſeau détaché de la petite flotte de Pizarre reparut, & ſa vue ranima pluſieurs malades qui avoient le plus grand beſoin de rafraîchiſſements. Pizarre, dans l'abſence de ce navire, avoit perdu vingt-ſept hommes ; une meilleure nourriture ſauva le reſte. Tous ſe trouvant rétablis, Pizarre continua ſa route, & débarqua dans un canton ſi humide, que les habits des Eſpagnols y pourrirent en moins de rien. Ce chef y fit peu de ſéjour, & fut prendre terre plus haut. Les Eſpagnols ayant apperçu un chemin frayé, ils le ſuivirent ; & ce chemin les conduiſit à une bourgade abandonnée. Ils y trouverent cependant du maïs ; mais des lambeaux de cadavres humains, qui leur parurent les reſtes d'un feſtin de Cannibales, & leur firent

voir qu'ils étoient chez un peuple anthropophage. Rien ne les engageant à séjourner dans cet endroit, ils s'en retournerent; mais ayant manqué le chemin qui les avoit conduits à cette bourgade, ils en prirent un autre qui aboutissoit à un canton dont les habitants les reçurent les armes à la main, & les forcerent de se retirer.

Pizarre appella cette nation *Pueblo Quemado*, Peuple Brûlé. Almagro son collegue, en le cherchant, vint aborder au même canton, où il reçut le même accueil; mais il ne s'en tira pas avec le même bonheur, car il y perdit quelque monde & un œil. Il retourna de-là à l'isle des Perles, où ayant appris que Pizarre étoit à Chincama, il se hâta de l'y aller joindre, & lui causa la plus grande joie par son arrivée. Ils recommencerent à courir sur nouveaux frais: mais les obstacles sembloient se multiplier sous leurs pas; ils eurent à combattre les courants, les Indiens & la faim: ils perdirent beaucoup de monde; mais quatre-vingts hommes de recrue & des provisions nouvelles fournirent à Pizarre les moyens de pousser jusqu'à Catamez.

Trop foible pour résister à une multitude d'Indiens qui le pressoient sans relâche, il se rendit à la petite isle *del Gallo*, d'où il

envoya de nouveau son collegue à Panama pour se procurer quelques secours.

En cette année (1525) Diaz de Solis découvrit au Brésil la baye de Rio Janeiro ; mais on n'y forma point d'établissement : ce ne fut que lorsque la couronne de Portugal apprit par l'expérience l'importance de sa découverte, qu'elle sentit celle de s'y établir solidement. En cette même année fut découverte dans la mer du sud, à 14 degrés latitude nord, & environ 158 degrés longitude orientale de Paris, l'isle de Saint-Barthelemi, par Alphonse de Salazas, Espagnol.

En cette même année Garcie de Loyla fit un voyage au détroit de Magellan, & il le passa. Sa navigation enrichit de remarques intéressantes, les nouvelles découvertes de son précurseur.

Almagro, à son retour à Panama, apprit que Pedrarias, ou Pedro Arias d'Avila, avoit été remplacé par Pedro de Los-rios. La crainte que ce nouveau gouverneur ne fût pas, par rapport à leur entreprise, dans les mêmes dispositions que son prédécesseur, l'empêcha de lui exposer le sujet de sa mission. Sa crainte n'étoit en effet que trop fondée ; car non-seulement le nouveau gouverneur s'opposa à ce qu'il fût fait de nouvelles levées, mais il permit même à tous ceux qui se trouvoient en-

gagés sous Pizarre, tant officiers que soldats, de revenir à Panama, s'ils le jugeoient à propos. On imagina bien que des gens qui s'étoient engagés dans l'expédition la plus périlleuse, & qui avoient déja plus d'une fois fait solliciter leur rappel, s'empresserent de profiter de la permission qui leur avoit été donnée. Tous, sauf douze hommes qui ne voulurent point abandonner leur général, déserterent les drapeaux de Pizarre. Celui-ci, sensible à leur attachement, leur promit la plus grande part au butin qu'ils pourroient faire, comme ils lui jurerent de leur côté de mourir avec lui plutôt que de le quitter.

Pizarre passa avec eux, de l'isle del Gallo, dans une autre qu'il appella Gorgone. La faim l'y réduisit, lui & son équipage, à vivre de couleuvres & d'autres reptiles. Almargo leur rapporta des vivres ; mais il ne leur amena aucun autre secours. Enfin, après trois ans de courses infiniment pénibles, & qui le ruinerent lui-même & ses associés, il revint à Panama, aussi dénué qu'il l'étoit à son départ d'Europe pour le Nouveau-Monde ; mais, ne désespérant point de sa fortune, il se détermina à repasser en Espagne, pour y implorer la protection de l'empereur.

Il fut assez heureux pour arriver jusqu'à ce prince, à qui il rendit le compte le

plus détaillé de ses voyages, de ses découvertes, de ses projets, & de l'espoir qu'il en concevoit pour les suites, s'il plaisoit à Sa Majesté de lui accorder le gouvernement du Pérou & des pays qu'il pourroit conquérir, avec le titre d'Adelantade du Pérou. L'empereur, à qui les graces de cette espece ne coûtoient rien, les lui accorda aux conditions ordinaires; mais sans vouloir contribuer en rien aux frais de l'expédition. Pizarre, satisfait des pouvoirs qu'il avoit obtenus, repasse au Nouveau-Monde, emmenant avec lui deux de ses freres. Almagro, qui avoit partagé les périls & les frais de l'expédition précédente, fut assez mécontent de n'avoir été aucunement compris dans les dignités accordées à son collegue; mais celui-ci sçut le radoucir en lui promettant de lui céder la charge d'Adelantade, & de faire confirmer cette cession par le conseil d'Espagne. Cette promesse les réconcilia, & ils commencerent à prendre de concert toutes les mesures que les circonstances purent leur permettre pour profiter de la concession impériale; mais ce ne fut que vers la fin de l'année 1530 qu'ils se virent en état d'entreprendre quelque chose.

[1526.]

Sébastien Cabot, qui, comme nous l'a-

vons vu ci-dessus, étoit allé porter ses talents en Espagne, fut choisi pour commander un armement que la cour fit en cette année. Ce navigateur, se dirigeant sur les Mémoires de Diaz de Solis, arriva à l'embouchure de la riviere de la Plata. Il remonta ce fleuve, & bâtit un fort à l'entrée de la riviere de Riotercero. Nuno de Lara eut le commandement de ce fort; mais il ne put le garder long-temps. Nous nous dispenserons de rapporter les prodiges dont, selon les histoires Espagnoles, furent marqués tous les événements qui suivirent cet établissement; nos lecteurs n'y croiroient pas. Cette raison suffit pour nous dispenser de prendre cette peine.

Alvar de Saavedra découvrit, en cette année, entre le 9e & le 11e parallele nord dans la mer du Sud, un grouppe d'isles qu'il nomma *Isles des Rois*. Il fut le premier qui eut connoissance de la nouvelle Guinée, de la terre des Papoux, & d'une autre suite d'isles basses.

[1527.]

Jean Bermudès, Espagnol, découvre à la côte de l'Amérique septentrionale, à trois cents lieues au nord des Antilles, le petit Archipel qui de son nom fut appellé les Bermudes. Les Anglois s'y établirent depuis. En cette même année Hé-

rédia arrive au golphe de Darien, avec des forces suffisantes pour repousser les Sauvages de cette côte ; ce qu'il fit, & fonda la ville de Carthagene, qu'il peupla. Elle est devenue l'un des plus considérables établissements que les Espagnols aient au Nouveau-Monde ; & qui seroit encore le plus digne d'être recherché, sans l'insalubrité du climat où cette ville a été bâtie.

[1528.]

En cette année, Cortès équipa plusieurs vaisseaux pour faire des découvertes dans la mer du Sud, & pour reconnoître les Moluques, dont il vouloit tirer les épiceries ; mais l'entreprise fut malheureuse ; une partie des équipages périt par les maladies ; le reste tomba entre les mains des Portugais, & fut emmené prisonnier à Malaca.

Les calomnies de Narvaez & de ses partisans se renouvelloient avec plus de force que précédemment, & elles commençoient à faire impression, lorsque Cortès, sur les pressantes sollicitations du cardinal Loaisa, confesseur de l'empereur, résolut de passer en Espagne. Sa présence, le compte qu'il rendit au gouvernement de ses opérations dans le Mexique, & plus que tout cela les richesses qu'il en rap-

porta, diſſiperent ce nouvel orage. L'empereur le combla de careſſes & de diſtinctions. On établit cependant en ſon abſence une cour ſouveraine à Mexico, dont le préſident Nuno de Guzman fit citer Cortès, &, à défaut de comparoître, il fit ſaiſir tous ſes biens. L'empereur, informé de la violence & de l'injuſtice de cette procédure, ôta au préſident ſa charge, qui fut donnée à Mendoza. Celui-ci rétablit Cortès dans tous ſes droits, fit arrêter Guzman, & l'envoya priſonnier en Eſpagne.

[1529.]

Dans le ſéjour que fit Cortès en Eſpagne, il épouſa dona Juana de Zuniga, & retourna avec elle au Mexique. Il y fut reçu avec tant de joie & des marques ſi éclatantes de ſatisfaction, tant de la part des Indiens que de celle des Eſpagnols même, que la chancellerie de Mexico en prit de l'ombrage. On l'obligea de faire enregiſtrer ſes patententes de capitaine général. On lui fit défenſes d'entrer dans la ville; & les Indiens, profitant des diviſions qu'ils voyoient régner entre les chefs du gouvernement, conçurent le projet de ſecouer le joug, & de reprendre leur liberté. Le ſoulevement éclata par le meurtre de plus de deux cents Eſpagnols qui furent maſſacrés en deux jours. La révolte alloit devenir générale,

lorſque l'archevêque de Mexico fit entendre aux membres de la chancellerie que leurs diviſions alloient ruiner l'empire des Eſpagnols, & que Cortès étoit le ſeul qui pût étouffer la rebellion qui menaçoit d'ôter à l'Eſpagne tout le fruit d'une conquête auſſi importante. La chancellerie ſentit le poids des raiſons de ce prélat; & Cortès fut rappellé à Mexico, où l'aſcendant qu'il avoit ſur les Indiens, & l'exemple qu'il fit faire des plus échauffés d'entre les rebelles, rétablirent le calme.

[1530.]

Depuis le retour de Pizarre à Panama en 1526, juſqu'à la préſente époque, lui & Almagro s'étoient donnés des peines incroyables pour reprendre la trace des projets entamés en 1523; mais, quelques efforts qu'ils euſſent faits pendant plus de trois ans, ils n'avoient pu venir à bout de ſe procurer les moyens de recommencer leurs courſes & de faire de nouvelles découvertes. Ponce de Léon, ce même aventurier à qui la cour d'Eſpagne dut en 1512 la découverte de la Floride, & une reconnoiſſance exacte du canal de Bahama, leur fournit, en attendant mieux, un vaiſſeau; mais ils eurent encore une peine infinie à trouver du monde pour former leur équipage, & faire quelques troupes

de débarquement. Le malheureux ſuccès des premieres entrepriſes degoûtoit tout le monde ; & peu de perſonnes avoient aſſez de réſolution pour vouloir courir les riſques d'une nouvelle expédition, après le récit qui avoit été fait à Panama des miſeres, exceſſives à la vérité, qu'avoient eſſuyées ceux qui avoient été de la précédente, cependant il s'en trouva.

[1531.]

Pizarre met à la voile avec le ſeul vaiſſeau que lui avoit fourni Ponce de Léon. Almagro, de ſon côté, ſe donna tant de mouvement, qu'il parvint à équiper deux autres navires, avec leſquels il ſuivit de près ſon aſſocié. Pizarre comptoit prendre terre à Tumbez, & il ſe vit obligé de débarquer beaucoup en-deçà. La marche qu'il lui fallut faire enſuite par les terres, ſe trouvant coupée par une infinité de rivieres qu'il étoit forcé de paſſer à la nage, devint par-là extrêmement pénible ; mais plein de ſon projet, rien n'étoit capable de le rebuter. Ses gens, encouragés par ſon exemple, triompherent de tous les obſtacles que leur oppoſoit la nature du pays qu'ils avoient à traverſer. Enfin ils arriverent à Coaque, où Pizarre trouva des vivres en abondance, & de quoi charger d'or deux navires, qu'il fit partir après ſa

jonction avec Almagro, & dont il envoya l'un à Panama, & l'autre à Nicaragua.

Ce précieux butin étoit bien capable de faire revenir de leurs préventions ceux qui avoient traité de folie l'entreprise de Pizarre. La prétendue chimere s'évanouit à l'aspect de richesses aussi considérables : les capitaines Becalcazar & Jean Forèz lui armenerent bientôt de nouveaux renforts. Pizarre se porta de Coaque à Puna, où les Indiens le reçurent avec toutes les apparences de l'amitié ; mais il ne tarda pas à s'appercevoir que ces beaux semblants cachoient des perfidies. En effet, il éventa un complot qu'ils avoient fait d'endormir les Espagnols par les apparences d'une sincere amitié, & de les massacrer. Il les en punit, en remportant sur eux la victoire la plus complette.

Il chercha à tirer parti de sa victoire, en rendant au Cacique de Tumbez six cents prisonniers que ceux de Puna avoient faits sur sa nation ; il envoya, avec ces prisonniers, trois de ses Espagnols qu'il chargea de présents pour le Cacique ; mais, par la plus horrible des ingratitudes (si la crainte de tomber sous le joug de maîtres impitoyables comme les Espagnols ne l'eût en quelque sorte justifiée) ces trois députés furent sacrifiés aux idoles du pays. Pizarre, outré de cette perfidie, sçut s'en

venger de façon à effrayer quiconque seroit tenté d'en user de la même maniere avec ceux qu'il chargeoit de ses ordres.

Il partit de Puna pour Tumbez ; &, dissimulant à son arrivée les sujets fondés de mécontentements qu'il avoit contre le Cacique du pays, il lui fit toutes les avances possibles pour gagner son amitié. Ce barbare, dédaignant les avances du général Espagnol, & ne les payant que par des marques de haine & de mépris, Pizarre l'attaque & le défait à plate-couture, & venge pendant quinze jours la mort de ses trois Espagnols, en mettant toute la province de Tumbez à feu & à sang.

Le Cacique, effrayé à son tour d'une vengeance si terrible, vient en suppliant implorer la clémence du vainqueur, & en achete la paix à force d'or & d'argent. Pizarre, après cette exécution sanglante, laissa quelques-uns des siens dans le pays pour le contenir dans le devoir, & se porta trente lieues plus avant avec le reste de son armée, où il trouva des Caciques mieux intentionnés, dont il cultiva précieusement les bonnes dispositions, & celles où ils paroissoient être de vivre bien avec les Espagnols, pour attirer à son parti ces derniers par la confiance, après avoit effrayé les autres par la terreur.

Arrivé à Payta il y trouva un port commode,

mode, & fit le projet d'y former un établissement. Pour cet effet, il rappella de Tumbez ceux de ses gens qu'il y avoit laissés, & sur le champ il fit travailler à s'y établir. Pendant qu'on étoit occupé de ce projet, le général Espagnol reçut une députation de chacun des deux Incas, freres & souverains du Pérou, qui étoient alors en guerre pour la succession du feu Inca leur pere, Huyana-Capac.

Cet Inca descendoit de Manco-Capac, & de Mama-Ocello-Huaco sa femme, fondateurs de l'empire du Pérou, si l'on en croit les Espagnols, qui prétendent aussi que cet empire, à l'époque de la conquête, étoit policé depuis près de quatre siecles. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, qui ne pourroit être regardée comme un fait, qu'autant que des monuments historiques ou une tradition bien conservée en établiroit la vérité, l'empire des Incas avoit prospéré sous onze souverains descendants de Manco-Capac, qui s'étoient dit enfants du soleil. Ces souverains avoient tous été humains & justes.

Huyana-Capac, le onzieme de ces Incas, s'étant emparé de Quito, épousa, pour légitimer sa possession, l'héritiere unique du roi détrôné, dont il avoit eu un fils nommé Atahualpa ou Atabalipa, comme il en avoit eu d'une premiere femme, un autre nommé

Huaſcar. Parmi les auteurs Eſpagnols qui ont écrit l'hiſtoire du Pérou, les uns diſent que l'Inca Huyana-Capac, pour prévenir toute eſpece de diviſion entre ſes deux fils, avoit partagé ſes Etats entr'eux; qu'il avoit donné à l'ainé Huaſcar le patrimoine de ſes peres, l'empire de Cuzco; & le royaume conquis, celui de Quito, à Atabalipa ſon ſecond fils, comme étant l'héritage de ſa mere.

Que ces deux princes avoient vécu en aſſez bonne intelligence l'eſpace de quatre à cinq ans; mais qu'Huaſcar, craignant que ſon frere ne devînt aſſez puiſſant pour lui donner de l'inquiétude, avoit cherché à prévenir l'effet de ſes craintes, en l'attirant à ſa cour, avec le deſſein de s'en défaire ſans riſques. Qu'Atabalipa ſoupçonnant les intentions de ſon ainé, qui ſe découvroient trop clairement par la chaleur avec laquelle il le preſſoit de lui donner la ſatisfaction de venir à ſa cour, promit de s'y rendre; mais en prenant un délai aſſez long pour ſe donner le temps de former dans le plus grand ſecret une armée en état de le défendre contre les entrepriſes de ſon frere, & d'entreprendre même ſur lui ſi ſes ſoupçons ſe vérifioient.

Que, dès qu'il jugea ſes forces ſuffiſantes pour n'avoir rien à craindre des deſſeins d'Huaſcar, il prit la route de Cuzco.

Soit qu'Huaſcar ne fût pas aimé, ou que l'amour de la nouveauté fît ſon effet ordinaire ſur les eſprits, l'armée dont Atabalipa ſe faiſoit accompagner groſſit tellement dans la route, qu'elle donna à ce jeune prince l'idée de dépoſſéder ſon aîné. Celui-ci ſurpris, fut vaincu de prime abord; & le vainqueur pourſuivit ſi chaudement ſes avantages, qu'il ſe rendit maître d'Huaſcar & de tout l'empire du Pérou. Cet uſurpateur uſa de ſa victoire avec la derniere inhumanité. Il fit égorger, diſent les Eſpagnols, tous les princes de la maiſon des Incas, avec leurs femmes & leurs enfants. Cependant il n'oſa attenter d'abord à la vie d'Huaſcar; mais, pour préparer les eſprits ſur le ſort qu'il lui deſtinoit, il fit répandre ſur le compte de ſon malheureux frere une fable que l'ignorance des Péruviens leur fit adopter avidement dans le temps comme une vérité, ſi toutefois on peut donner quelque croyance au récit des Eſpagnols, qui, dans tout ce qu'ils ont écrit ſur les pays conquis, ſemblent avoir pris à tâche de calomnier les peuples qu'ils ont opprimés. Mais ici la contradiction eſt ſi palpable, qu'il n'eſt pas poſſible de ne pas appercevoir la fauſſeté des narrateurs.

Atahualpa ou Atabalipa, diſent ces hiſtoriens, craignant que les ſujets de l'Inca

ſon frere ne tentaſſent de le lui enlever, fit publier que le Soleil, leur pere commun, irrité de la barbarie avec laquelle Huaſcar l'avoit fait enfermer dans une étroite priſon, l'avoit changé en couleuvre pour lui procurer la liberté; & lui avoit enſuite ordonné de punir l'Inca de Cuzco de toutes ſes perfidies. Les ſujets d'Huaſcar, qui lui étoient demeurés fideles, députerent à Pizarre pour le prier de les aſſiſter à délivrer leur ſouverain; tandis qu'Atabalipa ſongeoit de ſon côté à prévenir auſſi ce général en ſa faveur.

Pizarre reçut à ſa nouvelle ville, qu'il avoit nommée Saint-Michel, les députés des deux Incas; mais il ne donna de réponſes poſitives ni aux uns, ni aux autres; &, avant de prendre parti dans la querelle des deux princes, il ſe hâta de mettre ſa colonie en état de défenſe. Quand il eut pourvu à ſa ſûreté, il prit avec une partie de ſes troupes la route de Caſſalmaca, où on lui avoit dit que l'Inca Atabalipa devoit ſe trouver pour converſer avec lui.

Si l'on en croit les hiſtoriens Eſpagnols, l'armée de Pizarre eut beaucoup à ſouffrir pour traverſer des déſerts brûlants qu'ils étoient obligés de paſſer pour ſe rendre à leur deſtination; mais, ces obſtacles franchis, ils arriverent dans la province de

Motupa, où ils trouverent des lieux habités, & tous les besoins de la vie en abondance. De-là ils se rendirent à une montagne où ils trouverent un envoyé d'Atabalipa, nommé Titu-Ouachi, frere de l'empereur. Cet envoyé présenta à Pizarre des brodequins très-riches & des brasselets d'or, en l'avertissant de s'en parer lorsqu'il paroîtroit devant l'empereur, pour qu'il en pût être reconnu comme le chef des étrangers avec lesquels il desiroit faire alliance.

Titu-Ouachi fit entendre à Pizarre que le prince son frere regardoit les Espagnols comme ses parents & ses amis. Il fit aux principaux de l'armée, & même à tout le monde que Pizarre avoit avec lui, des présents d'une si grande valeur, que la majeure partie d'entr'eux pensa qu'un prince qui prodiguoit ainsi les choses les plus précieuses, devoit avoir des trésors inépuisables. D'autres craignoient que cette excessive profusion ne cachât quelques pieges; mais le général, sans discuter l'opinion des uns & des autres, & sans s'en embarrasser, se porta en avant sur Cassalmaca, où l'Inca devoit se trouver. Les Indiens qui étoient sur son passage avoient ordre de lui fournir tout ce dont l'armée Espagnole auroit besoin : en effet, on lui donna avec profusion tout ce qu'elle demanda.

Pizarre voulant répondre aux avances de l'Inca Atabalipa par une autre députation, se fit devancer par Fernand Pizarre son frere, & Fernand Soto. L'Inca n'étoit point à Cassalmaca, mais dans le voisinage de ce lieu, où, selon les historiens Espagnols, il s'occupoit du soin d'affermir sa domination usurpée par tant de meurtres, que les Péruviens sentirent qu'ils alloient tomber au pouvoir, non d'un maître tel que ceux qui les avoient si sagement gouvernés jusqu'alors, mais d'un tyran cruel qui se joueroit de leurs fortunes & de leurs vies. On voit de reste que, dans le portrait qu'ils font de ce prince, ils cherchent à justifier d'avance la barbarie horrible avec lequel ils le traiterent; mais que leur avoient fait les malheureux Péruviens, pour les traiter infiniment plus cruellement que n'eût fait leur prince, quelque cruel qu'ils veuillent le supposer?

Le deux députés ne virent point Atabalipa; ils furent reçus à Cassalmaca par le Curaca ou seigneur du lieu, qui, conformément aux ordres de l'Inca, leur fit les plus grands honneurs. Le lendemain un officier, à la tête d'un détachement de troupes Péruviennes, vint les prendre pour les conduire au lieu où étoit le monarque Péruvien. Les deux envoyés furent éblouis des richesses qui se présenterent à eux au

moment où ils furent admis à l'audience de l'Inca.

Ce prince les attendoit sur un siege d'or massif. Il les embrassa en prononçant quelques phrases de félicitation. On leur présenta des sieges d'or; & des princesses leur offrirent, dans des vases de pareille matiere, des liqueurs rafraîchissantes: après quoi ils firent à Atabalipa une harangue, dont le principal motif fut de lui dire qu'ils étoient envoyés par le pape & l'empereur pour l'instruire lui-même & ses sujets de la véritable religion, & dissiper chez eux les ténebres de l'idolatrie. Les Espagnols prétendent que l'interprete rendit mal le sens des harangueurs, puisque le prince repliqua à leur discours, qu'il prioit leur général de traiter ses sujets avec humanité.

Fernand Pizarre & Soto se retirerent enchantés de l'accueil du prince & de sa magnificence. Sur le récit qu'ils en firent à Pizarre, celui-ci se mit en marche pour aller à la rencontre du roi: un religieux Dominicain, nommé Vincent Valverdé, l'accompagnoit. Ce religieux s'avança, dit-on, avec le gouverneur Espagnol, pour haranguer le monarque. Son discours rouloit principalement sur la religion, qu'on conseilloit à l'empereur d'embrasser. La

difficulté de la matiere & l'ignorance de l'interprete furent causes de la catastrophe affreuse qui suivit cette entrevue. Le prince, trompé, dit-on, par une fausse intreprétation, répondit avec hauteur au discours du Dominicain. D'autre côté, les troupes de Pizarre, cachées derriere des murs, & s'ennuyant dans leur poste, parurent tout-à-coup.

L'effroi qui s'ensuivit de cette subite apparition fit que les Péruviens, craignant qu'on n'attentât à la personne de leur empereur & à leurs vies, se mirent en défense, malgré les ordres du monarque qui leur défendoit d'offenser ces étrangers. Le religieux, appréhendant que l'impétuosité des Espagnols ne donnât de nouvelles inquiétudes à l'Inca, courut à eux pour les arrêter. Ceux-ci qui crurent leur général en péril, & que Valverdé venoit implorer leur assistance, fondent comme des furieux sur les Péruviens, qui, au lieu d'écraser un ennemi foible, se contenterent d'entourer le monarque pour le garantir. Ce mal-entendu produisit les effets les plus funestes. Pizarre, soit à dessein, soit par l'effet des circonstances, se fit jour jusqu'à Atabalipa, le saisit, l'enleva du milieu de ses sujets, & en fit son prisonnier.

Il ne faut que ſuivre cette narration, & examiner les contradictions dont elle eſt remplie, pour en démêler la fauſſeté ; mais malgré les couleurs qu'on a tâché de donner à cette trame odieuſe, il paſſe pour conſtant, d'après pluſieurs mémoires authentiques, que Pizarre, auſſitôt après la députation qui lui avoit été envoyée par Atabalipa, avoit arrangé ſon plan pour l'horrible cataſtrophe qui eut lieu.

Nous avons vu ci-deſſus que les troubles du Pérou n'étoient point calmés quand les Eſpagnols y arriverent. Huaſcar, empereur de Cuzco, étoit au pouvoir de ſon frere, qui avoit eu de juſtes ſujets de prendre les armes contre celui qui, malgré les dernieres diſpoſitions de leur pere commun, lui refuſoit la part de l'héritage qui lui avoit été deſtinée, & qui lui appartenoit à d'autant plus juſte titre, que c'étoit le patrimoine de ſa mere.

Sa politique fut peut-être trop cruelle, après avoir maſſacré la plus grande partie de la famille royale des Incas, de faire étrangler ſon frere dans ſa priſon, en apprenant qu'il cherchoit à s'appuyer des Eſpagnols pour remonter ſur ſon trône. Mais, pour juſtifier leurs atrocités, les Eſpagnols ont pu ſuppoſer des crimes à un prince dont ils ſe propoſoient de ſe défaire ; ce qu'ils ne croyoient pouvoir exé-

cuter avec quelque apparence de justice qu'en le faisant coupable.

Ce dont ils conviennent, c'est qu'ils furent accueillis & assistés avec affection & respect de la part des Péruviens, peuple simple & bon; que, loin de trouver aucun obstacle à leur marche depuis leur entrée dans le Pérou, jusqu'à la maison royale de Cassalmaca ou Caxomalca, le peuple leur marqua par-tout un respect égal & même au-dessus de celui qu'il accordoit à ses princes; que Pizarre lui-même, Fernand son frere & Soto furent comblés de présents, de caresses & de distinctions; quoique l'empereur n'eût point dissimulé que s'il avoit requis l'assistance de ces étrangers pour pacifier les troubles de son empire, il n'en desiroit pas moins qu'ils sortissent de ses Etats; & il avoit résolu de se concerter avec leur chef sur cet article dès la premiere entrevue. Il y a lieu de croire que ce fut ce qui hâta l'exécution sanglante de Cassalmaca, & que Pizarre profita de la sécurité de ce prince, pour ne pas manquer une occasion qu'il ne retrouveroit peut-être jamais si favorable.

Les troupes Espagnoles, selon les Espagnols eux-mêmes, étoient embusquées & toutes prêtes à combattre. Le Dominicain, dans son discours sur la religion, propose à Atabalipa de se soumettre au roi d'Espa-

gne, à qui le pape avoit accordé l'empire de toute l'Amérique. Ce prince répond à une invitation si ridicule, que le pape est un extravagant s'il dispose de ce qui n'est pas à lui, & qu'il ne l'est pas moins de lui proposer de se soumettre à un prince dont il pourroit desirer l'amitié s'il le connoissoit, mais dont il ne veut point être le tributaire ; qu'il ne quittera point le culte du Soleil qui ne meurt point, pour celui d'un Dieu mort sur une croix. Il demande à Valverdé quel garant il peut lui donner de la vérité de la religion qu'il lui annonce ? Ce Dominicain lui présente son bréviaire, que l'Inca rejette avec mépris. Le zele fanatique de ce moine prend feu sur cela, & il appelle ses sanguinaires satellites à la vengence.

La vue de l'or qui leur inspiroit la soif du carnage, les précipite sur les Péruviens. Le bruit & l'effet du canon & de la mousqueterie, la vue des chevaux, tous ces objets nouveaux & terribles pour ce peuple ignorant, lui inspirent le plus grand effroi ; il est vaincu du premier choc. Le carnage est affreux ; & Vincent Valverdé, animant les bourreaux, les exhortoit à ne pas se servir du tranchant de leurs épées, mais de la pointe, pour faire des blessures plus profondes. Après cette boucherie exécrable, les Espagnols

passerent la nuit qui suivit, à se livrer à tous les excès de la débauche.

Ruminagui, général d'Atabalipa, qui étoit à quelque distance de-là, voyant fuir les Péruviens, crut l'armée entiere détruite, & gagna sur le champ le royaume de Quito avec le corps qu'il commandoit. Les Espagnols, maîtres de l'empereur, le conduisent à son palais, qu'ils pillent, & d'où ils enlevent des trésors immenses.

Ce prince se voyant à la discrétion de ces étrangers aussi avides que sanguinaires, supplia Pizarre de le traiter avec douceur, ainsi que ses femmes & ses enfants, & lui promit, pour sa rançon & la leur, tout ce que la salle où ils étoient pourroit contenir d'or, jusqu'à la hauteur où son bras pourroit atteindre. La proposition fût acceptée, & pendant plusieurs jours on ne vit dans les campagnes que des malheureux Indiens courbés sous le poids des richesses qu'ils apportoient au palais. Les Espagnols ne trouvant pas qu'on allât assez vîte à leur gré, l'Inca dit à Pizarre que s'il vouloit envoyer à Cuzco des gens de confiance, il se convaincroit par leur rapport qu'il y avoit dans cette ville seule de quoi remplir ses engagements, & au-delà même de ce qu'il falloit; mais que la distance du lieu où ils étoient à la capitale étoit trop con-

fidérable, pour qu'on pût les remplir en auſſi peu de temps que l'impatience de ſes gens paroiſſoit l'exiger.

Fernand Pizarre & Soto furent encore dépêchés par le gouverneur, pour vérifier à Cuzco même le dire d'Atabalipa, & ils y furent portés dans les litieres même du monarque. Par un haſard ſingulier, ils rencontrerent en leur chemin le corps de troupes qui conduiſoit le prince Huaſcar priſonnier à Atabalipa. Ce malheureux Inca ayant appris quels étoient ces étrangers qui voyageoient ainſi dans les litieres du roi de Quito ſon frere, deſira de leur parler.

Ils s'arrêterent; & le prince Huaſcar, en leur remontrant ſes droits, les pria d'engager leur général à lui faire juſtice de l'uſurpateur qui le retenoit en ſon pouvoir, promettant de payer ce ſervice de trois fois autant d'or que ſon frere en avoit pu promettre. Les députés, pour le tranquilliſer, promirent de s'acquitter au plutôt de la commiſſion dont il les chargeoit; mais ils n'en continuerent pas moins leur route vers Cuzco; & ceux qui étoient chargés de la garde d'Huaſcar eurent le temps d'informer Atabalipa de la demande & des offres de ſon frere.

Celui-ci, craignant qu'elles ne fuſſent capables de faire ſur les Eſpagnols une im-

pression défavorable à ses intérêts, résolut de se délivrer de cette inquiétude en se défaisant de l'objet qui la causoit. Mais, pour ne pas paroître en disposer arbitrairement, lorsque lui-même étoit soumis à un pouvoir étranger, il feignit d'avoir appris que les soldats qui gardoient l'Inca de Cuzco l'avoient tué par un zele inconsidéré pour ses intérêts. Pizarre, qui n'avoit aucune raison de suspecter la vérité de cette nouvelle, prit part aux regrets qu'Atabalipa témoignoit de cette mort, & entreprit de l'en consoler. Ce prince, voyant que cette fausse confidence lui avoit réussi, & que le général Espagnol ne sçavoit rien encore des offres de son ainé, envoya si secrettement des ordres de s'en défaire, qu'ils furent exécutés avant que Pizarre eût rien appris de ses intentions; il ne les connut qu'au retour de son frere & de Soto. Comme on ne pouvoit que soupçonner Atabalipa de cette mort, le gouverneur eut soin de faire valoir cette circonstance lorsqu'il voulut le faire périr à son tour.

Pizarre avoit pour interprete un Indien nommé Philipillo, scélérat, dont le caractere n'avoit pu manquer d'empirer à l'école des horribles maîtres avec qui il avoit vécu. Ce Philipillo étant devenu amoureux d'une des femmes d'Atabalipa, fit tant

de rapports calomnieux des ménées de l'Inca pour massacrer des Espagnols, que Pizarre résolut de s'en défaire. Mais pour donner une apparence de justice à cet horrible attentat, il lui fit faire son procès. La mort d'Huascar, dont on l'accusa, fut le motif apparent de l'arrêt de mort que porta contre lui un tribunal aussi incompétent qu'inique, & Pizarre fit étrangler ce malheureux prince dans sa prison. Plusieurs de ses généraux refuserent de se soumettre aux Espagnols, entr'autres Ruminagui & le général Quiezquiez. Ces deux hommes retarderent assez long-temps les progrès des Espagnols; mais, ayant été vaincus par la suite, la liberté de leur patrie expira avec eux.

Quoique les Espagnols rejettent sur le hasard & les artifices de Philipillo, interprete de Pizarre, la mort des deux derniers souverains du Pérou, il y a lieu de croire que les richesses immenses que ce général & son collegue Almagro trouverent dans ce pays, précipiterent la perte de ces deux princes : elle seule en effet pouvoit les en rendre absolument maîtres, & les faire jouir plus à leur aise des trésors inépuisables qu'il contenoit.

[1532.]

L'opinion qu'on conçut alors des ri-

chesses de cet empire, rendit bientôt tous les Espagnols qui habitoient le Nouveau-Monde aussi ardents à partager cette riche proie, qu'on l'avoit été peu, dans le principe de l'entreprise, à s'y engager. Don Pedro Alvarado, gouverneur de Guatimala, fut l'un des plus empressés à vouloir partager le précieux butin que faisoit au Pérou l'armée de Pizarre.

Il eut l'adresse de se rendre maître de deux vaisseaux qu'on envoyoit au gouverneur de Nicaragua; &, faisant voile pour Porto-Véjo où il relâcha, il brava la faim, la soif, les chaleurs excessives du climat dans les plaines, & le froid encore plus âpre des montagnes, pour se rendre dans le royaume de Quito. Il perdit soixante hommes dans sa marche, sans que la considération des risques où il exposoit sa troupe & lui-même, la lui fissent suspendre ou ralentir. Tant une excessive cupidité met au-dessus de la crainte & fait négliger les pertes! Il chassa un corps de Péruviens d'un poste dont ils s'étoient emparés, & se vit bientôt fortifié d'un grand nombre d'autres Indiens qui étoient aux ordres d'Almagro, lieutenant de Pizarre, que lui débaucha l'interprete Philipillo. Ce scélérat, craignant qu'on ne vînt à découvrir ses perfidies, qui avoient occasionné la mort d'Atabalipa, prenoit ses

ses mesures pour se soustraire à la punition qu'il sentoit n'avoir que trop méritée, en s'assurant un appui du côté d'Alvarado.

Ce nouvel aventurier n'avoit pas dessein de traverser les conquêtes de Pizarre; il vouloit au contraire s'unir à lui pour accélérer l'entiere réduction du pays à la domination Espagnole, & en tirer parti pour lui-même, comme avoient fait les coopérateurs de ce premiere conquérant; & en acceptant les troupes que Philipillo avoit engagées à s'unir à lui, il résolut de s'en servir contre ceux qui se déclareroient contre lui, quels qu'ils fussent. Il marcha donc à Almagro. Le licencié Caldera, qui craignit les effets du ressentiment d'Almagro, & les suites qu'il pourroit avoir, si Alvarado vouloit user de la supériorité qu'il avoit alors sur le lieutenant de Pizarre, fit si bien qu'il parvint à arranger un accommodement entre ces deux chefs.

En cette même année Cortès, sommé par l'Audience de Mexico de remplir les engagements que lui avoit fait prendre l'empereur, en lui conférant la dignité de capitaine général des pays par lui conquis, fit construire deux vaisseaux, dont il donna le commandement à Hernando Grijalva, & à Diego Hurtado. Ils découvrirent dans la mer du sud l'isle Saint-Thomas. L'équipage de Grijalva s'étant révolté, ramena

de force le vaisseau à Zalisco. Quant à celui de Hurtado, comme on n'en eut point de nouvelles, il est plus que probable qu'il se perdit.

Dans le cours de ces expéditions, plusieurs officiers Espagnols étant tombés au pouvoir du général Péruvien Quiezquiez, il conduisit ses prisonniers à l'Inca Titu-Antachi, frere d'Atabalipa. Ce prince fit mourir ceux d'entr'eux qu'il sçut avoir contribué à la mort du roi son frere, & il employa dans leur condamnation les mêmes formalités dont on avoit fait usage dans l'instruction du procès d'Atabalipa. Il combla de présents ceux qu'il sçut avoir été d'un avis contraire, & s'en servit pour proposer à Pizarre de faire cesser toute hostilité, d'oublier le passé, & d'établir entre les Péruviens & les Espagnols une paix durable, dont la premiere condition & la base seroient de donner à l'Inca Manco, héritier le plus proche de l'Inca Huascar, légitime souverain du Pérou, les marques de la royauté, & de faire ratifier le traité par la cour impériale de Madrid.

[1533.]

Pizarre, charmé de ces propositions qui tendoient à tout pacifier sans rien diminuer de son autorité, les accepta avec joie. Manco-Inca se rendit en conséquence à

Cuzco : le traité fut solemnellement ratifié. Pizarre lui donna les marques extérieures de la royauté, mais sans aucune autorité ; car celle des conquérants de ce vaste empire y fut toujours seule respectée.

Almagro & Alvarado ignoroient cependant le traité qui se faisoit entre Pizarre & l'Inca Titu-Autachi, & marchoient au général Quiezquiez. Celui-ci, mieux informé qu'eux des arrangements pris entre le général & l'Inca, leur envoya des députés pour leur faire part de la situation des affaires. Almagro & Alvarado, soit qu'ils n'ajoutassent point de foi au rapport des députés, soit qu'ils espérassent rendre les conditions de ce traité plus avantageuses à leur nation, ou, ce qui est plus vraisemblable, qu'ils se flattassent de tirer pour eux-mêmes un plus grand parti de la victoire sur laquelle ils comptoient, ils retinrent les députés du général Péruvien ; &, ayant tiré adroitement d'eux des connoissances exactes des forces que commandoit leur général, ils ne s'occuperent plus qu'à l'attaquer.

Quiezquiez, craignant qu'une bataille, quel qu'en fût le succès, ne rompît les mesures qu'on prenoit pour parvenir à une pacification générale, évita tant qu'il put d'en venir aux mains avec Almagro ;

mais, poussé à bout par les Espagnols, il se mit en défense, & la bataille se donna. On perdit beaucoup de monde des deux parts; mais l'avantage demeura aux Espagnols, qui, outre le champ de bataille, enleverent aux Indiens une immense quantité de bétail, & firent quatre mille prisonniers.

Sur la nouvelle qui vint à Pizarre de la victoire de ces deux chefs réunis, craignant qu'Alvarado ne voulût partager avec lui le fruit de ses conquêtes, il remplit avec lui les conditions du traité que ce nouvel aventurier avoit fait avec Almagro par l'entremise du licencié Caldera, & y ajouta même un présent considérable, pour écarter un concurrent qui lui paroissoit redoutable. Alvarado, content du fruit de son expédition, souscrivit de grand cœur aux conditions qui lui étoient proposées, & qui furent exécutées de bonne foi des deux parts, puisque ce nouveau venu se retira immédiatement après dans son gouvernement, comme il s'étoit engagé à le faire.

[1534.]

La guerre duroit déja depuis trois ans dans le Pérou, & jusqu'alors les conquérants ne s'étoient occupés que de destruction & de carnage. Pizarre, tranquille du

côté d'Alvarado & des Péruviens, envoya Almagro à Cuzco, en le priant de traiter avec douceur Manco-Inca, & tous les Péruviens qui s'étoient volontairement soumis à lui; & il alla fonder sur les bords de la mer du sud une nouvelle ville, qu'il appella *Los Reyes*, la ville des Rois, parce qu'on en jetta les fondements le six Janvier de cette année (1534.) Les barbares conquérants n'étoient point encore rassasiés de victimes: après la réduction de Cuzco, ils partent en grand nombre, sous les ordres de Sébastien de Benalcazar, & Quito fut traité de même. Ils parcoururent ensuite le reste de ce malheureux empire, avec le même esprit de ravage: palais, temples, citoyens, furent pillés & depouillés.

Cette même année, François Pizarre fit partir son frere Fernand pour l'Espagne, pour rendre compte à l'empereur de la conquête du Pérou. Sa députation eut tout le succès qu'il en pouvoit attendre. Sa Majesté impériale, satisfaite du rapport qui lui fut fait de l'importance de cette conquête, & sur-tout des richesses qu'elle en pourroit tirer par la suite, ratifia le traité fait entre lui & Titu-Autachi; &, pour récompenser le zele & les services des chefs de cette entreprise, elle accorda à François Pizarre le titre de Marquis, & les Patentes de sa nouvelle dignité. Par

ces mêmes patentes, elle donnoit au pays conquis le nom de Nouvelle-Castille. Elle en continuoit à Pizarre le gouvernement, dont elle bornoit la jurisdiction à deux cents cinquante lieues de longueur; & elle vouloit que le pays au-delà, s'étendant du côté du sud, fût appellé Nouvelle-Tolede. Elle en donnoit le gouvernement à Almagro, en lui conférant la charge d'Adelantade du Pérou, comme Pizarre le demandoit, ainsi qu'ils en étoient convenus à son retour d'Espagne, lorsqu'ils reprirent ensemble le projet de suivre la découverte de ce pays.

Almagro, ayant appris à Cuzco ce que la cour d'Espagne venoit de faire pour lui, prit aussi-tôt le titre de Gouverneur, & prétendit que la ville de Cuzco étoit de son département. Les deux Pizarre, qui étoient alors à Cuzco, s'opposerent à cette prétention d'Almagro, dont les partisans l'engagerent à la soutenir, & qui devint le principe de nouvelles atrocités qui faillirent à mettre les Espagnols & les Péruviens au niveau, & dont ces derniers eussent pu profiter pour secouer le joug des vainqueurs, s'ils eussent eu tant soit peu d'intelligence & d'énergie.

La querelle s'échauffant entre les deux partis, & devenant plus sérieuse de jour en jour, il y eut entr'eux de vives atta-

ques où plusieurs personnes furent blessées. Le marquis Pizarre ayant appris à Truxillo, nouvelle ville qu'il venoit de fonder, ce qui se passoit à Cuzco, en partit pour étouffer cette querelle dans son principe. La maniere dont ce conquérant avoit traité Manco-Inca depuis la paix, lui avoit tellement concilié les Indiens, qu'ils le suivirent en cette occasion avec tant de zele, qu'il leur fit faire deux cents lieues en très-peu de temps.

Pizarre parut à peine à Cuzco, qu'il reprit bientôt l'ascendant qu'il avoit toujours eu sur Almagro. Il le fit consentir à se contenter du Chili, pays très-riche, mais non encore soumis à la domination Espagnole : il lui en promit le gouvernement dès que la conquête en seroit faite ; & s'engagea, au cas qu'il n'en fût pas satisfait, de lui faire raison sur tout ce qu'il auroit lieu de prétendre par un nouveau partage.

Au moyen de cet arrangement qui satisfit tous les partis, le marquis Pizarre vint à bout de tout pacifier. Belalcalazar fut chargé pour lui d'achever la conquête du royaume de Quito : Jean Brallo eut ordre de soumettre les Pacamores : Alphonse Alvarado fut envoyé dans la province de Chachapoyos, où il fonda la

ville de Saint-Jean de la Frontera, dont par la ſuite il obtint le gouvernement.

Cette même année (1534) Chabot, amiral de France, poſſeſſeur des Mémoires du Florentin Jean Verrazano, qui, comme on l'a vu ci-deſſus, avoit reconnu en 1523 une partie des côtes de l'Amérique ſeptentrionale, chargea un navigateur Malouin, nommé Cartier, habile marin, de ſuivre les découvertes de Verrazano. Celui-ci découvrit & reconnut le golfe de Saint-Laurent & les iſles qui s'y trouvent. Le vice-amiral de Mouy engagea le même Cartier à y retourner l'année ſuivante. Il découvrit & donna le nom d'Orléans à une iſle de ce golfe, à cent lieues de la mer. Il remonta de-là juſqu'à la riviere Saint-Charles, & de-là juſqu'au ſaut Saint-Louis, qu'on appelloit alors Ochelaga. Le ſcorbut, dont la contagion ſe répandit dans ſon équipage, l'empêcha de faire aucun établiſſement, comme il lui avoit été ordonné, & comme il le deſiroit lui-même.

L'exécution de ce projet, à partir de cette époque, fut ſuſpendue pendant plus de vingt-cinq ans, & ce ne fut que ſous le regne de Charles IX qu'on le reprit. Les orages qui troublerent le regne précédent, celui de ce prince, & celui de

Henri III son successeur, empêcherent de le suivre. On n'y donna une attention sérieuse que sous le ministere du cardinal de Richelieu.

Lorsque les cours d'Espagne & de Portugal virent les François courir sur leurs traces, elles crierent à l'injustice, comme si le Ciel eût fait un nouveau monde pour elles seules. « Eh quoi ! dit plaisamment François I, » les rois d'Espagne & de Portu-» gal partageront tranquillement entr'eux » toute l'Amérique, sans souffrir que j'y » prenne part comme leur frere ! Je vou-» drois bien voir l'article du testament » d'Adam qui leur legue ce vaste héri-» tage. »

En cette même année (1534) Cortès fit construire deux autres vaisseaux, dont il donna le commandement à Hernando Grijalva, & à Diego Becerra de Mendoza, son parent, à qui il donna le pilote major Ortun Ximénès, Biscayen, navigateur d'une grande expérience. Au départ de ces deux vaisseaux, Grijalva ayant été séparé de son compagnon par un coup de vent, il courut trois cents lieues au nord, & découvrit la pointe sud de la grande péninsule de la Californie. Becerra ayant révolté, par sa hauteur & sa dureté, son équipage, il fut tué par le pilote Ximénès, qui ne porta pas loin la peine de son

crime. Celui-ci, conformément aux instructions de Cortès, longeant la côte occidentale de la Nouvelle-Espagne, parvint à l'entrée du golfe de la Californie, & remonta dans ce golfe jusqu'au lieu qui fut depuis nommé Sainte-Croix.

Il descendit dans le pays; mais, ayant été surpris par les Sauvages, il y fut tué avec vingt des siens. Ce qui resta de cet équipage, ramena le vaisseau à Chametla, où se trouvoit alors Nuno de Guzman, ci-devant président de l'Audience de Mexico, & ennemi juré de Cortès. Sur le rapport que lui firent les matelots de la quantité de perles qu'on trouvoit dans cette mer, il s'empara du vaisseau de Cortès, résolu de s'en servir pour se procurer des richesses dont il étoit excessivement avide; mais il ne paroît pas qu'il ait effectué ce projet.

[1534.]

La contrée qu'on nomme aujourd'hui la Caroline, faisoit autrefois partie d'un pays que les Anglois prétendirent avoir découvert les premiers en 1500, époque à laquelle on avoit à peine en Europe connoissance de la découverte d'un Nouveau-Monde. Mais elle ne fut probablement visitée pour la premiere fois que par Jean Ponce de Léon, en 1512. Le hasard l'y amena. Il la nomma Floride, dit-on, parce

qu'elle lui parut couverte de fleurs ; mais elle ne fut appellée de ce nom que parce que Ferdinand de Soto y prit terre le jour de Pâques Fleuries, en l'année dont nous parlons. Les Espagnols eurent d'abord dessein de s'y établir, parce qu'ils espéroient y trouver des mines d'or & d'argent ; mais leurs espérances à cet égard ne s'étant pas réalisées, ils renoncerent bientôt à une terre qui n'avoit pas le seul attrait qui les amenoit au Nouveau-Monde, & l'abandonnerent totalement. Trente ans après, les François, comme nous le verrons ci-dessous, la trouvant abandonnée, résolurent d'en prendre possession, & d'y faire des établissements. Nous verrons à son époque quel fut le succès de cette entreprise.

[1535.]

L'établissement formé à Riotercero, en 1526, par Sebastien Cabot, ayant été abandonné presqu'aussi-tôt que fait, par Moschera, successeur de Nuno de Lara, le Paraguai se croyoit délivré des tyrans qui menaçoient sa liberté ; mais des forces supérieures, conduites par Itala, chef de cette nouvelle expédition, y rentrerent en cette année, & fonderent Buénos-Ayres. Ce nouvel établissement ne subsista guere plus que le précédent. Les Espagnols,

bloqués dans leur misérable enceinte, furent plus d'une fois sur le point de repasser en Europe; mais l'idée où ils étoient que l'intérieur de ce pays étoit une source de richesses intarissable, soutint leur constance.

Ils quitterent Buénos-Ayres pour aller fonder, à trois cents lieues de la mer, la ville de l'Assomption. Ils trouverent dans ce pays des Sauvages plus doux, qui leur fournirent des vivres; mais, soit qu'ils eussent appris qu'ils avoient chez eux les hôtes les plus cruels & les plus dangereux, soit, ce qui est aussi vraisemblable, qu'ils l'eussent reconnu d'eux-mêmes, ils s'assemblerent au nombre de huit mille hommes armés, résolus de profiter de la circonstance d'une fête à laquelle ils avoient été invités par le commandant, pour massacrer les Espagnols.

Itala, averti de la conspiration par un de ces Indiens, qui étoit attaché à son service, fait courir le bruit qu'il est informé que les Topiges, ennemis de la nation chez laquelle il étoient, venoient en force dans le pays; & il invite les chefs à venir chez lui pour prendre les mesures nécessaires à leur commune défense. Ceux-ci s'y étant rendus sans défiance, Itala les arrête & les fait mourrir, menaçant d'exterminer de même toute la nation, si l'on ne met

bas les armes. La paix se fit, & fut scellée par le mariage de quelques Indiennes avec des Espagnols. De ces unions est sortie cette multitude de métis qui peuplent ces contrées.

Alcazova, parti dans le cours de 1534 des ports d'Espagne, pour reconnoître exactement le détroit de Magellan, arriva le 7 Janvier de la présente année à vingt-cinq lieues de son embouchure : il l'eût reconnu & passé, si son équipage, qui se mutina, ne l'eût forcé de revenir sur ses pas.

Almagro, nommé Adelantade du Pérou & gouverneur de la Nouvelle-Tolede, comme nous l'avons vu ci-dessus, partit au commencement de cette année pour prendre possession de la partie du Chili qui reconnoissoit l'empire des Incas, conformément aux ordres que lui en donnoit Manco-Inca, qui, pour en procurer la plus prompte exécution, fit accompagner Almagro par quinze mille Péruviens qu'il lui donna. Il avoit, avec ces quinze mille Indiens, sept cents cinquante Espagnols, & à sa suite Paulu-Inca, frere de Manco, & le grand-prêtre des Péruviens, qui étoient en quelque sorte des ôtages de la fidélité des Péruviens qu'il commandoit, & qui avoient ordre eux-mêmes de faire reconnoître par les peuples du Chili du ressort de l'empire l'autorité du nouveau gouverneur.

Almagro fit quelque séjour dans la province de Charchas, pour y faire reposer ses troupes; & de-là il voulut prendre sa route par les montagnes, pour se rendre à sa destination par le plus court chemin. En vain Paulu-Inca & le grand-prêtre lui conseillerent-ils d'en prendre un autre, plus long à la vérité, mais infiniment plus facile; ce nouveau gouverneur, d'un caractere violent & décidé, rejetta leur avis. Mais son impatience & son opiniatreté coûterent la vie à cinq mille Indiens & à cent cinquante Espagnols, qui périrent de fatigue & de froid dans cette route pénible, à travers des montagnes escarpées & couvertes de neiges. A cette perte se joignit encore celle des bagages. Il arriva cependant au Chili, où, avec le secours de Paulu-Inca & du grand-prêtre Villahoma, il fit reconnoître son autorité dans toutes les provinces qui jusqu'alors avoient reconnu celle des empereurs du Pérou; mais les provinces voisines, & qui faisoient également partie du vaste pays connu sous le nom général de Chili, qui s'étoient gouvernées jusqu'alors par d'autres loix, ne crurent pas devoir se soumettre à de nouveaux maîtres; & ce ne fut qu'avec le temps qu'on parvint à les réduire par la force, comme nous le verrons ci-après.

En cette même année 1535 les Espa-

gnols entreprirent de remonter la grande riviere Orénoque ; mais, n'ayant point trouvé ſur ſes rives les mines riches qu'ils avoient cru y trouver, ils mépriſerent le pays au point de ne faire à ſon embouchure qu'un très-petit établiſſement qu'ils appellerent Saint-Thomé, dont les habitants cultiverent le tabac qu'ils vendoient aux Hollandois. Ce commerce leur ayant été interdit par la cour d'Eſpagne, & des corſaires ayant ſaccagé par deux fois cet établiſſement, il s'eſt reduit à rien.

[1536.]

Ce fut en cette année que furent conquiſes les provinces de Popayan & de Choco : leur ſtérilité les eût fait abandonner ; mais, pour le malheur des peuples, on y trouva des mines d'or, dont le minerai n'a beſoin que d'être bien lavé. En cette même année Gonſalve Ximénès de Quéſéda, bâtit la ville de Santa-Fé de Bogota, qui devint la capitale de la nouvelle Grenade. Sébaſtien Benalcazar y deſcendoit du Popayan qu'il venoit de conquérir. Il y eut entr'eux de grands démêlés pour les limites de leurs juriſdictions, qui furent terminées à l'avantage de Quéſéda. On trouva dans cette nouvelle contrée des mines de très-belles émeraudes, qui furent le principe du premier éclat de cette colonie.

Cortès affligé, & non rebuté des contre-temps multipliés qui s'opposoient aux succès des entreprises qu'il méditoit, résolut de faire en personne ce que ses lieutenants, par négligence, par crainte ou par incapacité, n'avoient pu faire jusqu'alors. Il fit construire à cet effet trois vaisseaux à Téhuantepec, pour l'expédition qu'il avoit en vue, & les envoya à Chiametla, sans manifester encore la destination de cet armement. Mais, du moment où il jugea à propos de rendre son projet public, quantité d'Espagnols vinrent lui offrir leurs services; plusieurs familles se rendirent à Chiametla pour passer dans la Californie, qu'on ne connoissoit point encore, & dont on regardoit la conquête comme assurée sous un général tel que Cortès, qui joignit encore à sa petite escadre le vaisseau ramené par l'équipage d'Ortun Ximénès, après l'avoir fait réparer. Pourvu d'hommes & de munitions, Il fit route au nord avec quelques troupes de débarquement, & arriva au golfe qui fut alors appellé Mer de Cortès: (on l'a depuis nommé *Mar Roxo*, ou Mer Vermeille; & il porte aujourd'hui le nom de Mer de Californie.) Il remonta jusqu'au lieu où Ortun Ximénès avoit été massacré. Il y trouva une baie vaste & commode, qu'il appella la baie de Santa-Cruz, & qu'on croit être

la

même que celle qu'on nomme aujourd'hui la baie de la Paz.

Le débarquement fait, Cortès, après avoir reconnu le pays à quelque distance de la mer, jugea ce lieu propre à y faire un établissement; &, d'après cette présomption, il fait partir ses vaisseaux pour Chiametla, pour embarquer les familles qui s'y étoient rendues à dessein de passer dans la Californie, & emmener avec elles les prêtres & les religieux qui se destinoient à répandre l'Evangile dans ce pays, ainsi que de nouvelles provisions pour faire subsister la colonie, en attendant qu'on pût s'en procurer du pays même, en essayant les cultures dont on le trouveroit susceptible; mais, trois des vaisseaux qu'il avoit envoyés ayant été écartés du quatrieme par la tempête, un seul d'entr'eux put rejoindre le général à Santa-Cruz, encore y revint-il sans provisions; & le pays où l'on s'étoit établi étant d'une nature seche & stérile, il n'y avoit nul apparence d'y pouvoir subsister long-temps.

Cortès, qui se roidissoit contre les obstacles, traverse le golfe sur ce vaisseau qui lui étoit revenu; &, en arrivant à la côte opposée, il voit avec chagrin les trois autres échoués. Ce qui lui paroît le plus pressant, c'est de repartir le plus promptement possible avec des provisions pour

ſuſtenter les troupes qu'il avoit laiſſées dans la Californie ; mais, quelque diligence qu'il put faire, il ne put arriver aſſez tôt pour prévenir la perte d'un grand nombre de ſes gens qui périrent de diſette ; &, malgré toutes les précautions qu'il put prendre pour empêcher les autres de périr par l'excès du manger, il en perdit encore beaucoup par-là.

Ce fut vers ce temps-là & dans le fort de ſa détreſſe qu'on fit courir au Mexique le bruit qu'il avoit péri dans cette expédition. A cette nouvelle les Caciques ſe préparent à ſecouer le joug Eſpagnol ; & ils y euſſent infailliblement réuſſi, ſi elle ſe fût trouvée vraie. L'Audience de Mexico, ſur les diſpoſitions où elle vit les Mexicains, expédie promptement une caravelle à Cortès pour preſſer ſon retour, s'il étoit encore vivant. Ce général, charmé de trouver un prétexte auſſi plauſible que celui qui s'offroit d'abandonner ſon projet de conquérir la Californie, le ſaiſit ſans héſiter : il repaſſe avec la plus grande célérité, & arrive aſſez à temps à Mexico pour ſauver pour la ſeconde fois des ingrats qui n'avoient fait juſqu'alors que le perſécuter, & qui ne furent pas plus reconnoiſſants par la ſuite du ſalut qu'il leur avoit procuré.

Il avoit laiſſé le reſte des troupes qu'il

avoit emmenées dans la Californie, aux ordres d'Ulloa ; mais, ayant reconnu la difficulté de faire réussir par ses propres forces, & dénué des secours du gouvernement, la conquête d'un pays tel que celui qu'il venoit de visiter, il sentit qu'il ne falloit pas flétrir les lauriers qu'il avoit recueillis dans la conquête importante du Mexique, en en tentant de nouvelles où il pourroit échouer ; & sçachant qu'Ulloa ne pouvoit subsister long-temps dans la Californie, il lui ordonna de repasser. Celui-ci, qui avoit bien senti la même difficulté, avoit prévenu les ordres de son général, & s'étoit hâté de le suivre. Il est temps de donner maintenant quelques notions d'un pays qui a été l'objet d'une infinité d'expéditions pendant un espace de près de deux cents ans.

Cette partie du vaste continent de l'Amérique septentrionale, est une longue péninsule qui s'unit aux terres du nord de l'Amérique, & s'avance, nord & sud, jusques dans la zone Torride, l'espace de douze degrès. La mer du sud baigne ses côtes à l'ouest & à sa pointe du sud. Celles de l'est sont baignées par un golfe considérable, qui s'étend du vingt-deuxieme degré latitude nord, au trente-quatrieme même latitude, où commence l'embouchure de la grande riviere appellée

Rio collorado, ou riviere du nord. Le gissement des côtes de cette vaste péninsule n'est pas tout-à-fait nord & sud, mais plutôt nord-ouest & sud-est. Le golfe qui sépare cette grande presqu'isle du continent du nouveau Mexique, suit la même direction que les terres des deux côtés, dont le gissement est le même que nous venons de dire.

Ce pays a eu, dans les différents temps qui ont suivi sa découverte, divers noms. Il est constant que le premier qui lui fut donné, celui de Californie, est celui qu'il conserve aujourd'hui ; c'est celui qu'on trouve dans les Mémoires de Bernard Diaz del Castillo, officier qui servit sous Cortès dans l'expédition du Mexique & dans celle de la Californie dont nous venons de parler, dont il restreint cependant l'étendue au pays qu'il avoit pu reconnoître avec son général. Lors de l'expédition que fit, en 1577, le fameux amiral Anglois François Dracke dans la mer du sud, il aborda dans ce pays, & lui donna le nom de Nouvelle-Albion, qui fut l'ancien nom de l'Angleterre. On lui donna ensuite celui d'Isle Caroline, environ cent ans après le voyage de Dracke, en l'honneur de Charles II, roi d'Espagne, qui pendant le cours de son regne eut singulierement à cœur la réduction de ce pays. Le pere Henri Scherera, Jésuite

Allemand, & M. Defer, ainsi que plusieurs autres géographes, lui donnent ce nom; mais tous les efforts de Charles II pour la conquête de ce pays n'ayant eu que de médiocres succès, son ancien nom a prévalu, & l'on a oublié les autres.

On n'entreprendra point de donner la vraie origine de ce nom qui paroît singulier. Les missionnaires n'ayant trouvé dans aucun des dialectes de la langue qu'on parle dans ce pays la moindre trace que les indigenes lui aient donné ce nom, ni à aucune des provinces qui la composent, quelques écrivains supposent que les Espagnols l'appellerent ainsi de la chaleur brûlante du climat, & que ce nom fut originairement composé des deux mots latins *calida fornax*, fournaise ardente, d'où l'on fit le nom de Californie; mais il y a lieu de croire que les écrivains qui nous donnent cette docte étymologie en sont les inventeurs. D'ailleurs, la Californie n'est point du tout ce climat brûlant qu'ils pensent; sa partie la plus méridionale n'avance pas d'un degré au-delà du tropique, & elle est située presque toute entiere dans la zone tempérée: on sçait d'ailleurs que dans l'Amérique les pays correspondants aux mêmes latitudes sont beaucoup plus froids que dans l'ancien monde.

Du cap Saint-Lucas, qui fait l'extrémité sud de la Californie, jusqu'à l'embouchure du Rio collorado dans le golfe, on compte que cette péninsule peut avoir de longueur deux cents quarante lieues de vingt au degré, sur des largeurs inégales.

On voit dans le golfe de Californie plusieurs isles, dont les principales dans la partie du sud de cette mer sont celles du Saint-Esprit, de Céralbo, de Saint-Joseph, des Catalans, du Carmel; & au nord on trouve celles de Tortuga, de Saint-Augustin, de *Sal si puedes*, ou Sauve qui peut, parce que la navigation dans la proximité de cette isle est extrêmement dangereuse; l'isle de l'Ange-Gardien, la plus grande & la plus considérable de toutes celles de cette mer, par son étendue & la qualité de son terroir; ainsi que beaucoup d'autres petites isles, à qui leur grand nombre n'a pas permis de donner des noms particuliers, ou que les relations que nous avons de ce pays ne nomment pas.

Ce golfe offre à la côte orientale de la Californie une infinité de ports, de havres, de baies, d'anses & de cricqs, & par conséquent des facilités sans nombre pour le mouillage, & de la sûreté presque par-tout.

Quoique la température de cette vaste

péninfule dût beaucoup varier à raifon de fa grande étendue & de fon giffement du nord-oueft au fud-eft ; cependant on peut dire en général que ce pays eft chaud & fec, & plus que les pays du continent aux latitudes correfpondantes ; parce qu'il en eft détaché, qu'il n'a ni les lacs confidérables, ni les grandes forêts du continent, & qu'il n'eft point dans la direction des hautes montagnes, dont les neiges & l'efprit nitreux portent le froid à de fi grandes diftances dans le continent.

Ce pays, fufceptible d'excellentes cultures en beaucoup d'endroits, & notamment dans les vallées, n'a jamais été cultivé que depuis le commencement du fiecle préfent, que les Jéfuites commencerent à faire dans ce pays ce qu'ils ont appellé des réductions, dont nous parlerons a leurs époques refpectives.

Entr'autres denrées néceffaires à la vie, l'une des plus précieufes que ce pays produife eft l'arbre appellé *Pitahya*, qui y eft très-commun, & qui fait l'une des principales reffources des Californiens : fon fruit eft très-nourriffant & très-favoureux ; fa chair a beaucoup d'analogie avec celle de nos meilleures figues ; mais elle eft encore plus douce & plus délicate, & c'eft une nourriture auffi faine qu'elle eft agréable.

Les Californiens ſont en général grands, robuſtes & bien faits. Leur couleur eſt comme celle de preſque tous les naturels Américains, ils ſont baſanés. Leur caractere eſt l'indolence même, ou plutôt ils ſont d'une telle inſenſibilité, qu'elle les fait reſſembler à de grands enfants, en qui la raiſon n'eſt point encore développée, qu'un rien fâche & qu'un rien appaiſe. On ne trouve parmi eux nulle trace de police, de loix civiles ni de religion : ils ont ſeulement de prétendus magiciens qui ſont les médecins du pays ; mais pas l'ombre de culte intérieur ou extérieur. Juſqu'à l'arrivée des Jéſuites, les gens qui les ont le plus obſervés aſſurent que ces Sauvages n'avoient pas la moindre notion d'un Etre ſupérieur à leur eſpece. Ce fait contredit un peu l'opinion aſſez généralement reçue, qu'il n'eſt aucune nation, quelque barbare qu'elle ſoit, qui n'ait quelques notions de la Divinité, plus ou moins développées. Cependant c'eſt une parfaite unanimité qui atteſte l'athéiſme abſolu des Californiens.

[1537.]

Au mois de Mai de la préſente année, Cortès, non encore rebuté du projet de conquérir la Californie, malgré le peu de ſuccès de la précédente expédition,

fit partir trois vaisseaux aux ordres de François d'Ulloa. Ce nouvel aventurier se rendit à la Californie avec sa petite escadre. Il rangea la côte occidentale du golfe l'espace de deux cents lieues en montant au nord. Il y trouva une baie sûre, vaste & commode, qu'il appella la baie de Saint-André, du jour de la fête de ce saint qu'il y mouilla. Il prit possession de ce pays pour le roi d'Espagne, & au nom de Cortès, avec les cérémonies d'usage en cas pareil.

Il rencontra dans ce pays des traces de quadrupedes, qu'il jugea être une espece de moutons aux cornes recourbées & pesantes, qu'il trouva dans les diverses courses qu'il fit & fit faire à quelque distance de la baie. En revenant sur ses pas, il parcourut divers isles du golfe; & il ne trouva rien, dans celles dont l'aspect l'engagea à les visiter, qui pût déterminer, selon lui, le gouvernement Espagnol à y faire des établissements.

Cortès, qui jusqu'alors avoit été dans la ferme croyance qu'au-delà de la Californie il devoit y avoir un détroit qui, donnant passage de la mer du nord à l'océan Pacifique, donneroit aussi une route plus prompte & plus sûre pour communiquer avec les isles de l'Asie, commença pour lors à renoncer à l'espoir d'une

découverte qui l'avoit trop long-temps flatté, & qui l'avoit engagé dans des dépenses excessives. Dégoûté de ce projet, & rebuté sur-tout par les contradictions sans nombre qu'on lui faisoit éprouver chaque jour dans un pays, théâtre de sa gloire, qu'il avoit conquis & soumis à la domination de maîtres ingrats, il résolut de quitter le Mexique, & de repasser en Espagne, pour y demander justice des chagrins qu'on ne cessoit de lui donner; mais, malgré ses dégoûts, il ne put effectuer son projet que trois ans après; &, pour combler la mesure de ses peines, il trouva la cour de Madrid si prévenue contre lui par ses ennemis, qu'il attendit inutilement cette justice qui lui étoit due à tant de titres, pendant sept autres années.

Le chagrin qu'il conçut de la préférence qu'on donnoit à ses envieux, lui coûta la vie, qu'il perdit le 2 Décembre 1547, en allant à Cadix voir sa fille. Les Indiens qu'il avoit soumis honorerent sa perte de leurs regrets quand ils l'apprirent, en convenant de bonne foi que si, lors de la conquête, il les avoit quelquefois traités avec sévérité, il falloit plus l'imputer aux circonstances qu'à son caractere naturellement juste & généreux; & que dans toutes les occasions où ce grand homme avoit été libre d'agir d'a-

près son cœur, ils n'en avoient éprouvé que justice, douceur & clémence.

[1538.]

En cette année Alvar Nunez Cabésa de Vacca, qui avoit été de la malheureuse expédition de Pamphile de Narvaez dans la Floride, arriva à Mexico, après onze ans d'absence, avec trois autres compagnons de ses malheurs, Cortillo, Dorantos, & un negre nommé Estevanico.

Le récit que fit cet homme des richesses de certains pays qu'il avoit parcourus dans l'intérieur du continent septentrional de l'Amérique, récit confirmé par le témoignage de ses compagnons d'infortune: celui qu'en fit dans le même temps Marc de Niza, Franciscain, & provincial des pays où il avoit établi des missions & où il avoit prêché lui-même trois mois la foi Chrétienne; d'après le rapport d'un frere lai de son ordre, qui s'étoit avancé dans les terres plus de deux cents lieues au-delà & au nord de Culiacan; déterminerent à faire la conquête de ces pays si riches & si vantés.

Cortès & le vice-roi Mendoza se concerterent sur cette importante entreprise; mais aucun des deux ne voulant céder à l'autre l'honneur de cette conquête ima-

ginaire, Cortès, qui se voyoit plus que jamais persécuté par les diverses cours de judicature, qui avoient pris l'esprit de l'Audience de Mexico dont elles dépendoient, & qui les voyoit prononcer chaque jour sur ses droits aussi despotiquement que l'eût pu faire l'empereur lui-même, reconnut plus que jamais la sagesse du conseil qu'il avoit donné à ce prince de ne jamais envoyer des gens de robe dans l'Amérique ; qu'ils y ruineroient tout. Convaincu donc de la justesse de ses avis à cet égard, il sentit que le plus sage parti pour lui, étoit de quitter le Mexique, sans quoi il ne pourroit jamais ni se soustraire à leurs vexations, ni en obtenir justice de la cour d'Espagne ; mais il ne fut pas plus heureux à ce dernier égard qu'il l'avoit été jusqu'alors, & il mourut à la peine, comme on l'a dit ci-dessus.

Le vice-roi Mendoza, aidé de l'Audience de Mexico, n'eut pas de peine à l'emporter sur Cortès, dont la gloire l'offusquoit, & dont les services mêmes lui imposoient une sorte de reconnoissance dont elle vouloit s'affranchir. Il fit deux armements, l'un maritime, qu'il confia à Alarçon, avec ordre de remonter au nord le long de la Californie occidentale jusqu'au 52e degré, pour se joindre, à cette latitude, avec l'armée de terre, dont le

commandement fut donné à François Vasquez de Coronado.

Cette armée fut composée de mille hommes d'élite, & on eut soin de la pourvoir de tout ce qu'il falloit, non-seulement pour conquérir le pays désigné, mais pour faire les établissements nécessaires dans les pays conquis ; mais quand l'armée s'y fut rendue, les Espagnols n'y trouverent rien de ce que le vice-roi s'en étoit promis, d'après les récits pompeux qu'on lui avoit faits de ses richesses : on ne trouva qu'un pays fertile, où un travail modéré auroit enrichi ses habitants. Mais des richesses qu'il falloit acquérir par le travail de la culture, n'étoient pas de l'espece de celles que les Espagnols cherchoient : on leur avoit dit qu'il s'y trouvoit de l'or & des perles en abondance, & ils n'y trouvoient ni or ni perles.

A peine y eurent-ils séjourné un mois, qu'ils voulurent revenir à Mexico. Le général Vasquez de Coronado s'enquit, dans sa nouvelle conquête, des royaumes d'Axa & de Quivica ; & sur le récit qu'on lui en fit, il prit un détachement de son armée, avec lequel il poussa trois cents lieues plus loin, où il ne trouva qu'un pays vaste, uni, fertile, abondant en gibier & en fruits de toute espece. Quelques Espa-

gnols plus sages que lui, enchantés de la beauté du pays, desirerent d'y faire un établissement; mais pour le consolider Coronado eût été obligé de prolonger son séjour, & il avoit la plus grande impatience de retourner à Mexico.

La disette, la fatigue, l'ennui, les maladies, & sur-tout le regret d'être venus de si loin, sans fruit, chercher des richesses imaginaires, firent périr la majeure partie de son armée; & il ne resta dans le pays découvert, que quelques Indiens qui préférerent ce séjour à la dépendance cruelle sous laquelle ils gémissoient dans le Mexique, deux religieux & un Portugais, qui y furent tous tués par les naturels du pays, sauf le Portugais qui ne revint à Panuco que long-temps après.

Alarçon avec son escadre ne fit pour tout exploit que planter des croix dans les divers pays où il vint atterrir; mais n'ayant aucune nouvelle de l'armée de terre à la hauteur où il devoit la joindre, il revint à la nouvelle Espagne, & fut disgracié par le vice-roi. La perte de son crédit lui fit prendre le parti de la retraite; il quitta le service, & demanda à Cortès un établissement sur ses vastes domaines, ce que Cortès lui accorda volontiers. Il n'y mena qu'une vie languissante, & mourut depuis de chagrin, au moment où la cour

se faisoit chercher pour lui donner le commandement d'une nouvelle expédition.

Le vice-roi employa inutilement, dans cette expédition qui fit tant de bruit & si peu d'effet, son crédit & ses richesses; mais s'il perdit beaucoup de ce côté, il acquit un accroissement de puissance en privant Cortès de l'appui d'un homme dont l'attachement pour son ancien général étoit un obstacle à de plus grands chagrins qu'on eût bien voulu lui donner. Pierre de Alvarado commandoit alors en chef dans la province de Guatinala, qu'il avoit conquise & peuplée par ordre de Cortès, à la fortune duquel il avoit toujours été fort attaché. Mais, comme sa présence n'étoit plus nécessaire dans ce pays-là, vu le bon ordre qu'il y avoit établi, il eut ordre de se rendre au Pérou avec sept vaisseaux, & de porter du secours à Pizarre & Almagro. Cortès ne tarda pas à s'appercevoir combien le vice-roi & l'Audience du Mexique se prévaloient contre lui de l'absence d'Alvarado; ce qui l'engagea encore plus à repasser en Espagne, projet qu'il avoit formé depuis long-temps, & qu'il songea à réaliser le plus promptement qu'il se pourroit, sur-tout lorsqu'il vit Alvarado, sa créature, l'abandonner pour se lier d'intérêt avec le vice-roi Mendoza, son plus cruel

ennemi, avec lequel, avant son départ, il eut encore les discussions les plus vives & les plus capables de lui faire hâter son retour en Europe; retour qu'il effectua enfin, mais dont il ne tira pas l'avantage qu'il espéroit & qu'il eût dû en retirer, si on lui eût rendu la justice qu'il méritoit.

On se rappellera que dans l'accommodement qui s'étoit fait entre Almagro & Pizarre sur les prétentions du premier, Pizarre étoit convenu, au cas qu'Almagro ne fût pas satisfait de son partage, de lui faire raison sur ses prétentions. Celui-ci ne trouva pas apparemment que le gouvernement du Chili remplît ce que la cour d'Espagne avoit voulu faire pour lui; Pizarre crut de son côté que son collegue avoit ce qu'il pouvoit justement prétendre. De cette différence dans la façon de juger entre deux collegues devenus rivaux, résulterent des animosités. La raison ne suffisant point pour juger des prétentions si opposées, le sort des armes en décida.

Soit que Pizarre se crût nécessaire ailleurs, soit, comme il affectoit de le dire, qu'il répugnât à combattre son ancien ami, & le coopérateur le plus zélé de ses succès, Fernand son frere se chargea de ce soin. Les deux partis se rencontrerent sur les bords de l'Apurimac, le 6 Avril de cette année (1538). Almagro, battu & fait prisonnier,

prisonnier, fut jugé assez coupable, puisqu'il étoit malheureux ; & lorsqu'on le sacrifioit à des ressentiments particuliers, on disoit que l'auteur des troubles ne devoit pas vivre, qu'il falloit l'immoler à la tranquillité publique ; en conséquence il porta sa tête sur l'échafaud.

Les partisans d'Almagro, pour ne pas rendre leur projet de vengeance inutile, ne précipiterent rien, & attendirent dans le silence l'occasion d'éclater sans risque. Fernand étoit passé en Espagne pour justifier la nécessité où il s'étoit trouvé de sévir aussi rigoureusement, ou pour faire approuver sa conduite, selon la maniere dont il y verroit les esprits disposés, & son éloignement parut avoir étouffé tous les ressentiments : tout fut si calme & si tranquille, que Pizarre crut n'avoir rien à craindre des suites de cette exécution.

Valdivia, après le départ d'Almagro, continua le projet de réduire le Chili entier à l'obéissance des Espagnols. L'Inca Manco, dans les circonstances de cette division des forces Espagnoles, projetta d'affranchir son pays du joug de ces barbares étrangers, & les peuples poussés au désespoir entrerent dans ses vues. Pour des peuples simples le projet fut très-bien conduit, & le secret si bien gardé, qu'il s'en fallut peu que la conspiration n'eût le succès le

plus complet. Cuzco fut surpris par les Péruviens qui ne purent tuer que six cents de leurs ennemis. Fernand Pizarre & ses freres furent assiegés dans Lima, & eurent une peine infinie à s'y soutenir.

Dans ces circonstances critiques, le marquis François Pizarre étoit assiegé lui-même dans sa ville de Los Reyes, & ne pouvoit leur être d'aucun secours, en ayant besoin pour lui-même; mais son bonheur lui en ménagea d'où il devoit le moins l'attendre.

Cortès avoit envoyé plusieurs vaisseaux, aux ordres de Diego Hurtado, pour reconnoître les côtes de la nouvelle Espagne. Une violente tempête en avoit fait périr une partie, l'autre étoit restée dans les ports, dans le plus mauvais état. Une seconde expédition du même genre n'eut pas un meilleur succès. La fortune sembloit avoir abandonné cet homme si célebre; mais il voulut se consoler de ses disgraces, en envoyant des secours au marquis Pizarre qu'il sçavoit être en péril.

Il fit partir deux vaisseaux chargés d'armes & de munitions, sous les ordres de Fernand Grijalva, & qui arriverent heureusement à leur destination. Avec ce secours, Pizarre se délivra de la multitude effroyable d'Indiens qui l'assiégeoient. Plein de reconnoissance pour le service essen-

tiel que lui avoit rendu Cortès dans la circonſtance critique où il ſe trouvoit, il récompenſa magnifiquement ſes libérateurs, & chargea Grijalva d'un préſent conſidérable pour la femme de Cortès, que ce lieutenant infidele retint pour lui-même ; &, de peur que Cortès informé ne l'obligeât à le remettre, il prit une autre route que celle du Mexique, où il ne rentra plus depuis.

L'Inca Manco, déſeſperé d'avoir manqué ſon coup, & ſentant tous les malheurs auxquels il alloit expoſer ſa nation s'il s'obſtinoit à lutter contre la fortune des Eſpagnols, congédia lui-même ſes troupes, qui, dénuées de chefs, ſe retirerent chacune chez elles ; ainſi tout ſe pacifia de ſoi-même. Mais les vainqueurs ne furent pas plutôt tranquilles du côté de leurs ennemis, qu'ils ſe diviſerent entr'eux ; l'avarice & la jalouſie du commandement exciterent entre les principaux des guerres cruelles ; & l'eſprit de diſcorde fut pouſſé à un tel excès, qu'ils y périrent tous, & qu'aucun d'eux ne put voir le ſuccès complet de cette grande entrepriſe.

[1538.]

En cette année Gonſalve Pizarre découvrit les ſources de l'Amazone, dont Vincent Pinçon, l'un des compagnons de Co-

lomb, avoit découvert l'embouchure en 1500. Orellana, lieutenant de Gonſalve Pizarre, s'embarqua ſur ce fleuve, & en parcourut toute l'étendue. Il eut à combattre dans ce voyage un grand nombre de nations Sauvages qui embarraſſoient avec leurs canots la navigation de ce fleuve, ou qui du rivage l'accabloient de leurs fleches. Le ſpectacle de ces peuples imberbes, qui offroit à l'imagination exaltée des Eſpagnols des armées de femmes guerrieres, leur fit donner à ce grand fleuve le nom de riviere des Amazones, au lieu de celui de Maragnon, qu'il portoit ci-devant. Ce voyage d'Orellana n'inſpira pour-lors que de la curioſité, que les guerres civiles qui déſoloient le Pérou ne permirent pas de ſatisfaire alors ; & ce ne fut que lorſque les eſprits furent calmés, qu'on s'occupa de ſuivre cette premiere découverte.

[1538.]

Ce fut en cette année que les Eſpagnols abandonnerent Buénos-Ayres, pour aller fonder l'Aſſomption à trois cents lieues plus avant dans les terres. Le bétail à cornes qu'ils y avoient laiſſé ſe multiplia tellement dans l'eſpace de quarante ans au moins que cet établiſſement fut abandonné, qu'au retour perſonne ne dai-

gna se l'approprier. Ces animaux sont devenus depuis un objet de commerce très-utile.

[1540.]

L'évêque de Plaisance envoya en cette même année quatre vaisseaux pour reconnoître le détroit de Magellan : ils y entrerent & le reconnurent ; mais, y ayant été accueillis d'une horrible tempête, trois de ces quatre vaisseaux furent brisés ; le quatrieme échappa à la fureur de l'orage. Les équipages des trois vaisseaux brisés ayant eu le bonheur de se sauver à terre, selon le pere Feuillée, ils fonderent, dans les environs du lieu de leur naufrage, une colonie, mais dont il convient qu'il n'est gueres plus possible de déterminer la situation, que l'espece de police qu'ils ont adoptée ; parce que, selon ce même auteur, les descendants de ces naufragés écartent avec soin tous les étrangers qui abordent sur ces côtes. Si le fait étoit seulement probable, il seroit plus que probable que leur constitution, altérée par le climat, les auroit rendus insociables & sauvages ; car tout homme tâche de se rapprocher des individus de son espece ; & les connoissances que ceux-ci ont reçues de leurs auteurs devroient plutôt exciter

leur curiofité de voir des Efpagnols, que leur infpirer des craintes.

Cortès s'étant brouillé avec Mendoza, vice-roi du Mexique, il prit le parti d'abandonner tout-à-fait ce pays, le théâtre de fa gloire, & la fource des chagrins qu'il éprouvoit depuis la conquête qu'il en avoit faite. Il fuivit, difent les auteurs Efpagnols, l'empereur Charles-Quint au fiege d'Alger, avec fes deux fils; mais, malgré fon expérience en fait de guerre, il y eut la mortification de n'être jamais confulté, & celle de voir rejetter l'offre qu'il fit de fe rendre maître de cette ville, avec les feuls malades de l'armée impériale, lorfque l'empereur prit le parti d'en lever le fiege.

[1541.]

Orellana enleve à Gonfalve Pizarre un brigantin avec lequel il remonte le Maragnon. Des Indiennes qui fe trouvent en grand nombre au lieu où il voulut prendre terre, s'oppofent à fon débarquement. De retour en Efpagne, il exagere les dangers qu'il a courus en égorgeant des femmes prétendues guerrieres, & la chancellerie lui donne des lettres qui le nomment généraliffime du fleuve des Amazones; origine du changement du nom de ce fleuve, & de la fable d'un peuple de femmes

guerrieres qui formoient un Etat à part, & se perpétuoient de même qu'on le dit des prétendues Amazones de l'antiquité.

Pierre de Alvarado, revenu du Pérou, comblé de richesses par Pizarre & Almagro, qui vouloient écarter de ce pays un concurrent qu'ils redoutoient, obtient de l'empereur, au préjudice de Cortès, une commission pour faire des découvertes dans la mer du sud. Un homme du mérite du conquérant du Mexique ne pouroit être sans envieux, & ses ennemis étoient parvenus à rendre sa conduite suspecte au conseil de Madrid.

Alvarado fait construire douze vaisseaux de haut bord, une galere & plusieurs bâtiments de transport, qu'il pourvut d'hommes, de chevaux, d'armes & de munitions de toute espece. Cet armement formidable, qui lui coûta des sommes immenses, ne produisit rien du tout. Alvarado, ayant appris que le commandant de Xalisco étoit assiégé par les Indiens révoltés, vole à son secours; &, voulant les chasser d'un poste très-avantageux qu'ils occupoient, il fut écrasé, avec presque toute son armée, par les rochers que les Indiens firent rouler sur les assaillants. Les vaisseaux dénués de monde furent abandonnés, & périrent dans le port où ils avoient été laissés.

[1541.]

Le projet de réduire entiérement le Chili, interrompu par les guerres civiles du Pérou, fut repris en cette année par Valdivia, qui en avoit commencé l'exécution sous les ordres d'Almagro. Ce chef pénétra dans le Chili avec une facilité extraordinaire, les peuples étant occupés de leurs récoltes, qu'ils ne voulurent point interrompre; mais, dès qu'ils les eurent mises en sûreté, on prit les armes de toutes parts. Les indigenes, pendant dix ans que dura cette guerre, firent de grandes pertes, & les cantons qui souffrirent le plus prirent le parti de se soumettre, tandis que d'autres, quoiqu'avec un désavantage presque continuel, ne cesserent de combattre pour le maintien de leur liberté.

Cependant les partisans du vieil Almagro n'avoient point perdu de vue le projet de le venger: depuis le départ de Fernand Pizarre pour l'Espagne, qu'on sçavoit avoir sacrifié à ses ressentiments particuliers le malheureux Almagro, toute haine paroissoit étouffée; ils sembloient même n'avoir d'autre objet que de gagner la bienveillance du marquis son frere; &, à la faveur de la confiance qu'ils sçurent inspirer, ils vécurent tranquilles, se rap-

procherent insensiblement, & se réunirent, sans se faire soupçonner, au fils de l'homme qu'ils regrettoient, & jurerent tous la mort de François Pizarre.

Au jour marqué dans le mois de Juin de cette année (1541), ils traversent en plein midi les rues de Lima, sans exciter la moindre émotion, entrent au palais de Pizarre, & massacrent sans obstacle ce gouverneur au milieu d'une ville qu'il avoit fondée, au milieu de ses parents, de ses amis, de ses créatures; & ceux qu'on sçavoit les plus disposés à le venger sont massacrés de même. La fureur s'étend; tout ce qui paroît dans les rues est traité en ennemi. L'avarice se joint à la vengeance: les plus riches sont censés les plus attachés à l'ancien gouvernement; leur opulence devient leur crime. Une ville prise d'assaut, & abandonnée à la fureur du soldat, n'offre pas un tableau plus affreux. Ce sont enfin des brigands qui reprennent sur d'autres brigands un butin dont on les a frustrés.

Le jeune Almagro, substitué à Pizarre, proscrit tout ce qui a servi ce général: les anciens magistrats sont déposés, ainsi que les chefs des troupes. Les trésors du prince, les biens des proscrits & des absents, deviennent la proie de l'usurpateur. Ses complices, malgré l'horreur que leur ins-

pire la cruauté du tyran, font forcés de l'appuyer : s'il s'en trouve quelqu'un qui laisse percer ses remords, il périt en secret ou sur l'échafaud. Le Pérou reconnoît les loix de ce monstre. Heureusement ses talents militaires n'égalent point sa cruauté. Jean d'Herrada, le guide de l'usurpateur, périt dans le désordre affreux que lui-même a fait naître. Pedro Àlvarez a réuni un grand nombre des partisans de l'ancien gouvernement; l'inexpérience du jeune Almagro le fait tomber dans les pieges que lui tend cet homme rusé, qui l'amuse sans lui laisser les moyens de le combattre.

[1542.]

Le licencié Vaca de Castro, envoyé d'Espagne pour juger les meurtriers du vieil Almagro, arrive au Pérou sur ces entrefaites. Comme il devoit être chargé du gouvernement au cas que Pizarre ne fût plus, tous ceux qui n'étoient pas vendus au tyran s'empresserent de reconnoître son autorité. Castro, aussi décidé que s'il eût vieilli dans la profession des armes, profite de leur ardeur, & les mene à l'ennemi. On se rencontre à Chappas, le 16 Septembre de cette année. Les deux armées y combattent avec une fureur & une opiniâtreté inexprimables. La victoire

long-temps incertaine se décide pour l'armée de Vaca de Castro; les rebelles les plus coupables se précipitent sur les armes des vainqueurs, & provoquent leur vengeance en s'accusant chacun d'avoir tué Pizarre. Leur chef est pris, & expie sur un échafaud les horreurs dont il s'étoit rendu coupable.

Valdivia cependant étoit encore occupé à la réduction du Chili : il continua d'y faire la guerre cette année & les suivantes, pendant que Vaca de Castro travailloit à étouffer dans le Pérou jusqu'aux semences des divisions, & à pacifier tout dans ce malheureux pays inondé de sang depuis 1530, & devenu le théâtre de tant d'horreurs & de crimes. Ce fut sous la sage administration de ce nouveau gouverneur que Gomez d'Alvarado soumit le pays de Guanaca. Chêves en fit autant des pays de Conchacos. Pedro de Vargara mit sous la domination des Espagnols celui des Pacamores. Jean Perez de Vargara se rendit maître du canton de Chachapoïas. Alonze de Mercadillo s'empara de la province de Mullubamba. Enfin le licencié Castro de Vaca, voyant tout le pays tranquille & soumis, la bonne intelligence régner entre les chefs, appliqua ses soins à faire de nouvelles découvertes, & à ouvrir ces sources de riches-

ſes qui, en allumant l'ambition de la cour d'Eſpagne, lui devinrent auſſi funeſtes, par l'uſage qu'elle en fit pour porter le trouble dans les Etats voiſins, que leur acquiſition l'avoit été par la dépopulation de ſes Etats d'Europe : plaies qui, avec les maladies apportées du continent Américain, & l'expulſion des Maures, ont plus dévaſté l'un des plus beaux royaumes de la terre, que les trois fléaux les plus redoutables, la guerre, la peſte & la famine réunis. Il fit exploiter les mines de Cuzco & celles du Potoſi qu'on découvrit dans ce temps-là, & qu'on exploite encore, mais avec moins de bénéfice que par le paſſé.

[1542.]

Jean Gaétan découvrit en cette année pluſieurs iſles dans la mer du ſud, entre le neuvieme & le vingtieme parallele au nord de la ligne, & à des longitudes différentes. Il aborda à la nouvelle Guinée, ou plutôt, ſelon ce qu'on peut inférer de ſes Mémoires, à la Nouvelle-Bretagne, où Dampierre après lui découvrit le paſſage qui porte ſon nom.

[1542.]

Le vice-roi Mendoza réſolut de réduire les Indiens de Xaliſco & de la Nouvelle-Galice, qui s'étoient révoltés, d'envoyer re-

connoître plus particuliérement les côtes occidentales de la Californie & de l'Amérique, & de faire reconnoître les isles du Ponent, qu'on a depuis appellées Mariannes ou Philippines. Il réussit à calmer les séditions, s'étant porté en personne à Xalisco. Rey-Lopez, avec cinq vaisseaux, découvrit les isles des Larrons, & se rendit à Mindane, la plus orientale des Philippines; mais ayant perdu la plupart de ses vaisseaux, il vint relâcher aux Moluques, où il fut si mal reçu des Portugais, qu'il mourut de chagrin à Amboine. Les tristes restes de cette expédition, consistant en quelques religieux & quelques laïques, revinrent en Europe par le Cap de Bonne-Espérance.

Jean Rodrigues de Cabrillo, avec deux vaisseaux, reconnut les côtes occidentales de la Californie, jusqu'au quarante-quatrieme degré de latitude septentrionale. Le défaut de provisions & un froid excessif, l'obligerent de revenir sur ses pas; il rentra le 14 Avril 1443 dans le port de la Nativité. Les expéditions du même genre furent suspendues jusqu'en 1551.

[1544.]

Jusqu'alors le Pérou n'avoit été soumis qu'à l'Audience royale de Panama. Trop éloignée pour maintenir le bon ordre dans

le pays conquis, & trop foible pour faire respecter ses décrets à une distance si considérable, la cour d'Espagne, pour remédier à ce défaut, établit en cette année un tribunal suprême à Lima, & Blasco Nunez de Vela le présida comme vice-roi. Il s'agissoit dans ce pays, où le levain de toutes les passions fermentoit encore, de réprimer l'avarice qui vouloit s'enrichir sans travail, la vengeance s'exercer sans crainte, la licence méconnoître tout frein, l'inquiétude & l'ambition qui vouloient tout renverser; de contenir dans les bornes des gens qui s'étoient accoutumés à tous les crimes, & qui depuis long-temps méconnoissoient toutes les loix, dont la fureur brutale vouloit jouir de tout, ou détruire tout ce dont elle ne pouvoit jouir: tel étoit à peu près la disposition des esprits, lorsque le nouveau vice-roi arriva.

Il falloit tout changer, ramener à des principes d'équité l'injustice même, plier au joug des hommes féroces & sans mœurs, changer des monstres en hommes; mais Nunez n'avoit ni la patience, ni l'esprit de conciliation, ni le génie qu'il eût fallu pour l'exécution de ce grand ouvrage: il avoit du courage & de la droiture; mais ces qualités naturelles, qui étoient presque des défauts dans la situation critique où

étoient toutes choses dans ce pays-là, ne pouvoient que l'empirer, & le vice-roi commença à remplir sa mission sans égards aux lieux, aux personnes ni aux circonstances.

Il publia les ordonnances de la cour d'Espagne, qui portoient que les terres dont les conquérants s'étoient emparés ne passeroient pas à leurs successeurs, qui privoient de leurs possessions tous ceux qui avoient eu part aux discordes civiles; qui affranchissoient de toute servitude les Indiens que les évêques, les prêtres & les moines avoient fait esclaves, & qui déclaroient libres à la mort de leurs maîtres tous ceux dont les particuliers s'étoient fait une propriété; qui ordonnoient qu'il n'en fût plus employé aucun à aucune espece de travail sans le payer; qui déchargeoient les Caciques de l'obligation de fournir des vivres, des guides, des porteurs aux Espagnols qui voyageoient: mais l'autorité de la cour d'Espagne, si active pour le mal, perdoit toute sa force pour le réparer.

Un changement si peu prévu étonna tous les intéressés: de l'étonnement on passe à l'indignation, au murmure, à la sédition; le vice-roi est dégradé, mis aux fers, relégué dans une isle déserte. Gonzale Pizarre, occupé d'une expédition

difficile dans le temps où commencerent les troubles qui firent la perte de son frere, ne put jouer aucun rôle dans les discordes civiles auxquelles la mort d'Almagro avoit donné lieu. L'anarchie qu'il trouva établie à son retour, lui donna la pensée de se saisir de l'autorité. Son nom & les forces qu'il ramenoit ne permirent pas de s'opposer à sa prétention ; mais il se conduisit de telle maniere que Nunez fut regretté. Il fut tiré de son exil, & bientôt il se vit assez de forces pour inquiéter l'usurpateur. Le feu des discordes civiles, rallumé avec plus de fureur qu'auparavant, fit de plus grands maux ; on ne demandoit ni ne faisoit grace dans les deux partis. Les Péruviens, victimes de l'un & de l'autre, étoient forcés d'aider les tyrans auxquels le sort des armes les soumettoit.

[1545.]

Enfin une bataille décisive, donnée en Janvier de cette année sous les murs de Quito, fit triompher la rebellion ; Nunez & la majeure partie de ceux qui s'étoient rangés de son parti, y furent massacrés. Pizarre prit de-là le chemin de Lima. Ses partisans agiterent long-temps de quelle maniere il y feroit son entrée, pour qu'elle eût toute la pompe d'un triomphe ; & le vainqueur se crut très-modeste de n'en-

trer qu'à cheval, précédé par ses lieutenants à pied, ayant quatre évêques à ses côtés, & suivi des magistrats. Les rues furent jonchées de fleurs. L'air retentissoit du son des cloches & des instruments. Ces hommages rendus à un homme fier & borné, acheverent de lui tourner la tête, & dès-lors il ne parla & n'agit qu'en despote.

[1545.]

Carthagene, bâtie en 1527 par Hérédia, est pillée par des corsaires François, qui y firent un butin immense.

Valdivia faisoit la guerre au Chili depuis 1541 sans discontinuer. Les Indiens de ce pays défendoient leur liberté, mais avec un désavantage presque continuel; & ils devoient succomber à la longue, comme ils firent, sous les efforts d'un peuple exercé dans l'art affreux de la guerre.

Un vieux général Indien, que son âge & ses infirmités avoient forcé de renoncer au métier des armes, entendant parler des pertes continuelles des Indiens, & affligé de voir les siens constamment battus par une poignée d'étrangers, reprit un moment d'énergie: il leva treize mille hommes, dont il forma treize compagnies qu'il fit marcher à la file les unes des autres contre les Espagnols, avec ordre, à mesure qu'elles seroient rompues par l'en-

nemi, de se rallier sous la protection de la derniere.

Cet ordre constamment suivi dérouta les Espagnols. Ils enfonçoient successivement tous les corps, sans pouvoir profiter de leur déroute. Valdivia déconcerté, & voyant que ce nouveau genre de combat l'écraseroit à la fin sans ressource, ordonne la retraite vers un défilé où il comptoit pouvoir se rendre & se défendre; mais il avoit à faire à un ennemi qui avoit tout prévu, & qui ne lui donna pas le temps d'y arriver. Les Indiens s'en étoient emparés par des routes qu'ils connoissoient; ils envelopperent les Espagnols, & les massacrerent tous sans en excepter un seul. On dit, & il faut en croire les historiens Espagnols sur ce fait, que Valdivia étant tombé au pouvoir de ses ennemis, on lui versa de l'or fondu dans la bouche; & que le Cacique, son vainqueur, dit en lui faisant souffrir cette espece de supplice trop mérité: « Abreuve-toi donc de ce métal » dont tu es si altéré. »

Les vainqueurs profiterent de leur victoire pour porter la désolation & le feu dans les établissements Européens. Plusieurs furent détruits, & tout le Chili étoit perdu pour les Espagnols, s'il ne fût venu du Pérou des forces assez considérables pour garder les postes les mieux fortifiés.

On s'étendit par la suite dans ce pays, mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine & de temps; & de tous ceux où les conquérants de l'Amérique méridionale ont porté leurs armes, c'est celui qui leur a coûté & qui leur coûte encore le plus à soumettre.

Les Chiliens indépendants sont ceux d'Aranco & de Tucapel, & tout ce qui est au sud de la riviere de Biobio. Ces peuples à qui la nature fournit leur subsistance sans travail, trouvent dans les seuls arbres du pays de quoi se nourrir & se défendre contre les tyrans qui veulent les opprimer. Plus semblables aux Sauvages du nord de l'Amérique qu'aux Péruviens leurs voisins, ils combattent sans cesse en gens qui font peu de cas de la vie au prix de la liberté, & qui, vaincus dans un endroit, retrouvent par-tout où il y a des fruits une nouvelle patrie. Ils décident la guerre en un moment, invitent leurs voisins à s'unir à eux, ce qui se fait avec tant de célérité & de secret, que c'est très à propos qu'ils appellent cette invitation le *vol de la fleche*. Ils tombent la nuit sur le premier établissement Espagnol qui se trouve à leur portée, massacrent les hommes sans pitié, & n'épargnent que les femmes qu'ils enlevent. Ils attaquent les postes les mieux fortifiés, & les emportent quelquefois: s'ils

échouent, ils se retirent à quelque distance, & vont fondre d'un autre côté : s'ils sont poursuivis, & qu'ils puissent gagner un lieu d'un accès difficile, ils se croient vainqueurs ; la tête d'un seul Espagnol leur tient lieu d'un triomphe complet. Avec cette opiniâtreté à poursuivre ses ennemis, ce peuple doit vaincre à la longue ; un mélange d'attaque & de fuites le rend indomtable. La guerre est un jeu pour eux ; ils n'en craignent pas la durée, & ne demandent jamais la paix. Malgré leur fierté, les Espagnols sont forcés de faire toutes les avances.

Les Chiliens sont robustes, agiles, bien faits, courageux. De tous les peuples du Nouveau-Monde, sujets de la domination Espagnole, ils sont les moins maltraités. La valeur avec laquelle ce peuple a défendu sa liberté, leur a fait obtenir des conditions plus avantageuses que tout autre, lors même qu'ils ont eu le malheur de la perdre.

Ce pays jouit de l'avantage singulier d'être l'un des plus sains du continent méridional. Le voisinage des Cordelieres lui donne une température délicieuse. Il y a quelques mines d'or qui ne sont pas d'un riche produit ; mais la mine de Coquimbo, qui produit le meilleur cuivre du monde, est une richesse réelle. La fertilité du Chili

est prodigieuse ; tous les fruits d'Europe se sont perfectionnés dans cet heureux climat ; les récoltes de grains y donnent au-delà de cent pour un. Le peu de marchandises d'Europe dont les Chiliens fassent emplette, se payent par eux avec des bœufs, des chevaux. Les Espagnols qui veulent trafiquer, s'adressent aux chefs : s'ils en obtiennent la permission, ils parcourent le pays, donnent leurs marchandises à tous ceux qui en demandent, & quand tout est distribué ils annoncent leur départ ; alors on leur livre tout ce dont on est convenu : on n'a pas d'exemple de la moindre infidélité, & le trafiquant est escorté jusqu'à la frontiere avec ses effets. La cour d'Espagne a sévérement proscrit le commerce d'eau-de-vie avec ces peuples, & les négociants ont tant de fois été les victimes de leur avidité à cet égard, qu'ils ont reconnu combien il leur importoit de se soumettre à cette sage loi. Ces Sauvages n'avoient pas plutôt senti les effets de l'ivresse, qu'ils massacroient tout ce qu'ils rencontroient d'Espagnols, & qu'ils portoient la désolation dans leurs établissements. Revenons à l'histoire du Pérou.

Si Gonsale Pizarre eût eu quelque jugement, & un peu de modération, il lui étoit facile de se rendre indépendant, & tous ses partisans l'en pressoient. Le

plus grand nombre étoit indifférent sur cet événement, le reste eût été forcé d'y consentir; mais sa cruauté aveugle, son insatiable avarice, son orgueil intolérable, changerent ces dispositions de la part de ceux même qui lui avoient été le plus attachés, & tous soupiroient après un changement: heureusement l'Espagne s'occupoit de rétablir l'ordre dans ce pays agité de tant d'orages.

[1548.]

Le libérateur tant desiré fut le licencié Pedro de la Gasca. A son arrivée, l'escadre, les provinces des Montagnes, & tous ceux qui, cachés dans des déserts, des cavernes où des forêts, fuyoient la tyrannie de Gonzale Pizarre, se déclarent pour le nouveau gouverneur. Pizarre, dans cette révolution, ne voyant pour se soutenir de ressource que dans la victoire, prend la route de Cuzco pour combattre. L'armée royale & la sienne se rencontrent près de cette ville, le 9 Juin de cette année. Au premier choc Pizarre se voit abandonné de ses meilleures troupes. Un de ses lieutenants lui conseilla de chercher une mort glorieuse, en se précipitant dans les bataillons ennemis: cet homme lâche, comme le sont les tyrans, aima mieux se rendre, & périt sur un échafaud. Carjaval,

plus féroce que lui, fut écartelé. Cet homme abominable se vanta en mourant d'avoir massacré de sa main quatorze cents Espagnols, & vingt mille Indiens. Le nouveau gouverneur eut la sagesse de ne point faire de recherches. Cette horrible commotion des esprits cessa insensiblement; & le souvenir des maux qu'elle avoit produits, fut le plus puissant motif de la soumission des Espagnols à l'autorité légitime, qui rendit quelque espece de tranquillité aux peuples qui avoient été les victimes des discordes civiles, depuis la révolution qui les mit sous le joug. Mais bientôt après on prit les mesures les plus cruelles pour mettre les malheureux Péruviens dans l'impossibilité absolue de remuer; & au lieu de les gagner par la douceur, on préféra le parti de les écraser pour s'assurer de leur obéissance.

L'empire du Pérou, qui s'étendoit sur la mer du sud depuis la riviere des Emeraudes jusqu'au Chili, étoit policé, selon les historiens Espagnols, depuis quatre cents ans, & probablement davantage, par une race de sages conquérants qui sembloient n'avoir voulu conquérir que pour le bonheur des hommes.

Manco Capac, au-delà duquel les traditions du pays ne remontent pas, rassembla, dit-on, les Sauvages épars dans les

forêts ; il sçut leur persuader qu'il étoit fils du Soleil, & envoyé par son pere pour les rendre heureux. Il fonda la ville de Cuzco. Il apprit à ses sujets à cultiver & à ensemencer la terre : Mama-Oëllo, sa femme, apprit à celles de son sexe les arts domestiques. Ce législateur éleva les idées des Péruviens, en les faisant renoncer au culte des animaux, des reptiles & des plantes, pour transporter leurs adorations à l'image la plus sensible de la Divinité, au soleil, dont la chaleur vivifiante leur procuroit les biens dont ils jouissoient. Ce premier pas, disent les Espagnols, avoit conduit les plus sages d'entr'eux à l'idée d'un Etre supérieur au soleil, qui seul donne la vie à l'univers & le conserve, & dont le soleil & la lune n'étoient, selon eux, que les ministres ; mais cette assertion de la part des Espagnols n'est qu'une supposition, comme on a pu s'en convaincre par un examen plus réfléchi de l'esprit & du caractere des Péruviens. Le sacerdoce étoit un apanage du sang des Incas.

Les Péruviens divisoient l'univers en trois mondes ; le supérieur ou le ciel, séjour des ames pures ; le mitoyen ou le terrestre, séjour des générations actuelles ; & le bas monde, séjour de peines, où les ames des méchants expioient leurs for-

faits par un séjour proportionné à leurs crimes, après lequel elles repassoient dans d'autres corps.

Ils croyoient l'ame une substance impérissable & toujours agissante. Ils attachoient aux songes une importance d'autant plus grande, qu'ils tenoient pour constant, qu'ils étoient les objets réels que l'ame avoit vus en se promenant pendant le sommeil du corps. Le souverain pontife, ou le grand-prêtre du soleil, résidoit à Cuzco, & devoit être oncle ou frere de l'Inca régnant. Cette divinité avoit des temples dans toute l'étendue de l'empire, & ces temples étoient remplis de richesses immenses. Il y avoit dans tout l'empire des maisons religieuses pour les filles vierges destinées au culte de ce dieu du pays, & c'étoit parmi ces vierges qu'on choisissoit les femmes des Incas.

L'empire du Pérou étoit divisé en quatre principaux départements, répondant chacun à l'un des points cardinaux du monde, dont ils tiroient aussi leur dénomination. La ville de Cuzco, dont le nom, dans l'idiome Péruvien, signifie le nombril, étoit précisément au centre de l'empire. Ces grands départements étoient divisés en une infinité de petites jurisdictions, dont chacune avoit son juge, qui rendoit compte à celui des quatre juges

ſupérieurs du département dont il étoit, de toutes les ſentences qu'il avoit rendues dans le courant du mois. Chaque ville étoit partagée en décuries, de ſorte que le décurion chargé de l'inſpection de dix familles, étoit auſſi le ſolliciteur-né de leurs affaires au tribunal de leur reſſort. Il étoit obligé de dénoncer leurs fautes, ſous peine de ſupporter ſeul les dommages réſultants du délai de jugement pour les parties intéreſſées, ou de ſubir la peine double de celle qui eût été infligée au coupable. Leur maniere de rendre compte, conſiſtoit à arranger des franges de cordes de diverſes couleurs, dont on étoit convenu de ſe ſervir pour écrire les faits, & ſe rendre compte à ſoi-même des choſes faites, ou ſe rappeller ce qu'on avoit à faire. Ces tiſſus ou franges s'appelloient *quipos*, en langue Péruvienne.

L'Inca régnant marioit lui-même tous ceux de ſon ſang: la cérémonie en étoit toute ſimple. Tous les deux ans il faiſoit raſſembler à Cuzco tous ceux de ſa famille, de l'un & l'autre ſexe, qui étoient à marier, depuis l'âge de dix-huit ans pour les filles, & vingt pour les garçons; &, les appellant chacun par leurs noms, il donnoit telle fille à tel garçon. Les juges de chaque diſtrict en faiſoient autant, dans toute l'étendue de l'empire, pour les enfants du

peuple. Les parents des deux côtés fournissoient chacun la moitié des meubles des nouveaux ménages. Mais, quoiqu'on eût égard aux attachements particuliers dans ces alliances, on ne pouvoit prendre une femme que dans la province, & même dans le lieu où l'on étoit né. On avoit dans ce pays-là de tels égards pour les veuves, les orphelins, les infirmes & les vieillards sans famille, qu'on avoit réservé dans chaque district une portion suffisante de terrain pour leur subsistance, qui étoit cultivée & ensemencée aux dépens du public, même avant celles des Curacas ou seigneurs du pays, & celles même de l'empereur du Pérou.

Pour conserver dans toute sa pureté le sang du soleil, dont les Incas se disoient issus, le roi épousoit toujours sa sœur aînée : s'il n'en avoit pas d'enfants, il épousoit la seconde, & ainsi de suite. Les reines, ainsi que toute autre femme, allaitoient leurs enfants elles-mêmes, à moins qu'elles n'en fussent empêchées par maladies ou indispositions. Jamais les meres ne prenoient pour cet effet les enfants dans leurs bras ; elles se couchoient à côté d'eux ; convaincues, disoient-elles, qu'un enfant accoutumé à être dans les bras de celle qui le nourrit, n'en sort qu'avec peine ; &, dès qu'il commençoit à se traî-

ner, elles se présentoient à genoux devant lui, pour que, grimpant de lui-même à la mamelle, il s'accoutumât à faire usage de ses bras & de ses jambes. Quand elles se trouvoient assez de lait, l'enfant n'avoit point d'autre nourriture, jusqu'à ce qu'il fût en état d'en prendre une plus solide; de peur que d'autres aliments ne corrompissent celui que la nature a destiné de préférence à des estomacs délicats, tels que sont ceux des enfants. Elles ne donnoient aussi à tetter aux enfants que trois fois le jour, persuadées qu'elles étoient que l'enfant qu'on allaite trop souvent devient gourmand, & qu'une trop grande quantité de nourriture fatigue la mere, affoiblit l'estomac de l'enfant, & le fait vomir.

Quand ils étoient d'âge à faire quelques exercices, on les accoutumoit à la course, à la lutte, à faire usage d'armes offensives & défensives, à attaquer & à défendre un poste; &, pour les exercer à ces deux genres différents, les assaillants du jour, devenoient les défenseurs du lendemain. Quoique les armes dont ils se servoient fussent émoussées, il arrivoit souvent que l'ardeur de vaincre étoit si grande de part & d'autre, que, malgré toutes les précautions, ces combats simulés causoient la mort à quelques-uns d'entr'eux.

Après un temps considérable d'épreuves, les jeunes gens étoient admis au grade de chevalier, & celles des Incas étoient plus rigoureuses que celles qu'on faisoit subir aux novices des ordres inférieurs. Les femmes mariées sortoient très-peu; &, dans les visites qu'elles se rendoient entr'elles, elles ne restoient jamais oisives. Quand une Pallas ou femme de qualité visitoit une femme de son rang, elle y faisoit porter son ouvrage: quand une femme d'un ordre inférieur visitoit une Pallas, elle lui en demandoit.

Les Incas sembloient ne vouloir conquérir que pour le bien des peuples qu'ils soumettoient à leur empire. Les terres conquises étoient partagées de sorte que chaque habitant en eût autant qu'il en pouvoit cultiver pour vivre dans l'aisance; le surplus étoit le patrimoine du soleil & de l'Inca régnant. Mais, de ces terres reservées, on en accordoit, à mesure que la population augmentoit, ce qu'il en falloit pour subvenir à la subsistance de cet excès de population.

On mettoit, au Pérou, dans la culture des terres, un ordre qu'on ne voit chez aucun peuple, pas même à la Chine, chez le peuple le plus agricole, & où cet art nourricier est honoré plus que par-tout ailleurs. Des commissaires nommés fai-

ſoient commencer le travail par le labourage des terres des veuves, des orphelins & des impotents. Les femmes des ſoldats actuellement occupés à la guerre étoient cenſées veuves, & leurs terres étoient cultivées au même titre : ſi elles perdoient leurs maris, elles & leurs enfants étoient entretenues aux dépens de la nation, juſqu'à ce que les enfants fuſſent en état d'être mariés ; & ce qu'ils devoient avoir de mobilier, ſelon la coutume, leur étoit fourni de même par le public.

. Les laboureurs cultivoient enſuite leurs propres terres, & enſuite celles des Curacas. L'apanage de l'Inca régnant, des princes de ſon ſang, ainſi que le lot du ſoleil, étoient cultivés les derniers de tous. Ce travail étoit une ſorte de longue fête qu'on égayoit par des chants, & qu'on ſolemniſoit paré de ſes plus beaux atours ; tant l'agriculture & le laboureur étoient honorés dans ce pays. La nature de ce climat exigeant de fréquents arroſements des terres, les eaux étoient amenées, avec une induſtrie ſinguliere, dans des réſervoirs d'où on les diſtribuoit, avec le plus d'égalité poſſible, à toutes les terres, en proportion de leurs beſoins.

Les fêtes du ſoleil ſe célébroient dans cet empire avec la plus grande ſolemnité. On ne lui ſacrifioit que des moutons, des

agneaux & des brebis ſtériles. Manco-Capac, le légiſlateur du Pérou, y avoit aboli les ſacrifices humains, & on les y avoit en horreur. On n'offroit au ſoleil que le cœur & le ſang des victimes ; la chair en étoit diſtribuée aux ſacrificateurs, & même à tous ceux qui ſe trouvoient préſents.

A cette religion pleine d'humanité ſe joignoient des loix paternelles, à en juger par ce qui précede & ce qui nous reſte à dire de la légiſlation de ce pays. Un jeune homme commettoit-il quelque faute, il étoit puni légérement; mais ſon pere répondoit du dommage. La polygamie étoit défendue, l'adultere puni dans les deux ſexes, ainſi que l'oiſiveté, regardée comme la ſource de tous les crimes. Tout Péruvien apprenoit à faire ſa maiſon, ſa charrue, ſes armes, ſa chauſſure. Les vêtements étoient la beſogne des femmes, & chaque famille ſçavoit pourvoir à tous ſes beſoins.

Il leur étoit ordonné de s'aimer : la concorde, la bienfaiſance, l'amour de la patrie & de ſes concitoyens, étoient chez eux les vertus les plus honorées. Ceux qui rendoient des ſervices à la patrie, en étoient récompenſés par des habits travaillés par la famille des Incas. L'hiſtoire de ce peuple étoit renfermée en des poëmes, ouvrages

de la famille des Incas, pour l'inſtruction des peuples, qui les chantoient pour égayer leurs travaux, & inſtruire leurs enfants de l'hiſtoire du pays & des faits glorieux des hommes célebres de la nation.

Les terres n'étant point une propriété, ni même une poſſeſſion à vie, étoient encore moins un héritage. Le partage en varioit chaque année, & ſe régloit, avec une équité rigoureuſe, ſur le nombre des têtes qui compoſoient chaque famille. Cette poſſeſſion précaire a peut-être été un des plus grands obſtacles qui aient empêché les Péruviens de s'élever à quelque choſe de grand. Si les propriétés inamovibles euſſent eu lieu dans ce pays, l'induſtrie s'y ſeroit aiguiſée, & ils euſſent acquis les moyens d'étendre & de varier leurs jouiſſances.

Les Péruviens d'ailleurs étant ſans commerce extérieur, & preſque ſans relations d'intérêt entr'eux, gouvernés par la volonté du prince, ne pouvoient s'élever à un haut degré de connoiſſances. L'hiſtoire, la religion, les loix s'apprenoient chez eux par des cantiques; les arts & les devoirs de chaque profeſſion, par le travail & l'imitation. Leur légiſlation étoit très-bornée; mais le deſpotiſme des Incas, fondé ſur une confiance entiere & réciproque entre le ſouverain & ſes ſujets, jamais trompée

trompée de part ni d'autre, lui donnoit toute la stabilité dont elle pouvoit avoir besoin pour le bonheur d'une nation qui se bornoit au plus étroit nécessaire.

On a révoqué en doute, & avec quelque apparence de raison, que la législation du Pérou fût arrivée au point où le disent les Espagnols; ce seroit cependant outrer le Pyrrhonisme, que de refuser absolument toute croyance à ce qu'ils nous rapportent sur ce point. Mais on peut rejetter & reléguer au rang des fables ce qu'ils racontent de la magnificence des villes, des palais, des forteresses, des temples, des chemins, des ponts de ce pays. En réduisant leurs récits à ce qu'ils ont de réel, les Péruviens étoient parvenus à fondre l'or & l'argent, à donner au cuivre la trempe que nous donnons à l'acier. Ils sçurent, avec des peines incroyables, équarrir les pierres, & ne sçurent jamais employer le bois, faute de sçavoir le tailler.

Le Pérou, qui s'étend en longueur depuis le deuxieme degré de latitude nord, jusqu'au vingt-sixieme degré environ de latitude sud, sur des largeurs très-inégales d'une extrémité à l'autre, est coupé dans toute sa longueur par cette fameuse chaîne de montagnes, qui, sortie de la terre Magellanique, va se perdre dans le Mexique, & semble être le lien des deux vastes con-

tinents qui forment le Nouveau-Monde. Ces montagnes renferment une infinité de volcans. L'hiſtoire ne nous a conſervé les époques de leurs éruptions que depuis la découverte de l'Amérique ; mais les traces horribles que les éruptions précédentes avoient laiſſées, ſont des preuves irréfragables de la réalité de leurs embraſements.

On ſent de reſte que ce phénomene ſi ordinaire, mais dont les retours ne peuvent ſe prévoir, doit tenir les habitants de ces contrées dans des craintes continuelles ; mais ce qui fait qu'il ne réſulte pas tous les maux qui devroient s'enſuivre de ces phénomenes auſſi effrayants que terribles, c'eſt qu'ils ſont toujours précédés par des avant-coureurs ſenſibles, comme un frémiſſement dans l'air, le vol des oiſeaux qui s'élancent au lieu de voler uniment & à leur ordinaire ; ils ſont même ſi peu maîtres de leurs mouvements, qu'ils vont s'écraſer contre les objets qui ſe trouvent devant eux : les cavités de la terre rendent des ſons effrayants, auxquels les chiens répondent par des hurlements : les quadrupedes s'arrêtent en écartant les jambes, comme pour chercher plus d'appui : les hommes fuient de leurs maiſons dans les places publiques ou à la campagne pour n'être pas enſevelis ſous les débris.

Quand on compare les Péruviens tels

qu'ils nous sont décrits dans les historiens Espagnols, avec les Péruviens de nos jours, on ne reconnoît plus cette nation ; & il est tout simple que cela soit ainsi. Depuis que cet empire est soumis à la domination Espagnole, les mœurs des Péruviens ont changé du tout au tout. Il ne subsiste plus la moindre trace de l'ancien gouvernement, qui avoit tant d'influence sur les mœurs & les habitudes de ces peuples. Opprimés aujourd'hui par le fanatisme religieux, & par une autorité dont les préposés du gouvernement abusent toujours, ils sont tellement indifférents à tout, qu'ils se contentent du moins possible ; &, tant qu'ils l'ont, ils refusent de travailler pour leurs tyrans : quand on leur parle de la nécessité de pourvoir à l'avenir, ils répondent stupidement : « Je n'ai pas faim. »

Nous avons vu ci-dessus que les Anglois, dégoûtés de Terre-Neuve, par le peu d'utilité qu'ils trouverent à y faire le commerce des pelleteries, l'avoient abandonnée, faute d'avoir soupçonné qu'on y pût trouver un avantage plus sûr & plus considérable dans la pêche de la morue. Ils furent réveillés par le bénéfice qu'ils apprirent qu'y faisoient les François & les Portugais ; & sous le regne d'Edouard VI, en cette année 1548, le parlement d'Angleterre passa un acte par lequel il permit

à tous les membres de la nation Angloise de trafiquer & faire la pêche sur les côtes de Terre-Neuve & bancs voisins, sans payer aucuns droits; & dès-lors les Anglois firent cette pêche en concurrence avec les nations qui la faisoient avant eux, sans prétendre plus qu'elles à la propriété de cette isle, comme ils l'ont fait par la suite, & comme ils prétendent le prouver, quoique sans titres; car, si l'on s'en rapporte au témoignage des historiens, le droit des François se trouvera plus solidement établi que celui des Anglois.

Guillaume Postel le fait remonter à la plus haute antiquité, & voici ses propres termes : *Terra hæc* (il parle de Terre-Neuve,) *ob lucrosissimam piscationis utilitatem summâ litterarum memoriâ à Gallis adiri, & ante mille sexcentos annos frequentari solita est.* On trouvera cette assertion de Postel moins étonnante, lorsqu'on se rappellera qu'Antoine & Nicolas Zeni, freres, nobles Vénitiens, tous deux au service d'un roi de Finlande, avoient découvert vers l'an 1390, c'est-à-dire plus de cent ans avant la fameuse expédition de Christophe Colomb, les terres de Labrador & l'Estotilande.

Plusieurs auteurs soutiennent avec beaucoup d'apparence & de raison, que des pêcheurs Basques fréquentoient Terre-Neuve

long-temps avant que Colomb eût découvert le Nouveau-Monde. Ils prétendent même que ce célebre navigateur forma le projet de ses découvertes, d'après le récit d'un Basque Terre-Neuvier; & cela paroît assez vraisemblable; mais son mérite fut au moins d'avoir plus osé que ceux qui le précéderent dans cette carriere, & d'avoir sçu en tirer un plus grand parti.

Corneille Witfliet, secrétaire du conseil royal de Brabant, par conséquent peu affectionné aux François, reconnoît, avec Guillaume Postel, que c'est à eux qu'appartient la découverte de Terre-Neuve; mais il ne la fait pas remonter si haut. *Britones & Normanni*, dit cet auteur, *anno Christi* 1504 *has terras invenêre, dum asellonum maritimorum piscationi intenderent.*

On peut joindre à ces témoignages, celui d'un auteur plus moderne, mais non moins véridique; c'est Marc l'Escarbot, qui a fait une histoire de la Nouvelle-France, qui parut l'an 1608. « De toute mémoire, dit cet historien, & » de plusieurs siecles, nos Dieppois, Ma» louins, Rochelois & mariniers du Ha» vre, Honfleur & autres lieux, ont les » voyages ordinaires en ce pays-là, pour la » pêcherie des morues, dont ils nourris» sent presque toute l'Europe, & pour-

» voyent aussi tous vaisseaux de mer. » A une époque plus reculée, en 1534, lorsque Jacques Cartier vint à Terre-Neuve, & visita les côtes de cette isle, il trouva que la majeure partie des ses caps, havres & ports, portoient des noms françois ou basques ; ce qui prouve suffisamment que ces deux nations fréquentoient cette isle depuis très-long-temps.

On peut conclure de ces diverses autorités, que si les François n'ont pas fondé des établissements à Terre-Neuve devant les Anglois, ils les ont précédés dans cette isle, & qu'ils alloient même exercer la pêche jusqu'aux côtes de l'Acadie, avant qu'aucune nation de l'Europe eût entendu parler de ces terres ; & par conséquent que le nord de l'Amérique a été connu long-temps avant que Colomb eût découvert les Antilles & les autres isles du golfe de Mexique. Ainsi les Anglois ne peuvent alléguer un titre, une priorité de prise de possession, quand ils pourroient prouver une priorité d'établissement ; ce qui est fort douteux.

[1549.]

Le Bresil, découvert depuis cinquante ans, avoit été fort négligé par le Portugal, qui ne connoissoit point l'importance de sa découverte ; on l'avoit même méprisée

au point de n'y envoyer que des hommes flétris par les loix, & des femmes perdues de débauches. Tous les ans on expédioit du Portugal un vaisseau chargé de cette horrible denrée, qui rapportoit en retour des perroquets, des bois de teinture & de marqueterie: on y vouloit joindre le gingembre, mais la crainte de nuire au commerce d'Asie, le fit prohiber. L'Amérique étoit donc regardée en Portugal comme un lieu d'exil, d'autant qu'on joignit par la suite aux malfaiteurs, les malheureux que proscrivoit l'Inquisition, qui s'étoit établie en Portugal en 1548.

Les Juifs, depuis leur dispersion, avoient beaucoup multiplié en Portugal. Après la conquête des Espagnes par les Arabes, ils y jouissoient de tous les droits de citoyens; mais lorsque ce pays eut recouvré sa liberté, ils furent exclus des charges: ce qui n'empêcha pas que vingt mille familles Juives, condamnées à sortir d'Espagne, ou à changer de culte, lorsque les rois Catholiques eurent fait la conquête de Grenade, ne se retirassent en Portugal, où elles payerent chacune de vingt livres l'asyle qu'on leur y donna. Jean II, après leur avoir tiré vingt mille écus, les réduisit à l'esclavage. Emanuel bannit de ses Etats ceux qui refuserent de se faire Chrétiens, & affranchit les autres, qui demeurerent toujours suf-

pects d'attachement à leur ancien culte : ce soupçon en fit même tourmenter plusieurs par ce tribunal odieux qui quelquefois crée des crimes pour se faire le droit de punir.

Philippe II, roi d'Espagne, devenu maître du Portugal, fit décheoir de toute charge ecclésiastique, militaire & civile, tous ceux de ses sujets qui descendoient de race Juive ou Maure. Cette flétrissure nouvelle dégoûta les plus riches d'entr'eux d'un pays où rien ne pouvoit les mettre à l'abri de la vexation. Les uns porterent leurs capitaux à Hambourg, d'autres à Anvers, d'autres à Bordeaux ; & leur industrie, jusqu'alors concentrée en Espagne & dans le Portugal, priva ces deux Etats des avantages qu'ils tiroient l'un de l'Asie, l'autre de l'Amérique.

Ceux des Juifs que l'Inquisition avoit relégués au Bresil, n'y furent pas abandonnés ; ils y trouverent des secours qui mirent ces hommes actifs & industrieux en état d'y cultiver le sucre, dont les premieres cannes leur furent apportées de Madere. Cette denrée jusqu'alors peu connue, & bornée aux usages de la médecine, devint un objet de luxe qui s'étendit bientôt à tous les états. Ce goût fut on ne peut pas plus favorable au Bresil : dès-lors la cour de Lisbonne sentit combien cette colonie, qu'elle n'avoit regardée auparavant que

comme une décharge des immondices de la métropole, pouvoit lui devenir avantageuse; & cet établissement, jusqu'alors abandonné aux caprices des colons, fut jugé assez important pour qu'on y établît une administration réguliere : en conséquence de quoi elle y envoya, en la présente année 1549, Thomas Sousa, pour y former un plan régulier d'administration, & pour diriger cette colonie.

[1550.]

Quarante François, sous la conduite de Rousselan, homme brave, actif & prudent, singuliérement aimé des Sauvages, pour avoir pris une femme de leur nation, s'établissent à Sainte-Lucie. Sa mort, qui arriva quatre ans après cette prise de possession, ruina tout le bien qu'il avoit commencé à faire dans ce pays-là ; les Caraïbes, mécontents de la plupart de ceux qui lui succéderent, en massacrerent successivement trois. La colonie ne fit que languir jusqu'en 1639, que les Anglois s'en emparerent sans opposition.

Dès que la colonie du Bresil eut commencé à prendre une forme d'administration un peu réguliere, Sousa s'occupa à reconnoître les naturels du pays, avec lesquels il auroit ou à négocier ou à combattre. Ce général bâtit une ville à la baie qu'on avoit

nommée San-Salvador. Ce premier établissement régulier fut bientôt suivi de plusieurs autres, peu fortifiés dans le principe, parce que les défenses qui y furent faites suffisoient alors contre les naturels du pays ; mais, les diverses nations de l'Europe courant les côtes du continent méridional de l'Amérique, les colons se virent bientôt dans l'obligation de se fortifier plus réguliérement pour se mettre à l'abri de leurs invasions.

Le Bresil, lors de l'établissement des Portugais dans ce pays, étoit peuplé de petites nations, dont la majeure partie étoit errante, & par conséquent sans autre communications entr'elles que leurs rencontres fortuites, qui occasionnoient des guerres sanglantes, ou des haines héréditaires parmi celles qui avoient des demeures fixes. Leur taille en général est comme celle des Européens. Avant l'arrivée de ces derniers, ils ne connoissoient aucune sorte de vêtement ; actuellement ils se couvrent le milieu du corps. Leur nourriture étoit peu variée avant l'introduction de nos animaux domestiques dans leur pays. L'inaction, la table & la danse partageoient & partagent encore leur vie. S'il existe un peuple athée, c'est celui-là sans contredit : rien dans leurs mœurs n'induit à penser qu'ils aient la moindre idée d'un

Etre supérieur & d'une vie future ; c'est l'homme de la nature. Rarement sa tranquillité est alterée : si l'ivresse ou quelque hasard malheureux le fait sortir de son caractere, & que quelqu'un périsse dans la querelle, le meurtrier est livré aux parents du mort, il est sacrifié sans délibération à leur vengeance, & les deux familles oublient leurs pertes dans la joie d'un festin.

Les Bresiliens prennent toutes les femmes qu'ils peuvent se procurer, & les répudient s'ils s'en dégoûtent. Ils exercent l'hospitalité envers les voyageurs, avec une cordialité qu'on ne trouve nulle part; ils s'assistent dans leurs maladies avec une tendresse & un zele extraordinaires. Le seul desir de venger leurs proches ou leurs amis, leur met les armes à la main. Leurs guerres ne sont que des surprises, & jamais les Sauvages, dans ce pays, n'ont combattu de pied ferme. Les prisonniers de guerre sont mangés avec appareil. Lorsque les Portugais vinrent au Bresil, ces Sauvages se retirerent pour n'avoir aucune communication avec eux ; mais, voyant qu'on les poursuivoit pour les réduire à l'esclavage, ils prirent le parti de massacrer & de manger tous les Européens qu'ils pourroient surprendre.

Sousa, en bâtissant San-Salvador, donna

un point de ralliement à la colonie; mais il n'avoit pas des forces suffisantes pour conquérir & plier au joug des peuples qui n'en n'avoient jamais connu; qui ne concevoient pas qu'il existât des hommes assez audacieux pour vouloir commander, ni des gens assez fous ou assez lâches pour vouloir obéir. Mais, ce que n'auroit peut-être jamais fait la violence, fut exécuté par les Jésuites, société à qui la religion ou l'ambition ont fait entreprendre les plus grandes choses. Plusieurs furent la victime de leur zele & de la haine qu'on portoit aux Portugais; mais, remplacés aussi-tôt par d'autres qui ne parloient que de tendresse, de paix & de charité, ils vinrent à bout de triompher de la haine de ces Sauvages, de se concilier leur affection, & de devenir les objets de leur amour & de leur vénération. Ils les instruisoient des principaux mysteres de la religion; ils les exhortoient à la régularité des mœurs, à l'amour du prochain & de la justice, & leur faisoient horreur du sang de leurs semblables. Pour bien juger du pouvoir qu'ont sur les Sauvages la douceur & l'humanité, on n'a qu'à comparer les conquêtes de ces religieux & celles des Espagnols: des milliers de soldats n'ont réussi qu'à dépeupler des pays policés, & les Jésuites ont changé les déserts en pays policés.

[1551.]

Don Louis de Velaſco, qui succéda à Mendoza à la vice-royauté du Mexique, fit partir en cette année le vaiſſeau le Saint-Auguſtin, pour trouver un port commode à la côte occidentale de la Californie. Soit défaut de zele, de hardieſſe ou de capacité, celui qui le commandoit revint ſans avoir rien fait.

[1554.]

Quelques auteurs reculent juſqu'à cette époque la mort du célebre conquérant du Mexique. On ſçait, & nous l'avons déja dit plus haut, que dégoûté de la cour, & fatigué des querelles continuellement renaiſſantes que lui ſuſcitoient ſes ennemis, il avoit réſolu de retourner dans la Nouvelle-Eſpagne, & d'y finir ſes jours dans le repos. Il quitte la cour, & part pour Séville, dans le deſſein de prendre congé de dona Maria Cortès ſa fille, qu'il avoit promiſe à l'héritier du marquis d'Aſtorga. Une violente douleur d'eſtomac, jointe à d'autres infirmités que ſes chagrins autant & plus que ſes travaux lui avoient fait contracter, l'obligerent de s'arrêter à Caſtilléja de la Cueſta, où il mourut le 2 Décembre de cette année. Sa perte excita de vifs regrets à la cour. Ceux même qui l'avoient ſi cruellement perſécuté de ſon vivant, ſe

virent contraints de convenir après sa mort que toutes les récompenses du monde ne pouvoient égaler la grandeur de son génie, ni l'importance de ses services.

[1555.]

Depuis 1530 qu'on avoit commencé à introduire des Negres au Bresil, la culture du sucre y avoit pris un accroissement considérable. La prospérité de cet établissement excita l'envie des autres nations, & leur fit naître le desir d'imiter les Portugais. Les François, ardents pour la nouveauté, furent les premiers. Villegagnon, vice-amiral de Bretagne, mécontent de l'ordre de Malthe, dont il étoit chevalier commandeur, fit part de ses dégoûts au célebre amiral de Châtillon, ainsi que du desir qu'il avoit de former quelqu'établissement dans l'Amérique.

L'amiral, qui le connoissoit pour être aussi brave homme qu'habile marin, & de plus pour un homme beaucoup plus instruit qu'on ne l'étoit de son temps, & sur-tout dans la profession des armes, croyant d'ailleurs Villegagnon dans les sentiments de la Réforme qui faisoit alors de grands progrès, lui promit de l'appuyer de ses moyens & de son crédit, à condition que la colonie qu'il établiroit seroit toute composée de Protestants. Villega-

gnon, dans les dispositions où il étoit par rapport à son ordre, souscrivit à tout ce que Coligny en exigea; & cet amiral appuya si fortement auprès de Henri II la nécessité de faire des établissements dans le Nouveau-Monde, & les avantages qu'on en retireroit par la suite, qu'il en obtint trois vaisseaux bien armés & bien équipés, avec les provisions nécessaires, & cent mille francs d'argent comptant.

Villegagnon partit du Havre de Grace au mois de Mai de cette année; &, après une navigation assez traversée, il prit terre à une isle déserte, sur les côtes du Bresil. Il y bâtit un fort, qu'il appella fort Coligny, pour se maintenir contre les Portugais & les Sauvages, s'il arrivoit que le voisinage des François portât ombrage ou donnât des inquiétudes aux uns ou aux autres: il informa ensuite l'amiral de son établissement, & sollicita de nouveaux secours qui lui furent envoyés.

[1556.]

L'amiral, prévenu pour la réformation, & très-zélé pour en répandre la doctrine & les principes, communiqua les dépêches de Villegagnon à Jean Calvin. Cet apôtre du Calvinisme, non moins zélé que l'amiral pour la propagation de la nouvelle doctrine, détermina douze de ses

plus ardents profélytes à entreprendre le voyage du Brefil pour y fonder une nouvelle Eglife. Dupont, Calvinifte outré, & Richer, fanatique de la Réforme, avec Guillaume Chartier, fe mirent à la tête des émigrants. Cette troupe fe renforça confidérablement, tant à Paris qu'à Rouen; de forte qu'il fe trouva au moins trois cents hommes à l'embarquement, qui fe fit à Honfleur, le 20 Novembre de cette année.

[1557.]

On arrive au Brefil le 26 Février fuivant, & le 7 Mars au fort de Coligny. Richer & Villegagnon eurent bientôt de vives difputes au fujet de la religion. Le chevalier, qui n'adoptoit point du tout les principes de la Réforme, voyant que la différence des opinions prenoit le train de dégénérer en révolte, chaffa les Genevois de fon fort. Les exilés gagnerent le continent, & s'établirent fur les rives du *Rio Janeiro*, à une demi-lieue feulement du fort où commandoit Villegagnon: huit mois après ils repafferent en France, où les plaintes qu'ils porterent contre le commandeur de Villegagnon, ayant indifpofé l'amiral de Châtillon contre lui, tarirent la fource des fecours qu'il eût été néceffaire de lui continuer pour foutenir fon établiffement.

Ville-

Villegagnon abandonné de l'amiral, & par conséquent du parti Protestant d'où il tiroit ses principales ressources, repassa en France, pour intéresser d'autres protections au soutien d'un établissement qui pouvoit devenir très-utile à la France; mais ses sollicitations furent sans effet; & la colonie qu'il avoit fondée, dénuée de moyens, & ne pouvant se soutenir par elle-même, fut détruite, un an après le depart de Villegagnon, par les Portugais aux ordres d'Emmanuel Sa. Les discordes civiles qui commencerent avec le regne de François II, & qui depuis déchirerent la France, firent perdre de vue le projet de se rétablir dans le continent méridional de l'Amérique.

Il se fit cependant à diverses époques plusieurs tentatives pour s'établir dans le Bresil: on voulut former successivement des établissements à Rio-Janeiro, à Rio-grande, à Paraïba, & dans l'isle de Maragnan; mais la légéreté Françoise ne permit pas d'en attendre le fruit, toujours long à venir dans les nouveaux établissements. Des esprits moins prompts à entreprendre, mais plus patients & moins faciles à se rebuter, eussent tiré, avec le temps, un grand fruit d'un établissement solidement fait; mais quand on ne pourvoit ni sûrement ni promptement à la subsistance & à la

sûreté des colonies qu'on entreprend de former, on doit perdre en peu de temps les avances qu'on y met, & tout ce qu'il est possible d'en espérer.

[1560.]

Don Pedro d'Orsua, gentilhomme Navarrois, distingué par sa sagesse & son courage, offrit en cette année au vice-roi du Pérou de reprendre la navigation du fleuve Maragnon. Son offre acceptée, il partit de Cusco avec sept cents hommes. Ces conquérants sanguinaires, alterés du sang de tous les gens de biens, massacrerent ce chef respectable par ses mœurs, parce qu'il exigeoit le bon ordre & la discipline, & ils mirent à leur tête, avec le titre de Roi, un Basque féroce, nommé Lopez d'Aguirre, qui leur fit espérer de les rendre maîtres de tous les trésors du Nouveau-Monde.

Ces scélérats descendent dans l'océan par le Maragnon, ou fleuve des Amazones, & abordent à la Trinité. Ils en égorgent le gouverneur, & pillent l'isle. Ils portent ensuite leur fureur & leur avidité sur les côtes de Cumana, Caraque & Sainte-Marthe, qui éprouverent encore plus d'horreurs, parce qu'elles étoient plus riches que la Trinité. Ils entrent dans la nouvelle Grenade, comptant de gagner

de-là Quito, & de pénétrer dans le sein du Pérou, où ils se proposoient de mettre tout à feu & à sang.

Un corps de troupes s'assemble à la hâte pour résister à ces furieux. Malgré le désordre qui suit d'ordinaire toutes les expéditions, précipitées le corps aux ordres de d'Aguirre est attaqué, battu & dispersé. Son chef, ne voyant aucun espoir d'échapper aux vainqueurs, marque son désespoir par une action atroce. Il appelle sa fille unique qui le suivoit dans ses voyages. « J'espérois, lui dit-il, te placer sur » le trône ; l'événement a trompé mon » attente. Mon honneur & le tien ne » veulent pas que tu vives pour être l'es- » clave de mes ennemis. Meurs de la main » d'un pere. » A l'instant il lui tire un coup de fusil, & l'acheve d'un coup de poignard. Cet effort de rage épuise ses forces, il est pris & écartelé. La navigation de l'Amazone fut oubliée ensuite pendant un demi-siécle, & tout ce qu'on fit depuis fut ou malheureux ou mal combiné par les Espagnols. Les Portugais furent plus heureux par la suite, comme nous le verrons ci-après.

[1562.]

L'amiral de Châtillon fut encore le promoteur d'une nouvelle expédition pour

l'Amérique, dont l'objet étoit d'y former quelque établissement. Jean Ribaud, chargé de ses ordres, partit de France le 18 Février de cette année, avec tout ce qu'il falloit pour former un établissement dans quelque canton du continent de l'Amérique.

Ce marin, après avoir rangé les Antilles & la Floride, vint prendre terre à l'embouchure d'une riviere qu'il appella la *Riviere de Mai*, du nom du mois où il la découvrit. Il bâtit sur ces rives une forteresse qu'il appella Charles-Fort, du nom du roi Charles IX, lors régnant en France, & au nom de qui se faisoit cet établissement. Il y laissa le capitaine Albert, avec des munitions suffisantes pour attendre de nouveaux secours. Celui-ci, au lieu d'employer la garnison qu'il commandoit à défricher les terres aux environs de sa forteresse, consomma ses provisions dans l'oisiveté. Bientôt la disette se fit sentir, & excita de violents murmures. Le commandant, sans considérer qu'il y avoit donné lieu tout le premier, voulut, par une rigueur déplacée dans la circonstance, les reprimer, en faisant pendre l'un des plus échauffés des mécontents. Ceux-ci, plus irrités qu'auparavant, l'assassinerent, & lui donnerent pour successeur Barré, homme de mérite, qui se soutint encore quelque temps dans le fort;

mais, ne voyant point arriver de secours de France, il fit construire un bateau ponté; &, s'embarquant avec ses colons & le peu de provisions qui lui restoient, il tenta la traversée. Il eût infailliblement péri avec sa troupe, sans un vaisseau Anglois qui les accueillit, & les passa en Angleterre. On dit que, dans l'extrémité où il se trouvoient déja, ils avoient pris l'affreuse résolution de se dévorer les uns après les autres, ce qu'ils avoient même exécuté sur l'un des leurs, lorsque les Anglois les recueillirent.

[1564.]

Laudoniere, par ordre de l'amiral de Châtillon, citoyen jusques dans les horreurs des guerres civiles, partit pour Charles-Fort le 22 Avril de cette année. La nouvelle colonie qu'il amenoit, fut fort étonnée à son arrivée à la riviere de Mai, de ne trouver, à la place des trésors dont elle avoit repu son imagination, qu'un pays aussi fertile que beau; &, frustrée dans son attente, elle se révolta dès l'arrivée. Laudoniere, qui joignoit beaucoup de prudence à sa douceur naturelle, vint à bout de calmer la sédition; mais, pour en prévenir le retour, il eut soin de faire repasser en France ceux qu'il jugea les plus indisciplinés.

En vain voulut-il s'opposer aux pillages que ses gens avoient projetté de faire dans

les isles Vierges, appartenant alors aux Espagnols, dans la crainte très-fondée de s'attirer sur les bras des ennemis établis puissamment dans son voisinage; il ne put les empêcher d'exécuter leur projet; mais se trouvant, au retour de ces forbans, beaucoup plus en état de faire valoir son autorité qu'il ne l'étoit à leur départ, il en fit pendre quatre, & ne pardonna aux autres qu'après s'être fait donner les plus fortes assurances de vivre plus soumis à l'avenir.

Les contradictions qu'éprouva ce commandant l'ayant empêché de faire cultiver & ensemencer les terres, la disette vint combler la mesure des chagrins qu'il essuyoit depuis qu'il étoit chargé du gouvernement de la colonie. Dans la nécessité prochaine de quitter ce pays, il partagea son monde en deux troupes, dont l'une fut occupée à construire des barques pour repasser en France, & l'autre fut chargée de procurer des vivres aux travailleurs par quelques moyens que ce pût être, soit en enlevant de vive force aux naturels du pays, qui les tenoient à un prix excessif, soit en traitant avec eux de gré à gré. On réussit d'une & d'autre façon; & on alloit démolir le fort, lorsqu'il parut à la riviere quatre vaisseaux Anglois qui ravitaillerent la colonie, & lui fournirent les secours dont elle avoit le besoin le plus urgent.

Laudoniere sentant, que cette ressource, qui n'étoit que momentanée, ne feroit que différer un parti nécessaire, fit procéder à la démolition du fort; & il se disposoit à quitter le pays, lorsque Jean Ribaud parut à l'embouchure de la riviere, avec quatre vaisseaux François, & ramena l'abondance dans la colonie.

Laudoniere se repentant alors de sa précipitation, fit travailler à la reconstruction des défenses démolies avec plus d'ardeur qu'il n'en avoit mis à les détruire; mais les Espagnols ne lui donnerent pas le temps d'achever. Six gros vaisseaux de cette nation arrivent, & commencent à canonner vivement les vaisseaux François, dont les équipages étoient alors presque tous à terre. Ce qui restoit sur ces vaisseaux, craignant de tomber au pouvoir des ennemis, coupe ses cables, prend le large, & leur échappe.

Les Espagnols prennent terre sans que personne s'oppose à leur descente, & s'avancent vers le fort. Ribaud, se proposant d'attaquer les vaisseaux Espagnols denués de monde, & de mettre ensuite les ennemis entre le fort & les troupes qu'il avoit, rassemble avec ses équipages tout ce qu'il put des habitants de la colonie, & gagne ses vaisseaux; mais Laudoniere étant resté malade au fort avec peu de monde, &

n'ayant pu empêcher ſes gens de ſuivre le commandant de la petite eſcadre Françoiſe, exhorta ceux qui lui reſtoient à ſe fortifier de leur mieux; & chacun s'y employa avec ardeur. Il ſe feroit ſoutenu en attendant l'exécution du projet de Ribaud; mais la nuit du 20 Septembre ayant été extrêmement orageuſe, les gardes avancées ne croyant pas la campagne tenable, ſe retirent au fort: les Eſpagnols, qui s'en apperçoivent, les ſuivent ſans bruit; & à peine ces gardes infidelles ont quitté leurs poſtes, qu'on apperçoit l'ennemi au pied des murs. Laudoniere ſe met cependant en défenſe; mais deux breches qu'on n'avoit point eu le temps de réparer, donnant un accès facile à l'ennemi: les Eſpagnols ſe rendent maîtres du fort; & le commandant, après avoir combattu avec beaucoup de valeur, ſe voyant obligé de céder à des forces bien ſupérieures aux ſiennes, gagne une forêt voiſine avec ce qu'il put raſſembler des débris de ſa troupe. De-là traverſant avec des peines incroyables des marais qui ſe trouvoient ſur ſon paſſage, il gagne le riviere de Mai, où, par le plus grand bonheur, il trouve encore un des quatre vaiſſeaux François, commandé par le neveu de Jean Ribaud, que le gros temps qui l'avoit écarté des autres avoit obligé de relâcher en cet endroit. Ribaud ne fut

pas si heureux : ses vaisseaux ayant été jettés & brisés à la côte par la tempête, ses soldats, ses équipages & lui-même tomberent au pouvoir des Espagnols, qui les traiterent sans quartier; Ménendez, qui les commandoit, fit pendre tous ceux qui furent faits prisonniers, avec cet écriteau attaché au dos : « Nous n'avons point fait » pendre ceux-ci comme François, mais » comme Luthériens & ennemis de la » Foi. »

Laudoniere étant heureusement repassé en France, rendit compte à la cour du désastre de la colonie, & de la barbarie que les Espagnols avoient exercée à l'égard des François. Charles IX s'en plaignit amèrement au roi d'Espagne Philippe II; mais l'impuissance où étoient alors les François de se faire raison d'un traitement aussi barbare, fit prendre à la cour d'Espagne le parti plus insolent encore de mépriser leurs plaintes, & de dédaigner même d'y répondre. Telle étoit l'horrible politique Philippe II, le Tibere de son siecle, de ne vouloir pas souffrir que les autres nations de l'Europe jouissent des terres qu'il ne pouvoit faire occuper, & de vouloir régner sans concurrence dans les deux continents du Nouveau-Monde, qu'il croyoit n'avoir été découvert que pour l'Espagne seule.

[1565.]

Après avoir chassé les François de la Floride, les Espagnols voulurent occuper cette contrée. En cette année ils y établirent une peuplade à l'est, à deux lieues de l'océan, dans un bourg qu'ils nommerent *Sans-Mathéo*, du jour où ils avoient chassé les François de leur établissement; mais, quoiqu'établis sur une riviere navigable dans une terre agréable & fertile, n'y trouvant pas ce qu'ils recherchoient le plus vivement, l'or, ils l'eussent abandonnée, s'il n'y eussent trouvé le sassafras. Les vertus médicinales de cet arbre, meilleur encore à la Floride que dans tout le reste de l'Amérique, dont les fleurs prises en infusion théiforme sont saines & agréables, dont la racine excite la transpiration, résout les humeurs épaisses & visqueuses, soulage dans les paralysies, rhumatismes & fluxions froides, étoit employé avec succès dans les maladies vénériennes.

Les Sauvages, qui apprirent à leurs barbares oppresseurs qu'en buvant à jeun & dans leurs repas l'infusion de la racine de sassafras, ils guériroient du mal vénérien & des fievres qui les minoient à leur bourgade de San-Mathéo, les y fixerent. Ils firent même à quinze lieues de-là, sur la

même côte, un second établissement qu'ils appellerent *Saint-Augustin.*

[1567.]

En vain l'indignation publique excitoit le ministere de Charles IX à la vengeance de l'outrage fait à la nation Françoise : le conseil du roi, despote & superstitieux, se réjouissoit en secret de l'anéantissement d'un établissement qu'il avoit été forcé d'approuver, mais qui, ayant été imaginé par le chef des Huguenots qu'on n'aimoit pas, pouvoit servir à donner du relief aux opinions nouvelles. Un particulier généreux prit sur lui d'exécuter ce que la basse jalousie du gouvernement l'empêchoit de faire.

Dominique de Gourgues, gentilhomme, né au mont de Marsan en Gascogne, navigateur habile & hardi, sensible à l'outrage fait à sa nation, & animé d'ailleurs par des motifs de ressentiment particulier contre les Espagnols, qui, l'ayant fait prisonnier en Italie, l'avoient envoyé aux galeres, d'où il avoit eu le bonheur de se sauver, entreprit de tirer une vengeance éclatante du procédé atroce des tyrans du Nouveau-Monde à l'égard de ses compatriotes, & des injures personnelles qu'il en avoit reçues. Cet homme passionné pour l'honneur de sa nation, pour la gloire &

pour les aventures périlleuſes, vend ſon bien, fait conſtruire à ſes dépens trois vaiſſeaux, choiſit des compagnons dignes de lui; &, ſous prétexte d'un voyage aux côtes d'Afrique; il part de Bordeaux le 23 Août de cette année, avec deux cents cinquante hommes d'équipage, & prend en effet la route d'Afrique.

Il y relâche ſeulement le temps néceſſaire pour prendre quelques rafraîchiſſements, & pour mettre ſes amis au fait des vrais motifs de ſon armement, & des moyens de réuſſir sûrement dans le projet qu'il avoit formé de venger avec éclat ſa nation & lui-même de la barbarie des Eſpagnols. Tous entrent dans ſon reſſentiment; &, trouvant dans ſes gens la plus grande ardeur à le ſeconder, il porte droit à la riviere de Mai, & paſſe à la vue de Charles-Fort. Les Eſpagnols, le prenant pour quelqu'un des leurs, le ſaluent. Degourgues, charmé de leur erreur, & ayant intérêt de les y confirmer, leur rend le ſalut, & paſſe outre: à l'entrée de la nuit il revire le bord, &, rabattant du côté du fort, il prend terre au pays d'un Cacique nommé Tacatourou, à quinze lieues de Charles-Fort.

[1568.]

Les habitants de ce quartier, le prenant

pour un Espagnol, veulent s'opposer à sa descente; mais il parvint avec peine à leur faire entendre, par un de ses gens qui avoit été de l'expédition de Laudoniere, qu'il étoit François, & dès-lors même l'ennemi juré des Espagnols, qu'il venoit exterminer, s'il étoit possible, ou du moins chasser du pays. Alors il fut reçu du Cacique & de tout son peuple avec la plus grande affection; & ils lui promirent toute l'assistance qu'il seroit en leur pouvoir de lui donner.

Par un heureux hasard, un jeune homme âgé seulement de seize ans, nommé Pierre de Bruy, natif du Havre, qui avoit été abandonné dans ce pays, & qui depuis deux ans vivoit errant dans ces quartiers, vint trouver Degourgues, à qui il donna, sur les forces & la situation des Espagnols, tous les renseignements possibles, qui mirent ce brave aventurier dans le cas de concerter avec sûreté & précision le plan de ses attaques.

Les Sauvages demanderent trois jours pour rassembler les forces qu'ils vouloient fournir aux François pour cette expédition, & prirent si bien leurs mesures pour écarter tout ce qui pourroit venir du côté des Espagnols, que ceux-ci ne purent être avertis du voisinage des François. Les Indiens s'étant joints à Degourgues au jour

nommé, eux & les François marcherent de concert aux forts qu'occupoient les Espagnols; deux furent pris d'emblée le même jour 23 Avril de cette année, & leurs garnisons égorgées ou faites prisonnieres de guerre.

Il en restoit un troisieme, le plus considérable de tous. Les François prirent la précaution de le faire investir sans délai par les Sauvages, qui le firent de telle maniere que rien n'y pouvoit entrer, & qu'aucun des ennemis n'en pouvoit sortir pour s'informer du nombre & des dispositions des assiégeants. Après ces précautions prises, Degourgues s'occupa des préparatifs du siege, & les fit avec tant de diligence, que tout fut prêt au bout de deux jours. Tout le monde marquant la plus grand disposition à attaquer l'ennemi, Degourgues place les Sauvages en embuscade dans les bois qui environnoient le fort, & s'avance lui-même, à la tête des siens, vers le fort qu'occupoient les Espagnols.

Dès que ceux-ci virent paroître Degourgues avec ses gens, ils tirerent sur lui avec deux doubles couleuvrines qui firent peu d'effet, parce que ce commandant se mit à couvert de leur feu dans un petit bois qui touchoit presqu'au fort. Le gouverneur Espagnol ne voyant plus l'en-

nemi, fit sortir soixante des siens pour le reconnoître. Pendant qu'ils approchoient, Degourgues ordonne à son lieutenant de se jetter entre le fort & eux dès qu'ils les verroient suffisamment engagés pour ne pouvoir regagner leur asyle. Le lieutenant ayant exécuté sa commission avec intelligence, Degourgues, certain que la retraite leur étoit coupée, marche aussi-tôt à leur rencontre, en recommandant à ses gens de ne tirer qu'à bout touchant. La décharge qu'il fit ayant beaucoup éclairci ce détachement, ce qui en restoit voulut regagner le fort; mais il trouva dans son chemin le lieutenant de Degourgues, qui tua ou fit prisonnier le reste sans en excepter un seul.

Le commandant du fort, consterné de cette perte, sans songer aux ressources qui lui restoient pour se défendre, abandonne sa forteresse pour se jetter dans les bois, où il tombe dans les embuscades des Indiens. Ceux qui échapperent aux Sauvages, tournant d'un autre côté, rencontrerent Degourgues, qui les tailla en pieces.

Après s'être rendu maître du fort, Degourgues en fit tirer l'artillerie & les munitions, ainsi que les vivres & les armes. L'imprudence d'un Indien lui fit malheureusement perdre la majeure partie de ce butin, en mettant par accident le feu aux

poudres. Degourgues, après avoir mis ordre à tout, se fit amener les prisonniers. Après leur avoir reproché leur barbarie à l'égard des François, chassés par eux en pleine paix, contre tout droit & raison, de leurs possessions & pendus contre le droit des gens, il les fit tous pendre à son tour, & pour opposer dérision à dérision, il leur fit attacher à chacun au dos un écriteau portant ces mots : « Je ne » fais ceci à ces gens comme à Espagnols; » mais comme à corsaires, bandoliers & » écumeurs de mer. » Après cette juste représaille ne présumant pas d'être avoué ni secouru du gouvernement, il fit raser les trois forts, qu'il ne pouvoit garder avec le peu de monde qu'il avoit amené. En partant de-là, il promit aux Indiens de les venir revoir dans peu; &, leur ayant témoigné sa reconnoissance par des présents, il les laissa très-satisfaits de lui, & autant pour le moins de les avoir délivrés du voisinage des Espagnols, dont le nom seul étoit en horreur d'un bout à l'autre de l'Amérique. Il fit ensuite charger sur ses vaisseaux ce qui restoit du butin fait sur les Espagnols, & reprit la route de France, où il aborda heureusement.

A son retour à Bordeaux, Degourgues reçut de Blaise de Montluc, alors commandant en Guyenne, les justes éloges que

que méritoient sa conduite & sa bravoure. Ce général l'envoya à la cour pour recevoir la récompense du service rendu à sa nation. Mais l'esprit de la cour n'étoit pas celui de Montluc : la Régente Catherine de Médicis ménageoit alors la cour d'Espagne ; & Degourgues fut sur le point de payer de sa tête le service essentiel qu'il venoit de rendre au roi & à l'Etat, en chassant l'ennemi de possessions usurpées contre le droit des gens, & en vengeant l'honneur des François, indignement outragé par les tyrans du Nouveau-Monde. Il y a lieu de croire cependant que la reine-mere & le roi ne désapprouvoient point intérieurement sa conduite ; mais, sur l'avis qu'on lui donna à Paris du danger qu'il couroit à demander à la cour sa récompense, il s'en fut chercher un asyle à Rouen, où la cour l'oublia ou feignit de l'oublier.

Depuis l'expédition du brave Degourgues, les François semblerent avoir oublié eux-mêmes entiérement le Nouveau-Monde. Le peuple le plus doux, le plus sociable s'égorgea long-temps, comme on sçait, pour des dogmes inconcevables ; & ce ne fut que sous le regne de Henri le Grand qu'on s'occupa du soin de former des colonies en Amérique. Les idées eussent dû naturellement se tourner vers

la Floride; les Européens, sauf l'Espagne qui n'y avoit que le fort Saint-Augustin, n'avoient aucun établissement dans ce pays. En supposant que la découverte & quelques huttes dans un coin du Nouveau-Monde pussent fonder un droit à la nation qui s'étoit établie la premiere dans ces contrées, celui des François étoit incontestable; mais la France, encore étonnée des plaies horribles que lui avoient faites les guerres de religion, n'osoit provoquer l'Espagne très-puissante en Amérique, & qui ne paroissoit pas disposée à souffrir le moindre établissement sur le golfe du Mexique ou même dans son voisinage. Les vues du gouvernement se porterent donc, comme nous le verrons ci-après, vers les contrées septentrionales du Nouveau-Monde, dont en 1523 Verrazano avoit tracé la route.

[1571.]

Il y avoit déja quelque temps que le gouvernement Espagnol prenoit les mesures les plus cruelles pour mettre les Péruviens dans l'impossibilité de faire aucun mouvement pour recouvrer leur liberté. Tupac Amaru, héritier de leur dernier roi, s'étoit retiré dans des montagnes éloignées, où, loin des oppresseurs de sa patrie, ce prince vivoit en paix. Les Espagnols lui envierent ce reste de bonheur;

& peu à peu resserré par les troupes qu'on avoit envoyées contre lui, il fut obligé de se rendre. Le vice-roi François de Tolede, qui ne pouvoit soutenir la présence d'un prince qui lui rappelloit sans cesse l'injustice horrible & les excès abominables où s'étoit porté sa nation contre celle qu'elle opprimoit, le fit accuser de plusieurs crimes qu'il n'avoit pas commis, & pour lesquels on lui fit trancher la tête en cette année. Tout ce qu'on put découvrir des descendants des Incas eut la même destinéee sous différents prétextes; mais particuliérement sous celui d'avoir conspiré contre les Espagnols, qu'on mettoit toujours en tête des accusations calomnieuses qu'on formoit contr'eux. L'horreur d'un attentat aussi barbare excita une indignation si universelle, soit en Europe, soit dans le Nouveau-Monde, que le roi d'Espagne Philippe II crut devoir désavouer ses représentants; mais la politique atroce de ce prince étoit si connue, que personne n'ajouta foi à cette apparence de justice & d'humanité de sa part.

[1576.]

Les découvertes des Espagnols enflammoient toutes les nations de l'Europe qui avoient des facilités pour la navigation à les imiter. En cette année Forbisher, cé-

lebre navigateur Anglois, entreprit de découvrir un passage par le nord pour aller aux Indes orientales. Ambroise Dudley, comte de Warwick, lui procura les moyens de le tenter, en contribuant à armer deux petits bâtiments qu'on munit de tout ce qui pouvoit être nécessaire pour un pareil projet, qui se borna pourtant à reconnoître plusieurs baies & isles, & un enfoncement considérable dans les terres, que ce navigateur jugea devoir être un détroit, mais dont les glaces & les vents lui interdirent l'entrée pour cette fois. Une pierre noire, ramassée par hasard dans un des isles où Forbisher avoit pris terre dans sa course, & qui étoit tombée entre les mains de la femme d'un des intéressés dans ce premier armement, donna lieu au second voyage au nord de l'Amérique.

Cette femme ayant laissé tomber cette pierre dans le feu, la chaleur la fit rougir; le hasard voulut que cette femme l'ayant éteinte dans des vinaigre, on crut y remarquer des veines d'or. Un orfevre à qui on en fit faire l'essai, en tira en effet suffisamment d'or pour exciter la cupidité de plusieurs personnes, qui sollicitèrent aussi-tôt le privilege exclusif d'apporter de ces pierres en Angleterre. La reine Elisabeth se prit elle-même à cet

appât, & voulut s'intéresser dans cette entreprise, pour laquelle elle joignit un troisieme vaisseau aux deux qui avoient fait le premier voyage.

[1577.]

Cette seconde escadre partit d'Angleterre le 31 Mai de cette année. Forbisher prit sa route droit à l'isle où un matelot de la premiere expédition avoit trouvé la pierre dont on vient de parler, & d'après laquelle on avoit conçu de si magnifiques espérances; mais tous les essais des raffineurs n'ayant produit aucun fruit, le capitaine Forbisher poursuivit son premier dessein. Il entra dans le détroit, qu'on a depuis appellé de son nom ; mais il ne trouva dans ces contrées que des Sauvages indisciplinables.

[1577.]

Drake, amiral Anglois, partit de Plymouth le 15 Septembre de cette année, avec cinq vaisseaux pour faire le tour du globe ; & fut le second des navigateurs qui fit ce fameux voyage.

[1578.]

L'année suivante la reine Elisabeth augmenta encore d'un quatrieme vaisseau l'escadre de Forbisher ; non pour chercher de l'or, car tout espoir à cet égard s'étoit

évanoui ; mais pour chercher ce passage qu'on soupçonnoit devoir se trouver.

Cette troisieme expédition se borna à reconnoître les côtes méridionales du Groenland & quelques isles nouvelles, & à rapporter de ces climats septentrionaux une grande quantité de matieres minérales, dont le nord abonde.

Dans le même temps le célebre amiral Drake, le plus grand homme de mer de l'Angleterre, ayant passé le détroit de Magellan, courut la côte occidentale de l'Amérique, désola les colonies Espagnoles par de fréquentes descentes, y fit un butin immense & poursuivit sa route à travers la mer du sud, pour gagner les Moluques & Java, & de-là le cap de Bonne-Espérance.

[1579.]

En cette année mourut Henri, roi de Portugal. Philippe II, roi d'Espagne, fit tellement valoir ses droits sur la succession de ce monarque, tant par la crainte de sa puissance, que par la politique & la terreur de ses armes, qu'il devint le maître du Portugal & de tous les pays qui reconnoissoient la domination Portugaise, sauf de l'isle de Tercere, qui ne voulut jamais reconnoître la domination Espagnole. Devenu, par cet événement, posses-

ſeur unique des Indes orientales & occidentales, & par conſéquent des deux ſources des plus grandes richeſſes, ce prince, que l'ambition dévoroit, ſe crut aſſuré de réaliſer le projet formé par ſon prédéceſſeur, d'aſſurer à la maiſon d'Autriche la monarchie univerſelle. Il arriva cependant tout le contraire de ce qu'il eſpéroit. En vain ſes tréſors furent employés à brouiller en France, en Angleterre; en vain il redoubla d'efforts pour ſoumettre les Pays-bas, que l'excès des cruautés du duc d'Albe & de ſes ſucceſſeurs avoient irrévocablement aliénés: toute cette puiſſance formidable, qui avoit épouvanté l'Europe, s'anéantit peu à peu dans les marais des Provinces-Unies: ce monarque enrichit la France des tréſors du Nouveau-Monde; l'infanterie Eſpagnole, ſi célebre & ſi formidable, s'exténua inſenſiblement en Europe, pendant que les expéditions d'Aſie & du Nouveau-Monde dépeuploient l'Eſpagne; & cette belle & riche contrée, cultivée par les Maures, enrichie par l'induſtrie des Juifs & les mines de l'Amérique, ſe ruina par ſes efforts, & devint à rien. Le feu des diſcordes civiles & des guerres de religion firent négliger pendant quelque temps au reſte de l'Europe les expéditions lointaines; mais le calme qui ſuccéda à ces orages terribles en fit re-

naître le goût, comme nous le verrons ci-après.

[1579.]

En cette année Pedro Sarmiento, parti de Cullao del Lima avec deux vaisseaux, entra le premier dans le détroit de Magellan par la mer du sud. Il y fit des observations très-intéressantes pour les navigateurs qui seront dans le cas de franchir ce détroit.

En cette même année John Cotton, marchand à Southampton, envoya à Terre-Neuve un navire de trois cents tonneaux, commandé par Richard Whitburn, d'Exmouth en Devonshire, pour participer à la pêche du grand banc, & prendre de cette isle une connoissance détaillée. Les Anglois, d'après lesquels on rapporte ce fait, partageoient donc alors avec les autres nations de l'Europe les avantages de la pêche, & n'y prétendoient pas un droit absolu & exclusif, comme ils l'ont fait depuis.

[1580.]

Nous avons vu que l'établissement de Buénos-Ayres, fait en 1535, fut presqu'aussi-tôt abandonné que formé; & que les Espagnols, persuadés que l'intérieur du Paraguay regorgeoit des mines, s'étoient enfoncés à trois cents lieues de l'embou-

chute du fleuve Rio de la Plata, où ils avoient fondé la ville de l'Assomption dans le voisinage des montagnes où ils croyoient trouver de l'or. Le danger continuel d'être massacrés par les Indiens qu'ils ne ménageoient pas plus, quoiqu'éloignés de secours, le naufrage de plusieurs vaisseaux qui avoient péri, avec les troupes & les munitions qu'ils portoient, en voulant remonter trop avant dans le fleuve, ne pouvoient les faire revenir d'une opiniâtreté si funeste : il fallut les ordres les plus exprès de la cour d'Espagne, pour les déterminer à rétablir Buénos-Ayres.

Les Espagnols, assez multipliés dans le Paraguay, s'y trouvoient assez forts pour contenir ou repousser les peuples qui voudroient s'opposer à leur entreprise ; aussi n'éprouva-t-elle que de légers obstacles. Jean Ortiz de Zarate l'exécuta en cette année. Les petites nations qui se trouverent dans le voisinage de cet établissement, subirent le joug, ou se retirerent dans d'autres contrées, pour y jouir de leur liberté. Le rétablissement de Buénos-Ayres, étant devenu un centre & un point d'appui pour la colonie, ne contribua pas peu à étendre la domination Espagnole dans le Paraguay ; & avec le temps on y a formé quatre grandes provinces, sçavoir, le Tucuman, Santa-Cruz de la Siena, le Para-

guay particulier, & Rio de la Plata. Dans ce vaſte pays on a fondé ſucceſſivement une douzaine de villes, qui ne ſeroient pour l'Europe que des bourgades médiocres, mais dont chacune eſt preſque ſans communication avec les autres, parce que les Indépendants font des courſes continuelles contre ces habitations, & maſſacrent ſans pitié tous les Eſpagnols qu'ils rencontrent écartés des lieux principaux : tant leur haine eſt grande contre les tyrans qui les ont réduits à ſe réfugier dans des montagnes inacceſſibles!

[1580.]

Ce fut le 3 Novembre de cette année que le célebre Drake rentra en Angleterre, avec un ſeul des cinq vaiſſeaux qu'il avoit lorſqu'il en partit. La reine Eliſabeth vint manger ſur ſon bord ; & ce vaiſſeau, nommé le Pélican, fut ſoigneuſement conſervé à Deptfort dans un baſſin, avec une inſcription honorable attachée au grand mât. Ses découvertes, s'il en fit, ne ſont pas bien conſtatées.

[1583.]

En cette année ſir Humphey Gilbert, frere utérin du célebre ſir Walter Raleigh, vint, aux ſollicitations preſſantes de Walſingham, ſecrétaire d'Etat, & au nom d'Eliſabeth, reine d'Angleterre, prendre

possession de Terre-Neuve ; ce qu'il fit dans le havre où fut depuis bâti Saint-Johns-Town. Cette prise de possession forme-t-elle un titre de propriété ? Toute autre nation eût pu s'en faire un semblable.

[1584.]

On comprenoit autrefois sous le nom de Virginie, cet espace immense de côtes qui est entre la Floride & la Nouvelle Ecosse ; espace qui comprend la Nouvelle Angleterre, la Nouvelle Yorck, le Nouveau Jersey, la Pensilvanie, le Maryland, & la Virginie telle que nous la connoissons aujourd'hui.

Cette colonie & celle de Maryland sont situées sur la baie de Chesapeack, dont l'entrée est entre le cap Henri & le cap Charles. Chacune de ces deux contrées s'étend de l'un à l'autre côté de la baie. La grande riviere de Patowazeck & celle de Pocowack, séparent la Virginie du Maryland, l'une à l'est, l'autre à l'ouest.

Les Anglois, pour étayer leur droit sur ce pays, le font remonter à l'an 1500, sous le regne de Henri VII, & prétendent que Jean Cabot découvrit toute cette côte, & en prit possession au nom de ce prince. Les François, d'autre côté, soutiennent, avec autant de fondement, que le Florentin Jean Verrazano, employé par François I,

l'avoit découverte vers le même temps, & en prit aussi possession au nom de ce monarque.

Quoi qu'il en soit de ces prétentions, il est constant que la possession actuelle, & sur-tout la culture de ce pays, est le droit le plus réel qu'on puisse avoir; & à ce titre on ne peut en disputer la possession légitime à la couronne d'Angleterre, sous les auspices de laquelle ces pays ont été peuplés & cultivés. Un fait constant, c'est que ce fut le fameux Walter Raleigh qui le premier songea à former un établissement dans ces contrées. Animé par les avantages que quelques aventuriers Anglois avoient trouvés dans plusieurs contrées du nord de l'Amérique, il conçut le dessein de chercher dans le Nouveau-Monde quelque pays où un établissement fixe pût procurer à sa nation l'avantage solide d'entrer en partage des richesses que les Espagnols en tiroient depuis près d'un siecle.

L'Etat n'étant pas dans des circonstances qui permissent au gouvernement de faire les frais d'une semblable entreprise, cet homme, le plus capable sans contredit de la mener à une heureuse issue, fit entrer dans ses vues de riches négociants, & des seigneurs même de la cour. «L'Angleterre, dit ce célebre aventurier, ne s'est fait

connoître jusqu'ici dans le Nouveau-Monde, que par des courses & des descentes sur diverses côtes de ce vaste continent, aussi funestes à la vérité aux Espagnols, qu'utiles à la couronne d'Angleterre, par le tort immense qu'elles ont fait à ses ennemis, & par le butin que nos navigateurs en ont remporté ; mais ces expéditions, toutes brillantes qu'elles soient, ne sont d'une part que des avantages passagers ; & d'autre côté elles ressemblent plus à des pirateries qu'à des opérations réfléchies. Il est temps que le gouvernement s'occupe des moyens d'entrer en partage des richesses qu'on tire de cette nouvelle partie du monde, en y formant des établissements dont le fruit soit solide & permanent. »

Cette maniere de présenter la chose la fit goûter d'une infinité de personnes ; & bientôt il se forma une société qui, sous l'appât des magnifiques espérances de cet Anglois, sollicita du gouvernement une permission d'armer, & qui en obtint la disposition absolue de toutes les découvertes qu'elle pourroit faire dans l'Amérique, mais sans autre secours de sa part. Les associés étoient riches ou accrédités, & eurent bientôt fait un armement peu considérable à la vérité pour un grand établissement, mais suffisant pour un essai.

Philippe Amidas & Arthur Barlow eurent chacun le commandement d'un vaisseau destiné à faire des découvertes ; &, munis d'une charte d'Elisabeth, qui accordoit à Walter Raleigh & à ses associés la propriété de toutes les terres où leurs navires aborderoient, pourvu qu'elles n'appartissent alors à aucune puissance Chrétienne, ils mirent à la voile au mois de Mars 1584, & se bornerent effectivement pour cette premiere expédition à la découverte d'une certaine étendue de pays.

Les deux vaisseaux prirent terre dans une isle peu éloignée du continent, entre la grande baie de Chesezpeack & le cap Fear. Ils y négocierent avec les Indigenes, reconnurent la côte, y traiterent des fourrures, & emmenerent avec eux à leur retour quelques Indiens qui consentirent à les suivre, avec quelques productions du pays, & entr'autres du tabac, qui fut le premier qu'on vit dans ce royaume.

La description que nos deux navigateurs firent, à leur retour, à la reine Elisabeth de la beauté de cette contrée, lui plut tellement, que concevant la plus belle espérance d'une pareille découverte ; elle voulut que ce pays fût appellé Virginie, en mémoire du célibat dans lequel elle vivoit, & qu'elle avoit résolu de garder,

comme elle le garda en effet toute sa vie. D'autres prétendent que ce fut sir Walter Raleigh qui donna ce nom à cette contrée.

[1585.]

Les associés du chevalier Raleigh, encouragés par ce commencement de succès, armerent en la présente année sept vaisseaux qui mirent à la voile pour former un établissement sur les côtes découvertes l'année précédente. Sir Richard Gréenville, qui avoit été du premier voyage, eut le commandement de cette expédition. A son arrivée aux approches du pays, il laissa cent huit hommes dans l'isle où l'on avoit débarqué la premiere fois, avec des vivres, & repassa en Angleterre.

Cette tentative manqua pour deux raisons. La premiere, parce que les Sauvages s'opposerent à l'établissement des Anglois dans le continent; l'autre, parce que les cent huit hommes laissés par Richard Gréenville, au lieu de se livrer à la culture de la terre qui les eût nourris & multipliés, consumerent oisivement leurs provisions, se reposant sur celles qu'on avoit promis de leur envoyer; comme si, à de telles distances, on étoit également maîtres des événements dans le pays d'où l'on vient, celui où l'on vit, & des accidents de la mer.

[1585.]

Au mois d'Avril de cette année, une autre société d'Anglois arma deux bâtiments qui, mettant à la voile pour le continent du nord de l'Amérique, vinrent mouiller dans la baie de Roénoque, qui fait aujourd'hui partie de la Caroline. Ceux qui les commandoient répondirent parfaitement à la confiance de leurs commettants, en se conduisant avec toute la douceur, la complaisance & la bonne foi possibles dans un pays où ils desiroient faire un établissement solide à leur nation, en laissant les Sauvages arbitres des échanges qu'ils leur proposerent dans le nouveau commerce qu'ils ouvroient avec eux.

Cette année fut célebre par les exploits des navigateurs Anglois. François Drake, dont le nom est si fameux dans la liste des illustres navigateurs, pour avoir été le second qui eût fait le tour de globe, fut choisi par Elisabeth pour humilier le roi d'Espagne Philippe II, & troubler les Espagnols dans leurs possessions du Nouveau-Monde, des richesses duquel ce monarque abusoit pour porter le feu de la discorde & fomenter les divisions dans toutes les cours de l'Europe. Drake passa l'espoir de sa souveraine. Carthagene fut pillée & brûlée, San-Iago & Saint-Domingue

mingue pillés, ainsi que plusieurs autres places importantes du Nouveau-Monde; & un grand nombre de vaisseaux richement chargés devinrent la proie de l'escadre Angloise. Tandis que François Drake se signaloit ainsi, son frere le chevalier Bernard Drake fut envoyé à Terre-Neuve avec une escadre pour en chasser les Portugais, qui y venoient concurremment avec les François, pour faire la pêche de la morue sur le grand banc.

On ne dit pas que ce commandant, dans cette expédition, eût inquiété le moins du monde les pêcheurs François; on dit seulement qu'après avoir enlevé aux Portugais une immense quantité de morue & d'huile de poisson, il leur prit presque tous leurs vaisseaux. Ce ne fut point en vertu de la prise de possession qu'avoit faite en 1583 le chevalier Gilbert, que les Anglois se porterent à ces hostilités contre les Portugais; mais la nation Portugaise, étant alors sous la domination Espagnole, étoit devenue, par l'usurpation de Philippe II sous le joug duquel elle se trouvoit, l'ennemie de la couronne Britannique, alors en guerre contre l'Espagne. Cette expédition de Bernard Drake, par l'effet des circonstances, n'eut pas d'autres suites pour-lors; & ce ne fut que vers

la sixieme année du regne de Jacques I, que les Anglois songerent à faire dans ce pays des établissements durables : encore n'effectuerent-ils pas dès-lors ce projet.

En cette même année Jean Davis, autre navigateur Anglois, avança dans le nord jusqu'au 66e degré 40 minutes. Il découvrit à cette latitude un bras de mer qu'il crut devoir le conduire au terme où aboutissoient toutes les expéditions qu'on faisoit depuis long-temps pour trouver un passage par le nord dans la mer des Indes ; mais les tempêtes effroyables qu'il essuya dans ces parages glacés, le forcerent de revenir sur ses pas, & de rentrer en Angleterre sans avoir pu vérifier ses conjectures. Un second voyage qu'il y fit l'année suivante ne fut pas plus heureux. Rebutés du peu de succès des entreprises précédentes, les navigateurs Européens furent vingt ans sans rien tenter de nouveau de ce côté. Nous verrons par la suite que les tentatives qu'on a faites depuis, n'ont pas encore mis en état de résoudre ce fameux problême, s'il se trouve au nord un passage à la mer des Indes, & si le continent de l'Amérique septentrionale s'unit de ce côté à l'ancien monde, ou s'il en est tout-à-fait séparé, comme on l'a conjecturé jusqu'à présent.

[1586.]

Tout ce que les commandants de la compagnie Angloiſe rapporterent à leur retour de la température du climat, de la fertilité du ſol de la Caroline, du caractere des Sauvages avec qui ils venoient d'entrer en ſociété, ne fit qu'encourager les intéreſſés. Cette compagnie fit partir au printemps ſuivant ſept navires qui vinrent atterrir à la baie de Roénoque, & qui y débarquerent cent huit hommes libres, deſtinés à commencer un établiſſement. Ces gens ne ſe conduiſirent point avec les Sauvages comme ceux qui les avoient précédés. Les Indiens, outragés par eux, maſſacrerent une partie de ces premiers colons; & le ſurplus, ayant négligé de pourvoir par la culture à ſa ſubſiſtance, étoit ſur le point de périr de faim & de miſere, lorſqu'il lui arriva un libérateur.

A ſon depart d'Angleterre, Drake avoit eu ordre de mouiller au retour à la baie de Roénoque, pour donner aux colons les ſecours dont ils pourroient avoir beſoin. Drake leur fit offre de leur fournir les moyens de ſubſiſter en attendant d'autres ſecours qu'il alloit ſolliciter pour eux; mais le petit nombre de malheureux qui avoient échappé à des infortunes ſans nombre rejetta ſes offres, & demanda pour toute

grace qu'on le ramenât dans sa patrie. La complaisance de cet amiral à déférer aux prieres de ces malheureux, fit perdre à la compagnie le fruit des avances qu'elle avoit faites pour cet établissement, qu'on ne perdit cependant pas de vue tout-à-fait.

[1586.]

En cette année Thomas Candish, étant parti d'Angleterre pour faire des découvertes dans la mer du sud, recueillit, en passant le détroit de Magellan, les restes d'une colonie que François de Toledo, vice-roi du Pérou, avoit établie à l'embouchure du détroit pour en fermer l'entrée aux Anglois. La majeure partie de cette colonie, formée par Sarmiento, y ayant péri de disette, le reste fut chercher une contrée plus fertile. En quittant le lieu de leur établissement, ils enterrerent l'artillerie. Candish les prit sur son bord; & en reconnoissance ils lui enseignerent où cette artillerie avoit été cachée : il en profita, franchit le détroit, & fit le troisieme voyage autour du monde, en deux ans, cinq semaines & quatre jours. Le quatrieme, que le même navigateur voulut encore entreprendre, lui fut funeste; car il y périt.

[1588.]

Ce n'étoit pas assez pour le Nouveau-

Monde, que ses cruels conquérants eussent porté la désolation dans toutes les parties qu'ils en avoient parcourues ; il manquoit au malheur de ses habitants d'éprouver un fléau qui depuis plusieurs siecles exerce ses ravages dans toute l'Europe. La petite-vérole se manifesta au Pérou en cette année, & y fit périr un nombre infini de personnes. Elle n'a cessé d'y faire depuis, à différents intervalles, des ravages inexprimables, qui se sont étendus successivement à toutes les parties de ce nouvel hémisphere, tant terres fermes qu'isles.

[1588.]

Nous avons vu précédemment que les Anglois établis par sir. Richard Gréenville dans une isle de la baie de Chesapéack, au lieu de chercher dans la culture de la terre les moyens de subsister & de s'établir solidement en attendant de nouveaux secours de leur métropole, avoient oisivement consumé leurs provisions : celles que Walter Raleigh leur envoya au bout de deux ans, à ses propres dépens, arriverent trop tard ; de ces Anglois les uns avoient péri de faim & de misere, les autres s'étoient dispersés. Deux tentatives qui suivirent n'eurent pas un meilleur succès que les précédentes. Rebutée enfin par les pertes qu'elle y avoit faites, la so-

ciété se rompit, & cette entreprise fut totalement abandonnée.

On ne visita, depuis, les côtes de la Virginie, que pour y commercer passagérement, sans avoir pendant plusieurs années aucun dessein de s'y fixer. Cependant le bénéfice qu'y firent plusieurs aventuriers, & les vives sollicitations du capitaine Gosnold, réveillerent par la suite dans l'esprit des Anglois l'idée d'un projet d'établissement. Plusieurs négocians de Londres, de Bristol, d'Exester & de Plymouth, ainsi que plusieurs personnes de considération, s'unirent pour tenter de nouveau les moyens de le réaliser.

En parlant de la Nouvelle Angleterre, nous avons dit que Jacques I, par une patente du 10 Avril 1606, avoit formé deux compagnies de ces aventuriers, l'une desquels étoit seulement composée des marchands de Londres. Ce fut cette compagnie qui jetta les premiers fondements de la colonie qui occupe le pays qu'on appelle aujourd'hui proprement *la Virginie*, pays qui est borné au sud par la Caroline, au nord par la riviere de Patowmeck, à l'est par la mer du nord ou l'océan Atlantique; & à l'ouest par des terres encore inconnues de nos jours. L'autre compagnie fonda la colonie de Plymouth dans la Nouvelle Angleterre, comme nous l'avons vu ci-dessus.

Comme les Anglois ne connoissoient alors le continent de l'Amérique septentrionale que sous le nom général de Virginie, on distingua dans la charte la partie du même continent qui porte aujourd'hui ce nom par celui de *Virginie méridionale*, & la compagnie qui en obtint la concession par celui *de premiere colonie de la Virginie*; & par cette charte il lui fut accordé une étendue de cinquante milles anglois de terrain, en tous sens, autour de l'établissement qu'elle formeroit sur les côtes entre les trente-quatre & quarante-unieme degrés de latitude nord.

Cette compagnie ne tarda pas à faire usage de son privilege. Quoiqu'on ne nous ait pas donné la date de sa charte, nous sçavons que, dans l'année même de l'obtention, elle mit en mer deux vaisseaux sous le commandement du capitaine Newport, qui conduisirent en Amérique un nombre d'hommes suffisant pour y commencer un établissement.

Cette colonie bâtit la ville de James-Town, sur une péninsule qui s'avance dans la riviere de Powhatan, qu'on a depuis nommée la riviere James.

[1593.]

En cette année Richard Hawkins entreprit de faire le tour du globe. Il recon-

nut dans sa route que les terres au fond du détroit de Magellan n'étoient point un continent, mais un assemblage de plusieurs isles, dont la terre de Feu est la principale. Il n'eut pas le bonheur d'achever son voyage; car ayant voulu, à l'exemple de l'amiral Drake, courir les côtes du Chili & du Pérou, & y faire quelques descentes, il fut pris par les Espagnols.

[1594.]

Un capitaine de vaisseau François, nommé Riffaut, fit en cette année quelques courses sur les côtes du Bresil; & en commerçant avec les Brésiliens il gagna tellement l'amitié d'un de leurs chefs, qu'il lui proposa de s'établir dans le pays. Riffaut eût accepté la proposition, comme l'un des plus grands avantages qui pût lui être offert, si, au malheur de voir une désunion étonnante dans les gens qui formoient son équipage, il ne se fût joint la perte de son vaisseau principal. Cependant, pour entretenir la bonne volonté de ce peuple, il y laissa un de ses officiers, nommé Devaux, qui consentit à y rester, & qui parvint de même à se rendre agréable aux Sauvages de la contrée où il étoit; mais ne recevant point de nouvelle de Riffaut, il repassa en France, pour solliciter le gouvernement de profiter des dispositions où

il avoit laissé les Brésiliens. Les circonstances n'étoient pas favorables. Henri le Grand, occupé alors de la réduction de son royaume, ne put suivre cette ouverture d'établissement ; & ce ne fut que dix ans après qu'on reprit le projet, & que le gouvernement fit quelques avances pour le réaliser.

[1595.]

Alvar de Mindana partit en cette année du Pérou, avec quatre navires, pour retrouver les isles de Salomon. Il avoit avec lui Fernand de Quiros. Il découvrit dans la mer du sud, entre le neuvieme & le onzieme parallele, les isles Saint-Pierre, la Magdeleine, la Christine, la Dominique & les Marquises, qu'il nomma ainsi, de dona Isabelle, marquise de Mendoce, qui étoit de ce voyage. Il découvrit aussi les isles Saint-Bernard, l'isle Solitaire, & celle de Sainte-Croix : il alla de-là avec sa petite escadre aux isles Larrones & aux Philippines ; mais, séparé de ses compagnons, il se perdit, & l'on n'eut plus de nouvelles de son navire, ni de lui-même : Quiros ramena au Pérou la marquise de Mendoce.

[1595.]

Un bruit qui se répandit, vers le temps

dont nous parlons, que la Guyane renfermoit dans son sein plus de trésors que Cortès & Pizarre n'en avoit trouvés au Mexique & au Pérou, échauffa tous les esprits. Walter Raleigh fut un de ceux que cette opinion exalta le plus, & qui se porta avec le plus d'ardeur à vérifier les conjectures brillantes qu'on formoit sur ce pays. Il fit le voyage de la Guyane en cette année. Il y fit les perquisitions les plus exactes; &, quoiqu'il n'y eût rien trouvé de ce qu'il y étoit allé chercher, il ne laissa pas de publier, à son retour en Angleterre, une relation remplie des plus brillantes impostures, dont il amusa la crédulité de ses compatriotes & de ses contemporains; relation dont les découvertes subséquentes ont démontré la fausseté, mais dont les nations de l'Europe ont été la dupe long-temps encore après lui.

[1596.]

Ce fut en cette année que don Gaspard de Zuniga, comte de Monte-Rey, vice-roi du Mexique, reçut un ordre de Philippe II, de faire des découvertes & des établissements dans la Californie. Les Anglois, profitant de la négligence des Espagnols, s'étoient rendus les maîtres de la mer, sous le gouvernement d'une reine

habile & active, qui sçavoit mettre à profit les moindres fautes de ses ennemis. Le célebre amiral François Drake avoit répandu la consternation sur les côtes de la mer du sud, & même fait dans la Californie un établissement, auquel il avoit donné le nom de Nouvelle Albion, comme prenant possession de ce pays pour la couronne d'Angleterre. Son exemple fut suivi de plusieurs de ses compatriotes, & entr'autres de Thomas Cavendish, qui, s'étant fortifié sur la côte, gênoit beaucoup le commerce des Espagnols aux isles Philippines.

On croyoit encore dans ce temps-là à l'existence du détroit d'Anian, qu'on prétendoit donner un passage de l'océan Atlantique à la mer du sud, près de Terre-Neuve : on craignoit que les Anglois ne l'eussent trouvé ; & toute la côte depuis Acapulco jusqu'à Culiacan, & depuis Culiacan au nord, étant sans défense, on y étoit dans la plus grande consternation, ainsi qu'en Espagne. On sçavoit que les perles, qui étoient alors une denrée très-précieuse, abondoient dans ces mers ; & l'on craignoit de perdre cette branche utile de commerce. A l'égard des motifs pieux qu'on prête à Philippe II de son zele pour la propagation de l'Evangile ; de sa compassion pour l'aveuglement de

tant de millions d'ames plongées dans l'idolatrie, & recommandées par le saint siege à la piété de ce monarque, on sçait à quoi s'en tenir.

Quoi qu'il en soit, la cour d'Espagne donna la conduite de cette expédition au général Sébastien Viscaïno, homme d'un grand courage & d'une prudence consommée. Il étoit non-seulement bon guerrier, mais encore très-versé dans la marine; d'ailleurs affable & humain, & par-là très-propre à faire réussir une entreprise de la nature de celle dont nous avons à parler, où il se trouve quantité de circonstances embarrassantes & périlleuses, que les équipages & les troupes de débarquement ne manquent jamais d'imputer au commandant, pour peu qu'ils ne lui connoissent pas tous les talents requis dans l'un & l'autre genre.

Tous les préparatifs de cette expédition étant faits, le général Viscaïno partit d'Acapulco avec trois vaisseaux, à bord desquels étoient quatre religieux de l'ordre de saint François : il se rendit d'abord aux isles de Mazatlan, & de-là au port Saint-Sébastien où il fit de l'eau : de-là, traversant le golfe, qu'il trouva avoir quatre-vingts lieues de largeur, il vint débarquer sur la côte orientale de la Californie sans aucun obstacle de la part des

Indiens, quoiqu'il en fût accouru un grand nombre sur le rivage. Mais la côte où ils prirent terre ne leur ayant pas paru propre à y faire un établissement, ils vinrent mouiller à un autre port, qu'ils appellerent Saint-Sébastien, où ils arborerent l'étendard royal, pour marquer qu'ils en prenoient possession au nom du roi Catholique. Ils n'y resterent que huit jours, & envoyerent pendant ce temps des détachements de divers côtés, pour reconnoître le pays. Les Californiens, loin de s'opposer à leur curiosité, leur apportoient du gibier & des fruits qui sont leur seule nourriture, & quelques perles, dont ces peuples trafiquerent, ayant déja quelques idées de leur valeur auprès de ces étrangers.

Le général Viscaïno ne jugea pas à propos d'y faire un établissement, parce que le terrain manquoit d'eau, & y paroissoit stérile. Il envoya le vaisseau que montoit le chef d'escadre pour chercher plus loin un lieu plus convenable; & la flotte se rendit au port, qu'on a depuis appellé Port de la Paz, à cause du bon accueil que firent aux Espagnols les Indiens qui habitoient les environs de cette baie. Ils y établirent une sorte de fort qu'ils entourerent d'une palissade, & y construisirent aussi une petite église &

quelques huttes avec des branches d'arbres, qui tinrent lieu de fondement à la capitale de cette nouvelle acquisition.

Les naturels du pays, gens simples & ingénus, apportoient à la garnison fruits, gibiers, poissons & des perles; & lorsque, comme il n'est que trop ordinaire aux soldats de quelque nation que ce soit, les Espagnols leur enlevoient de force ce qu'ils avoient, ils s'en plaignoient aux religieux, qui leur paroissoient plus doux; ils les conjuroient de rester parmi eux, & de renvoyer les soldats, qu'ils regardoient avec raison comme une race d'hommes féroces & cruels. En tout ces bons Indiens se montroient dociles & fort disposés à embrasser la foi: serviables, humains, on les voyoit voler au moindre ordre que leur donnoient les religieux, pour lesquels ils avoient la plus tendre affection; disposition dont on eût tiré le plus grand parti, si dès-lors on eût fait un établissement pour des missionnaires seulement, & qu'on lui eût fourni les secours nécessaires pour subsister.

Le général Viscaïno ne tarda pas à s'appercevoir que le pays n'étoit pas assez fertile pour répondre aux besoins d'une si grande quantité d'hommes. En conséquence de quoi il se mit en devoir d'exécuter ce que sa commission avoit de plus

important, le soin de faire des reconnoissances exactes de tout ce qu'il pourroit visiter de ce pays. C'est pourquoi il détacha le chef d'escadre avec un vaisseau pour reconnoître les côtes & les isles les plus avancées au nord. Les troupes de débarquement, à mesure qu'elles avançoient, descendoient à terre lorsquelles voyoient du monde ; &, si on ne leur marquoit aucune mauvaise volonté, elles parcouroient le plus de pays qu'elles pouvoient, en marchant toujours en ordre de bataille.

Lorsque les Espagnols trouvoient de l'opposition dans quelques parties où ils avoient fait descente, ils se rembarquoient, & continuoient leur route. Ils remonterent de cette sorte une centaine de lieues, & étant parvenus à la partie la plus septentrionale du pays, ils mirent à terre cinquante soldats pour aller à la découverte. Comme ils remarquerent que le pays ne paroissoit pas meilleur que ceux qu'ils avoient déja visités, ils reprirent le chèmin de leurs vaisseaux. Les Sauvages, qui les avoient toujours côtoyés, les voyant se retirer, & croyant que c'étoit par crainte, s'approcherent, & leur tirerent plusieurs fleches. Les Espagnols faciles à irriter, au lieu de mépriser la haine impuissante de ces barbares, & de continuer leur

route, font volte-face, tirent sur les Californiens, en blessent plusieurs, & en tuent trois ou quatre : les autres prennent la fuite. Les Espagnols regagnent le rivage; mais, obligés d'attendre leur chaloupe pour retourner au vaisseau qui étoit éloigné faute d'eau, & la chaloupe ne pouvant contenir que vingt-cinq hommes, les Californiens s'approchent à la faveur des bois &, profitant du moment de l'embarquement, ils fondent sur les vingt-cinq restants. La précipitation fait virer la chaloupe; les Espagnols tombent dans l'eau, & leurs armes leur deviennent inutiles. De ces vingt-cinq il en périt dix-neuf, dont les uns furent tués, les autres noyés, sans qu'il fût possible à ceux du vaisseau de leur donner le moindre secours. Ceux qui échapperent durent leur salut à la vigueur & à l'adresse avec laquelle ils nagerent & regagnerent le vaisseau, sans quoi il n'en fût pas réchappé un seul.

Le défaut de provisions où ils se trouvoient les avoit déja fait résoudre à rejoindre leur général : cet événement malheureux hâta l'effet de ce parti. S'ils eussent été plus abondamment pourvus, ils auroient pu reconnoître les parties les plus reculées du golfe, ce qui eût été fort avantageux pour la circonstance; mais la disette les força de rejoindre la garnison,

où ils arriverent épuisés de fatigue, après avoir tenu la mer un mois entier.

A leur retour ils trouverent leur général Viscaïno absent : il étoit à la mer de son côté ; mais tellement dénué de vivres, qu'il ne sçavoit s'il lui en resteroit assez pour regagner le continent. A son arrivée il tint un conseil de guerre ; &, comme on s'étoit convaincu de l'impossibilité absolue de subsister par les ressources qu'on pourroit se procurer dans le pays, il fut décidé tout d'une voix qu'on n'y laisseroit personne : en conséquence de cette délibération, on reprit la route de la nouvelle Espagne, où l'on arriva à la fin de cette même année 1596.

Le premier soin du général Viscaïno, après avoir rendu compte à l'Audience de Mexico de son expédition, fut d'en faire un mémoire bien détaillé qu'on envoya à la cour d'Espagne, où il n'arriva qu'à l'avénement de Philippe III au trône, son pere Philippe II étant mort le 23 Septembre 1598. Telle fut l'issue de la premiere expédition de Sébastien Viscaïno dans la Californie, laquelle fut suivie d'une nouvelle quelques années après par le même général, comme nous le verrons à son époque.

[1598.]

Une flotte de cinq navires Hollandois,

commandée par Jacques Mahu, partit du Texel au mois de Juin de cette année, & entreprit le passage du détroit de Magellan. Celui qui commandoit cette petite escadre avec titre d'Amiral, mourut dans le trajet. Le vice-amiral Cordes, qui le remplaça, arriva en Avril de l'année suivante à l'entrée du détroit : il y découvrit une baie profonde, à laquelle on donna son nom qu'elle conserve encore. Il franchit le détroit, & entra dans la mer du sud.

Olivier de Noort, navigateur Hollandois, partit, le 2 Juillet de cette année, de Rotterdam avec quatre vaisseaux pour faire de nouvelles découvertes. Après une infinité de traverses, il rentra dans le port d'où il étoit parti, le 26 d'Août 1601, avec un seul vaisseau, après avoir fait le tour du globe.

[1598.]

En cette année le marquis de la Roche, François, obtint de Henri IV une commission pour former un établissement dans le continent de l'Amérique septentrionale. Le pilote qui le conduisoit, nommé Chétodel, la mena à l'isle de Sable, à neuf lieues du cap Breton. Ceux qui consentirent à rester dans un poste si désagréable, où il ne se trouvoit pas même de maté-

riaux pour y construire des logements, se blottirent dans des trous qu'ils firent dans la terre, & y vécurent du bétail qui s'étoit fort multiplié dans cette isle à la suite sans doute de quelque naufrage. La pêche heureusement se trouva fort abondante dans ces parages, & devint pour eux une ressource de plus. Ils y resterent sept ans, oubliés de la nature entiere. On ne sçait comment le parlement de Normandie parvint à avoir connoissance de ces gens délaissés; maisil est certain qu'il rendit un arrêt par lequel il fut enjoint au pilote Chétodel de les aller rechercher, en l'autorisant à prendre, pour s'indemniser des frais de son armement, la moitié des cuirs que ces gens-là auroient amassés. Le marquis de la Roche sollicita depuis vainement une nouvelle commission; il fut constamment refusé, & le chagrin qu'il en conçut le mit au tombeau.

[1599.]

Une seconde escadre Hollandoise, aux ordres du vice-amiral Cordes, prit en cette année la route du détroit de Magellan. Elle toucha au port Desiré au mois de Septembre, & passa le détroit le 1.er Février de l'année suivante. Ce navigateur, ainsi qu'Olivier Noort, fit le tour du globe.

Le Normand Chauvin, excellent homme

de mer, s'étant associé avec Pongravé & Demons pour faire des établissements dans l'Amérique septentrionale, entra en cette année dans le fleuve Saint-Laurent, qu'il remonta l'espace de quatre-vingt-dix lieues. Il fit à Tadoussac un trafic avantageux de pelleteries & de castors; mais ce qui lui donna sur-tout de grandes espérances pour l'avenir, c'est qu'il trouva les Sauvages de cette contrée doux & traitables.

Pongravé, jugeant par cet essai des avantages qu'on pourroit retirer de cette découverte, sollicita & obtint du gouvernement le privilege exclusif du commerce de cette contrée, en s'obligeant d'y faire un établissement capable d'assurer le commerce qu'on y pourroit faire. Les intéressés firent en effet tous les préparatifs nécessaires pour y établir une colonie; mais le choix du lieu pour lequel ils se déciderent ne s'étant pas trouvé le plus capable de remplir leurs vues, arrêta un peu les progrès dont ils s'étoient flattés. Chauvin mourut avant d'avoir pu donner à son établissement une consistance un peu solide, & une position plus avantageuse pour les progrès du commerce ouvert avec les Sauvages.

Les motifs politiques qui avoient engagé Philippe II à ordonner la conquête

de la Californie, avoient acquis un nouveau degré de force à l'avénement de son successeur au trône des Espagnes. Il s'agissoit d'assurer la navigation aux isles Philippines ; car les vaisseaux qui passoient de l'orient à la Nouvelle Espagne étant obligés de venir reconnoître le cap Mendozino, & les vents de nord-ouest étant très-violents dans ces parages, il convenoit d'avoir près de ce cap un port sûr où les vaisseaux pussent se carener & se ravitailler : faute de ce port, quantité de vaisseaux avoient déja péri ; &, généralement parlant, tous ceux qui venoient à Acapulco y arrivoient dans l'état le plus déplorable.

En conséquence le monarque fit partir pour le comte de Monterey, vice-roi du Mexique, des ordres en date du 7 Septembre 1599, à l'effet de prendre au trésor royal les sommes nécessaires pour former un établissement dans la Californie, avec injonction spéciale de faire reconnoître la côte occidentale de la mer du sud, au lieu de la côte orientale du golfe. Le vice-roi, après avoir mûrement pesé toutes les circonstances qui pouvoient faire réussir une entreprise dont les difficultés étoient assez connues, par le peu de succès qu'avoient eu depuis plus d'un siecle tous les efforts qu'on avoit faits pour parvenir

à bien reconnoître cette côte, nomma pour commandant en chef le même Sébastien Viscaïno qui avoit conduit la derniere expédition, & il ne négligea rien pour assurer la réussité de celle qu'il alloit entreprendre.

[1602.]

Quelque diligence que put faire le comte de Monterey, le général Viscaïno ne put partir pour sa nouvelle expédition que le 5 Avril de la présente année. Il fit voile du port d'Acapulco avec deux vaisseaux, une frégate & une barque longue, menant avec lui trois Carmes déchaussés, dont l'un, le pere Antoine de l'Ascension, a donné une relation particuliere de cette expédition, dont le pere Torquemada a donné un extrait. Nous nous bornerons à dire que ce général reconnut exactement la côte occidentale jusqu'au cap Mendozino, qui gît par le 40e degré latitude nord, & même jusqu'au cap Blanc, situé par le 41e degré 30 minutes. Avant d'arriver à cette hauteur, il découvrit un havre spacieux, près du cap appellé *Punta de-Pinos* ou des Pins, qui lui parut extrêmement commode pour les vaisseaux qui venoient des Manilles à Acapulco, & qu'il nomma le port de Monterey, en l'honneur du vice-roi dont

il tenoit ſes pouvoirs. Cependant, voyant qu'il ne pouvoit plus prolonger la côte ſans riſquer de faire naufrage, il reprit le chemin de la nouvelle Eſpagne, & rentra à Acapulco en Mars de l'année ſuivante.

Les fatigues, les détreſſes, les maladies, les dangers qu'il eſſuya dans cette expédition, euſſent ſuffi pour décourager totalement l'homme le plus brave; cependant le général Viſcaïno, loin d'en être rebuté, envisageant la gloire qui lui reviendroit de la réduction de la Californie, & les avantages que ſa nation en tireroit, ſollicita fortement le vice-roi de lui permettre de faire une nouvelle expédition à ſes dépens. Le comte de Monterey ſentoit comme lui toute l'importance d'une pareille conquête; mais, ne jugeant pas à propos de rien prendre ſur lui dans une affaire de cette nature, Viſcaïno ſe rendit en Eſpagne, pour ſolliciter lui-même la commiſſion qu'il deſiroit.

Il préſenta au roi un mémoire très-détaillé, dans lequel il lui expoſa de la maniere la plus forte les avantages qui réſulteroient pour l'Eſpagne de cette conquête. Le conſeil des Indes, à qui le mémoire fut remis pour l'examiner, inſtruit du peu de ſuccès qu'avoient eu les expéditions précédentes, & des dépenſes énormes qu'elles avoient occaſionné, vou-

lut attendre de nouvelles informations pour donner ſon avis. Viſcaïno, plus rebuté des ſollicitations & des lenteurs de cour que des dangers de la mer, quitta Madrid très-mécontent, & retourna dans la Nouvelle Eſpagne, bien réſolu de donner le reſte de ſa vie au repos & à la retraite, ce qu'il fit en effet; &, dans l'intervalle que le conſeil de Madrid mit à ſe décider, ce ſerviteur zélé, qui eût pu effectuer les propoſitions qu'il faiſoit, mourut, au moment préciſément où la cour, ſentant le beſoin qu'elle en avoit, lui donnoit la commiſſion qu'il avoit vainement ſollicitée.

[1602.]

Nous avons vu précédemment que le célebre amiral Drake, en ramenant en Angleterre les reſtes de la colonie de la baie de Roénoque, avoit failli à faire perdre à la compagnie qui l'avoit formée tout le fruit de ſes avances. Cet événement, auquel elle ne s'attendoit pas, ne déconcerta cependant ni ne découragea les intéreſſés. Il firent ſucceſſivement, depuis 1586 juſqu'en 1589, diverſes expéditions dans cette contrée, mais peu importantes; cependant, à l'époque dont nous parlons, on y comptoit cent quinze perſonnes aſſujetties à un gouvernement régu-

lier, & suffisamment pourvues de ce qui pouvoit être nécessaire, tant pour leur défense que pour la culture des terres & le commerce avec les nations voisines. La disgrace de Raleigh fit évanouir les espérances qu'elle commençoit à donner, & la fit pour ainsi dire oublier pendant douze ans entiers. Enfin Gosnold, l'un des intéressés de la compagnie qui s'étoit formée en 1584, voulut la visiter en cette année, & pourvoir à ses besoins.

L'expérience que ce navigateur avoit dans son art, lui fit soupçonner qu'on n'avoit point connu jusqu'alors la route la plus courte pour se rendre à la baie de Roénoque, & qu'on l'avoit inutilement allongée de plus de mille lieues, en prenant son chemin par les Canaries & les isles Antilles, pour remonter de-là aux côtes de l'Amérique septentrionale, que les Anglois nommoient alors du nom général de Virginie. Au lieu de descendre au sud comme les autres navigateurs, il porta le cap droit à l'ouest; mais, en arrivant sur les côtes de l'Amérique, il se trouva plus au nord que ceux qui l'avoient précédé, & qu'il ne falloit pour la latitude qu'il cherchoit. La contrée où il vint atterrir, & qui fait aujourd'hui partie de la Nouvelle Angleterre, lui ayant fourni une quantité considérable de belles pelleteries,

il se hâta de retourner en Angleterre, pour faire part de sa découverte.

Le succès de son voyage, & la célérité de son retour, firent une sensation étonnante sur les négociants Anglois, & donnerent lieu à un nouvel établissement, dont nous aurons bientôt occasion de parler.

On ne sçait rien de détaillé sur la découverte de la Nouvelle Angleterre, ni sur le commerce que les Européens peuvent y avoir exercé, jusqu'au voyage de Bartholomée Gosnold, dont nous venons de parler. On sçait que Jean Cabot, allant à la découverte du continent de l'Amérique septentrionale, ne fit que reconnoître les côtes de cette contrée, sans y atterrir.

Amidas & Barlow, navigateurs Anglois, qui commencerent, en 1584, un établissement dans la Virginie pour le compte d'une compagnie qu'avoit formée le chevalier sir Walter Raleigh, ne pénétrerent point jusqu'à cette contrée. Le célebre François Drake fut le premier qui fit une descente sur ces côtes; mais il n'y resta que fort peu de temps, & n'y fit ni commerce ni établissement. Le souvenir de ces premieres navigations s'étoit même tellement effacé depuis, que ce fut le pur hasard qui y conduisit Bartholomée Gos-

nold, & le fit tomber au milieu d'un grouppe d'isles qui gisent sur la côte septentrionale d'une baie considérable, qu'on a depuis appellée *la baie des Massachussets*.

Gosnold, qui n'avoit que des vues de commerce, trouvant ces isles propres pour son objet, les reconnut dans le dessein d'y former des établissements; puis, remettant à la voile, il porta le cap au sud, pour se rendre à la baie de Roénoque qui étoit son premier but. Après avoir vogué toute la nuit, il fut fort surpris, au lieu de se trouver au large, comme il l'avoit imaginé, de se voir renfermé dans une anse profonde que formoit une langue de terre qui s'avançoit au loin dans la mer dans une direction nord & sud. Il prit le parti de la reconnoître, & donna à cette espece de péninsule le nom de *Cap-Cod*, à cause de l'énorme quantité de morues qu'il y trouva, & que les Anglois appellent *cod* dans leur langue.

Gosnold atterrit successivement à deux petites isles voisines du continent, qu'il nomma l'une *Elisabeth*, & l'autre *Martas Vineyard*. Il y séjourna environ un mois, & traita avec les naturels du pays. Le bénéfice qu'il en tira, & le récit avantageux qu'il fit du pays qu'il venoit de découvrir, engagerent plusieurs négociants de

Plymouth, d'Erester & de Bristol, qui avoient employé ce navigateur en d'autres occasions, à former une compagnie pour faire un établissement de commerce dans cette contrée, dans le même temps qu'une autre société de négociants de Londres faisoit de son côté le projet d'envoyer une colonie plus au sud dans la Virginie; car alors, comme on l'a dit ci-dessus, les Anglois nommoient de ce nom toute cette immense étendue de côtes qui s'étend depuis le canal de Bahema au sud, jusqu'au pays qu'on appelle actuellement l'Acadie ou la Nouvelle Ecosse au nord, où les Anglois ont formé successivement tant & de si beaux établissement sous les diverses dénominations de Nouvelle Angleterre, Nouvelle Yorck, Nouveau Jersey, Pensilvanie, Virginie, Maryland, Caroline & Georgie.

Quant à la Nouvelle Angleterre, dont il s'agit ici, elle occupe une suite de côtes de trois cents milles, depuis le 41[e] degré jusqu'au 45[e] latitude nord; & quoique sa partie nord corresponde à la latitude de Lyon, & qu'elle dût jouir par cette position d'une température plus douce, cependant les hivers y sont plus rigoureux que dans la Grande-Bretagne, dont l'extrémité sud ne correspond qu'à la pointe nord de la basse Normandie.

[1603.]

Le commandeur de la Châtre, gouverneur de Dieppe, s'étant associé avec plusieurs gentilshomme du pays de Caux, & Pontgravé qui avoit été des expéditions de Chauvin & de Champlain, fit avec commission du gouvernement un armement, qui poussa les découvertes dans le fleuve Saint-Laurent, jusqu'au saut Saint-Louis. Champlain, qui étoit de ce voyage, poussa les siennes encore plus loin, dans l'intention de trouver une position plus avantageuse, pour y former un entrepôt plus sûr & plus commode que celui qui avoit d'abord été établi à Tadoussac.

D'après les lumieres qu'il tira des nations sauvages, & d'après ses propres observations, il fit des cartes très-détaillées du pays, où il marqua le cours des principales rivieres qui se dechargeoient dans le fleuve Saint-Laurent, avec un mémoire très-instructif sur la nature du sol & les productions des pays qu'il avoit parcourus sur des cultures dont ils pourroient être susceptibles; mémoire qu'à son retour il présenta à Henri le Grand. Ce monarque, qui avoit fort à cœur l'avancement du commerce dans l'Amérique septentrionale, lui marqua sa satisfaction des

peines qu'il s'étoit données pour remplir cet important objet.

Ce fut en conséquence des découvertes faites par Champlain, qui donna son nom au lac qui le porte encore aujourd'hui, que Henri IV donna des lettres-patentes, en date du 1er d'Octobre de cette présente année, par lesquelles Sa Majesté ordonna de fonder incessamment des colonies au Canada, & de pourvoir à leur défense, en construisant des forts aux lieux qui en seroient jugés susceptibles; loi qui ne commença à s'exécuter que l'année suivante.

Le commandeur de la Châtre, fort zélé pour les établissements qu'on se proposoit de faire au Canada, n'eut pas le temps de suivre ses projets : la mort le prévint au moment où il s'en occupoit le plus; & Demons, gentilhomme ordinaire, sollicita pour lui la commission qui avoit été accordée à ce commandeur. Ce nouvel aventurier avoit déja fait un voyage au Canada avec Chauvin; &, malgré le peu de succès qu'avoit eu cette expédition, il ne s'étoit pas rebuté : il avoit fait le projet d'en faire une seconde, dont il se promettoit les plus grands avantages en rectifiant son plan sur les défauts apperçus dans celui de la premiere.

Un premier vaisseau alla d'abord faire la traite à Tadoussac ; tandis que Pongravé, avec un autre vaisseau, eut ordre de se porter à Campseaux. Quant à Demons, il prit sa route du côté de l'Acadie, avec une partie de son armement, & entama un commerce dans un établissement qu'il commença à la baie Françoise, où il fit décharger ses vaisseaux, qu'il fit ensuite repasser en France, pour en amener des marchandises du goût des Sauvages avec lesquels il traitoit.

Sur ces entrefaites, Pongravé trouve à Campseaux des Bretons & des Basques qui y faisoient la traite des pelleteries au préjudice de Demons, qui avoit le privilege exclusif de ce commerce dans toute l'étendue du Canada. Il fallut employer la force pour les faire céder à ce qui étoit la justice même pour Demons ; mais, s'ils furent obligés de céder à la force, ils reprirent, par l'intrigue & le crédit, plus d'ascendant que jamais. Ils dresserent une requête en plainte sur les prétendues vexations qu'ils avoient essuyées de la part des préposés de Demons ; & cette requête, fortement appuyée à la cour par des gens puissants, fit révoquer le privilege exclusif qui lui avoit été octroyé.

Cette expédition, qui dura trois ans, produisit au moins des découvertes inté-

reſſantes. Si elle ne forma pas des établiſſements ſolides, ce fut l'effet de l'intrigue & de l'envie qu'on portoit à Demons, qui, n'ayant point eu le temps de ſe rembourſer de ſes avances, ſe vit ruiné par la révocation de ſon privilege, & fruſtré des eſpérances magnifiques qu'il pouvoit raiſonnablement concevoir d'une entrepriſe qui lui eût procuré la plus grande fortune, ſi on lui eût laiſſé le temps de la ſuivre.

[1603.]

L'Acadie, depuis appellée la Nouvelle Ecoſſe, commença auſſi cette année à être peuplée par les François : elle fut long-temps occupée par eux ſeuls ; mais la France en céda une partie par le douzieme article du traité d'Utrecht. Cet article porte en ſubſtance que l'Acadie ou Nouvelle Ecoſſe, conformément à ſes anciennes limites, comme auſſi la ville de Port-Royal, depuis appellée Annapolis Royale, avec ſa banlieue, enſemble la ſouveraineté, propriété & poſſeſſion des iſles, terres & places dépendantes de ce pays-là, appartiendront déſormais & à perpétuité à la reine de la Grande Bretagne, & à ſes ſucceſſeurs rois & reines de ladite Grande Bretagne, &c.

Avant cette ceſſion, ce pays avoit toujours été regardé comme faiſant partie du Canada.

Canada. La plupart des historiens disent que Jéan Cabot pour les Anglois, & Jean Verrazano pour les François, y prirent terre successivement; que le premier y enleva deux ou trois naturels du pays qu'il emmena en Angleterre; que Verrazano y fut tué par les Sauvages. Mais leurs rapports n'ont rien de positif ni pour les faits ni pour les dates, & ils sont d'ailleurs contredits par d'autres écrivains.

Ce qu'il y a de constant, c'est que ce fut Demons, gentilhomme Saintongeois, & Calviniste zélé, le même dont nous venons de parler, qui jetta les premiers fondements de la ville de Port-Royal, aujourd'hui Annapolis. Ce gentilhomme demanda & obtint de Henri IV l'exercice libre de la religion Réformée dans toute l'étendue de la concession qui lui fut octroyée; mais son privilege pour la traite des pelleteries, qu'il voulut faire valoir par la force, comme nous l'avons vu, ayant été révoqué, il céda sa propriété fonciere à un autre gentilhomme, nommé Jean de Biencourt, sieur de Pontrincourt, qui quelques années après s'associa avec la marquise de Guercheville pour le commerce des pelleteries.

Pareil privilege que celui de Demons avoit été accordé, en 1588, à Jacques Cartier, & avoit été révoqué de même,

parce qu'on pensoit alors en France, *qu'il ne falloit point empêcher la liberté naturellement acquise à toute personne de faire le commerce de de-çà.* La marquise de Guercheville fit commencer un établissement à Pentagoët, dans le voisinage de Port-Royal, qui fut appellé Saint-Sauveur; mais à peine les nouveaux colons s'étoient-ils logés, qu'onze navires Anglois, aux ordres de Samuel Argall, se prétendant autorisés par une charte de Jacques I, qui permettoit à ses sujets de s'établir jusqu'au 49e degré de latitude nord, les en chasserent, comme si un pareil acte lioit quelque autre nation que les Anglois.

Argall n'eut pas de peine à détruire l'établissement de Pentagoët; & après cette expédition, qui convenoit plus à un brigand qu'à un chef d'escadre, il emmena avec lui à James-Town, capitale de la Virginie, ceux des François qui consentirent à l'y suivre. A son arrivée il reçut ordre du gouverneur général de cette province, de se remettre en mer, pour chasser de toute l'Acadie les François qui s'y trouveroient. Cette seconde expédition ne lui coûta pas plus que la premiere. Il ruina sans coup férir la ville de Port-Royal, & tout ce qui restoit d'une habitation que Demons y avoit établie lors de sa prise de possession de ce pays-là.

Cet établissement commençoit à prendre une certaine consistance ; & il y avoit tout lieu d'en espérer des avantages considérables, sans cette expédition de forbans de la part des Anglois. On ne sçait par quelle considération la cour de France ne demanda pas raison pour-lors de ce procédé atroce, & qui blessoit si ouvertement la justice ; mais on ne voit nulle part qu'elle ait, ni demandé ni cherché à se la faire : ce qu'il y a de constant, c'est que les Anglois n'en tirerent d'autre fruit que celui de nous avoir fait gratuitement beaucoup de mal.

[1604.]

En cette année Devaux, gentilhomme François, qui connoissoit de quel avantage il pouvoit être pour sa nation qu'on fît des établissements solides dans le Bresil, & qui connoissoit parfaitement ce pays, réveilla l'attention du gouvernement sur cette fertile contrée. Henri IV, se trouvant dans des circonstances plus heureuses que lorsque les premieres ouvertures lui en avoient été faites, céda aux pressantes sollicitations de Devaux. La Ravardiere y fut envoyé, & y fit successivement plusieurs voyages depuis cette époque jusqu'en 1609. Mais la mort tragique de Henri IV; les orages qui trou-

blerent la minorité de son successeur, l'état en proie à l'avidité des grands & au pillage des étrangers, firent perdre de vue le projet intéressant de s'établir dans le Bresil; & ce ne fut que huit ans après que le gouvernement voulut y revenir, mais sans mettre plus de suites à l'exécution de ses vues, qu'il n'en avoit mis jusqu'alors.

[1605.]

Le 21 Décembre de la présente année, Quiros, navigateur Espagnol, partit du Pérou avec deux vaisseaux pour faire des découvertes dans la mer du Sud; &, portant à l'ouest sud-ouest, il découvrit dans cette vaste mer une petite isle, & ensuite sept ou huit autres isles basses & presque noyées, qu'il appella de son nom; puis une autre isle qu'il appella de la *Belle-Nation*. Il ne put retrouver celle de Sainte-Croix, qu'il avoit visitée dans un précédent voyage; mais il découvrit celle de Taumaco; &, cent lieues plus à l'ouest, une grande terre qu'il appella Terre Australe du Saint-Esprit. De-là il reprit la route du Mexique, où il arriva, après une course d'un an, vers la fin de l'année 1606.

[1606.]

Les deux compagnies de Londres & de

Plymouth, dont nous avons parlé ci-dessus, obtinrent chacune, en la présente année, une charte de Jacques I, qui les autorisa à former des établissements sur les côtes de l'Amérique septentrionale. Ces chartes, qui sont du 10 Avril, composoient deux compagnies distinguées sous les noms de *premiere & seconde colonies de la Virginie*, & donnoient à chacune la propriété d'une étendue de cent milles de pays, dans tel endroit de cette partie de l'Amérique qu'elles voudroient choisir; sçavoir, aux aventuriers de Londres (*), du 34e au 41e degré de latitude nord, & à ceux de Plymouth, du 38e au 45e. Mais, en séparant leurs possessions d'un espace de cent milles, dont le roi se réservoit la concession, les concessionnaires de Londres furent appellés compagnie *de la Virginie méridionale*, & ceux de Plymouth compagnie *de la Virginie septentrionale*. Par un article de leur charte, elles furent déclarées relever en plein fief du château royal de Gréenwick, au comté de Kent en Angleterre; & pour toute redevance

(*) On appelle *aventuriers* en Angleterre, ceux qui prennent des actions dans les compagnies qui se forment pour établir des colonies, ou pour telle autre entreprise de commerce que ce puisse être.

Jacques I ne se réserva que le cinquieme de l'or & de l'argent qui pourroient s'y trouver.

La compagnie de la Virginie septentrionale, qu'on appelloit aussi *le conseil de Plymouth*, parce que le plus grand nombre des intéressés demeuroit en cette ville, arma en cette année un vaisseau sous la conduite de Henri Challons, pour reconnoître plus particuliérement le pays où elle vouloit commencer ses établissements. Ce capitaine ayant pris, suivant la mauvaise méthode de son temps, sa route par les Antilles, tomba dans les mains des Espagnols. Cet accident consterna les associés, qui peut-être dès-lors eussent renoncé à leur entreprise, si le lord Popham, qui en étoit l'ame, n'eût expédié un autre vaisseau à ses frais. Celui-ci ayant fait un heureux voyage, rendit aux associés l'espoir & leur premier empressement. On arme donc pour une nouvelle expédition deux navires, sur lesquels on embarque cent hommes avec toutes les provisions nécessaires, qui abordent en Amérique en 1608, & commencent un établissement à l'embouchure de la riviere Sagadahock ; mais la mort du lord Popham, arrivée dans ces circonstances, décourage le conseil de Plymouth, & entraîne la ruine de la colonie naissante.

Cependant les navigateurs, ſous les auſpices de cette compagnie, continuoient toujours de viſiter ces côtes, attirés par les profits que leur offroient la pêche abondante qu'on y faiſoit, & le commerce des pelleteries, mais ſans que les conceſſionnaires en euſſent plus d'empreſſement à ſuivre les projets d'établiſſement pour leſquels ils s'étoient aſſociés; & les choſes reſterent dans cet état juſqu'en 1614, que quatre particuliers armerent deux vaiſſeaux pour aller faire la troque avec les Sauvages de l'Amérique, ſans avoir de vues ſur un lieu plutôt que ſur un autre.

D'un autre côté la compagnie de Londres arma auſſi, & les navires vinrent aborder au pays qu'on appelle la Virginie méridionale. James-Town fut le premier établiſſement qu'elle y fit; mais un haſard malheureux ayant fait découvrir près de ce lieu un ruiſſeau d'eau douce, qui entraînoit quelques particules d'un talc brillant dans le fond d'un eau très-limpide, trompa les habitants qui prirent cette pouſſiere mépriſable pour de l'argent. L'illuſion alla au point qu'on chargea de cette miſérable denrée deux vaiſſeaux qu'on faiſoit repaſſer, & où à peine il ſe trouva place pour quelques fourrures. Les colons, au lieu de défricher les terres qui renfermoient les vrais tréſors, ſe livrerent en-

tiérement à la recherche de cette richeſſe imaginaire ; auſſi, de cinq cents hommes qui compoſoient la colonie, quatre cents quarante furent la victime d'une famine horrible. Le reſte malheureux alloit quitter cette terre, qui ſembloit maudite, pour gagner Terre-Neuve, lorſque le lord Delaware y arriva avec trois vaiſſeaux une nouvelle peuplade, & des proviſions de toute eſpece.

Cet homme d'un déſintéreſſement égal à ſes lumieres, n'avoit accepté le gouvernement de cette colonie naiſſante que pour y faire tout le bien dont il ſe ſentoit capable : dès qu'il y parut, ce caractere ſe manifeſta, & lui concilia les eſprits & les cœurs de tout le monde. Il n'eut pas de peine à diriger les travaux vers un but utile ; mais, pour le malheur des habitants, ſa ſanté l'obligea bientôt de repaſſer en Angleterre. Il n'y oublia pas ſes colons chéris, & il employa pour eux tout ce que ſa vertu lui avoit donné de crédit à la cour.

Comme les propriétés n'avoient eu aucune regle dans l'établiſſement de cette colonie, le lord Delaware les fixa & les fit borner. Cette premiere loi de la ſociété fit tout changer de face : de tous côtés on fit des bâtiments, autour deſquels on établit des cultures. La proſpérité de ces éta-

bliſſements y attira une foule de gens qui y vinrent chercher la fortune ou la liberté, lorſque les troubles qui changerent la conſtitution du gouvernement Anglois, forcerent les royaliſtes à s'expatrier.

[1607.]

Henri Hudſon, ſous les auſpices de la compagnie Hollandoiſe des Indes orientales, cherchant, ſur les mémoires de Frédéric Anſchils, Danois, un chemin particulier à la Chine par le nord-oueſt, pénétra juſqu'au quatre-vingtieme degré vingt-trois minutes latitude nord, & obſerva que le froid étoit ſi âpre à cette élévation, qu'à peine la nature engourdie avoit la force d'y faire produire quelques plantes ſans ſaveur. Il y fit un ſecond voyage l'année ſuivante; puis ſucceſſivement deux autres, dans le dernier deſquels il pouſſa cent lieues plus avant. Obligé de paſſer dans ces climats l'hiver de 1610 à 1611, il remit à la voile au printemps. La néceſſité de faire quelques réparations à ſon vaiſſeau l'ayant forcé de prendre terre, il fut ſurpris par des Sauvages, qui l'enleverent lui ſeptieme. L'équipage effrayé, & craignant un ſort pareil à celui de ſon chef, quitte le rivage & gagne le large. Tout le fruit que ce hardi navigateur tira de tant de travaux, fut le triſte avantage d'a-

voir donné son nom au détroit & à la baie qui le portent encore. Quelques Anglois, nommément Burton, Fox & James, pousserent par la suite, sur les traces de Hudson, plus loin que lui dans la connoissance des côtes de cette baie.

[1608.]

Sur ce qui restoit à Demons de la concession qui lui avoit été accordée par Henri IV, Samuel Champlain bâtit en cette année la ville & le fort de Québec, aujourd'hui le chef-lieu de la colonie du Canada. Demons, abymé de dettes, & ne pouvant relever son crédit, en fit une cession aux Rochelois pour se libérer. On ne dit pas quel usage ils firent de cette cession; & nous ne voyons pas qu'ils aient plus suivi le commerce qui y étoit établi, que les autres provinces maritimes du royaume.

[1609.]

Des auteurs prétendent que lorsque Hudson découvrit le pays qu'on appelle aujourd'hui *New-Yorck*, il étoit encore au service de l'Angleterre; &, soit qu'il crût pouvoir regarder ce pays comme lui appartenant à ce titre, & sans autre autorisation; soit qu'il eût caché sa découverte, ils disent qu'il en traita avec les Hollan-

dois. Ceux-ci en jouirent paisiblement pendant environ dix ans, au bout desquels sir Samuel Argall, le même qui, en 1613, chassa les François de l'Acadie, vint attaquer leurs habitations, détruisit leurs plantations, & leur fit un tort considérable. Pour prévenir de pareilles incursions, les Hollandois aimerent mieux reconnoître le prétendu droit de Jacques I, en s'adressant à lui pour obtenir la concession de ce pays qu'ils avoient défriché, que d'être dans la crainte continuelle d'en être dépossédés au premier sujet de mécontentement que les Anglois auroient des Etats-Généraux; sujets qu'il leur seroit d'ailleurs facile de faire naître, si ce pays étoit à leur bienséance.

Ils bâtirent dans l'isle Manhatta, qui est à l'embouchure de la riviere de Hudson, une ville qu'ils appellerent *Nouvelle Amsterdam*, &, environ cent quarante milles au dessus, un fort auquel ils donnerent le nom de *fort Orange*, & qu'on appelle aujourd'hui *Albany*. Ils faisoient dans ces deux établissements un commerce très-avantageux de pelleteries, que les Sauvages leur apportoient des environs de Québec même.

Cette province peut avoir environ quarante lieues de longueur, sur sept à huit de large. Elle gît par les 41 & 42e degrés

50 minutes latitude nord. Le climat y eſt beaucoup plus doux qu'à la Nouvelle Angleterre, & ſon ſol eſt à peu près le même pour la qualité. Les deux Jerſey bornent les terres de cette colonie à l'oueſt & au ſud ; la mer & la Nouvelle Angleterre font ſes limites à l'eſt & au nord. Elle s'eſt conſidérablement peuplée au commencement du ſiecle préſent, par les émigrations d'une infinité de Proteſtants qu'un zele inconſidéré & peut-être outré à bannis de chez eux, & qui jouiſſent dans ce pays de la liberté de conſcience la plus abſolue.

Cette province eſt diviſée en dix comtés : on fait monter ſa population à cinquante mille ames. La capitale nommée *New-Yorck*, & qui s'appelloit auparavant *la nouvelle Amſterdam*, a donné ſon nom au pays qui s'appelloit la Nouvelle Belge dans le temps qu'elle vivoit ſous les loix de la république de Hollande : depuis que les Anglois l'occupent, il eſt devenu plus floriſſant & plus peuplé, par les raiſons que nous en avons dites ci-deſſus.

Dans Long-Iſland, qui dépend de cette province, on a établi un bureau de poſte qui envoie deux fois par ſemaine chercher les lettres ſur toutes les habitations : un paquebot les porte de-là à la capitale. Cette colonie eſt régie, comme la Nou-

velle Angleterre, par son assemblée générale, un gouverneur que le roi nomme, & le conseil des assistants. Son sol est plus fertile, ses récoltes par conséquent plus abondantes, & ses denrées d'une qualité bien supérieure à celles de la Nouvelle Angleterre. Le commerce est le même, des mêmes denrées, & avec les mêmes pays ; ils ont seulement plus d'huile de baleine & de veau marin. On y a découvert depuis peu une mine de cuivre très-abondante, dont on fait un négoce avantageux avec l'Angleterre.

Sa marine & ses exportations, comparaison faite de son étendue, avec celle de la Nouvelle Angleterre, sont à peu près égales, à cette différence près, que les navires de la Nouvelle Yorck sont bien plus richement chargés que ceux de l'autre colonie sa voisine. Le papier monnoyé y est moins multiplié, & le change a un taux infiniment plus modéré qu'à la Nouvelle Angleterre.

[1609.]

Henri Hudson ayant fait en cette année d'inutiles efforts pour pénétrer plus avant dans le nord qu'il n'avoit fait les deux voyages précédents, revire au sud le long du continent septentrional de l'Amérique, dans l'espérance de dédomma-

ger, par quelque découverte importante, la compagnie qui l'avoit honoré de sa confiance. Il découvre, par le 40e dégré latitude nord, une grande riviere à laquelle il donna son nom ; &, après avoir reconnu les terres & les habitants, il revint à Amsterdam. Jacques I, roi d'Angleterre, revendiqua cette découverte, fondé sur ce que Hudson étoit né son sujet. Cette prétention, si peu raisonnable, ne fut pas soutenue ; & la république, dès l'année suivante, y fit jetter les fondements de la culture & du commerce. Cette colonie, sous le titre de Nouvelle Belge, annonçoit dès sa naissance les plus grands progrès, & tout y prospéra jusqu'à sa réduction sous la domination de la Grande Bretagne.

[1609.]

En cette année une compagnie se forma en Angleterre, pour établir une colonie à Terre-Neuve ; elle obtint à cet effet des patentes de Jacques I. John Guy, négociant de Bristol, l'un des membres de cette société, & auteur du projet, fut chargé de diriger cette entreprise : il s'embarqua l'année suivante pour cette isle, & vint mouiller à la rade de la Conception, où il commença le premier établissement que sa nation ait fait dans cette isle. Le suc-

cès qu'il eut en engagea plusieurs autres à marcher sur ses traces, qui vinrent ensuite s'y établir.

[1609.]

La colonie de James-Town dans la Virginie avoit tellement prospéré depuis son établissement, qu'on en vit sortir, en la présente année, deux autres colonies de cent vingt hommes chacune, dont l'une s'établit à Nausamond, & l'autre à Powhatan, bourgade sauvage qu'elle acheta de Powhatan, roi du pays.

[1610.]

Champlain & Pongravé conduisirent en cette année une colonie & des artisans à Québec, & commencerent à donner une forme un peu réguliere à cet établissement, qui s'accrut insensiblement. Quoique les intéressés s'en tinssent assez long-temps à la traite des castors & au seul commerce de pelleteries, cette colonie ne laissa pas de se soutenir assez bien; mais elle ne commença à prendre une certaine consistance & de l'éclat que sous le ministere du cardinal de Richelieu; &, par une suite de l'attention que le gouvernement y donna depuis, elle devint l'établissement le meilleur & le plus utile que les François eussent à l'Amérique sep-

tentrionale, jusqu'à la guerre derniere, qui a fait passer ce vaste pays au pouvoir des Anglois, comme nous le verrons en son lieu.

[1611.]

Sir Thomas Dale fut nommé gouverneur de la Virginie à la place du lord Delaware, que sa santé délabrée retenoit en Angleterre. Il partit pour son gouvernement au mois de Mai de la présente année, & y arriva avec trois vaisseaux chargés d'hommes & de nouvelles provisions. Les mêmes désordres qui avoient pensé ruiner la colonie dans son principe, continuoient d'y régner. La négligence des colons à cultiver la terre pour se procurer des subsistances, étoit à la veille de les replonger dans les fâcheuses extrémités où le lord Delaware les avoit trouvés réduits en 1606.

Sir Thomas Dale commença par pourvoir à cet article important, en ordonnant qu'on ensemençât les terres; &, malgré le peu de temps que l'on eut pour préparer les champs, la moisson ne laissa pas d'être abondante. Après avoir pourvu aux moyens de faire subsister sa colonie, ce gouverneur fit bâtir l'une des meilleures villes qui soient actueellement dans la Virginie, & qu'il appella *Dales-gift*. Cette ville,

ville, qui lui doit ſon origine, fut entiérement ſon ouvrage, car elle fut conſtruite à ſes propres frais. Auſſi le nom de cette place eſt-il un monument de ſon zele patriotique & de ſa générosité, puiſque *Dales-gift* ſignifie *préſent de Dale*.

[1611.]

Dans le mois d'Août de cette année, ſir Thomas Gates vint dans la colonie avec ſix vaiſſeaux, apportant à James-Town de nouvelles proviſions avec de nouveaux habitants. Ce renfort ayant mis la colonie en état de s'étendre, elle bâtit à Arrahatenek, cinquante milles au deſſus de James-Town, une nouvelle ville qui fut appellée *Henricopolis*.

Thomas Burton fit en cette même année un voyage à la baie de Hudſon, & découvrit au ſud-oueſt un grand pays auquel il donna le nom de Nouvelle Galles. Y ayant été ſurpris par les glaces qui lui fermerent le retour vers l'Angleterre, il fut obligé d'y paſſer l'hiver à l'endroit même où l'on bâtit depuis le fort Nelſon.

[1611.]

Les Jéſuites commencent à établir au Paraguai le ſyſtême de légiſlation qui y a

eu lieu jusqu'à l'époque de leur expulsion de ce vaste pays, dont nous aurons occasion de parler dans la suite : il y avoit plus de quatre-vingt-dix ans qu'il avoit été découvert, & il y en avoit trente au plus que les Espagnols s'y voyoient un peu solidement établis.

[1612.]

La Ravadiere, gentilhomme François & habile navigateur, dont nous avons déja parlé plus haut, s'étant associé avec Razilly, obtint en cette année de la reine régente Marie de Médecis, la permission de réaliser le projet, formé depuis 1594, de faire un établissement au Bresil. Il arma quelques navires, se munit des choses nécessaires pour fortifier un poste, & arriva dans le pays vers la fin de Juillet. Il prit terre à l'isle de Maragnan, où il bâtit un fort qu'il appella le Fort Saint-Louis, du nom du roi Louis XIII. Il le construisit sur une colline qui défendoit l'entrée du port, & le munit de vingt-deux pieces de canons; mais, comme il jugea trop légérement que son établissement pouvoit se passer de secours, sa confiance le lui fit perdre, & Dalburquerque, gouverneur de Fernambouc, s'en rendit maître deux ans après.

[1612.]

Ce fut en cette année que soixante Anglois passerent aux Bermudes, petit Archipel qu'aucun mortel avant eux n'avoit habité. La population de ce grouppe d'isles s'accrut considérablement en peu de temps, parce qu'on exagéra beaucoup la salubrité & les avantages de son climat. On s'y rendoit du sud de l'Amérique pour y recouvrer la santé, & du nord de ce continent pour y jouir paisiblement de sa fortune. Plusieurs royalistes de la Grande-Bretagne s'y réfugierent aussi pour se soustraire à la tyrannie de Cromwel. Walter, ce poëte charmant, ennemi juré de l'oppresseur de sa patrie, alla y chercher un asyle, & chanta les délices de ces isles fortunées. Le charme s'évanouit cependant avec l'enchanteur qui l'avoit créé.

Ces isles, qui sont nombreuses, n'occupent qu'une surface de six à sept lieues. Le sol en est d'une médiocre qualité; on n'y a d'eau que celle des puits & des citernes. Le maïs, les fruits, les légumes, y sont d'une qualité excellente, & y fournissent une nourriture saine & abondante : mais il n'y croît rien qui soit la matiere du commerce des nations de l'Europe, & quatre à cinq milles habitants qui y vivent

presque ignorés, mais avec le nécessaire, n'ont de liaisons au dehors que par quelques bâtiments du nord, qui, passant aux Antilles, vont de temps en temps se rafraîchir à ces isles paisibles. Le seul objet de commerce de leurs habitants, sont les toiles à voiles. Ils construisent aussi de petits bâtiments, qui, pour la marche & la durée, n'ont point d'égaux.

Les aisés de ce petit coin du monde ont formé, en 1765, une société dont les statuts sont le monument le plus respectable & qui honore le plus l'humanité. Cette société s'est engagée à former un corps complet de tous les ouvrages économiques, en quelque langue qu'ils soient écrits; à procurer à tout homme valide une occupation relative à son caractere; à récompenser tout homme qui aura introduit dans la colonie un art nouveau, ou perfectionné un art connu; à pensionner tout journalier qui, après quarante ans de travail assidu & d'une réputation sans reproche, n'aura pu amasser de quoi passer tranquillement le reste de sa vie; & à dédommager tout habitant que le gouvernement aura injustement opprimé. On chercheroit long-temps, je crois, sur la surface entiere du globe, un peuple plus respectable, & qui mérite plus d'être heureux.

[1614.]

George Spilberg, Hollandois, entreprit en cette année, sous les auspices de la compagnie Hollandoise des Indes orientales, le voyage autour du monde, en prenant la route du détroit de Magellan. Parti du Texel le 16 Août, avec six vaisseaux, il essuya plusieurs tempêtes qui ne l'empêcherent cependant pas d'avoir franchi les passages les plus difficiles de ce fameux détroit le 8 Avril de l'année suivante. Le 17 du même mois, après avoir fait ses provisions nécessaires d'eau & de bois, il continua sa route. Il entra le 6 Mai suivant dans la mer du sud, & revint heureusement à son point de départ, par le cap de Bonne-Espérance, en trois ans moins un mois & demi, étant rentré au Texel le 1er Juillet 1617, avec deux vaisseaux seulement.

[1614.]

Jean Smith, qui avoit été président de la compagnie de la Virginie méridionale, commandoit deux vaisseaux équipés par quatre particuliers pour faire la traite des pelleteries. Ayant résolu de visiter la Virginie septentrionale, il vint y atterrir en cette année. Tandis que les gens

de ſon équipage étoient occupés à la pêche de la morue, il parcourut le pays à quelque diſtance de la mer, & en leva le plan le plus exactement qu'il le put. A ſon retour, il le préſenta au prince royal Charles, depuis roi d'Angleterre, après la mort de Jacques I ſon pere; & ce fut ce prince qui donna à ce pays le nom de *Nouvelle Angleterre*, qu'il a toujours porté depuis ce temps-là.

L'expédition de Smith ayant été favorable, elle ranima les eſpérances des conceſſionnaires, qui envoyerent un vaiſſeau dans ce pays pour eſſayer de les réaliſer. Ce vaiſſeau, arrivé à la côte de la Nouvelle Angleterre, ne put jamais mettre du monde à terre, trouvant par-tout les Sauvages en force & dans la diſpoſition de faire aux aventuriers un mauvais parti, comme ils firent en effet du moment où ils ſe préſenterent.

Il y a lieu de croire que, dans l'expédition de Jean Smith, les Sauvages eurent lieu de ſe plaindre des Anglois qui avoient trafiqué avec eux; & que, ſoit violence ou infidélité de la part de ces derniers, les Sauvages ne préſumant pas mieux de ces nouveaux venus que des autres, ſe mirent en état de défendre aux Européens l'accès de leur pays. Une ſe-

conde tentative, que les intéressés firent en 1619, rencontra les mêmes difficultés, & n'eut pas un meilleur succès.

Ces obstacles multipliés rebuterent absolument les concessionnaires, qui dès-lors abandonnerent totalement leur projet d'établissement, & ne firent usage de leur privilege qu'en accordant de petits emplacements sur les côtes de leur concession à des particuliers commerçants, qui y établissoient en été des factories pour faire la troque avec les Sauvages, qui s'adoucirent insensiblement par-là, & perdirent peu à peu les impressions fâcheuses qu'ils avoient eues depuis l'arrivée des deux vaisseaux de Smith sur leurs côtes.

Il est probable cependant que le dessein de former dans ce pays un établissement solide eût échoué entiérement, si des circonstances extraordinaires n'eussent porté diverses personnes, & entr'autres des gens de considération, à entreprendre de l'exécuter: nous parlons dès Non-Conformistes de la Grande-Bretagne, qui, voyant qu'il ne leur étoit pas permis de jouir dans l'ancienne Angleterre de la liberté de conscience après laquelle ils soupiroient, résolurent de l'aller chercher dans la Nouvelle.

Plusieurs d'entr'eux s'étoient déja retirés en Hollande, pour éviter le zele persé-

cuteur des prélats Anglois, qui échauffoient celui du malheureux Charles I. John Robinſon, miniſtre Browniſte, & John Brewter, étoient à la tête de ces nouveaux émigrants. Ce ne fut pas ſans peine qu'ils parvinrent à obtenir du gouvernement, qui s'opiniâtroit à ſuivre ſon ſyſtême intolérant, la permiſſion de s'établir en Amérique; mais enfin, tout inflexible qu'il fût, il permit cette émigration; & les chefs de cette nouvelle colonie traiterent avec les conceſſionnaires de la Virginie ſeptentrionale, qui furent charmés de s'indemniſer par-là des avances qu'ils avoient faites à différentes repriſes pour y jetter les fondements de la culture & du commerce. Cependant l'expédition projettée ne put avoir lieu qu'en 1621, comme nous le verrons ci-après.

[1615.]

Le 14 Juin de cette année, Jacques le Maire & Schouten ſortent du Texel; &, faiſant route vers l'extrémité ſud de l'Amérique, ils découvrent le détroit auquel le Maire a donné ſon nom. Le même le Maire fit enſuite pluſieurs découvertes dans la mer du ſud avec ſon collegue. Arrivés à Batavia au mois d'Octobre de l'année ſuivante, ils y ſont arrêtés tous deux par Spilbert, enſuite renvoyés en Eu-

rope ſur des vaiſſeaux de la compagnie. Le Maire en retournant meurt à l'iſle Maurice. Son collegue Schouten fut plus heureux ; il revit ſa patrie ; & leurs deux vaiſſeaux, ramenés en Europe, rentrerent dans les ports de Hollande, après avoir fait le tour de globe en deux ans & dix jours.

[1615.]

Les Hollandois bâtirent en cette année, ſur les côtes de la Nouvelle Belge, découverte pour eux, en 1609, par Henri Hudſon, le fort Orange, & une ville qu'ils appellerent la Nouvelle Amſterdam. Peu de temps après les Suédois vinrent s'établir dans leur voiſinage un peu au ſud de la Nouvelle Amſterdam, & y bâtirent deux villes qu'ils appellerent Gottembourg & Chriſtiana. Les Hollandois ne les y laiſſerent pas long-temps tranquilles, & les en chaſſerent. Ils furent bientôt chaſſés eux-mêmes de tout ce pays par les Anglois, qui ſe le firent céder irrévocablement par le traité de Bréda. Ce fut à cette époque qu'on changea le nom de *Nouvelle Belge*, que les Hollandois avoient donné à ce pays, en celui de *Nouvelle Yorck*, qu'il a conſervé depuis, en l'honneur de Jacques Stuart, duc d'Yorck, à qui Charles II, roi de la Grande-Bretagne, ſon frere, en donna depuis la propriété. Les

Anglois changerent de même celui de *Nouvelle Suede*, que les Suédois avoient donné au pays où ils s'étoient établis, en celui de *Nouveau Jersey*, qu'il porte encore.

[1615.]

Depuis la derniere expédition du général Viscaïno dans la Californie, il ne s'étoit fait dans ce pays que quelques voyages par des particuliers, & aucune expédition, au nom du gouvernement, qui tendît à y faire des établissements. Les aventuriers qui les avoient entrepris ne les avoient faits que dans la vue d'y pêcher des perles, ou de traiter de cette denrée avec les naturels du pays. Les divers mémoires sur la Californie n'entrent dans aucun détail sur ces voyages; il ne paroît pas qu'aucun d'eux ait produit quelque découverte tant soit peu intéressante.

Cependant cette année le capitaine Jean Iturbi obtint la permission d'y faire un voyage à ses propres dépens. De deux vaisseaux qu'il avoit, l'un fut pris par des pirates Européens, qui s'étoient rendu redoutables dans l'Amérique sous le nom de *Pichilingues*, & qui, à la honte de la nation Espagnole, infestoient la mer du sud, & cela à un tel degré d'insolence, qu'on sentit la nécessité de réduire la

Californie, où ils trouvoient une retraite assurée, pour leur ôter les moyens de nuire. On ne dit pas de quelle nation étoient ces corsaires; mais la suite du récit fait présumer qu'ils étoient Hollandois.

Iturbi entra, avec le vaisseau qu'il commandoit, dans le golfe de Californie, & s'avança jusqu'au 30e degré latitude nord, où il observa que les deux côtes de Cinaloa & de Californie se rapprochoient insensiblement l'une de l'autre. Mais les vents de nord-ouest & le défaut de provisions l'empêcherent de pousser plus avant; sur quoi il prit le parti de revenir sur ses pas; & il seroit infailliblement mort de faim avec son équipage, sans le secours presque miraculeux qu'il trouva au village d'Ahomé, dans la province de Cinaloa, de la part d'un missionnaire, le pere André Perez de Ribas, provincial des Jésuites dans la Nouvelle Espagne, qui nous a donné une relation assez détaillée de cette expédition.

D'Ahomé, Iturbi fit voile pour Cinaloa, où il reçut ordre du vice-roi don Diego Fernandez de Cordova de Guadal-Casar, d'aller joindre & de convoyer un vaisseau richement chargé, qui venoit des isles Philippines, parce que l'on craignoit qu'il ne tombât entre les mains des corsaires Hollandois, qui infestoient ouver-

tement ces mers ſous leurs propres pavillons. Cette crainte étoit d'autant mieux fondée, que ces corſaires commençoient déja à devenir puiſſants aux Indes orientales ; & ils ne tarderent pas à ſe rendre maîtres de la plus grande partie du commerce de ce pays-là, qui fait aujourd'hui leur plus grande richeſſe.

D'après ces ordres, Iturbi ſe rendit dans la mer du ſud, & ramena le vaiſſeau qui cauſoit tant d'inquiétude à Acapulco. Il vint de-là à Mexico, où les perles qu'il avoit rapportées de la Californie remplirent toute la ville d'admiration. Il en avoit une grande quantité ; mais dans ce nombre il y en avoit beaucoup d'une eau noirâtre ; ce qui venoit de ce que les Californiens jettoient leurs huitres dans le feu pour les ouvrir & en tirer le poiſſon. Il en avoit d'autres auſſi fort groſſes & fort belles, que divers particuliers acheterent, dont une entr'autres produiſit au roi pour ſon quint une ſomme de neuf cents écus.

La vue de ces richeſſes anima les Mexicains à entreprendre la conquête de la Californie, & à y faire des établiſſements. Quantité de particuliers de Culiacan & de Chiametla ſe rendirent avec de petits bateaux ſur la côte de Californie pour y pêcher des perles, ou pour en acheter des Indiens ; mais, au lieu de faire des obſer-

vations qui eussent pu être favorables à la conquête, ils commirent plusieurs actes de cruauté qui y mirent obstacle.

Quelques aventuriers s'enrichirent dans ce négoce, entr'autres Antonio del Castillo, habitant de Chiametla, dont la fortune aussi brillante que rapide fit tant de bruit, qu'elle augmenta l'impatience & le desir de faire cette conquête. Mais ce beau zele s'éteignit comme il s'étoit allumé; l'indécision & les lenteurs du conseil de Madrid l'étoufferent, comme on le verra ci-après.

[1615.]

Ce fut aussi dans cette année que William Waughan, docteur en médecine à Caermarthen, l'un des descendants de sir John Waughan, premier comte de Carberry, acheta de la compagnie de Terre-Neuve quelques parties de sa concession, & résolut d'y faire un établissement. Il envoya pour le commencer Richard Withburne, le même que John Cotton avoit employé en 1579 pour reconnoître cette isle. Nous avons de ce Richard d'assez bons mémoires sur ce pays. Ce Withburne y trouva, dit-on, à son arrivée, deux cents navires Anglois occupés à la pêche de la morue.

Le docteur Waughan ne tarda pas à

ſuivre ſon agent dans ce pays-là ; & il ſe fixa dans ſon nouveau domaine, où (ce qu'il y a de ſingulier) parmi les brouillards de ce triſte pays, il composa un poëme épique intitulé *Thé golden fleece*, ou la Toiſon d'or, faiſant alluſion à la pêche de la morue, qu'il regardoit comme la ſource d'une immenſe richeſſe. Ce poëme, qu'il dédia à Charles I, fut imprimé *in*-4° en 1626 ; & comme la compagnie qui avoit obtenu la propriété de Terre-Neuve ne faiſoit pas uſage de tout ſon terrain, pluſieurs particuliers en acquirent par la ſuite, aux mêmes titres que la compagnie même, par conceſſion du gouvernement ; car il ne paroît pas qu'ils aient acquis d'elle ce qu'eux ou leurs ſucceſſeurs & ayant-cauſe y ont poſſédé & y poſſedent encore.

[1616.]

Baffin fit en cette année un voyage au nord, & pénétra plus avant de ce côté qu'aucun de ceux qui l'avoient précédé dans cette carriere. Il y découvrit cette baie immenſe qu'on appelle encore aujourd'hui de ſon nom ; mais n'ayant pu, malgré les recherches qu'il fit, trouver le paſſage qui étoit l'objet principal de ſon expédition, il fut obligé d'y renoncer, & de revenir ſur ſes pas.

On a donné le nom de *Nouvelle Hol-*

lande à cette suite immense de terres ou d'isles qu'on commença à découvrir en cette année dans la mer du sud, & qui s'étend depuis le sixieme jusqu'au trente-quatrieme degré de latitude australe, parce que les premiers qui reconnurent & visitirent ce vaste continent furent tous des navigateurs Hollandois.

La premiere terre qui fut découverte en ces parages, en la présente année, fut nommée la *Terre d'Endracht*, du nom du capitaine Hollandois qui la reconnut. On l'a depuis appellée la *Terre de Concorde*.

[1618.]

En cette année le Hollandois Zéachen en découvrit une autre partie, qu'il nomma la *Terre d'Arnhem & d'Yémen*, différente cependant de celle qui fut depuis appellée *Terre de van Yemen* par Abel Tasman. Celle dont nous parlons est située à peu près sous le quinzieme parallele.

[1619.]

Une autre portion de cette terre, & la plus méridionale, fut découverte en cette année par Jean d'Edels, qui lui donna son nom. Une autre partie, située entre les 30e & 33e paralleles, eut celui de *Terre de Leuwin*, du nom de celui qui la découvrit, à peu près à la même époque.

Il s'étoit passé quelques années sans que la Virginie eût reçu des secours de sa métropole ; mais en la présente la compagnie qui en étoit propriétaire y envoya une flotte, chargée de bétail gros & menu, de provisions, d'outils & d'instruments pour la culture, avec un renfort de treize cents hommes qui ne contribuerent pas peu à accélérer ses progrès.

[1621.]

Des Presbytériens Anglois, que la persécution avoit forcés d'aller chercher un asyle en Hollande, achetent en cette année les droits de la compagnie Angloise de la Virginie septentrionale, qui avoit commencé à se peupler en 1608, mais dont l'établissement foible & mal dirigé s'étoit perdu dans ses fondements. Cent vingt personnes, sous les étendards de l'enthousiasme, arrivent dans ce pays au commencement d'un hiver très-rigoureux. Près de la moitié périt de froid, du scorbut & de misere. L'enthousiasme qui les avoit amenés soutint le reste. Soixante guerriers Sauvages, qui au printemps suivant vinrent avec leurs chefs visiter cette malheureuse peuplade, ranimerent ses espérances : elle se lia par des promesses solemnelles de service & d'amitié avec leur nation, qui céda à perpétuité aux nou-

veaux venus les terres voisines de l'établissement qu'ils avoient formé sous le nom de Nouvelle Plymouth. Un de ces Sauvages, qui sçavoit un peu la langue angloise, resta dans la nouvelle colonie, pour leur enseigner la culture du maïs, & la maniere de pêcher sur la côte, ce qui la mit en état d'attendre les secours de bétails & de grains qui devoient lui venir d'Europe. Cela vint d'abord lentement; mais la persécution qu'on exerçoit contre les Puritains d'Angleterre, hâta l'accroissement de cet établissement. En 1630 il s'étoit déja tellement accru, qu'il fallut former de nouvelles peuplades, dont celle de Boston devint bientôt la plus considérable. Le fanatisme qui vouloit introduire l'anarchie dans la métropole tenoit lieu de loix en Amérique; & quand cette colonie sentit la nécessité d'une législation réguliere, ce fut le fanatisme qui la dicta.

Toute l'Europe fut étonnée de l'intolérance révoltante des enthousiastes de la Nouvelle Angleterre. Les plus raisonnables d'entre ces colons, qui oserent dire que le magistrat n'avoit pas le droit de contraindre personne en matiere de religion, éprouverent la fureur de ces théologiens fanatiques qui avoient mieux aimé quitter leur patrie, que de plier sous l'autorité des évêques. Ils étendirent la sévérité jus-

qu'aux objets les plus indifférents de leur nature ; puisqu'on y proscrivit par une loi formelle les cheveux longs, comme un horrible scandale. Le rigorisme s'étendit aux Quakers, qui furent emprisonnés, fouettés, bannis ; & comme leur douceur dans cette persécution fit aimer leurs personnes, leurs sentiments, & multiplia leurs prosélytes, on se porta contre eux aux extrémités les plus sanguinaires : on fit pendre cinq de ces malheureux qui étoient revenus furtivement de leur exil. Heureusement pour cette colonie & pour les Quakers, l'enthousiasme, le fanatisme & l'hypocrisie avoient disparu avec Cromwél. Charles II, touché de la persécution dont les Quakers étoient victimes en Amérique, rendit en 1661 une ordonnance qui leur procura la tranquillité, sans étouffer toutefois entiérement l'esprit d'intolérance & de persécution, qui faisoit la base de la religion de ces fanatiques Puritains ; nous verrons à leur époque les effets qui s'en ensuivirent.

[1621.]

Le comte de Southampton, qui présidoit la compagnie de la Virginie méridionale, fit passer en cette année dans ce pays de nouveaux renforts & de nouvelles provisions. On y établit vers ce temps-

là une saunerie au cap Charles, & une forge à *Falling-Créek*. De nouvelles bandes d'Anglois vinrent augmenter la population & la culture de cette contrée. Alors cette colonie, se voyant nombreuse & en état de faire face aux nations Sauvages, dont elle avoit déja éprouvé la mauvaise volonté, cessa de veiller comme elle l'avoit fait jusqu'alors sur leurs demarches. Les Sauvages, profitant de sa sécurité, s'unirent secrettement; &, comme les habitations des planteurs sont écartees les unes des autres, ils se concerterent pour en faire un massacre général. Ils y eussent infailliblement réussi, si la colonie n'eût été avertie par un Sauvage converti; mais comme elle ne reçut l'avis de la conspiration que cinq heures avant celle qui avoit été prise pour l'exécution du complot, les Sauvages ne laisserent pas de tuer trois cents vingt-quatre Anglois, & de détruire plusieurs établissements, au nombre desquels fut la forge de Falling-Créek; ce qui fit à la colonie un tort considérable. Les Anglois leur rendirent à la vérité la pareille peu de temps après; mais si la vengeance qu'ils en tirerent effraya assez les Sauvages pour les empêcher de rien tenter à l'avenir sur une nation qui sçavoit si bien prendre sa revanche, elle ne répara pas le tort immense que cette irruption

ſubite fit à la colonie, dont les progrès en ſouffrirent beaucoup, ſur-tout dans un principe d'établiſſement.

[1621.]

Le chevalier William Alexandre, alors ſecrétaire d'Etat, & créé depuis comte de Sterlings, ayant demandé en cette année au roi d'Angleterre Jacques I, à la ſollicitation de Ferdinand George, préſident de la compagnie de la Virginie ſeptentrionale, tout ce qui avoit été enlevé à la France, par Samuel Argall, dans cette partie du Canada qu'on appelloit l'*Acadie;* ce monarque l'en gratifia, à la charge que la conceſſion releveroit de la couronne d'Ecoſſe, & feroit gouvernée ſuivant les loix de ce royaume.

Le nouveau conceſſionnaire ſépara cette province en deux parties, dont il appella l'une *Nouvelle Ecoſſe*, & l'autre *Nouvelle Alexandrie*, de ſon nom. De concert avec la compagnie qu'il forma, & qu'il préſidoit en ſa qualité de propriétaire, il envoya dans ſa conceſſion un grand nombre de perſonnes qu'il ſe propoſoit d'y établir. Mais cette colonie n'avoit point encore eu le temps de prendre une certaine conſiſtance, lorſque l'Angleterre, par le traité de mariage entre Charles I & Henriette de France, ſe vit obligée de reſtituer l'Aca-

die aux François, ses premiers possesseurs, qui en jouirent sans concurrence jusqu'à la paix d'Utrecht.

[1621.]

Le 6 Septembre de cette année, une troupe de cent vingt Non-Conformistes sortit d'Angleterre, pour aller s'établir en Amérique, sous la conduite de deux ministres de leur communion. La route que tinrent ces nouveaux émigrants les conduisit au Cap-Cod, dans la Nouvelle Angleterre. Comme cette contrée ne faisoit point partie du terrain qui leur avoit été concedé, ils voulurent d'abord s'en éloigner, & se porter plus avant au sud; mais le mauvais temps & la rigueur de la saison (on touchoit alors à la mi-Novembre) les forcerent de se fixer dans l'endroit où ils avoient débarqué.

La réflexion venant ensuite à l'appui du raisonnement qui les avoit déterminés à prendre ce parti, ils sentirent que s'ils n'étoient pas sur le terrain qui leur avoit été concédé, celui qu'ils occupoient n'appartenoit encore ni à l'Angleterre, ni à aucune autre puissance de l'Europe; & qu'étant par-là même rendus à leur liberté naturelle, le pouvoir de se faire des loix résidoit en eux seuls. Cependant ils ne méconnurent point la puissance dont ils étoient nés sujets;

& ils commencerent l'exercice du pouvoir législatif en dressant un acte par lequel ils se reconnurent sujets de la couronne d'Angleterre, & s'engagerent unanimement à se conformer aux loix qu'exigeroient les circonstances & le bien de la colonie.

Tous les chefs de famille, au nombre de quarante-un, signerent cet acte, & élurent en même temps l'un d'entr'eux, nommé Carwer, gentilhomme d'une fortune considérable, pour être leur gouverneur durant cette premiere année. Ces nouveaux colons choisirent ensuite un havre commode dans la baie du Cap-Cod, pour y jetter les fondements de leur premier établissement, & lui donnerent le nom de *New-Plymouth*, en mémoire du lieu d'où ils étoient partis en quittant l'Europe. Leur nombre se trouvoit réduit pour lors à dix-neuf familles, à chacune desquelles on partagea le terrain pour se loger; &, pour prévenir toute dispute sur la position, le sort décida du lot de chacun: ainsi personne n'eût à se plaindre que du hasard, s'il fut mécontent de la position qui lui échut.

[1621.]

Sir George Carteret, secrétaire d'Etat, depuis créé lord Baltimore en Irlande, obtint en cette année, du roi Charles I.

la partie de Terre-Neuve qui s'étend entre la baie de Bulls à l'eſt, & le cap Sainte-Marie au ſud. Il érigea cette contrée en province, ſous le titre de province d'Avalon.

On ne ſçait ſi les premiers conceſſionnaires, à qui l'iſle entiere ſembloit appartenir par les lèttres-patentes de 1609, conſentirent à cette ceſſion; ou ſi Jacques I envahit cette partie de leur propriété pour en gratifier ſon miniſtre, qui, né Catholique Romain, vouloit ſe retirer d'Angleterre, pour vaquer plus librement aux exercices de ſa religion, qui étoit proſcrite & cruellement perſécutée dans les trois royaumes qui compoſent la Grande-Bretagne.

Quoi qu'il en ſoit, un fait conſtant, c'eſt que le lord Baltimore envoya dès cette même année une colonie dans ſa province d'Avalon, ſous la conduite & les ordres du capitaine Edouard Wyne. Ce chef des nouveaux colons s'établit avec eux au lieu qu'on nomme aujourd'hui *Ferry-Land*, & il y éleva une ſaunerie que John Hyckſons perfectionna beaucoup depuis.

Sir George Carteret ne tarda pas à ſuivre Wyne, & choiſit auſſi Ferry-Land pour y faire ſon ſéjour. Il y fit même bâtir une fort belle maiſon, près d'un château très-bien fortifié pour le pays, où il demeura pluſieurs années; mais, ayant eu par la ſuite le deſir d'obtenir une con-

ceſſion plus conſidérable & d'un plus grand rapport, il repaſſa en Angleterre, où il obtint, comme nous le verrons ci-après, la propriété d'une grande partie du pays qui porte aujourd'hui le nom de *Mary-Land.* Il n'en conſerva pas moins la propriété de ſa province d'Avalon, qu'il gouverna par ſes députés, & qui paſſa de lui à ſon fils. Celui-ci en jouit ſans troubles juſqu'au temps des révolutions qui occaſionnerent des guerres civiles très-ſanglantes, à l'aide deſquelles & par la défaveur de la Catholicité ſir David Kirth vint facilement à bout de ſe rendre maître de la contrée où ſir Carteret avoit fait des établiſſements très-diſpendieux pour lui, mais très-utiles au commerce de la nation.

[1622.]

Depuis l'expédition du brave Degourgues à la Caroline, lors appellée *la Floride Françoiſe*, expédition ſi glorieuſe pour ce généreux particulier qui vengea bien ſa nation de la barbarie des Eſpagnols; ce pays avoit été oublié de toutes les nations de l'Europe, & paroiſſoit totalement abandonné; mais en cette année un événement réveilla l'attention publique ſur ce pays intéreſſant.

Pluſieurs familles Angloiſes, établies depuis aſſez long-temps en Amérique,

craignant de tomber entre les mains des Sauvages, qui avoient déja massacré une partie de leurs compatriotes dans la Virginie & dans la Nouvelle-Angleterre, vinrent chercher un asyle contre leur fureur meurtriere sur les côtes de la Caroline, & se fixerent à l'embouchure de la riviere de Mai, à peu près au même endroit où, lors de leur prise de possession de cette contrée, les François avoient bâti jadis Charles-Fort. Mais ce commencement d'établissement fut long-temps sans avoir de suites utiles au commerce de la métropole; & ce ne fut que plus de quarante ans après, que les Anglois s'occuperent sérieusement du soin d'y faire un établissement solide, comme nous le dirons en son lieu.

[1623.]

Jacques l'Hermite & Jean Hugues Schapenam se mettent en mer avec onze vaisseaux, & font voile pour la mer du sud, dans l'intention de désoler les côtes occidentales des possessions Espagnoles dans le continent méridional de l'Amérique. Ces deux navigateurs doublent le cap de Horn, font des descentes dans plusieurs pays de la domination Espagnole, répandent partout la consternation; &, après avoir fait un butin immense, ils gagnent Batavia

pour se refaire. En reprenant le chemin de l'Europe, l'Hermite tombe malade, & meurt en passant le détroit de la Sonde. Son collegue revint en Europe avec un seul vaisseau des onze qu'ils avoient en commençant leur expédition; le reste, avec la majeure partie des équipages, périt dans ce long voyage qui dura près de trois ans.

[1624.]

Depuis que le Portugal étoit sous la domination de l'Espagne, cette couronne, qui étoit toute entiere occupée de la guerre des Pays-Bas, ou d'entretenir des divisions chez ses voisins, avoit fait peu d'attention au Brésil; d'autant que la colonie qui s'y étoit formée, s'étant prodigieusement accrue par la fertilité du pays & la salubrité du climat, se trouvoit en état de se soutenir par ses propres forces, & pouvoit se passer des secours de sa métropole.

La compagnie des Indes occidentales, que formerent en cette année les Etats-Généraux des Provinces-Unies, connoissant, par le commerce clandestin qu'elle faisoit dans le Bresil, l'importance d'une pareille conquête, forma le projet de se rendre maîtresse de ce pays. Le repos dont on y jouissoit avoit fait de tous ses habitants, soldats ou autres, autant de commer-

çants ; & perſonne ne paroiſſoit y craindre qu'aucune nation de l'Europe ſongeât à troubler la tranquillité dont on y jouiſſoit, ni à attenter à ſa liberté : ce fut préciſément ce qui donna lieu à la compagnie Hollandoiſe de former le projet de s'en emparer. Wilkens, amiral Hollandois, vint deſcendre à la baie de Tous les Saints, ſe rendit maître ſans beaucoup de peine de San-Salvador, dont il fit le gouverneur priſonnier, & y fit un butin conſidérable ; mais l'archevêque Texeira, à la tête de ſon clergé, s'étant fortifié dans un bourg voiſin, lui réſiſta avec ſuccès, & tous les efforts de Wilkens ne purent l'en déloger.

Jacques I ne voulut point abandonner la Virginie : malgré les terreurs des colons, il y envoya des recrues qui réparerent ſes pertes ; mais bientôt la diviſion ſe mit parmi les membres du conſeil ; & les Sauvages, qui veilloient ſur tous les mouvements de la colonie, s'en prévalurent pour faire de nouvelles irruptions, où ils égorgerent un grand nombre des colons.

Ces déſaſtres, & la lenteur des progrès de la colonie, qu'on attribuoit avec raiſon au mauvais gouvernement des propriétaires, qui pour la plupart, laſſés des pertes qu'ils faiſoient, cédoient leurs droits

à qui vouloit les acquérir, engagerent Charles I, à son avénement au trône, à révoquer la charte de la compagnie de la Virginie, & à prendre cet établissement sous sa protection immédiate.

[1625.]

Le même prélat (Texeira) qui, l'année précédente, avoit résisté si courageusement à l'amiral Wilkens, s'occupa, dans le courant de celle-ci, à rassembler le plus de forces qu'il put, tant d'Européens que de naturels du pays; &, dès qu'il se vit à la tête d'un corps de troupes suffisant, il alla bloquer les Hollandois dans San-Salvador.

[1625.]

En cette même année, une compagnie de commerce, déja ancienne en France, songea à faire quelque établissement dans l'Archipel du Mexique. La même idée vint aux Anglois, & dans le même temps; &, par un concours de circonstances fort singulier, les deux nations ayant en vue le même objet, les deux escadres aborderent le même jour, par deux côtés différents, à la même isle, qui fut celle de Saint-Christophe, l'une des premieres que Colomb avoit découvertes, & à laquelle il avoit donné son nom.

Les François avoient pour chefs de cette expédition Denambuc & du Roſſet, capitaines de vaiſſeaux ; & les Anglois, Warner. Surpris les uns & les autres de la concurrence, ils ſe réunirent pour conquérir de concert, & partagerent enſuite de bonne foi leur conquête : ils s'accorderent à chaſſer de cette iſle les Caraïbes, pour n'avoir pas un ennemi domeſtique à combattre, au cas que les Eſpagnols entrepriſſent de les troubler dans leur poſſeſſion, & à unir leurs forces pour la défenſe commune. Denambuc & Warner étant repaſſés en Europe, leur conduite y fut approuvée des rois de France & d'Angleterre, qui les nommerent gouverneurs & leurs lieutenants chacun dans la partie de l'iſle qui leur appartenoit.

[1626.]

Denambuc, pour ſoutenir cet établiſſement, forma en cette année une compagnie, dont le traité fut confirmé par le gouvernement, tant pour Saint-Chriſtophe, que pour toutes les iſles & pays qu'elle pourroit conquérir depuis le 10e juſqu'au 30e degré latitude nord; & c'eſt à cette compagnie que la France a dû ce qu'elle a poſſédé & ce qui lui reſte encore d'établiſſements dans le golfe du Mexique.

[1626.]

L'archevêque Texéira ayant réduit, par ſon blocus, les Hollandois enfermés à San-Salvador aux plus dures extrémités, Manuel de Meneſſés les chaſſa entiérement du Breſil le 10 d'Avril.

Les Hollandois, outrés de l'affront qu'ils venoient de recevoir, s'en vengerent par une guerre de quatorze ans, où ils eurent preſque toujours l'avantage, & ſe rendirent maîtres de preſque tout le Breſil. Montaleran, vice-roi dans la partie de ce pays qui reſtoit encore aux Portugais, envoya propoſer au comte Maurice de Naſſau, qui gouvernoit le Breſil, un traité qui mit fin à toutes les hoſtilités qui déſoloient depuis ſi long-temps ce beau pays, ſi tranquille & ſi floriſſant juſqu'à l'invaſion de Wilkens. Le comte Maurice accéda à cette propoſition; & tout s'arrangeoit à la ſatisfaction des parties contendantes, lorſqu'on apprit au Breſil la révolution ſubite & ineſpérée qui venoit de ſouſtraire à la domination d'Eſpagne le royaume de Portugal.

[1627.]

Le cardinal de Richelieu ayant été fait chef & ſurintendant général de la navigation & du commerce de France, par

édit enregiſtré en parlement le 18 Mars de cette année, agréa le projet d'une compagnie de cent aſſociés, à qui il fit accorder la propriété perpétuelle de juſtice, ſeigneurie, fort & habitations de Québec & Nouvelle France; depuis la Floride juſqu'au cercle polaire arctique pour latitude, & en longitude depuis l'océan Atlantique à l'eſt, tout ce qu'on pourroit découvrir & conquérir à l'oueſt juſqu'à la mer du ſud, avec la propriété des mines, minieres, trafic de peaux, cuirs, pelleteries & denrées du pays, ſauf la pêche de la morue & celle de la baleine, qui, aux termes de l'édit, reſtoit ſpécialement réſervée & étoit déclarée libre pour tous les ſujets du roi ſans exception.

A ces conceſſions ſi avantageuſes pour la compagnie, le roi ajouta le don de deux vaiſſeaux de guerre, aux clauſes & conditions que la compagnie ſe chargeroit de l'entretien de tous les établiſſements tant faits qu'à faire dans l'étendue de ſa conceſſion, & qu'elle en formeroit de nouveaux; quelle y feroit paſſer à ſes frais ſucceſſivement juſqu'à quatre mille hommes; &, en cas d'inexécution de cette derniere clauſe, par laquelle elle étoit obligée d'en faire paſſer au moins quinze cents dans les dix premieres années de ſon privilege, elle s'aſtreignoit à reſtituer à

Sa Majesté le prix des deux vaisseaux de guerre dont on la gratifioit.

Elle s'obligeoit en outre de fournir à l'entretien des nouveaux colons, & à celui de trois ecclésiastiques pour chacune des habitations, tant faites qu'à faire, tout ce qui leur seroit nécessaire ; sans être tenue pour tout le reste d'aucun devoir ou redevance, que de la foi & hommage au roi son seigneur, suivant les usages du royaume de France, & d'une couronne d'or du poids de huit marcs à chaque mutation de souverain.

Cette compagnie eut du succès dans le principe de ses opérations ; mais sa négligence, ou plutôt l'esprit de lézine, vice ordinaire de presque toutes les compagnies qui veulent beaucoup gagner & peu risquer, lui firent négliger d'envoyer les secours & les marchandises nécessaires : ce qui donna lieu aux étrangers d'attirer à eux la plus grande partie du commerce qui se faisoit dans l'étendue de ladite concession.

Une autre compagnie de négocians François, formée par Denambuc, & établie dès l'année précédente dans l'isle de Saint-Christophe, comme nous l'avons déja dit plus haut, s'étoit passée jusqu'alors de la protection du gouvernement; mais la concurrence des Anglois, qui, de leur

leur côté avoient envoyé en même temps une colonie dans cette isle, l'obligea bientôt d'y avoir recours. Les Anglois, plus conséquents que nous dans les entreprises de cette nature, aiderent puissamment leur colonie naissante; & Warner, qui en étoit le chef, se trouvant en forces dans son gouvernement, donna bientôt de la jalousie à Denambuc, qui représenta vivement à la cour & à sa compagnie la nécessité de lui fournir des moyens de soutenir l'égalité avec le gouverneur Anglois. La compagnie céda enfin à ses justes représentations, & lui fournit trois cents hommes, avec les provisions & munitions nécessaires, qui le mirent en effet au pair de son concurrent.

La cour fit de son côté attention aux représentations de Denambuc, & lui envoya Cusac, chef d'escadre, qui eut ordre de réprimer les tentatives des Anglois, qui faisoient tous leurs efforts pour excéder les limites convenues. Cusac, en paroissant à la rade de Saint-Christophe, coule à fond ou disperse tout ce que les Anglois y avoient de navires, & force le gouverneur de s'en tenir au partage arrêté; mais les Espagnols ne crurent pas devoir souffrir si près d'eux des voisins aussi entreprenants, & si redoutables pour eux s'ils venoient à agir de concert, ni

par conséquent laisser subsister l'accord qui venoit de se faire.

Frédéric de Tolede, envoyé au Bresil pour en chasser les Hollandois, reçut en même temps des ordres précis de ne laisser ni François, ni Anglois aux Antilles, & sur-tout à Saint-Christophe. La cour de France, avertie de ces ordres, avoit envoyé Cusac, spécialement pour en empêcher l'effet. Mais cet officier, content d'avoir mis Warner à la raison, n'entendant point parler des Espagnols, permit à une partie de son escadre de faire la course, & s'en alla croiser lui-même dans le golfe du Mexique; laissant les isles de Saint-Christophe & de Saint-Eustache, où il venoit de bâtir un fort & commencer un établissement, à la merci de Frédéric de Tolede, qui, les trouvant sans défense, n'eut pas grand'peine à exécuter les ordres de sa cour.

Le général Espagnol, en arrivant à Saint-Christophe, s'empara de quatre navires anglois, & vint mouiller près du quartier des François. Du Rosset donna aussi-tôt avis à Denambuc de l'arrivée de l'ennemi, ainsi qu'au général Anglois, pour se mettre de concert en état de lui faire tête. Les deux nations unissent leurs forces pour empêcher la descente; mais Du Rosset lâcha honteusement le pied; &

Frédéric de Tolede, ayant fait sa descente sans opposition, fut fort étonné de ne trouver pour lui faire tête que Duparquet avec sa compagnie.

Ce Duparquet, neveu de Denambuc, fit des prodiges de valeur, & eût obligé les Espagnols de se rembarquer avec perte, s'il eût été secondé le moins du monde par Du Rosset. Enfin restant avec trois hommes seulement, il tomba percé de dix-sept coups, après avoir tué de sa main l'officier qui commandoit la descente.

Plein d'estime pour la bravoure de ce vaillant homme, le général Espagnol en fit prendre tout le soin imaginable; mais n'ayant pu le conserver, il lui fit faire de magnifiques obseques, & telles qu'on les fait en Espagne aux gens de la plus grande distinction. Triste indemnité pour la perte d'un homme qui, s'il eût eu le pouvoir confié à d'indignes mains, eût repoussé l'ennemi & conservé la colonie!

Du Rosset, avec sa troupe & celles des Anglois, gagna la Capestere. Denambuc accourut pour rassurer ce lâche officier & les troupes consternées: prieres, reproches, remontrances, rien ne fit impression sur ce chef, ni sur ses soldats. Il fit assembler un conseil qui, composé sans doute de gens de même espece que lui, décida d'une voix unanime qu'il

falloit abandonner l'isle, & gagner celle d'Antigoa : il y fut résolu même de se défaire de Denambuc, s'il formoit le moindre obstacle à la délibération qui venoit d'être prise. En conséquence de cette résolution, tous les François, au nombre de quatre cents, s'embarquerent sur deux vaisseaux qui leur restoient ; abandonnant aux Espagnols le fort, l'artillerie, les vivres & munitions dont il étoit abondamment pourvu, & même jusqu'au pavillon de France.

Warner, abandonné par les François, traita avec Frédéric de Tolede, qui lui rendit les quatre vaisseaux pris sur les Anglois, & sur lesquels il fit embarquer la majeure partie des colons de cette nation, en exigeant de leur gouverneur sa parole d'honneur de faire embarquer le reste à la premiere occasion, en le menaçant de repasser à Saint-Christophe à son retour du Bresil, & de massacrer sans pitié tout ce qui s'y trouveroit d'Anglois ou de François.

Ces derniers essuyerent en mer tous les accidents possibles. La disette & les tempêtes les tourmenterent également. Ils furent obligés de relâcher dans la petite isle de Saint-Martin, n'ayant pu gagner Antigoa. Plusieurs y moururent des suites de la fatigue & du besoin ; d'autres pour avoir bu

trop avidement, à leur débarquement, l'eau saumache qu'ils trouverent dans cette isle.

Du Rosset ayant gagné une partie des officiers & des soldats, força l'un des deux capitaines de navire de le passer en France, où le cardinal de Richelieu le fit arrêter à son arrivée, & renfermer à la Bastille. Les débris de la colonie Françoise se répandirent dans les isles voisines. Une autre partie regagna Saint-Christophe, où Warner, après le départ des Espagnols, s'étoit flatté de rester seul maître, d'autant que Frédéric de Tolede, après avoir tout enlevé du fort François, l'avoit détruit, & avoit saccagé toutes les habitations du quartier de la nation Françoise.

Heureusement pour ceux qui regagnerent Saint-Christophe, que des vaisseaux Hollandois leur fournirent des vivres; un vaisseau François y étant venu à peu près dans le temps de leur retour, les aida à se rétablir. Plusieurs François de cette colonie dispersée, s'étant réunis avec des Anglois & quelques aventuriers François, en cherchant à s'établir quelque part, trouverent la côte occidentale de l'isle Saint-Domingue déserte & inhabitée. Ils résolurent de s'y fixer; &, y ayant trouvé quantité de bétail devenu sauvage, ils

firent boucaner la chair des animaux qu'ils tuoient, & en firent sécher les cuirs, qu'ils livroient aux Hollandois en échange des marchandises ou vivres dont ils avoient besoin.

Ceux d'entr'eux qui s'ennuyerent les premiers de cette vie sauvage, se saisirent de quelques bâtiments qu'ils armerent en course, & à l'aide desquels ils firent des descentes en divers lieux, & souvent des prises d'une richesse immense. Telle fut l'origine de ces aventuriers si célebres sous le nom de *Boucaniers* & *Flibustiers*; denominations prises de leur ancien usage de boucaner la chair des animaux qu'ils tuoient, pour la conserver plus long-temps, & de l'espece de vaisseaux qu'ils montoient lorsqu'ils alloient en course. Tel fut enfin le principe de l'établissement qu'ont actuellement les François à Saint-Domingue, sans contredit le meilleur & le plus utile de tout ce qui leur est resté, soit dans les isles, soit en terre ferme.

[1628.]

Wiane, capitaine Hollandois, découvrit en cette année une partie de la côte occidentale de cette grande terre qui est dans la mer du sud, & qu'on appelle aujourd'hui la *Nouvelle Hollande*, voisine du tropique du Capricorne. Guillaume de

Witt lui donna son nom, quoique Wiane l'eût découverte avant lui, & qu'il eût payé l'honneur de la priorité par la perte de son vaisseau & celle de toute sa fortune. En cette même année, un autre navigateur Hollandois, Pierre Carpentier, découvrit, entre le dixieme & le vingtieme paralleles, le grand golfe qui fut appellé de son nom le *golfe de la Carpentarie.*

[1628.]

L'intolérance des prélats d'Angleterre avoit soulevé les esprits de tous ceux qui pensoient sainement, de quelque communion qu'ils fussent. Elle faisoit chaque jour haïr la patrie à ceux même qui lui étoient le plus attachés, & qui ne respiroient que pour la servir.

Les excès auxquels se porterent les partisans du rit Anglican, déterminerent donc des milliers de citoyens de la Grande-Bretagne à abandonner leur terre natale, pour aller chercher hors du royaume un asyle contre la persécution. Le ministre John White, de Dorcester, ayant obtenu une patente du conseil de Plymouth, se mit à la tête d'une compagnie qui entreprit de former un établissement à la baie de Massachussetts.

Cette compagnie arma à cet effet une petite flotte de six vaisseaux, sur laquelle

s'embarquerent trois cents cinquante personnes; avec cent quinze pieces de gros bétail, beaucoup de moutons & de chevres, plusieurs couples de lapins, six pieces de canon, des armes & des munitions de guerre, des tambours, des étendards. Cette flotte mit à la voile le 1er de Mai, & arriva le 24 Juin suivant, dans la baie où l'on voit aujourd'hui Salem, ville que les nouveaux colons y bâtirent à leur débarquement.

Cette émigration, qui ne put se faire sans un certain éclat, fut un exemple qu'une infinité d'autres Non-Conformistes s'empresserent d'imiter. Dès l'année suivante une foule d'autres personnes de tout sexe & de tous rangs, vint sur une flotte de dix navires, renforcer la colonie naissante de la baie de Massachussetts; & plusieurs villes qui ont été bâties aux environs de Salem, telles que sont Charles-Town, Waterstown, Dorchester, Boston, &c. doivent leur origine à cette peuplade.

[1629.]

On a vu ci-devant les foibles commencements de la colonie de la Nouvelle Angleterre, aujourd'hui l'une des plus florissantes que la couronne Britannique ait dans le continent de l'Amérique septen-

trionale. Ses progrès furent lents, parce que les guerres civiles, qui déchirerent la métropole, détournerent le gouvernement de l'attention qu'il eût pu donner à des établissements si avantageux pour le commerce de la nation Angloise. En la présente année la Nouvelle Angleterre n'avoit pas trois cents colons ; cependant le commerce qu'elle faisoit déja, l'avoit mise en état de rembourser les avances qu'on avoit faites pour sa fondation.

Comme les habitants de New-Plymouth n'étoient point autorisés par la couronne d'Angleterre, à occuper le terrain qu'ils avoient défrichés, & qu'ils possédoient à ce titre, ils pouvoient craindre que quelques courtisans n'en demandassent au roi la concession, & que le propriétaire ne les dépossédât. Pour prévenir les vexations qu'ils auroient eu à essuyer dans cette supposition, ils engagerent leur gouverneur actuel, Williams Bradfort, à solliciter en son nom la concession de ce pays. Il passa à cet effet en Angleterre, la demanda, & l'obtint ; & lorsqu'il fut de retour dans sa concession, les habitants se cottiserent pour acheter ses droits, & par-là devinrent eux-mêmes propriétaires & seigneurs des pays qu'ils possédoient.

Dès qu'on vit en Angleterre que cet établissement étoit suffisamment consolidé

pour ne devoir pas craindre qu'il se dispersât, un grand nombre de Non-Conformistes formerent le projet de s'y retirer, afin d'éviter la tyrannie qu'on exerçoit à leur égard, & qui devenoit de jour en jour plus insupportable.

[1629.]

En cette année le capitaine Antoine Bastan se rendit du Mexique à la cour d'Espagne, pour obtenir de Philippe IV la permission de faire une nouvelle expédition dans la Californie, en se soumettant à en faire la dépense. Le conseil souverain des Indes, par une cédule en date du mois d'Août de cette même année, renvoya la soumission du capitaine Bastan au marquis de Ceralvo, vice-roi du Mexique, pour avoir de plus amples informations. Ce vice-roi, & le conseil qui en favorisoit un autre, sous prétexte de plus grande sureté, chargerent don Jean Alvarez, auditeur de l'Audience royale, de faire là-dessus les informations nécessaires; & les lenteurs affectées qu'on mit à cet examen, qui dura près de quatre ans, ayant rebuté Bastan, on lui substitua François de Ortéga, qui faisoit les mêmes offres de faire cette expédition à ses frais.

[1629.]

Quelques François chassés de Saint-Christophe, se réfugierent en cette année à Saint-Eustache, & l'abandonnerent quelque temps après. Cette isle d'environ cinq lieues de tour, n'est, à proprement parler, qu'un rocher qui sort de la mer, qui n'a que de l'eau du ciel, & seroit plus onéreuse qu'utile aux Hollandois ses possesseurs, si la ressource du commerce interlope ne la leur rendoit intéressante, comme elle l'est en effet, lorsque les Hollandois ont le bonheur d'être neutres en temps de guerre. On ne sçait pas précisément l'époque de l'émigration des François de Saint-Eustache; on sçait que les Hollandois durent l'occuper presque aussitôt après qu'elle fut évacuée; car on les y voit établis dix ans après. Ils en furent chassés par la suite par les Anglois, sur lesquels Louis XIV la reprit. Dans le traité de Bréda, le roi se la fit donner par le droit de conquête, contre les prétentions des Etats-Généraux, qui la redemandoient comme leur ayant appartenu avant la guerre. Louis XIV, content d'avoir assuré son droit sur cette isle, la remit généreusement à cette république, alors son alliée; & les Hollandois l'ont toujours eue depuis. Cette colonie, toute foible que

fût sa population, n'a pas laissé d'en établir une autre à Saba, roc escarpé sur la cime duquel il se trouve un peu de terre, qui produit des plantes & des légumes d'un goût exquis. Saint-Eustache produit du tabac, un peu de sucre; mais le rocher de Saba ne produit que quelque coton, que ses habitants filent & tricotent: c'est le seul objet de commerce qu'ils aient. L'air y est pur; & c'est le seul endroit des isles où les habitants conservent la fraîcheur & le coloris, qu'on perd bientôt dans tout le reste des Antilles.

[1629.]

En cette année les Anglois, qui venoient de se brouiller avec la France pour le siege de la Rochelle, s'emparerent des premiers vaisseaux que la compagnie du Canada expédioit pour ce pays, dont ils se rendirent les maîtres. Le conseil du roi sentoit si peu l'importance de cette possession, qu'il opina à n'en pas demander la restitution; mais le cardinal de Richelieu, qui avoit été le promoteur de cet établissement, & qui regardoit l'irruption des Anglois comme son injure personnelle, fit changer d'avis. Dans les négociations qui amenerent la paix, la restitution du Canada fut traitée avec la chaleur qu'y fit mettre un ministre qui en faisoit son af-

faire propre, & qui avoit à cœur d'emporter cet article où il étoit particuliérement intéressé.

[1630.]

La compagnie Hollandoise qui s'étoit emparée du Bresil, se vengea sur les Portugais en Europe, de la perte qu'elle avoit faite en Amérique; & depuis quatre ans ses vaisseaux ne rentroient dans ses ports que triomphants & chargés des dépouilles des Portugais & des Espagnols. La compagnie, en humiliant & dépouillant ses ennemis, acquit une supériorité qui la mit bientôt en état de reprendre ses desseins sur le Bresil. Henri Lonck, un de ses amiraux, y arriva au commencement de cette année, & vint atterrir à la capitainerie de Fernambuk, l'endroit le plus considérable & le mieux fortifié du pays, avec quarante-six vaisseaux de guerre. Il se livra plusieurs combats sanglants, dont l'amiral Hollandois sortit toujours vainqueur. Enfin cette capitainerie fut soumise; & les troupes qu'il laissa dans le pays soumirent encore, en 1633, celle de Tamaraca, en 1634 Paraïba, & en 1635 Riogrande; & la compagnie Hollandoise grossit immensément ses richesses des revenus qu'elle tira de ce pays.

Les François, rentrés à Saint-Christo-

phe, redoublerent d'activité, & y prospérerent tellement, qu'ils se virent bientôt en état de rembourser les avances qui leur avoient été faites, & se trouverent après leur malheur en meilleur état qu'ils n'étoient avant que les Espagnols les en eussent chassés.

[1630.]

Quelques-uns des François chassés de Saint-Christophe, s'étoient réfugiés à la côte septentrionale de Saint-Domingue; mais, s'y voyant dans le cas d'être continuellement inquiétés par les Espagnols, ils voulurent se ménager une retraite, & jetterent les yeux sur la petite isle de la Tortue. Vingt-cinq Espagnols qui la gardoient, l'évacuerent à la premiere sommation. La position étoit des meilleures, & inaccessible au nord. Elle avoit au sud une rade excellente, dominée par un rocher escarpé, qui n'avoit besoin, pour être défendu & protéger la rade, que d'une batterie de canon.

Denambuc voyoit avec douleur que la négligence ou plutôt l'avarice de sa compagnie, laissoit aux étrangers la facilité de s'établir dans les isles qui étoient le plus à leur bienséance. Ne pouvant les en empêcher par lui-même, il songeoit à faire un établissement à la Guadeloupe,

lorſqu'il ſe vit prévenu par un riche habitant de ſa colonie, nommé l'Olive, qui, s'étant aſſocié avec Dupleſſis & pluſieurs marchands de Dieppe, avoit obtenu une commiſſion particuliere de la compagnie des iſles d'Amérique.

[1631.]

L'eſpoir de ſe frayer une route plus courte vers l'océan oriental par le nord-oueſt, étoit en ce temps-là l'objet des recherches de preſque tous les navigateurs. Martin Forbisher l'avoit déja tentée avant tous les navigateurs Anglois, dont nous avons parlé à l'an 1607; mais en la préſente année le capitaine James, Anglois, fit de nouvelles tentatives qui ne lui réuſſirent pas mieux qu'à ſes prédéceſſeurs dans la même carriere; &, malgré tous les efforts qu'il put faire, il ne pénétra pas plus avant qu'eux. Les diſcordes civiles qui, vers ce temps-là ou peu après, occaſionnerent tant de troubles dans la Grande-Bretagne, firent perdre de vue aux Anglois la baie de Hudſon; & l'on fut long-temps ſans s'occuper de la faire reconnoître & d'y faire des établiſſements; ni du projet de faire de nouvelles recherches pour la découverte d'un paſſage aux mers d'orient par le nord-oueſt.

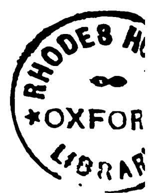
[1631.]

Ce fut en cette année que le Maryland fut détaché de la Virginie, dont il avoit fait partie jusqu'alors, à la sollicitation de sir George Carteret, lord Baltimore.

Ce seigneur, qui étoit Catholique, avoit quitté l'Angleterre depuis quelques années, & s'étoit retiré à Terre-Neuve, pour y pratiquer plus librement la religion qu'il professoit. Espérant mener une vie plus douce dans la Virginie qu'à Terre-Neuve, sous un ciel âpre & toujours embrumé, il demanda à Charles I le pays qui bordoit la partie supérieure de la baie de Chesapéack, où les Anglois n'avoient encore formé aucun établissement. Ce prince lui en accorda la proprieté, & voulut que le pays fût appellé *Maryland*, du nom de la reine Marie-Henriette de France, sa femme, qu'il aimoit tendrement.

Ce pays a pour bornes à l'ouest de hautes montagnes, à l'est la baie de Chesapéack & la mer du nord, au nord la baie de Delawarre, & au sud la riviere de Pokomak. Cette province est divisée en onze comtés, six sur les côtes occidentales de la baie, & cinq sur les côtes orientale. Elle gît par le 37e degré 50 minutes, & le 40e degré de latitude nord.

Outre



Outre Sainte-Marie, sa capitale, elle a encore deux autres villes principales, qui sont Annapolis & Williamstadt, où l'on a établi un bureau de douane. Les autres établissements qu'on y voit méritent à peine le nom de villages; & même il y a tel hameau dans la Pensylvanie plus fort & plus peuplé que la plus considérable des trois villes du Maryland qu'on vient de nommer; mais d'autre côté on y trouve plusieurs habitations qui forment comme autant de petites villes.

Le lord Baltimore étant décédé avant que les lettres-patentes de sa concession fussent expédiées, son fils Cécile Calvert, baron de Baltimore en Irlande, en pressa l'expédition, & suivit le projet de son pere.

[1632.]

Deux cents Flessinguois, sous les auspices de la compagnie Hollandoise, viennent jetter à Tabago les fondements d'une nouvelle colonie. Les Espagnols, jaloux même de ce qu'ils ne pouvoient habiter, se joignent aux Indiens du continent pour détruire un établissement qui leur portoit ombrage. Tout ce qui voulut s'opposer à leur fureur fut massacré sans pitié; le reste fut fait prisonnier. Le peu de ces malheureux aventuriers qui échappa au carnage

& aux fers de ces vainqueurs atroces, erra quelque temps dans les bois, & ne tarda pas à déserter l'isle.

Tabago est une isle qui peut avoir trente lieues de circuit. Elle n'est point, comme les autres Antilles, hachée & hérissée de mornes escarpés; ses plaines sont unies & environnées de côteaux, dont la pente douce & facile est presque par-tout susceptible de culture. Ce pays est arrosé d'une infinité de sources fraîches, & le sol en est presque par-tout de la meilleure qualité. Au nord & au couchant de cette isle, sont des havres surs & commodes. Elle n'est point non plus sujette à ces ouragans violents qui causent ailleurs des ravages inexprimables.

Si l'on en croit les traditions des peuples voisins, cette isle fut autrefois très-peuplée, & dut l'être. Ses habitants résisterent long-temps aux Indiens du continent, dont ils étoient très-voisins, qui furent de tout temps leurs ennemis implacables, & toujours acharnés à leur destruction. Enfin les Tabagiens, lassés des incursions toujours renaissantes de leurs ennemis, prirent enfin la résolution de quitter cette isle, pour se disperser dans les isles les plus voisines, & par-là abandonnerent celle dont nous parlons aux invasions des nations Européennes, qui n'y trouve-

rent en effet personne, lorsqu'elles se présenterent pour l'occuper.

[1632.]

Ce fut en cette année que François de Ortuga entreprit à ses frais une expédition dans la Californie, dans laquelle il fut ou plus heureux ou plus adroit que ses prédécesseurs. Il partit au mois de Mars sur un vaisseau du port seulement de soixante & dix tonneaux, avec un prêtre appellé *Diego de la Nava*, que l'évêque de Guadalaxara avoit nommé vicaire apostolique dans la Californie. Il y arriva le 3 de Mai suivant; & ayant reconnu exactement la côte depuis la baie de Saint-Barnabé, jusqu'au port de la Paz, il acheta quantité de perles, & trouva, dans tous les lieux où il descendit & traita, les Indiens en général très-humains & très-sociables, sauf en quelques endroits dont les habitants avoient été mal traités par ceux qui y étoient venus trafiquer des perles avant lui. Il retourna, vers la fin de Juin, à la côte de Cinaloa, d'où il se rendit chez le vice-roi, auquel il rendit un compte très-exact de son voyage, de ses découvertes, & des bonnes dispositions des Californiens. Il y retourna l'année suivante, & se convainquit encore plus de la justesse de ses premieres observations par le succès qu'il y eut.

[1633.]

Charles I, roi d'Angleterre, accusé dans son royaume de favoriser le Papisme, & se voyant obligé d'abandonner à la rigueur des loix les Catholiques, qu'en effet il aimoit; le baron de Baltimore, pour se soustraire aux suites du systême intolérant, se hâta d'envoyer une colonie dans sa propriété. Elle fut composée de deux cents personnes, la plûpart Catholiques, & toutes de familles honnêtes. Elle eut le bonheur de trouver au débarquement une habitation de Sauvages récemment abandonnée par la nation à qui elle appartenoit. Entrant ainsi dans un pays tout défriché, du moins dans un espace suffisant pour pouvoir l'ensemencer & se faire des ressources contre la disette, les nouveaux colons se procurerent bientôt des provisions en abondance, qui leur attirerent en peu de temps des compagnons. Les secours qu'ils reçurent de la Virginie & de la Nouvelle Angleterre faciliterent encore cet établissement, qui en peu de temps devint peuplé & florissant.

Cette colonie s'accrut encore de plusieurs Sauvages qui y furent attirés par la douceur du gouvernement, & par les bienfaits du seigneur propriétaire. Attirés par ces voies douces & humaines, ils s'a-

grégerent à la colonie, & ne contribuerent pas peu à ses progrès.

La mauvaise politique du chevalier Berkley, gouverneur de la Virginie, qui força tous les Non-Conformistes à sortir de sa province, fortifia singuliérement celle du Maryland. Le lord Baltimore profita en homme habile, & qui connoissoit ses intérêts, de la faute du chevalier Berkley; & quoique Catholique, & par principe devant être plus intolérant que les nouveaux sectaires, dont le systême tend à l'indifférence absolue, il n'eut garde de se livrer à l'esprit de persécution que la religion désavoue, & qu'on prend trop souvent pour le zele qu'elle inspire. Il s'empressa de recevoir dans les terres de sa concession tout ce qu'on chassoit de la Virginie, de quelque communion qu'il fût. Un esprit si conforme au but de la société, porta rapidement cet établissement à un haut point de prospérité. On y compte aujourd'hui quarante mille Blancs au moins, & plus de soixante mille Noirs.

Lorsque la colonie se fût étendue, le lord Baltimore y établit une forme de gouvernement, dont celui d'Angleterre fut le modele. Il institua un conseil dont les membres composerent avec lui, & les principaux sous-propriétaires qu'il y fit

entrer, une ſorte de chambre des pairs; & quand le pays fut diviſé en comtés, il en tira des députés qui compoſerent la chambre baſſe.

Il fut réglé que le lord propriétaire ou ſon lieutenant auroit ſeul le droit de convoquer, proroger ou diſſoudre le parlement; que les loix que ce parlement paſſeroit, ſeroient ratifiées par le ſeigneur propriétaire, ou ſon repréſentant en ſon abſence; & que lorſqu'elles auroient été approuvées par l'un ou l'autre, elles auroient force de loix comme les actes du parlement d'Angleterre; enfin, qu'elles ne pourroient être abolies que du conſentement du lord propriétaire ou de ſon deputé, & de celui des deux chambres compoſant l'aſſemblée générale de la province.

[1634.]

Ce qui donne lieu à croire que le capitaine Ortuga trouvoit ſon compte aux expéditions qu'il faiſoit dans la Californie, c'eſt qu'il y fit un troiſieme voyage en cette année, avec la permiſſion du vice-roi de la Nouvelle Eſpagne, dans la vue d'y faire un établiſſement. Son opinion étoit qu'il étoit aiſé de porter les Indiens de *Puerto de la Paz*, ou du port de la Paix, à embraſſer la religion Chrétienne;

& ce fut dans cette vue qu'on envoya avec le vicaire Nava un second prêtre Espagnol, appellé *Jean de Zunniga.* Il prit dans ce dernier voyage le plus de vivres qu'il put ; mais il les consomma dans ses courses, & se vit obligé de revenir à Mexico, après avoir éprouvé les mêmes accidents que ses prédécesseurs dans la même carriere, à cause de la stérilité du sol, & le défaut total de subsistances prises du pays même.

Il proposa néanmoins deux choses au gouvernement ; la premiere fut de transporter la garnison d'Acaponera sur la côte de Californie, vu que la province de Cinaloa, étant tranquille, pouvoit s'en passer sans inconvénient, & afin que ce corps de troupes pût protéger les conquêtes & les établissements qu'on y feroit, & il ne négligea rien pour faire entrer le vice-roi & le ministre dans ses vues, qui étoient en effet sages & prudentes ; l'autre, d'y faire un quatrieme voyage pour s'assurer d'une position dont la fertilité pût garantir la garnison de la disette, en cas que les secours du continent vinssent par quelque accident à lui manquer. Mais il eut la mortification d'apprendre que son pilote Etienne Carbonelli avoit obtenu du vice-roi la permission d'y faire un voyage à ses dépens ; & alors il ne se mit plus en

avant, & résolut d'attendre l'événement pour faire de nouvelles propositions.

[1634.]

En cette année les Hollandois enleverent aux Espagnols la petite isle de Curaçao, que ceux-ci possédoient depuis 1527. Cette isle, dont le sol est mauvais, ne produit que quelques légumes, un peu de mays, & nourrit quelque peu de bétail; mais son voisinage de la côte de Vénézuéla, & un port excellent dont à la vérité l'accès est difficile, avec une bonne forteresse pour le défendre, sont des avantages qui rendent cette isle, mauvaise d'ailleurs, très-importante à ses possesseurs.

Les François s'établirent plus tard que les Anglois à Terre-Neuve, il est vrai; mais, malgré les allégations des Anglois, ils n'eurent pas besoin de leur consentement pour le faire, quoiqu'ils prétendent qu'ils ne s'y introduisirent qu'à la faveur d'une permission de Charles I, qu'ils obtinrent en la présente année 1634, sous prétexte du besoin qu'avoient de morues plusieurs communautés, à qui leur regle ordonnoit de faire maigre toute l'année: comme si un roi Protestant se fût déterminé par une considération aussi peu importante! Ils ajoutent que cette permission les astreignoit à un droit de cinq pour

cent de leur pêche ; ce dont on ne trouve nulle trace, & ce qu'ils seroient bien empêchés de justifier par titre irréprochable. Quoi qu'il en soit, les deux nations vécurent dans la meilleure intelligence jusqu'à la guerre qui suivit la révolution dont ce roi fut le déplorable victime. A cette époque, elles s'attaquerent & se chasserent tour à tour de divers postes. La paix de Riswick mit fin à ces hostilités, & le traité ne dit rien de la prétendue permission.

[1635.]

Des François séduits par l'idée brillante que tous les Européens avoient de la Guyane, au lieu d'imiter les nations qui plaçoient leurs espérances du côté de l'Orenoque, chercherent à réaliser les leurs sur les bords de l'Amazone : après des courses infructueuses ils se déterminerent à faire un établissement à l'isle de Cayenne, & en jetterent les fondements cette année.

[1635.]

Ce fut aussi cette année que Denambuc fit reconnoître la Martinique. Cette isle, qui a de dix-huit à dix-neuf lieues de longueur, sur des largeurs inégales, de quatre, cinq, sept & huit lieues, est extrêmement hachée. La plus élevée des

montagnes de ce pays, qui porte le caractere ineffaçable d'un ancien volcan, eſt couverte de bois qui y arrêtent les nuages, & entretiennent les ſources, premier principe de la fertilité qui regne dans ſes environs. Les autres ſont preſque généralement cultivées, ſauf celle qu'on appelle *Pitons*, & dont le ſommet pointu eſt ſi eſcarpé, que l'accès en eſt très-difficile.

Denambuc, pour l'établiſſement de la colonie qu'il protégeoit, ne voulut point tirer ſa population de France. Il prévit que des gens fatigués de leur traverſée, peu faits aux chaleurs d'un climat brûlant, ne réſiſteroient pas aux travaux du défrichement, & à tous ceux qu'exigeoit la néceſſité de ſe loger, de pouvoir à ſes beſoins & à ſa défenſe. Il tira cent hommes de la colonie de Saint-Chriſtophe, gens braves, actifs, accoutumés au travail, acclimatés, habiles à defricher la terre, à former des habitations. Il les pourvut abondamment de tous les plants & graines convenables pour le terrain qu'ils alloient occuper.

Leur premier établiſſement, ſelon la tradition du pays, ſe fit au lieu où eſt actuellement ſitué le bourg de Carbet, à une lieue environ du fort Saint-Pierre. Les principes de l'établiſſement ne furent

point troublés par les naturels du pays; mais les Caraïbes ayant bientôt senti que des étrangers entreprenants les réduiroient à céder la totalité d'un pays où ils n'avoient encore qu'un établissement foible, s'associerent aux Sauvages des isles voisines, & vinrent fondre tous ensemble sur le mauvais fort qu'on avoit construit à tout événement; mais ils y furent si vigoureusement reçus, qu'ils furent obligés de se retirer, laissant sur la place environ sept à huit cents des plus intrepides d'entr'eux. Cet échec ralentit leur ardeur, & ils ne revinrent plus qu'en suppliants; quelques pots d'eau-de-vie scellerent la réconciliation.

Jusqu'alors les nouveaux colons n'avoient cessé d'être sur leurs gardes; mais les précautions cesserent dès que les deux nations se furent rapprochées. Par la suite les François étendirent si loin le droit du plus fort, qu'une haine mal éteinte ne tarda pas à se rallumer dans le cœur des Caraïbes. Au défaut de la force, ils employerent la ruse. Ils se partageoient en petites bandes, épioient les François qui chassoient; & dès qu'un d'eux avoit tiré son coup, ils fondoient sur lui tout-à-coup, & l'assommoient. Une vingtaine disparurent sans qu'on sçut comment; mais dès qu'on fut instruit de la perfidie des Sauvages, on

marcha contr'eux, on brûla leurs carbets, on les massacra tous sans distinction d'âge ni de sexe, & ce qui échappa à ce massacre, quitta la Martinique pour n'y plus revenir. Devenus par cette retraite seuls maîtres de l'isle, le gouvernement leur partagea des terres à la charge de quelques redevances, & de contribuer de leurs personnes & de leurs moyens à l'utilité & à la sureté commune. Ceux qui étoient passés de leur plein gré, & avoient payé leur passage, furent appellés *habitants;* une autre classe, qui fut celle des libertins expatriés, y fut connue sous le titre d'*engagés*. Ces engagements duroient trois ans, au bout desquels l'engagé devenoit d'égale condition que celui aux ordres duquel il avoit été. Il subsista cependant pendant très-long-temps une distinction considérable entre cette classe & ceux qui avoient été nommés *habitants* dans l'origine; & comme cet usage des engagements a subsisté assez long-temps, on voit encore dans cette colonie de ces anciens engagés, ou leur postérité, qu'on appelle *trente-six mois* ou *fils de trente-six mois*.

Dans le principe de l'établissement, on ne s'occupa que de la culture du coton & du tabac; ensuite on y cultiva le rocou, puis l'indigo, dont la culture est pour ainsi dire tout-à-fait tombée dans

ce pays-là. La culture du cacao & du ſucre n'y fut établie que quinze ans après l'époque dont nous parlons actuellement. Celle du café, aujourd'hui la plus étendue, & qui a été long-temps la plus utile, eſt de ce ſiécle, & même aſſez récente. En 1718 & en 1726, des accidents inattendus, & juſqu'alors inconnus aux Antilles, y firent périr les cacaotiers. La plante du caffier, qu'y apporta M. d'Eſclieux, devint pour les colons une reſſource infiniment utile, & qui répara avantageuſement la perte que firent les colons par le dépériſſement des cacaotiers.

On ne doit point oublier le trait vraiment patriotique de M. d'Eſclieux. Ce gouverneur général des Antilles, chargé de porter à la Martinique deux rejettons de deux pieds de caffier qu'on avoit au Jardin Royal des plantes, paſſoit aux colonies ſur un vaiſſeau où, l'eau étant devenue rare, on ne la diſtribuoit qu'avec meſure. Ce bon citoyen partagea avec ſes arbuſtes le peu d'eau qui lui étoit diſtribué, & par ce ſacrifice généreux conſerva le dépôt précieux qui lui avoit été confié. Il obtint la récompenſe des belles ames ; le café ſe multiplia avec une rapidité prodigieuſe ; il eut la gloire d'avoir enrichi la colonie d'une nouvelle branche de commerce ; mais les colons

ont méconnu le bienfaiteur, en profitant du bienfait. Messieurs les administrateurs actuels ont voulu engager les habitants caféiers à donner à ce vertueux citoyen, qui vit encore, des marques de leur reconnoissance, en se mettant à la tête d'une sorte de souscription pour lui faire un envoi de café. On ne sçait si cette louable idée a eu son effet; mais elle étoit bien faite pour être réalisée sur la simple proposition.

La Martinique, avec les branches d'industrie & de commerce qui lui sont propres, jouit de l'avantage inestimable d'avoir des ports assurés, qui fournissent un abri sûr contre les orages les plus violents qui puissent régner dans ces parages; la baie du Fort-Royal, où les navires vont hiverner, réunit à la sûreté toutes les commodités possibles pour le radoub & le carénage. Cette isle est le siege du gouvernement civil & militaire des Antilles, & jouit d'une administration plus éclairée & moins infidelle que celles qui n'ont que des commandants & des jurisdictions particulieres, qui souvent abusent d'une autorité qui n'est pas immédiatement éclairée, & où la crainte étouffe les plaintes des abus qui ne résultent que trop de l'éloignement des Puissances qui pourroient les prévenir ou les réparer.

Le fort Saint-Pierre, actuellement l'entrepôt de toutes les marchandises d'Europe, situé à la côte occidentale de l'isle, dans une anse semi-circulaire, est devenu le centre des affaires des isles du Vent, par la facilité qu'offre neuf mois de l'année la rade de ce bourg pour l'embarquement des marchandises, & la liberté que donne sa position d'en partir tous les jours par tous les vents & à toutes les heures. Les commodités que réunit ce séjour lui ont procuré l'avantage d'être devenu le point de communication entre la métropole & les colonies du Vent, quoique ce séjour soit brûlant, sur-tout la partie appellée *le Mouillage* où sont tous les magasins, laquelle se trouve serrée entre la mer & des rochers très-élevés & coupés à pic, qui interceptent les vents d'est qui soufflent réguliérement dans la zone torride, & particuliérement le soir & le matin. Quant à la partie appellée *le Fort*, comme elle se trouve bâtie sur une colline peu élevée à la vérité, mais plus éloignée des Mornes, elle est plus rafraîchie par les vents, & par conséquent plus saine.

[1635.]

Ce fut encore en cette année que l'Olive & Duplessis arriverent de Dieppe à la

Guadeloupe. Aucune nation Européenne n'avoit encore ſongé à former d'établiſſement dans cette iſle, qui peut avoir quatre-vingts lieues de tour. Elle eſt coupée en deux parties par un petit bras de mer qui peut avoir deux lieues de longueur, ſur des largeurs inégales depuis quinze juſqu'à quarante toiſes. Ce canal, qu'on appelle dans le pays *la riviere ſalée*, eſt navigable, mais ſeulement pour des barques depuis quarante juſqu'à ſoixante tonneaux.

La partie de l'iſle qu'on appelle proprement *Guadeloupe*, eſt hériſſée dans ſon centre de montagnes affreuſes, où il regne un très-grand froid & continuel. On n'y trouve que quelques arbuſtes inutiles, des mouſſes, des lianes & des fougeres. Au centre de ces rochers s'éleve à perte de vue & dans la moyenne région de l'air une montagne très-conſidérable, qu'on appelle *la Soufriere*.

Ce volcan, qui exhale par pluſieurs ouvertures une fumée noire & épaiſſe, jette continuellement des étincelles viſibles dans la nuit. Rarement voit-on le ſommet de cette montagne, à moins que le vent du nord-eſt ne regne un certain temps de ſuite. Il faut monter l'eſpace de trois lieues pour arriver au pied de cette montagne, & l'on a encore une heure & demie d'un

chemin

chemin très-escarpé & très-difficile pour arriver aux bouches du volcan, où l'on ne peut monter qu'en s'accrochant aux lianes & aux fougeres qui sont en très-grande quantité sur ces hauteurs. Ces fougeres sont pleines d'une eau très-fraîche & très-salutaire lorsqu'on en boit sans avoir trop chaud, mais qui donne des coliques très-violentes lorsqu'on en boit imprudemment dans un état de transpiration. Les parois des bouches de ce volcan sont tapissées d'une fleur de soufre extrêmement fine.

De ces hauteurs coulent une quantité immense de sources fraîches qui portent la fertilité dans les plaines qu'elles arrosent, & qui temperent la chaleur de l'air de ce climat brûlant, au point que la Guadeloupe peut être regardée comme la partie la plus saine des colonies du Vent.

La partie de cette isle qu'on appelle *la Grande Terre*, n'a pas été traitée aussi favorablement de la nature ; elle manque absolument d'eau, & n'a pas la moindre riviere. Les bestiaux s'abreuvent dans les mares, & les hommes y boivent de l'eau de citerne. Les secheresses d'une certaine durée, rendent les uns & les autres fort misérables. On a projetté depuis quelque temps un aqueduc qui traverseroit la riviere salée, & sur lequel on feroit passer une

partie de la riviere, appellée *la grande Goyave*, pour l'arrosement de la grande Terre. Les moulins à sucre y manœuvrent par le moyen des bœufs & des mulets : on commence à y faire des moulins à vent.

[1635.]

L'Olive & Duplessis, gentilshommes Normands, débarquerent dans ce pays le 18 Juin de cette année, avec cent cinquante Européens. Ils n'avoient pas porté dans leur entreprise l'esprit de prévoyance qui prépare & assure les succès. Leurs vivres furent mal choisis, & il s'en corrompit une partie dans la traversée : ils en avoient pris si peu d'ailleurs, qu'ils leur manquerent au bout de deux mois. Ils n'en recevoient point de France : les colons de Saint-Christophe, soit par impuissance, ou par crainte de manquer eux-mêmes, leur en refuserent. Les premiers travaux de la culture ne pouvoient encore rendre les fruits qu'on avoit lieu de s'en promettre. Il ne restoit de ressources aux colons que dans les Sauvages ; mais le superflu d'un peuple qui cultivoit peu, devoit être bien médiocre. Les Européens, qui ne se contentent pas de peu, ne pouvoient être satisfaits de ce que les Caraïbes leur apportoient volontairement ; ils prirent donc la résolution injuste de

dépouiller des gens qui se privoient presque du nécessaire pour eux; & cette inique résolution fut aussi-tôt exécutée que conçue, sans profiter beaucoup à ses auteurs.

[1635.]

Une flotte de vingt voiles partit en cette année des ports de l'Angleterre, & se rendit à la baie des Massachussetts. Une partie des passagers qu'elle avoit amenés dans ce pays, alla quelque temps après s'établir sur les bords de la Connecticute, & y jetta les fondements de plusieurs villes; entr'autres d'Herford, de Windsor, de Wéatherfield, de Springfield, &c. Ces nouveaux colons se firent autoriser par une charte émanée de l'assemblée générale de la colonie de la baie de Massachussetts; &, comme ils étoient hors des limites de ce gouvernement, ils se formerent une constitution particuliere, & s'engagerent unanimement à se soumettre aux loix qui passeroient à la pluralité des voix dans leurs assemblées d'Etat, (c'est ainsi qu'on nomme les parlements des colonies.) Celle-ci obtint par la suite de Charles II une charte très-favorable; & cet établissement y est nommé *la colonie de la Connecticute*, à cause de la riviere de ce nom, sur les bords de laquelle fu-

rènt jettés ses premiers fondements, à cinquante ou soixante milles de son embouchure.

La persécution qui continuoit en Angleterre, rendoit les émigrations plus fréquentes & plus considérables. Plusieurs personnes de qualité de la secte des Puritains formerent le projet de passer en Amérique, dans l'espoir d'y trouver la paix qu'on leur refusoit dans leur patrie. Le lord Say & le lord Broock, avec plusieurs autres seigneurs & gentilshommes de marque, avoient achetés du comte de Warwick la proprieté de quelques terres dans la Nouvelle Angleterre, dont Charles I avoit gratifié ce seigneur en 1630. Dans ces vues, ils firent passer à leurs dépens dans cette contrée un gentilhomme, nommé *Fenwich*, pour y commencer un établissement, se proposant d'y passer eux-mêmes dès qu'il seroit en état de les y recevoir.

Fenwich y bâtit une ville qu'il nomma *Say-Broock*, du nom des deux lords qui l'avoient employé; mais les troubles qui augmentoient en Angleterre, donnant lieu de penser à ces seigneurs qu'ils serviroient plus utilement leur pays en ne s'éloignant pas de l'Angleterre qu'en quittant ce royaume, ils renoncerent au projet de quitter l'Europe, & autoriserent leur agent

à traiter de leurs terres avec les colons de la Connecticute. L'expédition de Fenwich dans la Nouvelle Angleterre ayant fait connoître le dessein du lord Say & de ses associés, la cour en prit de l'inquiétude: une désertion si générale commença à l'allarmer; vu sur-tout le bruit qui courut alors que beaucoup d'autres personnes de considération, au nombre desquelles on comptoit Cromwel, méditoient un semblable projet, elle crut y pourvoir en publiant un édit portant défense aux officiers des ports de laisser embarquer aucun Non-Conformiste pour le Nouveau-Monde. Cette proclamation ne fit d'autre effet que d'exciter les moqueries de la nation; & loin que l'affluence des Anglois d'Europe diminuât en Amérique, ils y vinrent en si grand nombre par la suite, que, ne trouvant plus de place à la baie de Massachussetts, ils se virent obligés de chercher une autre contrée, pour y former leur établissement qui devint bientôt considérable.

[1636.]

Les hostilités annoncées plus haut entre les François nouvellement établis à la Guadeloupe & les naturels du pays, commencerent en Janvier de cette année. Les Caraïbes ne se croyant pas en état de résister à un en-

nemi exercé, & qui tiroit un avantage immense de la supériorité de ses armes, détruisirent leurs plantations & leurs carbets, & se retirerent partie à la grande Terre, partie dans les isles voisines non encore occupées par les Européens : mais ils ne perdirent point de vue le projet d'exterminer leurs oppresseurs, toutes les fois que les circonstances leur donneroient sur eux quelque supériorité ; & ils se conduisirent à peu près comme les Caraïbes de la Martinique se conduisoient avec la colonie de Denambuc. Les plus furieux d'entr'eux repassoient secrettement de la grande Terre dans la Guadeloupe ; ils s'y cachoient dans les rochers & les forêts épaisses dont ce pays étoit couvert ; de leur retraite ils épioient leurs ennemis & les perçoient de leurs fleches empoisonnées, ou assommoient à coups de massue tous les François qui s'écartoient, soit pour la pêche ou pour la chasse : la nuit ils les surprenoient dans leurs cases mal défendues, les y brûloient, & ravageoient leurs plantations.

Une famine horrible fut la suite de ce genre de guerre. Les colons, abandonnés de toutes parts, se virent réduits à brouter l'herbe, & à exhumer les cadavres de leurs camarades pour assouvir la faim qui les dévoroit. Plusieurs d'entr'eux qui avoient été captifs dans les Etats Barba-

resques, maudissoient avec leur existence la main qui avoit brisé leurs fers. Ainsi furent punis d'une oppression injuste ceux qui survécurent au désastre de la majeure partie de leurs compagnons d'infortune. Enfin Aubert ayant été nommé gouverneur, ramena quelque temps après la paix avec les Sauvages.

Le souvenir des horreurs qu'on avoit éprouvées dans cette isle par le défaut de prévoyance, excita puissamment le petit nombre des colons échappés aux extrémités qu'ils avoient si bien méritées, aux cultures de premiere nécessité. Cette terre fertile récompensa au centuple les travaux des cultivateurs. L'abondance des denrées y amena bientôt des colons de Saint-Christophe, mécontents de leur situation. Des Européens qui cherchoient la fortune, des matelots déserteurs, même des capitaines de navire qui voulurent assurer des capitaux échappés aux caprices des mers, s'empresserent de venir former des établissements dans une terre abondante ; mais cette prospérité naissante fut troublée & retardée par des obstacles qui naissoient de la situation même de cette isle. Elle n'avoit ni port ni défenses : les pirates des isles voisines venoient fréquemment y faire des descentes ; &, enlevant les esclaves, les bestiaux & les récoltes, rédui-

foient les colons aux extrémités les plus fâcheufes. Les jaloufies d'autorité vinrent aggraver les malheurs des colons, en les mettant plus d'une fois aux mains les uns avec les autres.

Les aventuriers qui paffoient aux ifles du Vent, dédaignerent bientôt une terre plus propre à la culture qu'aux armements, & lui préférerent la Martinique, dont les rades, par leur nombre & leurs commodités, leur offroient plus de reffources pour la courfe. Auffi le gouvernement négligea-t-il la Guadeloupe, pour porter tous les encouragements à la Martinique. Nous reviendrons à des époques plus brillantes pour cette colonie, qu'on peut regarder comme l'une des plus utiles de ce qui refte à la France, & dont la culture eft fufceptible de s'élever à un plus haut degré.

[1637.]

Depuis l'expédition malheureufe de Pedro d'Orfua fur l'Amazone, en 1560, les Efpagnols oublierent pendant un demi-fiecle le vafte pays compris entre ce grand fleuve & le Napo. On fit enfuite quelques tentatives pour en reprendre & en fuivre la découverte ; mais elles furent auffi mal conduites qu'elles avoient été mal concertées. Les Efpagnols & les Por-

tugais étoient encore à cette époque ſous la domination d'une même Puiſſance, & n'en n'étoient pas moins diviſés par une haine que rien ne pouvoit détruire que le changement de domination. Les Jéſuites entreprirent de faire ce que les Puiſſances ne faiſoient pas, & ce qu'elles ne pouvoient faire auſſi-bien qu'eux. Ils commencerent en cette année à jetter les fondements des miſſions, qui ont beaucoup changé la face de ce pays, ſans avoir cependant fait tout l'effet qu'on avoit lieu de s'en promettre ; mais le ſuccès de cette entrepriſe dépendant encore plus de la nature du climat & du caractere moral des Indiens de ces contrées que des inſtitutions de ſes légiſlateurs, ç'a toujours été un obſtacle puiſſant aux progrès de ces établiſſements, dont le ſuccès complet dépendoit d'une refonte pour ainſi dire générale du caractere national, & du changement du phyſique du pays, qui ne pouvoit s'opérer que par le travail & la culture aidés des ſecours du gouvernement ; & l'on ſçait de reſte que la couronne d'Eſpagne n'a preſque contribué que de ſon conſentement à tout ce qui s'eſt fait dans le Nouveau-Monde, ne voulant qu'en tirer le fruit, ſans riſquer d'avances, qui furent toujours aux riſques des particuliers qui formerent des entrepriſes & fi-

rent des établissements dans ce vaste continent.

[1637.]

L'émigration qui se fit en cette année d'Angleterre pour l'Amérique, s'étant trouvée trop considérable pour s'établir à la baie des Massachussetts, on choisit un terrain à l'embouchure même de la riviere de la Connecticute, qui n'avoit été jusques-là concédé à personne, & on y bâtit par succession de temps *Guilfort*, *Milford*, *Hanford*, *Brainfort* & *Newhaven* qui a donné son nom à la colonie.

Les planteurs de *Newhaven* n'obtinrent leur concession ni du gouvernement d'Angleterre, ni de la colonie de la baie des Massachussetts; mais ils acquirent le plus sacré & le plus incontestable des droits, par la cession volontaire que leur firent du pays les naturels qui l'habitoient. Ces premiers colons se trouvant par leur position hors du ressort de toute espece de puissance, s'unirent en corps politique, & s'obligerent à se secourir réciproquement envers & contre tous, ainsi qu'à se soumettre aux loix qui seroient faites par la pluralité, dès qu'ils s'assembleroient pour se faire un corps de loix pour fixer leur maniere d'être politique.

Tandis que ees établissements se for-

moient dans le ſud-oueſt de la Nouvelle Angleterre, la colonie de la baie des Maſſachuſſetts ſe trouvoit déja aſſez forte pour pouſſer en avant de nouveaux eſſains. L'un d'eux, étendant les frontieres de ſa métropole au nord-eſt, éleva entre les rivieres de *Merrimack* & de *Sagadahock* pluſieurs villes, qui forment déja deux comtés, l'un appellé le nouvel *Hampſire*, l'autre la province *Dumain*.

Ces deux comtés étant ſitués hors des limites du territoire des Maſſachuſſetts, ceux qui s'y établirent s'unirent en corps politique, comme les deux colonies de la Connecticute ; mais la diviſion s'étant miſe parmi eux, ils renoncerent à l'autonomie, & ſupplierent l'aſſemblée générale des colons de Maſſachuſſetts de les admettre dans ſa corporation, & ſe mirent ſous ſa dépendance.

[1638.]

Depuis l'établiſſement qu'avoient commencé à la Tortue pluſieurs aventuriers de diverſes nations, qui avoient fait de cette iſle une ſorte de repaire de brigands, les plus modérés s'y étoient adonnés à la culture du tabac ; d'autres alloient à Saint-Domingue à la chaſſe des bœufs ſauvages, dont ils vendoient les cuirs aux Hollandois. Mais ceux qu'animoit le deſir du butin armerent

en course, & firent nombre d'expéditions d'une témérité brillante, dont le succès, fait pour étonner, fit sentir à la cour d'Espagne tout ce qu'elle avoit à craindre de brigands déterminés qui ne comptoient la vie pour quelque chose, qu'autant que le produit de leurs brigandages les mettoit à même de se procurer toutes les sortes de jouissances dont leur genre de vie, & les divers pays où ils se portoient, pouvoient être susceptibles.

Le général des Galions eut ordre de sa cour de détruire ce repaire; & le malheur de ces aventuriers voulut qu'il arrivât à la Tortue pour exécuter ses ordres, dans des circonstances où une partie d'entr'eux étoit en course, l'autre à la chasse. Le général Espagnol, selon l'usage barbare de sa nation, fit pendre ou passer au fil de l'épée tous les malheureux qui se trouverent isolés dans leurs habitations, sans considérer que ce qui étoit resté dans l'isle, n'étant que des planteurs, étoit moins dans le cas de la punition que ceux qui étoient absents; mais il crut que cette sanglante expédition suffiroit pour dégoûter les autres d'y revenir, & abandonna cette isle sans y laisser de garnison.

Les aventuriers de retour, informés de cette boucherie cruelle, & sçachant d'ailleurs qu'on avoit fait à Saint-Domingue

le projet de les harceler, se réunirent sous les ordres de l'Anglois Willis, chef intrépide, sous le commandement duquel ils se remirent en possession de l'isle de la Tortue, & s'y fortifierent plus que jamais.

Jusqu'alors les François y avoient été les plus forts en nombre; Willis, qui vouloit dominer, y attira un assez grand nombre de ses compatriotes pour s'y rendre le maître absolu. Le commandeur de Poinci étant arrivé dans ces circonstances aux Antilles, fut informé de la tyrannie de Willis : pour faire reprendre à ses compatriotes l'ascendant qu'ils avoient eu jusqu'alors, il fit partir sur le champ quarante François de Saint-Christophe, qui se joignirent à cinquante autres de Saint-Domingue ; & ces quatre-vingt-dix François étant arrivés à la Tortue, firent cause commune avec ceux de leur nation, & vinrent en force sommer Willis & les siens de se retirer de la Tortue. Les Anglois & leur chef, croyant les François soutenus de forces nombreuses, prirent la peur, & évacuerent l'isle pour n'y plus revenir. L'Espagnol n'en fut pas moins ardent à les poursuivre : trois fois il réussit à les chasser de cette isle, trois fois nos aventuriers s'y rétablirent; & elle leur resta jusqu'au temps où, se croyant solidement établis à Saint-Domingue, ils se dégoûterent du séjour

de la Tortue, & négligerent un poste qui leur parut d'une importance médiocre dans les circonstances où ils se trouvoient, mais qui n'en étoit pas moins intéressant en le regardant comme un refuge d'une défense aisée en cas d'échec, ou de supériorité de la part des ennemis de la nation.

[1638.]

Outre les grands établissements que nous avons vus s'être rapidement formés dans la Nouvelle Angleterre, il s'en fit deux autres moins considérables à la vérité, mais cependant très-importants pour l'ensemble, l'un à *Rhode-Island*, l'autre *à la Providence*, sur la baie de *Narrhagaussetts*. Ces deux colonies furent réunies depuis & érigées en gouvernement par Charles II, ne s'étant établies dans le principe que sur la foi d'une charte émanée de la seule autorité de la colonie mere, celle de la baie de Massachussetts.

Ces divers établissements eurent chacun dans leur principe une constitution particuliere; mais ils s'étoient tous accordés en ce point essentiel, de se régir par les loix qu'ils se feroient à la pluralité des suffrages, & dont les magistrats élus par les colons mêmes furent déclarés les conservateurs, les interpretes & les exécuteurs.

Quoique ces colonies formassent autant de corps politiques particuliers qu'il y avoit d'établissements différents, elles étoient néanmoins unies par une confédération générale pour toutes les affaires qui pouvoient intéresser leur conservation, leur accroissement & le bien commun. Elle confirmerent leur alliance, en 1643, par un acte dans lequel elles prirent le titre de *Colonies unies*. En vertu de cette alliance, chaque établissement eut le droit de députer à l'assemblée générale de la confédération deux agents qui se rendoient au lieu marqué pour l'assemblée où se décidoient les affaires de la Nouvelle Angleterre, & ces députés suivoient dans cette espece de parlement les directions de l'assemblée particuliere de la colonie dont ils étoient les représentants.

Cette forme de gouvernement, la plus propre sans doute à faire le bien de toutes les colonies & celui de leur métropole même, dura quarante-six ans sans aucune réclamation de la part de la couronne d'Angleterre. Mais elle mettoit ces colonies dans une trop grande indépendance de la mere patrie, pour que celle-ci ne cherchât pas à avoir un peu plus d'influence sur leur maniere d'être politique ; & dès-lors on commença de part & d'autre à pressentir les suites funestes

d'un pouvoir, dont une partie veut se conserver la possession, tandis que l'autre fait de son côté tous les efforts possibles pour l'attirer à soi, mais qu'en général les métropoles ne cherchent à acquérir que pour en abuser contre les colonies.

[1638.]

L'honneur de surmonter les difficultés qui s'opposoient à la connoissance du cours du grand fleuve de l'Amazone, étoit réservé aux Portugais. Cette nation, quoiqu'opprimée par l'Espagne, sous le joug de laquelle elle étoit encore, avoit conservé cependant un reste de vigueur. Elle avoit bâti depuis quelques années à l'embouchure de ce fleuve une ville qu'on nomma *Para;* Pedro Téxéira en partit en cetre année, avec un grand nombre d'Indiens & de Portugais, & remonta l'Amazone jusqu'au confluent du Napo, & enfin le Napo jusqu'aux environs de Quito, où il se rendit par terre. L'importance de la découverte étouffa pour cette fois la haine & la rivalité des deux nations, & ce hardi aventurier fut reçu avec tous les égards que méritoit le service signalé qu'il rendoit en cette occasion aux deux couronnes. Il partit de Quito accompagné de deux Jésuites Espagnols qui furent chargés de vérifier les observations

&

& les découvertes de Texéira, & d'y joindre les leurs. Le résultat de ces deux voyages, également heureux & exacts, fut envoyé à la cour d'Espagne, & donna lieu à un projet bien extraordinaire.

On résolut de faire de l'Amazone & du Napo le lien du Chili, du Pérou & de la Nouvelle Grenade avec l'Europe, en faisant arriver les richesses de ces contrées par le Napo & l'Amazone jusqu'à Para, où les galions d'Espagne, unis à la flotte du Bresil, les pourroient embarquer, & en assurer la traversée jusqu'en Europe, où cet appareil devoit en imposer assez pour empêcher qu'ils ne fussent enlevés dans leur route; mais la révolution, qui mit la maison de Bragance sur le trône de Portugal, fit échouer ce vaste projet, & chacune des deux nations ne s'occupa qu'à s'assurer la partie ou la rive du fleuve qui convenoit à sa situation & à ses intérêts dans ce pays-là.

Les Jésuites Espagnols, non moins ambitieux de conquérir que les Puissances, entreprirent de former une mission de tout le pays compris entre l'Amazone & le Napo, jusqu'au confluent de ces deux rivieres. Chaque missionnaire avoit un district, dans lequel il étoit accompagné d'un seul homme de sa nation. Ils se chargeoient de haches, de couteaux, d'aiguilles & d'au-

tres outils, & s'enfonçoient dans le pays, & souvent dans des forêts impraticables. Ils y passoient quelquefois des mois entiers grimpés sur les plus hauts arbres, pour voir s'ils ne découvriroient pas quelques cabanes, s'ils n'appercevroient pas de la fumée, s'ils n'entendroient point le son de quelques tambours, qui leur indiquassent le voisinage ou l'approche de quelques Sauvages. Dès qu'ils avoient quelque indice d'Indiens dans leur proximité, ils s'avançoient vers eux. La plupart du temps les Sauvages fuyoient à l'aspect de ces étrangers. Ceux qu'on pouvoit joindre, étoient gagnés par des présents, & les missionnaires les fixoient. Lorsqu'on pouvoit rassembler quelques familles, on en formoit une bourgade. Quelquefois on réussissoit à les fixer; mais, accoutumés à errer, on avoit peine à les habituer à une demeure stable. L'état où ils avoient vécu paroissoit préférable, à la plupart d'entr'eux, à l'esprit de la société & aux avantages qui pouvoient en résulter, quand il falloit les acheter par le travail, pour lequel ils avoient une aversion insurmontable. Si l'attachement, fruit des soins paternels du missionnaire, les retenoit, à la moindre absence du législateur ou à sa mort, l'établissement le plus solide en apparence étoit bientôt dispersé. La constance des Jésuites

est parvenue à surmonter ces obstacles, & on compte aujourd'hui entre l'Amazone & le Napo trente-six peuplades. Mais ce qui fera que jamais ces pays ne pourront être solidement établis, c'est l'aversion des Indiens pour le travail & la culture des terres. Ils n'aiment que la pêche & la chasse. Le pays est marécageux, les femmes peu fécondes. Tout le travail de ces peuplades se réduit à la récolte du cacao, de la vanille, de la salsepareille, que la nature leur donne sans travail de leur part; encore faut-il, pour les déterminer à prendre les dons qu'elle leur offre si libéralement, que les missionnaires se mettent à la tête des travailleurs, & les animent par leur exemple.

Ces peuples, satisfaits du présent, ne portent point leurs vues dans l'avenir; ils vivent sans souci, dorment sans inquiétude, & meurent sans crainte. Si le bonheur consiste plus dans l'exemption des peines que dans la multitude des jouissances, ces peuples doivent être regardés comme les plus heureux de la terre. Le bourg de Borgia est la capitale de ce pays, dans lequel les destructeurs du Nouveau-Monde ont dédaigné de faire des établissements, parce qu'il n'offre ni métaux, ni aucune des especes de richesses qui excitent leur cupidité; en quoi la Provi-

dence les a mieux traités que le Pérou & le Potosi.

Tandis que les Jésuites Espagnols formoient des établissements à la rive gauche de l'Amazone, d'autres missionnaires Portugais en formoient de pareils à la rive australe de ce grand fleuve, qui fait les limites des possessions des deux Puissances de ce côté. Des Carmes Portugais formerent six bourgades à une distance assez considérable les unes des autres au sud de l'Amazone, mais sur des terrains élevés, moins sujets aux inondations, & par conséquent plus sains que ceux des bourgades Espagnoles. Cette peuplade est florissante, les habitations en sont jolies, propres, meublées fort élégamment des manufactures d'Europe, que ces Indiens se procurent par les échanges qu'ils font tous les ans à Para du cacao, de la vanille qu'ils recueillent sur la rive de l'Amazone qu'ils habitent. Si les habitants de la rive opposée avoient la liberté de commercer au port de Para, ils en viendroient bientôt au point de prospérité de leurs voisins; mais il en est des antipathies nationales, comme des haines entre particuliers; la moindre des choses met des barrieres éternelles entre les peuples comme entre les familles: sans considérer qu'en s'éloignant elles se nuisent égale-

ment, au lieu qu'elles se feroient le plus grand bien en se communiquant.

[1638.]

En cette année Maurice de Nassau fut chargé par la république de Hollande de suivre la conquête entiere du Bresil, commencée en 1630 par Henri Lonck, un de ses amiraux. Ce nouveau général trouva, à son arrivée dans ce pays, de la discipline dans les troupes, de la bravoure & de l'intelligence dans les chefs, la plus grande volonté dans tous, & il se mit tout de suite en campagne. On lui opposa successivement le duc d'Alburquerque, Banjola, Louis Rocca de Borgia, & le Brésilien Caméron, l'idole de ses compatriotes, passionné pour les Portugais, chef actif, brave & rusé, à qui il ne manquoit pour reussir que d'avoir appris son métier sous de grands maîtres; mais les efforts des uns & des autres furent inutiles pour couvrir les possessions dont la défense leur étoit confiée. Les Hollandois s'emparerent successivement de sept des quatorze capitaineries qui composoient le gouvernement général du Bresil. Ils espéroient réduire le reste en deux ou trois campagnes, lorsqu'ils se virent arrêtés par une révolution que toute

l'Europe deſiroit, ſans pouvoir prévoir qu'elle dût arriver ſi-tôt.

[1638.]

En cette année les Hollandois d'un côté, & les François de l'autre, deſcendirent à Saint-Martin, & occuperent chacun de leur côté la portion de l'iſle où ils débarquerent. Ils y vivoient en bonne intelligence, mais ſéparément, lorſque les Eſpagnols, qui étoient en guerre ouverte avec les deux nations, s'aviſerent d'attaquer ces nouveaux colons. Ils n'eurent pas de peine à les battre, à les faire priſonniers, & à ſe ſubſtituer à leur place; mais le vainqueur ne tarda pas à ſe dégoûter d'un établiſſement qui lui coûtoit des frais de protection, ſans en tirer de grands avantages.

Le cardinal de Richelieu, ſentant de quelle importance il étoit pour l'Etat de ſoutenir les établiſſements & de hâter les progrès des colonies Françoiſes, tant celles des iſles que celles du continent du Nouveau Monde, réſolut de leur donner un gouverneur général dont la naiſſance, la valeur & la capacité répondiſſent au deſſein qu'il avoit formé de les rendre auſſi utiles qu'il ſe pourroit à la métropole. Dans cette vue il fit choix de Longvilliers de Poincy, chevalier grand'croix de l'ordre de Malthe, commandeur d'Oiſemont &

Coulours, chef d'escadre, & lui fit expédier par Louis XIII des lettres de commandant, qui lui furent données au mois de Septembre de cette année.

[1639.]

Le commandeur de Poinci partit en Janvier de cette année pour se rendre à son gouvernement. Il fit la traversée de France à la Martinique dans un mois. Il passa de-là à la Guadeloupe, de-là à Saint-Christophe. Il reçut dans tous ces lieux le serment de fidélité. A son arrivée dans toutes les isles où il alla, tout y changea de face. Il y établit la meilleure police, & sçut l'y maintenir. Une générosité bien entendue, jointe à la plus grande affabilité, le firent adorer des nationaux, & respecter des étrangers. L'établissement de Saint-Christophe étant alors le plus florissant des colonies Françoises, il résolut d'en étendre les succès aux isles de Saint-Martin & Sainte-Croix, dont il fit l'acquisition à cause de leur situation entre Porto-Rico & Saint-Christophe, mais qu'on ne garda pas. Les Anglois & les Hollandois les occuperent peu de temps après, & se les disputerent vivement: nous verrons ci-après ce qui résulta de leurs divisions.

[1639.]

En cette année les Suédois vinrent former un établissement dans le pays connu depuis sous le nom de *Nouveau Jersey*; mais, peu aidés par leur patrie, trop foible pour les protéger efficacement de si loin, ils se virent obligés, au bout de seize ans, de se donner aux Hollandois, qui réunirent cette acquisition à l'établissement qu'ils avoient formé sous le titre de *Nouvelle Belge*. Ce pays, situé entre les trente-neuvieme & quarantieme degrés de latitude nord, a pour limites la Nouvelle Yorck à l'est, la Pensilvanie à l'ouest, au nord des terres inconnues, au sud & sud-est l'Océan, qui baigne ses côtes dans une étendue de cent vingt milles.

[1639.]

En cette année la colonie Hollandoise de Saint-Eustache fit occuper la petite isle, ou plutôt le rocher de Saba. Il faut gravir presqu'au sommet de ce roc escarpé, pour y trouver un peu de terre; mais ce peu est un fonds excellent pour le jardinage. Quoique les pluies y soient fréquentes, on y a difficilement de l'eau, parce que la pente de ce rocher est trop roide pour la pouvoir retenir. Les plantes y ont un goût exquis. On n'y trouve qu'une cin-

quantaine de familles Européennes, avec environ deux cents eſclaves qui cultivent & filent le coton: on y en fabrique des bas qui ſe vendent aux iſles voiſines. C'eſt, de toutes les Antilles, celle où le ſexe eſt le plus beau; les femmes y conſervent un air de fraîcheur qu'on ne retrouve point ailleurs. L'air qu'on y reſpire, la vie frugale qu'on y mene, contribuent à la ſanté dont on y jouit: c'eſt le ſéjour de l'innocence, de la paix & du bonheur.

[1639.]

Au commencement de cette année, les Anglois occuperent l'iſle Sainte-Lucie ſans oppoſition & ſans concurrence. Ils y vécurent paiſiblement l'eſpace de dix-huit mois. Un vaiſſeau de leur nation ayant enlevé, près de la Dominique, des Caraïbes venus avec leurs pirogues pour vendre des fruits & des légumes de leur pays, les Sauvages de cette iſle s'unirent à ceux de Saint-Vincent & de la Martinique, fondirent tout-à-coup ſur la colonie, & maſſacrerent ſans pitié tout ce qui s'offrit à leur fureur. Le peu qui échappa à leur vengeance, abandonna dès-lors un établiſſement qui ne pouvoit plus ſe ſoutenir.

Dans les premiers temps de la découverte du Nouveau-Monde, il ſuffiſoit à

chacune des nations de l'Europe, pour se faire un titre de possession, qu'aucune autre de notre continent ne possédat le terrain où elle vouloit s'établir. Les Anglois ayant évacué Sainte-Lucie, les François se crurent en droit de s'en emparer; & nous verrons ci-après comment ils y formerent des établissements.

[1640.]

Jean IV, roi de Portugal, peu affermi sur un trône où une révolution inesperée venoit de le placer, loin de tenter d'arracher aux Hollandois ce que les circonstances critiques où s'étoit trouvé ce royaume sous la domination d'Espagne ne lui avoit pas permis de défendre & de conserver dans le Bresil, fit en cette année une alliance offensive & défensive avec les Etats-Généraux des Provinces-Unies, pour tous les Etats des deux Puissances, quelque part qu'ils fussent situés.

[1640.]

L'activité si naturelle à la nation Françoise la portoit à chercher des établissements dans différents climats; mais sa légéreté l'empêchoit de se fixer nulle part. Elle jetta pendant cette année les fondements d'une colonie à Surinam, qu'elle abandonna peu d'années après. Les Anglois

y remplacerent les François, comme ils avoient été remplacés par eux à Sainte-Lucie : ils en furent chassés dans la suite par les Hollandois, qui depuis ont conservé cet établissement, comme nous le verrons ci-après.

[1641.]

Le traité entre le Portugal & la Hollande, qui fut signé en Juin de cette année, conservoit chacune des Puissances contractantes dans la jouissance de ce qu'elle possédoit à cette époque. Il fut fait une treve de dix ans, qu'on projettoit de convertir en un traité de paix perpétuelle. Heureusement pour le Portugal, qui étoit fort lésé dans ce traité, que le refus que firent les Hollandois de rendre quelques places par eux prises depuis la conclusion de ce traité, mit Jean IV dans le cas de le rompre; mais il eut la prudence de dissimuler, & d'attendre l'occasion d'éclater avec succès.

[1642.]

En cette année James & Fox, navigateurs Anglois, firent de nouvelles tentatives pour trouver un passage par le nord, qui ne leur réussirent pas mieux que celles de leurs prédécesseurs dans la même carriere. Les guerres civiles qui commen-

cerent en ce temps-là à désoler la Grande-Bretagne, firent perdre de vue pendant un long espace de temps les projets de cette nature, & ce ne fut que long-temps après qu'on se remit en tête de les suivre.

[1642.]

En cette année Abel Tasman, navigateur Hollandois, partit de Batavia le 14 d'Août, & découvrit dans la mer du sud de nouvelles terres, qu'il appella *Van-Diemen*; &, faisant route à l'est, il découvrit la Nouvelle Zélande, qu'il crut faire partie du continent austral. En revenant sur ses pas il découvrit encore les isles Pylstaart, d'Amsterdam & Rotterdam, & revint à Batavia, après avoir passé entre la Nouvelle Guinée & Gilolo.

En cette même année le pere Contez, Jésuite Espagnol, fit une reconnoissance de partie des côtes du golfe de Californie; mais il ne paroît pas que cette opération ait eu dans le temps des suites intéressantes.

[1643.]

En cette année les Anglois & les Hollandois tournerent leurs vues sur l'isle de Sainte-Croix, qui peut avoir dix-huit lieues de long, sur trois ou quatre de largeur. Leur rivalité ne tarda pas à en-

gendrer des haines, qui bientôt éclaterent ouvertement. Les Hollandois, ayant été battus dans un combat opiniâtre & sanglant, furent obligés d'abandonner le terrain à leurs vainqueurs; qui éprouverent à leur tour la supériorité d'une Puissance qui vouloit régner sans concurrence dans le Nouveau-Monde, & sur tout ce qui en dépendoit.

[1643.]

En cette même année quelques négocians de Rouen s'associerent & mirent leurs fonds pour faire un établissement à l'isle de Cayenne. Malheureusement ils firent choix, pour conduire cette entreprise, d'un homme féroce, nommé *Poncet de Bretigny*, qui dès l'arrivée, ayant révolté les colons & déclaré la guerre aux Sauvages, fut massacré. Cet événement tragique refroidit les associés; & la colonie fut pour ainsi dire totalement abandonnée jusqu'en 1651, qu'on reprit ce projet.

[1643.]

Ce fut encore en cette année que les Hollandois, dévorant dans leurs cœurs les richesses du Chili & du Pérou, ne jugeant pas les côtes de la mer du sud aussi inaccessibles que se le figuroient les Espagnols, armerent une foible escadre, avec

laquelle ils s'emparerent sans peine de Baldivia, port du Chili, le seul fortifié & la clef de cet immense océan; mais la disette & les maladies commencerent à ébranler leurs espérances; la mort du chef de cette expédition augmenta leurs inquiétudes; & les troupes qu'on envoya du Pérou contr'eux, acheverent de ruiner leur espoir de s'établir à demeure dans ce pays. Dans un si grand éloignement des secours de leur pays, leur courage mollit, & la crainte de tomber dans les mains de leurs implacables ennemis leur fit prendre la résolution de se rembarquer. Peut-être qu'avec plus de constance ils auroient pu se maintenir jusqu'à l'arrivée du secours qui leur seroit infailliblement venu, s'ils eussent instruit la République de leur arrivée, de leur conquête, & du besoin de secours pour la conserver.

[1644.]

Le comte Maurice de Nassau, gouverneur du Bresil, se confiant à la treve, & croyant la partie du Bresil soumise à la domination Hollandoise faite au joug & hors d'état de s'y soustraire, repasse en Europe avec trois mille soldats. Les directeurs de la compagnie Hollandoise d'occident, aussi confiants que le comte Maurice, & n'ayant que cet esprit mercantile

qui croit faire le bien de ses commettants en vendant beaucoup & fort cher, livrerent en quelque sorte eux-mêmes la colonie aux Portugais, en leur vendant des fusils & de la poudre, & n'envisagerent que le profit immense que la compagnie pouvoit faire par ce commerce, sans prévoir que ce bénéfice momentané pourroit leur faire perdre le Bresil, comme il le fit en effet. Ils firent pis encore en permettant à tous les soldats qui parurent le desirer, de retourner dans leur patrie. Aussi les Portugais ne virent-ils pas plutôt le pays dégarni de forces, qu'ils songerent à se ressaisir d'une possession si importante, & qui n'avoit plus les moyens de se défendre.

[1645.]

Don Antonio Tellès de Sylva, viceroi de la partie du Bresil qui restoit aux Portugais, profitant de la sécurité des directeurs de la compagnie Hollandoise, fit sonder secrétement les dispositions des habitants de la partie qu'occupoient les Hollandois. Ceux-ci fatigués, du joug de ces nouveaux républicains, ne desiroient que de trouver l'occasion de le secouer, & promirent de seconder de tout leur pouvoir les efforts que feroit le Portugal pour les en délivrer; d'autant que la tyrannie

des trois administrateurs, dont le premier étoit un marchand d'Amsterdam, nommé *Hamel*, le second nommé *Baffin*, orfevre de Harlem, & le troisieme nommé *Balleftraar*, charpentier de Middelbourg, avoit été portée à un excès qui révoltoit tous les esprits.

Ceux qui en étoient les victimes, ne perdirent point leur temps à s'en plaindre. Les plus ulcérés & les plus hardis s'unirent pour se venger. Leur projet étoit de massacrer dans une fête, au milieu de la capitale même, les administrateurs & tout ce qui avoit part au gouvernement, & de faire ensuite main-basse sur le peuple qui se croyant sans danger, vivoit sans précaution. Ce complot fut malheureusement découvert; mais ceux qui l'avoient formé eurent le temps de se soustraire à la vengeance de leurs tyrans, & ils se mirent en sûreté dans la partie qui restoit aux Portugais.

Jean-Fernandez Vicira, Portugais, étoit à la tête de ce complot. Cet homme d'une naissance obscure, d'abord domestique, puis commissionnaire, & ensuite commerçant, s'étoit élevé par degrés à un haut point de fortune. Sa probité lui avoit procuré la confiance de tout le monde; sa bienfaisance avoit attaché une infinité de personnes à ses intérêts. Le mauvais succès de

de sa conspiration ne le rebuta pas. Sans l'aveu de la cour de Portugal, sans secours de sa part, il osa seul déployer l'étendard de la guerre.

Son nom, ses projets, ses vertus, rassemblent autour de lui les soldats Portugais, les colons de cette nation, les Brésiliens mêmes : son activité, son courage, sa confiance, passent dans tous les cœurs ; il marche contre les Hollandois ; il les bat, & poursuit chaudement ses avantages, sans laisser aux vaincus le temps de se reconnoître. Il éprouve quelques disgraces qui ne servent qu'à développer davantage sa fermeté & son génie pour les ressources. Enfin ses ennemis, n'osant plus tenir devant lui, se renferment dans leurs murs. C'est dans ces circonstances glorieuses où il reçoit du Portugal même des ordres de s'arrêter. Cette couronne, qui fomentoit sous main l'ardeur des Brésiliens à secouer le joug des Hollandois, craignant que les armements considérables qui se faisoient en Hollande ne la forçassent à une guerre qu'elle vouloit éviter, voulut de bonne foi étouffer le feu de la guerre dans le Bresil.

Viéira, qui n'avoit pour la soutenir que les ressources qu'il s'étoit faites par son courage & son crédit, ne crut pas devoir entrer dans les vues de Jean IV, &

crut le servir mieux en désobéissant à l'ordre de quitter les armes & en continuant la guerre, qu'en entrant dans les dispositions pacifiques du monarque Portugais. La crainte que l'ardeur de ses troupes ne se ralentît si elles venoient à être informées des dispositions de la cour de Portugal, lui fit précipiter les événements. La fortune continua à lui être tellement favorable, qu'avec le secours de deux autres Portugais, Vidal & Baretto, qui sçavoient mieux servir leur pays & qui connoissoient mieux ses intérêts que le gouvernement même, il réduisit les Hollandois à de telles extrémités, que le peu de ces âpres républicains qui avoit échappé au fer de leurs vainqueurs ou aux horreurs de la faim, se vit enfin forcé d'évacuer entiérement le Bresil.

[1646.]

Un ministre nommé *Elliot*, auquel les Anglois ont donné à juste titre le surnom glorieux d'*apôtre des Indiens*, entreprit en cette année de convertir les Sauvages de la Nouvelle Angleterre à la foi de J. C. Il apprit pour cet effet leur langue, & traduisit même en langue sauvage la Bible entiere, & plusieurs autres ouvrages de piété. Cette Bible a été depuis imprimée à Cambridge en 1664.

[1648.]

Les Espagnols qui n'avoient pu souffrir l'établissement des François & des Hollandois dans la petite isle de Saint-Martin, voyant que cette isle, loin de leur être de quelque produit, leur occasionnoit une dépense de quatre cents mille livres par an pour sa conservation, l'abandonnerent en cette année, après avoir détruit tout ce qu'ils ne purent emporter. Mais, quel que fût son état, les deux nations qui l'avoient occupée quelques années auparavant ne la virent pas plutôt évacuée par ces tyrans du Nouveau Monde, qu'elles y rentrerent. Elles convinrent de ne se point inquiéter mutuellement ; & elles furent si fideles à leurs engagements, que pendant plus de cent ans, malgré les divisions de leurs métropoles, ces dispositions ne souffrirent pas la moindre altération des deux parts.

[1648.]

Ce fut en cette année qu'on envoya de la Guadeloupe une trentaine de François occuper les Saintes, petit groupe d'isles, à trois lieues de distance environ de la Guadeloupe. On y trouva un assez bon port, mais peu d'eau. La culture n'y est pas considérable, & ne peut être d'un gros

produit ; on y cultive du café & du coton, dont le produit suffit aux besoins du petit nombre des habitants. Saint-Barthelemy fut occupé en cette même année. Cette isle produit encore moins ; mais elle a un port excellent. La misere de ses habitants est tellement connue, que les corsaires Anglois, qui y relâchoient dans la derniere guerre, y payoient tout ce qu'on pouvoit leur fournir, quoiqu'ils fussent en forces pour exiger.

Ce fut en cette même année que les François s'emparerent de Marie-Galante, isle assez jolie, peu montueuse, mais qui n'a pas beaucoup d'eau. Elle est cependant assez fertile ; le café y est d'une qualité excellente : elle produit beaucoup de coton, on y cultive aussi du cacao ; & on y compte vingt-une sucreries. Les François, qui s'y établirent de vive force, y furent long-temps inquiétés par les Caraïbes ; mais depuis l'extinction presque entiere de ces naturels des isles, ils en sont restés tranquilles possesseurs.

En cette même année l'amiral Cassenate, ayant avec lui deux Jésuites, visita la partie orientale du golfe de la Californie ; mais ils y trouverent par-tout le terrain sec & stérile, & peu de ressources par conséquent pour y former des établissements stables & fructueux.

[1648.]

Dès cette année la Nouvelle Angleterre se voyoit dans un état florissant; sa population montoit dès-lors de vingt-quatre à vingt-cinq mille ames; elle avoit cinquante villes ou bourgs bien bâtis, quarante églises, un château, des forts, des prisons, des grands chemins, &c. La propreté des maisons, la beauté des rues qui étoient bien pavées, la commodité des magasins, des ports, des quais, le nombre des vaisseaux qui appartenoient aux habitants, celui des vaisseaux Européens qui venoient y commercer, auroient pu faire douter raisonnablements de la nouveauté de ces établissements, si les dates n'en eussent pas été aussi évidemment connues qu'elles l'étoient. Tant l'industrie humaine peut faire de choses, à l'ombre de la liberté renfermée dans des bornes légitimes!

[1649.]

La mort de Charles I, ou plutôt l'affreux parricide qui mit le royaume de la Grande-Bretagne sous un joug infiniment plus dur que celui qu'elle vouloit éviter, augmenta la persécution contre les Catholiques. Le lord Baltimore en sentit le contre-coup dans le Maryland, dont, en

haine de la Catholicité, on lui ôta le gouvernement; mais les effets n'allerent pas jusqu'à lui ôter la propriété d'un bien qu'il possédoit aux meilleurs titres par la concession qu'il en avoit obtenue du prince, & par les peines qu'il s'étoit données, tant pour établir & faire prospérer la colonie, que par tout le bien qu'il y avoit fait, & dont on ne pouvoit contester l'existence, puisque cet établissement étoit arrivé rapidement à un haut point de prospérité.

[1649.]

Les isles Françoises languissoient sous le monopole des privileges exclusifs d'une compagnie établie depuis 1626. Le fonds médiocre de quarante-cinq mille livres, qui ne fut jamais porté au triple de cette somme dans tout le temps que dura le privilege de cette compagnie, ne pouvoit faire fleurir ces établissements. Le desir de gagner beaucoup en avançant peu, qui est l'esprit de toute société de finance, rendit celle-ci injuste & cruelle. Les Hollandois, avertis de cette tyrannie, offrirent, à des conditions modérées, vivres & marchandises : ils ne pouvoient manquer d'être accueillis. Dès-lors il se forma entre les colons François & les Hollandois des liaisons qu'il ne fut pas possible de

rompre. Les productions des colonies, vendues aux interlopes, écraserent la compagnie Françoise dans tous les marchés de l'Europe. Elle se vit obligée, pour ne pas succomber sous le poids de ses engagements, de mettre ses possessions en vente, & elles furent achetées la plupart par ceux qui les gouvernoient.

[1649.]

Boisseret obtint en cette année, pour soixante-treize mille livres, la propriété de la Guadeloupe, de Marie-Galante & des Saintes, ainsi que celle de tous les effets qui appartenoient à la compagnie dans ces isles. Ce gouverneur céda à Houel, son beau-frere, la moitié de son marché. Duparquet acheta de son côté la Martinique & Sainte-Lucie, pour soixante mille livres, avec la Grenade & les Grenadins. Sept ans après, il revendit au comte de Cérillac, la Grenade & les Grenadins, un tiers de plus que ne lui avoit coûté son acquisition entiere. Le commandeur de Poincy acheta pour l'ordre de Malthe Saint-Christophe, Saint-Martin, Saint-Barthelemi, la Tortue & Sainte-Croix, pour cent vingt mille livres, aux conditions que l'ordre les posséderoit comme fiefs de la couronne, & n'en pourroit confier l'administration qu'à des François.

Les nouveaux possesseurs, avec la propriété, jouissoient de l'autorité la plus étendue; ils disposoient à leur gré des terrains, soit en les vendant, soit en les inféodant; ils nommoient à tous les emplois civils & militaires de la colonie; ils avoient droit de faire grace à ceux que leurs officiers de judicature avoient condamnés à mort; ils avoient enfin tous les droits de la souveraineté.

Il y avoit lieu de présumer que, régissant eux-mêmes leur domaine, l'agriculture y feroit des progrès plus rapides que par le passé. Cette conjecture se réalisa bien à un certain point, malgré les révolutions vives & fréquentes qui devoient arriver & qui arriverent en effet sous de tels maîtres: mais ce nouvel état des colonies Françoises ne fut pas plus avantageux au commerce national, qu'il ne l'avoit été par le passé; les Hollandois continuerent d'approvisionner les colonies, & d'en emporter les productions, de sorte qu'on n'y cultivoit que pour faire le bénéfice de l'étranger. Cela dura une quinzaine d'années, au bout desquelles le gouvernement songea à rejoindre au corps de l'Etat ces branches de la souveraineté qu'on en avoit trop légérement distraites; mais on reprit les anciens & vicieux errements des compagnies exclusives.

[1649.]

Le parlement d'Angleterre, voulant seconder les vues & les travaux du ministre Elliot, passa un acte pour encourager la propagation de la foi chez les nations voisines de la colonie de la Nouvelle Angleterre; & par ce même acte, il érigea une compagnie, composée d'un président, d'un trésorier & de quatre assistants, qu'il autorisa à recevoir les contributions de ceux qui voudroient bien coopérer à une si bonne œuvre, & disposer pour le plus grand bien des sommes qu'elle auroit reçues.

Cette pieuse compagnie, en conséquence de l'autorisation du parlement, fit une quête dont le produit la mit en état d'acquérir des biens-fonds en valeur de six à sept cents livres sterlings de revenu. Une grande partie de ces biens-fonds fut achetée d'un Catholique, nommé le colonel *Bedingfields*, qui s'étoit endetté au service de Charles I.

Lorsque Charles II fut rappellé en Angleterre, cet officier crut la circonstance favorable pour rentrer dans les biens qu'il avoit aliénés; mais le chancelier Hyde, loin de favoriser ses prétentions, fit confirmer les droits de la compagnie par une charte nouvelle, qui lui donna le titre de

Société pour la prédication de l'Evangile dans la Nouvelle Angleterre.

Cette société, la premiere de ce genre qui fut formée dans les domaines de la couronne Britannique, & qui est restée l'unique de son espece, a actuellement un fonds de mille livres sterlings de revenu, avec lequel elle entretient dans la Nouvelle Angleterre quinze ou seize missionnaires, partie Anglois, partie de Sauvages convertis; par-tout ailleurs cette nation est d'une indifférence scandaleuse en fait de religion, non-seulement pour la propagation de la foi, mais pour l'instruction de ses esclaves, qu'elle néglige même de faire instruire pour les baptiser, & qu'on ne baptise même pas.

Les historiens rapportent que l'équité des Puritains fut telle dès leur arrivée en Amérique, que quoiqu'ils eussent pu se prévaloir du nombre, de l'adresse, de la force, & de leur charte enfin pour occuper le terrain où ils fixerent leur séjour, sans égard pour les Sauvages à qui naturellement il appartenoit, ils aimerent mieux l'acheter d'eux, & ne regarder leur patente que comme une permission qui les autorisoit à traiter avec les Sauvages.

Il s'en faut de beaucoup que les Espagnols aient respecté à ce point le droit naturel. Au lieu d'acquérir légitimement, & à un

prix modique, les pays qu'ils occupent dans ce vaste continent, ils ont mieux aimé, comme on sçait, s'en emparer de vive force, & se maintenir dans leurs usurpations par d'horribles massacres. Le Machiavélisme, dont les principes exécrables étoient alors la regle du gouvernement Espagnol, put seul les porter à ces atrocités, dont le récit fait encore aujourd'hui frémir la nature. Nous avons dit ailleurs que l'intolérance qui avoit banni les Non-Conformistes de leur patrie, devint, par un renversement d'idées qu'on ne peut comprendre, l'esprit dominant de la Nouvelle Angleterre, & le plus grand obstacle aux progrès que les colonies de cette contrée devoient naturellement faire.

[1650.]

Les Anglois ayant chassé, en 1643, les Hollandois de l'isle Sainte-Croix, sur laquelle ils fondoient les plus grandes espérances, ils travailloient à s'affermir dans leurs conquêtes; mais en cette année douze cents Espagnols y firent une descente imprévue sur cinq vaisseaux, & l'Anglois fut attaqué & chassé à son tour. Le triomphe de ces nouveaux vainqueurs ne fut pas de longue durée: au bout de quelques mois, ce qui étoit resté d'Espagnols pour la défense de l'isle, céda

ſans réſiſtance le terrain à cent ſoixante François qui vinrent de Saint-Chriſtophe pour ôter cette iſle à ſes nouveaux maîtres, & s'en mettre en poſſeſſion. Cette iſle étoit plate & couverte de vieux arbres. Les François s'occuperent à la reconnoître très-exactement. Ils n'y trouverent qu'une riviere, qui, preſqu'au niveau de la mer, couloit très-lentement, & dont les eaux étoient ſaumaches. On découvrit dans l'intérieur deux ou trois fontaines qui ſuppléoient, mais foiblement, à ce défaut. Les puits qu'on y avoit creuſés étoient ſujets à tarir; il falloit du temps pour y conſtruire des citernes. L'air y étoit très-épais; & les arbres, dont l'iſle étoit couverte, ne permettoient pas aux vents de balayer les vapeurs qu'exhaloient les eaux ſtagnantes, & qui épaiſſiſſoient l'atmoſphere. Les François ne virent d'autres remedes à ces inconvénients, que de brûler les forêts; auſſi-tôt ils y mettent le feu, &, s'embarquant ſur leurs vaiſſeaux, ils contemplerent durant des mois entiers l'incendie qu'ils avoient allumé. Quand le feu eut tout conſumé, ils revinrent à terre. Le ſol s'y trouva d'une fertilité incroyable, & propre à tous les genres de culture dont les iſles peuvent être ſuſceptibles : auſſi arriva-t-elle rapidement à la plus grande proſpérité; mais ſa déca-

dence fut aussi prompte que ses succès avoient été rapides. La compagnie qui régissoit les colonies, jugeant que le commerce de cette isle avec Saint-Thomas nuisoit à ses intérêts, mit des entraves si fortes à l'activité de ses colons, que, de plus de huit cents habitants blancs qu'avoit cette colonie onze ans après qu'elle fut établie, il ne lui en restoit plus, en 1696, que cent quarante-sept, qui furent transportés, avec environ six cents vingt noirs, à Saint-Domingue; & cette isle resta abandonnée jusqu'en 1733, que la France la vendit aux Danois pour la somme de 738000 livres.

[1651.]

En cette année il se forma une nouvelle compagnie, qui fut subrogée aux droits de celle de Rouen, qui s'étoit formée en 1643 pour aller faire des établissements à Cayenne. Cette nouvelle compagnie, facilitée par l'étendue de ses capitaux, avoit rassemblé dans Paris même sept à huit cents colons, qui furent embarqués sur la Seine pour descendre au Havre. Malheureusement pour elle, le vertueux abbé Demarivault, qui étoit l'ame de l'entreprise, périt à Paris, & se noya en mettant le pied sur son bateau. Roiville, gentilhomme Normand, qui étoit

nommé gouverneur général, fut assassiné dans la traversée. Douze des principaux intéressés à cette entreprise, auteurs de cet attentat horrible, se conduisirent, à leur arrivée dans le pays, comme l'avoit annoncé la conduite qu'ils avoient tenue à l'égard de leur gouverneur. Ils firent pendre l'un d'entr'eux; deux autres moururent; trois furent relégués ensuite dans une isle déserte. L'autre moitié se livra aux excès les plus criants. Le commandant de la citadelle l'abandonna, & passa chez les Hollandois avec une partie de sa garnison. Ce qui, des huit cents colons, échappa à la faim, aux maladies d'un climat nouveau, à la fureur des Sauvages qu'on avoit provoquée de toutes les manieres, s'estima trop heureux de pouvoir gagner, sur un bateau & sur deux canots, les isles du Vent, abandonnant au premier qui en voudroit le fort, les munitions, les armes, les marchandises, & cela quinze mois après leur débarquement dans l'isle.

[1651.]

En cette même année les François occuperent la Grenade & les Grenadins; projet qu'ils avoient formé treize ans auparavant. En y arrivant, ils crurent avoir acquis des propriétaires l'isle qu'ils venoient d'occuper, en donnant quelques

haches, quelques couteaux & un peu d'eau-de-vie aux chefs des Caraïbes; &, bientôt après leur établissement, ils prirent avec ces Sauvages le ton de souverains. Ceux-ci, ne pouvant se venger à force ouverte des usurpateurs de leur pays, prirent le parti de dissimuler, & de massacrer tout ce qu'ils trouveroient de leurs ennemis à l'écart & sans défense. Les troupes qu'on envoya dans cette isle pour arrêter ces massacres & pour protéger la colonie naissante, ne trouverent pas de parti plus sûr que de détruire les naturels du pays : après en avoir exterminé un grand nombre, ils investirent ce qui en restoit sur une roche escarpée où ils s'étoient réfugiés. Ces malheureux aimerent mieux se précipiter de ce rocher, que de tomber au pouvoir de leurs ennemis; & les François, toujours légers dans leur conduite & dans leurs propos, appellerent ce roc escarpé le *Mont des Sauteurs*, nom qu'il a conservé depuis.

Les Caraïbes furent bientôt vengés par un François même, nommé au gouvernement de cette colonie. Cet homme avide, violent & inflexible, traita les colons à peu près comme un vainqueur traiteroit un peuple révolté qu'il auroit ordre de châtier rigoureusement. Une grande partie des colons, révoltés de sa tyrannie,

ſe réfugierent à la Martinique : ceux qui reſterent s'en firent enfin juſtice. Ils l'arrêtent, ils font une enquête, & le condamnent au dernier ſupplice. On obſervera que dans toute la cour de juſtice qui prononça ſur le ſort de ce gouverneur cruel, il n'y en avoit qu'un ſeul, nommé *Archangeli*, qui ſçût écrire. Un maréchal ferrant, nommé *Labrie*, fit les informations ; & pour tenir lieu de ſignature, il appoſoit au bas de ſes actes un fer à cheval, autour duquel Archangeli, qui faiſoit l'office de greffier, écrivit gravement : *Ceci eſt la marque de M. Delabrie, conſeiller rapporteur.* Cependant cette juriſdiction, ne préſumant pas qu'on ratifiât en France un jugement ſi hardi & ſi extraordinairement inſtruit & motivé, diſparut de l'iſle ; juges & témoins, tout s'enfuit ; & il ne reſta que ceux que leur obſcurité déroboit aux recherches. La culture languit long-temps dans cette iſle.

[1654.]

Ce fut en cette année que fut conſommée l'expulſion totale des Hollandois du Breſil. Viéira, Vidal & Baretto, réſiſtant aux ordres de leur ſouverain, qui vouloit, comme nous l'avons déja annoncé, leur arracher les armes de la main, dans la crainte de s'attirer celles de cette républi-

que,

que, ne cesserent de poursuivre leurs succès jusqu'à ce qu'ils eussent reduit leurs tyrans à évacuer le pays. La cour de Portugal ne fut point insensible à ce service signalé; ils furent indemnisés des frais de la guerre, qu'ils avoient entreprise à leurs risques & sur leur crédit. La paix que les Provinces-Unies signerent quelque temps après, sembloit devoir les mettre dans le cas de recouvrer une possession importante, qu'une économie mal entendue leur avoit fait perdre; mais l'attente de l'Europe entiere fut trompée, & le traité de 1661 l'assura irrévocablement au Portugal.

[1654.]

Tabago, où deux cents Flessenguois qui s'y étoient établis avoient été massacrés par les Espagnols, avoit été abandonné jusqu'à cette époque; & la Hollande, qui avoit oublié cette isle vingt ans & plus, songea en cette année à y former une nouvelle colonie. Elle y fit passer du monde; mais cet établissement ne prospéra pas long-temps. Les Anglois, qui leur envioient cette possession, trouverent & saisirent l'occasion de la leur enlever quelques années après, comme nous le verrons en son lieu.

[1664.]

En cette année Cromwel, despote en Angleterre sous le titre modeste de Protecteur, envoya le major Sedgwick attaquer les François dans l'Acadie, avec ordre d'en chasser tout ce qui ne reconnoîtroit pas la domination de l'Angleterre. Cet officier remplit sa commission, & Cromwel donna l'Acadie à un gentilhomme François, nommé *Delatour*, réfugié en Angleterre, qui avoit acheté les droits de milord Sterlings sur cette contrée. Ce M. Delatour les céda ensuite au chancelier Thomas Temple, & les Anglois se maintinrent dans ce pays jusqu'en 1670.

[1655.]

La Jamaïque, où don Diegue Colomb, fils du célebre amiral, avoit formé un établissement en 1509, n'avoit plus qu'un seul canton d'habité, qui ne produisoit que ce qui pouvoit suffire à la nourriture de quinze cents esclaves, commandés par un nombre à peu près égal de tyrans. Tel étoit l'état de cette isle, devenue depuis si opulente, lorsque les Anglois vinrent l'attaquer en cette année. San-Jago de la Vega, le seul des établissements Espagnols qui se fût conservé, fut emporté sans résistance.

Cette isle fut peuplée dans le principe de trois mille hommes de cette milice fanatique qui avoit aidé Cromwel à mettre l'Angleterre sous le joug. Une foule de royalistes, qui croyoit trouver la paix loin de sa patrie, s'y rendit. Les deux partis y conserverent cet esprit de discorde qui les avoit fait s'entre-déchirer en Europe. C'en fut assez pour renouveller les scenes d'horreur & de sang qu'ils avoient tant de fois répétées dans leur malheureuse patrie. Penn & Venables, qui avoient conquis ce pays, en avoient confié l'administration au plus sage des hommes, au lord Dodley, ami caché des Stuarts; mais, forcé de plier sous l'autorité d'un vainqueur hypocrite, deux fois Cromwel lui substitua de ses partisans, mais deux fois la mort fit remettre Dodley à la tête des affaires. Les complots qui se firent contre sa vie, furent découverts & punis. Il maintint la discipline avec une fermeté dangereuse entre deux factions ennemies; &, malgré son penchant pour les royalistes, il tint la balance égale entr'elles. Il poussa le désintéressement au point de ne vouloir vivre que de son travail, & de ne recevoir aucun appointement. Simple & familier dans la vie privée, il ne relâcha jamais rien des droits de sa place. Son gouvernement, tout militaire, se modela

enſuite ſur celui de la métropole, lorſque Charles II monta ſur le trône ſanglant de ſon pere. Trois loix ſages ont porté rapidement cette colonie au plus haut degré de proſpérité. La premiere, qui excite vivement l'intérêt particulier à la défenſe de la patrie, porte que tout dommage fait par l'ennemi, ſera payé par l'Etat à celui qui l'aura ſouffert. L'autre, qui favoriſe la population, accorde une forte gratification à tout capitaine de navire qui tranſporte en cette iſle un homme hors d'état de payer ſon paſſage. La troiſieme, qui favoriſe la culture, oblige un débiteur de céder à ſes créanciers ſes fonds de terres ſur l'eſtimation de douze particuliers, ſes pairs & cultivateurs comme lui. Si les dettes excedent le prix du fonds, les créanciers ſont obligés de s'en contenter; ſi le fonds au contraire excede la maſſe des dettes, les créanciers rembourſent le ſurplus. Cette opération ſe fait ſans frais. Le créancier y perd rarement, parce qu'il proportionne ſa confiance à la valeur du fonds. Le cultivateur eſt plus vigilant & de meilleure foi pour acquitter ſes engagements. On eſt bien loin, dans nos colonies, d'obſerver cette ſage méthode : la juſtice acheve de tout dévorer, de concert avec le débiteur, avant que le créancier obtienne une déciſion favorable; & l'exécution d'un arrêt y devient preſque impoſſible.

[1655.]

On a vu ci-devant que les Suédois avoient été les premiers habitants du pays actuellement nommé le *Nouveau Jersey*, où ils vinrent s'établir en 1639, & où ils bâtirent trois villes, Christiana, Elsinbourg & Gottembourg. Les Hollandois, que le voisinage de ces nouveaux venus alarmoit, s'empresserent tellement de s'étendre, qu'en peu de temps ils occuperent toute la partie nord de cette contrée.

Ils eurent d'autant plus de facilité à s'avancer, que, les trois villes Suédoises étant au sud, les défrichements commencerent dans cette partie : d'ailleurs les Hollandois, plus actifs, plus industrieux, plus secourus de leur nation, marchoient plus rapidement vers la perfection. Enfin ces villes Suédoises, se voyant négligées par leur métropole, s'offrirent d'elles-mêmes aux Hollandois, qui en devinrent possesseurs par la cession que leur en fit, en la présente année, le général Suédois Jean Rizing. Ce pays passa sous le joug dés Anglois, lorsque cette nation enleva aux Hollandois la nouvelle Belge ou Belgique. Charles II comprit ce pays dans la concession qu'il fit au duc d'Yorck son frere. Ce prince en investit ensuite le lord Bark-

ley & ſir George Carteret. On la nomma d'abord *Nouvelle Canarie*, & enſuite *Nouveau Jerſey*, probablement parce que ſir Carteret étoit originaire de l'iſle de Jerſey. Les deux propriétaires diviſerent leur conceſſion en Jerſey oriental, & Jerſey occidental. Le lord Barkley vendit ſa part à William Penn, le chéf des Quakers d'Angleterre, & à trois autres particuliers ; & le comte de Bath, exécuteur du teſtament de ſir Carteret, vendit celle qui étoit échue à ce gentilhomme à d'autres particuliers, dont trois ſe trouvoient déja du nombre des propriétaires du Jerſey occidental. M. Barcloy, chef des Quakers d'Ecoſſe, & l'un des acquéreurs, y paſſa avec ſa famille, & pluſieurs Ecoſſois & Anabaptiſtes ou Quakers.

Le nouveau Jerſey eſt borné par l'Océan au ſud-eſt, par la riviere de Delaware à l'oueſt, à l'eſt par la riviere de Hudſon, au nord par des terres encore inconnues. Ce pays, quoique plus au ſud que la Nouvelle Angleterre & la Nouvelle Yorck, & d'une température plus douce, eſt juſqu'ici peu peuplé & peu floriſſant, par deux raiſons. La premiere, parce que les Ecoſſois & les Quakers, qui l'ont habité les premiers, étoient moins induſtrieux qu'ils ne le ſont devenus depuis, & qu'ils n'ont pas toujours eu un *Penn* à leur tête ; l'autre,

parce que les ſous-conceſſionnaires n'ont acheté de vaſtes terrains des premiers propriétaires, que pour y profiter en les revendant en petites parties à des perſonnes qui, ayant peu de fonds, l'ont placé dans ces acquiſitions ſans ſe réſerver de quoi les faire valoir.

[1656.]

Bertrand Doyeron, gentilhomme Angevin, homme formé par la nature pour les plus grandes choſes, & qui avoit ſervi quinze ans dans le régiment de la Marine, paſſe dans le Nouveau-Monde. Avec les projets les plus ſages & les mieux combinés, il échoua dans ſes premieres entrepriſes; mais ſon courage inébranlable dans l'adverſité, ſon habileté à ſe procurer des reſſources, ſon génie, ſes vertus, lui concilierent tellement l'eſtime & l'attachement des colons de la Tortue & de Saint-Domingue, que le gouvernement ſe détermina à le charger d'en diriger, ou plutôt d'en établir les colonies. Nous verrons ci-après comme il s'y prit, & ce qu'il y fit.

[1658.]

Depuis 1635 que Denambuc avoit fait reconnoître la Martinique, & y avoit commencé un établiſſement, les François

n'avoient cessé d'être inquiétés par les Caraïbes, dont ils avoient provoqué la haine par les injustices les plus criantes. Enfin, résolus de se tranquilliser une bonne fois sur le compte de ces Sauvages, ils rassemblent tout ce qu'ils peuvent de forces, marchent contre leurs ennemis, les surprennent, les battent, brûlent leurs carbets, & exterminent tout, sans épargner les femmes & les enfants. Le peu qui resta de ce massacre, quitta le pays pour n'y plus revenir.

[1659.]

Nous avons vu ci-dessus que les Espagnols avoient fait des efforts incroyables pour chasser les François de la Tortue, efforts qui ne leur avoient réussi que pour le moment de l'expédition. Enfin en cette année les François se fixerent & s'affermirent en cette isle, qui ne leur fut plus disputée.

[1660.]

Dans les premiers temps où les François & les Anglois formerent le projet de faire des établissements aux isles de l'Archipel du Mexique, ils firent cause commune contre les Caraïbes; mais ces sociétés fortuites étoient souvent interrompues; elles n'emportoient point d'engagement durable ni de garanties des possessions réciproques.

Quelquefois les Sauvages avoient l'adresse de faire la paix avec l'une des deux nations, pour n'avoir que l'autre à combattre. Enfin en cette année les sujets des deux Puissances, établis dans le Nouveau-Monde, firent entr'eux une convention qui assuroit à chacun d'eux ce dont ils étoient alors en possession. Cette convention fut suivie d'une ligue offensive & défensive, pour forcer les naturels du pays non encore soumis à accéder à cet arrangement, ce que leur foiblesse & leur crainte ne leur permit pas de refuser.

Par ce traité qui établit la tranquillité dans cette partie de l'Amérique, la France conserva la Martinique, la Guadeloupe & la Grenade, & les isles qui sont encore actuellement de leur dépendance, sçavoir, la Desirade, Marie-Galante, les Saintes, Saint-Barthelemy, Saint-Martin. L'Angleterre eut la Barboude, Antigues, Nieves, Monsara, la Redonde.

[1660.]

En cette même année, plusieurs habitants des colonies Françoises, découragés par les vexations d'une compagnie exclusive, se réunirent aux aventuriers qui, chassés de Saint-Christophe, étoient établis depuis une trentaine d'années à la côte septentrionale de l'isle Saint-Domingue.

On les appelloit *Boucaniers*, parce qu'à la maniere des Sauvages ils préparoient à la fumée, dans des lieux appellés *Boucans*, les viandes qu'ils vouloient conserver pour se secourir réciproquement. Tout étoit commun entr'eux, & le survivant héritoit du défunt sans contestation.

On ne connoissoit point le larcin entr'eux, quoique tout fût ouvert dans les habitations. Chacun alloit prendre chez son voisin ce qui lui manquoit, en l'en prévenant s'il étoit chez lui, ou en l'en avertissant au retour. Les différends étoient rares parmi eux, & se terminoient facilement. Si les parties ne s'accordoient pas, le fusil vuidoit le procès. Si des deux champions l'un étoit blessé au flanc ou par derriere, on cassoit la tête à l'autre. Ils se regardoient comme affranchis des loix de la mere patrie, & tous avoient pris des noms de guerre qui ont passé à leur postérité. Une chemise, un caleçon, une ceinture de cuirs, d'où pendoient un sabre court, avec un ou plusieurs couteaux, un chapeau avec un seul bord rabattu pardevant, de gros souliers, étoient tout leur habillement. Leur ambition étoit d'avoir un fusil qui portât des balles d'une once, & une meute de vingt-cinq à trente chiens.

Leur unique occupation étoit la chasse aux bœufs sauvages, qui s'étoient extrê-

mement multipliés à Saint-Domingue, depuis que les Espagnols y en avoient apporté l'espece. On s'assembloit pour cet effet, & l'on ne quittoit la chasse que lorsque chaque chasseur avoit abattu le sien, On en faisoit cuire quelques morceaux, qu'on assaisonnoit de piment & de jus d'oranges : on ne connoissoit ni le pain ni le vin. On écorchoit ces bœufs à mesure qu'on les tuoit, & bien souvent le terme de la chasse étoit indiqué par le nombre de cuirs qu'on avoit à livrer aux vaisseaux qui fréquentoient ces parages. Les *Engagés*, especes d'esclaves qui se vendoient pour trois ans, portoient ces cuirs aux rades les plus fréquentées.

Le peu d'habitants qui restoient à Saint-Domingue, isle si florissante dès le principe de la découverte du Nouveau-Monde, se voyant resserrés par ces Boucaniers, aussi audacieux qu'entreprenants, firent venir des troupes du continent voisin pour les exterminer. Elles en surprirent quelques-uns dans leurs courses, ou la nuit dans leurs cabanes ; & plusieurs périrent dans ces attaques imprévues. Alors ils se rassemblent pour se défendre, ils fondent sur leurs ennemis, & nul d'eux ne périt dont la mort ne fût vengée au centuple. Les Espagnols, désespérant de détruire des ennemis si féroces & si acharnés, ré-

folurent, en détruifant les bœufs fauvages par des chaffes générales, de les priver de leurs reffources; alors, celle-là leur manquant, une partie forma des habitations, & fe livra à la culture de la terre; l'autre s'en fit d'un autre genre par le meurtre & le pillage, & en courant fur tous les vaiffeaux qui paroiffoient dans ces mers.

Dans le traité qui fe fit entre les Anglois & les François, habitants des ifles de l'Archipel du Mexique; ils s'accorderent à laiffer deux ifles de retraite aux Caraïbes, qui furent la Dominique & Saint-Vincent. Tous ces Sauvages difperfés fe réunirent: la majeure partie alla habiter Saint-Vincent. Cette peuplade fut bientôt augmentée d'une race de Noirs, dont on ne fçait pas bien précifément l'origine. Les uns prétendent qu'un navire Negre ayant échoué fur les côtes de cette ifle, ceux qui échapperent furent accueillis par les Sauvages comme des freres: d'autres affurent que ce font des Negres fugitifs des ifles voifines; d'autres enfin, que ce font des prifonniers faits en guerre fur les Efpagnols qu'avoient épargnés ces Caraïbes, pour les faire jouir des biens que la nature leur accordoit.

[1660.]

Charles II étant remonté, en cette

année, ſur le trône de ſes peres, rétablit le lord Baltimore dans tous les droits dont on l'avoit injuſtement dépouillé ſous l'adminiſtration tyrannique de Cromwel, & lui rendit le gouvernement du Maryland, qu'on lui avoit ôté : lui & ſes ſucceſſeurs en jouirent ſans diſcuſſion juſqu'à la révolution qui, dépouillant Jacques II, mit Guillaume III ſur le trône de la Grande-Bretagne.

[1663.]

Le beau & fertile pays qu'on a appellé la *Caroline*, avoit déja été viſité & habité par les François, que les Eſpagnols en chaſſerent indignement en 1564, & que Dominique de Gourgues vengea ſi glorieuſement ; mais on ſembloit l'avoir entiérement perdu de vue, lorſque les lords Berkley, Clarendon, Albermale, Craven & Athley, & les chevaliers Carteret, Berkley & Collyton, en obtinrent la conceſſion de Charles II. Locke, le célebre Locke traça le plan légiſlatif de ce nouveau gouvernement ; mais ce ſage dialecticien, ce métaphyſicien profond, qui marchoit d'un pas ſi sûr dans la carriere ouverte par les philoſophes qui l'avoit précédé, ne marcha que d'un pas foible & chancelant dans celle de la légiſlation,

ſoit qu'il fût gêné dans ſes vues par ceux qui lui avoient demandé un projet, ſoit que, plus philoſophe que politique, il connût mieux les reſſorts de la penſée que ceux du gouvernemenr.

Le code de la Caroline donnoit aux huit propriétaires, fondateurs de cette colonie, non-ſeulement tous les droits du monarque Anglois, mais le plus précieux de tous, & que le monarque même n'a pas en Angleterre, toute la puiſſance légiſlative. Le vice de cette conſtitution ne tarda pas à ſe manifeſter; les propriétaires tendoient de tout leur pouvoir au deſpotiſme, & les colons faiſoient de leur côté tous leurs efforts pour éviter la ſervitude. On peut juger ce qui devoit réſulter & ce qui réſulta en effet de ce choc d'intérêts ſi oppoſés. Cette colonie fut livrée pendant long-temps aux murmures, aux diſſenſions, aux tumultes, ce qui retardoit infiniment ſes progrès. La premiere charte de cette conceſſion fut donnée par Charles II le 24 Mars de cette année; mais l'établiſſement ne commença que l'année ſuivante.

Cette premiere charte, ainſi que la ſeconde du 13 Juin 1665, accordoit à toute perſonne, de quelque ſecte ou religion qu'elle fût, une entiere liberté de conſcience. Une clauſe ſi agréable aux Non-Conformiſtes

d'Angleterre, fut un puiſſant aiguillon pour engager à habiter ce pays, & favoriſa beaucoup l'établiſſement de la colonie. Un grand nombre d'entr'eux s'y réfugierent; & les propriétaires, ſentant l'avantage qu'ils pouvoient tirer d'une pareille prérogative, en firent un article particulier des conſtitutions fondamentales qu'ils dreſſerent quatre ans après pour le gouvernement de ce pays.

En vertu de cet article, non-ſeulement tous les Chrétiens, de quelque communion qu'ils fuſſent, mais les Juifs & les idolâtres mêmes, ne peuvent y être inquiétés en aucune maniere, pour cauſe de religion.

Ces conſtitutions, comme nous l'avons dit, furent dreſſées par le célebre philoſophe Locke, à la priere du comte de Shafetsbury, un des hommes d'Etat des plus conſidérés de ſon temps. Elles contenoient ſeulement vingt articles, dont nous rapporterons ici les principaux.

Elles établiſſoient que le plus âgé des propriétaires actuels gouverneroit la province, avec le titre de Palatin, durant ſa vie, & qu'après ſa mort il ſeroit remplacé par le plus âgé des propriétaires ſurvivants. Ce Palatin avoit ſeul la puiſſance exécutrice dans le plus grand nombre des cas.

Dans le reste, on avoit conservé des droits & des prérogatives particulieres aux autres propriétaires.

Outre le Palatin, on devoit créer sept autres grands-officiers; sçavoir, un amiral, un receveur général, un chancelier, un connétable, un grand-justicier, un surintendant & un trésorier. Ces charges ne devoient être remplies que par les sept propriétaires restants, & devoient être tirées au sort pour la premiere fois. A la mort de l'un d'entr'eux, le plus âgé des survivants pouvoit opter la place du défunt, si la sienne lui convenoit moins, ou si la place vacante lui paroissoit plus avantageuse. Toute la province devoit être divisée en comtés; chaque comté en huit seigneuries, quatre baronnies, & quatre jurisdictions, dont chacune auroit six villages.

Chaque comté devoit être régi en sous-ordre par un Landgrave & deux Caciques, qui, à raison de leur dignité, avoient droit de séance & de voix délibérative dans l'assemblée générale de la colonie. Il devoit être institué huit cours suprêmes de judicature, dont la premiere étoit la cour du Palatin, où devoit présider ce Palatin, & qui étoit composée des autres seigneurs propriétaires. Les sept autres cours devoient

voient être présidées par chacun des sept autres seigneurs propriétaires, & nommées du nom de leur charge.

On devoit former par la suite un parlement, composé des seigneurs propriétaires ou de leurs députés, des Landgraves, des Caciques, & d'un propriétaire d'un héritage libre de chaque jurisdiction, qui formeroient une seule chambre, & auroient chacun une voix; & ce parlement devoit s'assembler une fois en deux ans, soit qu'il fût convoqué ou non.

Il faut observer que ce plan de législation ne pouvoit être que provisionnel, & ne pouvoit avoir lieu à beaucoup d'égards que lorsque la colonie seroit parvenue à un certain degré d'accroissement. Il fallut cependant pourvoir, dans le principe de l'établissement, à sa police; ce qu'on fit par un réglement provisoire huit ans après, comme nous le dirons en son lieu.

Le climat de ce pays est fort sain; à proprement parler il n'y a que deux saisons, l'hiver & l'été. Les chaleurs de l'été y sont très-supportables, & le froid de l'hiver n'a rien de vif; on ne le sent même que le soir & le matin. On y éprouve quelquefois des ouragans; mais ils sont beaucoup plus rares & moins violents qu'aux Antilles. Ce pays, qui s'abaisse

des monts Apalches vers la mer, a une plaine très-longue & très-uniforme, qui s'étend du bord de la mer à quatre-vingts ou cent milles dans les terres. Beaucoup de rivieres qui arrosent ce pays, forment dans cette plaine des marais mal sains: on y trouve cependant quelques portions de terres d'une extrême fécondité, au milieu de grands espaces couverts de sables blancs, où l'on ne trouve que des pins; mais à mesure qu'on avance vers les montagnes, on trouve le pays plus agréable & très-fertile. Outre ces terrains, elle a des pâturages excellents qui nourrissent de nombreux troupeaux de bêtes à cornes, qui le matin partent sans garde pour les pâturages, & rentrent de même le soir. Le porc y est excellent; le mouton y a dégénéré pour la chair & la toison; mais le riz, dont elle doit la production au hasard, a été pour ce pays d'une ressource infinie, & l'une des causes les plus puissantes de la prospérité à laquelle il s'éleve depuis une cinquantaine d'années. On y cultive aussi l'indigo avec succès; mais cette denrée y est d'une qualité bien inférieure à celle des isles Françoises de l'Amérique.

On divise ce pays en Caroline méridionale, & en Caroline septentrionale. Cette derniere n'éleva dabord que des

troupeaux, qui, avec les bois qu'elle fourniſſoit aux navigateurs de la Nouvelle Angleterre, faiſoient toute ſa richeſſe. Elle y ajouta enſuite la térebenthine, qu'elle tiroit des pins par un procédé fort ſimple, en faiſant une inciſion à l'arbre du ſommet à ſa racine, où l'on plaçoit un vaſe pour la recevoir. Enſuite on trouva le moyen d'en tirer du goudron & de la poix : le premier, en élevant une plate-forme circulaire de terre glaiſe, ſur laquelle on amonceloit des pins où l'on mettoit le feu, & la réſine en découloit dans des barils placés au-deſſous. On faiſoit enſuite du goudron de la poix, en la faiſant bouillir dans des chaudieres de fer ou des foſſes de terre glaiſe.

Dans le principe de cet établiſſement, on ſe contentoit du maïs pour la nourriture ; mais on y joignit enſuite la culture du bled ; avantage qu'on n'a pu ſe procurer à la Caroline méridionale, où le froment eſt ſujet à la nielle, à monter en paille, & où il n'a jamais proſpéré. On y a enſuite cultivé l'indigo ; mais cette culture n'y a fait juſqu'ici qu'un bénéfice aſſez médiocre. Il n'y a pas, dans l'un & l'autre pays, la vingtieme partie des terres défrichées ; on ne cultive que les terrains les plus voiſins de la mer, parce que, d'une infinité de rivieres qui

arroſent ce vaſte pays, il n'y en a aucune qui ſoit navigable à plus de cinquante ou ſoixante milles de ſon embouchure, & qu'on n'a ni canaux ni chemins : ce qui exigeroit de grandes dépenſes, que les produits de cette colonie ne ſont point encore en état de ſupporter. Les exportations que font les deux Carolines dans les iſles Antilles Françoiſes & de leur nations, les mettent en état de ſe paſſer des ſecours de la métropole ; auſſi ni l'une ni l'autre ne ſont endettées envers elle. La térebenthine, le goudron, le bois en planches, qu'elles portent en Europe, ou qu'elles chargent pour cette partie du monde, les met au pair au moins ; & elles bénéficient avec les Antilles Françoiſes, où la balance du commerce eſt toute en leur faveur par les beſtiaux, les bois quarrés, les planches, la volaille, le riz, le goudron qu'elles leur fourniſſent, ainſi que la morue qu'elles y verſent en fraude, & pour leſquels objets elles reçoivent de l'argent, ou de nos denrées coloniales qu'elles tirent auſſi en fraude ; car elles ne prenent rien de nous de toutes nos marchandiſes de fabriques Européennes, étant à même de nous en vendre à meilleur compte que nous ne les avons dans ce pays-là.

Charles-Town, capitale de la Caroline méridionale, au confluent de l'Ashleg &

de la Croper, deux rivieres navigables, voit grossir ses richesses des produits de la Caroline septentrionale. Cette ville bien bâtie, agréablement percée, & fortifiée assez réguliérement, est, de toutes celles des colonies Angloises, où l'on trouve le plus les recherches du luxe ; mais elle a cet inconvénient de ne pouvoir admettre dans sa rade que des vaisseaux de deux cents tonneaux au plus ; & Port-Royal, qui peut recevoir les flottes les plus nombreuses, ne tardera pas à lui enlever tous ses avantages, & à grossir son commerce des productions de la Georgie, colonie qui se trouve à sa proximité. Nous verrons à son lieu comment cette colonie s'est formée.

Nous avons vu qu'en 1635 des François jetterent les fondements d'une colonie à Cayenne. Cet établissement négligé avoit fait peu de progrès, lorsqu'en 1643 quelques négociants de Rouen, croyant qu'on pourroit tirer de la position de cette colonie un parti très-avantageux, unirent leurs capitaux, & confierent l'expédition à un homme d'un caractere dur & féroce, nommé Poncet de Brétigny. Cet homme violent, à peine arrivé, se brouilla avec les colons & les Sauvages ; &, ayant pris les armes contre les uns & les autres, il fut massacré.

Cette malheureuse issue d'un projet qui s'étoit présenté d'une maniere assez séduisante, refroidit considérablement les associés, qui ensuite l'abandonnerent entiérement.

Nous avons vu qu'en 1651 une nouvelle compagnie s'étoit formée ; mais l'expédition fut encore plus malheureuse que la précédente. En la présente année 1663 il se forma une troisieme compagnie, sous la direction du sieur Delabarre, maître des requêtes. Le ministere ajouta à ses capitaux, qui étoient médiocres, & qui cependant leur suffirent pour chasser les Hollandois, qui s'étoient induement emparés de cette isle sous la conduite de Spranger, après que les Anglois l'eurent évacuée. Cayenne rentra un an après dans les mains du gouvernement, avec toutes les autres colonies Françoises. Les Anglois s'en rendirent maîtres depuis, & la restituerent. Les Hollandois y revinrent en 1676, & en furent encore chassés. Depuis elle n'a été enviée ni attaquée par aucune Puissance.

[1664.]

Nous avons dit ci-dessus qu'Henri Hudson découvrit, en 1609, pour la compagnie Hollandoise, le pays qui depuis a été nommé la *Nouvelle Yorck*. Jacques I

le revendiqua, comme ayant été découvert par un officier né ſon ſujet; mais il abandonna ſa prétention fondée ſur un titre ſi léger, & en 1610 la compagnie Hollandoiſe y commença un établiſſement ſous le nom de *Nouvelle Belge*, qui proſpéroit de plus en plus, lorſque les Anglois, jaloux du commerce exceſſif d'un Etat à peine formé, qui les réduiſoit au ſecond rôle dans toutes les places de commerce, attaquerent les établiſſements & les vaiſſeaux Hollandois, ſans déclaration de guerre. Au mois d'A[illegible] de cette année, une flotte Angloiſe, portant trois mille hommes de débarquement, entra dans le pays, qui ſe ſoumit ſans réſiſtance à des forces ſi ſupérieures. Ce pays fut rendu cependant aux Hollandois en 1673, par le traité de Bréda. Un ſecond traité l'a fait repaſſer aux Anglois, qui l'ont gardé depuis ſous la dénomination de *Nouvelle Yorck*. Le duc d'Yorck, depuis Jacques II, y ayant voulu introduire le ſyſtême deſpotique, dont il s'étoit entêté, les colons accoutumés à la liberté ſongeoient à émigrer ou à ſe ſoulever contre cette adminiſtration tyrannique, lorſque ce prince fut détrôné, & obligé de chercher un aſyle en France, où il mourut. Cette colonie n'a fait que s'élever depuis. L'eſprit d'ordre & d'économie qu'y porterent les

Hollandois, premiers cultivateurs de cette contrée, eſt devenu l'eſprit national; & la colonie n'étant point endettée envers la métropole, eſt libre dans ſes achats & ſes ventes, & ne reçoit point la loi de ſes créanciers, comme tant d'autres. La capitale, du même nom que le pays, jouit de l'air le plus ſain qu'on puiſſe reſpirer dans tout le continent de l'Amérique ſeptentrionale. Le commerce de pelleteries y eſt extrêmement floriſſant.

[1664.]

Deux armements faits pour une expédition dans le golfe de Californie, n'y firent d'autre fruit que la pêche des perles; & de deux autres armements pareils qui furent faits en 1667 & en 1668, aucun n'eut un ſuccès plus heureux pour l'objet qu'on ſe propoſoit depuis très-long-temps, de s'y établir & d'y prêcher l'évangile.

[1665.]

En 1650 Rouſſelan, avec quarante François, avoit occupé Sainte-Lucie; c'étoit un homme brave, actif, intelligent, aimé des Sauvages, parce qu'il avoit épouſé une femme de leur nation. Mais ſa mort, qui arriva quatre ans après ſa priſe de poſſeſſion, ruina le bien qu'il avoit com-

mencé à y faire. Trois de ses successeurs, s'étant mal conduits avec les Sauvages, furent massacrés ; &. la colonie oubliée de la métropole ne fit que languir. Les Anglois y revinrent, & s'en rendirent maîtres en cette année. Ils s'en dégoûterent & l'évacuerent deux ans après. A peine l'eurent-ils abandonnée, que les François y revinrent & la posséderent vingt ans ; mais, foiblement protégées par le gouvernement, la culture & la population n'y firent que peu de progrès, & l'Anglois qui y revint les força de quitter leurs habitations. La majeure partie des habitants quitta ses possessions, d'autres se réfugierent dans les bois, prévoyant que ce ne seroit qu'une invasion passagere. Ils en jugerent bien ; & l'Anglois étant parti, ils reprirent leurs travaux. Une nouvelle guerre qui embrasa l'Europe entiere leur ayant fait craindre une nouvelle invasion, ils se retirerent dans les établissements François qui pouvoient se défendre le mieux. Alors il n'y eut plus de culture suivie ni de colonie réguliere. Quelques négociants de la Martinique y alloient faire du bois, y entretenoient des chantiers de construction, & cet état de langueur dura jusqu'en 1718.

. Boisseret, Du Parquet & l'ordre de Malthe, avoient acquis la propriété des An-

tilles Françoises, en 1649; Colbert les racheta de ces différents propriétaires en la présente année, & les rejoignit au corps de l'Etat; mais il fit la même faute qu'on avoit déja faite, ce fut de remettre ces importantes possessions sous le joug d'une compagnie exclusive, à qui le gouvernement prêta pour quatre ans sans intérêt le dixieme du montant de ses capitaux, & à qui il accorda toutes franchises pour les marchandises ou denrées qu'elle porteroit dans les colonies. Malgré des faveurs si considérables, la compagnie ne prospéra pas davantage; des fermiers avides absorboient la majeure partie du produit des récoltes, qui, restant dans le pays, eût augmenté graduellement la reproduction, en augmentant les forces des cultivateurs. Tandis que les établissements étrangers s'élevoient à un haut degré de prospérité, les isles Françoises étoient dans l'attente de quelques révolutions favorables à leur commerce. Nous verrons ci-après qu'elles attendirent long-temps.

[1665.]

Les François chassés de Saint-Christophe en 1630 par les Espagnols, s'étoient réfugiés à la côte septentrionale de Saint-Domingue; mais inquiétes dans cet asyle par ces mêmes Espagnols, ils réso-

lurent de se rendre maîtres de la petite isle de la Tortue, dont la rade, fermée par un rocher qui en rendoit l'entrée susceptible d'une bonne défense avec peu de monde, leur offroit une retraite d'autant plus sûre, que cette isle n'étoit accessible que de ce seul côté. Ils s'y fortifierent avec d'autres corsaires de diverses nations, après en avoir chassé les Espagnols. C'est de cette retraite qu'ils couroient avec une audace extraordinaire sur l'ennemi commun. Ils s'associoient en plus ou moins grand nombre, selon l'importance de l'expédition qu'ils se proposoient. Rarement il leur arriva de ne pas réussir. Le chef n'avoit d'autre droit que de commander dans l'action. Sans prévoyance comme sans crainte, s'il leur arrivoit de manquer des choses nécessaires à la vie, semblables aux animaux carnaciers, ils tiroient de leur détresse même un courage incroyable. Leur méthode étoit d'aborder l'ennemi, & ils ne déliberoient jamais pour attaquer. Leur adresse à manier leurs petits bâtiments, déconcertoit celle des canonniers les plus habiles; & s'ils jettoient le grapin sur un navire, quel qu'il fût, c'étoit un navire pris. Un besoin extrême pouvoit seul leur faire attaquer indifféremment tous navires; mais tout Espagnol étoit pour eux une proie

ſur laquelle ils fondoient ſans autre délibération. Les cruautés exercées ſur les habitants du Nouveau-Monde par cette nation ſanguinaire, & ce qu'ils en avoient eux-mêmes éprouvé, juſtifioient à leurs yeux tous les excès auxquels ils ſe porterent contre les Eſpagnols.

Ils n'attaquoient jamais leurs vaiſſeaux venant à l'Amérique, ſans une urgente néceſſité ; mais ils les guettoient au retour, pour leur enlever les richeſſes qu'ils remportoient en Europe. Un Dieppois, nommé *le Grand*, n'avoit ſur ſon petit bâtiment que vingt-huit hommes, & quatre petits canons ; malgré ſon infériorité, il attaque le vice-amiral des galions, & s'en rend maître ; il débarque le capitaine & le monde inutile au premier cap. Cinquante-cinq Flibuſtiers entrent dans la mer du ſud, pouſſent juſqu'à la Californie, font deux mille lieues contre le vent ; &, furieux d'avoir fait inutilement une ſi longue courſe, ils reviennent ſur leurs pas de l'entrée du détroit de Magellan, prennent dans le port d'Anca un vaiſſeau chargé de pluſieurs millions, & s'en retournent avec leur priſe. Un Baſque, le François Jonqué, & Laurent Graff, Hollandois, croiſoient devant Carthagene ; le gouverneur envoie contre trois petits bâtiments deux vaiſſeaux de guerre, avec ordre d'a-

mener les Flibuſtiers morts ou vifs. Ceux-ci attaquent & enlevent ces deux vaiſſeaux, & font dire à ce gouverneur préſomptueux, que s'il en a d'autres de trop, il n'a qu'à les envoyer, qu'on les attendra quinze jours; mais que s'ils ne portent point d'argent, il n'y aura nul quartier pour les hommes. Michel & Brouage apprennent que, pour les tromper, on fait embarquer ſous pavillon étranger des richeſſes conſidérables, avec des forces très-inférieures; ils les enlevent. Les Hollandois oſent dire à Michel qu'il n'eût pas vaincu s'il eût été ſeul. « Recommençons, » dit celui-ci, mon compagnon ſera ſpec-» tateur: ſi je ſuis vainqueur, je garde » vos deux vaiſſeaux. » Les Hollandois n'oſerent accepter le défi.

Le capitaine Laurent eſt ſurpris par deux vaiſſeaux de guerre Eſpagnols, de ſoixante canons; chacun étoit garni de quinze cents hommes d'équipage. Il prépare tout pour la défenſe, paſſe entr'eux, éclaircit tellement les équipages en tirant à droite & à gauche, que ceux-ci n'oſent continuer le combat contre cette poignée de gens intrépides, qui en ſe retirant remporte l'honneur de la victoire. Enfin les Eſpagnols n'oſent ſe haſarder ſur les mers. Le ſyſtême des Flibuſtiers changea, & ils demanderent à la terre ce que la mer

ne leur donnoit plus. Les contrées du continent les plus riches & les plus peuplées, furent dévaſtées ; la culture tomba dans toutes les colonies des Eſpagnols, qui n'oſoient pas plus fréquenter les chemins que les mers.

Monbars, gentilhomme Languedocien que les Eſpagnols ſurnommerent l'*Exterminateur;* Michel le Baſque, l'Olonois, Granmont, gentilhomme Pariſien ; Godefroi, Jonqué, Grogrier, Lécuyer, Picard, le Sage, parmi les François ; parmi les Anglois, Morgan, David, Saams, Pitre, Wilner & Touflé ; & les Hollandois, Laurent Graff, & Vand Horn, natif d'Oſtende, furent les chefs les plus rénommés de cette ſociété de brigands, qu'on appelle *la Flibuſte.* La derniere expédition conſidérable de cette terrible ſociété fut celle de Campêche, en 1685, que fit Granmont, & que voulut empêcher le gouverneur de Saint-Domingue ; en alléguant l'ordre du roi. « Comment le roi, répondit ce chef intrepide, » déſapprouveroit-il » un projet qu'il ignore, & que je ne fais » que de former ? » Il s'embarqua ſans délai, & revint triomphant de ſon expédition. En 1697 ils furent rengagés par des motifs d'honneur à reprendre les armes, & ſuivirent, au nombre de douze cents, Pointis pour attaquer Carthagene. On

leur dut le ſuccès de cette entrepriſe, qui eût été manquée par d'autres que par des Flibuſtiers. Pointis, qui avoit embarqué au moins quarante millions, n'eut pas honte, dès qu'on eut mis à la voile, de leur offrir quarante mille écus pour leur part. Indignés de ce traitement, ils furent ſur le point d'aborder cet avare commandant, & de le maſſacrer, lorſqu'un d'eux dit qu'il falloit le laiſſer, & aller chercher leur part dans ce qui reſtoit à Carthagene. Cet avis eſt ſuivi; on cingle vers cette ville; les Flibuſtiers y rentrent ſans oppoſition, demandent cinq millions, menaçant de livrer tout aux flammes ſi on les refuſe. Ils emportent tout ce qui reſtoit d'or, d'argent & bijoux, & plus d'un million d'eſpeces; mais au retour, ayant été rencontrés par les Eſpagnols & les Hollandois, une partie de leurs bâtiments fut coulée à fond, le reſte regagna comme il put Saint-Domingue. Depuis cette époque, l'hiſtoire de l'Amérique ne parle plus de ces célébres aventuriers.

On ſera étonné que dans une pareille ſociété, qu'on ne ſçait comment qualifier, il régnât un eſprit de juſtice, d'humanité & de généroſité, dont les mieux policées n'offrent pas de plus beaux traits. Dans les premiers temps, ces forbans ſe retiroient, les Anglois à la Jamaïque, les

François à la Tortue, pour partager leur butin. Chacun faisoit serment de n'avoir rien détourné. Si quelqu'un d'eux étoit convaincu de faux serment, il étoit jetté dans une isle déserte, comme indigne de vivre parmi ces gens honnêtes entr'eux, & brigands déterminés avec les autres. Les braves qui avoient perdu un œil ou quelque membre, outre leur part du butin, étoient payés en raison de la perte qu'ils avoient faite, outre les frais du pansement & de la nourriture, jusqu'à parfaite guérison; & si les fonds ne suffisoient pas pour remplir ces obligations sacrées, on recommençoit sur le champ la course pour y pouvoir, ce qui se faisoit avant tout.

Quand elles étoient remplies, on partageoit le surplus. Le chef de la course n'avoit qu'un lot; mais ordinairement on lui faisoit des présents, selon qu'on étoit plus ou moins content de son intelligence & de sa bravoure. Les lots étoient tirés au sort; par conséquent nulle faveur. La part des morts étoit donnée à leur camarade; & si le défunt n'en avoit point de connu, elle étoit en réserve pour ses parents, qui héritoient du mort dès qu'ils s'étoient fait connoître, & à leur défaut, les pauvres & les églises étoient ses héritiers. Si le bâtiment n'appartenoit pas à la société, l'armateur avoit le tiers de la prise.

Quand

Quand on leur demandoit comment ils pouvoient dissiper si follement ce qu'ils acquéroient à un si haut prix, «Aujourd'hui » vivants & demain morts, disoient-ils, que » nous importe d'amasser? Le jour où nous » vivons est notre seul bien, nous ne comp- » tons point sur le lendemain.» Cette façon de penser & de vivre explique les prodiges de valeur qu'on rapporte de cette société, la plus singuliere qui ait existé. Sans systême, sans loix, sans subordination, elle étonna son siecle; mais elle ne pouvoit guere subsister plus qu'elle n'a fait, par l'impossibilité où elle devoit se trouver de remplacer des hommes aussi extraordinaires, & parce que l'objet qui enflammoit leur courage devoit s'épuiser à la longue.

Trois fois les Espagnols avoient chassé les François de la Tortue, trois fois ceux-ci réussirent à s'en remettre en possession; & ils la garderent jusqu'en 1659, que se trouvant solidement établis à Saint-Domingue, ils l'évacuerent. Jusqu'à la présente année leur culture ne s'étoit pas élevée à un haut degré de prospérité; la colonie ne manquoit ni de chasseurs ni de pirates; mais les cultivateurs, qui constituent le fond d'une colonie, étoient en petit nombre. On sentit en France la nécessité de les multiplier, & l'on confia

cette entreprise difficile à Bertrand Dogeron, gentilhomme Angevin, dont le génie fertile en ressources, le caractere doux & conciliant, quoique ferme, sçut lui gagner l'estime & l'attachement des François établis à Saint-Domingue. Mais il avoit à lutter sans cesse contre l'esprit intéressé d'une compagnie exclusive qui détruisoit tout le bien qu'il pouvoit faire. Il avoit trouvé le moyen de plier à l'ordre des hommes féroces, de fixer au travail des brigands inquiets, qui ne respiroient que le pillage, pour se livrer ensuite à la débauche & à l'oisiveté; mais il falloit encore attirer par la douceur de nouveaux habitants dans une terre dont le climat étoit décrié & la fertilité ignorée. Dogeron, dont l'ame étoit honnête & juste, retint les Flibustiers, en leur cédant la part que sa place lui donnoit au butin qu'ils faisoient. Il leur obtint des commissions du Portugal pour courir sur les Espagnols, & de cette sorte il attacha à la patrie des hommes qui y eussent renoncé plutôt qu'au pillage. Il faisoit des avances aux Boucaniers & aux chasseurs pour former des habitations, & donnoit aux cultivateurs tous les encouragements que sa place lui pouvoit permettre. Il imagina de faire venir des femmes de France. On en envoya cinquante qui furent recher-

chées au plus haut prix. Cinquante autres qui ſuivirent furent encore payées davantage. Ceux qui n'étoient pas pourvus s'attendoient à voir des compagnes aimables, qui partageroient avec eux les plaiſirs & les travaux de leur vie ; ils furent trompés dans leur attente ; le gouvernement n'envoya que de miſérables proſtituées qui infecterent la colonie, qui ſe reſſent peut-être encore de cette faute capitale du gouvernement. Malgré le peu de ſecours qu'il tiroit de la métropole, & les entraves qu'une compagnie avide mettoit à ſes ſuccès, Dogeron, en quatre ans, porta à quinze cents le nombre des cultivateurs, qu'il n'avoit trouvé qu'à quatre cents au plus ; & il eût été beaucoup plus loin, ſans un ſoulevement qui eut pour cauſe cette même avidité de la compagnie qui exigea que les ports de la colonie fuſſent abſolument fermés aux étrangers. La ſageſſe du général parvint à calmer cet incendie, & à rétablir le commerce de la compagnie ſans concurrence ; mais à peine eut-elle gagné ce point, qu'elle en abuſa en vendant ſes marchandiſes deux tiers de plus que les colons ne les avoient payées juſqu'alors aux Hollandois. Le feu de la révolte reprit avec plus de force, & ne s'appaiſa que par la liberté qui fut accordée à tous les vaiſſeaux François de traiter

avec eux, en payant cinq pour cent de droits d'entrée & de sortie. Dogeron en prit occasion d'avoir deux bâtiments à lui, qui portoient en France les denrées des colons pour un prix médiocre, & en rapportoient des marchandises à leur usage, qu'il cédoit au prix coûtant, souvent à crédit, & sans aucun titre qu'une simple promesse de payer.

Des gouverneurs de cette espece devroient, pour l'intérêt de l'Etat & des peuples confiés à leurs soins, être immortels; mais la mort enleva cet homme si digne de vivre. Il eut pour successeur Pouancey son neveu, héritier de ses vertus, mais non de son génie. Il n'en mérita pas moins l'estime & la confiance des colons de Saint-Domingue. Sans forces & sans loix, l'un & l'autre gouvernerent & maintinrent l'ordre, par le seul ascendant que prend naturellement sur les peuples le mérite personnel.

[1666.]

Tabugo, colonie établie en 1632 par deux cents Flessinguois pour la compagnie Hollandoise, subsista peu. Les Espagnols, unis aux Sauvages du continent, massacrerent ou firent prisonniers ces premiers colons. Elle fut vingt ans oubliée. En 1654 cette compagnie reprit ses pre-

miers desseins sur cette isle. Les Anglois, qui en cette année les en chasserent, se la virent enlever peu après par les François. Louis XIV la rendit aux Hollandois, ses alliés, qui l'avoient occupée les premiers à deux reprises différentes ; mais cette colonie n'a jamais prospéré beaucoup dans leurs mains. Nous verrons par la suite qu'elle leur fut enlevée par les François qui la leur avoient fait rendre, lorsque les circonstances eurent fait changer les intérêts.

[1666.]

Dans cette année les Anglois ayant évacué l'isle Sainte-Lucie, les François la vinrent occuper dès que les Anglois en furent partis; mais la culture n'y fut ni encouragée ni assez suivie pour en faire un établissement avantageux. Nous verrons par la suite ce qu'elle est devenue entre leurs mains, depuis que la possession leur en a été assurée.

[1667.]

La compagnie formée sous la direction de la Barre, en 1663, n'occupa Cayenne qu'un an ; cette isle rentra en 1664 dans les mains du gouvernement ; & à peine commençoit-on d'y former quelques établissements, que les Anglois s'en rendirent

maîtres, & rompirent les mesures que prenoient les François pour en faire un établissement utile. Le premier qui fut formé dans le continent & dans le voisinage de Cayenne, fut fait par les François, sur les bords du Surinam, dans cette vaste contrée qu'on appelle *la Guyane*. La légéreté naturelle à cette nation ne lui permit pas de s'y fixer; ils abandonnerent Surinam peu d'années après, & y furent remplacés par les Anglois, qui pousserent la culture de ce pays avec quelques succès. Mais, en la présente année 1667, ils en furent chassés par les Hollandois, qui en transporterent les colons, au nombre de douze cents, à la Jamaïque; des traités subséquents leur en ont assuré la possession. La compagnie qui donnoit des loix à ce pays, en divisant le sol aux habitants, & en leur fournissant des bras pour la culture, a fait prospérer ce premier établissement, qui s'est beaucoup accru depuis; & il occupe actuellement au moins vingt lieues de profondeur dans les terres. Le courage & l'industrie des colons les a fait parvenir à triompher de l'Océan dans le Nouveau-Monde, comme ils l'ont fait dans l'ancien. On trouve dans leurs possessions la propreté qui caractérise partout cette nation, avec des commodités que les possessions Angloises & François-

ses les plus florissantes n'ont encore pu se procurer.

[1667.]

En cette année les Anglois reprirent leurs projets de recherches d'un passage par le nord-ouest & sur la baie de Hudson. Le gouvernement chargea de cette expédition Zacharie Gillam, qui y jetta pour-lors les fondements du commerce que cette nation y a fait depuis, quoiqu'il ait été souvent interrompu & repris. Il fut le premier qui y fit un établissement, en y bâtissant un fort auquel il donna le nom de *Charles*; & ce fut à des projets de deux François mal accueillis par leurs compatriotes, que les Anglois durent cet avantage, qui devint depuis pour le commerce Britannique un objet considérable. Médard Chouard Desgroseillers, & Pierre Esprit Radisson, furent les mobiles principaux de cet établissement. Sur les lumieres qu'ils avoient reçues des Sauvages qui habitoient près du lac des Mistassins, ils conçurent qu'on pouvoit très-bien communiquer par mer avec les contrées septentrionales du Canada, & en conséquence ils formerent le projet d'y établir quelque commerce. Ils s'en ouvrirent aux plus considérables habitants de Québec, qui traiterent leurs vues de chimériques. Ne trou-

vent pas de ce côté les ressources & l'appui qu'ils s'en étoient promis, ils tournerent leurs vues d'un autre côté, & passerent à Boston, capitale de la Nouvelle Angleterre, & de-là à Londres, où ils trouverent avec l'accueil le plus distingué, toute sorte d'encouragements. On leur associa le capitaine Gillam, comme nous l'avons dit plus haut. Ils trouverent, comme ils l'avoient conjecturé, la baie qu'ils cherchoient, & y aborderent heureusement avec lui ; & pour y jetter les fondements de quelque commerce, ils commencerent par y bâtir un fort, qui fut par la suite le chef-lieu de l'établissement qu'on y forma trois ans après.

[1670.]

Au retour du capitaine Gillam, les Anglois qui s'étoient intéressés dans cette expédition, parmi lesquels on comptoit des personnes de la premiere qualité, ainsi que des négociants du premier ordre, demanderent à Charles II une charte qui autorisât l'établissement qu'ils se proposoient de faire à la baie de Hudson. Ce monarque leur en fit expédier une le 2 Mai de la présente année, qui étoit la vingt-deuxieme de son regne. Cette charte les réunissoit en une corporation, sous le nom de *compagnie de commerce de la baie*

de Hudson. Le prince Robert étoit à la tête de cette compagnie, dont le premier fonds monta seulement à dix mille cinq cents livres sterlings, qui font environ deux cents quarante mille livres de notre monnoie.

La charte qui autorisoit cet établissement, donnoit en outre aux intéressés la propriété de toutes les terres où ils voudroient faire des établissements, sous la seule condition de relever du château royal de Greenwick, dans le comté de Kent, avec une redevance de deux élans & de deux castors noirs par an ; & un acte du parlement, de 1690, confirma cette charte dans tous ses chefs. Les Canadiens ne furent pas long-temps à voir le tort que leur faisoit le mépris qu'ils avoient fait des projets de Radisson & de Desgroseillers ; mais ce ne fut que douze ans après cette époque qu'ils s'occuperent du soin de réparer cette faute.

[1670.]

En 1518, don Pedro Arias d'Avila avoit transporté la colonie du Darien à l'isthme de Panama, où il avoit fondé une ville de ce nom. Comme elle devint l'entrepôt du commerce du Pérou, dont elle avoit été la porte, elle s'étoit élevée à

une grande prospérité, lorsqu'en cette année elle fut pillée par des corsaires qui la brûlerent. Après ce désastre, on la fit rebâtir dans un lieu plus avantageux, à quatre ou cinq milles de son premier emplacement. Son port est très-sûr, formé par un archipel de quarante-huit petites isles, & peut contenir les forces les plus nombreuses.

[1670.]

En cette année le traité de Bréda, conclu en 1667, eut son exécution à l'égard de l'Acadie, dans laquelle les François furent rétablis. Le chevalier Temple, qui étoit cessionnaire de M. de la Tour, muni des pouvoirs du roi de la Grande-Bretagne, signa avec Hubert d'Audigny, chevalier de Grand-Fontaine, à Boston, un réglement par lequel les François furent remis en possession de l'Acadie, depuis Pentagoët jusqu'à l'isle du Cap-Breton, & ils en resterent paisibles possesseurs pendant vingt ans.

[1671.]

Les Danois, qui jusqu'alors n'avoient fait que quelques armements pour l'Amérique, résolurent en cette année d'y faire quelque établissement, & occuperent une petite isle du grand Archipel du Mexique,

nommé Saint-Thomas. Ils furent d'abord traversés dans cette entreprise par les Anglois, sous prétexte qu'ils l'avoient déja occupée & defrichée. Le ministere Britannique arrêta cependant le cours de ces vexations; & cette petite isle de cinq lieues de long, sur deux & demie de large, vit former successivement le peu de culture dont la qualité de son sol & son peu d'étendue peuvent être susceptibles. Un avantage singulier de cette isle, est l'excellence de son port, qui peut donner un mouillage sûr à cinquante vaisseaux au moins. Elle fut, du temps des Flibustiers, une retraite pour eux, & une place où se firent des marchés très-importants.

[1671.]

En cette année les François formerent un établissement à Cataracoui, qu'on appella le fort Frontenac. Il fut bâti à l'entrée du lac Ontario, pour arrêter les incursions des Anglois & des Iroquois. La baie de ce lieu servoit de port à la marine militaire & marchande qu'on avoit formée sur cette espece de mer, où les tempêtes ne sont ni moins fréquentes ni moins dangereuses qu'elles le sont sur l'Océan. Au-dessus de ce lac est celui d'Erié, avec lequel il communique; mais la navigation en est interrompue par le Saut de Nia-

gura, la plus magnifique mais la plus terrible cataracte de l'univers.

[1671.]

L'établissement de la Caroline prenant chaque jour, de l'accroissement, les seigneurs propriétaires arrêterent un réglement provisoire d'administration, en attendant qu'on pût l'établir sur le plan rédigé par Locke. Le gouverneur, nommé par le Palatin, eut la présidence du conseil, qui fut composé de sept députés des propriétaires, de sept gentilshommes nommés par le parlement, de sept des plus anciens Landgraves ou Caciques, de l'amiral, du receveur général du chancelier, du grand-juge, du secrétaire, de l'arpenteur général, du trésorier, de grand-sénéchal, du grand-connétable, du garde des registres où devoient être registrés les naissances, morts & mariages, du greffier, & du maréchal de l'amirauté. A l'exception des sept gentilshommes nommés par le parlement, le surplus étoit nommé par les propriétaires. Six conseillers, dont trois au moins devoient être des députés des propriétaires, formoient ce qu'on appelle le *Quorum* * de ce conseil;

* On se sert en Angleterre du mot latin *quorum*, pour signifier un nombre des membres

& comme la colonie n'étoit pas assez nombreuse pour former un parlement tel que le prescrivoient les constitutions, il fut réglé que l'autorité législative résideroit dans le gouverneur, les députés des propriétaires, les propriétaires, & les représentants élus par les habitants au nombre de vingt, & qu'on augmenteroit ce nombre à mesure que la colonie se peupleroit. Cette forme de gouvernement ôtoit au peuple toute liberté, & le mettoit à la discrétion du Palatin, qui étoit un monarque absolu, & qui ne tarda pas à donner à ses prérogatives toute l'extension qu'il lui plut; d'où naquit dans la colonie une fermentation qui en retarda considérablement les progrès.

[1672.]

En cette année les Anglois tenterent de faire des établissements dans quelques-unes des isles Lucayes, les premieres que découvrit Colomb, lorsqu'il fit la découverte du Nouveau-Monde. Ce groupe d'isle, au nombre de plus de quatre cents, ne sont pour

---

d'une compagnie, suffisant pour décider; comme lorsqu'après avoir spécifié un nombre total de juges ou commissaires, supposons douze, on met dans leurs lettres d'attribution de jurisdiction, *Quorum septem* ou *octo* assemblés décideront en l'absence des autres duement appellés.

la plupart que des rochers à fleur d'eau. Les plus considérables lors de l'arrivée des Espagnols, étoient habitées par des Sauvages qui vivoient de leur pêche, de quelques fruits, des plantes & racines naturelles au pays. La barbare avarice des Espagnols les eut bientôt dépeuplées. Les malheureux habitants des Lucayes passoient pour être de bons plongeurs; & du moment où leurs atroces conquérants découvrirent des perles, ils épuiserent d'hommes ces isles pour se procurer cette nouvelle espece de richesses. Elles étoient incultes & abandonnées depuis très-long-temps, lorsque les Anglois résolurent de s'établir dans quelques-unes de celles qui leur paroîtroient le plus susceptibles de culture; & pour cela ils jetterent les yeux sur l'isle de la Providence. Ils y établirent quelques colons, qui furent massacrés sept ou huit ans après par les Espagnols. Ce malheur n'empêcha pas d'autres Anglois d'y revenir, & d'y faire des établissements en 1690; mais treize ans après, dans la guerre de la succession d'Espagne, les François & les Espagnols réunis détruisirent leurs habitations, & enleverent les habitants & les Negres. Des pirates Anglois s'en firent par la suite une retraite, d'où ils pilloient tout ce qui se présentoit dans ces parages, & même les navires

de leur propre nation. George I, en 1719, envoya contr'eux des forces pour les réduire. Le plus grand nombre de ces brigands accepta l'amnistie qui leur fut offerte, & consentit de faire corps avec la colonie qu'y établit Woders Roger, & qui n'y a pas d'établissements très-utiles; mais si elles ne se sont pas élevées à une certaine prospérité pour l'accroissement du commerce national, elles n'en sont pas moins importantes par rapport à leur position, qui les met dans le cas d'intercepter les bâtiments Espagnols ou François qui passent dans le golfe de Mexique, par le canal de Bahama. Cette chaîne d'isles qui forment avec les côtes de la Foride un canal assez long, s'étend jusques à la pointe de Cuba: elle est encore prolongée par d'autres isles qu'on appelles *Caïques* & *Turques*, & qui vont jusqu'à la côte méridionale de Saint-Domingue. Les Anglois, en fortifiant la Turque & la grande Caïque, se sont assuré l'empire du canal qui les sépare l'une & l'autre de Saint-Domingue, & gênent en guerre la navigation de leurs ennemis.

[1673.]

Les Hollandois, ayant enlevé aux François, l'isle de Curacao qu'ils possédoient depuis 1527, résolurent de se mettre en

état de conserver leur conquête. Ce rocher, qui peut avoir dix lieues de long, sur cinq de large, a un port excellent dont les approches sont difficiles ; mais, lorsqu'on y est entré, on trouve un vaste bassin qui réunit toutes les commodités du meilleur des ports : une forteresse construite avec soin, bien entretenue, munie d'une garnison suffisante, en fait la défense. En cette année, les François y aborderent ; &, comptant sur les intelligences qu'ils avoient dans cette forteresse, dont le gouverneur leur étoit vendu, ils espéroient s'en rendre maîtres sans peine. Mais malheureusement pour eux le traître ayant été découvert & puni, ils furent reçus par son successeur de maniere qu'ils furent obligés de se rembarquer avec perte. Cinq ans après, Louis XIV, piqué d'un revers auquel ses prospérités constantes ne l'avoient point accoutumé, y envoya le maréchal d'Etrées, avec une escadre de dix-huit vaisseaux de guerre & douze bâtiments Flibustiers. Son opiniâtreté le fit échouer à l'isle Daoca ; & après avoir recueilli ce qu'il put des debris de son naufrage, il rentra à Brest en assez mauvais ordre. Depuis ce temps, ce rocher stérile a joui du plus grand repos, & personne n'a envié à ses maîtres un rocher sec, qui ne produit presque rien.

[1673.]

[1673.]

Ce fut en cette année que les François, instruits par les Sauvages qu'il y avoit à l'ouest du Canada un grand fleuve qui ne couloit ni au nord ni à l'est, en conclurent que s'il couloit au sud il devoit se rendre dans le golfe de Mexique, & que s'il dirigeoit son court à l'ouest il devoit avoir son embouchure dans la mer du sud. Une chose de cette importance valoit bien qu'on la vérifiât, parce que, dans l'une ou l'autre supposition, elle présentoit des avantages qui n'étoient point à négliger. En conséquence on chargea de l'importante commission de vérifier ce qui en étoit, un Canadien intelligent, nommé Joliet, & le pere Marquette, Jésuite missionnaire, dont la vertu étoit respectée de toutes les nations répandues dans ce vaste continent. Ces deux hommes, dont le zele, les lumieres & l'honnêteté étoient connues, vécurent toujours dans la plus parfaite intelligence. Ils partirent ensemble du lac Michigan; & de la riviere des Renards ils gagnerent celle d'Ouiscousing, en tirant toujours à l'ouest, qui les rendit dans le fleuve Missisipi, qu'ils descendirent jusqu'au 33e degré de latitude nord. Ils eussent été plus loin si les vivres ne leur avoient pas manqué; mais il eût été imprudent de s'en-

gager plus avant avec une ſimple eſcorte de quatre Sauvages, & dans des pays dont ils ne connoiſſoient pas les mœurs. Mais ce qu'ils en avoient vu ne leur permettoit pas de douter que ce fleuve ne ſe rendît dans le golfe de Mexique. En revenant au Canada par la riviere des Illinois, ils trouverent cette nation nombreuſe diſpoſée à entrer en liaiſon avec les François ; & à leur retour ils rendirent le compte le plus fidele de leur voyage & de leurs découvertes.

Il y avoit alors dans les colonies Françoiſes de l'Amérique ſeptentrionale un Normand, nommé *la Sale*, génie ardent, ambitieux de fortune & de gloire. Cet homme, voyant que le gouverneur du Canada ne ſongeoit pas à ſuivre la découverte importante qu'on venoit de faire, paſſe en France, ſe préſente à la cour, s'y fait écouter & même admirer dans un temps où le prince s'enflammoit à la ſeule idée d'un projet qui devoit augmenter ſa gloire. Il repaſſe comblé de graces, & avec l'ordre de ſuivre la découverte de Joliet. Mais, tout ardent que fût la Salle, il ſentit que la prudence exigeoit qu'il s'aſſurât de l'eſpace qui ſe trouve entre le Canada & les bords du fleuve qu'il vouloit reconnoître. Il commença donc par y établir pluſieurs poſtes. Ces préliminaires fu-

rent plus longs qu'on ne l'avoit pensé, par mille incidents qu'il n'avoit pas été possible de prévoir ; & il fallut attendre, pour consommer le projet, que le temps & les précautions eussent amené les choses au point de maturité où il les falloit pour en assurer le succès ; ce qui ne put avoir lieu que huit ou neuf ans après.

[1674.]

Le gouvernement s'appercevoit depuis trèslong-temps que la compagnie des isles avoit multiplié ses fautes, en proportion de l'étendue des concessions dont on l'avoit accablée, & des secours qu'on lui avoit accordés. La cour jugea donc en cette année, devoir retirer le privilege de cette compagnie, payer ses dettes, & réunis à la masse de l'Etat des possessions précieuses, qui jusqu'alors lui avoient été presque étrangeres. Chaque colon crut alors pouvoir se livrer à l'espoir d'une fortune prompte & rapide, & il y avoit lieu de l'attendre de leur activité & de leur industrie ; mais, soit besoin ou ignorance du gouvernement, au lieu des avances qu'il eût dû donner aux cultivateurs, on imposa sur chaque homme libre ou esclave une capitation de cent livres de sucre brut ; tribut fort onéreux en soi, & qui, leur ôtant une grande partie de leurs récoltes,

récoltes, leur ôtoit d'autant les ressources nécessaires pour accroître leurs cultures; tandis que l'esprit d'exclusion leur ôtoit d'autre côté toutes celles qui eussent pu leur venir d'ailleurs, pour s'élever au degré de prosperité qu'elles ne pourront jamais atteindre, si l'on ne change rien à ce systême.

[1676.]

En cette année les Hollandois se rendirent maîtres de l'isle de Cayenne; mais ils ne la garderent pas long-temps. Rendue aux François, on conçut de grandes espérances de sa fortune. Des Flibustiers, qui revenoient d'une expédition de la mer du sud, s'y fixerent; & ce qu'il y eut de plus important, c'est qu'ils employerent à la culture l'or qu'ils avoient rapporté de leur course. Il est plus que probable qu'avec de grands moyens ils l'auroient portée à un haut degré, si, plusieurs années après, on n'eût réveillé en eux le goût du brigandage; & ce qu'il y eut de plus malheureux en cela, c'est que presque tous les habitants se laisserent entraîner par cet exemple funeste.

[1677.]

Nous avons vu Tabago établi par des Flessinguois, ruiné & détruit par les Espa-

gnols de la Trinité unis aux Sauvages du continent, rétabli par les Hollandois, chassés une seconde fois par les Anglois, & remis en possession de cette isle par Louis XIV. Le génie peu agricole des Hollandois n'y avoit pas fait prospérer la culture, lorsqu'en cette année la cour de Londres expédia une flotte pour s'en empare. Lres Etats-Généraux avertis en firent partir une autre pour la défendre, & les deux escadres s'étant rencontrées à la rade même de cette isle, engagerent un combat si furieux, que les vaisseaux des deux parts étoient sans agrêts, sans mâts, sans matelots pour faire la manœuvre, qu'on se battoit encore. Douze bâtiments de part & d'autre coulerent bas. Les Anglois perdirent moins de monde; mais les Hollandois eurent tout l'avantage de cette bataille; puisqu'ils garderent l'isle. La France avoit eu en même temps des vues sur cette possession. Le vice-amiral d'Etrées y descendit cette même année au mois de Décembre. Elle n'avoit plus de flotte pour se défendre. Une bombe lancée du camp des François tomba sur le magasin à poudre, qu'elle fit sauter. Ce coup du hasard privant les assiégés de leur plus importante ressource, il fallut se rendre à discrétion. Le vainqueur usa de ses droits avec toute la rigueur possible. Après avoir rasé les

fortifications, il brûla les habitations & les plantations, s'empara de tous les bâtiments qui se trouverent dans le port, & emmena les habitants hors de l'isle. La paix qui suivit assura aux François cette conquête. Mais la cour de France n'en sentit pas l'importance. Elle laissa l'excédent de population de la Martinique passer à la Dominique, à Saint-Lucie, à Saint-Vincent, & n'envoya pas un seul homme à Tabago. On ne vit point les avantages qu'on pouvoit tirer de sa proximité du continent. Les Anglois ne s'y sont point mépris, & ne l'ont point perdue de vue jusqu'à ce qu'ils s'en soient assuré la possession.

[1679.]

Après la réduction complette du Bresil, à la couronne de Portugal, la nation Portugaise poussa ses découvertes jusqu'à la riviere de la Plata. Elle sembla pendant long-temps s'en occuper fort peu; mais en la présente année elle résolut de s'y fixer. Son activité dans le nouveau continent, plus grande que ne sembloit le permettre son indolence en Europe, la conduisit au Paraguay. Elle y forma la colonie du Saint-Sacrement, vis-à-vis de Buenos-Ayres, sans opposition de la part des Espagnols; mais heureusement pour ces

derniers les Guarinis, qui sentirent la faute du gouvernement, attaquerent les fortifications naissantes des Portugais, & les emporterent avec une intrépidité qui rendit leur valeur célebre. La cour de Lisbonne ne perdit pas son objet de vue. Sans entrer dans la question de droit, elle demanda à celle d'Espagne d'y former un entrepôt pour assurer un asyle à ses vaisseaux, si les vents les obligeoit d'entrer dans la riviere de la Plata. Charles II eut la foiblesse d'y consentir, en stipulant toutefois que la propriété lui appartiendroit; que les Portugais n'y pourroient établir que quatorze familles, & qu'ils ne pourroient s'y fortifier. Mais permettre un établissement fixe dans une position si importante, à un voisin entreprenant & sûr de la protection de tous les ennemis de l'Espagne, & que la proximité du Bresil mettoit en état de profiter de tout, étoit une bévue du gouvernement Espagnol; les événements ne tarderent pas à le prouver.

On se rappellera sans doute qu'en parlant des premiers établissements que la cour de Lisbonne fit au Bresil, nous avons dit qu'elle n'y fit passer que les malfaiteurs, qu'on aima mieux sacrifier aux travaux du défrichement d'une terre nouvelle, que de les abandonner à la rigueur des loix. Ces malfai-

teurs s'établirent à la partie la plus méridionale de ce pays, ſur les bords de la riviere de la Plata. Ils fonderent à treize lieues de la mer une ville qu'ils appellerent *Saint-Paul*. Par la ſuite, la cour de Portugal ayant ſenti l'importance d'un pays qu'elle avoit d'abord négligé, y fit paſſer de nouveaux habitants avec un gouverneur, & voulut mettre un certain ordre dans cette colonie. Dès que les Pauliſtes virent qu'on vouloit les aſſujettir à des loix, ils s'éloignerent des lieux qu'ils avoient d'abord habités. Ils épouſerent des femmes du pays, & devinrent en peu de temps ſi corrompus, que leurs compatriotes rompirent tout commerce avec eux. Cette marque de mépris, la haine de l'ordre, la crainte de plier ſous le joug des loix & l'amour de l'indépendance, leur firent deſirer de ſe ſouſtraire à toute eſpece de joug. La ſituation de leur ville, qui pouvoit être facilement défendue, leur en fit concevoir l'eſpoir & la poſſibilité, & le ſuccès les juſtifia. Alors les malfaiteurs des autres nations ſe joignirent à eux. Nul homme n'entroit chez eux qu'il n'eût promis de s'y établir, & après cet engagement il ſubiſſoit un examen rigoureux : ſi le candidat étoit ſoupçonné de perfidie ou de dégoût, on le maſſacroit ſans miſéricorde.

Dans un pays tempéré, où tout les invitoit à jouir de la fertilité d'une terre abondante, ils aimerent mieux se livrer au brigandage; & le premier objet de leurs courses, fut de faire des esclaves pour cultiver leurs terres. Après avoir dépeuplé les contrées voisines, ils se jetterent dans le pays des Guaranis. Ceux-ci, pour éviter la fureur des Paulistes, furent habiter les bords du Pamna & de l'Uraguay; mais, malgré cette émigration, ils étoient encore inquiétés par les Paulistes; & la cour d'Espagne, qui avoit sévérement interdit l'usage des armes à feu parmi les Indiens, fut obligé de le permettre à cette nation, qui est devenue depuis le rempart le plus sûr du Paraguay contre les invasions des Paulistes.

Quand ceux-ci virent que la force leur étoit inutile, ils employerent la ruse: ils se déguisoient en missionnaires, plantoient des croix, faisoient de petits présents aux Sauvages, les attiroient dans des lieux où ils avoient des troupes embusquées, & les enlevoient. Cette ressource leur manquant encore, ils étendirent leurs courses jusqu'à l'Amazone, & inspirerent une telle crainte jusqu'à trois ou quatre cents lieues dans les terres, qu'ils ont mis entr'eux & les Sauvages, qu'ils ont rendus plus sauvages qu'ils n'étoient, un dé-

ſert immenſe ; mais ils ont inſenſiblement éprouvé eux-mêmes la deſtruction, ſuite néceſſaire de ces excurſions périlleuſes, & leur exemple a été contagieux : des Bréſiliens, & des eſclaves qui ont briſé leurs chaînes, les ont remplacés. Ce qui ſubſiſte des Pauliſtes a reconnu l'autorité de la couronne de Portugal, & s'eſt tourné d'un autre côté. Ils ſe ſont ouvert des communications avec le Pérou & le Paraguai, & ont exploités des mines, ſur leſquelles les Eſpagnols prétendent avoir ſeuls des droits, ſans avoir cependant oſé les faire valoir par la force contre ces aventuriers entreprenants. Cependant les Chiquites ſont venus à bout, non de les empêcher d'exploiter les mines qu'ils ont uſurpées, mais de borner leurs courſes. Quant au Breſil, outre l'or & les pierres précieuſes qu'il fournit, il donne le ſucre, l'indigo, le coton, le cacao, des cuirs ſans nombre, & le baume de Curpava, qu'on tire par inciſion d'un arbre appellé dans le pays *cobaïba*, ainſi que l'ipécacuanha, vomitif doux, & d'un grand uſage dans la médecine actuelle.

[1680.]

Si nous entrions dans tous les détails des événements qui concernent la Virginie, nous ſortirions des bornes que nous

nous sommes prescrites; il suffit de dire que malgré la sédition excitée, en 1676, par un colonel nommé *Nathaniel Bacon*, qui y avoit fixé son séjour, & malgré les troubles que l'avilissement du tabac occasionna dans cette colonie en 1679, elle s'est élevée depuis cette époque à une prospérité qu'on ne pouvoit guere attendre des revers qu'elle avoit éprouvés jusqu'alors. Soit que l'expérience du passé eût fait sentir aux colons que l'union entre les membres & la vigilance sur les mouvements de ses voisins, sont les moyens les plus sûrs pour faire prospérer un établissement; soit qu'un gouvernement plus éclairé ait eu les yeux ouverts sur ce qui pouvoit nuire à la colonie, ou lui être utile, il est certain qu'à cette époque elle a commencé à prendre une consistance qu'elle n'avoit point eue jusqu'alors, & qu'il n'y a eu depuis aucune altération considérable dans sa constitution, sauf en l'année même dont nous parlons; changement dont nous allons rendre compte en peu de mots.

La Virginie avoit d'abord été gouvernée, sous la direction de la compagnie, par un conseil dont elle nommoit les membres, & dont le président étoit nommé par les colons. Cette compagnie avoit ensuite obtenu du roi, de nommer un gouver-

neur à la place du président. Dès 1620 la colonie se trouvant nombreuse, chaque ville & chaque canton eut des députés, qui, avec le gouverneur & le conseil, formoient une sorte de parlement qui décidoit des affaires publiques. Charles I laissa subsister les choses sur le même pied, & elles continuerent d'y demeurer jusqu'en la présente année 1680; mais à cette epoque le conseil, qui jusqu'alors s'étoit assemblé avec les députés de la province & dans la même chambre, comme le fait le parlement d'Ecosse, forma une chambre séparée, à l'imitation des deux chambres du parlement d'Angleterre.

La constitution du gouvernement de cette province est moins favorable à ses habitants, que celle des colonies plus septentrionales. Le gouverneur y a beaucoup d'autorité : son administration par conséquent peut être quelquefois arbitraire, & dès-lors même la porte est ouverte à l'oppression.

La baie de Chéséapeack, sur les bords de laquelle sont situés la Virginie & le Maryland, est large de dix lieues, quelques géographes disent seulement de sept, entre le cap Henry, & le cap Charles. Elle gît par le 37e degré latitude nord, & s'enfonce près de soixante & dix lieues dans les terres, où elle conserve encore

une largeur de ſept milles, à ſoixante lieues de ſon entrée. Telle eſt ſon étendue, qu'on prétend que tous les vaiſſeaux de l'Europe pourroient y être à l'ancre, & fort à leur aiſe.

On avoit partagé la Virginie en vingt-cinq diviſions : depuis on l'a diſtribuée en vingt-neuf, qui comprennent cinquante-quatre paroiſſes. Jameſtown, autrefois la capitale, n'a plus que ſoixante & dix maiſons. Le goût des colons qui aiment mieux demeurer au milieu de leurs plantations, que de ſe raſſembler dans les villes, donne lieu de croire que cette place ne prendra jamais, ou au moins de long-temps, un certain accroiſſement. La mauvaiſe qualité des eaux, & quelques autres raiſons, ont forcé le gouverneur à fixer ſa réſidence à Williamsburg, & à y transférer les cours de judicature & le ſiege de l'aſſemblée générale. Cette nouvelle ville eſt, comme la précédente, peu peuplée, quoiqu'on y ait élevé trois édifices des plus beaux qui ſoient dans l'Amérique.

Dans le temps qu'on traça le plan de cette ville, on diſpoſa les rues de façon qu'à meſure qu'on y bâtiroit des maiſons, elles repréſentaſſent le chiffre de Guillaume III, ſous le nom duquel Williamsburg fut commencée. Ce chiffre, comme l'on ſçait, eſt le double W, lettre initiale

du nom de ce prince. En 1722, il n'y avoit encore que la moitié de cette lettre d'exécutée, & il eſt douteux que ce plan ſoit jamais rempli. Où l'adulation ne ſe mêle-t-elle pas? Cette ville a un très-beau théâtre, & une comédie habituelle, qui, vu le goût des Planteurs, & leur éloignement entr'eux, ne doit pas être très-fréquentée.

On a eu le projet en Angleterre, & l'on y a fait tout ce qu'on a pu pour engager les Virginiens à ſe raſſembler & à former des villes, au lieu de vivre diſperſés dans les campagnes. Les loix qui ont été faites dans cette vue n'ayant point eu d'exécution, on imagina de bâtir des forts dans toutes les rivieres où les vaiſſeaux avoient coutume de commercer, & de les obliger à ſe rendre ſous le canon de ces forts, pour y débarquer & y faire leurs chargements. L'ordre en fut donné; mais, faute de fonds pour faire les conſtructions néceſſaires, il eſt reſté juſqu'ici, comme tous les autres, ſans exécution. Si ce projet eût eu lieu, il eſt probable qu'inſenſiblement les habitants euſſent été forcés à ſe raſſembler autour de ces forts, & qu'ils auroient enfin formé des villes, comme l'a toujours eu en vue le gouvernement Anglois.

On fait monter à cent quarante mille

ames la population de la Virginie ; on comprend dans ce nombre les réfugiés François & les Negres, qui n'étoient pas compris dans le dénombrement de 1703, qui ne montoit qu'à trente-cinq mille cinq cents quatre-vingt-trois ; mais en les y comprenant la population se montoit à soixante mille ames. Cette province s'étant considérablement améliorée depuis, il n'est point étonnant que la population y ait plus que doublé.

Les gouverneurs de cette province ont tenté plusieurs fois d'amener par des encouragements les colons à fabriquer des toiles, des étoffes de laine, & à élever des vers à soie, ainsi qu'à établir des sauneries ; mais, quels qu'aient été jusqu'ici leurs efforts, ils n'ont encore pu établir solidement aucune de ces manufactures. La consommation du tabac, qui s'est considérablement étendue dans l'Europe, a déterminé les Virginiens à se borner à la culture de cette plante. Il est vrai qu'elle a cela de commode, qu'il ne faut qu'un fonds médiocre pour établir une plantation d'un rapport sûr & utile, & que les soins qu'exige cette espece de culture ne demandent pas beaucoup de bras. Mais elle n'est pas absolument dénuée de manufactures propres ; car il s'y fabrique quelques toiles du lin que le pays produit.

Le meilleur tabac de la Virginie, celui que les Anglois appellent *swet-scented tobaco*, se recueille sur une langue de terre qui s'avance entre la riviere d'Yorck & celle de James. Ce tabac vaut quelquefois douze deniers sterlings. Le prix ordinaire est infiniment moindre, puisqu'il ne coûte à Londres, tous frais payés, que deux deniers un quart, un peu moins par conséquent que cinq sous tournois.

La Virginie est un pays très-fertile: il y croît une multitude infinie d'arbres & de fruits de toute espece. La mer qui baigne ses côtes, & les rivieres qui se déchargent dans la baie de Chéséapeack, abondent en poissons : on y pêche de la morue, des esturgeons, &c. La plupart de ces productions sont négligées, ou du moins la colonie ne tire pas de leur abondance & de leur variété autant d'objets de commerce que les autres colonies Angloises, dont nous avons déja fait mention.

Tout le négoce de la province aboutit, comme à son centre, à cette langue de terre qu'arrosent d'un côté la riviere d'Yorck, & de l'autre celle de James. Il consiste principalement dans la vente du tabac. Les Virginiens ont porté la préparation de cette denrée à une telle perfection, que le tabac qu'ils débitent passe pour le

meilleur

meilleur tabac du monde. Ils vendent aussi des cuirs verds, quelques pelleteries, des bois de charpente ; & ils envoient quelques provisions à la Barbade, ainsi qu'aux autres Antilles, dont ils rapportent en échange du rum, de la métasse & du sucre.

Dans la Virginie, le commerce ordinaire se fait par échange. Il ne laisse pas cependant de s'y trouver de l'argent monnoyé : on y en verroit davantage, si les habitants ne trouvoient du bénéfice à le faire passer dans d'autres colonies. Les principales monnoies qu'on y trouve & qui y ont cours, sont les sequins, les piastres, & d'autres especes frappées au coin d'Angleterre.

Les Virginiens tirent de la Grande-Bretagne les étoffes dont ils s'habillent, les outils & ustenciles dont ils se servent, tant dans leur ménage qu'aux champs. Ils en tirent aussi des selles, des brides, de la quincaillerie & de la dinanderie.

Quoiqu'ils demeurent au fond des bois, la culture de leurs plantations a tellement fixé leur attention, qu'ils sont obligés de faire venir aussi d'Europe leurs chaises, leurs fauteuils, & tous les autres meubles qui sont du ressort du tourneur; & il n'est même guere de fabrique en Angleterre, quelle qu'elle soit, qui ne leur envoie de

ses marchandises : aussi la consommation qu'ils en font, fournit de l'emploi à un nombre infini d'ouvriers en Angleterre.

[1680.]

Un des plus célebres établissements qui aient été fondés dans le Nouveau-Monde est la Pensylvanie, qui a pris son nom de Guillaume Penn, fils de l'amiral Anglois de ce nom. Ce pays a pour bornes à l'est l'océan Atlantique, au nord la Nouvelle Yorck & le Nouveau Jersey, le Maryland à l'est, au sud la Virginie. Sa profondeur, qui n'a d'autres limites que celles de sa population & de sa culture, a déja cent quarante-cinq milles. Le ciel de ce pays est pur & serein, l'air bon, & les eaux très-saines ; les saisons marquées, mais tempérées ; en un mot, le ciel semble avoir fait ce pays pour les gens qui l'habitent, & les habitants pour le pays.

On sçait que dès que les idées de réformation en matiere de religion se répandirent en Europe, elles y donnerent naissance à une infinité d'opinions plus extravagantes les unes que les autres. Parmi les sectes qui se distinguerent le plus par la singularité de leur croyance, celle des Anabaptistes mérite un examen particulier. Le symbole de ces sectaires étoit court. Ils se croyoient en possession

de la pure parole de Dieu, & à ce titre ils ne croyoient devoir communiquer avec aucune autre Eglise. Ils donnoient à tous un pouvoir égal de prêcher & de prophétiser, parce que l'Esprit de Dieu souffle, disoient-ils, où il lui plaît. Ils regardoient comme une Eglise dégénérée toute secte où la communauté des biens n'avoit pas lieu. Ils regardoient les magistrats comme inutiles dans une société de Chrétiens, & ne croyoient pas qu'un Chrétien dût jamais prendre les armes. Tout serment en justice étoit défendu dans cette Eglise. Les impuberes ne pouvant sentir l'importance des engagements qu'ils prennoient par le baptême, ce sacrement ne pouvoit être conféré qu'aux adultes, qui peuvent seuls le recevoir en connoissance de cause. Ils rebaptisoient donc ceux qui l'avoient été avant cet âge; d'où ils prirent le nom d'*Anabaptistes* ou *Rebaptisants*.

Cette secte souleva contre elle toutes les sociétés Chrétiennes; & la fureur avec laquelle elle fut par-tout attaquée, hâta sa ruine. Elle succomba, mais après une résistance qui coûta plus de sang qu'on ne devoit l'attendre. Nulle part autorisée, elle s'affoiblit. De l'obscurité elle tomba dans le mépris; mais elle donna lieu à celle qu'on appelle aujourd'hui les *Quakers*. Celle-ci, qui eut pour fondateur

George Fox, prit naiſſance en Angleterre, au ſein des horreurs des guerres civiles. L'imagination ardente de ce nouveau légiſlateur lui fit bientôt une foule de proſélytes, dans un pays où les delires de religion échauffoient toutes les têtes. La ſimplicité de leur extérieur, leurs dehors modeſtes frapperent d'abord. Toutes les marques extérieures de déférence pour qui que ce fût, furent proſcrites d'entr'eux. *Ni maître, ni valet*, fut leur deviſe; le ſeul nom d'*ami* ou de *frere* convenoit à des hommes & à des Chrétiens. Le magiſtrat n'en obtenoit aucune marque de conſidération, quel que fût le rang qu'il occupât dans la ſociété : ils tutoyoient tout le monde, les rois mêmes. Leur Evangile étoit la paix univerſelle. Ils n'exigeoient des autres hommes que leur ſalaire légitime. Point de cérémonies, point de temples, point de prêtres; étoit pontife qui ſe ſentoit inſpiré; les femmes mêmes n'étoient point excluës du don de prophétie. Cette ſecte, que le ridicule eût peut-être détruite à la longue, s'accrut comme toutes les autres par la perſécution; & celui qui, en lui donnant le plus d'éclat, lui donna enfin une ſorte de conſiſtance, fut le célébre Guillaume Penn, le fondateur de la fameuſe colonie dont nous allons parler.

Mais, pour le faire avec plus d'ordre & de clarté, nous avons besoin de remonter un peut plus haut, pour faire voir à quel titre sir William Penn acquit la propriété de cette colonie, aujourd'hui si florissante, & le séjour de la paix & du bonheur, autant qu'il puisse être donné à l'homme de le trouver sur la terre.

Le chevalier William Penn, un des amiraux qui commandoient la flotte d'Angleterre dans le temps du *Rump* *, fut envoyé par Cromwel, avec le colonel Vénables, pour attaquer Saint-Domingue. Quoique cette expédition n'eût point répondu à l'espoir qu'en avoit conçu le Protecteur, ce revers ne diminua rien de la bonne opinion qu'il avoit des talents de Penn, étant bien informé qu'elle n'avoit manqué que par la mauvaise conduite de Vénables, & que l'amiral s'étoit très-bien conduit en tout ce qui avoit été de son ressort.

Tant que durerent les troubles, le chevalier William Penn montra toute la chaleur de l'indépendant le plus zélé ; mais Charles II étant monté sur le trône, Penn

* *Rump* en anglois veut dire *croupion*. Ce fut ainsi qu'on appella en Angleterre, par dérision, le reste du parlement qui fit le procès à l'infortuné Charles I.

sentit qu'il ne pouvoit sans se perdre conserver les mêmes sentiments. Il trouva le moyen de faire sa paix avec le nouveau monarque, & sçut se mettre si bien dans l'esprit du duc d'Yorck, que ce prince ayant été nommé grand-amiral d'Angleterre, Penn fut choisi par lui pour commander à sa place. Il répondit en toutes occasions à la confiance du duc; & Charles II, satisfait de ses services & des marques de son attachement, lui promit la concession de cette partie du continent de l'Amérique septentrionale à laquelle son fils donna depuis le nom de *Pensylvanie*. Penn avoit un parent Non-Conformiste qui s'étoit retiré des premiers dans la Nouvelle Angleterre : ce fut vraisemblablement après les informations qu'il en reçut, & sur le compte qu'il lui rendit de l'excellence du terrain, que cet amiral se détermina à en demander la propriété.

Son fils, nommé comme lui *William Penn*, s'étant fortement imbu des principes des Quakers, ne se mit pas fort en peine de solliciter l'expédition de la charte de concession des terres promises à son pere; mais il réclama des sommes assez considérables qui lui étoient dues, & que Charles II n'étoit guere en état de payer. Pour lui tenir lieu de sa créance, on lui offrit la propriété du pays promis à l'ami-

tal. La crainte de tout perdre en refusant cette offre ; & le desir de procurer à ceux de sa secte, que l'on inquiétoit en Angleterre, une retraite dans ce pays, la lui firent accepter. Il y a lieu de croire qu'il avoit déja songé à donner son nom à ce pays, puisque, dans la charte de propriété qui lui fut expédiée, il est désigné sous le nom de *Pensylvanie*, du nom du fondateur de cette colonie, & des forêts immenses qui couvroient ce pays. Cette charte lui donne en propriété toutes les terres comprises entre les quarantième & quarante-troisième degrés de latitude nord dans l'Amérique septentrionale, sans limitation de profondeur.

Penn, pour consolider son droit, obtint depuis le consentement du duc d'Yorck, à l'effet d'annexer à la Pensylvanie quelques parties du Nouveau Jersey, qui resserroient sa province à l'est, & qu'il avoit acquises du lord Barkley & des héritiers de sir George Carteret, pour une somme de quatre mille livres sterlings, pour éviter toute contestation sur les limites ; & il y fut autorisé par une seconde charte de Charles II.

[1681.]

Dès le commencement de la présente année, & moins d'un an après avoir obtenu

ses patentes du gouvernement Britannique, Penn se rendit dans les terres de sa concession, où il avoit déja envoyé quelques bandes d'Anglois imbus des mêmes principes que lui en fait de religion, pour préparer le pays à la colonie qu'il se proposoit d'y établir.

Ce vaste pays est borné à l'est par la baie de Delaware, au nord par la Nouvelle Yorck, il a le Maryland au sud, & à l'ouest des pays non encore reconnus, & habités par des nations Indiennes qui occupent l'intérieur des terres.

On divise la Pensylvanie en haute & basse, divisées chacune en trois comtés. Les trois comtés de la Pensylvanie supérieure sont ceux de Buckingham, de Philadelphie & de Chester. Ceux de la basse Pensylvanie sont New-Castle, Kent & Sussex. Cette province en totalité a trois cents trente milles de longueur, sur deux cents de largeur jusqu'à présent.

Dans le comté de Philadelphie il y a deux villes considérables, qui sont Francfort & Philadelphie. La premiere de ces deux villes n'est ni moins grande ni moins bien bâtie que Bristol en Angleterre. La majeure partie de ses habitants est d'origine Suédoise ou Hollandoise.

Quant à Philadelphie, cette ville peut être comptée au nombre des plus belles

du monde. Sa ſituation entre deux rivieres navigables, la Delaware & la Schuylkill, invite à s'y fixer. Le nombre des maiſons qui la compoſent s'accroît chaque jour. On obſerva, comme il ſe pratique & comme il eſt facile de le faire dans les villes qu'on conſtruit, de la bâtir ſur un plan uniforme, & conformément à celui qui fut arrêté lorſqu'on traça l'enceinte de ce fameux établiſſement.

Dès la premiere année de ſa fondation, on y comptoit plus de cent maiſons; aujourd'hui on en compte plus de deux mille, qui ſont en général beaucoup mieux bâties que dans les meilleurs villes de l'Angleterre. La ſûreté de ſon port, la bonté de ſes eaux, a contribué à peupler cette place, & plus encore à rendre ſon commerce floriſſant. Elle a quantité de très-riches négociants, dont pluſieurs ont équipage. Il s'y tient deux foires conſidérables par an, & deux marchés par ſemaine.

Les Quakers forment le plus grand nombre des habitants de Philadelphie; il s'y eſt joint des Proteſtants de différentes ſectes, il y en a même de la communion Anglicane, qui y ont un temple où le ſervice ſe fait ſelon les rites de cette Egliſe. Les Quakers ont vu, dans le principe, ce mélange de religion de mauvais œil; mais peu à peu ils s'y ſont fait, & le ſup-

portent actuellement sans murmure. Les autres sectes ont de même des lieux où ils s'assemblent pour l'exercice de leur religion. Le quai qui borde la ville du côté de la mer, est de la plus grande beauté: un navire de cinq cents tonneaux peut y aborder, & y débarquer sa cargaison.

La réunion de tant d'avantages a rendu Philadelphie fameuse, & l'une des places les plus commerçantes de l'Amérique Angloise. Il y a lieu de présumer pour la suite que sa puissance ira toujours en augmentant, & qu'elle surpassera bientôt, par le nombre & par la richesse de ses habitants, les villes les plus considérables du Nouveau-Monde. Il s'y est établi des ouvriers de tous les genres. Il y a actuellement une imprimerie toujours occupée, & qui publie une gazette toutes les semaines.

La haute Pensylvanie gît sous la même latitude que Naples en Italie, & Montpellier en France, deux places des plus saines & des plus agréables qu'on connoisse en Europe; mais il s'en faut beaucoup qu'on puisse conclure de ce rapport de latitude une température égale d'air entre cette partie du Nouveau-Monde, & les pays qui sont en Europe sous le même parallele.

Il est de fait que les climats, dans tout le continent de l'Amérique, different beau-

coup de ceux qui leur correspondent en Europe. La baie de Hudson, par exemple, & la Tamise, sont presque à la même élévation du pôle; cependant les pays qu'arrose la Tamise jouissent d'un climat tempéré, tandis que ceux qui environnent la baie de Hudson sont inhabitables, par la rigueur excessive du froid qu'y ressentent les Européens nés dans l'ancien monde sous le même parallele.

L'hiver dans la Pensylvanie est quelquefois assez rude pour glacer la riviere de Delaware; & la chaleur n'y est pas moins grande pendant l'été qu'en Italie, si elle n'y est plus forte; & si des bises qui s'élevent dans cette saison n'en tempéroient l'ardeur, il seroit difficile de la supporter. Ces sortes de vents frais viennent ordinairement du sud-ouest dans cette saison: dans les trois autres, le vent vient presque toujours du nord-ouest. Cette direction presque constante du vent, explique très-naturellement la cause des grands froids qui se font sentir dans la Pensylvanie. Ces vents, en effet, passant sur des lacs immenses & des montagnes couvertes de neiges, telles que sont celles du Canada, doivent se refroidir considérablement avant d'arriver dans cette province, & y apporter ce froid qui s'y fait sentir si vivement, quoique à une la-

titude où la chaleur eſt grande en Europe dans les pays qui lui correſpondent.

Malgré la rigueur des hivers, la terre y eſt fertile, graſſe, aiſée à eſſarter; les racines des arbres ne s'y enfonçant pas à une grande profondeur. Un grand nombre de rivieres, & beaucoup de canaux creuſés de main d'hommes, entrecoupent ce pays de maniere à y rendre les tranſports faciles, & à accélérer ſingulièrement les opérations du commerce. Il y croît des arbres de toute eſpece, comme le chêne, le frêne blanc & noir, le hêtre, le noiſetier, le cedre, le noyer, le cyprès, les peupliers, l'arbre à gomme, le ſaſſafras, &c.

Les bleds, les légumes, les fruits y viennent en abondance. On y cultive ſurtout le maïs ou gros mil, le chanvre, le lin. Un boiſſeau de bled, grains ou légumes de toute nature, y produit depuis quarante juſqu'à ſoixante boiſſeaux. On peut inférer de-là combien la terre y eſt fertile. Un colon nommé *Edouard Jones*, ayant ſemé dans ſa terre un grain d'orge venu d'Angleterre, ce grain produiſit ſoixante & dix tiges, chargée chacune d'un épi; mais ce fait étant unique, ce ſeroit exagérer que d'en conclure une fertilité égale de tous les autres & dans tous le pays. Les quadrupedes qui ſe trouvent dans ce pays ſont des daims, des élans,

des lapins, des castors, des loutres, des écureuils, des chats sauvages, des pantheres, des loups, des renards, des minks, des rats musqués, & l'animal qu'on nomme *pêcheur*. On y a transporté de l'Angleterre des chevaux, des bœufs & du menu bétail. Ces especes y ont tellement multiplié, qu'un planteur ordinaire (c'est le nom qu'on donne aux colons dans toutes les colonies Angloises) a communément des troupeaux de quatre à cinq cents pieces de gros & menu bétail.

La volaille y est très-commune. Les coqs & poules d'Inde y sont d'une grosseur extraordinaire, & du poids de quarante à cinquante livres. On y trouve en gibier des lievres, des faisands, des francolins, des ramiers, des perdrix, des merles, des cygnes, des oies & canards sauvages, des sarcelles, des beccassines, des corlis, &c.

La baie de la Delaware abonde en esturgeons, en anguilles, en perches, en éperlans, & en une infinité d'autres especes, dont l'énumération seroit ici superflue. On trouve dans la Pensylvanie des mines de fer très-riches par l'abondance du métal & sa qualité.

L'amour de l'humanité fut un des principaux motifs qui engagerent William Penn

à accepter l'équivalent que le gouvernement Britannique lui offroit pour les sommes qu'il reconnut devoir à son pere ; & cet équivalent fut un territoire immense, dans le continent de l'Amérique qu'on avoit négligé jusqu'alors, & qui lui fut cédé presqu'en souveraineté héréditaire. Guillaume Penn résolut d'en faire l'asyle du malheur & de la vertu persécutée. Les Quakers sur-tout furent les premiers objets de sa pitié ; mais, quoiqu'ils se présentassent en foule pour habiter sa concession, il ne voulut point la surcharger dans le principe, & n'en emmena d'abord que deux mille.

Peu satisfait d'un droit que sa patrie ne pouvoit lui donner contre le droit incontestable des anciens propriétaires, il signala son arrivée dans sa concession par un acte d'équité qui fit respecter & chérir sa personne & ses principes. Il acheta des naturels du pays, le vaste territoire qu'il se proposoit de peupler ; & les Sauvages s'affectionnant à la colonie naissante, la confiance s'établit entre les nouveaux planteurs & les nations qui les avoisinoient, & la bonne foi de part & d'autre en serra de plus en plus le doux lien ; de sorte que les Pensylvains & les Sauvages n'ont jamais eu entr'eux le plus léger différend.

La propriété, la tolérance, la liberté,

furent les fondements de la législation qui fut établie dans le pays. Sir William Jones, jurisconsulte, aussi connu par sa profonde érudition dans les matieres de droit, que par sa probité & son amour pour la patrie, dressa lui-même la constitution de ce gouvernement : nous ne doutons point que nos lecteurs ne voient avec plaisir & intérêt la charte que Penn donna à ses colons, & qui en fut la base.

Charte accordée par sir William Penn aux habitants de la Pensylvanie.

Le roi Charles II, par ses lettres-patentes sous le grand sceau d'Angleterre, ayant bien voulu, par les considérations mentionnées dans lesdites lettres, donner & accorder à moi William Penn, écuyer, comme fils & héritier de feu sir William Penn, & à mes hoirs & ayant cause, toute cette étendue de pays appellé *Pensylvanie*, en Amerique, avec les prérogatives & prééminences, pouvoir & autorité absolue nécessaires pour le bien-être & le bon gouvernement de cette province, à tous ceux qui ces présentes verront, salut.

Sçavoir faisons que pour lesdits bien-être & bon gouvernement de ladite province, & pour l'encouragement tant des planteurs, commerçants & artisans, que

d'autres qui peuvent y avoir intérêt, en conséquence du pouvoir qui m'est accordé, Je William Penn ai déclaré, accordé & confirmé, & par ces présentes, pour moi, mes hoirs & ayant cause, déclare, accorde & confirme à tous planteurs & habitants, de quelque ordre qu'ils soient, & concessionnaires dans ladite province, les franchises, libertés & propriétés suivantes, pour en jouir & être tenues & gardées à jamais par lesdits planteurs, concessionnaires & habitants de ladite province de la Pensylvanie.

1° Le gouvernement de cette province sera composé du gouverneur & des bourgeois & citoyens de la province, formant un conseil provincial, & une assemblée générale ou parlement : ce sera par eux que toutes loix seront dressées ou abrogées, les magistrats choisis, & les affaires publiques réglées de la maniere qui sera dite dans les articles suivants.

2° Les bourgeois & citoyens de la province s'assembleront le douzieme jour du douzieme mois de l'an 1682, & choisiront entr'eux soixante & douze personnes de mérite & d'une capacité reconnue, lesquelles s'assembleront le dixieme jour du premier mois suivant, pour former le conseil provincial.

3° De ce conseil provincial, choisi pour

la

la premiere fois en entier, un tiers servira trois ans, un autre tiers servira deux ans, & le dernier tiers servira seulement un an: alors ce dernier tiers sortira d'exercice le 12 de Décembre suivant, pour être remplacé par un nombre pareil de nouveaux membres; & ainsi de suite à perpétuité. L'assemblée générale ou parlement réuni à l'époque dessus dite, choisira de nouveau vingt-quatre personnes, qui font le tiers de soixante & douze dont le conseil provincial devra toujours être composé, pour y servir trois ans à la place des vingt-quatre sortis de place; ensorte que tous les ans un tiers du conseil provincial soit renouvellé, sans qu'aucun des membres puisse servir plus de trois ans. Si l'un des conseillers meurt dans le cours de son exercice, on en élira un autre à l'assemblée suivante pour le remplacer, & faire les fonctions seulement pour le temps que le décédé avoit encore à servir.

4° Après les sept premieres années de l'établissement, aucun des membres du conseil qui aura fait son temps ne pourra être élu de nouveau; afin que tous les habitants, pouvant avoir part au gouvernement les uns après les autres, aient l'intérêt & le desir de se mettre au fait des matieres publiques.

5° Dans tous les cas d'importance, tels

que l'examen d'un bill à proposer pour faire une loi, l'érection d'une cour de judicature, le choix des officiers, les membres du conseil provincial ne pourront former un *quorum*, c'est-à-dire ne seront pas censés en nombre suffisant pour décider, à moins que les deux tiers d'entr'eux ne se trouvent rassemblés, & une proposition du genre spécifié dans cet article ne pourra passer que les deux tiers ne l'approuvent; mais, dans les cas moins importants, vingt-quatre membres dudit conseil feront un *quorum*, & les affaires s'y décideront à la pluralité des voix.

6° Le gouverneur ou son député pourra présider dans le conseil provincial, & y aura trois voix; & ledit conseil provincial tiendra ses séances, ou les continuera selon qu'il s'ajournera ou qu'il sera ajourné par ses comités, dont la forme sera réglée par l'article 13 de la présente charte.

7° Le gouverneur & le conseil provincial dresseront les bills qu'ils jugeront convenables aux progrès & à l'avantage présent de la colonie, pour les proposer ensuite à l'assemblée générale ou parlement. Ces bills seront affichés dans les lieux les plus fréquentés trente jours avant la tenue de l'assemblée générale, afin que la colonie puisse les examiner, & décider en connoissance de cause s'il est avantageux ou non d'en faire une loi.

8° Le gouverneur & le conseil provincial seront chargés de veiller à ce que les loix, statuts & ordonnances qui auront été arrêtés par l'assemblée générale, soient exécutés selon leur forme & teneur.

9° Les susdits gouverneur & conseil provincial veilleront pareillement à la sûreté & à la tranquillité de la colonie, & sur-tout à ce que personne n'entreprenne d'altérer ou renverser la constitution du gouvernement.

10° Ils auront aussi le droit dans tous les temps de décider du lieu où l'on bâtira les villes, & où seront établis les ports, foires & marchés; de même que de la direction & alignement des rues, & de la forme extérieure des édifices. Les grands chemins & ceux de traverse seront aussi de leur jurisdiction.

11° Le gouverneur & le conseil provincial auront également dans tous les temps le pouvoir d'examiner les comptes des trésoriers publics, & de punir ceux qui se seront approprié quelques parties des revenus de l'Etat, ou même qui les auront employés à d'autres usages qu'aux destinations arrêtées par lesdits gouverneur & conseil provincial ou le parlement.

12° Les susdits auront pareillement l'ins-

pection & administration des écoles publiques, & encourageront par des récompenses ceux qui s'appliqueront aux sciences pratiques, ainsi que les auteurs des inventions utiles à la colonie, ou établissements qui lui seront avantageux.

13° Le conseil provincial, afin de mieux remplir les fonctions qui lui sont attribuées, & de mieux répondre à la confiance de la colonie, sera partagé entre quatre comités, chacun par conséquent de dix-huit membres dudit conseil; lesquels dix-huit conseillers seront tirés également des trois ordres d'élection. Chaque comité aura son département particulier, sçavoir: le premier prendra soin des plantations, de l'assiette des villes, ports, marchés, grands chemins, & connoîtra des contestations & procès qui s'éleveront dans les choses relatives à cette partie de l'administration. Le second aura le département de la justice entre les particuliers, la police de la colonie. Le troisieme aura l'administration des finances & du commerce, conformément aux loix qui se feront sur ces objets: il encouragera les manufactures, la culture des terres, & réglera les dépenses publiques, vérifiera les comptes des trésoriers & de tous autres comptables. Le quatrieme aura l'inspection des mœurs,

protégera les arts, & procurera la meilleure éducation possible à la jeunesse, pour former des sujets utiles à la colonie.

Le *quorum* de chacun de ces quatre comités sera de six conseillers, c'est-à-dire deux de chaque ordre d'élection, ce qui formera un conseil permanent composé de vingt-quatre membres, lequel aura le pouvoir du conseil provincial, le nombre de vingt-quatre étant le *quorum* de ce conseil.

Dans tous les cas qui ne sont pas exceptés par le cinquieme article de la présente charte, le gouverneur ou son député pourra présider le conseil permanent. En l'absence du gouverneur ou de son député, si l'un ni l'autre n'ont pris soin de nommer un président, le comité en élira un qui n'exercera que pour le temps de l'absence du président né, qui est le gouverneur ou son député. Ce qui sera décidé dans ce comité sera référé au conseil de la province, & ne pourra avoir d'exécution qu'il n'ait été approuvé par ledit conseil. Ces différents comités ne tiendront pas leurs séances en même temps, à moins d'un cas de nécessité.

14° Afin que les habitants de la colonie puissent avoir une influence plus pleine & plus entiere dans la législation, il est déclaré, accordé & confirmé que, de la

même maniere dont il a été parlé ci-dessus pour l'élection d'un conseil provincial, les habitants, de quelque ordre qu'ils soient, choisiront tous les ans parmi eux deux cents personnes qu'ils jugeront les plus capables pour être leurs représentants dans l'assemblée générale ou parlement, qui tiendra sa premiere séance le douzieme jour du second mois de l'année suivante dans la capitale de la province, où, durant huit jours, les membres de ce parlement pourront librement conférer les uns avec les autres, & avec un comité du conseil provincial, composé de trois conseillers de chacun des quatre grands comités, faisant douze en tout, & qui sera pour-lors établi pour recevoir les propositions ou représentations qu'ils jugeront à propos de faire sur les bills proposés par placards publics. Le neuvieme jour, ce parlement s'assemblera ; & , après lecture faite des bills par le secrétaire du conseil provincial, il les recevra ou les rejettera. Il faudra les deux tiers des voix de l'assemblée générale, s'il s'agit de loix ou d'élection de magistrats.

15° Les loix proposées étant admises par le parlement, seront enregistrées comme faisant la regle de la province, sous ce titre : *Loix établies par le gouverneur, avec le consentement & l'approbation des membres*

composant le conseil provincial & l'assemblée générale.

16° Afin que les loix aient une sanction plus solemnelle, l'assemblée générale sera composée pour la premiere fois de tous les habitants sans exception, & par la suite seulement de deux cents membres, comme il a été dit plus haut, sauf à augmenter ce nombre à mesure que la colonie se peuplera, de sorte cependant qu'il ne puisse excéder celui de cinq cents. A l'égard de la maniere de procéder à cette élection, le conseil provincial proposera sur ce point ce qu'il croira de plus convenable, & l'assemblée générale décidera.

17° Le gouverneur & le conseil provincial pourront ériger des tribunaux permanents par-tout où ils les jugeront nécessaires. Le treizieme jour du premier mois de chaque année, le conseil provincial présentera au gouverneur le double de ce qu'il faudra de sujets pour remplir les fonctions de juges, de greffiers, de trésoriers, pour exercer dans cette année; & le gouverneur choisira, dans trois jours de la date de la présentation, parmi ceux qui lui auront été présentés. S'il néglige de faire ce choix, le premier nommé dans les listes pour chaque partie & cha-

que lieu exercera de droit l'année ſuivante la place à laquelle il aura été élu.

18° Mais comme la province, vu ſon état préſent, ſouffriroit d'un trop fréquent changement de magiſtrats, pour ne pas retarder ſes progrès; je, William Penn, crois devoir, dans ce commencement, nommer & propoſer pour juges, greffiers, tréſoriers, sherifs, juges de paix & coroners, ceux qui paroiſſent les plus capables d'exercer ces charges, pour en faire les fonctions auſſi long-temps que le défaut de population de la colonie l'exigera, & qu'ils les rempliront à la ſatisfaction publique: après la démiſſion deſdits officiers, ou leur décès arrivant, il ſera procédé à l'élection de nouveaux, ſuivant qu'il a été preſcrit par l'article 17.

19° L'aſſemblée générale continuera ſes ſéances jusqu'à ce qu'elle ait paſſé les loix qu'elle aura jugé devoir paſſer, cité & jugé ceux qui ſeront à citer & juger, & juſqu'à ce que le conſeil provincial lui ait fait ſçavoir qu'il ne reſte rien à propoſer de plus; laquelle déclaration rompra l'aſſemblée ſans autre formalité. Mais le cas avenant où durant l'année de ſon élection, le gouverneur & le conſeil auroient de nouvelles propoſitions à faire, dont l'exécution demanderoit célérité, le même parlement reprendra ſes ſéances.

20° Toutes les difficultés qui pourroient survenir au sujet des élections des membres du conseil provincial, qui doivent être les représentants perpétuels de la nation ou de ceux du parlement, ainsi que toutes les contestations qui pourroient naître à l'occasion de la législation, du choix des magistrats, des accusations intentées par le parlement, des jugements rendus sur ces accusations contre les gens prévenus ou atteints des crimes, enfin dans tous les cas importants, seront terminées par la voie du scrutin ; & à moins que les affaires ne requierent la plus grande célérité, aucune d'elles ne sera décidée dans le conseil provincial, ou les différents comités, le jour même qu'elle aura été agitée.

21° Toutes les fois que le gouverneur sera au-dessous de vingt-un ans, & que son pere avant sa mort n'aura point nommé des gardiens ou commissaires, ou que ces gardiens & commissaires seront décédés durant la minorité dudit gouverneur, le conseil provincial nommera d'office des gardiens ou curateurs commissaires au nombre de trois, l'un desquels présidera les deux autres sous le nom de *député* ou *chef-gardien*, & remplira les fonctions de gouverneur, en n'agissant néanmoins que de l'avis des deux autres en tout ce

qui regardera les affaires publiques de la province.

22° Lorſque les quantiemes du mois exprimés dans cette charte tomberont le dimanche, les affaires marquées pour ce jour ſeront remiſes au lendemain, à moins que les circonſtances n'admettent point de délai.

23° Le conſeil provincial, ainſi que l'aſſemblée générale, ne pourront altérer, ou changer, ou abroger aucun article de la préſente charte, ſans le conſentement du gouverneur, ſes hoirs & ayant cauſe, & des ſix ſeptiemes des habitants de la colonie.

24° Enfin, je, William Penn, pour moi, mes hoirs & ayant cauſe, ai ſolemnellement déclaré, accordé & confirmé, & ici ſolemnellement déclare, accorde & confirme que ni moi, mes hoirs & ayant cauſe, ne ferons ou ferons faire aucune choſe contraire aux *libertés* exprimées dans la préſente charte, déclarant tous réglements contraires nuls & ſans effet. En foi de quoi j'ai ſigné cette préſente charte, & j'ai appoſé le grand ſceau de mes armes, le vingt-cinquieme jour du ſecond mois, vulgairement appellé Avril, de l'an de grace mil ſix cent quatre-vingt-deux.

Nous ne donnerons à la curioſité du lecteur que cette charte pour lui faire

connoître le système de législation de la Pensylvanie, tel que sir William Penn l'établit. Il importeroit de connoître les premieres loix qui furent passées dans la premiere assemblée générale de cette province; mais, la nature de cet ouvrage ne nous permettant pas d'entrer dans un pareil détail, nous n'en rapporterons que trois.

1° Aucun impôt ne peut être levé dans la Pensylvanie, sous quelque nom & pour quelque cause que ce soit, que par une loi expresse, à laquelle le parlement de la province a donné son consentement; & quiconque perçoit des impôts qui n'ont pas été établis par cette voie, ainsi que ceux qui ont la foiblesse de les payer, sont regardés comme traîtres à la patrie, ennemis publics, & punis comme tels.

2° Tout enfant au-dessus de douze ans sans exception, quelle que soit sa fortune actuelle ou à venir, doit apprendre un métier ou un commerce, afin qu'il n'y ait point d'oisifs dans la colonie, mais que le pauvre puisse toujours subsister, & que le riche ait une ressource & ne périsse pas de misere, si sa fortune vient à lui manquer par quelque accident.

3° Pour prévenir les procès, les cours de chaque comté doivent élire trois officiers, qu'on appelle *les faiseurs de paix*,

dont les fonctions sont de concilier les particuliers lorsqu'il survient entr'eux quelques différends ou quelque discussion d'intérêt, sur lesquels les parties ne conviennent point entr'elles, soit que ce soit de bonne foi des deux parts, soit que ce soit de mauvaise foi de la part d'une d'elles, comme il arrive le plus souvent. Les colons apporterent quelques légeres modifications à divers articles de cette charte que le propriétaire leur avoit donnée; d'ailleurs ils promirent de s'y conformer.

Sir William Penn, après avoir réglé de cette maniere, & à la satisfaction des Pensylvains, ce qui concernoit sa colonie, repassa en Angleterre pour veiller aux affaires qu'il avoit laissées dans ce pays-là. Quelques propos peu mesurés qu'il tint ou qu'on lui prêta sur le compte de Guillaume III à son avénement au trône, le rendirent suspect; on l'accusa d'être Jacobite zélé, & on le dépouilla du gouvernement de la colonie qu'il avoit fondée: mais les Quakers, qu'il avoit si bien servis, l'appuyerent à leur tour de tout leur crédit, & vinrent à bout de lui faire rendre le gouvernement qu'on lui avoit ôté.

Penn ne donna à sa postérité que le droit de nommer un gouverneur à la colonie; mais il voulut que l'utile de sa

place ne fût qu'une contribution volontaire, & que son autorité n'eût d'effet qu'avec le concours des députés du peuple, qui étoient élus dans le secret pour éviter toute corruption. Une loi se formoit par la pluralité des suffrages ; mais il en falloit les deux tiers pour établir un impôt. Le fondateur céda mille acres de terre pour quatre cents cinquante livres, & en donna cinquante acres par tête à chaque famille qui n'étoit pas en état d'acheter, à la charge d'une rente perpétuelle d'un sou dix deniers & demi par acre. Les officiers de justice n'avoient aucun salaire des parties, & par conséquent nul intérêt d'allonger les procès. La prospérité rapide & soutenue de cette colonie, prouve la bonté de la législation de Penn. Un peuple pacifique & ami de l'humanité, aux vertus duquel on est forcé de rendre hommage, prouve de son côté que, sans tout l'appareil de l'autorité, on peut être tranquille & heureux.

Le sol de ce pays est en général fertile. Quand Penn y établit ses colons, ils n'y virent d'abord que des bois de construction, des mines de fer à exploiter ; mais en défrichant ils s'apperçurent de la fertilité de la terre, qui nourrit bientôt d'innombrables troupeaux, qui produisit des fruits, des légumes de toute espece,

du lin, du chanvre, du ſeigle & du maïs en abondance. La tolérance univerſelle établie dans ce pays le couvrit d'un peuple nombreux, qui, malgré l'oppoſition des ſyſtêmes religieux, a toujours vécu dans une concorde admirable, également éloignée de l'eſprit d'intolérance & de proſélytiſme, cauſe de tant troubles dans les autres pays de l'univers.

[1682.]

Nous avons vu qu'en 1673, La Salle avoit propoſé à la cour de Verſailles la découverte du Miſſiſſipi par mer. Lorſque le temps & les précautions eurent amené les choſes au point de maturité où il les vouloit, il s'embarqua ſur le fleuve de ce nom, & le deſcendit juſqu'à ſon embouchure, qu'on trouva, comme on l'avoit conjecturé, dans le golfe de Mexique. C'étoit un grand pas de fait. La Salle, qui voyoit ce qui reſtoit à faire, regagna promptement Québec, d'où il alla propoſer en France la découverte du Miſſiſſipi par mer, & l'établiſſement d'une colonie qui ne pouvoit manquer de devenir intéreſſante.

[1682.]

Les François, jaloux de voir une nation rivale établie ſi près d'eux, réclamerent

le droit qu'ils prétendoient avoir à la propriété de la baie de Hudſon & des pays adjacents, comme faiſant, ſelon eux, partie du Canada, dont cette baie n'eſt pas bien éloignée. En effet, de la rive ſeptentrionale du fleuve Saint-Laurent, aux côtes les plus méridionales de la baie de Hudſon, la diſtance eſt au plus de cent cinquante lieues communes de France: ce qui n'eſt pas compté, dans cet immenſe continent, pour un grand éloignement; & dans l'intervalle qu'il y a de ce fleuve à la baie de Hudſon, on rencontre la riviere Sainte-Marguerite, qui ſe décharge dans le fleuve Saint-Laurent, & la riviere Robert, qui a ſon embouchure dans la baie de Hudſon; de ſorte que de l'une à l'autre riviere il n'y a qu'un paſſage de cent cinquante milles anglois.

Les négociants de Québec, voyant les ſuites de la faute qu'ils avoient faite, en négligeant les projets de Des Groſeillers & Radiſſon, s'intriguerent pour les détacher du parti des Anglois, & y réuſſirent; &, après les avoir regagnés, ils les engagerent à ſe charger du commandement de deux navires, pour former, au nom du roi de France, des établiſſements ſur les côtes de la baie. Ils eſpéroient pouvoir, par ce moyen, ſe mettre en état d'écarter des concurrents qui, par leur poſition, inter-

ceptoient l'ancien commerce qu'ils faisoient avec les Sauvages qui habitoient les pays situés autour des lacs supérieurs; & ce furent ces mêmes négociants qui firent les frais de cette expédition.

Des Groseillers & Radisson, rentrés au service de leur patrie, mirent en mer en la présente année 1682, conduisirent les deux navires des négociants de Quebec, & éleverent un fort sur les bords de la riviere Sainte-Therese. En s'en retournant, après avoir fait la traite avec les naturels du pays, ils laisserent dans leur petit fort huit hommes, sous les ordres de Chouart, fils de Des Groseillers & neveu de Radisson; mais, n'ayant point eu lieu d'être satisfaits de la compagnie qui les avoit employés, ils quitterent une seconde fois le Canada, & vinrent à Paris. Le lord Preston, alors ambassadeur de Sa Majesté Britannique à la cour de France, ayant appris leur retour, & qu'ils croyoient avoir lieu de se plaindre, les fit solliciter sous main de passer à Londres, où ils auroient lieu de se louer du gouvernement.

Des Groseillers résista aux avances qui lui furent faites; mais Radisson y céda, & se rendit en Angleterre, où la cour lui fit une pension de douze cents livres, dont il jouit jusqu'à sa mort.

[1683.]

[1683.]

Sous la minorité de Charles, dom Isidoro Otondo, s'étant chargé de réduire la Californie à l'obéissance des rois Catholiques, la cour de Madrid conféra aux Jésuites le gouvernement spirituel de cette contrée ; mais elle procéda avec tant de lenteur à donner les ordres nécessaires pour l'armement de l'amiral que ce ne fut que le 18 Mai 1687 qu'il se trouva en état de se rendre à sa destination. Avec deux vaisseaux bien pourvus de munitions de toute espece, deux cents hommes de débarquement, sans les équipages, on fit encore partir une bélandre chargée de vivres, qui erra long-temps dans ces mers, sans pouvoir rejoindre les vaisseaux.

On descendit au port *de la Paz*, où l'on fut cinq jours sans voir aucun Indien ; mais, au moment où les troupes de débarquement établissoient leur quartier, on les vit arriver en armes & d'un air menaçant. Les Jésuites embarqués allerent au-devant d'eux, leur firent des présents qu'ils rejetterent d'abord, & qu'ils finirent par accepter. Dès-lors la paix s'établit entre les deux nations. Les Californiens vinrent depuis fréquemment au camp des Espagnols, où on leur fit éprouver leurs armes contre des targes de cuir

qu'elles ne purent percer, & on leur montra l'effet de nos armes à feu qui les perçoient sans effort, ce qui intimida fort ces Barbares simples & ignorants.

On envoya ensuite des partis à la découverte, l'un desquels dirigea sa marche au sud-ouest du port de la *Paz*, vers les Guaicuros, les plus indociles des Indiens de ce pays. L'autre prit sa route vers l'est, & trouva dans une vallée étroite les Coras, peuples très-doux & très-sociables. Les premiers, qui souffroient impatiemment l'établissement des Espagnols, ne pouvant les intimider par leurs menaces, vinrent attaquer leur camp ; mais la décharge d'un seul pierrier, qui en tua une douzaine, leur en imposa tellement, qu'ils ne furent plus tentés de revenir à la charge pour cette fois. On y resta sans événements jusqu'à ce que les premieres provisions fussent à peu près épuisées ; mais, la bélandre n'arrivant point, les troupes demanderent à repasser au continent. L'amiral, forcé par la nécessité, céda à leurs instances, & revint à Cinaloa ; vendit à Hiaqui sa vaisselle & une partie de ses effets, pour repasser à la Californie, résolu d'aborder à une plus haute latitude, où on l'avoit assuré qu'il trouveroit des gens plus traitables, & plus de moyens de subsistance.

Parti le 6 Octobre, il aborda à une

grande baie par le vingt-sixieme degré de latitude, qu'il nomma *Saint-Bruno*. Il s'y établit, & en partit en Décembre, avec un détachement & les missionnaires, pour reconnoître la largeur de la péninsule. Après trois jours de marche, ils se trouverent au pied d'une haute montagne qu'ils monterent avec peine, & sur laquelle ils trouverent une plaine d'une vaste étendue, où ils rencontrerent dix-sept Indiens qui leur apprirent qu'à quelque distance de-là ils trouveroient une petite riviere qui se jettoit dans la mer; mais, ayant poussé cinquante lieues plus loin, & ne trouvant rien, ils s'en revinrent à leur établissement de Saint-Bruno.

L'amiral employa un année entiere à reconnoître l'intérieur du pays, & les missionnaires à apprendre les deux langues qu'on y parle, à se faire un vocabulaire, & à composer un catéchisme dans l'idiome Californien. Un article, celui de la résurrection, les embarrassoit fort à exprimer: ils s'aviserent d'un expédient singulier, pour apprendre des Sauvages de quel mot ils se servoient pour rendre une pareille idée.

Ils prirent un vase plein d'eau, & en présence des Indiens ils y plongerent des mouches vivantes, & les y tinrent assez long-temps pour qu'elles eussent perdu tout

sentiment ; ensuite ils les retirerent, & les couvrirent de cendres en les exposant au soleil, dont la chaleur les eut bientôt ranimées. Alors les Sauvages étonnés, les voyant revivre, s'écrierent *ibimuhieté*, qui veut dire, elles sont ressuscitées ; ce que les peres écrivirent pour faire comprendre aux Indiens le mystere de la résurrection. Les Sauvages des environs de Saint-Bruno sont fort traitables : ils étoient dociles, & exacts aux instructions. Plusieurs d'entr'eux devinrent les catéchistes de leurs parents, de leurs amis ; au point qu'au bout d'un an il y avoit plus de quatre cents adultes en état de recevoir le baptême. Cependant les peres dans la crainte de les voir retourner à l'idolatrie, n'en baptiserent que treize à l'article de la mort, dont trois seulement revinrent de leur maladie, & s'attacherent aux missionnaires.

[1683.]

Ce fut dans cette année que la cour d'Espagne, ayant à cœur la conquête de la Californie, demanda au conseil du Mexique, ce qu'il en pourroit coûter annuellement pour les établissements qu'on pourroit faire dans ce pays-là. Le trésorier de l'Audience de Mexico, après un examen très-reflechi, jugea qu'il en pourroit coûter trente mille piastres qui sont

à peu près 247500 liv. de notre monnoie: mais une guerre qui survint dans le continent pendant ces circonstances, fit oublier la Californie; & le projet de s'y établir ne fut repris & suivi qu'en 1697.

[1684.]

La confédération des colonies de la Nouvelle-Angleterre, qui avoit lieu depuis 1643, subsista jusqu'en la présente année, qu'il plut à Charles II de révoquer les chartes données par ses prédécesseurs, & de changer la constitution de ce pays. Ce prince réunit New-Plymouth à la colonie de Massachusset, dont il fit un seul gouvernement, duquel il fit dépendre la Connecticute, Newhaven, Rhodeisland & la Province. Le Nouvel Hampsire devoit avoir un gouverneur particulier par ce nouvel arrangement; mais la même personne ayant été nommée aux deux gouvernements dans le principe, les choses sont restées depuis sur le même pied; & le gouverneur général, qui réside à Boston, réunit toute l'autorité dans ce pays. En même temps que Charles II fit ces changements dans la Nouvelle Angleterre, il priva les colons du droit d'élire leurs magistrats, & tira sur eux des impôts de sa seule autorité. Ce despotisme, qui eût opéré la ruine totale de cet important

établissement, ne fut heureusement pas de longue durée. A peine eut-on appris dans la Nouvelle Angleterre la révolution qui détrôna Jacques II, en 1688, que les Bostoniens, fatigués des procédés arbitraires de leur nouveau gouverneur, prirent les armes, l'arrêterent; &, après l'avoir tenu quelque temps en prison, ils le firent repasser en Europe, & continuerent de se régir par les mêmes constitutions qui avoient fait leur regle jusqu'à la révocation de leurs chartes.

[1684.]

En l'année 1682, La Salle s'étoit assuré que le Mississipi se déchargeoit dans le golfe de Mexique: on lui donna dans celle-ci quatre bâtiments de diverses grandeurs, avec environ cent cinquante hommes de débarquement. Pour avoir porté trop à l'ouest il manqua le terme, & arriva, le 10 Janvier 1685, dans la baie Saint-Bernard, à cent lieues du Mississipi. Cette erreur pouvoit se réparer; mais La Salle, fier & qui s'étoit brouillé avec le commandant de sa petite flotte, le renvoya pour ne lui point avoir obligation, croyant que la baie où il étoit entré ne pouvoit être qu'un bras de la riviere qu'il cherchoit. S'étant désabusé, il perdit sa mission de vue, & voulut s'appro-

cher des mines de Sainte-Barbe. Il s'occupoit de cette idée, lorſqu'il fut maſſacré par ſes troupes, qu'il avoit révoltées par ſa hauteur. Mais ſes aſſaſſins ſe punirent les uns par les autres. La faim, la fatigue, les Eſpagnols acheverent le reſte, & la Louiſiane fut oubliée en France.

[1685.]

Un zele outré, & peut-être mal-entendu, fit en cette année à la France une plaie plus funeſte en quelque ſorte que celle de la Saint-Barthelemy. La révocation de l'édit de Nantes fit paſſer à l'étranger la portion la plus induſtrieuſe & la plus active de l'Etat, avec nos arts & nos fabriques. L'Etat avoit perdu Colbert depuis deux ans. Ce même Colbert, qui avoit porté nos arts & nos manufactures à un ſi haut degré de ſplendeur & de proſpérité, & qui avoit ſçu rendre l'Europe tributaire de l'induſtrie Françoiſe, ſe fût ſans doute oppoſé de tout ſon pouvoir à l'exécution d'un projet ſi odieux; mais ce que le fanatiſme n'oſa tenter de ſon vivant, il l'exécuta après ſa mort. La religion du prince fut ſurpriſe, on lui cacha ſoigneuſement toutes les horreurs qui accompagnerent & ſuivirent l'exécution de cette proſcription horrible, & l'étranger s'enrichit de nos pertes. L'art de fabriquer les caſtors ayant paſſé aux An-

glois, ils songerent sérieusement à étendre le commerce des pelleteries. Burnet, qui commandoit la colonie de la Nouvelle Yorck, ayant coupé la communication entre Albany & le Canada, en fortifiant à ses frais le comptoir d'Oswégo sur le lac Ontario, qui étoit le passage le plus fréquenté pour se rendre à Montréal, le partage des pelleteries & des castors se trouva dès-lors à peu près égal entre les Anglois & les François : nous verrons que depuis la perte du Canada les Anglois sont en possession de la totalité de ce commerce.

[1685.]

Le gouvernement Anglois donne à Radisson, en cette année, le commandement de deux navires, pour aller se saisir du fort que lui-même avoit construit à l'entrée de la riviere Sainte-Thérese. Il n'eut pas beaucoup de peine à s'en rendre maître ; ce fut l'affaire de s'y présenter. Que pouvoient faire huit hommes contre des forces infiniment supérieures ?

La perte que firent les François en cette occasion, peut faire juger de quelle importance étoit ce poste pour le commerce. On la fit monter dans le temps à trente-deux milliers de castors, six balles de martres, deux de loutre, & autres me-

nues pelleteries, le tout eſtimé quatre cents mille livres au cours d'alors. Cette perte n'étoit cependant que le produit de la traite d'une ſeule année, puiſque Radiſſon, lors de ſon départ de la baie, en avoit tranſporté à Québec tout ce qui s'étoit trouvé en magaſin lors de ſon arrivée dans ce pays.

[1686.]

Les François eurent recours aux armes pour recouvrer ce qu'on venoit de leur enlever. Le chevalier de Troies alla, en cette année, avec un détachement de François, attaquer les établiſſements de la compagnie Angloiſe. Il les enleva tous, à la réſerve du fort Nelſon, & pilla les magaſins. Cette expédition, qui n'étoit qu'une repréſailles, fut préſentée par les Anglois à l'Europe omme une hoſtilité; & Guillaume III, dans le manifeſte qu'il publia en déclarant la guerre qui ſuivit la révolution, en fit un de ſes motifs, quoiqu'il ne pût ignorer que les Anglois avoient les premiers provoqué les François, & que d'ailleurs ils ne s'étoient établis dans le pays qu'en empiétant ſur les droits de leurs rivaux, & en détachant des ſujets de la fidélité qu'ils doivent à leurs ſouverains.

[1687.]

Depuis 1664 que les Anglois avoient chassé les Hollandois de la Nouvelle Belge, qu'ils avoient établie sous le nom de *Nouvelle Yorck*, ils ne s'occupoient que de jetter des semences de discorde entre les Iroquois & les François, ou à fomenter les moindres querelles qui pouvoient survenir entre ces deux nations. Ils ajoutoient aux dispositions qu'ils faisoient naître ou qu'ils aigrissoient par leurs pratiques, des présents, & tout ce qui pouvoit leur concilier les Sauvages; on en faisoit autant de tous les alliés qu'on pouvoit débaucher à la France, & ceux qui résisterent à la séduction furent attaqués. Denonville, envoyé en cette année dans le Canada, souffroit impatiemment ces insultes; mais, quoiqu'il fût en état d'entreprendre sur les ennemis de l'Etat, il dissimula. Pour venger les outrages continuels qu'on faisoit à sa nation, il feignit d'entrer en négociation avec les Iroquois; &, par le ministere du Jésuite Lambreville, dans laquelle cette nation avoit la plus grande confiance, il attira ses chefs à une conférence, les mit aux fers, & les fit embarquer à Québec, d'où ils furent conduits aux galeres.

Quoiqu'outrés de cette perfidie horrible, les Iroquois ne s'en vengerent point sur le missionnaire, dont ils connoissoient la vertu, & le firent reconduire en toute sûreté jusqu'aux colonies Françoises, pour qu'il ne fût point en butte à la fureur de leur nation. La guerre s'alluma; mais Denonville n'avoit ni le génie ni l'activité qui pouvoient rendre les avantages permanents. Le Jésuite Lambreville fit des ouvertures de paix qui furent écoutées, mais, pendant qu'on négocioit, un Sauvage, nommé *Le Rat*, aussi politique, mais plus brave, plus ferme & plus actif que le général François, songeoit, avec une troupe choisie de Hurons, à se signaler. Il arrive au fort de Fontenay. Il apprend qu'il y a un traité d'entamé; mais, cherchant à le rompre, il dresse une embuscade aux députés, dont les uns furent tués, les autres pris. Il feint d'être étonné de l'objet de leur voyage, & leur dit que c'est Denonville qui lui a donné commission de les enlever. Il relâche ses prisonniers sur l'heure, n'en garde qu'un, & se rend en diligence à Michillimakinac, où il donne son prisonnier au commandant François. Celui-ci, qui ignoroit la négociation entamée, traite ce Sauvage comme un traître, & lui fait casser la tête. Fier du succès de sa ruse, Le Rat rend la liberté à

un vieil Iroquois captif chez les Hurons, pour aller apprendre à sa nation que tandis que les François l'amusent par des négociations, ils continuent à faire des prisonniers qu'ils massacrent. Cet artifice, digne de la dépravation des nations civilisées, réussit; la guerre recommence avec plus de fureur que jamais; & l'Angleterre, brouillée avec la France au sujet du detrônement de Jacques II, y prend une part ouverte.

[1687.]

Les François revinrent à la bourgade qu'ils avoient formée depuis quelque temps dans la baie de Plaisance, au devant de laquelle est une rade d'une lieue & demie d'étendue, & de dix-huit de profondeur, qui donne entrée dans la baie par un goulet très-serré. A l'extrémité de cette baie, est un port très-sûr qui peut contenir cent cinquante vaisseaux. Une position si favorable pouvoit assurer à la France la pêche de la côte méridionale de Terre-Neuve, & l'on s'en étoit peu occupé jusqu'alors. En cette année la cour de Versailles fit bâtir à l'entrée du goulet un petit fort, où l'on mit une garnison de cinquante hommes. Cet établissement eût acquis plus de consistance & de force, si l'avidité des commandants qui se succé-

derent eût permis aux colons d'arriver au degré d'aisance nécessaire pour se multiplier & pousser leurs travaux avec succès. A la paix d'Utrecht, la nation perdit les avantages qu'elle pouvoit tirer de cette position; & l'Anglois, malgré les réserves de la France, resta pour ainsi dire le maître à Terre-Neuve.

[1687.]

Dampierre, navigateur Anglois, qui depuis 1683 jusqu'à 1691, tantôt Flibustier, & tantôt commerçant, avoit fait le tour du monde en changeant plusieurs fois de navire, étant parti de la grande Timor, fit un premier voyage sur les côtes de la Nouvelle Hollande, & atterrit entre la terre d'Arnhem & celle de Diemen; mais il ne fit aucune découverte dans ce voyage, qui ne fut pas de longue durée.

[1688.]

L'établissement de Cayenne, tant de fois bouleversé, commençoit à prendre une certaine consistance, & à justifier les espérances que la France en avoit conçues, par les richesses qu'y avoient apportées plusieurs Flibustiers qui s'y étoient fixés avec leurs trésors, lorsque Ducasse, qui passoit pour un marin habile & un

homme brave, vint réveiller en eux l'ardeur mal éteinte du pillage, en leur proposant celui de Surinam, colonie Hollandoise dans le continent de la Guyane. Les nouveaux colons redeviennent corsaires, le reste des habitants les suit. L'expédition fut malheureuse; le plus grand nombre y périt; le reste, fait prisonnier, & renvoyé depuis aux Antilles Françoises, s'y établit. Cette colonie n'a pu se relever depuis de cette perte; &, loin de pouvoir former des établissements dans la Guyane, comme on avoit cru pouvoir s'en flatter, elle n'a fait que languir dans l'isle, terre basse, inondée à son centre & élevée à ses extrémités, dont l'air insalubre a dévoré & dévore journellement les colons qui veulent s'y fixer; état dans lequel elle persistera, si l'on ne trouve moyen de prévenir les inondations, & de dessécher les terres submergées.

[1689.]

Les constitutions fondamentales de la Caroline commencerent à avoir lieu en cette année, selon leur premiere teneur, à quelques légers changement près, concernant l'assemblée générale, que l'on divisa en deux chambres, l'une haute ou des pairs, l'autre basse ou des communes; mais ces changements ne produisirent

rien de plus avantageux à la province, & ne firent que mieux sentir au contraire le vice du plan de législation. Ceux qui présidoient à l'administration des affaires publiques étoient tellement imbus des principes du despotisme, que leurs procédés n'en devinrent pas plus modérés ; quoiqu'ils dussent s'attendre à trouver dans un plus grand concours de membres plus d'oppositions d'intérêt, & par conséquent plus d'obstacles à l'exécution de leurs desseins, qu'ils n'en avoient trouvé jusqu'alors.

[1689.]

Cette même année, qui vit en Angleterre la fameuse révolution qui ôta la couronne de la Grande-Bretagne à Jacques II pour la donner à son gendre, depuis le roi Guillaume III, fut funeste au lord Baltimore, qui se vit enlever une seconde fois le droit de commander dans le Maryland, sa propriété ; mais on fut du moins assez juste pour ne le priver d'aucun des autres droits, ou du moins l'on ne poussa pas jusques-là l'injustice à son égard ; car c'en fut une de le dépouiller du gouvernement qui lui étoit acquis, & de l'autorité duquel les Marylandois n'ont jamais dit qu'il eût abusé.

Au décès de ce seigneur propriétaire, sa famille fut sur le point d'être dépouil-

lée de cet héritage ; la religion qu'elle professoit l'en excluoit, en vertu d'un acte du parlement, qui déclaroit les Catholiques inhabiles à succéder ; mais, dans l'embarras où cette loi jettoit les Baltimore, ils aimerent mieux embrasser le Protestantisme, que de laisser échapper une des plus belles possessions qui puisse appartenir à un sujet de la couronne Britannique ; & c'est en renonçant à la foi de leurs peres qu'ils conserverent le Maryland dans leur maison. Mais la forme du gouvernement de cette province, continua sur le même pied où la révolution l'avoit réduit. C'est la cour qui nomme encore actuellement le gouverneur & les membres du conseil. A l'égard de l'assemblée générale, les membres en sont élus par les habitants des différents comtés. Le pouvoir législatif appartient au gouverneur ou conseil, & à l'assemblée générale réunis. Le gouverneur a la négative sur toutes les loix que l'assemblée propose, c'est-à-dire qu'il peut les rejetter ; mais il n'en peut point faire de son autorité, ni même de celle du conseil avec lui.

Le Maryland a l'avantage particulier de n'être point assujetti à faire confirmer les réglements que fait son parlement par la cour de Londres. Il arrive de-là que si dans cette colonie il se passe quelque chose de

de préjudiciable aux intérêts de la Grande Bretagne, les commiſſaires pour le commerce & les plantations ne l'apprennent pas, ou l'apprennent trop tard pour prendre des meſures pour en éluder l'effet; & que l'uſage s'établiſſant avec la loi, ils acquirent l'une & l'autre une force que rien ne put rompre par la ſuite.

Le Maryland, pour le climat, le ſol, les productions & le commerce, ne différe aucunement de la Virginie. La façon de vivre des habitants de ces deux contrées eſt auſſi exactement la même. Les uns & les autres vivent diſperſés dans les campagnes au milieu de leurs plantations, & montrent peu de goût pour ſe raſſembler dans les villes : ce qui fait que dans ces deux provinces il y a fort peu d'habitants qui s'adonnent uniquement au commerce. La population, pour l'étendue du pays, y eſt conſidérable.

[1690.]

Lorſque les Anglois chaſſerent, en 1655, les Eſpagnols de la Jamaïque, les Negres & Mulâtres eſclaves qu'ils y laiſſerent furent excités, par la fuite de leurs tyrans, à ſe reſſaiſir du droit inpreſcriptible que la nature donne à tous les hommes, la propriété perſonnelle. Pour cet effet, ils ſe retirent dans les montagnes, font des régle-

ments pour aſſurer leur union, & plantent du maïs, du cacao & des légumes dans les hauteurs inacceſſibles de leurs retraites : en attendant la ſaiſon des récoltes, ils deſcendent en troupes dans les plaines pour ſe procurer des vivres. L'Anglois s'arma contre ces fugitifs, il parvint à en maſſacrer un grand nombre & à ſoumettre le reſte; cinquante ou ſoixante ſeulement ne voulurent jamais compoſer avec ces nouveaux maîtres, & réſolurent de vivre & de mourir libres. Les Anglois vouloient conſommer la deſtruction de ces malheureux ; mais les troupes, rebutées de pluſieurs attaques meurtrieres & inutiles, ne voulurent point ſe prêter à ce ſyſtême de ſang. Par la ſuite, les eſclaves maltraités, sûrs de trouver un aſyle auprès d'eux, s'y rendirent en ſi grand nombre, après avoir maſſacré leurs maîtres & brûlé les habitations, qu'ils devinrent redoutables. En vain le gouverneur encouragea les partiſans à les détruire, en accordant quatre-vingt-dix livres de gratification par Negre mort ou tué, dont on préſenteroit la tête : ce réglement ne fit qu'exciter à une plus grande déſertion. Juſqu'en la préſente année, ils s'étoient bornés à fuir leurs ennemis, en ſe mettant hors de la portée d'être atteints ; mais leur nombre croiſſant accrut leur audace;

dès qu'ils se sentirent assez forts pour attaquer, ils se répandirent par troupes dans les plaines. Ils furent souvent repoussés avec perte; on construisit des forts pour les contenir; mais toutes ces précautions n'empêcherent point les incursions qu'ils firent à diverses reprises. Nous verrons par la suite à quel point les choses se porterent, & combien le ressentiment de la nature outragée par des loix cruelles, mit de fureur dans l'ame des Noirs.

[1690.]

Nous avons vu ci-dessus que les Anglois se liguerent ouvertement avec les nations ennemies de la France dans l'Amérique septentrionale. En cette année, une flotte Angloise se présenta devant Québec, au mois d'Octobre, pour en former le siege. Le ministere Britannique n'avoit compté que sur une foible résistance, par la diversion qu'il imaginoit que feroient les Sauvages, en occupant ailleurs les forces de la colonie. Il se trompa, & fut obligé de renoncer à l'entreprise de soumettre le Canada, après de grandes pertes. Le projet avoit été sagement combiné, & il manqua du côté où l'on devoit le moins s'y attendre. Les Iroquois, après leur avoir servi de guides presque jusqu'au terme, ouvrirent les yeux sur le

danger qu'ils courroient en rendant l'une des deux nations rivales supérieure à l'autre, lorsqu'en maintenant l'égalité, ils étoient dans le cas de se faire rechercher de l'un & l'autre parti. Leur retraite entraîna celle des Anglois; & les François, par ce moyen, réunirent avec succès toutes leurs forces pour la défense de leur capitale. Dans les diverses expéditions qu'amenerent ces guerres, on vit les Hurons attachés aux François partager avec eux le fruit de leur chasse. On vit un chef d'Iroquois, âgé de cent ans, dédaigner de fuir devant des forces supérieures, & se livrer volontairement entre les mains des Sauvages ennemis, dont il attendoit & dont il éprouva en effet les traitements les plus barbares, qu'il soutint avec une constance vraiment héroïque. La paix de Riswick fit enfin cesser les calamités de l'Europe & de l'Amérique. Les Sauvages sentirent eux-mêmes le besoin qu'ils avoient de repos. Les colons reprirent les travaux de la culture, les Sauvages la chasse des bêtes fauves & le commerce des pelleteries.

[1692.]

En cette année la nouvelle Angleterre mit à la tête de la colonie Henri Vasse, fils de ce Vasse qui s'étoit si fort signalé,

dans les troubles de ſa patrie, par les fureurs du fanatiſme. Cet homme digne en tout de ſon pere, caractere violent, ennemi de lui-même & des autres, reſſuſcita dans ce pays les diſputes du libre arbitre, de la prédeſtination & de la grace. On ſe paſſionna pour ces queſtions; & elles étoient ſur le point d'exciter une guerre civile, lorſque des nations Sauvages réunies, profitant de l'inattention des nouveaux Angleterriens, tomberent à l'improviſte ſur ces diſputeurs fanatiques, en firent un horrible maſſacre, & ravagerent les plantations Angloiſes. Il fallut alors abandonner les diſputes théologiques pour veiller au ſalut public; mais, l'ennemi repouſſé, elles reprirent avec plus de fureur qu'auparavant, & elles éclaterent en cette année par des atrocités dont l'intolérance religieuſe offre ſeule des exemples. L'excès du mal ranima les eſprit tombés dans la ſtupeur & l'anéantiſſement: un repentir général ſuccéda à ces ſcenes lugubres & horribles, & cette affreuſe épidémie ceſſa comme une peſte qui s'épuiſe par le défaut de communication. Si l'eſprit intolérant ne domine plus à cet excès dans ce pays, ſes habitants ont conſervé une ſorte de rigoriſme qui ſe reſſent encore des triſtes jours de la naiſſance de cette colonie; l'hiſtoire

ſuivante en fera mieux juger que tous les raiſonnements qu'on pourroit faire.

Une fille, nommée *Polly Baker*, étant citée pour la cinquieme fois devant les magiſtrats pour un cinquieme fruit illégitime, demanda, avant qu'on prononçât contre elle l'amende decernée par les loix, qu'il lui fût permis de parler. « Je ſuis » pauvre, dit cette fille, & hors d'état de » payer un avocat pour plaider ma cauſe. » J'ai déja payé deux fois l'amende : deux » autres fois, faute de moyens, j'ai ſubi » un châtiment douloureux & flétriſſant. » La loi y eſt poſitive, je le ſçais ; mais » cette loi eſt injuſte à mon égard. Au » crime près pour lequel je ſuis citée, » j'ai juſqu'à préſent vécu irréprochable. » C'eſt au riſque de ma vie que j'ai donné » le jour à cinq enfants. Je les ai nourris » de mon lait & de mon travail ; je les » forme pour la patrie & la vertu qu'ils » aimeront comme moi. Je n'ai débau» ché ni le mari d'aucune femme, ni au» cun enfant de famille. La nature, avec » la fécondité, l'induſtrie, l'économie, » la frugalité dont elle ma douée, me » deſtinoit à être une femme vertueuſe. » Un de vous, meſſieurs, me fit écouter les » premiers vœux de l'amour, avec le ſer» ment du mariage : il me trompa, & m'a-

» bandonna. Celui qui m'a ſéduite & » ruinée jouit parmi vous des honneurs & » du pouvoir, & l'on punit mon mal- » heur par des amendes ou l'infamie! Je » n'ai point voulu trahir le vœu de la na- » ture. Je n'ai pu, je l'avoue, après avoir » perdu ma virginité, garder le célibat » dans une proſtitution ſecrette & ſtérile. » J'ai violé, dira-t-on, les préceptes de » la religion: c'eſt à la religion à me pu- » nir. J'ai mérité des feux éternels; pour- » quoi anticiper ſur ces peines horribles? » Si j'avois regardé cette faute contre vos » loix comme un crime, je n'aurois point » eu la méchanceté de le commettre; » mais je ne penſe point que Dieu, qui a » donné à mes enfants un corps ſain & » robuſte, ſoit irrité de me les voir pro- » créer. C'eſt à lui que j'appelle de vos » ſentences; de vous, qui accablez d'op- » probre un ſexe que vous corrompez. » Plaignez-le au lieu de l'outrager, & ne » changez point en crimes des actions que » la nature a permiſes, & même com- » mandées. »

Ce plaidoyer intéreſſa les juges; Polly Baker fut diſpenſée de l'amende; l'un de ſes juges l'épouſa: tant eſt puiſſant l'aſcendant de la raiſon évidemment démontrée contre les préjugés, quelque invétérés qu'ils puiſſent être!

[1695.]

Malgré les vices du gouvernement, le Brésil prospéroit & se soutenoit avec un certain éclat, lorsque la découverte des mines d'or vint l'augmenter & lui donner un nouveau lustre. On n'est pas d'accord sur les circonstances qui amenerent cet heureux événement ; mais l'opinion la plus commune est qu'une caravane Portugaise, partie de Rio Janéiro, pénétra dans le continent en cette année. Elle rencontra des Paulistes, qui en échange de quelques marchandises lui donnerent de la poudre d'or. Elle apprit qu'ils la tiroient des mines de Paranaparema, situées dans leur voisinage. Peu après, des soldats de Rio-Janéiro, chargés de réduire des Indiens dans les terres, apperçurent dans leur marche des hameçons d'or, & sçurent que ce métal descendoit dans les vallées avec les torrents qui se précipitoient des montagnes. Ces indices furent suivis de recherches très-vives. On trouva sur les hauteurs des rochers qui contenoient de l'or; mais les frais paroissant absorber le fruit de l'exploitation, on entreprit une veine immense, qui fut jugée comme la précédente, ce qui fit qu'on se borna à chercher l'or dans le limon & les sables après l'écoulement des eaux ; & c'est à

quoi l'on ſe borne encore actuellement. Chaque eſclave employé à cette recherche, doit par jour le huitieme d'une once d'or à ſon maître ; le ſurplus lui appartient ; &, s'il a le bonheur de faire d'heureuſes découvertes, il peut en ſuppléer un autre qu'il emploie à ſa place, & ſon maître ne peut rien exiger de lui au-delà du taux preſcrit.

[1697.]

Carthagene, bâtie en 1527 par Herredia, proſpéra dans le principe ; mais la réputation de ſon opulence fut la ſource des malheurs qu'elle éprouva par la ſuite, & qui furent fréquents & conſidérables. Cette ville fut pillée enſuite par des corſaires François, brûlée par Drake, & aſſiégée en la préſente année par Pointis qui la prit & la rançonna ; puis rançonnée immédiatement après par les Flibuſtiers, dont il s'étoit fait accompagner, & qui, après l'avoir aidé dans ſon expédition, ou plutôt l'en avoir rendu maître par leur courage, ſe virent fruſtrés par ce commandant avare du fruit de leurs travaux. Dans le ſiecle préſent elle a réſiſté à l'amiral Vernon, & à des forces capables de ſoumettre l'Amérique entiere.

[1699.]

En cette année d'Hyberville, gentil-

homme Canadien, qui avoit fait à la baie de Hudſon en Acadie, & à Terre-Neuve, des coups de mains auſſi hardis qu'heureux, réveilla l'attention du miniſtere François ſur la Louiſiane. On le fit partir de Rochefort avec deux vaiſſeaux, & il entra dans le Miſſiſſipi le 2 Juillet de cette année. Il remonta ce fleuve aſſez haut pour ſe convaincre par lui-même de la beauté & de la fertilité de ſes rives. Il y bâtit un fort qui ne ſubſiſta pas long-temps; & il alla ailleurs jetter les fondements de ſa petite colonie, principalement compoſée de Canadiens, que d'Hyberville établit malheureuſement dans le quartier le plus ſtérile & le plus brûlant de cette partie du continent.

[1699.]

En cette même année Dampiere partit d'Angleterre, avec l'intention expreſſe de reconnoître toutes les côtes de la Nouvelle Hollande, pays ſur lequel les Hollandois ne diſoient rien des découvertes qu'ils y avoient faites : ce qui donnoit lieu de croire que ce myſtere cachoit quelque choſe d'important. Il en parcourut la côte occidentale depuis le 28e parallele juſqu'au 15e. Il eut la vue de la terre de Concorde & de celle de Witt; &, conjecturant qu'il devoit y avoir un paſſage au ſud de la Car-

pentarie, il retourna à Timor pour se mettre en état de faire de nouvelles courses. Il y fit un second voyage, visita les isles des Papous, longea la nouvelle Guinée, découvrit le passage qu'il cherchoit & qui porte son nom, appella *Nouvelle Bretagne* la grande isle qui forme ce détroit à l'est, & de-là revint à Timor en prenant sa route le long de la nouvelle Guinée.

[1705.]

On se rappellera qu'en 1663 Charles II accorda la propriété de la Caroline à huit seigneurs Anglois. Ce beau pays n'avoit encore vu aucun Européen tenté d'y faire des établissements. On sçait que le philosophe Locke, le plus exact raisonneur de tous les temps, fut chargé de rédiger le code législatif de la colonie qu'on se proposoit d'y établir. Le premier point de ce code fut une tolérance indéfinie en matiere de religion. Tout culte y put être admis, avec cette unique restriction, que toute personne au-dessus de dix-sept ans, qui prétendroit à la protection des loix, seroit tenue de faire inscrire son nom dans le registre de quelque communion. La liberté civile ne fut point aussi favorisée dans ce plan de législation : par une bizarrerie inconcevable dans un Anglois, &

ſur-tout dans un philoſophe, le code de la Caroline donnoit aux huit propriétaires tous les droits du monarque & le pouvoir légiſlatif; les poſſeſſions de chacun d'eux étoient déclarées inaliénables, & ils ne pouvoient en louer que le tiers au plus, & pour trois vies ſeulement. Tous les habitants libres ou eſclaves étoient tenus de prendre les armes au gré de la cour Palatine, compoſée de ces huit propriétaires, ou leurs ayant-cauſe. Ce vice de conſtitution ne tarda pas à ſe manifeſter. Les ſeigneurs tendoient au deſpotiſme, & les colons faiſoient de leur côté tous leurs efforts pour éviter la ſervitude : ainſi la colonie, livrée aux diſſenſions qui la déchiroient, ne faiſoit aucun des progrès qu'on avoit attendus des avantages de ſa ſituation, & de la nature du ſol qu'elle cultivoit. Ce n'étoit point aſſez de ces maux; mais le remede naquit de leur excès. Le lord Granville, qui en cette année tenoit les rênes du gouvernement, comme doyen des propriétaires, voulut mettre toute la colonie ſous le joug du rit anglican. Les deux tiers au moins, qui étoient Non-Conformiſtes, ſe ſouleverent contre le violateur du premier point de la légiſlation, qui avoit fait paſſer deux actes par l'aſſemblée générale, le premier concernant l'établiſſement d'un culte reli-

gieux fixé par les rits de l'Eglise Anglicane; l'autre, pour prévenir toute altération dans la forme du gouvernement, en exigeant de tous les membres élus pour la chambre basse, qu'ils fissent le serment & signassent le formulaire contenu audit acte.

[1708.]

Voods Roger, parti de Bristol le 2 Août de cette année, double le Cap Horn, porte au nord en faisant la guerre sur différentes côtes de l'Amérique méridionale dans la mer du sud, remonte jusqu'à la Californie, passe de-là aux isles Larrones & aux Moluques, va mouiller à Batavia, double le Cap de Bonne-Espérance, & vient terrir aux Dunes le 1er Octobre 1711, après plus de trois ans de courses.

[1709.]

La succession au trône d'Espagne avoit allumé dans presque toute l'Europe une des plus terribles guerres qu'on y eût encore vues. Le continent de l'Amérique septentrionale en avoit vu les flammes pendant long-temps sans en ressentir les effets; mais l'incendie le gagnoit, & il approchoit du Canada lorsque les Iroquois empêcherent qu'il ne s'y communiquât.

Depuis long-temps les deux nations ri-

vales les plus puissantes dans ce continent briguoient à l'envi l'alliance de ces Sauvages, dont l'ame naturellement haute se trouvoit flattée d'être recherchée comme arbitre entre ces rivaux; mais comme la paix leur convenoit, ils déclarerent fiérement qu'ils s'uniroient contre celui des deux peuples qui commenceroit les hostilités. Ce qui pouvoit arriver de plus heureux pour la colonie Françoise, qui n'avoit que de foibles moyens pour se défendre, & qui n'en attendoit point de sa métropole, tandis que la Nouvelle Yorck pouvoit mettre sur pied des forces considérables, étoit cette résolution des Sauvages, laquelle arrêtoit ou retardoit le danger qu'elle pouvoit courir. Enfin les insinuations & les présents de l'Anglois parvinrent à séduire quatre des cinq nations des Iroquois; & ses troupes jusqu'alors oisives, se mirent en marche, soutenues d'un grand nombre de Sauvages.

Cette armée s'avançoit fiérement vers le centre du Canada, avec l'assurance presqu'infaillible de le conquérir, lorsqu'un des chefs des Sauvages, qui n'avoit jamais approuvé cette résolution de ses compatriotes, dit simplement aux siens: « Que » deviendrons-nous si nous réussissons à » exterminer les François? » Ce peu de mots ramena les esprits au premier plan

de tenir la balance égale entre l'Angleterre & la France, pour leur propre sureté ; mais, pour ne point encourir le blâme d'une défection honteuse, ils prirent, comme l'ont fait quelquefois des nations civilisées, le parti du crime. On étoit campé sur le bord d'une petite riviere où l'on attendoit l'artillerie & les munitions : les Sauvages y jetterent les peaux des bêtes qu'ils tuoient à la chasse ; les Anglois, qui buvoient de cette eau, furent bientôt atteints d'une épidémie affreuse, qui fit périr un monde étonnant de leur armée, & les força de renoncer à leur projet.

[1770.]

L'année suivante le Canada vit s'élever contre lui un orage plus terrible que le précédent. Une flotte nombreuse, portant six mille hommes de débarquement, entra dans le fleuve Saint-Laurent. Elle menaçoit Québec : c'étoit fait de la colonie, sans la présomption de l'amiral & le courroux des éléments qui la firent périr ; & cette colonie sûre de deux côtés se maintint sans secours & sans perte contre tous les efforts de la force & de la politique des ennemis de la France.

[1710.]

Le duc d'Abraïtes vint prendre posses-

ſion en cette année de la vice-royauté du Mexique. Il fit dans l'exercice de cette place tout le bien qu'il put aux Jéſuites, dont il étoit fort aimé. Il leur avança de grandes ſommes de ſon propre fonds, & leur en procura encore plus par ſon crédit ; &, en quittant ce pays, il légua le tiers de ſon bien aux miſſions de la Californie. Il mourut à la Vera-Cruz le 3 Juin 1717, au moment de s'embarquer pour l'Europe, laiſſant à ſa place dom Gaſpard de Zuniga, ſon neveu ; mais on ne dit pas s'il fut auſſi bien intentionné pour la ſociété que ſon parent. Ce fut à peu près vers ce temps-là que le pere Salvatierra fit employer les fonds donnés par divers bienfaiteurs des miſſions, à l'achat de pluſieurs terres, pour leur aſſurer un revenu fixe & indépendant des circonſtances, le cas étant arrivé que des bienfaiteurs s'étant réſervé les fonds & faiſant le revenu, avoient été après dans l'impuiſſance de les donner.

[1711.]

En cette année ſe fit la fameuſe expédition contre le Bréſil, projettée par le célebre Dugay-Trouin, qui la commanda & l'exécuta avec une audace & un ſuccès dignes de ce fameux marin. Les nouvelles qu'on avoit reçues à la cour du déſaſtre

désastre de M. Duclerc & de ses troupes, de l'affreuse captivité où l'on retenoit les prisonniers qui périssoient de misere & de faim ; de l'assassinat de M. Duclerc & des chirurgiens des vaisseaux, qu'on avoit invités à descendre à terre prendre soin des blessés, & qu'on assassina ensuite, firent concevoir à Duguay-Trouin le projet de les délivrer, en vengeant la France de l'insolence des Portugais & de l'abus cruel qu'ils faisoient de la victoire.

On équipa pour cette expédition deux vaisseaux de guerre de soixante-quatorze canons, trois de soixante-six, une frégate de quarante-six, & plusieurs autres de trente-six ; la Bellone équipée en galiote, avec l'Astrée de vingt-deux canons, & la Concorde de vingt, qui portoit des vivres & l'eau de la flotte. On y joignit le Fidele & le Mars, deux vaisseaux de guerre, l'un de soixante canons, l'autre de cinquante-six, avec l'Aigle, frégate de quarante canons : outre lesquels on engagea encore le Chancelier de quarante canons, & la Glorieuse de trente. Le tout fut armé & équipé en deux mois. Cette escadre partit de Brest le 3 Juin de cette année : le 2 Juillet elle mouilla à Saint-Vincent, l'une des isles du Cap-Verd, où l'on fit de l'eau avec peine. On en repartit le 6 du même mois : on passa la ligne le 11 d'Août

ſuivant. Le 19 on eut connoiſſance de l'iſle de l'Aſcenſion; & le 27, étant à la hauteur de la baie de Tous-les-Saints, le commandant tint un conſeil de guerre où l'on réſolut d'aller droit à la deſtination. Le 11 Septembre on eut connoiſſance de terre; & le commandant, profitant d'un vent frais qui portoit à la baie de Rio-Janéiro, malgré la brume, força de voiles, afin d'arriver à l'entrée, comme il le fit préciſément, au point du jour. La flotte en effet paſſa le Goulet avec fierté, malgré le feu des deux forts qui en gardent l'entrée. Sur le bruit de cet armement, dont l'Anglois avoit eu connoiſſance, il en avoit donné avis à toutes les puiſſances qu'il pouvoit menacer; & la cour de Portugal avoit envoyé à Rio-Janéiro quatre vaiſſeaux & trois frégates de guerre, qui, à l'abord de l'eſcadre Françoiſe, s'étoient traverſés à l'entrée du port; mais qui, voyant que le feu des forts n'avoit pu ralentir ſa marche, ſe retirerent ſous les batteries de la ville. Le lendemain, à la pointe du jour, on s'empara de l'iſle des Chevres. Le 14 Septembre toutes les troupes Françoiſes furent debarquées, au nombre de deux mille deux cents hommes de troupes reglées, & ſept à huit cents matelots armés & exercés. Lorſque tout fut diſpoſé pour l'attaque,

le 19 Duguay-Trouin fit sommer le gouverneur de se rendre, ce qu'il refusa. Le 20 on battit la place, & on se disposa à l'assaut pour le lendemain à la pointe du jour.

Mais la ville ayant été abandonnée dans la nuit, on s'en empara, ainsi que de tous les postes avec précaution. Malgré toutes celles qu'on prit pour empêcher le pillage, on ne put s'en garantir tout à fait ; mais, pour l'intérêt du roi & des armateurs, on fit mettre en magasin tout ce qu'on put rassembler : après quoi Duguay-Trouin fit sommer le gouverneur de racheter la ville ; & pour rendre sa sommation plus pressante, il fit brûler toutes les maisons de campagne à demi-lieue de la ville. On entra en négociation ; mais les affaires traînant en longueur, parce que les Portugais attendoient Antoine d'Alburquerque avec un puissant secours, le commandant François résolut de prévenir cette jonction ; & les mesures furent si bien prises, que l'armée Françoise se trouva à portée de rendre leurs efforts inutiles. Un Jésuite vint négocier, & le résultat fut de prendre douze ôtages pour la sûreté de la contribution promise. Malgré le secours arrivé, la contribution fut payée : les Portugais racheterent argent comptant les effets qu'on ne put emporter. Le 13 Octo-

bre l'escadre partit, & ramena un officier, quatre gardes-marine, & environ cinq cents soldats restants de la défaite de M. Duclerc. Les avantages de cette expédition furent médiocres pour les intéressés, quoiqu'ils eussent eu quatre-vingt-douze pour cent de profit; mais les pertes des Portugais furent immenses. Outre la contribution & la ruine des fortifications, ils perdirent quatre vaisseaux de guerre, deux frégates, & plus de soixante vaisseaux marchands, sans compter les marchandises pillées ou brûlés par les François & par eux-mêmes; & si les premiers n'eussent perdu le Magnanime, le Fidele & l'Aigle, ils eussent eu cent pour cent de plus de bénéfice. D'autres avantages que procura cet armement, furent plusieurs armements inutiles, & des diversions qu'il occasionna par l'incertitude où l'on étoit de sa véritable destination. Duguay-Trouin rentra à Brest le 6 Février de l'année suivante.

[1712.]

En cette année Crozat, génie vaste & né pour les grandes choses, sollicita & obtint le commerce exclusif de la Louisiane. Son but étoit d'ouvrir par terre & par mer des communications avec l'ancien & le nouveau Mexique, d'y verser des marchandises de toute espece, &

d'en tirer des piastres. Il vouloit seulement faire de la Louisiane, pays stérile, l'entrepôt de ses vastes opérations ; mais ses tentatives ayant été infructueuses, il remit, en 1717, son privilege à une nouvelle compagnie, dont nous parlerons en son lieu.

[1713.]

Après une guerre de douze ans, qui avoit épuisé d'or & de sang l'Europe entiere, les peuples chercherent à réparer par la culture du Nouveau Monde les ravages qu'avoit soufferts l'ancien. Les François jetterent les yeux sur le Cap Breton. L'Anglois, qui regardoit cette isle comme l'équivalent de tout ce que la France perdoit par le traité d'Utrecht, s'opposa avec acharnement à cet établissement. La reine Anne, plus moderée que sa nation, sauva cette nouvelle humiliation à la France, qui fut autorisée dès-lors à faire au Cap Breton tous les arrangements qui lui conviendroient. Cette isle à l'entrée du golfe Saint-Laurent, a Terre-Neuve à l'est, & l'Acadie à l'ouest, dont elle n'est séparée que par un détroit de trois à quatre lieues. Placée près des possessions des ennemis de la France, elle les menaçoit en protégeant les siennes. Elle est presque toute entourée d'écueils. Ses ports sont ouverts

à l'orient, & on ne trouve dans ses environs que quelques mouillages pour de petits bâtiments, dans des anses ou entre des isles.

Cette isle de trente-six lieues de long, sur vingt-deux à vingt-quatre de largeur, est froide & humide, & ne produit que quelques légumes dont il faut renouveller les semences chaque année. Les François, en en prenant possession au mois d'Août de la présente année, changerent son nom en celui de l'*Isle-Royale*, & se proposerent d'abord de former leur établissement principal au Fort Dauphin. Cette situation présentoit en effet tous les avantages dont cette isle peut être susceptible; mais la difficulté d'y arriver frappa plus encore que les avantages que la position comportoit: on préféra la commodité à la sûreté, & on alla s'établir à Louisbourg. Ce lieu avoit aussi ses avantages; mais un inconvénient majeur de ce port, étoit d'être fermé par les glaces sept mois de l'année. On y bâtit cependant, la place fut fortifiée régulièrement, & l'entrée du havre défendue de maniere à sembler ne pouvoir être forcée. On y dépensa trente millions.

[1714.]

La Babinais le Gentil, François, parti sur un vaisseau particulier pour commer-

cer sur les côtes du Chily & du Pérou, passa de-là à la Chine, & revint en France par la route ordinaire du Cap de Bonne-Espérance. C'est le premier François qui ait fait le tour du monde; mais il ne le fit que de sa personne; &, jusqu'au voyage de M. de Bougainville, la nation Françoise n'avoit point encore tenté cette longue & périlleuse navigation. Nous rendrons compte en son temps de ce voyage.

[1714.]

En cette année les pêcheurs François de Terre-Neuve vinrent s'établir à l'Isle Royale. On comptoit que cette population nouvelle se grossiroit bientôt par les Acadiens qui, par le traité d'Utrecht, avoient la liberté de vendre leurs habitations & de s'expatrier avec leur mobilier; mais ils préférerent leur sûreté & celle de leurs possessions, aux avantages équivoques que la France leur promettoit. Peu-à-peu la population de l'Isle-Royale s'éleva à quatre mille ames, qui furent réparties à Louisbourg, au fort Dauphin, au port Toulouse & à Nericka, pour occuper toutes les greves propres à sécher la morue. Quelques pelleteries & le charbon de terre, dont l'extraction étoit facile, furent un léger supplément de commerce. L'excédent de la consommation de morue en France

étoit porté aux isles Françoises du Vent, avec des madriers, des planches du merrein, du saumon, du maquereau salé, de l'huile de poisson & du charbon de terre. Le sucre, le café, mais sur-tout les syrops & le tafia, payoient ces denrées.

La culture languissoit dans l'isle de Grenade depuis 1651, temps auquel les François en prirent possession. Des négocians de la Martinique, qui y prenoient des rafraîchissements & des vivres dans les voyages qu'ils faisoient aux côtes Espagnoles, s'apperçurent de sa fertilité. Il manquoit des bras pour la culture; ils en fournirent, & des ustensiles pour faire des sucreries. Il s'établit un commerce en compte ouvert entre la Martinique & la Grenade. Celle-ci s'acquittoit des avances qu'on lui avoit faites avec ses denrées; & elle étoit prête de se voir libérée lorsque la guerre, en interrompant les communications des deux isles, arrêta les progrès de la culture du sucre. Alors on se livra avec ardeur à celle du café, qui s'éleva rapidement à un haut point d'accroissement; & lorsque la paix permit aux colons de reprendre leur commerce avec la Martinique, la culture reprit une nouvelle vigueur. L'isle est devenue plus saine à mesure que les établissements se sont multipliés: aujourd'hui la France en a perdu

tout le fruit par la cession qu'elle en a faite aux Anglois.

[1717.]

La mort de Louis le Grand avoit montré la profondeur des plaies faites à l'Etat par les dépenses énormes qu'avoit exigées la guerre de la succession d'Espagne. Le duc d'Orléans, régent, s'occupoit des moyens de les fermer; mais il étoit difficile de trouver le remede. Le privilege du commerce exclusif de la Louisiane, accordé à Crosat en 1712, n'avoit pas eu les suites heureuses que ce génie profond & calculateur avoit imaginées; il le céda en cette année à une nouvelle compagnie des Indes, qui fut établie à cette époque.

Cette compagnie fut formée par un Ecossois, devenu célebre en France par la plus grande révolution qui pût se faire dans la fortune de l'Etat & celle des particuliers. L'épuisement où l'ambition de Louis le Grand, & sur-tout les malheurs de la derniere guerre de son regne, avoient jetté le royaume, avoient attiré toute son attention: il se crut en état de réparer ses pertes, & se flatta d'y réussir. La grandeur de son plan dut entraîner le suffrage du Régent, fait pour les grandes choses. Il s'agissoit de dégager les revenus publics, en

acquittant la dette immense dont l'Etat étoit chargé ; il imagina un papier-monnoie, qui pourroit être converti à volonté en actions de la nouvelle compagnie. Cette nouvelle compagnie, concentrant tout le revenu de l'Etat, avoit de quoi faire face à ses engagements comme compagnie de finance, & se flattoit, comme compagnie de commerce, d'ouvrir mille nouvelles sources de richesse. Pour accréditer ces espérances dans le public, on répandit avec mystere que le Mississipi contenoit des mines d'or inépuisables, & que ces mines étoient découvertes. Soit que ce fût illusion de leur part, ou qu'ils fussent secrétement engagés à fomenter cette erreur, les gens les plus accrédités & les plus riches de l'Etat parurent les plus empressés à adopter le Systême ; leur exemple entraîna les autres.

Chacun brigua des concessions dans la Louisiane, qu'on ne connoissoit pas : ceux qui n'avoient pas le crédit d'y obtenir de la terre, briguoient l'emploi de la cultiver : pendant cinq ans, on y entassa des colons sans choix, sans vues ; & chaque débarquement alloit périr sur celui qui l'avoit précédé dans les déserts de Biloxi. Le charme se rompit à la fin ; & ce pays, objet de tant de fausses spéculations, de tant d'espérances si cruellement trompées,

devint l'objet de l'exécration de ceux qui se laisserent tromper par l'opinion qu'on leur avoit donnée de ses fausses richesses, & celui du mépris & des railleries des sages qui s'étoient défendus du prestige, ou des fripons qui en avoient profité. Cependant cette terre devenue si célebre & si exécrable ne méritoit ni tout le bien qu'on en avoit pensé, ni tout le mal qu'on en croyoit.

Cette vaste contrée, bornée au midi par le golfe du Mexique, au levant par la Caroline, à l'ouest par le Nouveau Mexique, au nord par le Canada, peut avoir deux cents lieues de largeur, entre les établissements Anglois à l'est, & ceux des Espagnols au couchant: sa longueur n'est pas trop déterminée, mais elle est très-considérable; & il n'est pas possible que dans cette immense étendue de terrain, il n'y en ait de très-fertiles. La basse Louisiane, qui correspond à la latitude des terres de la Barbarie, n'est pas plus chaude que les provinces méridionales de la France; & celles qui passent le trente-cinquieme degré de latitude nord, sont au degré de chaleur de nos provinces septentrionales. Les forêts qui couvrent ce pays, les rivieres qui l'arrosent, les vents dont rien n'interrompt le cours dans une longue suite de terres du nord au sud,

suffisent pour expliquer ce phénomene à tout ce qui est un peu physicien.

Le ciel y est pur, ainsi que l'air. Il y pleut rarement, sauf par des orages, qui sont rares eux-mêmes ; mais des rosées abondantes suppléent au défaut des pluies. Les femmes y sont naturellement d'une figure agréable. Les hommes y sont sains & robustes, & il est rare d'y voir des vieillards infirmes. Depuis qu'on y a tenté le sol, on s'est convaincu qu'il étoit susceptible de toute espece de culture. Sauf les bois de couleur, qu'on ne trouve qu'entre les tropiques, on ne voit nulle part de plus beaux arbres que dans ce pays, où les fruits sauvages sont agréables, où les oiseaux de toute espece & les bêtes fauves sont en nombre infini. La belle riviere de Mississipi, qui coupe ce pays par le milieu du nord au sud, arrive sans obstacle à l'Océan, après avoir été grossie de celle des Illinois, du Missouri & de l'Ouabache, & par une infinité d'autres moins considérables. La navigation de cette riviere est dangereuse par les bois qu'elle charie, & l'entrée en est difficile à cause de la multiplicité des embouchures, & qui changent fréquemment. Ces obstacles franchis, on navigue assez facilement l'espace de dix à douze lieues; ensuite on entre dans une forêt épaisse qui borde les deux rives, où il faut se

remorquer d'arbre en arbre. En sortant de cette forêt, il faut remonter un courant rapide, & naviger de pointe en pointe; & on avance beaucoup lorsque dans l'espace d'un jour on peut faire six lieues. Telles sont les difficultés locales que la France a eues à surmonter pour former des établissements dans cette vaste & belle contrée. Nous verrons que la compagnie qui prit le privilege de Crosat, céda ses droits par la suite.

[1717.]

Ce fut en cette année qu'on jetta à trente lieues de la mer le fondement de la Nouvelle Orléans. On a construit sur la passe qui est la plus facile, une citadelle qu'on appelle *la Balise;* & vingt lieues au-dessus, deux petits forts qui, tout mauvais qu'ils soient, sont en état de défendre le passage. Cet établissement ne commença à avoir quelque consistance que cinq ans après sa fondation, qu'il devint le chef-lieu de la colonie.

[1717.]

En cette année mourut le pere Salvatierra, le plus ardent de sa société pour la réduction de la Californie. Quels que fussent ses motifs, un habitant de la Nouvelle Espagne, qui connoissoit sans doute tout le parti que la société tiroit de ce

pays, offrit au roi Catholique quatre-vingt mille piaſtres pour en obtenir le gouvernement ; mais Alberoni, qui vouloit en faire le terme moyen du commerce de la vieille Eſpagne avec la nouvelle & les iſles Philippines, fit rejetter cette propoſition. Son projet étoit d'augmenter le commerce & l'induſtrie en Eſpagne, de tirer ce royaume de la langueur où il étoit, de le rendre ſon propre agent, au lieu du commerce paſſif qu'il faiſoit en Europe, & de le rendre le principal propriétaire de celui des Indes orientales & de la mer du ſud. La diſgrace où il tomba peu après ſa promotion au cardinalat, fit évanouir ces belles ſpéculations.

[1718.]

Benjamin Dacoſta, Juif intelligent, fut le premier qui eſſaya, en 1650, la culture du cacao. Le chocolat étant devenu par la ſuite d'un uſage aſſez commun, cette culture s'étendit ; mais en la préſente année, ainſi qu'en 1726, les cacaotiers périrent à la Martinique, ce qui fit une perte conſidérable, que M. Deſclieux répara avantageuſement par le café qu'il introduiſit dans cette colonie.

[1718.]

Rogevin, Mecklembourgeois, ſorti du

Texel, en cette année, avec trois vaisseaux, doubla le cap de Horn, chercha la terre de Davis sans la trouver, & fit plusieurs découvertes dans la mer du sud. Navigeant ensuite le long de la Nouvelle Guinée & des terres des Papoux, il vint relâcher à Batavia, où l'on confisqua ses vaisseaux. Il repassa en Hollande, de sa personne seulement, sur les vaisseaux de la compagnie, & rentra au Texel, après une absence de près de cinq ans.

[1718.]

En cette année mourut proche Réading en Berkshire, William Penn, fondateur de la colonie de la Pensylvanie. Des agents infideles l'ayant engagé dans des affaires ruineuses, & se voyant abymé de dettes, il prit du chagrin: un malheureux procès qu'il perdit, & qui le priva de sa liberté, acheva de l'accabler. Cette disgrace, jointe à son âge déja avancé, lui troubla l'esprit, & sa mort suivit de près la perte de sa raison. La proprieté de la Pensylvanie est restée dans sa famille.

[1719.]

En cette année un vaisseau Européen apporta au Pérou une maladie épidémique, qui fit périr un grand nombre d'Espagnols & de Métis, & qui coûta la vie à plus de deux cents mille Indien. Cette épi-

démie, jointe à la petite-vérole que nous leur avons donnée en échange de la maladie infâme que l'Europe y a contractée, y a fait & y fait encore par intervalles des ravages effroyables. Ce fut aussi dans le cours de cette année que, la division s'étant mise entre les Caraïbes rouges & les Caraïbes noirs de l'isle Saint-Vincent, le gouvernement de la Martinique résolut de profiter de leur mésintelligence pour les détruire, & s'élever sur les ruines des deux partis. On supposa, pour attaquer les Caraïbes noirs, qui étoient les plus redoutables, qu'ils donnoient asyle aux Negres marons, esclaves des François; mais, soit que les Caraïbes rouges eussent prévu que l'extinction des noirs entraîneroit leur perte, ou qu'ils connussent l'injustice du prétexte qu'on embrassoit, ils refuserent de contribuer à la défaite de leurs rivaux. Le peu de monde qu'on y envoya, la jalousie des chefs qui devoient conduire l'entreprise, la firent échouer. On n'en rapporta que la honte qui suit une expédition malheureuse & injuste. On y perdit des hommes utiles, & on fut obligé de se rembarquer honteusement. Cet avantage n'enorgueillit point les Caraïbes noirs, qui demanderent la paix, & inviterent même les François à venir vivre avec eux. Plusieurs colons de la Martinique profiterent

terent de ces offres, & vinrent se fixer, en cette année, à l'isle Saint-Vincent.

Les premiers établissements se firent avec le secours de ces mêmes Caraïbes; mais bientôt les premiers colons, jaloux de ceux qui venoient s'y établir, apprirent aux Caraïbes à vendre des concessions. L'intérêt amena les divisions; & les Caraïbes noirs, effrayés de voir les esclaves amenés par les François trop ressemblants avec eux, résolurent de s'imprimer une marque ineffaçable de leur liberté, en s'applatissant le front; & à la génération actuelle succéda un peuple nouveau, qui prétendit partager la terre qui l'avoit vu naître, ou avoir sa part du produit des ventes qui s'en feroient à l'avenir. Sur les difficultés qu'on leur fit, ils commencerent une guerre où ils eurent bientôt tout l'avantage. Un accord qui ne subsista pas long-temps, les admit à ce partage; mais, les nouveaux cultivateurs qui venoient dans l'isle allant s'établir au quartier des Caraïbes rouges, cette préférence, seulement fondée sur ce que le terrain en étoit plus accessible, réveilla les haines, & les combats recommencerent. Les Caraïbes rouges, toujours battus, se retirerent au vent de l'isle; plusieurs d'entr'eux la quitterent pour s'établir en terre ferme, ou se réfugierent à Tabago.

Les Caraïbes noirs, restés les maîtres, firent la loi aux colons Européens, & exigerent qu'ils achetassent des terres que la plupart d'entr'eux avoient déja payées. Un François, montrant à l'un de ces Sauvages son titre; celui-ci lui répondit: « Je m'embarasse peu de ton papier; mon » titre, ce sont mes armes; payes, ou ce » soir j'irai te brûler dans ton habitation. » Mais insensiblement les cultivateurs François prirent des forces, & avec elles la supériorité que donnent la richesse jointe à plus d'habileté; & les Caraïbes noirs, obligés de céder, se firent des habitations ou Carbets au centre de cette isle, dans des hauteurs presqu'inaccessibles.

[1720.]

En cette année les Espagnols entreprirent de former des établissements à l'ouest du Mississipi. L'envie d'éloigner tous les naturels du Nouveau Mexique, dont les entreprises & l'inquiétude leur donnoient de l'ombrage & pouvoient leur devenir préjudiciables un jour, leur fit former en cette année le projet d'établir une colonie puissante bien avant du terrain où ils avoient jusqu'alors arrêté leurs limites. La troupe nombreuse qui devoit la composer, part de Santa-Fé avec tout ce qu'il falloit pour faire un établissement solide, & pris

sa route du côté des Osages, auxquels on vouloit se joindre pour exterminer une nation voisine, dont on vouloit prendre la place. Un hasard malheureux fit que les Espagnols se tromperent de route, & s'adresserent précisément à la nation dont ils avoient conjuré la ruine.

Le chef des Missouris, instruit par leur méprise du danger que sa nation avoit couru, fut assez habile pour dissimuler, & promettre son secours : il ne demanda que deux jours pour rassembler ses guerriers. Il les rassembla en effet ; &, amusant les Espagnols par des fêtes & des danses, il les surprend endormis, & massacre tout, jusqu'aux femmes & aux enfants. L'aumônier échappa seul à ce massacre, & ne dut son salut qu'à la singularité de son vêtement, qui fit sans doute croire à ces Sauvages qu'il n'étoit pas de la nation de ses ennemis. Par cet événement, la tranquillité de la Louisiane fut assurée du côté par où elle étoit le plus menacée. Elle n'eut plus à craindre que les naturels du pays, qui n'étoient pas redoutables, en ce qu'ils étoient divisés en peuplades peu nombreuses, & ennemies entr'elles. Quoique séparés par de grands déserts, leurs mœurs étoient à peu près celles des peuples du Canada, mais avec moins d'énergie & d'intelligence.

La plus considérable de ces nations étoit celle des Natchès. Son chef, nommé *le grand Soleil*, parce qu'il portoit l'image de cet astre gravé sur la poitrine, étoit l'un des plus singuliers despotes que l'univers eût ; sa femme avoit une autorité égale à la sienne, & il suffisoit que quelqu'un eût le malheur de déplaire à l'un ou à l'autre de ses maîtres, pour que sa perte pût être décidée par ces seuls mots : « Qu'on me défasse de ce chien. » On ne comprend guere qu'une nation aussi pauvre que celle-là, se soit laissé asservir à un despotisme aussi cruel ; mais le despote étoit pontife & roi, & l'on sçait ce que peut la superstition.

[1720.]

En cette année on bâtit la ville de Louisbourg ; sur une langue de terre de l'Isle Royale, de figure oblongue. Cette ville a environ une demi-liéue de tour ; ses rues sont larges & régulieres ; les maisons y sont presque toutes de bois ; celles qui sont de pierres, ont été construites aux dépens du gouvernement, & sont destinées à loger les troupes. On y a aussi fait construire des halles qui sont des massifs saillants de charpente ou de maçonnerie, qui favorisent extrêmement, par leur saillie, l'embarquement ou le débarquement des

marchandises. On commença alors à fortifier cette ville. Ce projet fut exécuté sur de très-bons plans, & revêtus de tout ce qui peut contribuer à une bonne défense. On ne laissa qu'environ cent toises d'ouverture du côté de la mer, qu'on ferma d'un simple batardeau défendu par des écueils, des hauts fonds, une lagune presque inaccessible à tous les bâtiments, & qui étoit battu par le feu croisé de deux bastions qui mettoient cette estacade à couvert de tous les risques d'une descente. Comme les matériaux furent envoyés de France, l'ouvrage fut long, quelquefois interrompu, mais jamais perdu de vue, & coûta au moins trente millions; mais on ne crut pas que ce fût un trop grand sacrifice pour soutenir les pêcheries, entretenir la communication du Canada avec la France, & procurer un asyle en temps de guerre aux vaisseaux qui viendroient des isles méridionales. La culture n'y a jamais réussi. La traite des pelleteries n'a jamais été un objet majeur de commerce; on en auroit fait un de charbon de terre, dont l'extraction étoit facile, & cet objet a été négligé: toute l'activité de la colonie s'est tournée vers la pêche de la morue.

[1720.]

En cette année les Sauvages voisins de

la Caroline, profitant des divisions que Granville, l'un des propriétaires, avoit excitées dans la colonie, en voulant assujettir tous les colons au rit anglican, malgré la tolérance établie par le code fait pour ce pays, vinrent tomber sur la colonie. Cette levée de bouclier fut malheureuse pour les Indiens, qui furent battus par-tout; mais le courage que cet événement ranima parmi les colons, devoit amener la chute des oppresseurs de la colonie, & cet événement ne tarda pas.

[1721.]

En cette année, un voyage que fit le pere Ugarte sur les deux côtes du golfe, confirma le rapport du pere Kino sur la jonction de la Californie au continent de l'Amérique, ayant vu les deux embouchures du Colorado. Le pere Guyllen fit un voyage dans les terres, & s'avança jusqu'à la grande baie de la Magdeleine sur la mer du sud: mais le rapport qu'il en fit ne remplissoit point encore les vues de la cour de Madrid; car les ports qu'on découvrit dans l'intérieur du golfe même importoient assez peu pour l'objet qu'elle avoit en vue; mais les peres Sistiaga & Hélen en trouverent trois avec de bonnes aiguades, dont le plus sûr étoit trop éloi-

gné du village de Saint-Michel & de la mission de saint François-Xavier.

[1728.]

Les propriétaires de la Caroline ayant refusé de contribuer aux frais d'une expédition dont ils comptoient retirer tout le fruit, furent tous depouillés, à l'exception du lord Carteret, qui conserva le huitieme du territoire : on leur donna cependant un dédommagement de cinq cents quarante mille livres; mais on leur retira toutes les prérogatives qu'ils avoient eues jusqu'alors, & dont ils n'avoient fait qu'abuser. Le ministere de la Grande-Bretagne reprit le gouvernement de cette colonie, pour la faire jouir des douceurs que procuroit aux autres la même constitution à laquelle celle-ci fut associée. Pour en rendre même l'administration plus aisée, on divisa ce grand pays en deux gouvernements indépendants l'un de l'autre, sous les noms de Caroline méridionale & de Caroline septentrionale. C'est à l'époque de ce changement que commence la prospérité de cette vaste & riche partie des colonies Angloises, dans le continent de l'Amérique septentrionale.

[1733.]

La Caroline & la Floride Espagnole

font féparées par un vaste espace, d'une longueur de cent vingt milles du côté de la mer, & qui de ses bords a trois cents milles de profondeur jusqu'aux monts Apaches. Cet espace est borné au nord par la riviere Savanah, & au midi par celle d'Alatamaha.

La cour d'Angleterre avoit formé depuis long-temps le projet de peupler ce pays qu'elle regardoit comme une annexe de la Caroline. Un acte de bienfaisance, plus commun en quelque sorte dans ce pays que par-tout ailleurs, & qui émane de la liberté, acheva de décider le gouvernement.

Un citoyen riche & compatissant légua, en mourant, ses biens pour délivrer des prisons les débiteurs insolvables. La politique secondant ce vœu de l'humanité, ordonna que ces prisonniers délivrés seroient transportés dans ce pays qu'on se proposoit de mettre en valeur, & qu'on appella *Georgie*, du nom du monarque alors régnant. Mais ce n'eût été rien faire pour ces malheureux, dont on brisoit les chaînes, que de les envoyer sur une terre déserte, si on ne leur eût donné les moyens d'en tirer parti. Le parlement ajouta au legs sacré du généreux citoyen deux cents cinquante mille livres sterlings; & une souscription volontaire produisit des sommes encore plus considérables.

Oglethorpe, homme recommandable par ſa probité, ſes lumieres, ſon goût pour les choſes grandes & utiles, fut nommé pour conduire les premiers colons de la Georgie. Il y arriva au mois de Janvier de cette année, & plaça ſes colons à dix milles de la mer, dans une plaine riante & fertile, ſur les bords de la Savanah, qui donna ſon nom au premier établiſſement, qui devint par la ſuite le chef-lieu d'une colonie floriſſante. Cette premiere peuplade, qui ne fut que de cent perſonnes, fut groſſie conſidérablement avant la fin de l'année, & monta à ſix cents dix-huit perſonnes, dont cent vingt-ſept avoient fait les frais de leur émigration. Il y avoit trois cents vingt hommes, cent treize femmes, cent deux garçons, & quatre-vingt-trois filles.

[1739.]

Dans ce mélange des diverſes nations qui compoſoient la colonie de Georgie, il s'en trouva qui, plus portées pour le commerce que pour l'agriculture, réſolurent de former un établiſſement dans les terres, & qui fonderent à deux cents trente-ſix milles de l'Océan, la ville d'Auguſta. Ce ne fut pas la bonté du ſol qui les détermina; mais la facilité plus grande d'entrer en négociations avec les Sauva-

ges voisins, & de traiter des pelleteries avec eux. Leur projet réussit; & ce commerce, dès cette même année, occupoit déja six cents personnes; & il leur devint d'autant plus facile & plus avantageux, que la Savanah porte les plus grands bateaux de la mer aux murs de la nouvelle ville d'Augusta.

[1739.]

Ce fut en cette année que le gouvernement du Canada fit passer à la Louisiane, qui étoit en guerre ouverte avec les Sauvages ses voisins, un secours d'hommes: on se fit alors une route par les terres; & ce fut aussi dans cette expédition, qu'on commença à s'appercevoir des avantages qu'on pouvoit tirer de la riviere d'Ohio; mais après cette expédition cette route par le sud resta oubliée pendant un assez long espace de temps.

[1741.]

Tout sembloit se réunir pour faire de la nouvelle colonie de la Georgie, l'un des plus utiles établissements que la métropole pût avoir dans l'Amérique. Le gouvernement eut donc lieu d'être étonné d'apprendre qu'en cette année il restoit à peine dans ce pays le sixieme de la population qui y avoit été transportée, &

que les restes languissants de cette colonie ne soupiroient qu'après un séjour plus heureux : on voulut trouver la cause de cette décadence, & on n'eut pas de peine à la démêler.

On avoit abandonné la jurisdiction & la propriété de la Georgie à des particuliers, comme on l'avoit fait précédemment de la Caroline : la même faute devoit avoir les mêmes suites ; & l'intérêt public ayant été livré à l'avidité de particuliers intéressés, cette colonie avoit porté dans sa naissance le germe de son dépérissement.

On fixa d'abord à cinquante acres l'étendue des possessions de chaque particulier. Cette fixation dut éteindre l'émulation. Les autres colonies Angloises ne payoient qu'une foible redevance ; encore n'étoit-ce que lorsqu'elles avoient pris une consistance & une force qui les mît en état de trouver cette imposition dans leur superflu. Celle-ci y fut assujettie dès le principe ; & les charges augmentoient avec la prospérité. Les administrateurs, aveuglés par leur cupidité, ne virent ou ne voulurent pas voir qu'une redevance légere sur un pays très-peuplé, leur seroit d'un plus grand produit que des redevances trop fortes sur un pays encore désert & inculte. On y défendit l'importation

des Negres, parce que la Caroline avoit été défrichée sans le secours des esclaves. Celle des eaux-de-vie de sucre fut aussi défendue, à cause des désordres qu'elle occasionnoit dans l'Amérique septentrionale: en quoi l'on fit une double faute, de ne point remarquer que le climat de la Georgie, infiniment plus chaud que celui de la Caroline, exigeoit d'autres bras pour la culture que ceux des Européens, & que cette même chaleur énervant les colons, ils avoient besoin des liqueurs spiritueuses pour réparer les pertes que causent les sueurs continuelles, & pour corriger le vice des eaux qui ne sont pas très-salubres dans tout ce vaste espace. D'ailleurs c'étoit ôter aux nouveaux colons la faculté du commerce avec les Antilles Angloises, pour y vendre leurs bois, leurs graines, leurs bestiaux, qui étoient les seules richesses qu'ils pussent se procurer dans le principe de leur établissement.

Le gouvernement, qui ne tarda pas à sentir les vices de la législation primitive, affranchit la Georgie de ce joug, & lui donna le même gouvernement qu'à la Caroline.

[1741.]

En cette année l'amiral Vernon vint faire le siege de Carthagene, qu'il fut obligé

de lever, quoiqu'il l'eût formé avec vingt-cinq vaisseaux de ligne, six brûlots, deux galiotes à bombes, & un nombre suffisant de troupes de débarquement pour faire la conquête de toute l'Amérique méridionale. Ce même amiral, l'année précédente, avoit détruit les forts de Porto-Bello, qui dans son principe avoit été le théâtre du plus riche commerce qui ait jamais existé; mais l'intempérie de son climat l'a fait considérablement d'échoir.

[1741.]

En cette année l'amiral Anson commença son voyage autour du globe, dont la relation est si connue. Il ne fit aucune découverte intéressante dans la mer du sud; il fit beaucoup de mal aux colonies Espagnoles, se rendit maître du riche galion de Manille, & rentra en Angleterre avec d'immenses richesses, après trois ans d'absence. Le goût des longues navigations parut assoupi pendant vingt ans. Il a repris depuis la paix derniere.

[1742.]

Depuis la catastrophe horrible qui termina les guerres sanglantes du Pérou, en 1571, par l'entiere extinction de la race des Incas; atrocité qui excita une indignation si universelle dans l'ancien

comme dans le nouveau Monde, que Philippe II, ce tyran ſombre, crut devoir la déſavouer; le Pérou écraſé s'étoit contenté de gémir en ſecret ſous le joug de ſes oppreſſeurs, ſans faire le moindre effort pour le ſecouer; mais en cette année un Indien de la province de Xauxa, qui ſe diſoit de la race des Incas, fut proclamé roi. Ses compatriotes, qui ſe flattoient de recouvrer ſous ſes ordres leur religion, leurs loix, leur pays, ſe rangerent en foule ſous les étendards de cet aventurier; mais, après avoir fait d'aſſez grands progrès, cette armée indiſciplinée fut battue & diſperſée. Les priſonniers convinrent qu'on avoit employé trente ans à former ce complot, dont le ſecret devoit être entre les mains d'une infinité de gens, & qui ne fut révélé que par l'événement; exemple unique dans l'hiſtoire, & qui prouve bien la haine que les Indiens portent à leurs tyrans. Si jamais ces peuples prennent un peu l'eſſor & quelque énergie, les Eſpagnols en ont tout à craindre.

Philadelphie, cette capitale de la plus heureuſe peuplade du monde, dont le nom même rappelle un ſentiment ſi tendre & ſi cher, commença à jouir en cette année des bienfaits du ſçavant & généreux Franklin, qui fit conſtruire à côté

de l'hôtel de ville une grande & superbe bibliotheque, où se trouvent les meilleurs livres anglois, françois & latins. Cette bibliotheque n'est ouverte au public que le samedi. Les fondateurs en jouissent librement dans tous les temps. Ceux qui y empruntent des livres pour les lire, hors des jours où elle est ouverte, en payent le loyer, & une amende s'ils ne les remettent pas à jour nommé. C'est du produit de ces loyers que cette collection précieuse s'augmente chaque jour; &, pour la rendre plus utile, on y joint, autant que les fonds le peuvent permettre, tous les instruments de mathematiques, de physique & d'astronomie, & on y forme un cabinet d'histoire naturelle.

[1745.]

La guerre qui s'éleva à la mort de l'empereur Charles VI, & qui sembla devoir éteindre entiérement la maison d'Autriche, embrasa successivement toute l'Europe: l'incendie passa les mers, & se répandit dans toutes les parties du continent Américain, & ensuite dans la péninsule du Gange. L'isle Royale fut un des objets qui tenterent le plus l'ambition du gouvernement Britannique. Cependant le projet ne vint pas de Londres, ce fut à Boston qu'il se forma. Ce fut la Nouvelle Angleterre qui

fit les frais de cette expédition, dont la malheureuse issue pour la France exige que nous en développions la cause. Un négociant, nommé *Pepperel*, alluma, nourrit & dirigea l'enthousiasme de la colonie, & fut chargé de l'exécution de ce projet, avec six mille hommes qui furent levés pour cette expédition.

Quoique ces forces fussent convoyées par une escadre partie de la Jamaïque, qu'elles eussent elles-mêmes porté à l'Isle Royale la nouvelle du danger qui la menaçoit, qu'elles eussent eu l'avantage, au moyen de la surprise, de débarquer sans opposition, il est plus que probable que l'expédition eût tourné à la honte de ses auteurs, s'il y eût eu quelque union entre les six cents hommes de troupes reglées, les huit cents habitants qui s'armerent précipitamment, & les officiers qui les commandoient. Qu'attendre en effet d'une armée levée à la hâte, embarquée avec précipitation, qui n'avoit jamais vu le feu, & qui n'étoit dirigée que par des officiers de marine? Aussi le hasard & la mésintelligence des François firent tout le succès de cette expédition. La garnison de Louisbourg avoit toujours été chargée de la construction & des réparations de ce boulevard du Canada: elle s'y livroit avec d'autant plus de plaisir, qu'elle y trouvoit

sa

sa sûreté & une augmentation de bien-être ; mais, voyant qu'on lui refusoit le salaire attaché à ces travaux, & que les officiers s'approprioient le fruit de ses sueurs ; elle demanda justice : on la lui refusa, & elle se la fit elle-même. Comme tous les officiers avoient partagé le fruit de cette déprédation honteuse, personne ne pouvoit rétablir l'ordre, & toute autorité fut méprisée. Depuis six mois le soldat indigné vivoit dans une révolte ouverte, & ce fut en cette occurrence que l'Anglois se présenta devant la place.

Des officiers attachés à leur prince, à la patrie, à l'honneur, à leurs devoirs, eussent au moins saisi cette occasion de rapprocher les esprits ; mais des lâches usurpateurs du prix des sueurs des soldats étoient trop au dessous de ces sentiments, pour faire une pareille démarche. Les troupes la firent ; mais leurs chefs se méfierent d'une générosité qui les faisoit rougir, & dont ils n'avoient pas été capables. S'ils avoient pu supposer dans les soldats assez d'élévation pour sacrifier leur ressentiment au bien de la patrie, ils eussent mis cette disposition à profit, pour fondre sur l'ennemi pendant qu'il formoit son camp & qu'il ouvroit ses tranchées. Les assiégeants, qui n'avoient aucun principe de l'art militaire, eussent été décon-

certés par des attaques régulieres & vigoureuses. Il est presque indubitable que quelques échecs les eussent decouragés, & leur eussent fait abandonner leur entreprise. Mais on s'obstina, ou du moins on feignit de croire que la garnison ne demandoit à sortir que pour déserter, & ses chefs la retinrent dans les murs comme prisonniere, jusqu'à ce qu'une si mauvaise défense eût réduit la place à capituler. L'isle entiere, après la reddition de cette place, son unique défense, subit le joug du vainqueur. Si ces lâches officiers eussent été traités au retour comme ils le méritoient, cet exemple d'une juste sévérité en eût imposé ; mais le gouvernement trop doux n'a fait qu'encourager ceux qui par la suite ont imité un pareil exemple. Cette importante possession fut restituée aux François par le traité d'Aix-la-Chapelle.

[1746.]

Le 9 Juin de cette année, le pere Jean-Antoine-Balthasar, en sa qualité de visiteur général des missions, fit partir le pere Ferdinand Gonsay pour faire une reconnoissance exacte de la côte orientale de la Californie, jusqu'au Rio Colorado. Il fut jusqu'au 29 Juillet à ce voyage, & confirma par ses observations celles de ses

prédéceſſeurs dans la même carriere ; & après avoir reconnu les deux embouchures de ce fleuve, & les iſles qui les forment, il revint confirmer à ſa miſſion que la Californie étoit une péninſule, & non une iſle, comme on l'avoit cru dans le principe.

[1747.]

La Galliſſonniere eſt fait, en cette année, gouverneur du Canada. Ce général, qui à des connoiſſances très-étendues joignoit un courage actif, & d'autant plus ferme qu'il étoit raiſonné, voyant que les Anglois vouloient étendre les limites de l'Acadie, ou Nouvelle Ecoſſe, juſqu'à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent, & leurs continuelles entrepriſes du côté de la riviere d'Ohio lui faiſant preſſentir tout ce qu'on avoit à redouter de leur voiſinage, crut devoir les renfermer dans la péninſule à laquelle il penſa que les traités les avoient alors bornés, & il crut auſſi que les monts Apalaches devoient être le terme de leurs poſſeſſions : en conſéquence de quoi il ſe fit un plan de ne leur pas laiſſer franchir ces limites, qu'il imagina leur avoir été poſées par les traités précédents.

Le ſucceſſeur que lui donna la cour pendant qu'il préparoit tout ce qui pou-

voit concourir au succès de ses vastes desseins, adopta son plan & les moyens de le faire réussir, & s'y porta avec la plus grande ardeur. De tous côtés on éleva des forts pour se faire des remparts contre les invasions de l'Anglois; mais on ne prévit point assez quelles seroient les suites de ce plan, que le ministere de France adopta peut-être trop légérement. On verra que la derniere guerre en fut la suite.

[1747.]

On a vu qu'en 1594 les François formerent un petit établissement dans la Floride, sur laquelle les Espagnols n'avoient pas plus de droit qu'eux; mais ce peuple cruel & jaloux ne vouloit point de voisins ni de rivaux; il les en chassa l'année suivante, & y commença un établissement à deux lieues de l'Océan, sur la côte orientale. Ce bourg est situé sur les bords d'une riviere navigable, dans un sol agréable & fertile, & nommé *San-Matheo*; mais, malgré les avantages apparents de sa situation, les Espagnols eussent été forcés de l'abandonner, sans la découverte des propriétés du sassafras.

Ces féroces conquérants auroient infailliblement péri des maladies vénériennes qu'ils avoient prises dans ce pays, ou des

fievres ardentes qui y ſont aſſez fréquentes, ſi les Sauvages ne leur euſſent appris que l'infuſion de la racine de ſaſſafras leur procureroit une prompte guériſon. L'expérience fut tentée, & réuſſit ; mais comme l'orgueil & l'indolence étoient chez cette nation des maladies incurables, cette bourgade n'eſt jamais ſortie de l'obſcurité & de la miſere où elle fut dès ſon principe ; & ce fut pour ainſi dire un ſimple acte de priſe de poſſeſſion qu'ils voulurent faire en formant cet établiſſement.

Ils en formerent depuis un autre ſur la même côte, & à quinze lieues du premier, qu'ils nommerent *Saint-Auguſtin.* C'eſt cette bourgade que les Anglois tenterent de leur enlever en la préſente année 1747. Ils l'attaquerent, mais inutilement, parce que les Indiens des environs vinrent au ſecours des Eſpagnols. Les Anglois, harcelés dans leur retraite que couvroient des montagnards Ecoſſois, virent périr preſque tous ces pauvres gens par les coups des Sauvages qui ne faiſoient nul quartier. Un ſeul ſergent de cette nation fut réſervé par eux pour les ſupplices abominables qu'ils deſtinent à leurs priſonniers. Cet homme, à la vue des tortures cruelles qu'on lui préparoit, imagina un moyen de s'y ſouſtraire, & qui eut le ſuccès qu'il en avoit prévu. Il haran-

gua cette nation. « Héros de Nouveau-
» Monde, leur dit-il, vous n'étiez pas les
» ennemis que je cherchois. Le ſort de la
» guerre m'a mis entre vos mains: uſez-
» en comme il vous plaira; je n'ai ni le
» pouvoir de vous empêcher, ni même le
» deſir de vous en détourner.

» Mais, comme c'eſt l'uſage de ma na-
» tion d'offrir une rançon pour racheter
» ſa vie, écoutez du moins une propoſi-
» tion que j'ai à vous faire, & qui n'eſt
» pas à rejetter.

» Dans le pays où je ſuis né, il y a
» certains hommes qui, par leurs recher-
» ches ou par des traditions de famille,
» ont acquis des connoiſſances d'un or-
» dre ſurnaturel. Un de ces ſages, dont
» j'étois proche parent, connoiſſant mon
» inclination pour les armes, me donna
» en partant pour la guerre un charme
» qui devoit me rendre invulnérable. Vous
» avez tous vu, braves Américains, com-
» ment j'ai échappé à vos traits & à vos
» attaques multipliées; ſans ce charme,
» je devois périr mille fois ſous vos ef-
» forts redoublés, & les atteintes mortel-
» les ſous leſquelles mes camarades ont
» ſuccombé. J'en appelle à vous-mêmes,
» vous avez vu ſi j'ai fui le danger. Ce
» n'eſt donc pas la vie que je vous de-
» mande; mais je veux avoir la gloire de

» vous révéler le ſecret le plus important » pour votre conſervation, & vous ren» dre une nation invincible. Laiſſez-moi » ſeulement une main libre pour faire les » cérémonies de l'enchantement, dont » vous allez faire l'épreuve ſur moi-même. »

Ces Sauvages ignorants, flattés d'acquérir un ſecret de cette importance, & ſéduits par le merveilleux, l'air d'aſſurance & de gaité de leur priſonnier, lui délient un bras. L'Ecoſſois recommande enſuite qu'on remette ſon ſabre au plus adroit & au plus vigoureux des Sauvages; enſuite, ayant dépouillé ſon cou, il le frotte en marmottant quelques paroles. Puis, s'adreſſant d'un air gai à celui qui tenoit le ſabre: « Frappez, dit-il, de » toutes vos forces; vous n'entamerez ſeu» lement pas ma peau. »

Auſſi-tôt l'Indien frappe, & la tête de l'Ecoſſois ſaute à vingt pas de-là. Les Sauvages ſtupéfaits regardent quelque temps ce cadavre ſanglant, comme ſe reprochant mutuellement leur ſotte crédulité; mais, admirant enſuite la fineſſe du ſtratagême que cet homme avoit employé pour ſe dérober aux tourments horribles qu'ils lui préparoient, ils accorderent à ſon cadavre tous les honneurs funebres qui ſont en uſage dans leur pays.

[1749.]

En cette année fut fondé à Philadelphie un college où l'on ne se proposa d'abord que d'initier la jeunesse aux belles-lettres: on y a depuis ajouté une classe de médecine. Il faut croire que cet établissement prospérera à mesure que la culture s'élevera de son côté à un plus haut point de prospérité. Ce ne sera peut-être pas du moins une école où l'on se haïra, & où l'on se déchirera pour des mots ou des objets incompréhensibles ; & si le *flambeau* de la philosophie cesse un jour d'éclairer l'ancien monde, replongé dans *la* barbarie par l'entêtement & l'ignorance, on le verra éclairer le nouveau continent; & ce bien inestimable lui viendra de Philadelphie.

[1749.]

En cette même année les François de l'Acadie formerent un établissement dans l'isle Saint-Jean, plus avancée que l'isle Royale dans le golfe Saint-Laurent. Cette isle de vingt-deux lieues de longueur, n'en a guere qu'une dans sa plus grande largeur. Sa figure est celle d'un croissant. La France l'avoit négligée avant la paix d'Utrecht; mais la perte de l'Acadie & de Terre-Neuve la lui rendit intéressante. L'hi-

ver y est long & rigoureux ; on y voit des nuées d'insectes ; mais la côte est saine : elle a un port excellent, des havres sûrs & commodes, des prairies abondantes, un terrain susceptible de toutes sortes de cultures, du gros & menu gibier en quantité, & ses côtes abondent en poissons de la meilleur qualité. On avoit formé, dès 1619, le projet de la cultiver ; mais les Acadiens, qui ne voulurent point vivre sous la domination Angloise, y passerent en cette année, au nombre de trois mille cent cinquante-quatre. Comme ils étoient la plupart cultivateurs, & sur-tout habitués à élever des troupeaux, le gouvernement crut devoir les fixer à ce genre d'occupation, & ne permettre la pêche de la morue qu'à ceux qui s'établiroient à Tracadie & à Saint-Pierre.

Toute prohibition nuit également à ce qu'elle permet & à ce qu'elle défend. L'isle n'avoit pas assez de greves pour sécher la morue ; mais on pouvoit la préparer comme morue verte, & alors elle eût fait seule une branche très-utile au commerce. On privoit la colonie des moyens de subsister dans les années de disettes, fréquentes dans ce climat, & des moyens d'étendre la culture, en restreignant les moyens d'échange avec la métropole, n'en ayant que peu d'ailleurs

pour s'acquitter des engagements qu'elle pouvoit prendre avec les armateurs de France.

[1753.]

Depuis quatre ans le gouvernement François faisoit étudier le cours de l'Ohio, & les découvertes conduisirent à faire voir que cette riviere ouvroit une communication commode entre le Canada & la Louisiane. En effet, quoique les vaisseaux qui entrent dans le fleuve Saint-Laurent ne remontent pas plus haut que Québec, la navigation se continue par des barques jusqu'au lac Ontario, qui n'est séparé du lac Erié que par un détroit, sur lequel la France avoit fait élever de bonne heure le fort Niagara. C'est près de ce lac que se trouve la source de l'Ohio, qui arrose le plus beau pays du monde, & qui, grossi par plusieurs rivieres, va se décharger dans le Mississipi, dont il augmente la majesté. A l'époque présente, on commença à élever plusieurs petits forts sur l'Ohio, pour assurer la communication avec la Louisiane. Le plus considérable de ces forts fut nommé *Duquesne*, du nom du gouverneur qui le fit bâtir.

C'étoit la suite des projets de la Galissonniere; projets suivis par son successeur, mais qui commencerent à inquiéter

les Anglois, qui ne purent voir ſans chagrin & ſans crainte les François former derriere eux des établiſſements qui ſembloient les envelopper. Les colonies Angloiſes craignirent que les monts Apalaches, qui devoient ſervir de limites naturelles aux deux nations, ne fuſſent une barriere inſuffiſante contre les entrepriſes d'un voiſin puiſſant & belliqueux. Dans la crainte où elles étoient des établiſſements qui ſe formoient, elles paſſerent elles-mêmes ces montagnes, pour diſputer aux François la poſſeſſion de l'Ohio. Cette tentative leur réuſſit mal; on battit tous leurs détachements qui ſe ſuccédoient, & on détruiſit leurs forts à meſure qu'ils s'élevoient.

Pour laver l'affront que ces revers imprimoient à la nation, l'Angleterre fit paſſer des forces conſidérables au Nouveau-Monde, ſous les ordres du général Braddock.

[1755.]

Ce général alloit attaquer, dans l'été de cette année, le fort Duqueſne, avec trente-ſix canons & ſix mille hommes de troupes réglées, lorſqu'il fut ſurpris, à quatre lieues de la place, par deux cents cinquante François & ſix cents cinquante Sauvages, qui maſſacrerent l'armée An-

gloise. Ce revers inoui arrêta la marche de trois autres corps nombreux qui alloient fondre sur le Canada. La terreur qu'il imprima sur les esprits, les obligea de regagner leurs quartiers; & leur timidité se montra tellement dans la campagne suivante, que leur embarras enhardit les François, malgré leur infériorité, à entreprendre sur eux.

[1756.]

Cette guerre sourde & qui se faisoit au loin, convenoit fort au gouvernement François, qui, sans commettre ouvertement sa foiblesse, réparoit peu à peu les pertes qu'il avoit faites dans les traités, où il avoit été forcé de recevoir la loi; mais ces échecs réitérés ouvrirent enfin les yeux au ministere Britannique sur la politique de celui de France; & George II crut que cette situation équivoque ne convenoit point à la supériorité des forces maritimes de la nation Angloise. Il donna donc ordre à ses vaisseaux d'insulter le pavillon François sur toutes les mers. Bientôt ils prirent ou disperserent tous les vaisseaux François qu'ils rencontrerent, & la guerre fut déclarée en Europe. Dans le courant du mois d'Août, les François du Canada, malgré leur infériorité, se présentent devant Oswego avec trois mille

hommes. Ce fort, situé sur le lac Ontario, au centre pour ainsi dire du Canada, muni de cent vingt-une pieces de canons, de toutes les provisions de guerre & de bouche nécessaires pour une longue défense, avec dix-huit cents hommes de garnison, ne tint que quelques jours contre les attaques vives & audacieuses des François.

[1757.]

Au mois d'Août de l'année suivante, cinq mille cinq cents François, & dix-huit cents Sauvages, marcherent au fort Saint-George, sur le lac du Saint-Sacrement, regardé à juste titre comme le boulevard des Anglois, comme le centre & l'entrepôt des forces qu'ils pouvoient réunir contre le Canada. La nature & l'art avoient épuisé leurs efforts pour en rendre l'accès impossible. Divers corps de troupes avoient été distribués de distance en distance dans les meilleures positions pour en défendre les approches. Cependant tous ces obstacles furent surmontés avec une intelligence & une intrepidité dignes d'être plus connues. Les François, après avoir massacré par pelotons, ou mis en fuite un grand nombre des ennemis, arrivent devant la place, & forcent deux mille deux cents soixante-quatre hommes

à capituler, dans une des positions les plus avantageuses où ils pussent se trouver contre un ennemi peu aidé de sa métropole, & qui leur étoit de beaucoup inférieur.

[1758.]

Cette nouvelle disgrace aigrit de plus en plus les Anglois; leurs généraux s'occuperent, pendant l'hiver de cette année, à établir une bonne discipline dans les différents corps qui composoient leurs armées. Ils les formerent à combattre dans les bois à la maniere des Sauvages; &, dès que la saison le put permettre, ils se mirent en campagne avec six mille trois cents hommes de troupes reglées, & treize mille hommes des milices de leurs colonies. Cette armée s'assembla sur les ruines du fort Saint-George; d'où elle s'embarqua sur le lac du Saint-Sacrement qui séparoit les colonies des deux nations, & se porta sur le fort Carillon, qui n'en étoit éloigné que de quatre lieues.

Ce poste, qui venoit d'être établi au commencement de la guerre, pour couvrir le Canada, n'avoit ni l'étendue ni les forces qu'il eût fallu pour arrêter l'ennemi qui venoit l'assaillir. Tout ce qu'on put faire, fut de former à la hâte, sous le canon de la place, des retranchements de troncs d'arbres couchés les uns sur les

autres ; & l'on fit en avant deux retranchements des abattis d'arbres renversés, dont les branches coupées & affilées faisoient l'effet des chevaux de frise ; & les drapeaux étoient plantés sur les remparts du fort, qui ne contenoit que trois mille cinq cents hommes.

Les Anglois, résolus de laver les affronts qui ternissoient depuis long-temps la gloire de leurs armes dans un pays où la prospérité de leur commerce tenoit au succès de la guerre, crurent, avec une telle supériorité de forces, exterminer facilement les François enfermés dans le fort de Carillon. Le 8 Juillet de cette année, ils se précipiterent sur les palissades avec une fureur aveugle. On les foudroyoit à l'aise du haut du parapet, sans qu'ils pussent nuire aux assiégés. Ils tomberent en file & embarrassés dans les troncs d'arbres. Mais leurs pertes ne faisoient qu'augmenter leur rage : elle se soutint pendant plus de quatre heures, & leur coûta quatre mille de leurs plus braves guerriers, avant qu'ils abandonnassent une entreprise qui tenoit plus de la rage que de la valeur. Toutes les actions de détail ne leur furent pas plus heureuses. Ils n'attaquerent pas un poste où ils ne fussent repoussés avec perte ; ils ne hasarderent pas un détachement qui ne fût battu, pas un con-

voi qui ne fût coupé & intercepté. La rigueur même des hivers ne fut point un obstacle à la valeur des Canadiens & des Sauvages, qui profitoient de ce temps d'inaction de leurs ennemis pour faire des courses, & porter le fer & le feu jusques dans le centre des colonies Angloises.

Tant de désastres pour la nation Angloise, avoient leur source dans une fausse opinion qu'avoit le gouvernement Britannique, que ses forces maritimes suffisoient pour être toujours supérieures dans l'Amérique septentrionale, & pour intercepter les secours que leurs ennemis tenteroient d'y porter.

L'expérience avoit en vain démenti ce systême ; on y persista. Le service des généraux ne fut guere plus heureux ; presque tous manquerent également d'intelligence, de vigueur & d'activité. Les troupes avoient bien cette fierté de caractere & ce courage que puise l'Anglois dans la nature de son gouvernement ; mais elles étoient épuisées par des fatigues excessives que rien ne soulageoit dans un pays dénué des commodités de l'Europe. Quant aux milices des colonies, elles n'étoient composées que de cultivateurs paisibles, qui n'étoient nullement aguerris, qui n'étoient point habitués, comme les Canadiens, aux fatigues des longues courses, au carnage par

l'habitude de la chasse, & qui n'avoient rien absolument de la vivacité militaire des colons François. Leurs défenses mal ordonnées n'avoient pas cette réciprocité de soutien, cet ensemble qui en fait la force. Les provinces divisées d'intérêts n'étoient pas rapprochées par l'autorité d'un chef unique, & ne pouvoient avoir par conséquent cette unité de sentiment qui contribue le plus aux succès. La saison d'agir se passoit en vaines discussions. Tout plan d'opérations, rejetté par une assemblée, étoit abandonné; si l'on en adoptoit un, sa publicité le faisoit échouer. On s'étoit brouillé avec les Sauvages: les François, pour se les concilier, avoient pris leurs mœurs. Les Anglois, toujours exagérateurs & calomniateurs effrontés de leurs ennemis, n'eurent pas honte de publier dans leurs écrits fanatiques que les François achetoient des Sauvages les crânes de leurs ennemis, qu'ils se trouvoient aux danses que ces barbares faisoient lors de l'exécution de leurs prisonniers, qu'ils excitoient leurs cruautés, & qu'ils partageoient leurs horribles festins; mais ces imputations calomnieuses leur appartiendroient plutôt, à eux qui ont substitué le fanatisme de la patrie à celui de la religion, qui haïssent encore plus les autres nations qu'ils ne s'aiment eux-mêmes,

qu'à une nation douce & trop aimante, telle qu'on connoît la nation Françoise, non-seulement en Europe, mais par toute la terre.

De l'attachement décidé des Sauvages pour les François, naquit pour les Anglois la haine la plus insurmontable, qui se changea en rage lorsqu'ils apprirent que cette nation avoit mis leurs têtes à prix : ils coururent alors à la chasse des Anglois comme à celle des bêtes sauvages de leur pays. La soif du sang plus que la gloire les anima contre cette nation, qui osoit les proscrire sur leur terre natale. Non-contents de la victoire que les François recherchoient seuls, ils exterminoient les armées. Leur fureur étoit telle, qu'un prisonnier Anglois ayant été conduit dans une habitation écartée, la femme du Sauvage lui coupa un bras, & fit boire à ses enfants le sang qui en ruisseloit. Un missionnaire lui reprochant l'atrocité de cette action : « Je veux, dit-elle, que mes en» fants soient guerriers, & pour les ren» dre tels, il faut les nourrir de la chair » de leurs ennemis. »

Les Anglois, malheureux dans le continent, prirent cette année leur revanche à l'Isle Royale. Une flotte composée de vingt-trois vaisseaux de ligne, de dix-huit frégates, portant seize mille hommes de

troupes aguerries, jetta l'ancre dans la baie de Gabarus, à une demi-lieue de Louisbourg. Comme il étoit démontré qu'un débarquement fait à une plus grande distance ne pouvoit servir de rien, par la difficulté insurmontable de transporter l'artillerie & les choses nécessaires à un siege, on s'étoit attaché à rendre le voisinage de cette place inaccessible. L'Anglois vit la sagesse des mesures prises pour la défense, mais n'en résolut pas moins de les surmonter; &, joignant la ruse à la force, pendant qu'en prolongeant sa ligne il menaçoit & couvroit toute la côte, il descendit en forces à l'anse du Cormoran.

Cet endroit étoit foible par la disposition même du terrain; mais les François y avoient suppléé par un bon parapet, fortifié par des canons dont le feu se soutenoit, & par des pierriers d'un gros calibre. Derriere cette fortification étoient deux mille bons soldats avec quelques Sauvages. On avoit fait en avant de ce parapet un abattis d'arbres si serré, qu'on auroit eu bien de la peine à y passer, quand même il n'eût pas été défendu. Cette palissade cachoit les défenses, qui ne paroissoient dans le lointain que comme une plaine verdoyante.

La colonie étoit sauvée si l'on eût laissé à l'assaillant le temps d'effectuer son débar-

quement, & de s'avancer avec la confiance de ne trouver que de légers obstacles à surmonter. Alors l'artillerie démasquée eût foudroyé les assaillants sur le rivage, ou dans la précipitation du rembarquement, d'autant plus qu'alors la mer étoit fort agitée. Cette perte eût rompu le fil des projets de l'Angleterre; l'isle Royale & le Canada étoient infailliblement sauvés; mais la précipitation qui gâte tout, & qui est le vice de la nation Françoise, fit échouer les précautions que la prudence avoit prises pour le salut de cette importante possession.

A peine les Anglois eurent fait quelques mouvements pour s'approcher du rivage, qu'on se hâta de découvrir le piege où ils couroient, & où ils eussent été pris infailliblement. Au feu brusque & précipité qu'on fit sur leur chaloupe, & sur-tout à l'empressement qu'on eut de déranger les arbres qui masquoient les forces qu'on avoit le plus grand intérêt de cacher, les chefs Anglois devinerent le péril où ils alloient engager leurs troupes. De ce moment, revenant sur leurs pas, ils ne virent plus d'autre endroit pour pénétrer, qu'un rocher qui jusqu'alors leur avoit paru inaccessible. Le général Wolff, tout occupé qu'il fût du rembarquement de ses troupes, & d'éloigner ses bateaux du feu des

assiégés fit signe au major Scott de s'y rendre.

Cet officier s'y porte sur le champ avec les soldats qu'il commandoit. Sa chaloupe étant arrivée la premiere, & s'étant enfoncée au moment qu'il mettoit pied à terre, il grimpe sur les rochers. Il comptoit trouver là cent des siens qui y avoient été envoyés quelques heures auparavant, il n'en trouva que dix; mais avec ce petit nombre il ne laissa pas de gagner le haut des rochers, gardés par dix Sauvages & soixante François qui lui tuerent deux hommes, & en blesserent trois mortellement. Réduit à cinq hommes, malgré sa foiblesse, il se soutint dans ce poste important, à l'aide d'un taillis très-fourré qui le déroboit au danger. Enfin ses compatriotes intrépides, malgré le feu du canon & le courroux de la mer, bravent tout pour le joindre, & achevent de le rendre maître de cette position importante, qui seule pouvoit leur assurer la descente.

Dès que les François virent l'Anglois solidement établi, ils se virent forcés de réduire leur systême de défense à celui de se renfermer dans la place. Les fortifications étoient défectueuses, en ce que le sable de mer ne convient aux ouvrages de maçonnerie, qu'autant qu'il a été bien lavé & bien dessalé, sans quoi le mortier

se dissout avec le sel qu'il contient : les revêtements des courtines s'étoient écroulés ; il n'y avoit dans la place qu'une casemate & un petit magasin à l'épreuve des bombes, & la garnison n'étoit que de deux mille neuf cents hommes.

Malgré une infériorité si marquée, les François se déterminerent à faire la résistance la plus opiniâtre, fondés qu'ils se croyoient sur les secours qu'ils attendoient & qu'on leur faisoit espérer du Canada. A tout événement, leur résistance sauveroit cette colonie de toute invasion pour le reste de cette campagne. Une femme courageuse, madame de Brucourt, femme du gouverneur, ne contribua pas peu à entretenir la garnison dans cette généreuse résolution. Elle étoit continuellement sur les remparts, la bourse à la main pour subvenir aux besoins du soldat, tirant elle-même trois coups de canon chaque jour, & disputant en quelque sorte à son mari la gloire de contribuer au salut ou à la défense de la place. Les assiégés, malgré le peu de succès de quelques sorties qu'ils avoient tentées à plusieurs reprises, malgré l'habileté des opérations concertées entre l'amiral Boscawen & le général Amherst, ne se décourageoient point ; & ce ne fut qu'à la veille d'un assaut, déterminé impossible à soutenir, qu'on parla

de ſe rendre. La capitulation fut honorable ; & le vainqueur, reſpectant la bravoure des aſſiégés, ſçut l'eſtimer aſſez & s'eſtimer aſſez lui-même pour ne point deshonorer ſa victoire par aucun trait de cruauté ou d'avarice.

La conquête de l'iſle Royale & la réduction de Louisbourg, ouvroient aux Anglois la route de celle du Canada. Auſſi le gouvernement Anglois s'occupa, dans l'hiver ſuivant, des préparatifs néceſſaires pour la tenter, & ne la pas manquer s'il étoit poſſible ; comme il arriva en effet, après plus d'une ſcene de carnage.

[1759.]

Au mois de Juin de cette année, une flotte Angloiſe arriva dans le fleuve Saint-Laurent. A peine avoit-elle mouillé à l'iſle d'Orléans, que huit brûlots furent lancés pour la réduire en cendres. Si ceux qui les commandoient euſſent exécuté les ordres qui leur avoient été donnés comme ils l'avoient été, c'étoit fait de la flotte ennemie ; hommes & vaiſſeaux, tout y périſſoit : mais la peur ſaiſit les capitaines qui les conduiſoient ; ils mirent trop tôt le feu à leurs bâtiments, & ſe hâterent de regagner la terre. L'Anglois, qui de loin avoit vu le danger, eut le temps de s'en

garantir, & dès-lors la conquête du Canada fut décidée.

L'ennemi ne tarda pas à se montrer devant Québec. Il s'agissoit de debarquer & de s'établir aux environs de la place ; mais les bords du fleuve se trouverent si bien retranchés & si bien défendus, que les premieres tentatives qu'on fit devinrent inutiles. Chaque effort coûta beaucoup de sang aux Anglois, sans en avancer davantage ; & depuis six semaines ils étoient infructueux, lorsqu'enfin ils eurent le bonheur de mettre à terre sans être apperçus. Le 12 Septembre, une heure avant le jour, ils débarquerent six mille hommes, à trois milles de la ville ; & ils étoient déja en bataille, lorsqu'ils furent attaqués par les François, inférieurs à eux de plus d'un tiers. Le courage suppléa au nombre pendant quelque temps ; mais la vivacité Françoise céda enfin la victoire à l'ennemi, qui ne perdit rien de sa confiance & de sa résolution, malgré la perte qu'il fit en cette occasion de l'intrépide Wolff, son général.

L'Anglois regardoit comme un avantage considérable, celui qu'il venoit de remporter ; mais il n'étoit rien moins que décisif. On eût pu en douze heures de temps rassembler des troupes distribuées à quelques lieues de camp, & revenir sur le vainqueur en état de le battre. Ainsi

l'avoit conseillé M. de Montcalm, général François, en mourant; mais son avis ne fut pas celui du conseil de guerre. On s'éloigna de dix lieues. L'ennemi fit ses approches, & la flotte battit la ville. Lorsque le chevalier de Lévi, qui étoit accouru pour prendre le commandement, rejoignit l'armée, il blâma cette démarche de foiblesse. On voulut revenir sur ses pas; il n'étoit plus temps. Québec, foudroyé par la flotte Angloise, avoit capitulé le dix-sept.

L'Europe entiere crut & dut croire que cette conquête achevoit celle du Canada, & terminoit cette grande querelle. Une poignée de François, manquant de tout, pouvoit-elle songer sérieusement à retarder la perte inévitable du Canada? C'étoit ainsi qu'on jugeoit, & l'on jugeoit mal. Les François avoient réparé à la hâte des retranchements qui avoient été commencés dix lieues au-dessus de Québec : on y laissa suffisamment de troupes pour les garder, & l'on alla s'occuper à Montréal des moyens d'effacer la honte des revers passés. Ce fut là qu'il fut arrêté que, dès le printemps, on marcheroit en forces sur Québec, pour reprendre cette place d'emblée si l'on pouvoit la surprendre, ou en former le siege si l'on ne pouvoit mieux faire. On n'avoit rien de ce

qu'il falloit pour former un siege en régle ; mais tout étoit tellement combiné, qu'on ne devoit l'entourer qu'au moment où les secours de France ne pourroient manquer d'arriver.

[1759.]

Une escadre Angloise, sous les ordres du général Moore, composée de douze vaisseaux de ligne, six frégates, quatre galiotes à bombes, quatre-vingts navires de transport, six mille hommes de troupes réglées, non compris les milices & les Negres travailleurs des isles voisines, vint mouiller devant la Basse-terre, chef-lieu de la Guadeloupe, au mois de Janvier de cette année. Le 22 dudit mois, ils bombardent cette place, font leur descente au bourg Saint-François, & y mettent le feu. La garnison abandonne le fort, & se retire avec les habitants dans les hauteurs. Ils y tiennent jusqu'au 1er Mai. Forcés par la disette à se rendre, ils capitulent à des conditions honorables. Cette isle est rentrée sous l'obéissance de son Roi par le traité du 3 Novembre 1762, & a été restituée aux François, avec Marie-Galante, la Désirade & les Saintes, Saint-Barthelemi, & la partie Françoise de l'isle Saint-Martin, le 23 Février 1763.

[1762.]

Malgré la disette affreuse de toutes choses où se trouvoient depuis très long-temps la colonie & les défenseurs du Canada, les préparatifs étoient déja faits pour tenter un dernier effort quand la glace qui couvroit le fleuve, s'étant rompue dans le milieu du courant, laissa un petit canal dont on résolut de profiter. A force de bras, on fit glisser les bateaux dans ce courant. L'armée s'y embarque dès le 20 Avril, dans un temps où l'Anglois la croyoit encore tranquille dans ses quartiers : elle avoit pris terre, & touchoit à une garde avancée de quinze cents hommes, placée au-dessus de Québec & à trois lieues de cette ville : ce gros détachement alloit être taillé en pieces, sans un de ces accidents que toute la prudence humaine ne peut prévoir ni prévenir.

Un canonnier François, en sortant de sa chaloupe, tombe dans le fleuve : un glaçon se rencontre sous ses mains, il s'y accroche, & est entraîné. Ce glaçon rase par hasard la rive de Québec. La sentinelle Angloise, qui apperçoit un homme prêt à périr, crie au secours : on y vient, & on le retire. L'uniforme le fait connoître pour François. A force de liqueurs spiritueuses on le ranime. Il retrouve assez de forces

pour avertir qu'une armée de dix mille François eſt aux portes de Québec, & ce malheureux meurt. Auſſi-tôt on rappelle à Québec ce corps avancé. Les François ont encore le temps de battre ſon arriere-garde. Une heure plus tard, la défaite de ce détachement eût peut-être décidé le ſort de Québec, & l'eût remis au pouvoir de ſes premiers maîtres.

Les François y marchent cependant, & n'attendant plus rien d'une ſurpriſe, ſe préparent à braver le ſort. A une lieue de la ville, ils rencontrent un corps de quatre mille hommes en bataille. L'affaire s'engage. L'attaque fut vive, la réſiſtance opiniâtre; mais les Anglois mis en fuite, laiſſerent dix-huit cents de leurs plus braves ſoldats ſur la place, & leur artillerie tomba au pouvoir du vainqueur.

Les François ouvrent la tranchée devant Québec; mais, comme ils n'avoient que des pieces de campagne, que le ſecours qu'ils attendoient de France ne vint point, & qu'une forte eſcadre Angloiſe remontoit le fleuve, il fallut lever le ſiege dès le 16 de Mai, & ſe replier de poſte en poſte juſqu'à Mont-Réal.

Trois armées Angloiſes, dont l'une avoit deſcendu le fleuve, l'autre l'avoit remonté, & dont la troiſieme étoit arrivée par le lac Champlain, vinrent entourer

les troupes Françoiſes, affoiblies par le beſoin, n'ayant ni vivres, ni munitions de guerre, & conſidérablement diminuées par de fréquents combats & des fatigues continuelles. Ces reſtes malheureux, bloqués dans un terrain ouvert, ſont forcés de capituler pour eux & pour toute la colonie. Le traité de paix qui ſuivit cimenta la conquête de l'Anglois, qui, par ce moyen, ſe trouve aujourd'hui maître de preſque tout le continent de l'Amérique ſeptentrionale.

Ce traité ne nous a laiſſé que Saint-Domingue, la Martinique, la Guadeloupe avec les Saintes Marie-Galante, la Deſirade, Saint-Barthelemi & ce qui nous appartenoit de Saint-Martin & Sainte-Lucie, qui de neutre qu'elle étoit ci-devant nous eſt devenu propre. Depuis la ceſſion de la Louiſiane à l'Eſpagne, il ne nous reſte pas un pouce de terre dans le continent. Nous avons encore conſervé aux environs de Terre-Neuve l'iſle Saint-Pierre & Miqueton avec quelques grêves pour la pêche de la morue, établiſſement foibles & précaires, que nous perdrions au premier bruit de guerre, ſi les cours de France & d'Angleterre venoient à ſe brouiller.

[1763.]

Nous avons dit, à l'époque de 1717,

quelle étoit la température du climat des pays arrosés par le fleuve de Missisipi. Cette contrée, l'une des plus vastes & des plus belles qui soient sous le ciel, est en même temps l'une des plus fertiles. Si la culture y eût été bien ordonnée, il n'est rien qu'on n'eût pu attendre de la fécondité de ce beau pays. La nature sembloit destiner les établissements qu'on y formeroit à la plus grande prospérité; mais dès l'origine on fit une faute capitale en accordant des terres au hasard, & selon le caprice de ceux qui en demanderent. De cette maniere les colons, au lieu de se fixer à un centre commun pour se prêter des secours mutuels, & d'agrandir la sphere de leur culture à mesure que la population auroit augmenté, se sont isolés dans des habitations extrêmement vastes qu'ils ne peuvent cultiver, & qui se trouvent souvent séparées les unes des autres par des déserts immenses. Dans la supposition contraire, une colonie bien ordonnée fût devenue probablement une nation puissante, & la France en eût retiré les plus grands avantages. Elle achete par an à l'étranger pour dix-sept millions de tabac, que la Louisiane seule eût pu lui fournir. Douze ou quinze mille colons auroient rempli cet objet. Le commerce de France eût exporté pour pareille va-

leur de superflu, & cette somme restoit dans l'Etat. C'étoit ce qu'avoit bien vu Law; mais le discrédit où tomba son systême fit négliger ce qu'il y avoit de plus raisonnable dans les vues de cet homme singulier, qui malheureusement les avoit confondues avec des spéculations extravagantes: les financiers, qui seuls ont profité de cette erreur, l'ont toujours entretenue, & ce n'est pas le moindre des maux qu'ils ont faits à la nation.

Les richesses que la culture du tabac eût fait entrer dans cette colonie, eussent ouvert les yeux des colons sur la fertilité du pays, sur les vastes & belles prairies qui y sont, qui se fussent bientôt couvertes de nombreux troupeaux, dont les cuirs eussent été une nouvelle richesse qui eût dispensé d'en acheter de l'étranger, & dont la chair préparée & salée eût remplacé le bœuf d'Irlande; on auroit élevé des chevaux & des mulets pour les isles qui ne peuvent s'en passer, & pour lesquels nous sommes dans la dépendance des Espagnols, & sur-tout des Anglois. Ajoutons à ces objets d'exportation le riz, les planches, le maïs & les légumes pour la consommation des Antilles Françoises. Que d'avantages la France à méconnus, sans une infinité d'autres qu'on ne peut contester!

[1764.]

Le 20 Juin de cette année le Commodore Byron, partit des Dunes d'Angleterre, traverſa le détroit de Magellan, fit quelques découvertes dans la mer du ſud, & arriva le 28 Novembre 1765, à Batavia; au Cap de Bonne Eſpérance, le 24 Janvier 1766; & le 9 Mai ſuivant il rentra aux Dunes, après avoir fait le tour du monde en moins de deux ans.

Ce fut au commencement de cette année que la France commença un établiſſement aux iſles Malouines, qu'Améric Veſpuce paroît avoir découvertes, en 1502. Ce furent MM. de Bougainville, de Neuville & d'Arboulin, qui le firent à leurs frais. Ils y établirent des Acadiens laborieux & intelligents. Beaucheſne, Richard Haukins & Anican, commandant le navire le Saint-Louis de Saint-Malo, les avoient viſitées; mais aucun d'eux n'y avoit fait d'acte de poſſeſſion.

L'aſpect de ces iſles n'a rien de ſéduiſant. Elles manquent même d'un des premiers objets de néceſſité, le bois; mais on y ſupplée par la tourbe qui y abonde & qui y eſt de la meilleure qualité. Quant aux bois de conſtruction, il faut les aller chercher dans le détroit de Magellan; mais ce déſavantage eſt compenſé par la ſalubrité

ſalubrité de l'air & des eaux, & leur abondance, les gras pâturages & la fertilité de la terre. L'abondance & la bonté du gibier de terre & d'eau, & celle de la pêche, fourniſſent les plus grandes reſſources. De belles baies y donnent les abris les plus sûrs. La température du climat y eſt également éloignée du chaud & du froid. Nulle bête féroce, nul reptile venimeux, aucun de ces inſectes ſi multipliés & ſi incommodes ne s'y trouvent. En général cette contrée offre tout ce qui eſt néceſſaire pour un bon établiſſement; ſauf le bois, comme nous l'avons dit, mais qu'on parviendroit ſûrement à y établir.

L'Eſpagne ayant depuis revendiqué ces iſles, comme étant une dépendance du continent de l'Amérique méridionale, & ſon droit ayant été reconnu par la cour de France; M. de Bougainville, qui avoit été le promoteur de l'établiſſement qui y avoit été fait, eut ordre de remettre aux Eſpagnols les établiſſements François, ce qui ſe fit en 1766, comme nous verrons ci-après.

[1765.]

Le Commodore Byron, arrivé à la mer du ſud en la préſente année, courut à l'oueſt de Copiapo au Chili, l'eſpace d'environ cinq cents lieues, pour reconnoî-

tre, s'il se pouvoit, cette fameuse terre de Davis qu'on cherche inutilement depuis si long-temps; mais dans tout cet espace il ne trouva pas même les apparences d'aucune terre. Il abandonna donc le projet de la chercher à la latitude indiquée; mais il continua sa route, & courut dans une direction parallele, assez long-temps pour en avoir connoissance s'il eût été possible de la découvrir, ou si elle eût vraiment existé.

Il est plus que probable que si Davis n'a pas voulu se jouer de la crédulité de ses contemporains, son Journal, du moins en ce qui regarde la mer du sud, est très-fautif, puisque tous les navigateurs qui depuis lui ont traversé cette mer par la latitude indiquée, & qui l'ont croisée en tous les sens possibles, n'ont rien trouvé dans le parallele désigné par le Journal de ce navigateur.

Le 7 Juin suivant le Commodore vint attaquer une terre dont l'aspect étoit infiniment riant; mais, ayant envoyé un bateau armé pour sonder autour de cette isle où il ne trouva point de mouillage, les habitants vinrent à leur rencontre pour les empêcher d'y descendre, en faisant avec leurs lances des gestes ménaçants, & voulant leur faire entendre que s'ils vouloient débarquer sur leur terre,

ils y trouveroient la mort. Les Anglois ne répondirent à ces menaces que par des ſignes de bienveillance. Les Sauvages, enhardis par ces démonſtrations qu'ils prenoient pour de la crainte, tenterent de s'emparer du bateau : les Anglois, qui s'apperçurent de leur intention, furent violemment tentés de les régaler d'une bonne fuſillade ; mais l'officier qui les commandoit, plus humain & moins ſuſceptible de colere que les gens de l'équipage, les ſoutint.

Ces Indiens ſont de couleur bronzée, agiles, diſpos & bien pris dans leur taille. Ce ſont probablement les mêmes ou partie de ceux que M. de Bougainville vit dans ſon voyage autour du monde, & qu'il appella les *Lanciers*, à en juger par la deſcription qu'il en fait.

La Grande-Bretagne & ſes colonies du continent de l'Amérique ſeptentrionale, vivoient encore, en cette année, dans la meilleure intelligence poſſible. Cette union faiſoit leur bonheur mutuel, & la proſpérité de leur commerce réciproque ; mais un acte du Parlement d'Angleterre, en voulant aſſujettir les colonies à un droit de timbre, commença à y répandre l'alarme, & excita des mécontentements dans tous les ordres.

On s'apperçut bientôt en Angleterre de

ce refroidissement des esprits, au peu d'activité du commerce, qui florissoit auparavant ; l'acte qui avoit occasionné ce mécontentement ayant été révoqué, la bonne intelligence & le commerce reprirent vigueur.

[1766.]

En Juillet de cette année, le capitaine Wallis partit d'Angleterre avec les vaisseaux le Delphin qu'il montoit, & le Swallow commandé par le capitaine Carteret. Ils traverserent le détroit de Magellan ; mais, au débouquement de ce détroit, les deux vaisseaux furent séparés par la tempête. Le capitaine Wallis fit quelques découvertes dans la mer du sud, & entr'autres celle de l'isle de Taïti, où M. de Bougainville arriva après lui. Quant au capitaine Carteret, il essuya beaucoup de miseres dans sa traversée de la mer du sud ; il arriva enfin à Macassar en Mars 1768, à Batavia le 15 Septembre suivant, en Décembre de la même année au Cap de Bonne-Espérance, & en Angleterre en Juin 1769.

[1766.]

Le 15 Novembre de cette année, M. de Bougainville partit de la rade de Mindin, sur la frégate la Boudeuse, de

vingt-six canons de douze. Un coup de vent, qui rompit son grand hunier, l'obligea de relâcher à Brest pour remettre en état ses manœuvres; il fit raccourcir sa mâture trop élevée, changea son artillerie trop lourde pour le voyage qu'il avoit à faire après la remise des isles Malouines, & appareilla de la rade de Brest pour sa destination, ayant à bord le prince de Nassau-Sieghen, qui avoit obtenu du roi la permission de faire ce grand voyage.

Jusqu'à la fameuse expédition de l'amiral Anson, on n'avoit eu que des connoissances très-imparfaites de la vaste mer du sud : c'est au siecle présent qu'il a été réservé de faire faire à l'art de la navigation les plus étonnants progrès; & c'est à cet art perfectionné qu'on devra l'entiere connoissance du globe, & sur-tout celle de l'hémisphere austral, jusqu'à nous si peu connu. A-t-il à son extrémité un vaste continent, comme on l'a pensé jusqu'ici? C'est ce qui nous reste à sçavoir; & nous devons espérer que les travaux des astronomes & des navigateurs nous mettront à portée de connoître bientôt les terres antarctiques, pour le moins aussi-bien que nous connoissons celles du nord. Le desir de faire porter leur joug à des nations étrangeres, n'est pas ce qui a porté deux des plus puissants souverains de l'Eu-

rope à ces recherches. Ils n'ont été déterminés à ordonner ces expéditions glorieuses que pour la perfection de la géographie, & par conséquent pour le bien de l'humanité, pour répandre un nouveau jour sur l'histoire naturelle, sur la physique, pour étendre les progrès des connoissances, & pour enchaîner les nations par les liens d'un commerce utile à toutes celles qui peuvent en partager les avantages. Ajoutons qu'on ne peut faire aux derniers voyageurs le reproche qu'ont justement mérité ceux qui les ont précédés dans la même carriere; que philosophes, naturalistes & astronomes pour la plupart, ils ne rapportent que ce qu'ils ont vu, & que ce qu'ils ont dit a été vu par eux avec les yeux du philosophe & du plus scrupuleux observateur.

[1767.]

M. Wallis, en faisant voile de l'isle d'Osnabrug, ne se croyoit point fort éloigné d'une terre plus considérable que celles qu'il avoit rencontrées sur son passage, & la desiroit beaucoup, dans l'espoir d'y trouver des rafraîchissements, dont tout son monde avoit le plus pressant besoin. A la vue d'une terre très-élevé, il fit aussi-tôt route pour la reconnoître; il en étoit déja près, lorsqu'un brouillard épais l'o-

bligea de faire des bordées pour ſe garantir de périr à la côte. Ce brouillard diſſipé, il ne fut pas peu ſurpris de ſe trouver environné de plus de cent pirogues, dont pluſieurs s'approcherent du vaiſſeau à la portée du piſtolet. Il y a lieu de croire, à la maniere dont ils regardoient le vaiſſeau, qu'il étoit le premier qu'ils euſſent vu. Les Anglois leur firent tous les ſignes poſſibles d'amitié & d'invitation; &, après une ſorte de délibération, les inſulaires ſe haſarderent de monter à bord. Il y a lieu de croire que la vue de ces objets nouveaux pour eux, excita dans leur ame des deſirs violents de s'en rendre maîtres; car leur inclination à voler ſe manifeſta ſur le champ : l'un d'eux ſaiſit le chapeau d'un des quartiers-maîtres, & ſe jetta à la mer.

Le coup d'œil enchanteur de cette iſle invitoit à y deſcendre; mais il falloit trouver un mouillage. Ces Indiens parurent avoir les penchants de ceux qu'on avoit déja rencontrés; ils ſe prêterent aux échanges qu'on propoſa; mais ils manifeſterent en plus d'une rencontre le deſir de ſe rendre maîtres des canots, des bateaux & du vaiſſeau même; mais ils en furent ſi rigoureuſement punis, qu'ils s'en corrigerent après deux attaques où ils perdirent beaucoup du monde, & ne tar-

derent pas à s'appercevoir qu'ils s'étoient attiré leur malheur, & qu'ils avoient à faire à des hommes bien supérieurs à eux par leurs armes & leur industrie, qui d'ailleurs ne s'étoient portés à leur égard à aucune espece de violence qu'après avoir été provoqués, & qui avoient cessé de leur faire du mal du moment où on avoit cessé de les attaquer.

Les procédés généreux des Anglois qui pouvoient porter plus loin leur ressentiment, établirent tellement la confiance, qu'ils purent, après s'être assuré un bon mouillage, faire toutes les provisions qu'ils voulurent, & qu'il s'établit même entr'eux une sorte d'intimité. Les Anglois prirent possession de cette isle au nom du roi d'Angleterre, & la nommerent l'isle du roi George III.

Un canonnier vint présenter un jour à bord à M. Wallis une femme de la plus belle taille, âgée d'environ quarante-cinq ans, d'un air noble & d'un port majestueux, pour laquelle ces insulaires marquoient les plus grands égards. M. Wallis, en la voyant, jugea à ses manieres, & à cette aisance que donne le sentiment de la supériorité & l'habitude du commandement, que cette femme devoit être d'un ordre supérieur. Il la traita avec beaucoup de distinction, lui fit des pré-

ſents en conſéquence, qu'elle accepta avec reconnoiſſance. Il ſe rendit à ſon habitation, où elle le fit porter, remarquant qu'il étoit fort malade, ainſi que ſon premier lieutenant & le munitionnaire ; & depuis elle ne paſſa pas un ſeul jour ſans venir à bord, quand M. Wallis n'alloit pas lui faire viſite lui-même. Elle eut fort deſiré le retenir plus long-temps dans ſon iſle, où elle étoit en effet ſouveraine ; & ce ne fut qu'en la trompant ſur ſon retour prochain que M. Wallis put s'arracher à l'empreſſement qu'elle lui témoignoit de le garder dans l'iſle : ce ne fut auſſi qu'avec le plus vif regret qu'elle vit partir ces étrangers, qui, d'abord mal accueillis par ſes ſujets, en furent regrettés lorſque la néceſſité de remplir leur miſſion les força de quitter cette iſle délicieuſe, dont M. de Bougainville nous a laiſſé un tableau charmant, dont des récits poſtérieurs ont confirmé la vérité.

[1767.]

M. Carteret, qui, à la même époque & dans la même mer, cherchoit la terre de Davis, l'auroit infailliblement rencontrée ſi elle eût exiſté, ou du moins ſi elle eût été placée dans le parallele indiqué par les cartes ſur leſquelles il régloit ſa navigation ; car il paſſa ſur la

place qu'on y aſſigne à cette prétendue terre. Ayant manqué ſon objet, il courut à l'oueſt, quelques degrés nord, & eut la vue de terre le 2 Juillet de cette année. Elle ſe préſentoit, dans le lointain, ſous l'apparence d'un grand rocher qui s'élevoit au-deſſus de la mer; mais, à meſure qu'on l'approchoit, on s'appercevoit que l'intérieur étoit couvert de bois. En prolongeant le rivage, on voyoit ſortir des rochers des ſources fraîches & brillantes, qui ſe rendoient à la mer; mais, quelque deſir qu'on eût de débarquer ſur cette côte, la lame s'y briſoit avec tant de violence qu'on n'oſa riſquer la deſcente. On étoit alors au plein hiver de ces parages, ainſi il eſt très-probable qu'on peut y atterrir plus facilement & plus ſûrement dans l'été de cet hémiſphere. M. Carteret lui donna le nom de l'iſle *Pitcaim*, qui étoit celui d'un jeune homme qui découvrit le premier cette iſle. Il en découvrit deux autres le lendemain, qu'il appella les iſles *du duc de Glaceſter*. Un canot qui fut envoyé à l'une de ces iſles n'y trouva pas d'eau, mais une infinité d'oiſeaux ſi peu farouches, qu'ils ſe laiſſoient prendre à la main.

Il ſe mit enſuite à la recherche des iſles de Salomon, dans laquelle il ne fut pas plus heureux que le Commodore By-

ron qui l'avoit précédé, & qui avoit eu le même projet. Arrivé par dix degrés de latitude ſud, il courut à l'oueſt ſur le même parallele juſqu'au 195ᵉ degré de longitude, qui eſt la poſition qu'on leur a aſſignée ſur les cartes, ſans rien découvrir: il vit cependant de nombreuſes compagnies d'oiſeaux, qui ſuppoſent la proximité des terres; mais, comme il fut battu de l'orage pendant neuf à dix jours, il ſe pourroit très-bien que le ciel chargé de nuages l'eût empêché de les appercevoir.

M. Carteret, pourſuivant ſa route, découvrit un groupe d'iſles, au nombre de ſept, & vint mouiller près de celle qui lui parut la plus conſidérable. Il envoya un bateau armé, aux ordres du maître, pour reconnoître une aiguade. Il en trouva une de bonne eau, mais qu'il jugea dangereuſe, parce qu'elle étoit voiſine d'une forêt dans laquelle les Sauvages pouvoient s'embuſquer. Sur ſon rapport, M. Carteret ſe décida à chercher un mouillage qui eût moins d'inconvénients. Il renvoya le maître une ſeconde fois avec un bateau bien armé, & toutes les bagatelles qui pouvoient engager les Sauvages à traiter, en lui recommandant la plus grande prudence, & toute la douceur poſſible. Mais, pour les avoir négligées, il lui en

coûta cher. Il avoit poussé avec son escorte jusqu'à une bourgade de ces Indiens qui l'avoient bien reçu ; mais, ayant voulu abattre un cocotier, malgré la peine que cela sembloit faire aux naturels, ceux-ci attaquerent les Anglois, qui perdirent deux matelots ; & le maître lui-même, percé de trois fleches, mourut de ses blessures. M. Carteret, voulant profiter du mouillage, fit touer son vaisseau près du rivage ; &, présentant le travers à l'aiguade, se mit en situation de protéger les travailleurs : cette précaution mit à portée de remplir l'objet qu'on s'étoit proposé ; mais l'équipage étoit dans un mauvais état, il n'y avoit plus de vivres, & l'imprudence du maître fit manquer le point essentiel, celui de se procurer des rafraîchissements ; il fallut faire voile vers la Nouvelle-Bretagne, où l'on vint atterrir.

Ce fut lui que trouva M. de Bougainville à son retour en Europe, après sa relâche à l'isle de l'Ascension, & à qui il fit ses offres de service, comme cela se pratique en mer, & comme nous le verrons ci-après.

[1767.]

Le 8 Janvier la Boudeuse passa la ligne : le 31 du même mois elle mouilla dans la rade de Monte-Vidéo, à l'embouchure

de là grande riviere Rio de la Plata. Les frégates Espagnoles, auxquelles on devoit remettre les isles Malouines, étant prêtes, M. de Bougainville partit de Monte-Vidéo le 27 Février : le 23 Mars suivant il mouilla dans la grande baie des Malouines ; & le 1er Avril il livra l'établissement aux Espagnols, en permettant aux colons, au nom du souverain dont il portoit les ordres, de rester sous la domination du roi Catholique. Quelques familles profiterent de la permission ; le reste, avec l'état-major, fut embarqué sur les frégates Espagnoles qui les amenerent à Monte-Vidéo. M. de Bougainville resta aux isles Malouines, pour attendre la flûte l'Etoile, qu'il attendit tout Avril & Mai. Le 2 Juin il en partit pour Rio-Janéiro, où il avoit indiqué à M. de la Giraudais, qui commandoit cette flûte, un point de réunion. Il y entra le 21 Juin, & y trouva l'Etoile qui y étoit depuis six jours. Le défaut de pain & de légumes les força de retourner à la riviere de la Plata, pour se pourvoir de l'un & des autres.

Le 14 Juillet les deux vaisseaux appareillerent, & sortirent de la rade le 15. Le 31 après-midi, ils mouillerent dans la rade de Monte-Vidéo. A leur arrivée, M. de Bougainville apprit qu'on arrêtoit les Jésuites du Paraguay, & l'ordre d'ar-

rêter aussi ceux du Pérou & du Chili : ce qui se fit avec tout le secret & la diligence dont on avoit usé en Espagne, lorsqu'ils y furent arrêtés.

Nous ne pouvons nous dispenser d'entrer, sur ce point intéressant de l'histoire du 18e siécle, dans des détails qui satisferont le lecteur, & que nous prendrons de M. de Bougainville même, témoin oculaire de ce fait important.

En 1580 les Jésuites firent leur premiere entrée dans ce beau pays où, sous le regne de Philippe III, ils fonderent ces missions fameuses, connues en Europe sous le nom de *Paraguay*, au nombre de trente-sept, dont vingt-neuf sur la rive droite de l'Uraguay, & huit sur la rive gauche ; régies chacune par deux Jésuites, en habit de l'ordre. Pour se rendre indépendants de toute autorité, les bons peres représenterent qu'il étoit essentiel de les soustraire à l'autorité des gouverneurs ; & même qu'aucun Espagnol n'entrât dans ce pays. La cour d'Espagne leur accorda ces deux points, & soixante mille piastres par an, à condition qu'à mesure que les peuplades seroient formées, & les terres en valeur, chaque Indien paieroit annuellement au roi une piastre par homme, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à soixante, & qu'on apprendroit à ces peuples la lan-

gue espagnole. Il ne paroît pas qu'ils aient exécuté fidelement la premiere de ces conditions, & ils se sont bien gardés de remplir la seconde. En 1757, les cours d'Espagne & de Portugal s'étant accordées à échanger les peuplades situées à gauche de l'Uraguay, contre la colonie du Saint-Sacrement, ces peuplades prirent les armes contre les Portugais. Les Jésuites, qui probablement les instiguoient, se garderent bien de se mettre à découvert; aucun ne parut à la tête de ces Indiens; on dit même qu'ils furent retenus par force dans les villages pour y faire leurs fonctions de missionnaires. Les Indiens ne tarderent pas à être soumis; mais d'autres vues des deux cours ayant empêché de consommer l'affaire de l'échange, les troubles de cette contrée furent appaisés.

M. de Bougainville rapporte qu'il fut très-surpris de ce que lui dit dom Joachim de Viana, du dégoût que marquoient les Indiens pour l'administration des Jésuites. Il ne sçavoit comment l'accorder avec tout ce qu'on publioit de la maniere dont ils étoient gouvernés. En considérant de loin ce gouvernement magique, qui n'eût jugé que c'étoit l'administration la plus honorable à l'humanité? Un peuple cultivant une terre fertile sous un climat fortuné, rapportant à des maga-

fins publics les fruits de cette terre; ces fruits diſtribués à chacun ſelon ſes beſoins ; l'homme dans la vigueur nourriſſant de ſon travail l'enfant qui vient de naître & le vieillard dont les forces ſont uſées, en attendant pour lui-même les mêmes ſecours, lorſque l'âge aura glacé ſes membres ; les maiſons commodes & tenues proprement ; les édifices publics beaux ; les égliſes magnifiquement décorées ; le culte uniforme & ſcrupuleuſement ſuivi ; une égalité parfaite dans les conditions : qui n'eût cru un tel gouvernement le chef-d'œuvre de la légiſlation ? Voilà le premier coup d'œil du tableau. Examinons le détail.

Chaque paroiſſe étoit régie par deux Jéſuites, l'un curé, l'autre ſon vicaire. La dépenſe de l'entretien étoit le fruit du travail des Indiens. Aucun particulier n'avoit rien en propre ; tout étoit à la ſociété, qui faiſoit l'achat des outils & marchandiſes étrangeres. La ſoumiſſion étoit de telle obligation, qu'hommes & femmes étoient punis du fouet, à la maniere du college, pour les fautes publiques, & que ces bons Paraguayens venoient même ſolliciter le châtiment des fautes mentales.

Le curé habitoit une vaſte maiſon près de ſon égliſe, entre deux corps de logis plus vaſtes encore, dans l'un deſquels étoient

étoient les écoles pour la musique, la peinture, la sculpture, l'architecture, & les atteliers des différents métiers, auxquels l'Italie fournissoit des maîtres : l'autre étoit un séminaire de jeunes filles, nommé *la Guatiquasu*, sous l'inspection des vieilles femmes, où elles étoient occupées des divers ouvrages qui sont propres à leur sexe; & l'appartement du curé communiquoit à ces deux corps de logis.

Le pere, après avoir dit sa Messe, faisoit faire la distribution journaliere des vivres, visitoit les écoles & les atteliers, dînoit à onze heures seul avec son vicaire, faisoit la conversation & la sieste jusqu'à l'heure du Rosaire; visitoit son séminaire, faisoit la conversation jusqu'à sept heures du soir, soupoit ensuite, & étoit censé couché à huit heures. Le peuple étoit à l'ouvrage à huit heures du matin, soit aux atteliers ou dans les champs; les femmes à leur tâche depuis la même heure jusqu'à cinq heures & demie du soir, qu'elles alloient au Rosaire à six heures, après quoi tout le monde étoit retiré. Cette uniformité mortelle n'étoit interrompue que par les solemnités des dimanches & fêtes. Lorsque les Espagnols eurent enlevés les Jésuites, ce grand peuple se trouva comme de jeunes religieux qui forcent la clôture. C'étoit, dit très-bien M. de Bou-

gainville, de grands enfants, que leur vie ſinguliere empêchoit d'avoir la gaieté des petits.

Le confeſſeur du roi, le comte d'Aranda, quelques miniſtres, & don Franciſco Bucarelli, nommé pour remplacer don Cevaléos, avoient ſeuls le ſecret de cette affaire. Bucarelli, bien inſtruit des choſes de ſa miſſion, dépêcha, à ſon arrivée à Buénos-Aires, deux gentilshommes chargés de paquets de la cour, adreſſés aux commandants du Pérou & du Chili, où leurs inſtructions étoient claires & préciſes. Après avoir fait ſes diſpoſitions pour Mendoze, Corrientes, Santa-Fé, Salta, Monte-Vidéo; il envoya à Cordoue, réſidence du provincial des Jéſuites, un officier de confiance qu'il nomma lieutenant de roi, & qu'il fit accompagner, ſous ce prétexte, d'un fort détachement de troupes.

Le point embarraſſant étoit de ſe ſaiſir des Jéſuites dans leurs peuplades, & de ſubſtituer au gouvernement actuel, un gouvernement au moins proviſionnel, afin de prévenir les déſordres de l'anarchie. Le commandant ſe réſolut donc à temporiſer, & ſe réduiſit à mander à Buénos-Aires les Caciques & Corrégidors de chaque peuplade; & il donna ſes ordres avec tant de célérité, que ces perſonnages

étoient en route lorsqu'un événement imprévu fit hâter l'expédition. De deux navires partis d'Espagne après que les Jésuites y eurent été arrêtés, l'un alla échouer sur le Banc aux Anglois, avant que le gouvernement eût pu s'assurer de leur discrétion. Dom Bucarelli, craignant que son secret ne fût éventé par-là, fait exécuter sans délai les ordres de la cour. Heureusement, par-tout les Jésuites furent surpris sans avoir eu le moindre soupçon. On se saisit de leurs papiers. Frappés comme de la foudre, ils ne firent pas la moindre résistance. Les notables Indiens qui se rendoient à Buénos-Aires pousserent leur route, moins affligés que surpris de la nouvelle qu'ils apprirent de la détention de leurs missionnaires.

M. de Bougainville, qui les vit à Buénos-Aires, leur trouvoit, pour se servir de ses propres expressions, l'*air stupide des animaux pris au piege*. Il ne put juger de leur capacité, n'entendant point l'idiome des Guaranis. Il entendit un Cacique, qu'on disoit être un très-grand musicien, jouer une sonate ; & il lui sembla entendre *les sons obligés d'une serinette*. On trouva dans les maisons des Jésuites beaucoup de marchandises, des ornements d'églises d'un grand prix, peu d'argent. Le public, qui exagere tout, prétendit qu'on avoit

découvert des choſes horribles dans leurs papiers.

[1767.]

Le 14 Mai le marquis Bucarelli partit pour les miſſions du Paraguai, & il ne trouva pas le plus léger obſtacle à l'exécution des ordres du roi.

Le 14 Novembre de cette année, la Boudeuſe & l'Etoile appareillerent de Monte-Vidéo à quatre heures & demie du matin; à midi elles en étoient à douze lieues dans l'eſt. Le 6 Décembre les deux frégates mouillerent dans la baie de Poſſeſſion, à l'entrée du détroit de Magellan. Le 8 au matin on paſſa le premier goulet, & on eut la vue des Patagons, les mêmes que l'Etoile vit en 1766; & le pavillon blanc qu'ils faiſoient voir, étoit le même que celui que leur avoit donné M. Denis de Saint-Simon en ſigne d'alliance. Ces Sauvages ſont doux, quoique d'une taille très-haute; car les plus petits d'entr'eux ont 5 pieds 5 à 6 pouces, & le plus grand nombre de 5 pieds 9 à 10 pouces, quelques-uns de 6 pieds. Ils ſont très-robuſtes; leur figure en général eſt agréable; leurs femmes ſont jolies; leur couleur bronzée, comme celle de toutes les Américaines.

Le ſol du climat de ces peuples paroît être de même nature que celui des

isles Malouines. M. de Commerçon y retrouva les mêmes plantes. Le 11 on passa le second goulet. Le 14 on mouilla à la baie Duclos, vis-à-vis du cap Montmouth de la terre de Feu. Le 16 on mouilla dans la baie Françoise. Le 17 dans la baie Bougainville, où l'on profita de quelque temps de séjour pour reconnoître diverses parties de la terre de Feu. Le 31 on avoit doublé le cap Forward, pointe le plus sud du continent, & l'on mouilla dans la rade du port Galant.

[1768.]

Du 1er au 16 Janvier on resta forcément à la baie Fortescu; & de ce jour au 25, le temps fut tel qu'il fallut y rester encore. Ce jour on doubla le cap Quade. Le suivant on doubla le cap des Piliers de l'isle des Apôtres, & l'on se vit hors du détroit après cinquante-deux jours de navigation & de périls, entre des terres où regnent, selon l'expression du Psalmiste, *Nix*, *grando*, *glacies*, *spiritus procellarum*. Ce fut du cap des Piliers que M. de Bougainville prit son point de départ par 52 degrés 50 minutes de latitude australe, & 79 degrés 9 minutes de longitude occidentale de Paris.

Du 26 Janvier au 2 Avril, il n'y eut rien de remarquable que la vue de quelques

isles basses, qui firent nommer ces parages l'*Archipel dangereux*. Ce jour, à dix heures du matin, on eut la vue d'une montagne haute & escarpée, & qui, paroissant isolée, fut nommée le *Pic de la Boudeuse*. Le même jour on eut la vue de Taïti, où l'on ne put mouiller que le 6. Il faut lire dans l'original même la description de cette isle enchanteresse, habitée par le peuple le plus doux, le plus hospitalier & le plus sensible de la terre, où les femmes réunissent tous les agréments de la figure, où la terre produit des arbres & des plantes dont l'air est embaumé, où tout inspire & respire la volupté. Jamais réception ne fut plus amicale que celle que fit cette nation aux deux vaisseaux. M. de Bougainville établit un camp à terre, avec une garde pour les malades, pour la facilité des échanges, pour celle de faire le bois & l'eau; ce qui alarma d'abord ces bons insulaires. Il comptoit y rester dix-huit jours; mais les risques qu'il y courut, par la mauvaise qualité du mouillage, réduisirent le temps à la moitié de ce qu'il avoit jugé nécessaire. Un Taïtien, nommé *Aotourou*, souhaita s'embarquer sur l'Etoile: sa nation le demandoit pour lui, & il fut reçu. On paya la bonne réception que firent les Taïtiens aux deux équipages, en leur laissant des

graines des légumes d'Europe, du bled, de l'orge, de l'avoine qui doivent y avoir multiplié prodigieusement, si ce peuple, qui a paru aimer l'agriculture, a suivi les instructions qui lui ont été données, ou s'il les a assez bien entendues pour s'y conformer.

Cette isle est située par 17 degrés 35 minutes 3 secondes de latitude australe, sa longitude est de 150 degrés 40 minutes 17 secondes à l'ouest de Paris. Entre la pointe du sud-est, & un gros cap qui s'avance au nord, il y a une baie profonde, qui s'ouvre au nord-est, & qui paroît fournir plusieurs bons mouillages; mais le hasard servit mal M. de Bougainville. Les hautes montagnes qui occupent l'intérieur de cette isle, loin d'en rendre l'aspect triste, l'embellissent singuliérement : une infinité de rivieres qui en descendent, fertilisent cette heureuse contrée. Le terrain s'abaissant en pente douce jusqu'à la mer, est couvert d'arbres fruitiers. Tous les fruits, plantes & légumes du continent Américain, s'y trouvent. On n'y voit aucun indice de minéraux. On y trouve de très-belles perles. Les seules quadrupedes qu'on y ait remarqués, sont des cochons; des chiens de petites especes, mais jolis; & des rats en quantité. On y voit des poules semblables aux nô-

tres, des tourterelles charmantes, les plus jolies perruches du monde. La chaleur y paroît plus supportable que dans les Antilles. Point de ces insectes qui nous désolent entre les tropiques, nul reptile venimeux. La santé & la force des insulaires, la vieillesse heureuse à laquelle ils parviennent, la finesse exquise de leurs sens, la bonté de leurs dents qu'ils conservent dans le plus grand âge, la beauté singuliere de la forme dans les deux sexes, sont des preuves évidentes de la salubrité du climat. Les fruits & le poisson sont leur nourriture ordinaire. Les liqueurs fortes leur répugnent, & ils ne boivent que de l'eau. On y distingue deux races d'hommes, qui ont cependant la même langue & les mêmes mœurs. La premiere est de la plus grande taille, & il est ordinaire d'y voir des hommes de six pieds & plus. On ne trouveroit nulle part de plus beaux modeles pour peindre Hercule ou Mars. Leurs traits ne different en rien de ceux des Européens; & s'ils n'étoient pas nus & continuellement à l'air, au soleil & dans l'eau, ils seroient aussi blancs que nous. L'autre race est de stature médiocre, a les cheveux durs & crépus: sa couleur & ses traits different peu de ceux des mulâtres. Le chirurgien major vit parmi eux des traces de la petite-vérole,

M. de Bougainville fit ce qu'il put pour empêcher qu'on ne leur communiquât pas l'autre, ne les en ſuppoſant point infectés. Cependant le Taïtien qu'il emmenoit s'en trouva perdu, & ſe laiſſa traiter avec beaucoup de docilité. La police y eſt très-exacte. Les affaires majeures s'y décident dans les aſſemblées des notables. La polygamie y eſt en uſage. Dans une contrée où tout reſpire & inſpire l'amour, le luxe des riches eſt le plus grand nombre des femmes. Une des principales cérémonies du devoir hoſpitalier, eſt d'offrir ſa femme ou ſa fille à ſes hôtes. L'habitude d'une vie douce & agréable les rend légers, la moindre attention les fatigue. Ils ſont cependant adroits & induſtrieux. Leurs étoffes, qui ſont d'écorces d'arbres, ſe préparent comme celles de nos chapeaux : ils les font comme nous faiſons le papier, & ſont plus ou moins fines ; ils ont l'art de les teindre de diverſes couleurs.

Il y a dans ce pays une inégalité marquée entre les conditions. Le deuil y eſt long pour les peres, pour les rois & pour les femmes : les maris ne portent point le deuil de leurs femmes. Ils ſoignent leurs malades avec la plus grande affection. La langue du pays eſt douce & très-accentuée.

M. Wallis, Anglois, avoit été dans cette

isle huit mois avant les François, & y avoit séjourné un mois. En 1769, les Anglois y ont observé le passage de Vénus, & y ont séjourné trois mois. Dans la relation qu'ils ont donnée de ce voyage, ils nous accusent faussement d'y être restés avec pavillon Espagnol, & d'avoir porté aux Taïtiens la maladie que nous devons croire avec plus de raison leur avoir été communiquée par l'équipage de M. Wallis, si elle n'est pas endémique chez eux, comme on l'a trouvée aux isles Caraïbes, lors de la découverte du Nouveau-Monde.

Du 16 Avril au 29 Mai, on eut la vue d'une infinité d'isles que M. de Bougainville appella les *Grandes Cyclades*. Ce fut dans ces parages que ce commandant vérifia un fait singulier, dont on avoit longtemps soupçonné l'existence. Une fille, nommé *Bard*, née en Bourgogne, & que la perte d'un procès avoit réduite à l'indigence, ayant déguisé son sexe, après avoir servi en qualité de laquais un Genevois à Paris, se trouvant à Rochefort au moment de l'embarquement de M. de Commerçon, se présenta à lui pour domestique. Cette fille suivit par-tout son maître dans ses herborisations, dans les monts glacés du détroit de Magellan, & dans les pays brûlants du continent méridional; acquit des connoissances supérieu-

res à ſon ſèxe ; portoit les proviſions, les armes, les cahiers, ſans ſe rebuter des fatigues. Elle fut reconnue à Taïti par les inſulaires. Ses précautions pour ſe cacher la déceloient. Elle avoua ſon ſexe à M. de Bougainville, après le départ de Taïti. Cet officier lui rend la juſtice, qu'elle s'eſt toujours conduite avec la ſageſſe la plus ſcrupuleuſe. Elle eſt la premiere femme qui ait fait le tour du monde, & il y a peu d'apparence que ſon exemple ſoit ſuivi.

Le 5 Juin on eut la vue de nouvelles iſles, & du golfe de la Louiſiane, d'où l'on ne put ſe tirer que le 26. Le 28 au matin on découvrit de nouvelle terres. Le 1er Juillet on paſſa ſur un banc qui fut appellé *le Raz Denis*, du nom du maître d'équipage. On découvrit une belle baie, qu'on nomma la *baie Choiſeul*, mais que le mauvais temps empêcha de viſiter. Le 6 Juillet on mouilla au port Praſlin, en dedans de la pointe ſud de la terre appellée *Nouvelle Bretagne*. On y fit à l'aiſe de l'eau & du bois, & les réparations néceſſaires aux deux frégates, avec des obſervations ; mais le pays ne fournit aucun rafraîchiſſement aux équipages, qui en avoient le plus grand beſoin. Le 26 on en partit, & on eut conſtamment la vue de la terre juſqu'au 3 Août. Depuis le 11 juſqu'au 25

de ce mois, on longea la nouvelle Guinée au nord, & les isles des Papous. Ensuite on porta au sud-ouest, par un passage fort embarrassé d'isles, pour gagner la mer des Moluques jusqu'au 28 de ce mois. Le 2 Septembre on mouilla à Bornéo, premier établissement des Hollandois.

[1768.]

Le 25 d'Août de cette année le vaisseau l'Endéavour, commandé par M. Cook, ayant à bord MM. Banks & Solander, deux sçavants illustres & grands naturalistes, partit de Plymouth, pour aller observer à Taïti, que les Anglois appellent *Othaïti*, le passage de Vénus sur le disque du soleil, & pour faire dans la mer du sud toutes les découvertes qu'ils pourroient faire.

[1768.]

Ce fut à Bornéo, premier établissement des Hollandois à l'est des Moluques, que finirent les miseres des deux équipages de la Boudeuse & de l'Etoile, qui avoient le plus pressant besoin de cette relâche, ce qui leur restoit de vivres étant gâté, & les habits des matelots absolument usés. On n'y fit cependant qu'une relâche de six jours, pour gagner le plus promptement qu'on pourroit Batavia, où l'on

mouilla le 28 Septembre ſuivant. Ce fut là que les deux frégates ſe retirent des fatigues de leur longue traverſée, dans un ſéjour d'une vingtaine de jours, mais qui ne laiſſa pas d'être funeſte à quelques perſonnes, pour s'être un peu imprudemment livrées à manger des fruits, qui leur donnerent des dyſſenteries très-dangereuſes dans ces climats brûlants.

Le 18 d'Octobre les deux frégates appareillerent pour l'Iſle de France, où elles vinrent atterrir le 8 Novembre ſuivant. Elles dépoſerent à l'hôpital les malades qu'elles avoient à bord, & y laiſſerent leurs vivres gâtés, pour en reprendre de nouveaux. On fit aux deux frégates les réparations néceſſaires; mais celles de la Boudeuſe ayant été faites plutôt que celles de l'Etoile, qui en avoit plus beſoin, & de réparations de plus grande conſéquence, M. de Bougainville laiſſa à l'Iſle de France le fer, les clous & les médicaments qu'il avoit embarqués, qui lui devenoient inutiles pour le reſte de ſa traverſée, & dont l'iſle avoit beſoin. Il y laiſſa auſſi vingt-trois ſoldats qui demanderent à être incorporés dans les troupes de la colonie, MM. de Commerçon, botaniſte, Véron, aſtronome, dont le premier vouloit prendre connoiſſance de l'hiſtoire naturelle des iſles de la mer des

Indes, & l'autre obſerver dans l'Inde le paſſage de Vénus. On y laiſſa auſſi M. de Romainville, ingénieur, qui céda aux inſtances des ordres ſupérieurs de la colonie, qui avoit beſoin de ſes ſervices. On perdit dans cette iſle M. le chevalier du Bouchage, enſeigne de vaiſſeau, officier du plus grand mérite, qui y mourut d'une dyſſenterie dont il fut attaqué à Batavia; ainſi que M. Le Moine, jeune garde-marine, qui y mourut de la poitrine.

Le 11 Décembre, la Boudeuſe appareilla pour le cap de Bonne-Eſpérance, laiſſant l'Etoile à l'Iſle de France, dont le radoub n'étoit pas fait, & qui avoit encore beſoin du reſte du mois pour achever ſes réparations, & prendre des vivres pour le reſte du voyage.

[1769.]

Le 9 Janvier de cette année, ſur les neuf heures du matin, la frégate la Boudeuſe mouilla dans la baie du cap de Bonne-Eſpérance, où l'on éprouva de la part des chefs de la colonie Hollandoiſe toutes ſortes d'honnêtetés. Elle en partit le 17 du même mois. Le 4 Février ſuivant, elle mouilla à l'iſle de l'Aſcenſion. Elle y fut un peu ragréée, & l'on y fit une bonne proviſion de tortues. M. de Bougainville en partit le 6; & le 25 du même mois, ſur

le soir, il apperçut au vent de la frégate le Swallow, vaisseau Anglois que commandoit M. Carteret, & qui avoit fait le tour du globe, sans se douter que la frégate qui lui offroit tous les services qu'on peut se rendre à la mer, venoit de faire le même voyage, & en beaucoup moins de temps. Ce capitaine remit à M. de Bougainville, dont il ne voulut rien accepter, les lettres qui lui avoient été remises au cap pour France. Le 4 Mars suivant, la Boudeuse eut la vue de Tercere, l'une des Açores. Le 14 au matin on vit Ouessant; mais, les vents ne permettant pas d'entrer à Brest, le 16 après midi, & après deux ans & quatre mois de courses, cette frégate entra dans le port de Saint-Malo; &, pour terminer comme le fait M. de Bougainville, *Puppibus & læti nautæ imposuere coronas.*

[1769.]

Le 16 Janvier, presque à l'époque où M. de Bougainville mouilloit au cap de Bonne-Espérance à son retour en Europe, M. Cook eut la vue de la terre de Feu, où il mouilla. Il séjourna cinq jours à la baie de bon Succès; & ensuite appareillant, il fit route au sud, doubla le cap de Horn; &, étant entré dans l'océan Pacifique, il porta le cap sur Taïti, où l'En-

déavour devoit séjourner quelque temps. Dans la courte relâche que M. Cook fit à la terre de Feu, MM. Banks & Solander, M. Buchan, dessinateur, & le chirurgien major Montkouse, avec huit autres personnes, domestiques & matelots, descendirent à terre pour botaniser sur la cime d'un mont qu'ils avoient en perspective. Ces sçavants avoient mal jugé de la distance, & n'avoient pu prévoir les obstacles qu'ils trouveroient à l'exécution de leur projet. Le dessinateur, harassé de fatigues, se trouva mal le premier ; &, quoiqu'on fût dans le milieu de l'été de ce pays, le froid y étant excessif, on lui alluma du feu, & on laissa près de lui les moins fatigués. Les deux sçavants & le chirurgien poursuivirent leur route, gagnerent la cime du mont, & firent leur récolte de plantes rares ; mais la lassitude, le froid & le besoin commençoient à se faire sentir. Le docteur Solander, qui avoit voyagé dans les montagnes de Norwege & de Suede, prévint ses compagnons de voyage, qu'il falloit bien se garder de se reposer en pareilles circonstances ; sans quoi on cédoit à un sommeil irrésistible, qui devenoit le sommeil de la mort. Il fut cependant le premier qui demanda à se reposer ; il eût été aussi la premiere victime du sommeil, sans l'espece de violence que lui fit M.

Banks

Banks; & ce ne fut qu'à grand'peine qu'on lui fit gagner le lieu où l'on avoit allumé du feu. Deux domestiques, dont un Négre, y périrent. Ce ne fut qu'avec des difficultés infinies, que nos sçavants regagnerent le vaisseau. On ne sçauroit trop prévenir ceux que le zele des découvertes pourroit porter un peu avant dans ces sortes de courses, à faire leur profit du danger que coururent ceux dont il est question.

Entre les 17 & 19e paralleles, M. Cook découvrit une chaîne de nouvelles isles, que MM. Wallis & Bougainville n'avoit point visitées; mais d'espece à peu près pareille à celles qu'ils avoient vues, c'est-à-dire des isles basses, bien boisées, & dont les habitants paroissoient avoir les mêmes mœurs que ceux que nous représentent les journaux de ces deux navigateurs; de la taille des Européens, nus, bien proportionnés, de couleur bronzée, cheveux noirs, & tous armés de longues piques. Mais toutes les isles de ces parages sont bordées de récifs qui en rendent l'accès impraticable, & la mer se brise sur leurs bords avec une violence qui rend leur abord très-dangereux aux canots même. On présume avec assez de vraisemblance que ce sont les mêmes isles que découvrit Quiros, en 1606, à la

ſuite deſquelles il place un continent qu'il prétend avoir côtoyé l'eſpace de ſoixante lieues, & que les cinq derniers navigateurs qui ont fait le tour du monde, & qui ont traverſé ces parages à des hauteurs différentes, euſſent infailliblement trouvé s'il exiſtoit. M. de Bougainville obſerve cependant que cette ſuite innombrable d'iſles baſſes, & preſque noyées, ſuppoſe un continent voiſin; mais il ajoute très-judicieuſement, que la géographie étant une ſcience de faits, on ne peut rien donner à l'eſprit de ſyſtême ſans riſquer des erreurs dangereuſes, qui ne ſe corrigent par la ſuite qu'aux dépens des malheureux navigateurs qui les adoptent.

[1763.]

Le 10 Avril de cette année, M. Cook eut la vue de Taïti ou Othaïti, qu'il reconnut d'abord pour être la même iſle dont M. Wallis avoit donné les vues, & qu'il avoit appellée l'*Iſle du roi George III*; mais des calmes & des vents contraires ne lui permirent pas de mouiller avant le 13 dans la baie du Port-Royal, où il atterrit le matin de ce jour, & où il jettà l'ancre ſur treize braſſes. Il étoit le troiſieme Européen qui venoit aborder à cette iſle; & ce ne fut point un ſpectacle nouveau pour ces inſulaires, dont les pirogues

environnerent bientôt le vaiſſeau, & propoſerent des échanges. L'expérience du paſſé les ayant inſtruits ſur la valeur des choſes, ils vouloient mettre un plus haut prix à leurs denrées; mais les Anglois, qui ſe propoſoient de faire dans cette iſle un ſéjour de trois mois, n'auroient pas trouvé leur compte à leur donner ce qu'ils exigeoient. M. Cook fit en conſéquence un réglement, par lequel il fut enjoint, tant aux officiers qu'aux gens de l'équipage, de ſe conduire de telle ſorte qu'on ſe conciliât les inſulaires par beaucoup de douceur & d'humanité. On nomma un officier chargé ſeul de traiter avec eux pour les vivres & productions du pays de tout genre. Il fut ordonné que quiconque, étant de garde à terre, perdroit ſes outils ou ſes armes, ſeroit tenu de les payer, & que le prix lui en ſeroit retenu ſur ſa paie de la courſe, & puni en outre ſelon l'exigence des cas; qu'il en ſeroit de même pour quiconque ſeroit convaincu d'avoir détourné quelque choſe des marchandiſes du vaiſſeau; & il fut expreſſément défendu de donner aucun outil ou ferrement aux inſulaires pour échange, que par l'officier chargé de ce détail.

Le vaiſſeau amarré, MM. Cook, Banks & Solander deſcendirent à terre, où ils furent très-bien reçus: ils furent recon-

noître l'aiguade ; mais le terrain ne se trouvant pas propre pour ce qu'ils se proposoient de faire dans l'isle, ils résolurent de chercher un autre établissement. Ils admirerent cette belle & fertile contrée, couverte d'arbres fruitiers de tous les genres que le pays comporte, à l'ombre desquels les habitants formoient leurs logements. La plus riante verdure, entretenue par des sources fraîches & limpides, donne l'image de ces isles enchanteresses dont les poëtes font des descriptions si touchantes.

Le jour suivant on se disposoit à chercher un nouveau mouillage, lorsqu'on vit arriver plusieurs pirogues, dont deux portoient des insulaires d'un rang distingué : on s'embarqua avec eux, & l'on descendit à une lieue de-là, pour se reposer dans la maison d'un des chefs. On visita plusieurs maisons du voisinage ; &, poussant plus avant, on fut se rafraîchir chez un autre chef. MM. Solander & Monkhouse s'étant apperçu qu'on avoit volé dans leur poche, à l'un sa lorgnette, & à l'autre sa tabatiere, en marquerent une colere qui fit trembler tous ceux qui étoient dans cette maison. Le chef fit ses diligences avec tant de promptitude, que les effets volés furent restitués sans qu'on pût comprendre comment cela pût se faire en si peu de temps ; mais cela sup-

poſe une prévoyance & une ſubordination qui feroient honneur au gouvernement le plus régulier & le mieux policé. Les recherches des Anglois ne leur ayant pas procuré un meilleur mouillage que celui où ils étoient, ils y tracerent une eſpece de fort, pour ſe mettre en état de défenſe ſi l'on cherchoit à les inquiéter.

Le 18 d'Avril les Anglois conſtruiſirent un fort, dont trois côtés furent paliſſadés, garnis de canons & de pierriers, & dans un état de défenſe bien ſupérieur à toutes les forces des inſulaires : pour défendre le quatrieme côté, couvert déja par une riviere, on diſpoſa les pieces à l'eau en parapet; & dans la nuit même de cet établiſſement on y fit un ſervice régulier. M. Cook nous confirme le récit de M. de Bougainville au ſujet des flûtes dans leſquelles on ſouffle avec le nez, & au ſujet des honneurs funebres qu'on rend aux morts, qu'on expoſe dans des bieres ſoutenues de quatre piquets, ſous des hangards qu'on couvre d'une piece d'étoffe du pays, près de laquelle on met les armes du défunt, avec ſes outils & les uſtenſiles dont il ſe ſervoit de ſon vivant.

M. Mollineau, maître ſur le vaiſſeau qui avoit déja fait le voyage avec M. Wallis, reconnut la princeſſe *Obéréa*, qui avoit aimé ſi particuliérement ce même

M. Wallis, qu'elle ne pouvoit s'en détacher. MM. Cook, Banks & Solander lui firent l'accueil le plus distingué, pour les services qu'elle avoit rendus à leur compatriote, quoiqu'elle n'eût plus le degré d'autorité qu'elle avoit alors. Il y eut quelques nuages entre les Insulaires & les Anglois, mais qui se dissiperent quand la confiance fut bien établie.

L'objet du voyage des Anglois étant d'observer à Taïti le passage de Vénus, on construisit un observatoire, & l'on fit porter à terre le quart de cercle avec d'autres instruments astronomiques. Le 2 de Mai, MM. Cook & Gréen, s'étant rendus au fort pour fixer le quart de cercle, furent dans une étrange surprise de ne plus trouver cet instrument, sans lequel l'objet de ce voyage étoit manqué : on soupçonna quelqu'un de l'équipage d'avoir emporté cette caisse, sans sçavoir ce que c'étoit, pour faire quelque échange frauduleux avec les Insulaires ; mais un des chefs vint découvrir qu'il sçavoit qu'il avoit été volé par quelqu'un des siens. M. Banks se chargea de faire lui-même les perquisitions. Il fut retrouvé, à l'exception du pied, & de quelques pieces qui heureusement n'étoient pas essentielles. Cet événement occasionna quelques méprises qui mécontenterent les Insulaires ; mais on les fit faci-

lement revenir ; car ils se fâchent comme les enfants, & s'appaisent de même. Le chef Tootahah donna aux Anglois un spectacle de lutteurs assez mal-adroits, & de danseurs ; mais le desir de plaire, qui seul les animoit, dut satisfaire les Anglois. Le marché, qui avoit été désert pendant ce petit orage, redevint très-fréquenté après qu'il fut passé. Dans une autre occasion, les Anglois ne purent assez admirer avec quelle force & quelle adresse ces Insulaires nagent & se jouent des vagues, avec quelque violence qu'elles se brisent sur le rivage.

Le journal de cette navigation rapporte que M. Banks invita les chefs au service divin qui fut célébré au fort, pour leur donner lieu de faire des questions qui les missent sur la voie d'être instruits de l'objet de ces cérémonies ; mais, quoiqu'ils fussent fort attentifs à tout ce qui se fit, ils ne pousserent pas plus loin leur curiosité ; ils crurent cependant devoir répondre à la politesse des Anglois, en les admettant à l'une de leurs cérémonies religieuses, d'une espece qui ne nous le paroît pas. Un jeune homme de la plus belle taille accomplit publiquement les rits de Vénus, avec une fille de dix à douze ans, non encore initiée à ces mysteres ; & la princesse Obéréa y fit les fonctions de grande-prêtresse, en plaçant la victime, & en lui donnant les instruc-

tions néceſſaires pour remplir convenablement ce devoir religieux. Sur quoi on peut demander ſi ce que nous appellons *pudeur* eſt un ſentiment naturel, ou un effet de l'éducation. Chez les Sauvages, on n'en trouve pas la moindre trace; & la nudité, dont preſque tous les peuples de la zone torride ne rougiſſoient pas avant d'avoir eu quelque commerce avec les Européens, ſemble décider cette queſtion.

Lorſque le temps de l'obſervation arriva, on réſolut, conformément aux conſeils du lord Morthon, de la faire en trois endroits différents. MM. Gore, Sporing & Monkhouſe, paſſerent à Imao; M. Banks les y ſuivit. M. Hiks, avec pluſieurs autres perſonnes, alla à l'eſt de l'iſle de Taïti; & M. Solander obſerva au fort. Le ciel pur & ſans nuages donna aux différentes obſervations le ſuccès le plus complet. Les Anglois ne furent pas médiocrement étonnés de trouver dans cette iſle des muſiciens-poëtes, qui, comme les anciens bardes, nos troubadours, meneſtrels & jongleurs, improviſent ſur le premier ſujet qui leur vient à l'eſprit, & qui vont d'un lieu à un autre, bien reçus & bien payés par-tout.

Un régal délicieux, & que les Anglois trouverent tel, fut un chien du pays, cuit dans la terre. Dans la ſaiſon des fruits à

pain, dont la diametre eſt de ſept à huit pouces, & qui ſous une écorce auguleuſe ont une chair blanche, au centre de laquelle eſt un noyau, on en forme une pâte que les inſulaires appellent *mahie*, & qui, après avoir éprouvé une certaine fermentation, ſe conſerve long-temps, & ſupplée aux fruits lorſque la ſaiſon en eſt paſſée.

Avant de partir de Taïti, les Anglois voulurent, par une circonnavigation, en connoître parfaitement les côtes. Ils viſiterent beaucoup de quartiers de l'intérieur du pays, dans l'un deſquels ils virent une figure d'oſier, appellée *Manive* dans le pays. On les aſſura qu'elle y étoit l'unique de ſon eſpece. Dans un autre, ils virent une pyramide ſur une plate-forme, avec une petite figure de pierre, mal faite & ſans proportions, qu'on leur dit être un tombeau d'eſpece unique, comme le précédent. Ce monument, ſa baſe non compriſe, avoit quarante-quatre pieds de hauteur, & paroiſſoit auſſi ſolidement & auſſi proprement conſtruit que ſi ces Inſulaires euſſent eu l'induſtrie & les outils des ouvriers Européens. Près de-là, étoit une enceinte appellée dans leur langue *Moraï*. C'étoit un cimetiere où l'on dépoſoit les ſquelettes des morts, dont on laiſſe conſumer les chairs à l'air.

Un de ces Insulaires, nommé *Tupia*, qui étoit le grand-prêtre de l'isle, & avoit été ministre sous le gouvernement de la princesse Obéréa, demanda à M. Cook de passer en Europe avec un jeune homme de treize ans, & son domestique. Comme cet Indien étoit fort instruit des usages de son pays, de la navigation & de la position des isles voisines, le commandant trouva qu'il lui seroit très-avantageux de faire l'acquisition d'un pareil compagnon de voyage. Toutes les isles du voisinage de celle-ci ont à peu près les mêmes mœurs, les mêmes usages, les mêmes penchants.

M. Cook, après son départ de Taïti, visita beaucoup d'isles du voisinage ; & portant au sud, il eut, le 6 Octobre 1769, la vue de la Nouvelle Zélande. Tupia se trouva, au grand étonnement des Anglois, entendre ces Insulaires, & en être entendu ; ce qui fit à M. Cook le plus grand plaisir, en même temps que cet Indien lui fut de la plus grande utilité. Le 9 Novembre suivant, les Anglois observerent dans la Nouvelle Zélande le passage de Mercure sur le disque du soleil. Le jour fut très-favorable à l'observation, & l'endroit où on la fit fut appellé *Baie de Mercure*. La Nouvelle Zélande est partagée en deux parties par un détroit que M. Cook traversa, & auquel il donna son

nom. Après une circonnavigation de six mois autour de la Nouvelle Zélande, M. Cook, prenant son point de départ du cap *Farewell*, situé par les quarante degrés trente-trois minutes de latitude australe, & les onze degrés quarante-une minutes de longitude orientale, il fit voile à l'ouest, dans le dessein d'atterrir sur la côte orientale de la Nouvelle Hollande.

[1769.]

Le 19 Avril de cette année, on eut connoissance de la pointe la plus méridionale de cette terre. De cette époque jusqu'à la Trinité, M. Cook prit les relevements de la côte orientale de la Nouvelle Hollande; mais on fut sur le point de perdre tout le fruit des découvertes qu'il fit. Dans une nuit, au moment où une brise fraîche favorisoit la navigation, & où tout l'équipage se croyoit dans la plus parfaite sécurité, on passa subitement de vingt brasses à dix-sept; & l'instant d'après le vaisseau échoua sur un rocher de corail, près de l'endroit où M. de Bougainville, à la vue des brisants dont il étoit environné, abandonna le projet de pousser plus avant à l'ouest. On serra sur le champ les voiles; on mit dehors la chaloupe & les canots; & la sonde donna la fatale conviction qu'on étoit échoué sur

un rocher. On amena les basses vergues & les mâts de hune, & on porta deux ancres, l'une au sud, l'autre au sud-ouest, pour empêcher, s'il se pouvoit, le vaisseau de taltonner avec autant de violence qu'il le faisoit. Dès l'aurore on jetta six gros canons à la mer, plusieurs pieces à eau, le bois de chauffage, le lest de pierres & de fer, & les menues provisions; on dégagea les pompes du mât de mizaine. A midi, le vaisseau prenant une forte bande à stribord, on se crut sans ressource; cependant on allongea une petite ancre dans l'ouest pour le soutenir. A quatre heures la basse-mer augmenta l'horreur de la situation, en découvrant le rocher. A neuf heures & demie le vaisseau se redressa, & se remit à flot. On fila le cable d'affourcher, & celui de la petite ancre, qu'on perdit l'une & l'autre; mais l'eau augmentant malgré l'usage des pompes, on crut toucher au moment de couler bas sur les ancres. Cependant, contre toute attente, on réussit à boucher les voies d'eau; & bientôt un vent favorable permit de mettre à la voile, & de gagner les côtes de la Nouvelle Hollande, où l'on trouva heureusement un bon mouillage. Après avoir été trois jours sans y pouvoir entrer, & deux fois dans le nouveau risque de périr, le vaisseau mouillé & viré en

quille, on trouva quatre de ses bordages enfoncés, une grande partie de son doublage & de la fausse quille emportée. Mais ce ne fut pas sans terreur & sans admiration que les Anglois remarquerent qu'ils devoient leur salut à un quartier du rocher, qui, ayant fait une ouverture considérable au vaisseau, s'y étoit enchâssé en se détachant de la masse, & avoit bouché la voie d'eau énorme qu'il avoit faite.

Le 29 Juin on observa une éclipse du premier satellite de Jupiter. Le 4 d'Août, le vaisseau étant en état, M. Cook quitta son mouillage; mais, plus instruit par les dangers qu'il avoit courus, il ne marcha plus qu'avec beaucoup de précautions, & en faisant sonder en avant, & allant à petits bords jusqu'au 10 du mois, qu'on crut voir un passage pour sortir des écueils dans lesquels on se trouvoit engagé. M. Cook envoyoit de toutes parts à la découverte, & tous les rapports étoient peu satisfaisants. Il craignoit, en rangeant la côte de trop près, de s'engager dans des récifs interminables. Il fut résolu de s'élever de cette côte, en portant au nord-est, avec la précaution de sonder en avant. Enfin on trouva une coupure dans le récif; & on se mit en dehors, avec le dessein de rallier la côte dès qu'on le pour-

roit avec moins de danger, pour reconnoître s'il se trouveroit un détroit entre la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Guinée. Ce ne fut pas sans de nouveaux risques qu'on rallia la terre : les courants y portant avec une violence incroyable, le péril étoit encore plus grand pour un vaisseau naufragé ; dont les provisions commençoient à baisser ; mais la gloire de faire des découvertes & d'ouvrir de nouvelles voies aux navigateurs, paroissoit à M. Cook & à ses collegues bien préférable à la vie de ces hommes oisifs & voluptueux qui censurent tout, & taxent de témérité tout ce que leur pusillanimité leur fait paroître trop dangereux. Aussi résolut-il à tout risque de ranger la côte, pour ne pas manquer le détroit, si la Nouvelle Guinée étoit séparée de la Nouvelle Hollande.

Par les dix degrés trente-sept minutes latitude sud, & cent cinquante-neuf degrés de longitude, gît un cap que M. Cook appella le *Cap d'Yorck*. En rondissant ce promontoire, il découvrit que la terre qu'il avoit devant lui, & qu'il croyoit faire partie du continent, étoit un grouppe d'isles détachées par plusieurs canaux. Il fit aller les bateaux en avant, pour sonder celui qui étoit le plus près du continent; mais, y appercevant des bas-fonds & des

rochers, il ordonna de reconnoître celui du nord, & suivit les bateaux environ deux milles, où le canal s'élargissant, le continent courant sud-ouest, & aucune terre ne se montrant, il conçut l'espérance d'avoir trouvé le passage qu'il cherchoit dans la mer des Indes. Impatient de s'en assurer, il mouilla sur six brasses & demie d'un très-bon fond; &, se mettant dans un bateau, il prit terre à une isle qui est au sud-est du passage: grimpant ensuite sur la plus haute colline, il ne découvrit aucune terre, & ne douta plus qu'il n'eût atteint le but de ses recherches.

Avant de quitter la côte orientale de la Nouvelle Hollande, M. Cook se croyant certain qu'aucun navigateur avant lui n'avoit découvert cette terre, en prit possession au nom du roi d'Angleterre, sous celui de *Nouvelle Galle*, & la célébra par plusieurs salves de mousqueterie, & une décharge générale des canons de son vaisseau. Le passage entre la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Guinée reconnu, il lui donna le nom de *Détroit de l'Endéavour*, de celui du vaisseau qu'il montoit. Sa longueur est de dix lieues du nord-est au sud-ouest, & il a environ cinq lieues de largeur.

L'aspect de la Nouvelle Hollande annonce une terre plus stérile que féconde;

par-tout où le terrain s'éleve, cette terre est boisée, & les vallées que forment les montagnes abondent en herbages ; mais la majeure partie du sol est sablonneuse ; les bords des baies sont marécageux à une grande distance ; il y a beaucoup de sources. On n'y trouve que deux especes de bois de construction, & trois especes de palmier, dont une, qui ne s'éleve pas à plus de dix pieds de hauteur, produit une noix qui est un vomitif plus violent que l'émétique ; un espece de figuier, dont le fruit est chétif ; une sorte de prunier, & un pommier dont le fruit est pourpré, & d'une saveur assez agréable lorsqu'il a été gardé quelques jours après l'avoir cueilli ; une espece de chien, le kanguroo, le phalanga ; le Quollo, espece de belette, & des loups ; beaucoup d'oiseaux aquatiques, & des pélicans d'une taille extraordinaire ; des perroquets, des perruches, des coqs de bruyere, des pigeons, & beaucoup d'autres oiseaux d'un plumage superbe. La mer y est par-tout très-poissonneuse ; on y trouve sur-tout beaucoup de tortues vertes. Cette contrée, eu égard à sa grandeur, n'est pas peuplée ; aussi les Anglois, dans une étendue de cinq cents quarante lieues, n'ont pas trouvé un pouce de terrain cultivé. Les Indiens de cette contrée sont bien faits ; leur carnation differe peu de celle des Negres

gres, mais leurs traits sont agréables. Ils vont absolument nus, & la nudité n'a pour eux rien d'indécent.

M. Cook, après cette découverte intéressante pour la navigation, acheva son voyage, en traversant la mer des Indes, comme tous les navigateurs qui l'avoient précédé, & regagna l'Angleterre par le cap de Bonne-Espérance, dans le cours de l'année 1770.

[1773.]

Le peu de succès des tentatives de 1763 & 1767, de la part du parlement Britannique, sur les colonies Angloises, sembloit avoir établi sur une base solide l'union & la félicité de la métropole & de ces colonies; cependant, contre les leçons de l'expérience, le parlement permit, en cette année, à la compagnie des Indes orientales, établie à Londres, d'exporter son thé en Amérique, en l'assujettissant à un droit qu'il imposa.

Cette nouvelle s'étant répandue à Boston, le 5 Novembre de cette année, y causa la sensation la plus vive. Malgré les précautions du gouverneur Hutckinson, le peuple s'assembla. Il n'eut dans le principe d'autre objet que de se plaindre d'une innovation qui le menaçoit de nouvelles entreprises, qui porteroient par

la ſuite la déſolation dans ce pays. Un coup de mouſquet, indiſcrettement tiré de la maiſon du ſieur Clarcke, ſur pluſieurs perſonnes attroupées, mit le peuple en fureur, & fit d'une étincelle un incendie conſidérable. Le peuple irrité, enfonce & pille cette maiſon. Le ſieur Clarcke, ainſi que tous les prépoſés à la diſtribution du thé de la compagnie, ſe ſauvent & ſe mettent ſous la protection du conſeil.

Cependant les poſſeſſeurs de fonds & les principaux habitants de Boſton, aſſemblés à l'hôtel-de-ville, déliberent & arrêtent de traiter comme ennemi de l'Amérique, quiconque aideroit à charger, recevroit ou vendroit dans la colonie le thé de la compagnie des Indes orientales, grevé de droits par le parlement Britannique; & il fut décidé que l'arrêté auroit lieu juſqu'à la révocation de l'acte qui impoſoit le nouveau droit. Les habitants de Philadelphie, de Charles-Town, de la Nouvelle Yorck, entrant dans les vues de ceux de Boſton, firent cauſe commune avec eux, & firent de leur côté des arrêtés ſemblables.

Le vaiſſeau le *Darmouth*, chargé de thé, étoit alors dans le port de Boſton. Les Boſtoniens ſommerent le gouverneur de le renvoyer en Angleterre. Sur ſon refus,

ils se rendent à bord de ce vaisseau, jettent le thé à la mer sans causer aucun autre dommage. Dans le même temps, les habitants de Philadelphie renvoyoient à Londres le vaisseau *le Polly*, frété pour le compte de cette même compagnie. Un troisieme vaisseau, chargé de deux cents cinquante quintaux de cette denrée, partoit en même temps de Charles-Town, pour retourner en Angleterre.

Dès le principe de cette émeute, le gouvernement militaire des colonies sembla vouloir provoquer une guerre formelle, par les précautions qu'il prit, & les préparatifs d'hostilités qu'on lui vit faire. On distribua des cartouches aux troupes, & au corps d'artillerie. Le général Haldiman fit placer deux pieces de canon devant sa porte; le gouverneur Hutckinson prit encore plus de précautions pour la sûreté de sa personne. L'amiral Montague arma ses vaisseaux, & en fit une ligne sur les côtes.

Le gouvernement ne prit pas la peine de dissimuler qu'il se disposoit à faire respecter l'autorité, & annonçoit même publiquement l'arrivée prochaine d'un renfort de troupes & de vaisseaux, destiné à punir les séditieux, & à faire rentrer les colonies dans ce qu'il appelloit leur devoir.

Les colons de leur côté, plus irrités

qu'auparavant des menaces des adminiſtrateurs, & ſur-tout de cet appareil de guerre en pleine paix, animés d'ailleurs par le ſentiment naturel de leur propre conſervation, levent une compagnie d'artillerie, qui fut exercée tous les jours, & qu'ils joignirent à leurs compagnies franches.

[1774.]

En Février de cette année, le parlement d'Angleterre prit connoiſſance des troubles naiſſants de l'Amérique. La queſtion à décider, ſe réduiſoit à ceci. *Le parlement Britannique a-t-il le droit d'impoſer les colonies ? ou celles-ci ont-elles le droit de ſe taxer elles-mêmes ?* Rien n'étoit plus ſimple à décider ; cependant l'affaire s'embrouilloit. Le lord Bukingham demandoit dans la chambre des pairs qu'on la jugeât ſur les pieces. Le ſieur Fuller, à la chambre des communes, s'élevoit contre les voix de rigueur, & les partis précipités ; mais le lord North, porteur des meſſages de Sa Majeſté Britannique, qualifioit les Américains de ſéditieux & de révoltés, & ne parloit que de réprimer les déſordres. Enfin, après des diſcuſſions ſans nombre, ſon parti prévalut ; & le parlement ordonna, conformément aux propoſitions de la cour, qu'il ſeroit dreſſé

un bill, pour rappeller les officiers des droits royaux de douane, & pour fermer le port de Boston.

La nouvelle qui s'en répandit, alarma toute l'Angleterre, qui sentit qu'elle souffriroit plus que les colonies si ce bill passoit en loi. Les négociants Anglois, dont la propriété en Amérique montoit à plus de quatre millions sterlings, en prévoyoient la perte de leurs capitaux. On calculoit celles qu'alloient faire les manufactures, dont le travail & le produit, par le commerce ouvert avec les colonies, faisoient subsister plus de cent mille personnes. Les négociants firent à ce sujet leurs représentations; mais, sans y avoir égard, le lord North fit faire à la chambre la seconde lecture du bill contre Boston.

L'affaire se compliqua encore davantage par l'intervention de la province de Massachussett-Bay, qui, prenant la défense de Boston, se plaignit elle-même de la violation de ses privileges, des formes judiciaires, & de la chartre de son établissement: ces griefs ont fait depuis partie de la principale affaire.

La cour, prévenue des principes de l'autorité, ne voulut se prêter à rien; & le lord North mit tant d'activité dans ses démarches, que, malgré la pétition que présenterent les Américains à la chambre des

communes par le lord Shelburne, pour faire révoquer ce bill funeste, il passa, à la troisieme lecture, à la pluralité; & le roi s'étant rendu à la chambre des pairs, lui donna par son consentement la derniere sanction de la loi, & nomma ensuite au gouvernement deBoston le général Gage, qui étoit déja pourvu du commandement en chef de ses troupes dans l'Amérique.

Les Américains réclamoient pour l'universalité des colonies, le droit commun Anglois, violé dans l'affaire de Boston, molesté par l'autorité du parlement contre toutes formes de droit, d'après une prétendue offense publique non commise dans sa jurisdiction, & sans avoir entendu ses défenses.

« Il feroit à craindre, disoient-ils, » qu'une rigueur excessive & déplacée n'affectât vivement nos concitoyens, & n'éteignît leur affection pour la mere patrie. » *L'attachement de l'Amérique doit finir où* » *commencera l'injustice de la Métropole.* » Quelque fortes que fussent ces remontrances, on vient de voir le peu de succès qu'elles eurent.

Les malheureux Bostoniens n'apprirent ce nouvel acte de rigueur, que par l'arrivée du nouveau gouverneur. On peut juger quels furent leur embarras & leur douleur dans cette circonstance critique: le

temps même leur manquoit pour pourvoir aux choses instantes. On ne leur donna connoissance de cet acte fatal que quinze jours avant son exécution. Il ne s'agissoit plus de prévenir l'orage, il falloit se préparer à ses coups. Ils s'y résignerent avec un courage qu'on ne devoit pas attendre de leur position, & qui leur fut inspiré par cette position même.

Ils mirent promptement un embargo, tant sur les vaisseaux anglois que sur ceux des isles; &, ayant ordonné que tous les ports de la province seroient fermés pour tout commerce avec la Grande-Bretagne, ils résolurent unanimement de prendre les armes pour leur défense, & la conservation de leurs droits & de leurs privileges.

Les provinces de la Pensylvanie, du Maryland & de la Virginie, arrêterent de se joindre à la Nouvelle Yorck, & de ne faire aucun commerce avec l'Angleterre & les isles, jusqu'à la révocation du bill contre Boston, & de demander conjointement qu'on fît droit sur les griefs dont se plaignoit la colonie de Massachussett-Bay.

A l'égard des habitants de Philadelphie, pour marquer la part qu'ils prenoient à la disgrace de leurs freres de Boston, ils arrêterent que, le premier Juin 1774, jour fixé par le parlement Britannique pour la clôture de leurs ports, on ne traiteroit

chez eux aucune affaire publique. Cette fête funebre subsistera à jamais dans les annales de l'Amérique.

Le premier Juin 1774, le port de Boston fut en effet bloqué & fermé par les vaisseaux du Roi & le quatrieme régiment, arrrivé par les vaisseaux de transport, qui campa dans la plaine. Ce coup se fit surtout sentir au peuple, qui n'avoit de ressource que dans le commerce de la ville. Les négociants de Boston qui faisoient des affaires avec la Grande-Bretagne & l'Irlande, firent transporter par terre les marchandises à sept lieues de Boston, jusqu'au port de Salem.

Ce fut dans cette ville que le nouveau gouverneur convoqua l'assemblée générale de la province. Tous les députés s'y rendirent, & l'on mit en délibération les moyens qui parurent les plus propres à remédier aux calamités actuelles, & à prévenir les maux à venir. Dès les premieres séances, l'assemblée voulut se plaindre des précédents gouverneurs; le général Gage lui imposa silence. L'assemblé voulut encore rendre public le pacte qu'elle venoit de faire pour rompre tout commerce avec la Grande-Bretagne; le gouverneur s'y opposa. L'assemblée réclama contre l'infraction de ses privileges & la translation de ses séances; le gouverneur finit par la dissoudre.

Un procedé de cette nature étoit bien éloigné d'éteindre les inimitiés ; aussi ne fit-elle que les accroître. La chambre des représentants de la colonie de la Connecticute, l'une des cinq provinces de la Nouvelle-Angleterre, en prit incidemment l'occasion de se plaindre de l'établissement des nouvelles cours de justice, comme celle de Massachussett-Bay ; & les Bostoniens, qui avoient demandé au ministere le rappel du sieur Olivier, premier juge de la cour suprême de justice, eurent la mortification de le voir nommé quelque mois après, par sa Majesté Britannique, lieutenant du gouvernement de Boston.

Au milieu de cette complication d'affaires qui naissoient les unes des autres, & des mesures que le gouvernement prenoit selon les circonstances, les colonies s'accordoient unanimement dans leurs assemblées, à dire & à soutenir, relativement à l'affaire de Boston, que le droit de fermer un port n'appartenoit qu'à la seule assemblée de la province, & non au parlement Britannique, dont l'acte renversoit les constitutions fondamentales des colonies ; & c'étoit avec la même uniformité de sentiments qu'elles avoient arrêté l'interruption de tout commerce avec la Grande-Bretagne.

Le comté de Baltimore, la ville d'An-

napolis dans la province de Rhode-Island: les plantations de la Providence, & diverses autres contrées & villes de la Nouvelle-Angleterre, firent des pactes particuliers, mais conformes au pacte solemnel de non-exportation, militairement proscrit à l'assemblée générale de Salem par le général Gage; & les gouvernements particuliers en firent autant, à son exemple. Enfin le mécontentement fit tant de progrès, que, dans une assemblée très-nombreuse, tenue le 6 Juillet de cette année à la Nouvelle-Yorck, & dans une autre assemblée tenue vers le même temps à Annapolis, & composée des divers comités du Maryland, il fut unanimement résolu, *par affection & considération pour une sœur colonie offensée & opprimée*, d'aviser aux moyens de convoquer un congrès général des députés de toutes les colonies. Cette résolution alarma tous les gouverneurs, qui se réunirent pour en empêcher l'effet.

Il y avoit déja deux mois que les habitants de Boston montroient dans leur ville, bloquée par mer & par terre, un courage supérieur à l'adversité: ils se virent bientôt réduits à la dure extrémité de manquer de vivres. Plusieurs habitants de la Caroline méridionale, & des particuliers opulents de Marblehead, leur envoyerent à l'envi des provisions, qui furent débarquées

à Salem. On leur en envoya auſſi de Lexington, de Cambridge, de Worceſter; & de tous côtés l'on s'empreſſa à adoucir & ſoulager leur infortune. Les troupes mêmes du général Gage, qui voyoient dans les Boſtoniens leurs freres, leurs amis, leurs concitoyens, déſertoient par bandes, & couroient partager le ſort des aſſiégés. Les ſentinelles donnerent d'abord l'exemple. Pour y parer, on les releva de demi-heure en demi-heure; &, malgré cette précaution, elles déſerterent encore.

Le général Gage crut devoir oppoſer à ce patriotiſme contagieux, & qui tendoit à tromper l'eſpoir de la cour & ſes vues perſonnelles, les moyens qu'il jugea les plus propres à en arrêter les progrès. Comme gouverneur, il défendit aux Boſtoniens de s'aſſembler; & comme général, il les en empêcha. En ſa premiere qualité, il érigea ces aſſemblées en crime de haute trahiſon; & dans la ſeconde, il ſoutint la juriſprudence qu'il créoit de la force des armes.

La frégate le *Scarboroug* qui arriva dans ces circonſtances, & qui lui portoit contre Boſton des ordres ſéveres, fut un nouveau motif pour lui de ſuivre le penchant qu'il avoit pour les voies de rigueur. Il fit venir, en conſéquence, de la Nouvelle-Yorck le régiment Royal-Gallois, infan-

terie, qui prit ſes quartiers au fort de Hill. Il fit tranſporter de Caſtho-Williams au camp douze canons, qu'il plaça ſur les avenues de la ville; il fit camper à l'iſthme le cinquante-deuxieme régiment, & finit par faire ouvrir des tranchées autour de la place. Les malheureux Boſtoniens, plus reſſerrés qu'auparavant, & aſſiégés en quelque ſorte, lui demanderent la cauſe de cet appareil d'hoſtilité. Il leur répondit ſéchement: *Je me mets ſur mes gardes.*

Telle étoit la ſituation des Boſtoniens au mois de Septembre 1774, lorſque Sa Majeſté Britannique, dans un conſeil tenu à Saint-James le dernier de ce mois, déclara la diſſolution du parlement actuel, & indiqua l'aſſemblée du nouveau parlement au 29 Novembre ſuivant. Dans le même temps, l'amirauté donna ordre d'armer trois vaiſſeaux de garde, l'*Aſie*, le *Sommerſet*, & le *Boyn*, avec les frégates le *Lind* & le *Cerbere*: on mit ſur cette petite eſcadre des troupes de marine de débarquement, & ſa deſtination pour Boſton fut rendue publique.

Le nouveau parlement, compoſé de la majeure partie des membres du précédent, & par conſéquent du parti de la cour, s'étant aſſemblé au jour indiqué, porta ſa premiere attention ſur les affaires de l'Amérique, & mit ſur le tapis un projet d'a-

dreſſe & de remerciement au Roi, où l'on qualifioit les colonies d'*audacieuſes*, de *déſobéiſſantes* & de *rebelles*. L'avis de l'adreſſe paſſa à la pluralité, quoiqu'elle n'eût pas eu une approbation unanime.

Quelques membres de la chambre des pairs proteſterent ouvertement contre cette adhéſion à l'ancien ſyſtême, & voici les motifs ſur leſquels ils fonderent leurs refus. « Nous ne pouvons, dirent-ils, conſentir » à cette adreſſe, en ce qu'elle emporte » une approbation marquée du ſyſtême du » précédent parlement à l'égard des co- » lonies. Syſtême malheureux, conçu » avec ſi peu de prudence, ſuivi avec ſi » peu de prévoyance, de conſiſtance & » de modération ; ſyſtême qui a tout mis » en combuſtion dans les colonies, &c. » Cette proteſtation, ſignée des ducs de Richemont & de Portland, du marquis de Rokingham, des lords Abingdon, Effingham, Cambden, Terſincton, & de quelques autres membres de la chambre-haute, jette un jour ſingulier ſur l'affaire de l'Amérique.

[1775.]

Les difficultés faites au ſujet de l'envoi de l'adreſſe au Roi, reprirent encore plus de vigueur au mois de Février de cette préſente année, lors de la lecture qui en fut

faite au parlement. L'envoi, tres-vivement débattu, n'en fut pas moins résolu, quoique les partisans du systême opposé à celui du lord North se fût accru de moitié. Dix-huit pairs protesterent contre la résolution de la chambre. Voyons sur quels motifs des gens de poids fondent leur protestation, pour mettre nos lecteurs en état de juger en connoissance de cause de la solidité ou de l'insuffisance des raisons de part & d'autre.

« Nous ne voulons point, disent ces pairs, » que la patrie ait à nous reprocher » un jour la honte & les maux qu'entraîneroit infailliblement une conduite aussi » *inconsidérée* qu'*indécente*, & tout-à-fait » contraire à la constitution. Ne pouvant » non plus, en honneur & en conscience, » approuver une adresse qui loue la modé» ration avec laquelle les colonies ont été » traitées; une adresse qui approuve com» me justes & nécessaires, & même comme » pleins de douceur, des actes rigoureux, » fruits de l'absurde systême qui a déja pro» duit des effets si déplorables; ..... une » adresse enfin qui équivaut à une déclara» tion de guerre; .... qui ne contient au» cune offre solide de redresser les griefs; » qui promet au contraire de l'appui à ces » ministres dont la conduite violente a » porté l'embrasement dans l'Amérique, &

» brouillé toutes les affaires de la Grande-
» Bretagne, &c. »

Mais ces membres de la chambre haute exprimoient-ils le vœu de la saine partie de la nation, ou suivoient-ils eux-mêmes l'illusion d'un préjugé aveugle, & la pente de quelqu'intérêt personnel ? Mettons leur protestation à part, & jugeons d'après les faits.

Le lord Catham ayant proposé à la chambre-haute, au mois de Février 1775, un plan de conciliation entre la Grande-Bretagne & les colonies, le commun conseil arrêta, dans son assemblée du 10 du même mois, qu'il lui en seroit fait des remerciements. Le secrétaire de la ville fut député vers lui à cet effet, &, le 13 dudit mois, le lord Catham en fit ses remerciements au lord-maire, en lui disant « Qu'il s'estimoit trop heureux de voir ses
» efforts pour prévenir les horreurs d'une
» guerre civile, honorés & soutenus par
» le grand corps du royaume. »

Dans le même temps, les marchands de Londres & de Bristol présentoient, par l'alderman Layley & le sieur Burthe, des requêtes au parlement, pour le supplier de faire cesser la division & de rétablir le commerce entre la Grande-Bretagne & ses colonies. Les négociants de Nottingham

en présenterent une pareille par le général Howe.

Toutes ces représentations furent sans effet, & le parti contraire prévalut toujours. Ses partisans, sans y avoir le moindre égard, se porterent contre les Américains à des résolutions ultérieures, & le 8 Mars 1775 ils firent passer au parlement un bill, « pour défendre aux colonies, à » compter du premier Juillet, lors pro- » chain, d'exporter leurs marchandises » ailleurs que dans les possessions de l'em- » pire Britannique, sous peine de confis- » cation & saisie des marchandises. »

Les membres de la corporation de Londres s'assemblerent extraordinairement pour dresser une pétition contre ce bill. Le lord-maire, les aldermans, les marchands de Londres en firent voir les inconvénients & le danger, par deux requêtes que le marquis de Rokingham présenta à la chambre-haute; le négociants de Londres porterent même leur pétition aux pieds du trône. La réponse qu'on y fit, fut de hâter l'exécution du bill de saisie & confiscation, auquel le Roi donna son consentement au parlement le 24 du même mois.

On nomma les généraux Howe, Clinton & Burgoyne pour commander les troupes en Amérique. On fit embarquer trois régi-

mens

ments pour Philadelphie. On fit partir de Corke en Islande trois bâtiments de transport, chargés de troupes pour renforcer l'armée du général Gage, campée devant Boston, & on renforça de plusieurs vaisseaux & corvettes l'escadre stationnaire de Terre-Neuve, avec ordre d'empêcher les habitants de l'Amérique septentrionale de pêcher sur cette côte.

Il est bon d'observer que ce bill de restriction du commerce de la Nouvelle-Angleterre, éprouva dans la chambre-haute autant d'opposition qu'en avoit éprouvé celui qui fermoit le port de Boston: plusieurs pairs s'éleverent avec force contre ce nouveau bill. Si leur avis ne prévalut pas, il n'en est pas moins nécessaire, pour la vérité de l'histoire, d'en faire mention. Quelles que fussent les vues du gouvernement Britannique à l'égard de l'Amérique, soit qu'il voulût la tenir dans une dépendance immédiate, soit qu'il ne cherchât qu'à se mettre dans le cas d'en tirer parti toutes les fois que ses besoins le requerroient, il y a lieu de croire qu'il ne prévit pas toute la résistance qu'il devoit éprouver de sa part. L'expérience cependant est l'école de la prudence. Il avoit déja été obligé de revenir deux fois sur ses pas. Cette troisieme tentative, poussée beaucoup plus avant que les précédentes,

a enfin montré aux colonies leurs forces, & peut les séparer de la métropole. La politique ne doit se proposer que le bonheur des peuples, & manque toujours son but quand elle perd de vue cet objet. Pour des ressources précaires, le gouvernement paroît avoir oublié que les colonies d'Amérique sont un débouché immense pour ses manufactures, pour le superflu de ses comestibles, pour sa marine, & qu'il y a tout à perdre pour lui, si les procédés actuels viennent à rompre le lien qui unissoit l'Amérique Angloise à la mere patrie.

La protestation qui fut faite contre le bill du 8 Mars 1775 lors de sa troisieme lecture, par plusieurs membres de la chambre des pairs, nous apprend que le grand nombre des partisans du systême de rigueur opposa dans la chambre-haute, aux défenseurs des colonies, *la lâcheté des sujets du Roi en Amérique*. Ce fait est constaté par les termes mêmes de la protestation, signée à la chambre par les ducs de Richmond, Manchester, Leenster & Dewonshire, par le marquis de Rockingham, & les lords Abingdon, Stanhope, Posonby, Craven, Cambden, Wycombe, Ferrington, Effingham, Fitz-William, &c. La suite fera voir si cette supposition de lâcheté étoit bien fondée.

Quoi qu'il en soit, voici les termes exprès dans lesquels est conçue la protestation des membres de la chambre-haute, du mois de Mars 1775, sur le sujet en question. « C'est une supposition *honteuse* » à nos armes, si elles sont malheureuses, » & qui leur ôte *tout honneur* en cas de » succès. C'est d'ailleurs apprendre aux » Américains que leur résistance *leur fera* » *honneur*, même à nos propres yeux, » & que nous n'attribuerons leur obéissance qu'à leur manque de courage. » Mais de nouveaux troubles & de nouveaux malheurs nous rappellent en Amérique, & nous obligent à revenir sur une époque antérieure, pour reprendre de plus haut la chaîne des événements dans les colonies, que le récit des discussions & des opérations du parlement Britannique nous a fait interrompre.

Le congrès général, malgré les oppositions des divers gouverneurs, s'étoit assemblé à Philadelphie dès le commencement de Septembre de l'année précédente. L'assemblée avoit élu pour son président, sous le titre de *Modérateur*, le sieur Randosh, orateur de l'assemblée de la Virginie; & pour secrétaire, le sieur Thompson, rédacteur des instructions de la province de Pensylvanie.

La premiere démarche du congrès, fut

de présenter au général Gage une adresse très-pathétique, par laquelle, après avoir observé que le pouvoir a été originairement accordé à tout gouvernement pour protéger le peuple & veiller à sa sûreté, & non pour l'opprimer & le réduire en esclavage, le congrès finissoit par conjurer le général Gage, pour l'*honneur de Sa Majesté*, d'interrompre les travaux de la forteresse qu'on élevoit à l'entrée méridionale de Boston, & de rétablir le passage dans son état naturel. Le général Gage continua de se refuser à toute voie de conciliation.

Le 26 Octobre suivant, le congrès général termina ses séances, & ce ne fut qu'en se séparant qu'il rendit ses résolutions publiques. Elles furent signées des onze députés des onze colonies, sçavoir; New-Hampsire, Massachussett-Bay, Rhode-Island, Connecticute, New-Yorck, Nwe-Jersey, la Pensilvanie, les trois comtés inférieurs de New-Castle, Kent & Sussex, le Maryland, la Virginie, les deux Carolines septentrionale & méridionale.

La publication du résultat des délibérations du congrès nous apprend, « qu'il » approuvoit la conduite des Bostoniens, » ainsi que l'opposition des habitants de la » province de Massachussett-Bay à l'exé» cution des derniers actes du parlement » d'Angleterre; qu'il déclaroit ennemi de

» l'Amérique, & chargeoit de l'*horreur* & » de l'*exécration generale*, quiconque ten» teroit, en vertu des actes susdits, de » changer la forme du gouvernement. Au » surplus, il exhortoit les Bostoniens à se » comporter modérément à l'égard du gé» néral Gage, & des troupes du Roi éta» blies dans leur ville, autant néanmoins » que cette conduite seroit compatible » avec leur sûreté personnelle, & sans rien » relâcher de leur fermeté dans le parti de » la défensive. Enfin le congrès déclaroit » & publioit une convention générale de » non-importation & non-exportation » relativement à la Grande-Bretagne, si» gnée par tous les membres du congrès, » au nom des colonies, & jurée *sur les* » *liens sacrés de la vertu, de l'honneur, &* » *de l'amour de la patrie.* »

Une résolution ultérieure & plus secrete du congrès, fut d'ordonner que les milices des colonies seroient rassemblées & disciplinées. L'objet de cette politique, en mettant l'Amérique en état de se défendre elle-même, étoit encore d'ôter au gouvernement de la Grande-Bretagne tout prétexte de lui imposer des taxes, pour raison de prétendue protection militaire, devenue inutile par-là même.

Cependant le général Gage restoit toujours cantonné devant Boston. Ce fut

alors que les vaisseaux *le Boyn* & *l'Asie* arriverent d'Angleterre avec des vaisseaux de transport, portant de nouvelles troupes de débarquement. Les autres vaisseaux de guerre & de transport arriverent ensuite. Mais ce grand appareil de puissance n'abattit point le courage des Bostoniens, & ils attendirent avec une fermeté inébranlable le sort que l'événement pouvoit leur préparer.

A la Nouvelle Yorck, on jetta à la mer le chargement de thé d'un vaisseau nouvellement arrivé de la Grande-Bretagne, avec ordre au sieur Easton qui le commandoit, de partir dans vingt jours, pour tout délai, pour l'Angleterre.

A Cambridge, l'assemblée provinciale défendit, dans le courant de Mars 1775, à tous les habitants d'approvisionner l'armée campée devant Boston. Dans le comté d'Anne-Arundel, il fut résolu de se pourvoir d'armes & de munitions, & arrêté que toute personne qui refuseroit d'y contribuer, seroit regardée comme ennemie, & que son nom seroit inscrit dans la gazette du pays.

A New-Hampsire & New-Jersey, on prit les mêmes résolutions, & l'on nomma des députés pour un second congrès général à Philadelphie, au mois de Mai suivant. C'est ainsi que, dans toute l'Amérique An-

gloiſe, s'allumoit, par le ſentiment de la défenſe naturelle, un incendie qui menaçoit de l'embraſer toute entiere.

Les Virginiens tirerent de leur milice nationale quinze mille hommes, & donnerent à ce corps le nom de *Légion Américaine*. Les habitants du Maryland, ainſi que les Penſylvains, en firent autant. Ceux de la Connecticute fournirent vingt mille hommes. Chaque régiment de milice leva encore une compagnie de cavalerie. On donna des uniformes aux troupes, & l'on mit à leur tête des officiers braves & expérimentés qui s'étoient diſtingués dans la derniere guerre; les colonels Washington & Armſtrong furent de ce nombre.

L'indiſcipline de l'armée cantonnée devant Boſton, fournit encore aux Américains de nouveaux ſujets de mécontentement. L'idée que ces Anglois tranſplantés manquoient de courage, ſembloit avoir paſſé des membres du parlement du parti de la cour aux gens de guerre. Les ſoldats de l'armée royale choiſirent, le 15 Mars 1775, jour de prieres & de jeûne ordonné par le congrès, pour porter le ravage dans la maiſon du ſieur Hancock, & elle inſulta dans les campagnes les Américains paiſibles & déſarmés. Ces excès forcerent les habitants des bourgs circonvoiſins à en écrire fortement au général Gage. Ceux

du bourg de Billica près de Boſton, lui firent ſur-tout des remontrances très-vives, & qui tenoient fort de la menace. « Nous » ne pouvons, lui diſoient-ils, paſſer ſous » ſilence une infraction auſſi atroce aux » droits de la ſûreté perſonnelle. Votre » parole ne ſeroit-elle point ſacrée ? Si les » tranquilles habitants des bourgs ſont » encore inſultés par vos ſoldats, nous » n'emploierons plus les plaintes ni les » remontrances. »

Enfin nous touchons à l'époque du 18 Avril, c'eſt-à-dire à l'inſtant fatal où commencerent les premieres hoſtilités ouvertes entre les colonies & la métropole, où le ſang Anglois fut verſé par des Anglois. Quoiqu'il n'y eût eu d'avantage déciſif pour aucun parti, il paroît que les troupes royales furent les plus maltraitées. L'on aſſure qu'un vaiſſeau Hollandois trouva le moyen de débarquer à la Virginie mille quatre cents armements complets avec quatre cents barils de poudre, qui ne contribuerent pas peu à augmenter le courage des Inſurgents, & à refroidir celui de l'armée royale. Le parti de la cour cacha avec ſoin à celui de l'oppoſition des nouvelles de cette nature, ainſi que la mutinerie du dixieme régiment, qui refuſa de fuſiller trois déſerteurs ; mais elles ne laiſſerent pas de percer ; & ſon inquiétude ſur les ſuites ne ſe manifeſta que trop, lorſ-

qu'il vit, ſur les premiers bruits de cette action, les fonds publics baiſſer d'un & demi pour cent.

La poſition du général Gage, du 19 au 25 de ce mois, commençoit à devenir critique. Vingt-deux mille hommes, commandés par MM. Wend, Pridle, Heath, Peſcot & Thomas, officiers braves & expérimentés, avoient inveſti Boſton. Cette armée avoit plus de quarante pieces d'artillerie : tous les poſtes étoient en bon état; & un corps de ſix mille hommes, aux ordres de M. Putnam, cantonné entre Cambridge & Rocheſter, fortifioit l'armée des Inſurgents, qui avoit tellement coupé toute communication de Boſton à la campagne, que rien n'y pouvoit paſſer, & qu'on avoit déja enlevé un convoi très-conſidérable de vivres, qui ſe rendoit au camp du général Gage.

Un bâtiment parti du 7 Mai de New-Yorck annonça, dans le courant de Juin, que M. Tryon, deſtiné au gouvernement de cette colonie, n'avoit pu mettre à terre; que, par égard pour ſa perſonne, on s'étoit abſtenu des voies de rigueur contre lui, mais qu'on l'avoit forcé de repartir ſur le champ. Tout ce qui venoit de l'Amérique à cette époque, faiſoit appréhender pour l'armée royale, dont la poſition devenoit de jour en jour plus embarraſſante.

Aussi le général Gage avoit-il mandé du Canada, de la Floride, & des autres extrémités du continent, toutes les troupes, en attendant de nouveaux secours de la Grande-Bretagne. On avoit alors tout lieu de craindre, par les plaintes des Canadiens, que cette province ne fût pas plus disposée que le reste de l'Amérique à se soumettre à la dépendance exclusive du gouvernement Britannique. Cependant on rejetta leurs demandes. A l'époque du 7 Mai, l'armée des Insurgents, au nombre de quarante-cinq à cinquante mille hommes, se disposoit à donner un assaut général à Boston, pour en déloger le général Gage, & étoit résolue, en cas de succès, de brûler la flotte royale.

Il fut confirmé, vers le même temps, que tous les Colons de la Nouvelle Yorck étoient en armes; qu'il étoit défendu à tous vaisseaux de sortir du port; que les Insurgents s'étoient emparés du fort, des batteries, & que la garnison avoit été faite prisonniere de guerre. Le gouvernement Britannique persistoit néanmoins dans ses projets de rigueur, & donnoit des ordres pour armer à Porstmouth cinq vaisseaux de guerre, & trois autres à Plymouth, pour embarquer les troupes qu'on tiroit de l'Irlande, avec beaucoup d'armes & de munitions de guerre. Les Caroliniens s'étoient

emparés de Savanah, dont ils avoient forcé le gouverneur à se retirer. Ceux de la baie des Massachussetts, sans verser de sang, se rendirent maîtres de beaucoup de places. Deux cents quarante hommes de la Connecticute, sous les ordres des colonels Alten & Easton, s'emparerent du fort Carillon, des armes, poudre, munitions de guerre, de plus de cent pieces de canon & de plusieurs mortiers: la garnison & ses commandants furent faits prisonniers. Un autre détachement de ce corps s'empara de la pointe de la Couronne, où il se trouva beaucoup de canon; tandis qu'un troisieme enleva à Skenesboroug le major, la garnison & quelques pieces de canon. Les prisonniers, au nombre de cent, les Negres compris, furent emmenés par le sieur Brown.

La suite des opérations des Insurgents ne marqua rien moins que des dispositions pacifiques. Les Géorgiens s'étoient emparés, dans le courant de Mai, d'un gros magasin de poudre. A Carlstown, les pilotes firent serment de ne conduire aucun des vaisseaux de la marine royale, & la colonie de la Nouvelle Ecosse se préparoit à se joindre à la confédération générale. L'incendie se propageant, l'Angleterre ne vit bientôt pas un seul coin, dans le continent de l'Amérique septentrionale, qui ne fût son ennemi. Des dépêches du

général Gage, en date du 12 Juin, annonçoient que Boston étoit encore investi; que les Insurgents avoient brûlé les maisons & enlevé les bestiaux d'une isle qui pouvoit encore communiquer avec la ville; ce qui avoit occasionné une escarmouche où les milices avoient été mises en fuite, mais où elles avoient brûlé un fenau.

Deux lettres, des 12 & 25 Juin, annoncerent deux actions fort vives entre les Insurgents & les troupes royales; l'une du 10, où les Insurgents perdirent mille sept cents hommes, & les Royalistes mille. Ces derniers rentrerent en désordre dans la ville; les autres, renforcés dès le lendemain de dix mille hommes, continuerent de tenir la campagne.

Selon la relation du général Gage, la seconde action, du 17 du même mois, fut toute à l'avantage des troupes du Roi; mais les Insurgents, tout aussi croyables, prétendirent que l'armée royale avoit perdu au moins mille cinq cents hommes, contre mille quatre cents qu'ils confessoient avoir perdus. Mais ces pertes de leur part peuvent se réparer plus facilement que celles des Royalistes, pour qui la moindre est importante. Des lettres de Québec annoncerent que les Canadiens avoient refusé de se joindre aux troupes du Roi, pour mettre à exécution les loix oppressives &

arbitraires du gouvernement Britannique contre les Américains. Le colonel John-allen étoit maître de Saint-Jean au 18 Mai, & demandoit aux Canadiens pour cinq cents livres ſterlings de vivres, pour l'armée qu'il commandoit au nom de la confédération générale, de laquelle il avoit ordre de ne moleſter ni offenſer en aucune maniere les Canadiens, ni les Indiens de cette contrée, & de ne rien prendre chez eux que de gré à gré & en payant.

Il eſt conſtant que le gouverneur Penn vint, dans ces circonſtances, de Philadelphie en Angleterre : les uns prétendent que ce fut pour ſes affaires particulieres ; d'autres diſent qu'il étoit chargé de préſenter à Sa Majeſté Britannique une pétition conforme aux réſolutions de la confédération générale, qui demandoit qu'on rappellât les troupes royales ; qu'à cette condition les colonies mettroient bas les armes ; que cette pétition ſeroit la derniere qu'elles préſenteroient ; & que ſi le gouvernement refuſoit d'y faire droit, elles étoient réſolues de s'unir ſous le titre des *douze Provinces*, & de chercher du ſecours chez les autres puiſſances de l'Europe. On ne préſumoit pas du ſyſtême actuel de l'adminiſtration, qu'un pareil meſſage dût avoir le ſuccès pour lequel il avoit été entrepris.

Il fut propoſé depuis un arrangement,

de la part du lord North, pour permettre aux Américains de ſe taxer eux-mêmes. C'étoit un pas que la cour faiſoit au devant d'eux, pour une réconciliation qu'elle avoit lieu de deſirer, après s'être auſſi indiſcrettement engagée qu'elle l'avoit fait. Mais, malgré ces projets de conciliation, les Américains ne négligerent rien pour ſe mettre en état d'obtenir ce qu'ils exigeoient du gouvernement; ſelon la maxime de Végece: *Si vis pacem, para bellum*. Tous marchent ſous les étendards de la liberté; les femmes mêmes prirent part à cette fameuſe querelle; &, dans la colonie de New-Jerſey, elles formerent deux compagnies pour contribuer à la défenſe commune. L'habitude qu'elles ont d'aller à la chaſſe les a familiariſées avec les armes, & elles s'exercent aux évolutions militaires.

Du côté de l'Angleterre, on multiplia les efforts pour vaincre la réſiſtance des colons Américains, en annonçant que les officiers de tout grade, actuellement à la demi-paie ſur l'état de la Grande-Bretagne, pouvoient ſe préſenter pour être employés de nouveau. On chercha à completter les régiments d'Ecoſſe: il fut même propoſé de lever en Irlande trois mille Catholiques Romains pour l'Amérique; & la nobleſſe de ce royaume offrit de lever deux mille Catholiques, à qui l'on

confieroit, dans l'abſence des troupes, la défenſe de ce pays.

Sur la fin du mois d'Août on travailloit en Angleterre, avec une activité incroyable, à équiper une nouvelle eſcadre ; & il paroiſſoit alors que la conciliation entre les Américains & le gouvernement Britannique ſe reculoit de plus en plus. Quoique, depuis le 17 Juin juſqu'au 22 Juillet, il ne parût point qu'il y eût eu d'hoſtilités entre les deux partis, cependant le capitaine Robin, arrivé à Corcke en vingt-huit jours de traverſée, répandit qu'à ſon départ de l'Amérique il avoit entendu une vive canonnade, ſans pouvoir dire ſi c'étoit une eſcarmouche ou une affaire générale. On ſçut après, que les Inſurgents avoient brûlé les fanaux, pour tromper par de faux feux les Anglois qui navigueroient ſur ces côtes. L'amiral à bord du *Preſton*, chercha à prévénir les ſuites de cette tromperie par une proclamation.

Pour donner plus de vraiſemblance au bruit que faiſoit courir en Septembre le gouvernement, qu'il avoit rejetté les propoſitions des Américains, fondé ſur le ſentiment des forces qu'il avoit en main pour les réduire & les punir, il preſſoit l'expédition d'un renfort conſidérable en rade à Porſtmouth, qui n'attendoit, diſoit-on, qu'un vent favorable pour partir ſous l'eſ-

corte de quelques vaiſſeaux de guerre. Mais on apprenoit d'autre côté, que les Canadiens avoient refuſé abſolument d'aller au ſecours du général Gage, & que le gouverneur de Québec n'étoit rien moins qu'en état de les y forcer.

Le 16 Juillet, l'armée des confédérés s'aſſembla, par les ordres du major général Putnam, pour entendre la lecture de la délibération du congrès général, qui fut faite par le chapelain du régiment de cet officier. Toute l'armée y applaudit par trois fois. Le canon du fort célébra cette eſpece de fête; & on déploya le drapeau envoyé à ce général, ſur l'un des côtés duquel étoient ces mots: *Appel au Ciel*; & ſur l'autre: *Qui tranſtulit ſuſtinet.*

Le 27 du même mois, un placard annonça aux habitants de Boſton, de la part du général Gage, permiſſion à toutes perſonnes de ſe retirer de cette ville, en ſe faiſant inſcrire chez le major de la place. Beaucoup profiterent de la permiſſion; mais elle ne comprenoit que les perſonnes, & les effets furent retenus. Cette condeſcendance du général venoit plutôt de la crainte de manquer de vivres, que de tout autre motif.

Les iſles Bermudes étoient alors dans une grande diſette de vivres. Celles du golfe de Mexique ſe plaignirent au gouvernement

vernement du tort immense que leur faisoit l'interruption du commerce avec les colonies du continent. Le seul article des futailles que leur fournissoient alors les Hollandois, s'augmenta de trente pour cent. Les confédérés annoncerent vers le même temps, que leurs forces pouvoient être portées à deux cents mille hommes : ils en avoient alors soixante-dix mille effectifs. La Caroline envoya à l'armée une prodigieuse quantité de riz, & elle avoit trente mille hommes prêts à marcher au secours des Insurgents.

Des dépêches postérieures à cette époque, annonçoient que l'armée des Insurgents se fortifioit de plus en plus. On étoit parvenu à les éloigner de Boston & de Carles-Town ; mais ils se rapprocherent bientôt de Boston, & pousserent leurs retranchements fort près de cette ville ; & l'on assuroit qu'ils avoient remporté plusieurs avantages en diverses rencontres sur les Royalistes.

Au commencement d'Août, le général Gage n'avoit dans Boston que quatre mille hommes, & deux mille deux cents à Brunekersill. Ses caisses étoient épuisées ; les troupes exigeoient leur paye, & menaçoient de déserter. La dyssenterie & le scorbut les consumoient. Une escadre qui vint à Boston leur apporta des vivres frais,

qui calmerent les murmures & firent cesser cette calamité. Mais il régnoit dans toutes les colonies une unanimité de sentiments, qui doit faire repentir le gouvernement Britannique d'avoir provoqué d'aussi braves gens, & si en état de soutenir le parti vigoureux qu'ils ont pris de ne pas plier sous le pouvoir arbitraire. Quel que soit le succès, le gouvernement Anglois aura engagé la nation dans une affaire qui lui coûtera beaucoup.

La grande affaire entre l'Angleterre & les colonies, s'engageoit plus sérieusement que jamais. Le 7 Octobre 1775, le gouvernement avoit encore lieu de se flatter de trouver beaucoup de zele dans le parti qui secondoit ses vues; mais le général Gage, dont les procédés avec les Américains avoient été jusqu'alors si peu mesurés, avoit beaucoup rabattu de la confiance que lui avoit inspirée la terreur & la surprise qu'il avoit jettées parmi les Bostoniens par les ordres rigoureux qu'il avoit apportés de la Grande-Bretagne, & les mesures qu'il prenoit pour qu'ils eussent leur effet.

L'armée des Insurgents faisoit les meilleures dispositions, & les trois divisions dont elle étoit composée étoient en état de veiller sur tous les Royalistes, & de leur faire tête par-tout. Les mines d'argent de M. de Quincy leur fournirent de quoi

payer réguliérement les troupes & pour long-temps ; & les eaux dont ce même M. de Quincy est propriétaire, donnerent aux armes une trempe excellente. Ils ont par conséquent les deux choses qui peuvent le plus contribuer aux succès. Cependant des politiques se flattoient encore que tout pourroit se concilier au gré des parties contendantes, & sans que l'honneur de la couronne & la dignité du parlement Britannique en souffrîssent.

Dans le parlement qui s'assembla en Irlande le 10 Octobre, on ne fut pas plus d'accord qu'en Angleterre sur la grande affaire de l'Amérique. Cependant le parti de la cour y dominoit, malgré les oppositions des membres, qui pensoient qu'on ne devoit prendre aucun parti dans cette fameuse querelle; qu'en se joignant au parti de la cour en Angleterre, on travailloit d'une part à détruire les priviléges de l'Irlande ; & d'une autre, à se brouiller avec les Américains, & à se priver par-là des avantages qu'on en retiroit par la vente des toiles du pays, & les retours en farine, indispensables dans les temps de disette.

Le 26 Octobre 1775, le parlement nouveau ayant ouvert ses séances, le Roi s'y transporta, & fit aux chambres un long discours apologétique des opérations du gouvernement, & sur les mesures qu'il se

proposoit de prendre pour finir cette grande querelle. Entr'autres, Sa Majesté Britannique annonça qu'elle nommeroit sur les lieux, des personnes chargées d'accorder en son nom des pardons & des amnisties, pour les personnes & même les colonies qui voudroient rentrer dans le devoir, lesquelles seroient autorisées à les rétablir dans l'exercice de leur commerce & de leur navigation. Mais pouvoit-on imaginer que les colonies acceptâssent cette grace, sans la révocation préalable des actes du parlement qui ont donné lieu à cette grande querelle?

Il parut bientôt que le parlement actuel étoit, sur cette affaire, d'une toute autre opinion que le précédent, quoique la cour eût trouvé moyen d'y conserver plusieurs membres de l'ancien. Quelques lords même de l'administration, convinrent de bonne foi qu'ils avoient été mal instruits de l'affaire l'année précédente. Cet aveu, qui fait honneur à leur ame s'il n'en fait pas à leurs lumieres, leur attira des reproches fort durs de la part de tous les membres du parti de l'opposition.

Le parti de la cour & celui de l'opposition débattoient toujours avec chaleur leurs opinions, & chacun d'eux les appuyoit des meilleures raisons possibles. Cependant le temps qui court envenimoit la plaie. M. Wilkes, comme on pouvoit s'y

attendre, pérora avec beaucoup de chaleur contre les fausses mesures du gouvernement dans cette affaire, & fit envisager tous les maux qui résultoient déja & devoient résulter nécessairement de la scission qui se préparoit entre les colonies & la métropole : il conclut son discours véhément par l'avis de rejetter l'adresse qu'on se proposoit de présenter à Sa Majesté Britannique. Les 26, 27 & 28 Octobre se passerent en propositions, acceptées par les uns, rejettées par les autres.

Par l'état fourni au parlement le 1er Novembre par le lord Carrington, il parut qu'au 19 Juillet les troupes effectives du Roi ne montoient en Amérique qu'à sept mille & quelques cents hommes, qu'on renforçoit de mille trois cents soixante & onze hommes alors en route pour l'Amérique.

La proposition d'enrégimenter la milice occasionna de grands débats, en ce que quelques membres du parlement objecterent que cette ressource prétendue momentanée pourroit devenir par la suite une arme redoutable dans la main du souverain, & dont le ministere sçauroit le faire abuser. Le lord North proposa de faire au bill cette restriction, que les officiers seroient maîtres de donner leur démission, si l'on vouloit les obliger à faire un service

qu'ils désapprouveroient. Au moyen de cette clause, le bill passa à la pluralité de deux cents cinquante-neuf voix contre cinquante.

Si le gouvernement Britannique tarde à se concilier sur les moyens propres à rétablir la paix entre les colonies Américaines & leur métropole, il y a tout lieu de craindre que les premiers ne prennent leur parti, & que la scission ne se fasse sans retour; si toutefois ce qu'on mande de Philadelphie se confirme, que le congrès général a déclaré que, si avant le printemps prochain les différends n'étoient point terminés, les colonies ouvriroient leurs ports à toutes les puissances, sauf l'Angleterre, & qu'elles étoient sûres d'avoir des forces suffisantes pour protéger leur vaisseaux marchands.

Malgré le parti de l'opposition, il est décidé que les troupes Hanovriennes vont relever les garnisons Angloises de Gibraltar & de Minorque. Le chevalier Georges Young, après avoir montré le danger du délai d'une réconciliation avec les colonies, a conçu son discours par accéder à la proposition du duc de Richemont, qui avoit demandé que M. Penn, député du congrès, fût interrogé à la barre de la chambre; proposition qui a enfin passé à la pluralité de cinquante-deux voix sur vingt-une. En conséquence de quoi, le 10

du mois dernier, ce député a comparu. Son interrogatoire répand un jour singulier sur cette grande affaire, & met à portée les différents partis de se décider; à moins que la cour, comme il paroît jusqu'ici, n'ait résolu de pousser les choses jusqu'où elles pourront aller, fondée qu'elle croira être probablement, sur l'infidélité dont elle taxera les réponses de M. Penn.

Le 29 Novembre dernier, les débats étoient encore les mêmes dans les deux chambres, & les deux partis ne sembloient occupés qu'à se contredire. Le général Gage, qui avoit ardemment sollicité son retour en Angleterre, demandoit à repasser; & le parti du ministère en inféroit contre celui de l'opposition, que sans doute le succès étoit assuré, puisque le général Gage, qui devoit connoître mieux que personne la situation des affaires des Américains, demandoit à repasser dans l'Amérique.

Le parti de l'opposition ne voyoit dans les instances du général Gage, que les sollicitations d'un homme gagné par le ministere, d'après le langage si différent qu'il avoit tenu lorsqu'il étoit à Boston à la tête de l'armée royale. Le colonel Barré s'éleva sur-tout avec chaleur contre ce retour singulier du général Gage, & dit que s'il paroissoit desirer retourner à Boston, il pou-

voit avoir des raiſons particulieres de penſer ainſi, qu'il ne cherchoit pas à pénétrer; mais que ſi ſon retour en Angleterre ne prouvoit pas l'impoſſibilité de réduire les Américains, ce devoit être quelque choſe de pire; & il en prit de-là occaſion de blâmer tous les arrangements de l'adminiſtration, & ſur-tout de trouver étrange qu'elle ne voulût point communiquer ſes projets pour la campagne prochaine. Le chevalier Lorith fut celui qui inſiſta le plus ſur cet article. Pluſieurs membres de la chambre appuyerent ſon avis. Le général Conway propoſa de ne faire aux Américains qu'une guerre maritime, ſi toutefois il falloit leur faire la guerre; ce qu'il regardoit comme une injuſtice à laquelle les Américains oppoſoient une réſiſtance légitime. Le lord North répondit que ce n'étoit pas le temps de publier les réſolutions de la cour, parce que les Américains en prendroient droit de faire de nouvelles demandes, d'autant qu'il paroiſſoit que la généralité des colonies viſoit à l'indépendance; que ſi une armée étoit néceſſaire pour faire la guerre, elle ne l'étoit pas moins pour faire la paix; qu'il importoit peu d'expliquer les vues du gouvernement, mais qu'il importoit infiniment de faire marcher de front les négociations & les projets de guerre, pour

accélérer le succès des vues de l'adminis-tration.

Le 1er Décembre, le lord North proposa une seconde lecture du bill d'interdiction de tout commerce & communication avec les colonies. On imagine sans peine que cette proposition excita les débats les plus vifs. Cependant, après des discussions sans nombre, la lecture eut lieu; mais on renvoya au 7 du mois de prononcer sur son contenu. Cette proposition avoit excité parmi les négociants intéressés au commerce d'Amérique, une crainte fondée de voir cinq cents mille sujets de Sa Majesté Britannique réduits à mourir de faim, si ce bill passoit. Le 8, on a fait une seconde lecture de ce bill, avec quelques modifications. Il n'y a pas moins de divisions dans le parlement d'Irlande au sujet des Américains. Le ministere Britannique affecte sur le Canada une sécurité qu'il n'a pas. Il s'est répandu des bruits alarmants pour les ministres: on prétend avoir reçu des lettres de Boston, qui annoncent que les Insurgents sont actuellement maîtres de cette ville; qu'il ne reste que sept cents des cinq mille hommes de troupes réglées, & que le reste, avec tous les officiers généraux, sont tués ou pris: on nomme même le comte Serey & le lord Howe. On ajoute que les lignes du mont Bunker

ont été forcées, & qu'on a coulé à fond trois frégates qui les protégeoient; mais on peut encore raisonnablement douter de tout cela.

Des nouvelles postérieures semblent cependant confirmer tous ces bruits; & si elles ont le fondement qu'on prétend, les Américains ont actuellement acquis une supériorité trop marquée, pour se rendre faciles sur les conditions d'un accommodement qu'on pourroit leur proposer dans les circonstances de détresse où se trouve la Grande-Bretagne. Sa situation n'est pas plus brillante au Canada. Le ministere, qui semble vouloir en tout faire illusion à la nation, prétend que ce sont de faux bruits; &, en supposant même la réalité des faits qu'on annonce sur la foi d'une lettre venue de cette contrée, à la date du 25 Octobre, il va jusqu'à soutenir que la conquête du Canada par les Insurgents, seroit l'événement le plus avantageux à la mere patrie, en ce que les Américains, obligés d'étendre leurs forces pour conserver ce qu'ils auroient conquis, en seroient moins en état de résister aux efforts que le gouvernement se propose de faire pour les soumettre. Cependant tout paroît désespéré pour l'armée royale; &, par tout ce qui a précédé, on peut assez raisonnablement inférer que cette grande querelle est

actuellement terminée à l'avantage des Américains : & cependant le bill d'interdiction de tout commerce avec eux a passé le 12 Décembre, après une troisieme lecture, à la pluralité de cent douze voix contre seize.

Une adresse proposée au Roi par l'échevin Olivier, quoiqu'appuyée par un discours très-éloquent de M. Wilkes, n'en a pas moins été rejettée à une pluralité considérable. Il paroît que la chambre des pairs n'a pas été aussi complaisante que la chambre basse, & qu'elle a rejetté le bill d'interdiction. Le plan de confédération générale, présenté le 21 Août dernier au congrès provincial tenu à Hillsborough, n'a point encore reçu la sanction qui doit lui donner la force de loi; mais la maniere dont on se conduit actuellement avec les Insurgents, doit dissiper leurs scrupules; leurs succès les justifient, malgré ce que la cour pense de leur conduite : & la partie la plus saine de la nation Britannique est forcée de convenir que la conduite de la mere patrie n'a que trop provoqué la vengeance qu'ils ont le pouvoir de prendre des traitements qu'ils en essuient; quoiqu'on puisse dire que, malgré leurs succès, ils ont montré infiniment plus de modération que les Royalistes dans leurs revers...

[1776.]

Il eſt conſtant aujourd'hui que les Inſurgents ſont maîtres du Canada. Les vaiſſeaux de la métropole bloquent, dit-on, tous les ports des Anglois Américains, & portent le ravage & la déſolation ſur les les côtes, en détruiſant les villes maritimes, les magaſins, les navires. On ſent de reſte que ces exécutions rigoureuſes aliènent de plus en plus les Inſurgents, & mettent des obſtacles invincibles à un raccommodement. Cependant les débats dans le parlement ſont plus vifs que jamais, & le bill d'interdiction de tout commerce a paſſé à une pluralité conſidérable, & le Roi l'a ſcellé de ſon autorité le 23 Décembre dernier.

Le miniſtere, malgré les proteſtations de quelques pairs & de quelques membres de la chambre baſſe, ſuit ſon premier plan, & prétend que, pour venger la métropole, il faut détruire les colonies ſi on ne peut les ſoumettre. Il a déja penſé plus d'une fois à faire aux priſonniers du parti des Inſurgents, le procès comme à des traîtres; la crainte des repréſailles l'arrête, & les priſonniers, qui le ſentent bien, n'en prennent point d'inquiétude : ils ſe flattent même de retourner à la défenſe de leur pays au printemps prochain. Les

Américains travaillent de leur côté à opposer aux forces maritimes de la métropole, des forces égales. Il y a lieu de croire qu'ils y réussiront ; & il est plus que probable que la scission des colonies Angloises d'avec leur métropole s'opérera. Le ministere Anglois, par une hauteur déplacée & trop d'attache à son sens, n'aura fait après tout que précipiter une révolution que, dans la marche ordinaire des événements humains, on devoit regarder comme devant arriver un jour. Le malheur est que, dans la supposition de cette séparation, la métropole a un capital énorme d'engagé dans le continent de l'Amérique septentrionale, qu'elle perdra avec l'autorité qu'elle y avoit ; que le Nouveau-Monde étant le débouché le plus considérable de ses fabriques, elle n'aura au plus, & encore peut-être ne l'aura-t-elle de long-temps, que la concurrence avec les autres nations de l'Europe, qui profiteront, au moins exclusivement pendant quelque temps, de l'inimitié qui regne entre les anciens & les nouveaux Anglois. Il y a tout lieu de croire que les événements de la campagne prochaine décideront cette question, assez importante sans doute pour devoir s'attirer l'attention de l'Europe, & sur-tout des puissances qui avoisinent les Anglois. Il peut arriver même que les isles soient tentées quelque jour

de suivre l'exemple des colonies du continent : alors ces fiers Insulaires, qui prétendent à l'empire exclusif des mers, se verront dans la nécessité de rabattre beaucoup de l'orgueil de leurs prétentions, que ce déchet de puissance réduira à ses véritables termes.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre : *Anecdotes Américaines*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 3 Août 1775.

TERRASSON.

Le Privilege général se trouve aux *Anecdotes Angloises*.



TABLE
DES MATIERES
LES PLUS INTÉRESSANTES
Contenues dans ce Volume.

Armements

Laudoniere

Fin de la Table.

